OEUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

XII.

496242
24.8.49

LA MAISON BLANCHE.

PQ
2318
A1
1835
V. 12

PARIS — IMPRIMERIE DE MME PORTHMANN
rue du Hazard-Richelieu, n° 8.

PAPARATTI DE PÉTÉ

LA MAISON

BLANCHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naguère les esprits hantaient chaque village,
Tout hameau consultait son sorcier, son devin :
Tout château renfermait son spectre, son lutin,
Et, dans de longs récits, la vieillesse conteuse,
Eu troublait le repos de l'enfance peureuse.
— DELILLE. *L'Homme des Champs.* —

PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE FIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK.

RUE MAZARINE, 34.

1836.

LA MAISON BLANCHE.

CHAPITRE PREMIER.

TROIS JEUNES GENS.

On était au milieu de juillet de l'année mil huit cent vingt-cinq ; quatre heures venaient de sonner à l'horloge du Trésor, et les employés, fermant vivement les tiroirs de leurs bureaux, replaçant les dossiers dans les cartons et les plumes contre les écritoires, s'empressaient de prendre leurs chapeaux et de quitter le travail de son excellence pour ne plus songer qu'à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Parmi la foule de personnages de tout âge que l'on voyait circuler dans les longs corridors, un monsieur de vingt-sept à vingt-huit ans, après avoir rangé ses canifs, ses crayons et son grattoir, beaucoup plus méthodiquement que les jeunes gens n'ont coutume de le faire, et avoir soigneusement épousseté son chapeau et brossé son habit, venait de pla-

cer sous son bras un grand porte-feuilles vert, que de loin on aurait pu prendre pour celui d'un chef de division; et, donnant à sa physionomie une expression de bonhomie et d'amabilité, il suivait la foule qui se dirigeait vers la porte, saluant à droite et à gauche ceux de ses collègues qui, en passant près de lui, disaient : « Bonjour Robineau. »

Monsieur Robineau (puisque maintenant nous savons son nom), après avoir fait une centaine de pas hors de son administration, prit tout-à-coup d'autres manières : il sembla se gonfler dans son habit, il releva la tête, pressa le pas avec affectation; un air affairé, préoccupé, remplaça le sourire aimable; il serra plus fort le grand porte-feuilles sous son bras, regardant d'un air de protection les personnes qui passaient près de lui; ce n'était plus la tournure d'un simple employé à quinze cents francs, c'était au moins celle d'un chef de bureau.

Cependant, malgré cette démarche fière, Robineau se dirigeait vers un modeste traiteur, où, pour trente-deux sous, on lui servait un dîner qu'il trouvait délicieux, parce que ses moyens ne lui permettaient pas d'en prendre de meilleur; en cela, du moins, Robineau se montrait sage : savoir se contenter de ce qu'on a, c'est le moyen d'être heureux; et puisqu'on entend tous les jours les riches se plaindre, il faut bien que les pauvres se montrent satisfaits.

Mais en traversant le jardin du Palais-Royal pour gagner son restaurant, Robineau est arrêté par deux jeunes gens fort élégans qui lui barrent, en riant, le passage. L'un, qui peut avoir vingt-quatre ans, est grand, mince, et se tient légèrement voûté, comme

c'est assez l'habitude des personnes de grande taille qui ne sont pas dans le militaire. Malgré ce petit défaut dans sa tournure, sa démarche est aisée; il y a dans ses manières, dans ses moindres mouvemens, un abandon qui respire la franchise et un ton de gaîté qui séduit. Sa figure agréable, ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds cendrés qui retombent avec grâce sur son front haut et fier, concourent à faire de ce jeune homme un beau cavalier; mais la pâleur de son visage, quelques lignes déjà fortement prononcées sous ses yeux, et jusqu'à l'expression habituelle de sa physionomie, annoncent aussi un jeune homme qui a déjà beaucoup usé de la vie et qui est vieux de sensations et de plaisirs.

Son compagnon n'est pas aussi grand, sa figure est moins régulière, mais il est peut être plus joli garçon : ses cheveux sont noirs, ses yeux, quoique très-bruns, ont une expression de douceur qui attire, et sa voix, son sourire, achèvent ce que ses yeux ont commencé. Il n'a pas dans les manières autant de gaîté, autant de vivacité que son ami; mais il ne parait pas, comme lui, déjà blasé sur toutes les jouissances de la vie.

A l'aspect des deux jeunes gens, la figure de l'employé est redevenue aimable; il s'empresse de serrer la main que lui tend le grand blond, en s'écriant : « Eh! c'est Alfred de Marcey! enchanté de te rencontrer..... et M. Edouard! La santé va bien, à » ce que je vois..... Vous allez dîner sans doute, et » moi aussi. »

Celui des deux jeunes gens auquel Robineau serrait encore la main, et dont la physionomie noble et spirituelle annonçait cependant un léger penchant au

persiflage, regardait en souriant notre employé, et il y avait dans ce sourire une expression de malice dont quelqu'un de susceptible aurait pu se fâcher, si au même instant il ne se fût écrié avec un ton de franchise et de gaîté :

« Ce bon Robineau!... Qu'est-ce que tu deviens » donc?... Mon ami, on ne porte plus les chapeaux » si hauts de forme. Fi donc!..... c'est de l'année » dernière..... mais c'est pour te grandir; n'est-ce » pas? Et ces basques d'habit!... ah! ah! tu as l'air » d'un père noble... Qui diable est-ce qui t'habille? » sais-tu que tu es en arrière d'un demi siècle? »

Robineau prend fort bien toutes ces plaisanteries, et, quittant enfin la main du jeune homme, il répond d'un air de bonhomie.

« Cela vous est bien aisé, à vous autres, mes- » sieurs, qui êtes riches, qui avez des cinquante, » des cent mille livres de rente, de suivre toutes » les modes, d'être à l'affût des moindres change- » mens dans la coupe d'un habit, dans la forme d'un » chapeau; mais un simple commis qui n'a que ses » cent louis d'appointemens!..... Je dois monter en » grade bientôt, cependant. Vous sentez qu'il faut » de l'ordre, de l'économie, quand on tient à ne pas » faire de dettes; et puis je ne me suis jamais beau- » coup occupé de toilette!... Je ne suis pas coquet, » moi. Ah! mon Dieu, pourvu qu'on soit mis dé- » cemment, qu'importe, après tout, qu'un habit » soit plus long ou plus court?

» — Ah! tu fais le philosophe, Robineau!... Et » ces boucles bien symétriques que tu te fais avec » soin de chaque côté!... — Oh! c'est naturel!... je » n'y touche jamais... — Laisse-moi donc! Je gage

» que tu ne te couches pas sans avoir roulé tes che-
» veux!..... — Ah! par exemple!..... — Oh! je te
» connais..... avec ton air d'indifférence!..... C'est
» comme au collége... peu lui importait ce qu'on
» nous servait à dîner... mais le lendemain il faisait
» le malade pour avoir des bouillons... »

En disant ces mots, le grand jeune homme se tourne vers son ami, qui ne peut s'empêcher de sourire, tandis que Robineau, pour changer de conversation, s'empresse de dire à ce dernier : « Eh
» bien, monsieur Edouard, comment vont les let-
» tres... le théâtre? toujours dans les succès, n'est-
» ce pas? vous y êtes habitué... »

Edouard fait une légère grimace, et Alfred part d'un éclat de rire en s'écriant : « Ah! tu es bien
» venu de lui parler de succès... quelle corde viens-
» tu de toucher là!... Comment, Robineau, à cette
» mine longue, à ce front sévère, tu n'as pas deviné
» un poète qui vient d'éprouver un *accident!*.....
» d'être la victime d'une *cabale!*... que tu vois, en-
» fin, un auteur tombé!... — Bah! vraiment?.....
» Comment, monsieur Edouard, vous avez eu
» une chute?...

» — Oui, monsieur, » répond Edouard en poussant un léger soupir. « — Ah! c'est drôle!..... — Tu
» trouves cela drôle, toi? — Je veux dire, c'est ex-
» traordinaire... vous qui avez réussi quelquefois...
» C'était donc mauvais? c'est-à-dire... ça n'a donc
» pas plu?..... — Il paraît que non, puisqu'on l'a
» sifflé! — Ma foi, je ne sais pas comment était vo-
» tre pièce, mais je suis sûr qu'elle ne pouvait pas
» être plus mauvaise que celle que j'ai vue avant-
» hier à Feydeau..... Oh! figurez-vous un amphi-

» gouri!..... des entrées, des sorties... enfin, c'était » si bête, que moi, qui d'ordinaire ne siffle jamais, » je n'ai pu m'empêcher de faire comme les autres.. » J'ai sifflé comme un serpent à sonnettes. »

Alfred, qui depuis quelques minutes retenait une nouvelle envie de rire, quitte alors le bras de son ami et s'abandonne à sa gaîté, tandis qu'Edouard dit à Robineau, d'un air qu'il tâche de rendre satisfait : « Je vous remercie, monsieur, d'avoir contri- » bué à enterrer mon ouvrage...

» — Comment!... est-ce que c'était de vous?... » dit Robineau en ouvrant autant que possible ses petits yeux noirs.

« — Eh! oui, vraiment!... » dit Alfred, « c'est sa » pièce que tu as sifflée comme un serpent à son- » nettes!... — Ah! mon Dieu! que je suis fâché!... » si j'avais pu deviner!..... mais aussi c'est votre » faute; si vous m'aviez envoyé un billet, ça ne se- » rait pas arrivé... Je me rappelle à présent qu'il y » avait des mots très-spirituels... de jolies scènes... » Je suis vraiment désolé, monsieur Edouard... — » Et moi, je vous assure que je ne vous en veux » nullement. Quelques sifflets de plus ou de moins, » qu'importe?..... Et je suis d'avis qu'au théâtre il » vaut mieux une bonne chute que de se traîner » pendant quelques représentations. — Vous ne m'en » garderez donc pas rancune?...

» — Eh! non, » dit Alfred, « tu lui as prouvé » ton amitié : qui aime bien, châtie bien!..... Et, » d'ailleurs, le meilleur général a perdu des ba- » tailles... n'est-ce pas, Edouard?... Tiens, je gage » qu'on t'a dit cela au moins cinquante fois depuis » avant-hier. »

Edouard sourit; mais cette fois, c'est de bon cœur; et il reprend le bras de son ami, qui considère de nouveau Robineau en laissant errer sur ses lèvres un sourire moqueur.

« Tu es toujours bien occupé, Robineau? — Oh! » toujours... nous avons une besogne d'enfer... Mon » chef se repose sur moi... il sait que dans les mo- » mens de presse je suis là. — Qu'as-tu donc dans » ce grand porte-feuilles que tu serres si fortement » sous ton bras?... Est-ce que tu joues ce soir un » rôle de notaire?..... — Oh! ceci n'est pas pour » jouer; c'est de la besogne que j'emporte... — Dia- » ble! — De la besogne très-pressée..... Je passe » quelquefois une partie de la nuit... mais aussi je » suis certain d'avancer... »

Alfred ne répond rien : il se mord les lèvres après avoir jeté un coup d'œil à Edouard; puis il reprend au bout d'un moment : « Et les amours, Robi- » neau, comment cela va-t-il? Combien as-tu de » maîtresses pour le moment?... — Oh! je suis sage, » moi, très-sage..... D'abord, mes moyens ne me » permettent pas d'entretenir des femmes, ensuite, » j'en aurais les moyens, que je ne le ferais pas... » ce n'est pas mon goût... Je tiens à être aimé pour » moi-même!...

» — Certainement, monsieur, vous méritez bien » que l'on vous adore... — Je ne dis pas qu'on m'a- » dore positivement; mais enfin je veux trouver » cette sympathie.... ce doux abandon... ce... Ah! » tu ris! toi, tu ne crois pas au véritable amour...

» — Moi! je crois à tout ce qu'on veut, au con- » traire; et la preuve, c'est que je crois aimer toutes » les jolies femmes que je rencontre; n'est-ce pas

» Edouard?... Oh ! mais il ne faut pas lui parler de » femme maintenant... — Comment ! est-ce qu'il a » fait aussi une chute avec elles ? » dit Robineau en ricanant d'un air fort satisfait de sa plaisanterie.

« — Non ; mais sa dernière passion vient de faire » une *fugue* avec un Anglais, aussi Edouard jure » qu'il ne s'attachera plus aux lingères..... — Ah ! » c'était une lingère !... Et je gage que vous ne lui » refusiez rien... car vous êtes très-généreux..... Et » puis, elle vous a laissé là pour quelque vilain an- » glais qui lui aura promis une voiture : faites donc » des folies avec les femmes !... — Et avec qui donc » veux-tu qu'on en fasse, Robineau ? Quant à moi, » elles m'ont trompé bien souvent ; mais je ne leur » en veux pas... car, enfin, une maîtresse qui nous » quitte nous laisse libres d'en prendre une autre ; » tandis que celle qui nous est fidèle, on ne sait sou- » vent comment s'en débarrasser.

» — Voilà bien le raisonnement d'un volage ! » dit Edouard. « Ah ! mon cher Alfred, tu seras toujours » heureux en amour, car tu n'aimeras jamais !

» — C'est vrai, » dit Robineau, « il n'est pas » pour le sentiment, il ne veut que le plaisir ; et » quand on est comme lui, riche, noble, fils uni- » que, et qu'on a un père qui nous laisse faire » tout ce que nous voulons, on ne manque pas » de plaisir. Moi, messieurs, je sais me restreindre ; » et puis, comme je vous disais, j'ai les goûts sim- » ples, je ne tiens ni au luxe, ni aux honneurs. » Qu'est-ce que je veux pour être heureux ?..... ce » que j'ai : une place... un peu fatigante, c'est vrai, » mais j'aime le travail..... et, en attendant que je » me marie, une jolie maîtresse, sensible, aimante,

» qui ne me coûte pas un sou, et sur la fidélité de
» laquelle je puisse compter, car je suis horrible-
» ment jaloux. — Et où trouves-tu ce trésor-là, Ro-
» bineau? — Ça se rencontre assez facilement : à
» la vérité je ne m'adresse pas à des grisettes, à
» des ouvrières!... Mais, pardon, messieurs, tout en
» causant avec vous, j'oublie que l'on m'attend
» pour dîner, dans une maison où je suis prié de-
» puis huit jours... On ne se mettra pas à table sans
» moi, et je ne veux pas faire attendre trop tard. »

En disant cela, Robineau s'était approché d'Alfred pour lui donner la main. Celui-ci saisit ce moment pour prendre le porte-feuilles que l'employé tenait sous son bras.

« Mon porte-feuilles!... mon porte-feuilles! » s'écrie Robineau; « diable!... pas de plaisanteries!...

» — Je te parie qu'il ne contient que du papier
» blanc, » dit Alfred en retenant toujours le porte-feuilles. « Voyons, Robineau, veux-tu gager un dî-
» ner chez Véry? — Je ne gage pas de dîner..... Je
» suis pressé, rends-moi mon porte-feuilles... Je ne
» veux pas qu'on regarde dedans... ce sont des tra-
» vaux secrets... »

Mais Alfred n'écoute pas Robineau, et, dénouant les cordons du porte-feuilles, il montre à Edouard quatre cahiers de papier à lettres, trois bâtons de cire à cacheter, un crayon et deux paquets d'épingles.

« C'est donc là-dessus que tu passes la nuit? » dit Alfred, tandis qu'Edouard rit de bon cœur aux dépens de celui qui a sifflé sa pièce. Robineau joue la surprise, en s'écriant : « Ah! mon dieu! je me se-
» rai trompé... J'ai pris un cahier pour un autre!...

» J'ai tant de dossiers devant moi... Je t'assure que
» cela me contrarie terriblement... et si on ne m'at-
» tendait pas pour dîner, je retournerais à mon bu-
» reau.

» — Monseigneur, je vous rends vos travaux se-
» crets, » dit Alfred en présentant d'un air respec-
tueux le grand porte-feuilles à Robineau, qui le re-
place sous son bras et va s'éloigner pour échapper
aux plaisanteries des deux jeunes gens; mais le plus
grand l'arrête encore :

« Robineau, tu n'es pas fâché, j'espère? — Moi!
» fâché!... Eh! pourquoi donc?... Tu aimes à rire,
» à plaisanter, et moi aussi, quand j'ai le temps.....
» — Oui, je sais qu'au fond tu es un bon enfant;
» écoute, pour me prouver que tu ne m'en veux
» pas d'avoir jeté des yeux profanes dans le porte-
» feuilles administratif, il faut venir ce soir chez
» moi... à l'hôtel; mon père donne une grande soi-
» rée..... je ne sais trop à quelle occasion; mais ce
» que je sais, c'est qu'on dansera, qu'on jouera, et
» qu'il y aura de très-jolies femmes. Malgré ta pe-
» tite passion quotidienne, tu es amateur aussi, il
» faut venir..... Edouard sera des nôtres, il me l'a
» promis; nous lui gagnerons son argent à l'écarté,
» ça lui fera oublier sa dernière chute..... Et puis,
» que sait-on? il trouvera peut-être dans la réunion
» une beauté qui effacera de son cœur le souvenir
» de sa perfide... Eh bien! viendras-tu?... »

La figure de Robineau s'est épanouie pendant l'in-
vitation d'Alfred; il lui prend de nouveau la main
et la lui serre fortement en répondant : « Mon ami...
» certainement... je suis très-sensible... Cette obli-
» geante invitation me... — Laisse donc là les phra-

» ses! est-ce qu'il y a de la cérémonie entre nous?...
» Je voulais t'écrire pour t'inviter; mais tu sais
» combien je suis étourdi, et je n'y ai plus pensé...
» Tu viendras? — Certainement, j'aurai cet hon-
» neur, et je suis..... — Allons, c'est dit, à ce soir,
» et nous tâcherons de nous amuser, ce qui n'est
» pas toujours facile dans les grandes soirées. »

En disant cela, le grand jeune homme entraîne son compagnon, tous deux font une inclinaison de tête à l'employé, et s'éloignent à grands pas, laissant Robineau dans le jardin du Palais-Royal, et si préoccupé de l'invitation qu'on vient de lui faire et de la soirée qu'il va passer chez le baron de Marcey, que sans les bords saillans du bassin, qui arrêtent ses pieds, il marchait droit sur le jet d'eau pour aller gagner son traiteur.

CHAPITRE II.

LA MODISTE. — LA TOILETTE DE ROBINEAU.

Robineau est arrivé à son modeste restaurant, dont les salons sont, comme de coutume, pleins de monde; car les petites bourses sont plus communes que les grandes fortunes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait que les gens riches qui aillent chez les meilleurs traiteurs; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans les restaurans à trente-deux sous on mange avec un appétit que l'on n'a pas toujours dans les salons dorés; comme le pain y est à discrétion, les consommateurs ne s'en font pas faute, et le cri : *Garçon, du pain!* se fait entendre à chaque instant des quatre coins de la salle.

Robineau; qui d'ordinaire n'est pas du nombre des petits mangeurs, a ce jour-là moins d'appétit; il avale sa julienne sans se plaindre de ce qu'elle soit ou trop claire ou trop salée, ce qui surprend beaucoup le garçon; enfin, quand celui-ci lui demande ce qu'il veut manger après le potage, Robineau répond : « Ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous... » je suis très-pressé... je vais ce soir chez le baron » de Marcey, et il faut que je fasse une grande toi- » lette.

» — Alors, monsieur, un *beef-steack* aux pommes, »

dit le garçon, qui s'embarrasse fort peu que l'habitué aille le soir chez un baron, tandis que Robineau regarde d'un air important autour de lui pour voir si quelqu'un a fait attention à ce qu'il vient de dire, et si on le regarde avec plus de considération. Mais c'est en vain qu'il promène ses regards sur les tables environnantes; ceux qui l'entourent sont trop occupés à faire disparaître ce qui est sur leurs assiettes pour s'amuser à lorgner leurs voisins: ce n'est pas dans un restaurant à trente-deux sous qu'il faut aller pour faire de l'embarras.

Robineau, qui voit qu'on ne s'occupe pas de lui, quoiqu'il ait encore lancé une fois le nom du baron, se hâte de manger les trois plats qui suivent le potage; quand le garçon vient lui offrir le dessert, qui, suivant l'habitude de Robineau, se composait de quatre mendians, l'employé se lève vivement, et, replaçant son porte-feuilles sous son bras, quitte la table en disant au garçon : « C'est pour vous... c'est » pour boire. »

Ensuite il traverse les salons à pas précipités, coudoyant les consommateurs qui se trouvent sur son passage et qui murmurent de sa vivacité, tandis que le garçon regarde, en faisant la grimace, les noisettes et les figues qu'on vient de lui laisser pour boire.

Robineau est arrivé dans la rue Saint-Honoré, où est situé son logement; en approchant de sa maison, au bas de laquelle est un magasin de modes, il ralentit le pas, et ses yeux semblent vouloir percer à travers les rideaux de taffetas jaune qui cachent aux regards des passans les demoiselles occupées dans la boutique.

« Diable! » se dit Robineau, « il n'est que six

» heures, Fifine n'est pas prête à sortir du maga-
» sin... J'aurais pourtant extrêmement besoin d'elle.
» Si cet étourdi d'Alfred m'avait écrit quelques
» jours d'avance, je me serais préparé pour sa grande
» soirée, et il ne me manquerait rien. Ces gens riches
» ne pensent jamais que les autres ne le sont pas!...
» Je ne sais pas si j'ai un gilet blanc à mettre, et
» des bas de soie?..... Ai-je des bas de soie?.....
» Ah! mon Dieu! je les ai prêtés à Fifine la der-
» nière fois que nous sommes allés au specta-
» cle.... et elle ne me les a pas encore rendus.....
» Cette femme-là finira par me dépouiller de
» tout!... Je suis trop généreux... mais si elle les a
» troués, je lui ferai une terrible scène..... Avec
» quinze cents francs d'appointemens, quand il faut
» se loger, se nourrir, et qu'on tient à faire une
» certaine figure dans le monde, on ne peut pas na-
» ger dans les bas de soie..... c'est impossible!.....
» Avec ça que depuis quelque temps je ne suis pas
» heureux à l'écarté... Ah! Dieu! quand serai-je ri-
» che!..... Certainement je ne ferai pas plus d'em-
» barras.... Je ne serai ni fier, ni insolent... Mais
» au moins quand il m'arrivera une invitation pour
» aller dans le grand monde, je ne serai pas aux
» expédiens pour avoir des bas. »

Tout en faisant ces réflexions, Robineau est arrivé devant le magasin; mais la porte est fermée; les rideaux laissent bien entrevoir le bas d'une tête, un bras, un profil, mais il y a six demoiselles qui travaillent dans la boutique, et quand la maîtresse du magasin est là, on a les yeux sur son ouvrage et on ne cherche pas à voir par les carreaux. Robineau passe, et se décide à entrer dans son allée, dans le

fond de laquelle est une porte qui donne dans l'arrière-boutique. Arrivé là, il se promène quelque temps, toussant avec force quand il est contre la porte du fond, et regardant avec impatience à sa montre d'argent, qui est placée dans son gousset et attachée à un joli ruban moiré bleu passé autour de son cou.

Les demoiselles qui travaillent dans le magasin de modes couchent toutes les six dans la maison : deux dans une pièce qui tient à l'appartement de la maîtresse, et les quatre autres dans une chambre au cinquième, qui est au-dessus de l'appartement de Robineau. Mademoiselle Fifine est du nombre de ces dernières. Robineau sait fort bien que, pour monter à sa chambre, il faudra que Fifine passe par l'allée; mais on ne remonte que vers les neuf heures, et il ne peut pas attendre cette heure-là pour parler à la jeune fille. Il serait beaucoup plus simple d'entrer dans le magasin, et de prier mademoiselle Fifine de sortir un moment, mais ce serait le moyen de se brouiller à jamais avec sa belle; car, ainsi que toutes les demoiselles de modes, Fifine a des mœurs; si elle a un amant, c'est seulement parce que toutes ses ses compagnes ont leur petite connaissance, et qu'on se moquerait d'elle si elle n'avait pas aussi quelqu'un pour la promener le dimanche. Mais dans la semaine, madame (c'est le nom qu'on donne à la maîtresse du magasin) est très-sévère avec ces demoiselles, et elle répond de leur vertu depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Après avoir toussé inutilement dans l'allée, Robineau se décide à monter chez lui pour y déposer son porte-feuilles, et y faire les apprêts de sa toilette.

Il grimpe les quatre étages d'un escalier sale et noir, comme il y en a beaucoup dans la rue Saint-Honoré; il entre dans son appartement, qui se compose de deux petites pièces, dont l'une fait antichambre, garde-robe et cuisine; l'autre, chambre à coucher, cabinet de toilette et salon. La première de ces pièces est peu garnie de meubles; mais la seconde est décorée avec une certaine élégance, et il y règne de l'ordre, de la propreté; enfin toutes les choses sont à leur place, ce qui est assez rare chez un garçon.

Robineau ouvre sa commode, il tire de l'un des tiroirs l'habit noir de cérémonie, le pantalon de bal, et trouve avec joie un gilet de piqué tout blanc. Il étale cela sur son lit, puis se regarde avec complaisance dans la glace qui est sur la cheminée, et sa glace lui montre, comme à l'ordinaire, une grosse figure bouffie, de petits yeux noirs, un gros nez rond, une petite bouche, un petit front, des cheveux blonds très-épais et des lèvres pincées. Robineau trouve tout cela charmant; il se sourit, se fait des mines, se salue gracieusement, puis s'écrie : « Je » suis très-bien... et en grande toilette, je dois faire » beaucoup d'effet. »

Après quelques minutes passées à se regarder dans la glace; il retourne à sa commode, fouille dans tous les tiroirs, met tout sens dessus dessous, et s'écrie : « Décidément je n'ai pas de bas de soie... A la » rigueur je pourrais en acheter... j'ai encore vingt- » trois francs de reste de mon mois... mais ça me » gênera.... si je veux risquer quelque chose à l'é- » carté, je ne le pourrai pas. Je sais bien que si je » disais à Alfred de me prêter, il ne me refuserait » point; mais je ne veux pas avoir l'air d'être à

» court d'argent; et puis au fait, puisque j'ai de
» fort beaux bas de soie, je ne vois pas pourquoi
» j'en achèterais. Il faut absolument que mademoi-
» selle Fifine me les rende, sinon c'est fini, nous
» sommes brouillés et je ne donne plus de leçons de
» guitare. Elle y regardera à deux fois; on ne trouve
» pas tous les jours un amant qui joue de la guitare,
» et qui a la complaisance d'apprendre à son objet
» comment on en pince. »

Robineau prend une guitare qui est suspendue dans un coin de la chambre; il s'approche de la fenêtre qui est ouverte et donne sur la cour, il fredonne une romance en s'accompagnant avec l'instrument. Quand Fifine est dans la chambre du cinquième, la guitare est ordinairement le signal qui l'avertit que Robineau l'attend; mais du magasin il n'est guère possible d'entendre la musique.

Après avoir chanté quelque temps, Robineau regarde de nouveau à sa montre, il frappe du pied avec impatience, et va redescendre se promener dans l'allée, lorsqu'on sonne à sa porte. « C'est elle!.....
» elle m'aura entendu! » s'écrie-t-il en courant ouvrir. Mais au lieu de sa belle, il aperçoit un jeune clerc d'avoué qu'il reconnaît pour le bon ami de l'une des compagnes de Fifine.

« Est-ce qu'elles sont montées? » dit le jeune homme sans entrer, et en avançant seulement la tête pour regarder dans l'appartement de l'employé.

« — Comment montées!... qui cela? — Ces demoi-
» selles... Je voudrais absolument parler à Thénaïs;
» je suis monté à tout hasard à leur chambre, j'ai
» frappé, on ne m'a pas répondu; mais, en descen-
» dant, j'ai entendu votre guitare; et, comme je sais

» que vous en donnez des leçons à mademoiselle Fi-
» fine, j'ai cru que ces demoiselles étaient chez vous?
» — Hélas! non... elles sont encore au magasin,
» elles ne monteront pas d'une bonne heure au
» moins; ça me contrarie beaucoup, car j'ai aussi
» quelque chose de pressé à demander à Fifine.
» — Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas moyen de
» leur faire savoir que nous sommes là? — Oh! si
» nous allions au magasin, elles se fâcheraient; c'est
» expressément défendu; et puis moi-même je ne
» me soucie pas... Quand on est dans une adminis-
» tration de l'état, on a un certain *decorum* à gar-
» der... maintenant, surtout, il faut des mœurs, on
» est très-rigide là-dessus. — Sans aller au maga-
» sin, on peut bien faire sortir ces demoiselles. —
» Ma foi, il y a une heure que je suis rentré et que
» je cherche comment m'y prendre. — Attendez!...
» je ne suis jamais embarrassé, moi... Il n'y a pas
» de portier dans cette maison? — Non... — Tant
» mieux, on peut faire ce qu'on veut... Avez-vous
» ici deux ou trois assiettes? — Des assiettes, c'est
» tout au plus..... je ne mange guère chez moi.....
» — N'importe, un saladier, un vase... ce que vous
» voudrez. »

Robineau va chercher dans son buffet, et revient avec un compotier de porcelaine et une assiette de faïence en disant : « Voilà tout ce que j'ai trouvé.

» — C'est excellent, » dit le jeune clerc en prenant les deux objets. « — Que voulez-vous donc faire
» de cela? — Vous allez voir : suivez-moi, et criez
» comme moi de toutes vos forces, quand nous se-
» rons près du magasin. »

Le jeune homme descend lestement, tenant d'une

main l'assiette, de l'autre le compotier; Robineau le suit, curieux de voir ce qu'il va faire. Arrivé au premier étage, le clerc commence à crier : « Au vo-» leur! » et Robineau en fait autant; puis le jeune homme jette avec force l'assiette dans l'allée, et Robineau court après lui pour le retenir, en lui disant : « Diable! en voilà assez, ne jetez pas mon compo-» tier. »

Mais il est trop tard, déjà le vase a suivi l'assiette; il se brise en éclats, et, à ce tapage, toutes les demoiselles sortent du magasin et viennent s'informer de ce qui se passe.

A la vue des demoiselles, le jeune clerc rit aux éclats en s'écriant : « Je savais bien que je vous fe-» rais quitter votre ouvrage.

»—Ah! c'était une *frime!* » disent les demoiselles en riant, tandis que Robineau regarde tristement les débris de son compotier et murmure : « Oui, il est » gentil, le moyen!... mais je ne lui confierai plus » ma vaisselle, à ce monsieur. »

Les demoiselles rient de plus belle; le jeune clerc est déjà en conversation avec mademoiselle Thénaïs, et Robineau va s'approcher de Fifine, lorsque le cri : «Voilà madame! » se fait entendre; alors les modistes disparaissent toutes comme une nuée d'hirondelles, et les jeunes gens se trouvent de nouveau seuls dans l'allée.

« Eh bien! les voilà déjà rentrées!... » dit Robineau. « — Moi j'ai dit à Thénaïs ce que je vou-» lais... » répond le jeune clerc; et il sort de l'allée enchanté de son expédient, tandis que Robineau, qui en est pour son compotier et son assiette, et n'a pas même parlé à Fifine, remonte chez lui en en-

voyant au diable les clercs et les demoiselles de modes. Il dispose de nouveau tout ce qu'il faut pour sa toilette, et va enfin se décider à sortir pour acheter des bas de soie, lorsqu'on frappe deux petits coups à sa porte, et mademoiselle Fifine entre enfin chez Robineau.

Fifine est une grosse réjouie de vingt-quatre ans, dont les couleurs sont un peu vives, les cheveux d'un blond un peu hasardé, les yeux un peu saillans, et la taille un peu basse; mais il y a dans sa tournure quelque chose de décidé qui annonce une fille à caractère, que l'on prendrait pour un crâne, si elle portait des culottes.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc, bon ami? qu'est-ce » que c'est que ce *genre* de briser sa vaisselle pour » nous voir? Dieu! quel luxe! ces demoiselles ont » trouvé cela très-galant!... »

En disant cela, Fifine est allée se jeter sur une ottomane qui est en face du lit, et elle continue de manger des cerises qu'elle tient dans un mouchoir.

« Si vous croyez que l'invention est de moi, vous » vous trompez bien! » répond Robineau avec humeur; « c'est ce petit clerc qui, sans me prévenir... » Ne jetez donc pas vos noyaux dans ma chambre, » je vous en prie.— On la balayera, votre chambre. » Ah! Dieu! monsieur Propet!... prenez donc garde... il aimerait mieux que j'avalasse les noyaux, » au risque de ce qui pourrait en résulter... n'est-» ce pas, bon ami?... Qu'est-ce que tu as donc ce » soir, Raoul? tu as le nez plus long qu'à l'ordinaire... est-ce que tu as des chagrins secrets?...

» — Oh! il n'est pas question de rire... — Ah » ben! moi, je n'ai pas envie de pleurer... Si tu

» veux que je pleure, joue-moi une scène de mélo-
» drame... joue-moi *M. Truguelin* de *Cœlina*...
» Quand tu seras pour te tuer, je te lancerai un
» noyau...

» — Voyons, Fifine, je vous en prie, parlons rai-
» son... — Viens donc t'asseoir un peu à côté de
» moi, que je te pince... D'abord, ce soir, j'ai une
» envie terrible de pincer quelque chose... — Je n'ai
» pas le temps de jouer... — Dieu! qu'il est aima-
» ble, mon amant! — Je vais ce soir en soirée chez
» mon intime ami Alfred de Marcey, fils du baron
» de Marcey... qui a près de cent mille livres de
» rente... — Ah! c'est donc ça qu'on ne peut pas te
» regarder en face... et que tu as fait jeter ta vais-
» selle dans l'escalier! Au fait, quand on va chez
» un baron, on ne doit pas manger le lendemain. Tu
» es déjà grandi de deux pouces.

» — Fifine, je vous en supplie, écoutez-moi. —
» Est-ce que tu vas pleurer? — Pour aller chez le
» baron de Marcey, il faut que je fasse une grande
» toilette... — Ah! je te vois venir, tu veux que je
» te mette des papillotes!... — Des papillotes... ça
» me fera plaisir... c'est vrai... avec ça que vous les
» mettez dans la perfection... — Ah! voilà le lion
» qui s'adoucit! — Mais il y a autre chose dont j'ai
» un besoin urgent, ce sont mes bas de soie noirs
» que je vous ai prêtés le dernier dimanche qu'il
» a plu... — Vos bas de soie?... — Oui, mademoi-
» selle. — Ah! ils sont loin, s'ils courent toujours!...
» — Qu'est-ce que vous voulez dire? — Je veux dire
» que je les ai prêtés à Fœdora, pour jouer dans une
» comédie bourgeoise, et elle m'a avoué qu'elle les
» a laissé mettre le lendemain à son bon ami pour

» aller à une noce ; mais , comme il a les mollets
» très-gros, il a fait partir cinq ou six mailles en les
» ôtant.... — Ah ! mon Dieu !... prêtez donc quel-
» que chose !... — Est-ce qu'on va présumer aussi
» qu'un amant vous redemandera ce qu'il vous a
» prêté ? — Mademoiselle, je ne suis pas un capita-
» liste, un marchand de nouveautés !... Je n'ai ja-
» mais prétendu faire le seigneur avec vous ! — Oh !
» ça se voit bien !... attrape-ça, Raoul...

» — Ne me lancez pas de noyaux, je vous en prie...
» Comment faire ?... Il est déjà huit heures ; je sais
» bien qu'on va tard dans les grandes soirées. — On
» n'y va même que le lendemain, c'est plus comme
» il faut. — Mais enfin je comptais sur ces bas... —
» Il faut en acheter d'autres, on en vend en face...
» — Oui, en acheter ! c'est facile à dire... Il ne fallait
» pas me faire dépenser douze francs dimanche der-
» nier chez le traiteur. — Nous en dépenserons
» quinze dimanche prochain, bon ami. — Vous
» voulez toujours ce qui est le plus cher. — Il n'y
» a rien de trop bon pour moi. — D'abord, si j'a-
» chète des bas, adieu notre partie de campagne
» pour dimanche, je vous en préviens... — Ça com-
» mence à m'attendrir. Allons, calmez-vous, loup-
» loup, vous êtes bien heureux d'avoir une amante
» qui ait de l'*imaginative*..... Restez là, commencez
» votre toilette par le haut..... Je vais m'occu-
» per du bas... — Ah ! ma chère Fifine, que vous
» serez aimable !... — Donne-moi cinq ou six ca-
» hiers de papier à lettres... du vélin... — En voi-
» là... J'en ai justement rapporté de mon bureau...
» Veux-tu aussi de la cire à cacheter..... trois bâ-
» tons ?... — Oui, oui, donne toujours... c'est avec

» cela que je me ménage les bonnes grâces de Ma-
» dame... sans quoi, elle ne m'aurait pas laissé sor-
» tir sitôt... mais j'ai dit que j'avais la migraine, et,
» comme je suis la favorite, on m'a dit : Allez vous
» coucher! »

Fifine prend les cahiers de papier, les bâtons de cire à cacheter, et sort en sautillant de chez Robineau; alors il commence à se déshabiller en se disant : « C'est vraiment une bonne fille... et pleine
» d'esprit, que cette Fifine. Elle est un peu vive, un
» peu gourmande; mais, au total, elle est folle de
» moi; elle se jetterait dans le feu pour m'obliger.
» Elle a refusé pour moi des marquis, des fabricans
» de sucre de betterave, des agens de change; et
» pourtant, moi, je la mène promener; voilà tout...
» Ce n'est pas comme la lingère de M. Édouard, qui
» l'a planté là pour un Anglais... Ah! ah!... Je
» n'en suis pas trop fâché, parce qu'il a l'air de
» faire un peu son embarras..... Il a, je crois, un
» millier d'écus de rente... ce n'est pas déjà tant!...
» Mais il fait des pièces, des opéra-comiques.....
» des vaudevilles..... c'est-à-dire des *tiers* ou des
» *quarts* de vaudeville... Eh! mon Dieu! si j'avais
» le temps, j'en ferais aussi, moi, des pièces... et je
» me flatte que ce serait autrement tourné que les
» siennes. Mais quand il faut être à son bureau de-
» puis neuf heures jusqu'à quatre, et toujours tra-
» vailler, comment voulez-vous qu'on cultive les
» Muses? Quand je serai chef, ou sous-chef même,
» c'est différent, j'aurai du temps à moi. C'est cet
» Alfred qui est heureux!... Fils unique, un père
» baron, près de cent mille livres de rente!... Et
» voyez comme ça s'est arrangé : Alfred a perdu sa

» mère étant en bas âge; son père se remarie quel-
» ques années après, il pouvait avoir d'autres en-
» fans, mais il n'en a pas; au lieu de cela, sa fem-
» me, qu'il adorait, meurt au bout de trois ans de
» mariage, et le baron, désolé de la perte de sa se-
» conde femme, jure de ne plus se remarier..... et
» tient parole, quoiqu'il soit encore jeune. Comme
» tout ça a bien tourné pour Alfred!... Ah! Dieu!
» il ne m'en arrivera jamais autant!... J'ai pourtant
» quelque part un oncle qui court le monde, à ce
» que m'a dit m'a mère avant de mourir; un oncle
» qui voulait faire fortune, qui est allé aux Gran-
» des-Indes... au Pérou... on ne sait pas où enfin; mais
» bah! il aura fait le saut du *Niagara!*... Ce n'est
» que dans les comédies qu'on voit des oncles qui
» arrivent juste pour le dénouement, afin d'empêcher
» l'innocence d'aller en prison. Après tout, je ne
» suis pas ambitieux, moi, je suis philosophe... je
» suis content de ce que j'ai... Si j'avais des bas de
» soie, je serais encore plus content cependant. Mais
» qu'il m'arrive une fortune, et on verra avec quel
» sang-froid, quel phlegme je la recevrai... Ha ça,
» me voilà déshabillé, et mademoiselle Fifine ne re-
» vient pas..... Je ne puis pourtant pas me cravater
» avant d'être chaussé et papillotté... Heureusement
» que nous sommes au mois de juillet, je ne m'en-
» rhumerai pas. »

Pour tuer le temps, Robineau, las de se promener dans sa chambre, vêtu comme quelqu'un qui va faire du pain, se décide à prendre sa guitare. Il en est au second couplet de la romance de *Bélisaire*, lorsqu'il est interrompu par des éclats de rire; c'est Fifine qui, ayant laissé la porte tout contre, est en-

trée sans faire de bruit, et se tient les côtes en voyant le Bélisaire en chemise.

« Ah! Dieu! bon ami, que tu es bien comme ce-
» la!... » dit Fifine en continuant de rire; « j'ai envie
» d'appeler ces demoiselles pour qu'elles voient le
» tableau... — N'appelez personne, je vous prie; ce
» n'est pas que, sans me flatter, je crois qu'on a des
» formes qui ne leur feraient pas peur. — Tu as
» l'air d'un gros *Bacchus*. — Voyons les bas, s'il
» vous plaît... — Tenez, troubadour, j'espère que
» voilà de quoi faire belle jambe. »

Fifine jette sur les genoux de Robineau des bas de soie noirs. Celui-ci les examine quelque temps, puis s'écrie : « — Ce sont des bas de femme! —
» Certainement, puisque c'est Adeline qui me les
» a prêtés. — Les hommes ne portent point des
» coins à jour comme cela. — Bah! les hommes
» portent bien autre chose, et ça ne les empêche pas
» de danser. — Mais... — Mais voilà tout ce que
» j'ai pu trouver; et il me semble que tu dois être
» très-content. »

Robineau se décide à mettre les bas en disant : « On croira que c'est une nouvelle mode que je veux
» faire venir. » Pendant qu'il commence sa toilette, Fifine prend la guitare et fredonne de petits airs.

« Je n'aurai donc pas de leçon ce soir, bon ami?
» — Vous voyez, ma chère, que c'est impossible...
» Ils me vont très-bien, ces bas... supérieurement...
» c'est étonnant! J'ai une jambe qui se prête à tout.
» — A propos, te souviens-tu du train que nous
» avons fait hier au soir? Oh! nous avons eu une
» scène étonnante!... Tu sais que Madame ne veut
» pas qu'on lise dans le lit, parce qu'elle a peur

» qu'on mette le feu... — Elle a raison... de ce côté-
» là, je suis de son avis. — Oh! oui; mais nous
» brûlons la défense, nous autres : hier, après que
» Fœdora eut dicté un poulet à Thénaïs, et quand
» Adeline eut enfin achevé de nous conter la ma-
» nière dont elle a surpris les *traîtrises* de son
» amant... Ah! à propos, je ne t'ai pas conté cette
» histoire-là; c'est joliment drôle!...

» — Ma chère, si vous vouliez maintenant me
» mettre des papillotes, ça me... — Le fer n'est pas
» encore chaud; il est sur le fourneau, là-haut;
» c'est égal, donnez-moi du papier *joseph*, que je
» vous bichonne... — Tu m'en mettras quinze.....
» — Pourquoi pas trente-six, comme à une Ninon...
» Allons, ne bouge pas... Figure-toi que Fidélio,
» c'est le nom de l'amant d'Adeline, tient un cabi-
» net d'affaires, et a toujours de jolies petites bon-
» nes, auxquelles on assure qu'il a l'habitude d'en
» conter; c'est si bien connu dans le quartier, qu'on
» le dit d'avance aux jeunes filles qui entrent chez
» lui, afin qu'elles sachent de quoi il retourne... —
» Le fer... — Allons, laissez-moi tranquille, avec
» votre fer!... Adeline ne savait pas tout ça..... Ce
» scélérat s'était présenté à elle sous un faux nom...
» Ah! que les hommes sont pervers! Au lieu de te
» mettre des papillotes, je devrais t'arracher tous les
» cheveux les uns après les autres!... — Fifine... je
» vous en prie... — Ne remue pas. Mais ce n'est
» pas le tout : M. Fidélio, non content d'avoir à son
» service une jolie blonde de vingt ans, faisait la
» cour à une dame mariée... et la dame mariée, il
» paraît... — Vous me tirez les cheveux!... — Oh!
» quant à ça, c'est très-mal. Qu'une personne libre

» fasse ce qu'elle voudra... approuvé! Mais on est en-
» chaîné ou on ne l'est pas... je ne connais que ça...
» à moins cependant que l'époux ne soit un tyran,
» un ladre, un fesse-matthieu... — Fifine, il est
» neuf heures passées!... — C'est bon! vous aurez
» encore assez le temps de faire des conquêtes. Or
» donc, la domestique s'est aperçue que la dame
» venait bien souvent parler d'affaires chez Fidélio,
» et que Fidélio, au lieu d'être aimable comme de
» coutume avec sa bonne, ne faisait plus que la
» gronder... Mais on peut être servante et avoir les
» passions vives; ça s'est vu. Pour se venger, voilà
» un jour la bonne qui va trouver le mari de la
» dame en lui proposant de le rendre témoin d'un
» rendez-vous donné par sa femme à l'homme d'af-
» faires. Le mari, furieux, accepte, fait venir un
» sapin, monte dedans avec la petite blonde, qui
» doit faire arrêter le cocher quand cela sera néces-
» saire; mais en route... c'est ça qui est le plus drô-
» le! ne voilà-t-il pas que le mari commence à trou-
» ver aussi la petite bonne fort à son goût, et veut
» passer sur elle sa fureur, en lui disant : « On nous
» trompe tous les deux, vengeons-nous ensemble. »
» La petite bonne n'entend pas cela, elle résiste; le
» monsieur persiste. Ennuyée d'être pressée par ce
» monsieur, qui ne pense plus du tout à sa femme,
» elle dit au cocher d'arrêter, ouvre la portière, et
» saute hors de la voiture; le monsieur saute après
» elle et se casse le nez sur le pavé : la bonne, pour
» échapper à ses regards, entre dans la première
» maison qu'elle aperçoit... C'était justement la nô-
» tre; et qui trouve-t-elle dans l'allée?... Fidélio en
» conférence avec Adeline... De là, explosion, expli-

» cation, confusion et... — Le fer doit être rouge!
» — Je vais le chercher; mais s'il n'est pas chaud,
» je ne redescends pas. »

Robineau va se regarder dans la glace en disant :
« Quand Fifine est en train de bavarder, il n'y a plus
» moyen de l'arrêter... Mais elle met les papillotes
» comme un ange..... je serai le mieux coiffé du
» bal. »

Fifine redescend tenant à la main le fer qui fume.
« Allons vite... il n'est pas trop chaud... — Il m'a
» l'air rouge... Ma chère amie, prends bien garde
» de me brûler, je t'en supplie..... — Ah! Dieu!
» c'est un agneau quand il a peur!... Pour en reve-
» nir à notre scène d'hier, nous venions de nous
» coucher, et c'était moi qui faisais la lecture,
» parce que, sans me flatter, je suis celle qui lit le
» mieux. Auguste nous avait prêté les *Barons de*
» *Felsheim*, et nous les dévorions, c'est le mot,
» lorsqu'au milieu d'un chapitre charmant, on frappe
» à notre porte, et nous entendons la voix de Ma-
» dame qui nous crie : « Mesdemoiselles, pourquoi
» avez-vous encore de la lumière? » Là-dessus, le si-
» lence le plus profond remplace nos éclats de rire,
» et pour cacher la lumière, car nous ne voulions
» pas l'éteindre, je m'imagine de mettre un vase... tu
» sais... un vase nocturne sur le bougeoir. C'est très-
» bien; on ne voit plus rien. Madame appelle encore,
» nous ne répondons pas; alors madame s'en va; et
» quand nous pensons qu'elle est rentrée, je lève le vase
» protecteur... Pas du tout: la lumière s'était vrai-
» ment éteinte. Nous voilà désolées; nous n'avions
» pas envie de dormir, et nous ne voulions pas res-
» ter au milieu d'un chapitre fort intéressant, dans

» lequel il est question de truffes... et pas de bri-
» quet phosphorique, faute d'avoir jusqu'à présent
» amassé la somme suffisante à l'achat de ce com-
» bustible, parce que les demoiselles de modes n'ont
» pas l'habitude de porter à la caisse d'épargne.
» Cependant nous étions résolues à avoir de la lu-
» mière, et, pour mon compte, j'aurais été décro-
» cher le réverbère plutôt que de ne pas finir mon
» chapitre. C'est dans ce moment-là que nous en-
» tendîmes le son de ta guitare, et les accens de ta
» voix... Ah! bon ami, tu ne te doutes pas de l'ef-
» fet que ça produisit sur nous! Tu étais un *Orphée*,
» un demi-dieu!... « Pas encore couché! » criâmes-
» nous toutes à la fois, et aussitôt je suis à bas du
» lit, je passe le jupon de la pudeur, parce que l'a-
» mour de la lecture ne doit pas aller jusqu'à se
» promener toute nue, et je cours ouvrir la porte.
» Mais à peine ai-je fait deux pas sur le carré, que
» je me sens prise par le bras, et Madame, car c'é-
» tait elle qui guettait à la porte, s'écrie: « Ah!
» c'est comme ça que vous dormez, mesdemoiselles!
» Mais je veux savoir quelle est celle qui ose sortir
» malgré ma défense, sans doute pour aller allumer
» sa chandelle. » Je n'ai garde de répondre. Ma-
» dame appelle Julie pour qu'elle monte avec de la
» lumière; moi, je me dégage; et pendant que Ma-
» dame se place devant la porte pour m'empêcher
» de rentrer, je cours dans son appartement, j'é-
» teins les chandelles, et je jette le briquet par la
» fenêtre... ça fait que Madame n'a pas pu savoir
» qu'est-ce qui était sorti, et que nous avons passé
» le temps à courir à tâtons les unes après les au-
» tres... Te voilà coiffé, bon ami.

» — Dieu merci... je me rappelle que vous avez
» fait assez de tapage... Il faut que j'attende qu'elles
» soient froides pour les ôter... Cette Fifine!... C'est
» un diable!... C'est égal, je t'aime sincèrement,
» moi... et si je devenais riche comme Alfred... —
» Ah! oui, nous verrions de belles choses, n'est-ce
» pas? — Oui... tu verrais... D'abord la fortune ne
» me ferait pas changer: c'est si ridicule de faire le
» fier, le suffisant, parce qu'on a quelques pièces
» jaunes de plus dans son gousset... En a-t-on plus
» de mérite?... hein! je te le demande, Fifine? —
» Il est certain que tu serais millionnaire, que tu
» n'en aurais pas les yeux plus grands... — Hom!
» méchante... ils sont assez grands pour vous admi-
» rer... — Ah! finissez donc! Je ne t'avais jamais en-
» tendu parler de cet Alfred chez qui tu vas ce soir.
» — C'est un ami de pension... Il jouait toujours
» avec moi au cheval fondu; depuis, nous nous
» sommes un peu perdus de vue... Lui, qui est tou-
» jours en calèche, à cheval... Moi, je vais à pied...
» — C'est meilleur pour la santé. — Eh bien! avec
» toute sa fortune, Alfred s'ennuie... On voit qu'il
» ne sait déjà plus que faire de lui... Il est las de
» plaisirs; d'abord c'est un libertin, un coureur,
» un homme incapable d'aimer véritablement... —
» Pour ton ami, tu l'arranges bien. — Oh! mon
» ami! Je te dis tout bonnement une connaissance
» de pension... — Est-il joli garçon? — Oui... pas
» mal; c'est-à-dire une figure ordinaire, mais déjà
» fatiguée, usée. — Fais-moi donc faire sa connais-
» sance... »

Robineau se lève d'un air piqué et va ôter ses papillottes devant la glace, en disant : « Si je savais,

» mademoiselle, qu'il pût vous rendre heureuse,
» certainement... je n'hésiterais pas! Mais je doute
» que vous trouviez chez Alfred cette amitié pro-
» fonde et sincère que je vous porte... — Ah! Dieu!
» bon ami, comme tu m'adores ce soir! — Parce
» que je n'ai pas voiture, on parle en riant de m'a-
» bandonner... Mais qu'il m'arrive une fortune, et
» ma seule vengeance sera de te donner une superbe
» maison de campagne. — Tu y metteras des la-
» pins, entends-tu, parce que j'aime beaucoup les
» gibelottes... Mais en attendant, pendant que mon-
» sieur va danser, je vais garnir une capote..... —
» En bas?... — Non, là-haut. — La boutique est déjà
» fermée? — Tiens, à neuf heures!... Ne vas-tu pas
» faire comme ces mauvaises langues d'en face, qui
» disent que le plus fort de notre commerce, c'est
» quand la boutique est fermée?... Jolies marchan-
» des, pour parler des autres! La première associée
» postule une place d'ouvreuse de loges. — Là....
» me trouvez-vous bien coiffé? — Ravissant, bon
» ami! tu vas asphyxier tous tes rivaux... — Ah!
» je tiens seulement à être propre.... présentable....
» Du reste, je n'ai aucune prétention... — C'est çà
» que tu es des heures entières devant ta glace à ap-
» prendre des sourires... — Pour vous seule, Fi-
» fine... Ah! des gants à présent... — Dis donc, il
» y aura sans doute un souper où tu vas?... Rap-
» porte-moi quelque chose... — Je vais mettre des
» glaces dans ma poche, n'est-ce pas? — On ne
» prend pas que des glaces, je veux que tu me
» rapportes des friandises, ou je ne te mets plus de
» papillottes... — C'est bon.... nous verrons.... —
» Monsieur va-t-il loin? — Rue du Helder. —

» Quartier des milords!... On va prendre une voi-
» ture, sans doute? — A coup sûr je n'irai pas à
» pied dans cette toilette.... Allons, il est neuf heu-
» res et demie... Je serai chez le baron de Marcey à
» dix heures moins un quart..... C'est bien. — Ce
» n'était donc pas la peine de faire le furibond, bon
» ami. — Il y a des cabriolets presque en face... Si
» tu voulais descendre avec moi et avoir la complai-
» sance d'en appeler un... — C'est ça; il ne me res-
» tera plus qu'à monter derrière. N'importe, je suis
» dans mon jour de bontés; en avant! »

Robineau ferme sa porte, Fifine descend avec lui, et fait venir un cabriolet, dans lequel Robineau s'élance, après avoir tendrement serré la main de la jeune modiste, qui le regarde partir et lui crie encore : « Surtout rapporte-moi quelque chose de
» bon. »

CHAPITRE III.

SOIRÉE CHEZ LE BARON DE MARCEY. — SOUPER DE JEUNES GENS ET SES SUITES.

Le cabriolet s'est arrêté devant un bel hôtel; les voitures bourgeoises prennent la file pour entrer dans la cour; on croirait qu'elles conduisent leurs maîtres aux Bouffes ou aux comédiens anglais; il n'y a pas la même affluence aux Français, lorsqu'on y joue du Molière ou du Racine; mais aussi nos acteurs n'ont pas fait une étude particulière de l'agonie d'un mourant; ils ne nous font pas assister à toutes les convulsions d'un homme que l'on assassine, entendre tous les hoquets d'une princesse qui meurt de faim; ces petites gentillesses-là sont fort agréables à voir, ça remue les nerfs de gens auxquels il faut de pareils tableaux pour éprouver encore quelques émotions. Il y a pourtant quelques personnes qui prétendent qu'il est plus difficile de bien jouer une scène de *Tartufe* ou du *Misanthrope,* que d'en imiter une de la place de la Grève. Mais laissons chacun suivre son goût, contentons-nous de féliciter celui qui s'amuse encore à une pièce qui ne dure pas *quarante ans,* ou qui est ému par une scène dans laquelle on ne meurt pas.

En voyant l'affluence des voitures, l'éclat des lumières qui brillent dans les salons, Robineau se dit : « Ce sera très-élégant, très-nombreux et très-bien » composé!... » Il se hâte de sauter hors de son cabriolet, de courir vers l'escalier, d'arranger ses cheveux et de mettre son second gant; puis il monte au premier en disant : « Après tout... je vaux bien » tous ces gens-là..... je vaux peut-être mieux..... » Parce qu'ils ont voiture!..... qu'est-ce que ca me » fait à moi? »

Robineau se dit cela pour n'avoir pas l'air embarrassé, pour n'être point intimidé en entrant dans les salons, et ce qu'il se dit n'empêche pas qu'il ne soit rouge, raide et gauche, en se voyant au milieu de la société, où il cherche quelque temps Alfred. Enfin celui-ci vient à lui, et, prenant le bras du nouveau venu, commence par lui débiter quelques plaisanteries sur diverses personnes de la société; cela donne à Robineau le temps de se remettre; il reprend son assurance, son sourire habituel, et, promenant ses regards vers les dames, ne songe plus qu'à faire des conquêtes.

« A propos, et ton père... M. le baron de Mar- » cey... je n'ai pas encore eu l'honneur de le sa- » luer... » dit Robineau tout en admirant de fort jolies dames qui viennent d'entrer dans le salon. « — Mon père t'a déjà vu... Ne faut-il pas que je te » présente encore à lui?... C'est chaque fois la même » cerémonie! — Mon ami, c'est qu'il y a long-temps » qu'il ne m'a vu, et... — N'importe, tu as de ces » figures qu on n'oublie pas. »

En disant cela, Alfred s'éloigne pour aller au-devant de quelques dames, et Robineau murmure :

« Certainement, j'ai une figure qui... Est-ce que ce » serait une épigramme qu'il voudrait me lancer?... » ça lui irait bien... Ah! voilà M. de Marcey. »

Un homme, qui pouvait avoir quarante-huit ans, passait alors près de Robineau; sa taille était haute, sa démarche noble et imposante; ses traits, fortement prononcés, étaient encore fort beaux, quoiqu'il semblât que de trop vives émotions, plutôt que le temps, les eussent déjà altérés; son front était un peu dégarni, quoique ses cheveux fussent encore très-bruns; enfin sa figure était habituellement sérieuse et presque sévère. Cependant, pour les personnes qui lisaient mieux dans sa physionomie, ou qui le voyaient plus souvent, c'était plutôt une expression mélancolique qu'on apercevait dans ses regards un peu sombres; mais ses yeux noirs devenaient plus doux, et un léger sourire errait sur ses lèvres toutes les fois qu'il regardait son fils. Tel était le baron de Marcey.

« Monsieur de Marcey... j'ai bien l'honneur... je » suis bien charmé... »

Le baron regarde quelques instans Robineau, puis s'écrie : « — Ah! c'est, je crois, monsieur Robi- » neau?... — Oui, monsieur, l'ami intime de votre » fils, qui m'a engagé à venir, et j'ai profité..... — » Monsieur, les amis de mon fils seront toujours les » miens, et ils me font le plus grand plaisir en ve- » nant chez moi. »

En disant cela, M. de Marcey saule Robineau, et va parler à d'autres personnes, et l'employé se rengorge et se faufile à travers la foule en se disant : « M. de Marcey est toujours extrêmement » aimable avec moi; je le trouve même plus aima-

» ble que son fils, parce qu'il n'a pas, comme lui,
» l'air gouailleur. Ah! voilà la musique... on va
» danser... dansons... mais avec une jolie femme...
» car je ne peux pas aller en mesure devant une
» femme laide, c'est plus fort que moi. »

L'orchestre avait donné le signal; les délicieuses contre-danses de Tolbecque font de toutes parts accourir les danseurs, et charment aussi les oreilles de ceux qui ne dansent pas, mais qui, en regardant chasser la beauté et balancer l'innocence, entendent avec plaisir des motifs choisis dans les plus jolis opéras de nos meilleurs compositeurs. Robineau est arrivé trop tard près de plusieurs jolies femmes qui sont déjà engagées; il est forcé de prendre une danseuse qui n'a pour elle que la jeunesse et une toilette de fort bon goût. Robineau l'a entendu appeler madame la comtesse, et cela lui donne envie de se distinguer près d'elle; mais sa danseuse paraît faire très-peu attention aux grâces qu'il veut se donner, et ne répond que par monosyllabes aux complimens qu'il lui adresse.

« C'est une bégueule! » se dit Robineau après avoir ramené la comtesse à sa place, et il va inviter une jeune demoiselle fort jolie, près de laquelle il veut encore faire l'aimable; mais la jolie demoiselle se contente de sourire à ce qu'il dit, et ne semble occupée que de la danse.

« C'est une niaise! » se dit Robineau en allant porter ses hommages ailleurs. Malgré le mouvement qu'il se donne et les sourires qu'il lance, voyant qu'il ne produit aucune sensation, Robineau quitte la danse en murmurant: « Au total, dans toutes ces
» belles dames-là, il n'y en a pas une qui vaille Fi-

» fine!... et si Fifine avait une robe de tulle... une
» couronne dans les cheveux... de ces gros bracelets
» avec des camées antiques... ah! quel effet elle fe-
» rait!... Allons tourner autour de l'écarté... Je jet-
» terai négligemment une pièce de cent sous, et...
» Ah! diable! voilà les glaces... Commençons par
» en saisir une au passage. »

Robineau prend une glace, et pour la manger à son aise, va s'asseoir derrière deux messieurs d'un âge mûr, qui causaient dans une pièce qui servait de passage pour aller de la danse à l'écarté.

« Comme il est changé! » dit l'un des deux causeurs en regardant M. de Marcey, qui venait de traverser le salon. « — Changé! qui ça? — De Mar-
» cey... — Ah!... vous trouvez?..... — Mon cher
» Dolmont, si vous aviez connu comme moi de Mar-
» cey, il y a vingt-cinq ans... — Ah! parbleu! c'est
» cela... il y a vingt-cinq ans; et il vous semble, à
» vous, que c'était hier, et qu'on doit être aujour-
» d'hui ce qu'on était alors. — Non, non, je ne dis
» pas cela... Ce cher de Marcey!... Nous avons fait
» ensemble la campagne d'Austerlitz. — Ah! vous
» étiez à Austerlitz? — Oui, certes; je m'en fais
» gloire, et depuis j'ai été à presque toutes les affai-
» res qui ont eu lieu. Maintenant, je me repose. »

Robineau quitte un moment sa vanille, pour regarder le monsieur qui vient de parler; il voit un homme de cinquante ans, dont la figure franche et animée porte l'empreinte de quelques cicatrices; sa boutonnière est ornée de plusieurs ordres, et Robineau se dit : « Certainement ce monsieur-là a bien
» gagné ses décorations!

» — Au fait, » dit au bout d'un moment la per-

sonne qui était près de l'ancien militaire, « de Mar-
» cey n'est pas vieux... il était entré, comme vous,
» de bonne heure au service; mais il s'est passé tant
» de choses depuis, qu'il me semble toujours que
» nous avons des siècles sur la tête. — Et moi,
» quand je pense à mes campagnes, il me semble
» que c'était hier, car je crois encore y être!

» — C'est comme moi, » se dit Robineau, « quand
» je pense à ma première inclination... Il y a pour-
» tout dix ans de cela... C'était une figurante de la
» Porte-Saint-Martin, et le jour de notre premier
» rendez-vous, nous avons dîné aux *Vendanges de*
» *Bourgogne*, faubourg du Temple... Alors ce n'é-
» tait pas un restaurateur élégant comme aujour-
» d'hui; et il n'y avait pas le canal à traverser pour
» y arriver; mais on y mangeait des *pieds de mou-*
» *tons* délicieux... Il me semble que j'y suis encore...
» J'avais dix-huit ans... Comme on vieillit sans s'en
» apercevoir!... »

Et Robineau pousse un soupir... ce qui ne l'em-
pêche pas d'achever sa vanille.

« Quand je vous dis, Dolmont, que je trouve de
» Marcey changé, j'entends parler plutôt de son ca-
» ractère que de son physique. Si vous l'aviez connu
» autrefois, il était gai, bon vivant; il riait, il plai-
» santait avec nous. Il aimait les femmes... Oh! c'é-
» tait un grand amateur..... Mais il était jaloux de
» de ses maîtresses... très jaloux! Je me rappelle
» que dans différentes occasions cela lui fit avoir des
» querelles; et c'est aussi pour cela, je crois, qu'on
» le maria à vingt-trois ans avec une demoiselle
» qu'il n'aimait que fort peu. Ses parens prétendi-
» rent qu'avec son penchant à la jalousie s'il faisait

» un mariage d'amour il serait malheureux. Le fait
» est que son mariage commençait très bien.... J'ai
» connu la première femme de de Marcey; elle était
» fort aimable; je crois qu'elle aurait rendu son
» époux très-heureux; malheureusement elle mou-
» rut un an après lui avoir donné un fils. J'ai appris
» qu'au bout de six ans, de Marcey s'était remarié;
» mais alors je n'étais pas à Paris; de Marcey venait
» de quitter l'état militaire; je n'ai pas connu sa
» seconde femme.

» — Ce n'est pas à Paris que de Marcey s'est re-
» marié... c'est auprès de Bordeaux; il paraît que
» la famille de sa seconde épouse avait une terre
» par-là, et que l'on y fit le mariage... Je crois
» même qu'il ne revînt à Paris avec sa femme que
» long-temps après s'être remarié. — Et comment
» était sa seconde épouse? — Charmante!... oh! de
» ces figures délicieuses, comme les peintres nous en
» font quelquefois, et qu'on rencontre moins souvent
» dans le monde. — Diable!.... — Mais un air triste,
» mélancolique; quand elle souriait, il semblait que
» ce sourire cachait une souffrance. Jamais je ne
» l'ai vue danser; elle était cependant fort jeune,
» elle avait tout au plus dix-huit ans, mais elle sem-
» blait fuir les plaisirs de son âge, et n'aller dans
» le monde que pour plaire à son mari. — Et de
» Marcey l'aimait beaucoup? — Oh! il l'adorait...
» il cherchait toutes les occasions de lui procurer
» des amusemens... Il était aux petits soins pour
» elle. — Il n'en a pas eu d'enfans? — Non; mais
» la charmante Adèle, c'était le nom de sa seconde
» femme, aimait beaucoup le petit Alfred, et lui
» témoignait toute la tendresse d'une mère. Elle

» mourut au bout de trois ans; de Marcey en
» éprouva un chagrin si violent, que, pendant
» long-temps, on craignit pour sa vie; enfin, la
» vue de son fils... la raison... le temps !... — Oui !
» le temps ! c'est là le plus puissant remède... Malgré
» cela, je ne m'étonne plus maintenant que son hu-
» meur soit si différente d'autrefois !... On surmonte
» les chagrins les plus profonds, mais ils laissent
» toujours des traces..... C'est comme les blessures
» graves, que l'on guérit, mais dont on porte les
» cicatrices. »

En disant ces mots, l'ancien militaire se lève, son voisin le suit, et Robineau reste seul sur sa chaise, qu'il quitte aussi en se disant : « C'est assez amusant
» d'entendre causer les autres, ça instruit; on n'a
» l'air de rien et on écoute; d'autant plus que quand
» les gens parlent haut, c'est qu'ils ne se disent rien
» qu'ils veulent cacher. Ah ! il faut que j'écoute
» causer des dames, ça sera encore plus amusant,
» parce que les femmes sèment toujours de l'esprit
» dans leur conversation... Quand je dis toujours,
» c'est-à-dire celles qui en ont. Justement, voilà
» deux dames qui paraissent engagées dans une con-
» versation bien intéressante, car elles se parlent
» avec un feu !... Il y a une chaise vacante à côté
» d'elles. »

Robineau va d'un air indifférent s'asseoir à côté de deux jolies femmes, et en balançant négligemment sa tête de leur côté, saisit des fragmens de leur conversation.

« ... Oui, ma chère amie, je l'avais bien jugé...
» Tu vois que j'avais raison de me défier de ses pro-
» testations d'amour !... de ses beaux sermens !...

» de ses profonds soupirs !... Et pourtant tu ne sau-
» rais t'imaginer avec quel air de bonne foi il me
» disait qu'il voulait désormais être sage, fidèle, et
» ne plus aimer que moi !... C'est horrible de men-
» tir de la sorte !... »

Robineau tourne un peu la tête pour voir les traits de la personne qui vient de parler, et il aperçoit une jolie brune dont la figure, vive et spirituelle, exprime en ce moment un sentiment de dépit qu'elle cherche à dissimuler par un sourire forcé.

« Ma bonne Jenny, je crois que tu es un peu fâ-
» chée d'avoir mis l'amour d'Alfred à l'épreuve.....
» —Fâchée! au contraire, j'en suis enchantée. Je n'y
» ai pas cru un moment... sa réputation auprès des
» femmes est trop bien établie pour... »

Ici, on parle plus bas, et Robineau ne peut entendre; mais il se dit : « Il est question d'Alfred... c'est
» charmant !... C'est une dame à laquelle sans doute
» il fait la cour... Oh ! que c'est amusant ! »

L'autre dame, qui est aussi jeune et jolie, reprend au bout d'un moment : « Je crois que j'aurais plus
» confiance dans son ami, Édouard Beaumont; il a
» l'air moins frivole, moins léger qu'Alfred; il est
» bien, Édouard... il a une fort jolie tournure. —
» Mon Dieu, ma chère amie, je gage qu'il ne vaut
» pas mieux qu'un autre..... Il faut encore plus se
» défier de ces airs froids, réservés... Il n'y a rien
» de pis que ces hommes-là pour nous abuser... Au
» moins, avec un mauvais sujet qui ne se cache pas
» de l'être, on sait à quoi l'on doit s'attendre. —
» C'est pour cela que tu avais un faible pour Al-
» fred. — Oh ! jamais... jamais !... Je riais de ses
» sermens d'amour; cela m'amusait peut-être un peu

» de l'entendre... Avec cela, il est aimable, il a de
» l'esprit... mais l'aimer! Oh! je te jure que je m'en
» serais bien gardée. Ne va pas penser cela!... —
» Si tu te défends si fort, Jenny, je finirai par croire
» que tu l'adores... — Ah! par exemple, je... »

La voix baisse encore. Robineau balance un peu plus sa chaise pour tâcher d'entendre; mais pendant quelques minutes les deux amies parlent trop bas pour qu'il puisse rien saisir. Enfin la jolie Jenny répond plus haut: « Tu as bien fait... très-bien fait...
» Je suis sûre que cela l'intrigue beaucoup de nous
» voir causer ensemble, car il nous croyait brouil-
» lées... Il ne te parlait pas de moi quelquefois? —
» Mais non, il ne me parlait que de moi. — Ah!
» c'est juste! Je te réponds, Clara, que je resterai
» veuve : oh! jamais je ne me remarierai!... — Ma
» bonne, est-ce qu'on peut répondre de cela? Songe
» donc que tu n'as que vingt-deux ans. — Raison
» de plus pour ne point risquer le bonheur de sa vie.
» Ce que j'ai connu du mariage n'est-il pas bien
» fait pour m'en éloigner! M. de Gerville m'épousa
» à dix-huit ans, sans m'avoir fait la cour; sans sa-
» voir s'il me plaisait ou non, il me demande à mes
» parens : il était riche, on nous unit. Cependant
» M. de Gerville était jeune, il était bien... J'aurais
» pu l'aimer, s'il s'était donné la peine de chercher
» à me plaire, s'il avait seulement voulu me faire
» croire qu'il m'aimait. J'étais si niaise alors!... je
» croyais tout ce qu'on voulait... Mais non, j'étais
» sa femme, et il se serait cru déshonoré de me faire
» la cour, d'être galant auprès de moi. Il avait deux
» ou trois maîtresses qui le trompaient : cela valait
» bien mieux que d'aimer sa femme, qui ne le trom-

» pait pas. Mais il est mort, je dois oublier les cha-
» grins qu'il m'a causés; cependant, je l'avoue, cet
» essai du mariage ne m'a laissé des hommes qu'une
» triste opinion. Je les crois, en général, égoïstes,
» inconstans, injustes avec les femmes... ils ne leur
» passent rien, et il faut tout leur passer; ils veu-
» lent être infidèles, et exigent de nous de la cons-
» tance; ils sont aimables tant que nous avons le
» bonheur de leur plaire; mais dès qu'ils soupirent
» pour un autre objet, ils ne s'occupent plus de nous;
» au lieu de chercher à cacher leur infidélité en redou-
» blant de soins et d'égards, ils deviennent maussades,
» capricieux, colères; et si nous avons le malheur
» de témoigner quelque chagrin du changement de
» leur humeur avec nous, ils nous accusent d'être
» exigeantes et jalouses. — Ah! Jenny! Jenny!...
» — Tu verras, ma chère Clara, que tout cela est
» vrai. Enfin, quels sont les bons ménages que tu
» pourras me citer? Ce sont ceux où les femmes
» ferment les yeux sur les infidélités de leurs ma-
» ris... Oh! quand on les laisse faire tout ce qu'ils
» veulent, aller, sortir, courir, sans jamais leur de-
» mander compte de leurs actions, alors on est ce
» qu'ils appellent une bonne femme, et ils daignent
» une fois par mois nous donner le bras. — Je vois
» que l'inconstance d'Alfred t'a bien mal disposée!
» — Que m'importe l'inconstance de M. Alfred?...
» Je te le répète, je ne l'écoutais que pour rire!...
» et je n'ai jamais pris au sérieux sa déclaration d'a-
» mour.... Cependant, je suis bien aise de savoir....
» d'avoir eu l'idée de... »

On baisse de nouveau la voix; et, comme on en est à un endroit intéressant, et que Robineau désire

connaître l'idée qui est venue à madame de Gerville, il penche un peu plus sa chaise, dans l'espérance d'entendre; mais le poids de son corps renverse le siége; et avant qu'il ait eu le temps de se retenir, Robineau roule aux pieds des deux amies.

Les dames, qui n'avaient pas fait attention à leur voisin, sont un peu surprises en voyant ce monsieur qui tombe presque sur leurs genoux; mais Robineau se relève vivement, balbutie quelques excuses, et s'éloigne en murmurant : « On frotte beaucoup » trop!... C'est glissant à ne point se tenir!... Je ne » conçois pas comment les danseurs ne tombent pas » les uns après les autres. Ah! il est vrai qu'ils » marchent au lieu de danser. Maudite chaise!... » J'allais savoir l'idée de cette jolie brune..... ma- » dame Jenny de Gerville, je retiendrai le nom, et » je ferai enrager Alfred. Oh! c'est très amusant. »

Robineau est retourné dans la pièce où l'on danse; il cherche encore les groupes qui causent; il entend rire près de lui, ce sont deux dames qui ne dansent pas, et il y a justement une chaise vacante derrière elles. Robineau court s'y placer, en se disant : « Ces » dames rient... elles se moquent, je gage, de quel- » ques autres femmes de la société... Oh! il ne faut » pas manquer ça!... Je n'ai pas eu le temps de les » regarder..... Mais quand elles se retourneront, je » les examinerai : attention!

» — Oh! qu'il devait être drôle ce monsieur, et » que j'aurais voulu le voir danser avec toi!.... Tu » me le montreras quand tu l'apercevras. — Oui... » Oh! sois tranquille... Il est reconnaissable!... Je » ne sais pas où M. de Marcey a été chercher » cela!...

» — Bon! » se dit Robineau, « elles se moquent » de quelqu'un, j'en étais sûr. » Et il se rapproche, en ayant soin cependant de ne point se balancer sur sa chaise.

« Figure-toi, ma bonne amie, un homme petit, » épais, lourd, empesé, un gros nez, de petits yeux » bêtes, une bouche qu'il pince en parlant, et des » cheveux papillottés au point qu'il a l'air d'un » nègre!... — Ah! ah! ah!... — Avec cela une » tournure à prétention... Il vient m'engager à dan- » ser... c'était la première contre-danse que l'on for- » mait; j'accepte, et pendant la contre-danse il veut » faire l'aimable, et ne sait dire que de ces lieux » communs, si plats, si usés, que cela me faisait de » la peine pour lui!... Voyant que je ne réponds rien » à ces jolies choses, il se permet en dansant de me » serrer la main!... Ah! ah! ah! »

Ici, la dame qui parlait se retourne, et Robineau reconnaît la comtesse avec laquelle il a en effet dansé la première contre-danse. Le rouge lui monte au visage; de son côté, la dame, qui reconnaît le monsieur dont elle parlait, comprime avec peine une envie de rire et pousse doucement le genou de son amie. Mais avant que celle-ci se soit retournée, Robineau est déjà loin : il ne se possède pas; il roule autour de lui des yeux furibonds, en se disant : « Par exemple!... il faut que cette femme-là soit » bien moqueuse!... Je ne sais pas si c'est de moi » qu'elle parlait... En tous cas, je lui souhaite d'en » trouver beaucoup dans mon genre!... Mais elle » est trop laide pour qu'on lui fasse la cour... Dire » que je lui ai serré la main!... ça n'est pas vrai!... » Ces femmes laides disent toujours du mal des

» hommes ; c'est par colère de ne pas pouvoir trou-
» ver d'amans. »

Robineau, qui ne se soucie plus d'écouter les conversations, se dirige vers l'écarté, en faisant une mone si horrible, qu'Alfred, qui le rencontre près d'une des tables où l'on joue, l'arrête en lui disant : « Eh mon Dieu ! mon cher Robineau, quelle mine
» tu fais... Est-ce que tu as joué malheureusement?
» — J'ai perdu cent écus ! — Ce n'est rien, tu les
» regagneras... »

Alfred s'éloigne, et Robineau se dit : « Il est bon
» enfant..... ce n'est rien !... Si j'avais perdu cent
» écus, je ne m'en consolerais jamais !... Mais je suis
» bien sûr de ne pas les perdre... vu que je n'ai plus
» que vingt-un francs cinquante..... il faut les ris-
» quer... Tâchons de gagner... mais, dans ces nom-
» breuses réunions, on dit qu'il n'est pas très-pru-
» dent de jouer à l'écarté... Oh ! chez monsieur le
» baron de Marcey, il ne peut y avoir que des gens
» honnêtes... c'est égal, je vais parier pour celui qui
» gagne, c'est ce qu'on peut faire de mieux »

Robineau s'approche de la table de jeu en demandant : « Où est la veine? » Malheureusement pour lui, la veine change ; en peu de temps il perd ses vingt-un francs. Alors, faisant tous ses efforts pour cacher sa mauvaise humeur, il s'éloigne de l'écarté, en se disant : « Adieu la partie de campagne et de
» traiteur pour dimanche!... Fifine ira dîner chez
» sa tante.. .. et moi, je pincerai de la guitare !...
» J'avais bien besoin aussi de me déranger, de faire
» une toilette, de prendre une voiture pour venir en
» grande soirée!... N'est-ce pas bien amusant?...
» Des femmes qui se moquent de vous ! des hommes

» qui vous toisent, comme s'ils voulaient marcher
» sur vous! des joueurs qui vous gagnent, sans vous
» laisser le temps de vous reconnaître! Fifine a rai-
» son, on s'amuse mieux chez madame *Saqui* ou
» aux Funambules, quand on y donne le *Fantôme*
» *armé*. Allons du côté du buffet..... Si je ne peux
» pas mettre des glaces dans ma poche, je puis bien
» y mettre des oranges et des gâteaux. »

Robineau se dirige vers le buffet; il n'y avait plus d'oranges, mais les gâteaux abondaient; il en bourre ses poches pendant que les domestiques portent des rafraîchissemens, et il va se diriger vers l'escalier, lorsque Edouard se trouve devant lui; le jeune auteur l'arrête.

« Bonsoir, monsieur Robineau; je ne vous avais pas
» encore aperçu... il y a tant de monde ici! — C'est
» vrai... Tenez, entre nous, je ne trouve pas ces co-
» hues-là bien amusantes; je vous avoue que j'en
» ai assez, et je m'en allais. — Déjà?... il n'est que
» deux heures... Oh! il faut rester; vous savez bien
» qu'Alfred veut qu'après la soirée nous soupions
» chez lui, entre nous, pour dire des folies... — Ah!
» je ne savais pas... mais c'est différent, si on sou-
» pe... Diable! si j'avais su, je n'aurais pas tant
» mangé de baba. C'est égal... je reste. — Prome-
» nons-nous..... cherchons les jolies danseuses. —
» Promenons-nous, je le veux bien; mais, pour dan-
» ser, je n'en suis plus. »

Robineau donne un léger coup sur ses poches, afin de les aplatir, et suit Edouard en se disant: « Je ne
» suis pas fâché qu'on me voie causer avec un au-
» teur; je vais lui parler théâtre... on croira que
» je fais une pièce avec lui. »

« Je gage que vous aimez mieux le spectacle que » les soirées, n'est-ce pas, monsieur Edouard? — » C'est selon ; il y a des soirées amusantes et des » spectacles fort ennuyeux. — Oh! sans doute; mais » je veux dire... c'est bien agréable d'être auteur... » Il faudra que je vous communique un plan... » quand je dis un, j'en ai une douzaine dans mon » secrétaire!... Oh! j'en ai d'étonnans. — Je le » crois. — Plans de grand opéra, d'opéras comi- » ques, de vaudevilles, de mélodrames... Oh! moi, » je fais de tout; j'ai une imagination intarissable... » et si j'avais le temps... — Oui, c'est toujours le » temps qui manque à ceux qui ne produisent » rien. — N'est-ce pas? Mais je vous montrerai ça; » ce qui me plairait surtout, ce serait d'avoir mes » entrées sur les théâtres... Ah! aller dans les cou- » lisses... voir les actrices de près... les danseuses » qui font, dit-on, des battemens tout en vous sou- » haitant le bonsoir... Comme on doit avoir de bon- » nes fortunes! — Pas autant que vous le croyez; » on s'habitue aux coulisses, comme on s'habitue à » la salle, et l'on cause avec un Turc et une Polo- » naise sans faire attention à leur costume. — C'est » juste; l'habitude, je conçois; mais donner une piè- » ce... la faire répéter... la faire jouer... — C'est » charmant quand on réussit; mais encore, que » d'ennuis avant d'en venir là!... Les répétitions où » jamais on n'est exact, où l'on cause au lieu d'étu- » dier, ce qui force à répéter quarante fois ce que » l'on aurait su en quinze; les acteurs qui veulent » refaire leurs rôles, les directeurs qui veulent re- » faire vos pièces, les actrices qui ne veulent point » de leurs costumes, les claqueurs qui veulent tous

» vos billets; puis enfin le public qui ne veut pas
» de votre pièce : voilà quel est souvent le résultat
» de six semaines de dérangement, d'ennuis et de
» travail!

» — Il dit tout cela pour m'ôter l'envie de faire des
» pièces, » se dit Robineau. « Les auteurs sont tous
» comme cela... ils cherchent à dégoûter les com-
» mençans. Je ne lui donnerai pas mes plans, il me
» volerait mes idées, et dirait ensuite que c'est de
» lui.

» — Vous voyez les choses un peu en noir main-
» tenant, monsieur Édouard, parce que vous êtes
» encore froissé de votre dernière chute... — Oh !
» je vous assure que je n'y pense plus..... — Bah !
» laissez donc! Moi, si on me sifflait, je crois que je
» serais d'une humeur épouvantable... A propos, et
» votre petite lingère, l'avez-vous revue?..... mais
» elle est déjà remplacée, sans doute? — Ma foi
» non !..... Je commence à me lasser de ces bonnes
» fortunes, où, comme dit Larochefoucauld, il y a
» de tout, excepté de l'amour. Je crois que j'aime-
» rais mieux un peu d'amour et moins de plaisirs.
» — C'est comme moi, je suis pour le sentiment,
» mais ce qui s'appelle le pur sentiment. J'ai adoré
» toutes les femmes que j'ai connues, même ma fi-
» gurante de la Porte-Saint-Martin; et, de leur cô-
» té, les femmes m'ont traité avec une faveur parti-
» culière... je suis leur enfant gâté. — Vous êtes
» bien heureux, M. Robineau ! et moi, je voudrais
» trouver... Je ne sais... mais il me semble qu'une
» secrète sympathie doit agir en même temps sur
» deux cœurs faits l'un pour l'autre... — Oui, je
» vous comprends; c'est ce qui m'est arrivé avec ma

» première inclination, que j'ai rencontrée au bal
» du Colysée; nous sommes tombés en valsant, et
» tous deux en même temps... J'ai vu tout de suite
» de la sympathie là-dedans. »

Édouard laisse échapper un léger sourire, et s'approche d'une contre-danse où figurent de très-jolies femmes.

« Comment trouvez-vous cette petite blonde, mon-
» sieur Robineau? — Mais... rien d'extraordinaire...
» un beau teint... de la jeunesse... elle ne tient pas
» ses pieds assez en dehors. — Vous êtes difficile!
» Moi, je la trouve fort bien; ses yeux sont char-
» mans, sa tenue pleine de grâce; elle ne paraît pas
» avoir fait une étude particulière de la danse, mais
» on voit qu'elle y trouve du plaisir... Et cette gran-
» de... en face? — Elle n'est pas belle... le nez
» beaucoup trop long... des bras qui n'en finissent
» pas... mal coiffée. — Moi, je lui trouve une phy-
» sionomie très-spirituelle; et, sans être jolie, il me
» semble que cette femme-là doit plaire. Je gage-
» rais que sa conversation est agréable... Et cette
» grosse brune qui danse maintenant? — C'est un
» véritable paquet... elle se démène comme une pos-
» sédée... — Mais voyez donc comme elle est légère,
» malgré son embonpoint! quelle vivacité brille dans
» ses yeux!... — Ha çà, monsieur Édouard, vous
» êtes, dites-vous, las de bonnes fortunes, et vous
» trouvez toutes les femmes à votre goût; elles vous
» plaisent toutes! — Si je suis las de liaisons éphé-
» mères, je ne vous ai pas dit que je ne voulais plus
» aimer; au contraire, puisque je cherche à être
» amoureux sérieusement...

» — Eh bien! c'est comme moi, messieurs, » s'é-

crie Alfred, qui a entendu les dernières paroles d'Édouard, et qui s'arrête près de ses deux amis. « J'ai un cœur à placer... et le diable m'emporte si » je sais qu'en faire depuis quinze jours!..... Voilà » pourtant de bien jolies femmes!...

»—Ma foi, messieurs, » dit Robineau en se rengorgeant, « je vous proteste que je vois toutes ces da- » mes d'un œil fort indifférent... Je suis philosophe, » moi... d'ailleurs, j'ai ce qu'il me faut, et il me se- » rait difficile de trouver mieux.

» — Ah! Robineau, il faut nous la faire voir » alors... Il faut nous faire dîner avec elle. — Par » exemple... est-ce que vous croyez que c'est une » femme à parties? une femme qu'on mène avec des » hommes?... — Ne vas-tu pas nous faire croire » que c'est une duchesse!..... — Mais..... écoutez » donc... ça se pourrait encore... — Ah! ah! ah!... » Qu'est-ce que tu as donc dans tes poches, Robi- » neau? est-ce que tu te fais des hanches pour plaire » à ta Dulcinée? »

Robineau rougit et met ses mains sur ses poches en disant : « Ce sont... des papiers que j'avais ou- » blié d'ôter de dedans les poches de mon habit..... » — Si tu as dansé avec ces poches-là, tu as dû faire » un furieux effet!... Ah! ah!... c'est pis que la » mère Gigogne!... Sont-ce encore des papiers mi- » nistériels?... »

Robineau s'éloigne avec colère, et va se jeter sur une ottomane, sans penser qu'il écrase ses gâteaux, et il reste là jusqu'à ce que le bal se termine; alors Alfred vient à lui en disant : « Nous montons » chez moi, Robineau; nous allons avec quelques

» amis fidèles achever la nuit à table.... Es-tu des
» nôtres?-

» — Oui, certainement..... — Alors décide-toi à
» quitter ton canapé, où tu semblais cloué comme
» un pacha. »

Robineau suit Alfred. L'appartement du jeune de Marcey est au-dessus de celui de son père; tout ce que peuvent inventer le luxe, l'élégance, la variété, y est réuni; c'est un séjour qu'une petite-maîtresse envierait.

Quatre jeunes gens, aussi fous, aussi étourdis que le maître du logis, ne tardent pas à se rendre à l'invitation de leur ami; Édouard et Robineau complètent la réunion.

« Messieurs, » dit Alfred en présentant Robineau à ses jeunes amis, « je vous présente un ancien ca-
» marade de collége, fort bon enfant, quoiqu'un peu
» irascible quand on lui parle de ses conquêtes ou
» de ses travaux. Ne faites pas attention à la gros-
» seur de ses poches... il prétend que ça donne de
» la grâce. Il a un peu d'humeur, parce qu'il a perdu
» son argent à l'écarté; mais nous allons le griser,
» et il deviendra charmant. »

Tous les jeunes gens rient, Robineau en fait autant en s'écriant : « Ce diable d'Alfred..... toujours
» farceur!... Mais, pour me griser, je vous en dé-
» fie, messieurs; oh! j'ai une tête solide, je ne me
» suis jamais vu gris.

» — D'honneur, Alfred, ton logement est déli-
» cieux... Tout est d'une fraîcheur... et décoré avec
» un goût... C'est un séjour enchanteur, » dit un

des jeunes gens en se promenant dans l'appartement.

« — Ma foi, messieurs, si c'est bien, tant mieux... » Mais je ne me mêle pas de tout cela, moi; c'est » mon père qui veille à ce qui me regarde, et qui, » dernièrement encore, a fait renouveler tous mes » meubles, prétendant que ce n'était pas assez élé- » gant; moi, je le laisse faire.

» — Il faut convenir, Alfred, que tu as un père » bien aimable! — Oh! quant à cela, messieurs, je » lui rends bien justice..... Sa bonté est telle, que » quelquefois je suis tenté de le gronder de son trop » d'indulgence pour moi. Si je fais des dettes, il les » paie; si je veux de l'argent, il m'en donne; si je » lui témoigne la crainte que mes folies ne le fâ- » chent, il m'embrasse en me disant : Tu es jeune, » il faut bien que tu t'amuses; sois heureux, mon » ami, c'est tout ce que je veux. Aussi, je vous le » jure, sa bonté est telle, que souvent je m'arrête au » moment de commettre quelque extravagance; car » je n'ai rien de caché pour mon père, et je serais » désolé de faire quelque chose qui le chagrinât... » Oui, messieurs, son indulgence me rendra sage, » tandis que, s'il m'eût contrarié, s'il eût été sé- » vère pour moi, j'aurais fait cent fois plus de » folies.

» —Enfin, vous vous aimez tendrement tous deux, » dit Edouard; « et il me semble qu'on doit toujours » se trouver bien d'avoir son père pour ami.

» — Mon père m'aimait bien aussi, » dit Robineau; « cependant, il m'a un jour cassé une canne » sur le dos, parce que j'avais perdu mon mou-

» choir... Il avait infiniment d'ordre, mon père; » mais c'est égal, il m'aimait tendrement.

» — A table, à table, messieurs, et disons des fo- » lies!... Après une soirée de tenue, ça fait plaisir » d'être un peu à son aise. »

On se met à table. On attaque une belle volaille, on entame un jambon cuit dans de la gelée de groseille; ceux qui ont beaucoup dansé ont de l'appétit, les autres sont entraînés par l'exemple, et Robineau oublie qu'il s'est bourré de gâteaux pour fêter le jambon sucré, qu'il trouve délicieux; le bordeaux, le chambertin circulent; on s'anime en causant, et on boit en riant; chacun conte son histoire, chacun a une aventure galante dont il veut régaler ses amis; le chapitre des femmes est intarissable, et les hommes y reviennent toujours avec plaisir, car il n'en est aucun auquel cela ne rappelle d'agréables souvenirs.

« Messieurs, » dit un jeune homme qui semble être assez mauvaise tête, « il y a une vérité incontestable, » c'est que pour être chéri des femmes, il ne faut en » chérir aucune. — Ah! par exemple!... — J'en ap- » pelle à Alfred... Dis, ai-je raison? — Ma foi, il » me semble que je pense tout le contraire, car je » suis assez heureux près des belles, et cependant, » je les aime toutes. — Eh bien, tu les aimes toutes, » donc tu n'en aimes aucune, cela revient à ce que » je disais.

» — Messieurs, » dit Edouard, « il serait bien » malheureux de penser qu'un sentiment profond ne » peut être payé de retour, et que du moment que » nous serons bien amoureux, on ne nous aimera plus.

» — Quand on est amoureux, on perd tous ses » avantages, et on est bête à couper au couteau.

» — C'est vrai, » dit Robineau, « on est très bête...
» — Celle dont nous sommes amoureux ne nous
» trouve pas bête quand elle partage notre amour.

» — Monsieur Edouard a raison, » dit Robineau en avalant un verre de chambertin; « quand on par-
» tage notre amour... oh ! c'est autre chose !... c'est
» tout différent !...

» — Mais quand on ne le partage pas, » reprend un des jeunes gens, « alors on se moque de nous, on
» rit de nos soupirs ; nous avons l'air de véritables
» niais, et nous ne nous en apercevons pas.

» — Nous ne nous en doutons même pas, » dit Robineau en se versant un autre verre de chambertin, « et c'est là ce qu'il y a de drôle.

» — Messieurs, » reprend Edouard, « une femme
» qui se moque d'un homme, parce qu'il est vérita-
» blement amoureux d'elle, une telle femme est une
» coquette, et il me semble que le monde ne ren-
» ferme pas que des coquettes. Combien de cœurs sen-
» sibles, aimans, prêts à répondre à notre amour !...
» Combien de femmes qui n'ont pu se défendre en
» secret d'aimer un mauvais sujet, et qui mettent
» tous leurs soins à cacher ce qu'elles éprouvent !...

» — C'est innombrable ! » dit Robineau.

« — Ma foi ! coquettes ou sentimentales, naïves
» ou emportées, elles sont charmantes, » dit Alfred;
« excepté cependant quand elles courent après nous,
» qu'elles nous suivent, et font épier toutes nos ac-
» tions.

» — Ah ! fi donc !... une femme qui nous suit !...
» c'est une horreur !... D'abord, c'est très mauvais
» genre !... mais ça ne se voit plus !... — Ça se voit
» encore quelquefois !. .

» — Moi, messieurs, » dit Robineau, qui veut toujours parler, quoique sa langue commence à devenir épaisse, « quand une femme me suit... et que » je m'en aperçois... car, quand je ne m'en aperçois » pas, je ferme les yeux; mais quand elle me suit, » je lui dis : Ma chère amie, vous me suivez, ça ne » me convient pas... Quand je voudrai être avec » vous... je vous le dirai... mais si je veux parler à » une autre..... je n'ai pas besoin de votre présence » pour faire l'aimable..... au contraire, ça paralyse » mes moyens.....

» — Bravo! bravo! » disent les jeunes gens en riant, « c'est parler comme Cicéron. — Messieurs, » du champagne maintenant, » dit Alfred. — « Va » pour le champagne!...

» — Oui, du champagne, » s'écrie Robineau; « et » je joute avec celui qui en boira le plus... Je ne me » grise jamais. »

On fait sauter les bouchons, on boit le champagne, et bientôt tout le monde parle à la fois, et chacun se figure être écouté. Mais au milieu du bruit des éclats de rire, Robineau parvient à se faire entendre, parce qu'il crie plus fort que tout le monde, et plus il s'étourdit, plus il veut raisonner pour prouver que le vin ne lui porte pas à la tête.

« Mon cher ami, » dit-il en s'adressant à Alfred, « tu ne te doutes pas que je suis dans le se- » cret de tes amours... de tes conquêtes, c'est-à-dire » une jolie petite brune... une veuve... je ne veux » pas dire son nom, parce qu'il faut de la discré- » tion... mais il paraît que tu lui en contais ferme... » et que la susdite madame de Gerville a voulu éprou- » ver ta constance...

» — Madame de Gerville! comment sais tu cela?...
» D'où connais-tu madame de Gerville?...

» — D'abord je ne t'ai pas dit que c'était madame
» de Gerville.... je ne l'ai pas nommée.... n'est-ce
» pas, messieurs?...

» — Non! non! » disent les jeunes gens en riant;
« oh! il est trop raisonnable pour cela!... on voit
» bien qu'il ne se grise jamais!

» — Moi, messieurs, » dit Robineau en portant un verre de champagne à ses lèvres, « j'avale cela
» comme du petit-lait..... j'ai une tête de fer!.....
» C'est égal; Alfred, la jeune veuve dit que tu es
» un monstre!... un perfide! Il paraît que tu lui
» plaisais sérieusement.

» — J'ignore si je plaisais à madame de Gerville,
» mais j'avoue que j'en ai été fort amoureux, au point
» de croire un moment que c'était sérieux. Jenny est
» gaie, aimable, spirituelle... mais un beau jour, je
» rencontre chez elle une certaine Clara... j'ignorais
» que ce fût son amie; tous les jours les femmes se
» voient et ne s'aiment pas. Cette Clara est fort bien
» aussi; je lui ai dit que je la trouvais charmante,
» rien de plus naturel; mais il paraît qu'elle a re-
» dit cela à madame de Gerville, et que celle-ci s'en
» est fâchée. Ma foi! peu m'importe..... Au diable
» la constance! je ne connais que le plaisir, moi!...
» Buvons!... à la santé des jolies femmes!...

» — Ah! messieurs, il faut que tout le monde vive!
» A la santé des dames en général, » dit Edouard.

« — Oui, » dit Robineau en avançant son verre pour trinquer, « à leur santé en général..... et en
» particulier..... parce que moi, j'ai une particu-
» lière... ah! ah! ah! et une solide!... la vertu

» même... avec un air fripon... et des mœurs... le
» tout déguisé en marchande de modes.

» — Ah! ah! ta duchesse n'est plus qu'une mar-
» chande de modes! » dit Alfred, « et tu ne voulais
» pas la faire dîner avec nous!

» — Eh bien! messieurs, après tout, qu'est-ce
» que ça fait? qu'est-ce que le rang en fait de beauté?—
» Il a raison. N'a-t-on pas vu des rois épouser des ber-
» gères? Les anciens étaient moins fiers que nous.
» Le fils du roi de Sichem n'épousa-t-il point Dina,
» fille du berger Jacob? Le Pharaon d'Egypte ne
» fut-il point amoureux de Sara, sœur d'un pasteur?
» —Eh bien! alors... vivent les grisettes!... Je ne
» connais que les grisettes pour savoir mélanger
» la tendresse et la danse... pour vous faire une re-
» prise quand vous déchirez votre culotte... pour
» vous faire chauffer votre déjeûner le matin, et
» vous allumer votre lampe le soir... Mais allez prier
» une belle dame, une élégante, comme j'en ai vu
» ce soir, de vous recoudre un bouton, ou de vous
» raccommoder votre bretelle... on serait bien reçu,
» hein? Vivent les grisettes!... je ne sors pas de là!...

» — Vivent les grisettes! » répètent les jeunes gens en riant; et on fait de nouveau boire Robineau, parce qu'il commence à ne plus savoir ce qu'il dit, et que cela amuse beaucoup ces messieurs, et surtout Alfred, qui n'est pas fâché de l'entendre démentir, en buvant, les mensonges que son amour-propre lui fait faire à jeun. Les menteurs ne devraient jamais se griser... Le proverbe a raison, *in vino veritas*. Que de gens auxquels le vin ferait dire des sottises s'ils n'avaient soin d'être sobres! Que d'aveux indiscrets, que de confessions pi-

quantes on entendrait si...! Mais les dames ne se grisent jamais!

« Il paraît, Robineau, que tu as pour maîtresse » une bien jolie modiste? » dit Alfred en remplissant le verre de son ami.

« — Oh! jolie! messieurs!... c'est-à-dire la figure » n'est pas absolument sans reproche... Il y a même » quelques défauts dans les contours... mais la » taille!... ah! moulée!... Si elle était ici je la fe- » rais monter sur cette table pour que vous l'admi- » rassiez. Enfin, c'est Fifine!... c'est tout dire!

» — Ah! elle s'appelle Fifine? — Oui, messieurs... » fille charmante!... un vrai dragon!... qui n'a ja- » mais résisté à une demi-tasse... quand ça lui » plaît, cependant... — Et tu lui as plu sur-le- » champ?... — Oh! sur-le-champ... c'est-à-dire » qu'elle m'a fait faire des courses souvent... Et les » cartons que je portais! et les flûtes que je payais!... » En ai-je payé!... Elle aime considérablement les » flûtes, Fifine!... C'est égal, à sa santé, mes- » sieurs!...

» — A la santé de Fifine! » répètent les jeunes gens. Ce toast attendrit Robineau, qui veut prendre son mouchoir pour s'essuyer les yeux, et, en le tirant de sa poche, répand par terre et sur la table des gâteaux qui sont devenus plats comme de petites galettes. Les jeunes gens rient de plus belle, et Alfred vide la seconde poche de Robineau sur son assiette en s'écriant : « Messieurs, voici un homme » prévoyant, il avait mis un dessert dans sa poche...

» — Messieurs.... c'était pour mon serin, » balbutie Robineau, que la vue des petits gâteaux rend un instant muet. « ..... C'est-à-dire pour le serin de

» Fifine!... qui dit *baisez vite*, comme un sanson-
» net... Au reste, vous entendez bien que ce n'était
» qu'une plaisanterie, une gageure... Je ne suis pas
» à cela près d'un colifichet... Ce n'est pas que la
» perte de mes vingt et un francs cinquante me
» gêne considérablement.

» — Je croyais que tu avais perdu plus de cent
» écus!... » dit Alfred. « — Par exemple, cent
» écus?... un employé expéditionnaire à quinze
» cents francs!... ça serait plus de deux mois d'ap-
» pointemens! — Tu te trompes, tu gagnes cent
» louis, et tu vas avoir de l'augmentation... —
» Laissez-moi donc tranquille! cent louis!... et
» quant à l'augmentation, mon sous-chef, qui fait
» la pluie et le beau temps, m'a encore dit ce ma-
» tin que si je n'écrivais pas mieux on serait obligé
» de me destituer... Ça lui va bien à lui qui ne fait
» que des pattes de mouches, et qui gagne six mille
» francs!... Il me semble qu'il devrait pourtant
» mieux écrire que moi... Eh bien! messieurs, il
» me paraît que ça ne va plus, vous ne buvez pas,
» j'étais sûr que je vous vaincrais tous!... »

Les jeunes gens commencent en effet à bâiller; Alfred essaie en vain de ranimer ses convives; le sommeil le gagne aussi. Les jeunes gens prennent leurs chapeaux et se disent adieu en affectant d'être très-fermes sur leurs jambes.

Il faisait grand jour, déjà les ouvriers circulaient dans les rues et se rendaient à leurs travaux; déjà les paysans revenaient du marché où ils avaient été vendre leurs légumes, et s'en retournaient doucement chez eux. Les figures fraîches du laboureur et de l'ouvrier contrastaient avec les visages

pâles de nos jeunes étourdis; mais aussi les uns avaient dormi, les autres avaient veillé, et ces derniers allaient chercher le repos lorsque les premiers se disposaient à se mettre au travail.

Robineau a quitté l'hôtel avec les jeunes gens. Quand il se trouve seul dans la rue, il a quelque peine à savoir ce qu'il deviendra; il lui semble que les maisons changent de place, que la terre elle-même est mobile sous ses pas. Il regarde d'un air effaré les personnes qui passent près de lui; et probablement on trouve aussi quelque chose de singulier dans sa figure ou dans sa mise, car on rit en le regardant. Voulant cependant surmonter ce qu'il prend pour un étourdissement, Robineau enfonce son chapeau sur ses yeux; puis, cherchant à se raffermir sur ses jambes, marche au pas redoublé jusque chez lui, où il arrive sans s'être arrêté une minute et n'en pouvant plus.

La première personne que Robineau rencontre dans son escalier est Fifine, qui descendait chercher du lait pour son déjeuner.

« Comment! vous rentrez seulement? » dit-elle à Robineau, qui ne peut pas parvenir à mettre sa clef dans sa serrure.

« — Oui, ma chère amie; la soirée vient de finir... » — La soirée!... il y a long-temps qu'il fait grand » jour... il est six heures passées... Eh bien! qu'est-» ce que vous avez donc à farfouiller ainsi à votre » porte?... — Je ne sais pas ce qu'il y a dans ma » clef, Fifine; mais elle ne veut pas absolument en-» trer... — Donnez-moi cela; je saurai bien ouvrir, » moi. »

Fifine ouvre la porte; et, regardant plus attenti-

vement Robineau, s'écrie : « Ah! mon Dieu! quelle » figure vous avez!... les yeux hors de la tête!... — » Ma bonne amie, je ne sais pas ce que j'ai; mais, » ce qu'il y a de certain... c'est que je ne me sens » pas bien... — Ah! je le vois bien, moi, ce que » vous avez... il me paraît que vous vous en êtes » joliment donné!... »

Robineau est allé se jeter sur une chaise, où il pousse de gros soupirs; Fifine le suit, et le regarde en haussant les épaules. Enfin, voyant qu'il ne dit rien et qu'il continue de soupirer, elle s'écrie : « Au- » rez-vous bientôt fini de gémir comme cela?..... » voilà un bal d'où vous revenez bien gai!...— Ah! » Fifine, c'est que je pense que c'est une chose bien » futile qu'un bal!... Ces grandes réunions... cette » toilette qu'il faut faire... tout ça pour s'ennuyer! » Ah! j'aurais bien mieux fait de garder mon ar- » gent pour aller avec toi!... — Ah! je vois ce que » c'est; monsieur a perdu son argent à l'écarté... et » alors la morale en avant... — Oui, ma tendre » amie, j'ai tout perdu!...je n'ai plus rien!... — Je » voudrais que tous vos joueurs d'écarté eussent la » jaunisse et vous aussi!... — Je ne sais pas si j'ai » la jaunisse, mais je me sens bien mal au cœur. — » Ah! je le crois; il me paraît que votre chagrin ne » vous a pas empêché de boire et de manger. — Je » n'ai presque rien pris, je t'assure... il y avait » pourtant un souper magnifique. — M'avez-vous » rapporté quelque friandise? — J'en avais plein » mes poches... je ne sais pas comment cela se fait, » mais je n'ai plus rien du tout!... — Ah! je vous » reconnais là!... Comme c'est aimable! — Fifine, » si tu me fais des reproches, je vais me trouver

» mal... — C'est-à-dire que c'est votre souper qui
» vous étouffe... Comme c'est gentil un petit amant
» comme ça, qui va s'amuser avec les autres et qui
» vous revient avec une indigestion!..... — Fifine,
» ne m'abandonne pas, je t'en prie!..... — C'est
» cela! il faut le soigner, à présent!... Allons, res-
» tez là... tenez-vous tranquille... je vais vous faire
» du thé. — Ah! oui, fais-moi du thé... je ne veux
» plus boire autre chose. »

La jeune modiste descend rapidement l'escalier; elle va acheter tout ce qu'il faut pour Robineau, qui a une indigestion compliquée. Mais Fifine est vive, leste, adroite; en un instant, elle a allumé du feu, fait chauffer de l'eau, et donné du thé au malade. Grâce à ses soins, il se trouve mieux au bout de quelque temps; et, à chaque tasse de thé que la jeune fille lui présente, il s'écrie : « Ah! Fifine.....
» je me souviendrai de tes soins... je ne dépenserai
» mon argent qu'avec toi; je voudrais avoir une
» couronne à t'offrir, et encore je ne croirais pas
» payer ton attachement!... Quant aux grandes soi-
» rées, je n'irai plus... le grand monde n'a rien
» qui me tente... une chaumière et toi..... voilà le
» bonheur! »

CHAPITRE IV.

FORTUNE INATTENDUE ; PROMENADE A CHEVAL ; EFFETS DE L'ARGENT.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le bal donné chez M. de Marcey. Le baron avait quitté Paris le lendemain de sa soirée pour aller visiter une de ses terres à quelques lieues de la capitale; il s'absentait assez souvent, soit pour aller chez quelques amis, soit pour voir une de ses propriétés, soit seulement dans le but de se distraire; mais ses absences ne se prolongeaient pas ordinairement au-delà d'une douzaine de jours. Lorsque M. de Marcey entreprenait un de ces petits voyages, il était fort rare que son fils l'accompagnât. Alfred, de son côté, suivait toutes ses fantaisies; il allait où bon lui semblait, restait à la ville ou à la campagne, sans que le baron le gênât en rien.

Alfred était chez lui, il faisait sa toilette, occupation très-sérieuse pour un petit-maître; mais il la faisait nonchalamment, parce que, pour le moment, il n'avait personne à qui il cherchât à plaire. Il pensait bien encore de temps à autre à madame de Gerville; la vive Jenny lui avait plu beaucoup, mais elle s'était fâchée de ce qu'il avait trouvé Clara jolie, et de ce qu'il le lui avait dit. Alfred, qui ne

concevait pas que l'on se fâchât pour une chose si naturelle, n'avait rien fait pour apaiser le dépit de Jenny; et, tout en s'habillant, il se disait : « Les » femmes deviennent d'une exigence outrée!... Elles » voudraient que nous ne trouvassions jolie que la » personne à qui nous donnons le bras... Ah! c'est-à- » dire, elles veulent bien que nous trouvions jolies cel- » les qui sont laides... Oh! pour celles qui sont laides, » ces dames sont d'une bienveillance extrême; elles » s'obstinent à nous assurer qu'elles sont bien, en » disant : Vous êtes trop difficile, cette femme-là » n'est pas mal. Mais quand nous disons : Tenez, » voilà une femme qui est charmante! elles s'é- » crient : Ah! Dieu! où avez-vous donc les yeux?... » Je vous croyais meilleur goût que cela!..... Que » trouvez-vous de bien à cette femme-là?..... Eh! » mon Dieu, mesdames, rappelez-vous qu'on n'est » jamais bon juge dans sa propre cause. Vous direz » tout ce que vous voudrez, mais les hommes sau- » ront toujours mieux que vous apercevoir dans une » femme ce je ne sais quoi qui donne du charme à » une figure que vous trouverez très-ordinaire; et, » par la même raison, vous devez rendre aux hom- » mes plus de justice que nous. »

Alfred est troublé dans ses réflexions par un grand bruit qui part de son salon; et, presqu'au même instant, la porte de son cabinet de toilette s'ouvre brusquement, et Robineau, entrant comme une bombe, court se jeter dans ses bras si vivement, qu'il renverse sur le parquet un lavabo fort élégant, devant lequel Alfred se débarbouillait.

« Ah! mon ami!... mon cher ami!..... » s'écrie Robineau dont la figure est toute sens dessus-des-

sous, « que je suis aise!... embrasse-moi donc!.....
» non, c'est à moi de t'embrasser!... Ah! tu ne sais
» pas!... tu ne te doutes pas!...

» — Ce que je sais, c'est que tu entres comme un
» fou, » dit Alfred, « et que tu viens de me briser
» un charmant lavabo de chez Jacob, fait dans un
» goût exquis...

» — Mon ami, ça m'est égal! je t'en donnerai un
» autre, deux, trois si tu veux!... Je te donnerai
» tout ce que tu voudras. »

Alfred examine Robineau, il cherche à lire dans ses yeux; celui-ci tâche de se calmer un peu et de se faire comprendre.

« Mon cher Alfred, ma joie, mon trouble, te pa-
» raissent extraordinaires, je le conçois..... ça me
» fait bien cet effet-là à moi... et il y a des momens
» où je crois que je rêve... mais, Dieu merci, ce
» n'est point un songe... Quand je t'ai quitté, il y a
» huit jours, à la suite de ton bal, qu'est-ce que j'é-
» tais?...

» — Ma foi, tu étais gris. — Ce n'est pas ça que
» je veux dire... J'étais encore un simple employé,
» un modeste expéditionnaire à quinze cents francs...
» — Est-ce que tu serais chef de bureau, mainte-
» nant? — Mieux que ça, mon ami!... J'ai envoyé
» le bureau à tous les diables!... j'ai vingt-cinq
» mille francs de rente!... — Vingt-cinq mille!...
» — Oui, mon ami; oui, moi, Jules-Raoul Robi-
» neau... je vais avoir équipage!... Je suis riche,
» presque autant que toi... pas encore autant cepen-
» dant, mais ca peut venir!..... Quand on est en
» train... la fortune!... Ouf!... attends que je m'as-
» seye... je n'en puis plus!... Depuis que j'ai vingt-

» cinq mille livres de rente, j'ai des palpitations...
» il y a des momens où je ne peux plus respirer! »

Robineau se jette sur un canapé; il tire son mouchoir, il s'essuie la figure, il lâche la ceinture de son pantalon pour respirer plus facilement, enfin il se met tout-à-fait à son aise; on voit que l'argent a déjà produit son effet, et que ce n'est plus le modeste employé qui se confondait en salutations avant d'oser prendre une chaise chez son ami le baron de Marcey. Mais, pour changer les esprits, les caractères, les personnes, les manières, la fortune a depuis long-temps fait ses preuves, et il est probable que les leçons du passé seront toujours perdues pour l'avenir, parce que les hommes ne vaudront pas mieux demain qu'ils ne valaient hier, et ainsi de suite.

Alfred, qui pensait que les vingt-cinq mille livres de rentes survenues à son ami ne devaient pas l'empêcher de se débarbouiller, avait repris le cours de sa toilette, si brusquement interrompue, et attendait tranquillement que Robineau s'expliquât plus clairement. Enfin celui-ci, après avoir posé un de ses pieds sur un tabouret, et cherché sur quelle chaise il pourrait mettre l'autre, recommence à parler.

« Mon ami, tu m'as entendu dire autrefois que
» j'avais un oncle qui était parti fort jeune pour les
» Indes... — Ah! oui... Tu n'en avais jamais eu de
» nouvelles, et il revient immensément riche.....
» C'est comme dans tous les vaudevilles. — Il n'est
» pas question de vaudevilles... Cet oncle, frère de
» mon père, était donc parti..... Mes chers parens
» n'en avaient plus entendu parler... Ils sont morts
» sans me laisser autre chose qu'une éducation, j'ose

» dire assez..... — Passe, passe; j'ai été au collége
» avec toi; je sais qu'il fallait toujours qu'un autre
» te fît tes *versions* ou tes *thèmes;* mais enfin?...
» — Oui, laissons-là le latin... Mon ami, hier, en
» revenant de mon bureau, je trouve chez moi une
» lettre..... J'ouvre; c'est un notaire qui m'invite à
» passer sur-le-champ à son étude, et à me munir
» de mes papiers, extrait de baptême, etc..... Une
» lettre d'un notaire, je ne savais pas trop ce qu'il
» fallait en augurer; cependant, je me rends sur-le-
» champ à son invitation. Le notaire me demande
» si j'ai des parens et des détails sur ma famille;
» enfin, mon cher Alfred, quand j'ai satisfait à
» toutes ses questions, et prouvé que je suis bien
» Jules-Raoul Robineau, fils de Benoît-Etienne Ro-
» bineau et de Cécile Desboulloir, il me dit, sans
» autre préparation : — Monsieur, votre oncle,
» Gratien Robineau, vient de mourir au Havre, où
» il venait de débarquer; il avait réalisé toute sa
» fortune, et venait finir ses jours à Paris, lorsque
» la mort, qu'il avait cent fois bravée dans les pays
» lointains, est venue le frapper au port. Votre on-
» cle vous a laissé tout son bien, et cela se monte à
» environ cinq cent mille francs!... — Cinq cent
» mille francs!... — Ah! mon ami, tu juges de ma
» joie; de mon saisissement... Je me suis trouvé mal,
» le notaire a été obligé de me donner du vinaigre,
» des sels...

» — Comment! toi, Robineau, un philosophe, un
» garçon sans ambition, qui méprisais les richesses,
» tu te trouves mal en apprenant que tu as hérité....

» — Ah! mon ami, écoute donc, on est philoso-
» phe..... c'est vrai; d'ailleurs, c'est ce qu'on a de

» mieux à faire, quand on est forcé de vivre de priva-
» tions... mais on a un cœur aussi, on est sensible !...
» et cinq cent mille francs !... J'ai cru d'abord que
» cela faisait un million de rentes; cependant, en cal-
» culant, je me suis aperçu que ce n'était que vingt-
» cinq mille francs à cinq pour cent... Mais quand
» on est adroit, quand on sait s'y prendre, on fait
» valoir son argent à six, à huit, à dix. N'est-ce pas,
» mon ami? — Mon cher Robineau, je sais fort bien
» comment on dépense l'argent, mais j'ignore en-
» tièrement comment on le fait valoir.

» — C'est juste !... Tu n'as pas été employé au
» Trésor, toi. — Au reste, si j'ai un conseil à te
» donner, c'est de placer solidement ta fortune, soit
» en rentes, soit en propriétés. Il me semble que,
» quand on a vécu avec quinze cents francs, on peut
» bien se contenter d'une vingtaine de mille livres de
» rentes... car il vaudrait mieux n'avoir que cela,
» et que ce fût bien assuré, que d'exposer ta for-
» tune aux chances des affaires. Voilà mon avis,
» mon cher Robineau : on peut être très-étourdi
» pour soi, et voir sagement pour les autres; tu fe-
» ras donc bien de... »

Robineau, que la fin du discours d'Alfred sem-
blait impatienter, s'était levé et se promenait dans la
chambre, en chantonnant entre ses dents; enfin, il
interrompt Alfred en s'écriant : « Bon !... bon !...
» je te remercie de tes avis... mais je me flatte que
» je saurai tout aussi bien qu'un autre gérer ma
» fortune. Laissons cela, mon ami, ne nous occu-
» pons que de plaisirs.... de fêtes..... Il me semble
» que, quand on est riche, la vie doit être un tor-
» rent de jouissances... Finis donc de t'habiller, et

» allons déjeûner..... c'est moi qui t'invite au café
» Anglais..... au café de la Bourse... chez Véry, où
» tu voudras... — Mon cher Robineau, tu viens trop
» tard, j'ai déjeûné. — Qu'est-ce que ça fait?... tu
» recommenceras bien... — Non, vraiment! Est-ce
» que tu crois que parce qu'on est riche on peut
» manger à chaque instant sans se faire de mal?...
» — Diable!... c'est dommage... Moi, j'ai déjà pris
» du café et du thé; mais je veux déjeûner à la
» fourchette, c'est meilleur genre... Ah! quant au
» genre, mon cher Alfred, je prendrai tes avis.....
» Je sais que tu suis les modes, et je veux les suivre
» aussi et à la rigueur... Vingt-cinq mille livres de
» rentes!... Conçois-tu mon bonheur? — Ma foi, je
» t'en fais mon compliment..... car, au fond, tu es
» un bon enfant... — Ah! si tu savais combien j'ai
» déjà de projets en tête!... Je veux faire tant de
» choses, que je ne sais par où commencer!... Mais,
» je t'en prie, allons déjeûner... tu feras semblant
» de manger. »

Les deux jeunes gens allaient sortir, lorsque Edouard entre chez Alfred. Robineau ne lui laisse pas le temps de dire bonjour à son ami, il lui saute au cou, le presse dans ses bras, et lui apprend le changement qui s'est opéré dans sa fortune. Edouard lui en fait tranquillement son compliment, et Robineau ne conçoit pas que cette nouvelle ne lui fasse pas plus d'effet; il lui semble que tous ceux qui l'entourent devraient être aussi dans le ravissement, dans le délire, en apprenant qu'il a vingt-cinq mille livres de rentes.

« Je venais te demander à déjeûner, » dit Edouard à Alfred. Sans laisser celui-ci répondre, Robineau

saisit Edouard par le bras, en s'écriant : « Je vous » emmène... nous déjeûnons ensemble, nous dîne- » rons même, si vous avez le temps, et à table je » vous conterai mes idées... mes plans... Dites donc, » voilà un habit que j'ai acheté hier au soir tout » fait... j'étais pressé d'en avoir un nouveau... il ne » va pas trop mal, hein?... Descendons, vous allez » voir mon cabriolet... — Comment! tu as déjà » acheté un cabriolet et des chevaux? — Non, je » l'ai loué en attendant que je puisse en acheter un. » Il me faut un autre logement; je ne peux pas » mettre mon cabriolet dans mon appartement du » quatrième; je vais en chercher un avec écurie, » remise... Ah! Dieu, que de choses j'ai à faire!... » Par exemple, je ne croyais pas que la fortune don- » nât tant d'occupations. »

Alfred et Edouard se regardent en souriant, puis enfin ils suivent Robineau, qui ne peut pas se tenir en place, et court dans les appartemens en soufflant comme un bœuf.

On descend les escaliers, Robineau court devant, il appelle son domestique, et lui crie de monter derrière sa voiture.

« Nous allons éreinter ton cheval, » dit Alfred; « j'aurais pu prendre mon cabriolet pour Edouard » et moi. — Non, non, » dit Robineau; « je veux » que nous soyons ensemble... mon cheval est vigou- » reux... et d'ailleurs, s'il n'est pas bon, demain je » m'en ferai donner un autre... Oh! je me fais joli- » ment servir, moi... François, montez derrière..... » je conduirai. »

On monte dans le cabriolet de Robineau, qui se place au milieu, prend les rênes et veut conduire,

parce qu'il est persuadé que dès qu'on est riche on sait tout. Il fouette à tours de bras, tire ses guides à tort et à travers, tourmente son cheval, qui frise à chaque instant les bornes et les passans; et, pendant que ses deux compagnons rient du mal qu'il se donne et de sa manière de conduire, il accroche sa roue dans celle d'un fiacre pour se garer d'une charrette.

Le cocher jure, et dit qu'il faut être bien maladroit pour venir se mettre dans sa roue; Robineau jure aussi, pour avoir l'air de ne pas être dans son tort; cependant ses juremens ne suffisent pas pour le tirer de l'embarras dans lequel il s'est mis; et, voyant qu'il n'en sortira jamais, il donne les rênes à Alfred en disant : « Mon ami, fais-moi le plaisir de » conduire... car je suis si préoccupé de mes affaires » que je pourrais me tromper de chemin. »

Grâce à Alfred on se dépêtre du fiacre, et on arrive sans accident au Palais-Royal. On se rend chez Beauvilliers; Robineau demande tout ce qu'il y a de plus cher, et, si ses deux compagnons ne le retenaient pas, il ferait venir un déjeûner pour vingt personnes, et crierait à tue-tête dans le salon qu'il a vingt-cinq mille livres de rentes.

« A propos, » dit Alfred, « et Fifine, tu ne nous » en parles pas!... elle doit être bien contente de ce » qui t'arrive?

» — Fifine! » dit Robineau d'un air distrait, « ah! » ma foi, je n'ai pas encore eu le temps de la voir » depuis que je suis allé chez mon notaire... *Mon* » *notaire!*... dites donc, messieurs, comme cela ré- » sonne bien à l'oreille! *mon notaire!*...

» — Quoi! monsieur Robineau, » dit Edouard, « vous n'avez pas encore fait part de votre bonheur

» à celle qui vous était si chère il y a huit jours!...
» Songez donc que quand une femme nous a aimés
» pour nous-mêmes, nous lui devons de la reconnais-
» sance; et c'est bien le moins qu'elle se ressente
» de ce qui vous arrive.

» — Edouard a raison, » dit Alfred; « quand on a
» eu le bonheur de rencontrer une femme sage, sen-
» sible et fidèle, il me semble, mon ami, qu'on ne
» saurait trop faire pour elle.

» — Messieurs, messieurs, » répond Robineau en
savourant une coquille de volaille, « vous parlez
» bien à votre aise... ne voulez-vous pas que je fasse
» ma femme de mademoiselle Fifine... ça serait gen-
» til!

» — On sait très bien que tu n'en feras pas ta
» femme; mais... — Mais je ne puis pas non plus
» garder une petite modiste pour ma maîtresse.
» Vous conviendrez que lorsqu'on a une certaine
» fortune, on peut donner dans le grand genre.....
» dans le distingué..... Et puis, messieurs, entre
» nous, ce n'est pas positivement une vertu que
» mam'zelle Fifine... il s'en faut terriblement! Je
» me suis aperçu plusieurs fois que... vous m'en-
» tendez bien... mais j'avais l'air de ne rien voir,
» parce que je n'en étais pas amoureux. Ensuite elle
» a un caractère emporté... une très-mauvaise tête,
» c'est un vrai dragon... moi, j'aime les femmes
» douces... J'étais habitué à sa figure; mais le fait
» est qu'elle n'est pas jolie : l'air effronté, et voilà
» tout.

» — Ha ça, Robineau, tu ne diras pas maintenant
» qu'elle est mal faite; c'était une Vénus l'autre
» soir... — Ah! oui... drôle de Vénus!... et qui

» me faisait dépenser tout mon argent en parties
» fines... les deux tiers de mes appointemens y pas-
» saient... — Comment, une femme qui t'aimait
» pour toi seul?... — Oui, oh! je sais qu'elle m'ai-
» mait; mais cela ne l'empêchait pas d'être gour-
» mande comme une chatte. Au reste, messieurs, je
» ne prétends pas en dire de mal; certainement je
» lui achèterai quelque chose... je suis trop géné-
» reux pour... Mais laissons là Fifine, et parlons de
» mes projets. Mes chers amis, vous ne savez pas
» ce qui me trotte dans la tête... eh bien! c'est un
» château!

» — Un château! » dit Alfred; « mais, mon pauvre
» Robineau, tu es fou; si tu achètes un château, il
» ne te restera pas de quoi en payer l'entretien! —
» Bon! bon! je sais calculer... Il y a château et
» château!... Est-ce que je ne puis pas mettre cent
» mille francs à l'achat d'une jolie terre... Une terre
» avec une maison... bâtie dans l'ancien style...
» Mon notaire m'a assuré qu'il me trouverait cela
» très facilement... et alors, mes chers amis, on
» peut prendre le nom de sa terre... Ça se fait tous
» les jours... et, entre nous, quand on a vingt-cinq
» mille livres de rentes, c'est un bien vilain nom
» que Robineau...

» — Comment! monsieur Robineau, » dit Edouard,
« vous, que les événemens devaient trouver inva-
» riable... vous qui me rappeliez par vos discours,
» et *Socrate* et *Cincinnatus!*...

» — Mes amis, je vous l'ai dit, j'ai mes projets... je
» vois déjà de fort loin! J'achète un petit château,
» une terre, n'importe, et j'en prends le nom.
» Ça me donne déjà quelque chose de noble; alors

» je trouve une riche héritière, je me présente; je
» plais et j'épouse; hein? Il me semble que ce n'est
» pas trop bête; et si je ne m'appelais que Robineau,
» je ne pourrais jamais m'allier à une famille dis-
» tinguée! Ah! Dieu! mon cher oncle Gratien, quel
» bel usage je ferai de vos richesses! — Et, pour
» commencer, tu ne veux plus porter son nom. —
» Tu vois bien que c'est un calcul. C'est décidé, j'a-
» chète une terre, et j'aurai des paysans, des vas-
» saux, on m'appellera monseigneur!...

» — On ne t'appellera pas monseigneur, mon
» pauvre Robineau, parce qu'aujourd'hui celui qui
» possède des prés, des maisons, des fermes, n'est
» pas pour cela le maître de disposer à son gré des
» bonnes gens qui labourent ses terres, et qu'on ne
» connaît plus ces petits droits charmans de cuissa-
» ge, de jambage, de marquette, de prélibation, et
» autres gentillesses qui rendaient la destinée des
» vassaux pis que celle des bêtes de somme, et avi-
» lissaient l'humanité en abaissant l'homme vis-à-
» vis de son semblable; parce qu'on aime un maître
» bon et vertueux, et qu'on ne tremble plus devant
» un seigneur altier et débauché; parce que tous les
» hommes sont sous la protection des lois, qui ordon-
» nent l'obéissance et non l'humiliation; et enfin
» parce qu'il n'y a plus de serfs qu'en Russie, où je
» te conseille d'aller acheter ton château si tu veux
» qu'on t'appelle monseigneur. Mais je crois, en vé-
» rité, que si on te laissait faire, Robineau, tu de-
» viendrais un de ces petits tyrans d'autrefois... ou,
» tout au moins, un seigneur Leloup, comme dans
» le *Petit Chaperon rouge*.

» — Écoutez donc, messieurs, c'était un bien joli » droit que celui qui permettait au seigneur de met- » tre le premier sa jambe dans le lit d'une nouvelle » mariée... Mais enfin je ferai des rosières... ça re- » viendra au même.

» — En attendant que tu fasses des rosières, paie » la carte, et partons. — Déjà? — Est-ce que tu » veux passer ta vie chez les restaurateurs? — Non, » sans doute... messieurs, il n'est que midi et demi... » Que fait-on toute la journée, quand on est riche? » — On fait ses affaires quand on en a; on s'amuse » quand l'occasion s'en présente... et cela n'arrive » pas tous les jours... — Mes amis, je ne vous quitte » pas d'aujourd'hui... je vous mènerai où cela vous » sera agréable... aux Bouffes..... Justement ils » jouent aujourd'hui... C'est le spectacle des gens » riches, je n'en sortirai pas; mais il n'est pas une » heure, et on ne va pas aux Bouffes le matin.

» — Nous allons monter à cheval nous deux » Édouard, » dit Alfred, « et nous ferons un tour » au bois de Boulogne.

» — Monter à cheval! » s'écrie Robineau. « Dia- » ble! mais c'est très-bon genre... c'est mon affaire... » je vais avec vous. — Sais-tu te tenir? — Sois » tranquille... Il serait plaisant qu'un homme qui a » vingt-cinq mille francs de rente ne sût pas se te- » nir à cheval. — En ce cas, viens avec nous, je te » prêterai une jument qui a le trot extrêmement » doux. — C'est ça, et je la mènerai toujours au ga- » lop... Ah! mes amis..... encore un mot avant de » sortir: faites-moi un plaisir... — Qu'est-ce que » c'est? — Désormais ne m'appelez plus Robineau,

» appelez-moi seulement par mon nom de baptême : » Jules... c'est plus distingué... ça sonne plus agréa- » blement.

» — Je vous appellerai M. le marquis Jules, si vous » voulez, » dit Édouard en riant. « — Quant à moi, » dit Alfred, « je te nommerai comme cela me vien- » dra à la tête!... — Tâche qu'il ne t'y vienne que » Jules, je t'en supplie. »

On retourne chez Alfred; à pied, cette fois, parce que, malgré les sollicitations de Robineau, les deux amis ne se soucient plus de s'étouffer dans son cabriolet. Le nouveau riche se décide donc à renvoyer sa voiture, et va à pied avec ses amis; mais, chemin faisant, il se donne des airs qui font beaucoup rire ceux qui l'accompagnent. Il ne daigne plus jeter un regard sur la foule, il ne se dérange plus pour personne, il lui semble que tous les passans doivent s'empresser de lui faire place; mais il n'en est pas ainsi, et comme son air impertinent ne prévient pas en sa faveur, on ne se range pas; on se permet même de le coudoyer, et Robineau a déjà reçu plusieurs bourrades pour s'être jeté au travers du monde. Il s'écrie alors : « C'est bien sot d'aller à pied quand » on a voiture! » tandis qu'Alfred et Edouard se disent tout bas : « Il y a quelque chose de plus » sot que cela. »

On est arrivé à l'hôtel de Marcey. Les deux amis sont bientôt en selle, et Germain, le valet d'Alfred, présente à Robineau une jolie petite jument qui piétine et témoigne une noble ardeur. Robineau commence à froncer le sourcil, et tourne autour du cheval en disant : « Il me semble qu'il a l'air mé- » chant, ce cheval-là!

» — C'est, au contraire, la bête la plus douce
» qu'on puisse rencontrer : c'est un cheval de dame.
» — Alors ce sera mon affaire..... Mais pourquoi
» frappe-t-il ainsi du pied sur le pavé? — C'est
» parce qu'il est impatient de courir. — Diable! s'il
» est impatient, il va s'emporter... je ne veux pas
» aller comme un fou! — Sois donc tranquille! Est-
» ce que tu ne sais pas monter? — Si fait, si fait;
» mais quand on vient de déjeuner, il faut aller
» doucement : c'est un principe... — Si tu veux ne
» pas aller du tout, tu en es le maître; laisse-nous
» aller sans toi. — Non pas... par Dieu; je suis des
» vôtres!... oh!... vous verrez ma grâce... ma tour-
» nure... — Monte donc alors. — Par où monte-t-
» on? — Comment! tu ne sais pas par où l'on
» monte? — Je l'ai oublié... il y a déjà long-temps
» que j'ai appris. — Mon cher Robineau, tu vas
» te jeter par terre. — Jules!... je t'ai dit de m'ap-
» peler Jules... qu'est-ce que ça te fait?... Voyons,
» Germain, tenez-moi l'étrier..... c'est cela..... —
» Hardi donc!... Ah! que tu es lourd! »

Robineau parvient enfin à poser sa jambe droite de l'autre côté de la selle; il est à cheval; il porte des regards triomphans autour de lui. « Partons, » dit Alfred; et déjà il pousse son cheval, quand Robineau, qui vient de sauter sur sa selle, crie : « Ar-
» rêtez! arrêtez!... je n'y suis pas..... Que diable!
» vous allez, vous autres, sans me donner le temps
» de me reconnaître... mes étriers sont trop longs...
» à peine si le bout de mon pied y touche. — C'est
» ce qu'il faut; tu sauteras moins. — C'est ça que
» je viens déjà de manquer de passer par-dessus la
» tête de mon cheval; j'aime les étriers très-courts,

» moi; on a bien plus d'aplomb. Germain, raccour-
» cissez-moi cela... encore... c'est bien... à la bonne
» heure, me voilà collé sur ma selle... — Ha ça,
» nous pouvons partir, maintenant? — Oui, oui...
» oh! nous pouvons partir. »

Alfred et Edouard partent. Robineau les suit. Malgré les étriers raccourcis, il saute, il chancelle sur son cheval, quoique de sa main droite il ait empoigné le pommeau de la selle. Comme on est dans Paris, les jeunes gens ne vont qu'au petit trot, et Robineau parvient à les suivre en leur criant de temps à autre : « Messieurs, pas si vite donc!.....
» il est défendu de galoper dans Paris... — Mais il
» me semble que nous ne galopons pas..... — C'est
» égal... pas si vite... je vous en prie... je ne suis
» pas encore en train... et puis c'est bien plus amu-
» sant d'aller doucement. »

On arrive aux Champs-Elysées; déjà Robineau est en nage, et son chapeau, que le mouvement du cheval fait reculer, est placé tellement en arrière, que ses cheveux voltigent en liberté sur son front.

« Allons, monsieur Jules, » dit Edouard, « un
» temps de galop ici, le terrain est superbe. —
» Oui... oui, le terrain est gentil... mais, moi, je
» sens que mon déjeuner est remonté à chaque bond
» de ce maudit cheval... elle a le trot terriblement
» dur, ta jument! — Bah! tu plaisantes; d'ailleurs,
» fais-la galoper. — Un instant, mes étriers sont
» encore trop longs. — Tu n'y penses pas..... tes
» genoux sont à la hauteur des oreilles de ton
» cheval. — C'est égal... oh! j'ai appris par princi-
» pes, moi... — Ils sont gentils tes principes! —
» Là... m'y voici... — En avant, alors. »

Les deux amis partent au galop. Robineau ne se soucie pas de courir ainsi ; mais la jument qu'il monte veut suivre les autres chevaux, et il faut, malgré lui, que le cavalier aille au galop. Robineau, qui n'a jamais été d'un tel train, ne sait plus où il en est; il se jette en avant, en arrière, retient les guides ou les lâche tout-à-coup; il est persuadé que son cheval a pris le mors aux dents, et crie de toutes ses forces : « Arrêtez-le!... arrêtez-le donc!... » Mais Alfred lui répond : « N'aie pas peur, Robi- » neau, laisse-toi aller. » Et Edouard lui crie : « Al- » lons, monsieur Jules, ferme, tenez-vous plus » droit... un peu plus de grâce que cela. »

Le nouvel écuyer ne répond ni à Jules, ni à Robineau; il n'entend plus rien; déjà il a perdu son chapeau, bientôt il roule lui-même sur la poussière, et Alfred, qui était de beaucoup en avant avec Edouard, voit la petite jument arriver près de lui sans cavalier.

Les jeunes gens pensent qu'il est arrivé quelque malheur à leur compagnon; ils rebroussent chemin, et ramènent en laisse le cheval de Robineau. Celui-ci s'était relevé, il en était quitte pour quelques contusions; et, après avoir été rechercher son chapeau, il était entré dans un café. C'est là où ses amis l'aperçoivent.

« Comment! tu t'es laissé tomber? » dit Alfred en souriant, parce qu'il voit que Robineau n'est pas blessé. « — Oui, messieurs; parbleu! c'est bien » étonnant! vous allez comme le vent! Mon cheval » veut vous suivre, il s'emporte..... Tu me dis de » me laisser aller..... je me suis si bien laissé aller, » que j'ai roulé sur la route... et puis, je ne vous ai

» pas dit que je montais comme *Franconi*, comme
» *Paul!*... — Nous nous en sommes aperçus. Eh
» bien! remontes-tu? — Non, merci; j'en ai assez
» pour aujourd'hui. D'ailleurs, j'ai un endroit en-
» dommagé... Allez faire votre promenade; moi, je
» vous attendrai ici, je lirai les Petites-Affiches pen-
» dant que vous galoperez... et comme je veux ache-
» ter une propriété, vous concevez que les Petites-
» Affiches m'intéresseront plus que le bois de Bou-
» logne. »

On attache la petite jument; les deux amis repartent; et Robineau, tout en prenant un verre d'eau sucrée pour se remettre de sa chute, compulse les Petites-Affiches, et lit toutes les annonces de propriétés à vendre, mais il hausse les épaules et murmure : « C'est trop peu de chose! 20,000 francs!..
» 40,000 francs!... Ce sont des bicoques!... Il me
» faut mieux que cela!... Des pigeonniers!... des
» jardins en plein rapport!... Qu'est-ce que ça me
» fait? ce n'est pas pour manger des pigeons et des
» prunes que j'achète une terre! c'est pour qu'on
» m'appelle monsieur de..... ou monsieur de la.....
» enfin, le nom de ma terre... Ah! diable, 80,000
» francs; ça devient mieux... mais des prairies, des
» fermes..... je ne peux pas donner des bals et être
» seigneur dans ma ferme..... Ah! ah!... un châ-
» teau..... deux châteaux..... douze appartemens de
» maître! c'est mon affaire..... Voyons le prix.....
» 300,000 francs... 240,000 francs... C'est ridicule
» de pousser les châteaux à ce prix-là!... Il me
» semble qu'il devrait y en avoir de meilleur mar-
» ché pour les amateurs. »

Robineau sait les Petites-Affiches par cœur quand

les deux jeunes gens reviennent de leur promenade. Comme il ne veut pas absolument remonter à cheval, Alfred conduit en main la petite jument, et Robineau suit les cavaliers dans un cabriolet de place. On revient à l'hôtel de Marcey; mais il n'est encore que trois heures et demie, on ne peut dîner que vers six heures; Alfred se retire dans son cabinet pour écrire quelques lettres, Edouard va faire des visites, et Robineau, qui ne conçoit pas que les journées durent deux fois plus quand on ne sait que faire pour s'amuser que quand on travaille, se rend chez son notaire pour passer le temps.

A six heures, les trois jeunes gens sont de nouveau ensemble; ils se rendent chez un restaurateur. Alfred et Edouard, qui se sont donnés le mot, persuadent à Robineau qu'il est du bon ton de ne manger que fort peu, et de renvoyer la plupart des plats qu'on a demandés sans y avoir touché. Robineau fait donc remporter intacts plusieurs mets dont il avait grande envie de manger, mais il sacrifie son appétit à ce qu'il croit être du dernier genre.

Le soir on se rend aux Bouffes. Robineau, qui entend la musique sans la sentir, dissimule, autant que possible, les bâillemens qui lui prennent en s'écriant : « *Bravi! brava! bravissima!* » puis il regarde à sa montre si le spectacle finira bientôt. Il se termine enfin; Alfred retourne à son hôtel, Edouard à son logement, et Robineau remonte dans son cabriolet qui l'attend à la porte pour le reconduire rue Saint-Honoré.

Robineau est devant sa demeure, où il espère ne point séjourner long-temps, car sa maison lui semble affreuse et l'entrée horrible; il faut pourtant y

coucher encore. Mais, avant de rentrer chez lui, Robineau ordonne à François, son nouveau domestique, de venir le prendre de bonne heure le lendemain avec le cabriolet.

« De bonne heure, demain, avec le cabriolet! » s'écrie quelqu'un qui était dans l'allée au moment où Robineau rentrait; et celui-ci reconnaît Fifine, qu'il n'a pas vue depuis son changement de fortune.

Fifine s'est arrêtée : elle tient à la main une chandelle roulée dans une demi-feuille de papier gris, et allumée; elle attend Robineau, qui ne se presse pas d'avancer.

« Comment! c'est toi, bon ami? — Oui, sans » doute, c'est moi! — Qu'es-tu donc devenu depuis » avant-hier qu'on n'a pas aperçu monsieur?... et » ce genre?.... ce cabriolet?.... Est-ce que tu t'es » fait duc et pair de toi-même en te promenant? — » Montons, Fifine, montons, je ne peux pas souffrir » parler dans l'escalier, c'est très-mauvais genre! — » Ah! mon Dieu!... son altesse qui va se compro- » mettre!... Ah! ah! ah! pardon, votre excellence! » si j'avais su l'heure de votre retour, j'aurais coupé » ma chandelle en quatre pour illuminer l'escalier. »

Robineau monte; il entre chez lui suivi de la jeune modiste, qui tient toujours sa chandelle à la main. Robineau se jette nonchalamment sur une chaise, et Fifine approche de lui sa lumière, en disant : « Tiens..... qu'est-ce que c'est donc que cet » habit-là?... je ne te connaissais que ton habit noir, » ci-devant neuf, et ton gris râpé.

» — Eh bien, à présent, vous m'en connaissez un » autre!... voilà tout... — Et cette chaîne dor!... » ces breloques!... Ah! pour le coup il y a quelque

» chose... — Oui, Fifine, il y a un très-grand chan-
» gement dans ma situation depuis avant-hier. —
» Vraiment!... Tu auras touché cent écus de grati-
» fication? »

Robineau laisse échapper un sourire de pitié en disant : « Cent écus! Ah! mon Dieu!... quelle mi-
» sère!... — Comment! quelle misère? Fais-moi
» donc le plaisir de me donner une douzaine de mi-
» sères comme ça, et je m'enlèverai en ballon de-
» main matin. — Fifine, écoutez-moi avec attention.
» — Attends, que je m'asseye, car ce que tu vas me
» dire me fera peut-être de l'effet. »

Fifine met sa chandelle dans un chandelier, et va s'asseoir devant Robineau, qui, avant de parler, tâche de prendre un air important.

« Mademoiselle, je..... — Comment! *mademoi-*
» *selle?* est-ce que c'est à moi que tu parles? —
» Certainement. — Et tu m'appelles mademoi-
» selle!... Tâche d'abord d'être un peu plus hon-
» nête que ça! Est-il bête avec sa demoiselle!

» — Eh bien, Fifine, je dois vous dire que vous
» ne voyez plus devant vous ce jeune homme dont
» quinze cents francs d'appointemens composaient
» toute la fortune; les espérances dont je vous ai
» plusieurs fois entretenue se sont réalisées... Je sa-
» vais bien que mon oncle finirait par m'enrichir...
» Mon cher oncle Gratien!... il est mort, et m'a
» laissé ving-cinq mille francs de rentes. — Bah!...
» vraiment!... ce n'est pas une farce? — Non, Fi-
» fine, il n'y a rien de plus vrai.... Je suis immen-
» sément riche... et j'aurai incessamment un châ-
» teau, parce que je tiens beaucoup à avoir un châ-
» teau.

» — Comment! tu es riche, et tu ne me le dis
» pas tout de suite! tu me fais languir deux heu-
» res!... Ah bien! allons-nous nous amuser!...
» mais dansons donc, sautons donc, remuons-nous
» donc! Tu es riche, et tu restes tranquille comme
» ça! »

Fifine prend Robineau par les bras et le force à tourner avec elle dans la chambre; mais enfin celui-ci se dégage et va se rasseoir, tandis que Fifine continue de sauter, et monte sur les chaises et sur les meubles.

« Certainement, Fifine, » répond Robineau en se balançant sur sa chaise, « je désire que vous vous
» amusiez... je serai même charmé de vous être utile
» quand l'occasion s'en présentera, et vous pouvez
» compter sur ma protection; mais pour ce qui est
» de continuer à... à être ma maîtresse, vous devez
» comprendre que c'est impossible... et que ma po-
» sition sociale ne me permet plus de vous voir.....
» comme ci-devant... »

Fifine, qui était dans ce moment montée sur la commode, où elle se tenait en Psyché, saute d'un bond près de Robineau, en s'écriant : « Qu'est-ce
» que vous marmottez-là?... de votre position so-
» ciale..... que vous ne me verrez plus comme
» avant?..... Faites-moi le plaisir de m'expliquer
» cela un peu mieux.

» — Il me semble, ma chère Fifine, que c'est as-
» sez clair. J'ai toujours infiniment d'amitié pour
» vous... je compte même vous en donner la preuve
» demain, en vous faisant cadeau d'un beau schall
» en bourre de soie... la couleur que vous voudrez,
» ça m'est égal... Mais je dis... que je ne puis plus

» être votre amant, ni sortir avec vous, parce que » les circonstances et ma nouvelle situation dans le » monde s'y opposent. »

Fifine, qui a bien écouté Robineau, reste quelques instans sans bouger; puis elle va près de la cheminée, et reprend la chandelle, qu'elle ôte de dedans le chandelier; mais, avant de s'éloigner, elle s'arrête devant celui qui continue de se balancer sur sa chaise.

« Je ne vous croyais que bête, mais je vois que vous » êtes un ingrat, » dit Fifine en souriant avec amertume. « Vous ne voulez plus me voir parce qu'il » vous est tombé une fortune... C'est très beau!... » c'est une résolution digne de vous! Quant au ca- » deau que vous voulez me faire, gardez-le pour » celles qui vous grugeront en se moquant de vous... » vous n'en aurez jamais trop pour celles-là.

» — Mademoiselle, » dit Robineau en se levant avec colère, « ce que vous me dites là est très-mal- » honnête... au reste, cela ne m'étonne pas, quand » on a aussi mauvais ton que vous...

» — Taisez-vous, méchant cascaret!... » dit Fifine en revenant brusquement sur Robineau, qui va se retrancher derrière un fauteuil; « vous mériteriez » que je vous fisse avaler cette chandelle tout allu- » mée!... — Mademoiselle Fifine!... — Taisez- » vous!... vous me faites pitié!... Allez avec vos » duchesses et vos princesses; entretenez des dan- » seuses, des miladies; mais quand vous serez gris, » attendez qu'elles vous donnent du thé et des re- » mèdes, et vous pourrez bien mourir d'indiges- » tion. »

En disant cela, Fifine fait une belle révérence à

son ancien amant, et sort de la chambre, le laissant dans la plus complète obscurité.

« Voyez un peu la méchanceté ! » s'écrie Robineau quand Fifine est partie, « elle ne m'a pas seulement » allumé ma chandelle !... Oh ! les femmes !... Il » faudra qu'un homme qui a vingt-cinq mille li- » vres de rentes batte le briquet... ma foi non !... » j'aime mieux me coucher sans voir clair... Cette » Fifine... qui se permet de... ! Voilà ce que c'est ! » plus on en fait pour les femmes et plus elles abu- » sent... Mais, maintenant, ce ne sera plus ça... je » me ferai terriblement valoir ; et, pour faire ma » conquête, il faudra autre chose qu'un nez en trom- » pette. »

Robineau se couche; et, oubliant Fifine, s'endort, et rêve à son futur château.

CHAPITRE V.

ACQUISITION D'UN CHATEAU ; DÉPART POUR L'AUVERGNE.

Robineau n'a pas beaucoup dormi, parce que quand on a dans la tête un château, des terres, des titres, une voiture et des laquais, cela doit nécessairement causer de l'agitation. Il est des insomnies plus agréables que celles que causent les désirs d'ambition et de grandeurs ; c'est dans le silence de la nuit qu'il est doux de penser à ce qu'on aime, de se rapprocher en idées, en souvenirs, en espérances, de l'objet dont on est séparé ; alors on se laisse aller aux plus tendres illusions, on fait soi-même son rêve, et l'on craint de s'endormir, parce que le sommeil ne nous offre pas toujours les images les plus chères à notre cœur. Mais Robineau, qui n'a pas de ces pensées-là, las de se retourner dans son lit et de chercher un château sur l'oreille droite et sur l'oreille gauche, se lève de très bonne heure, et s'habille en se disant : « Mon cabriolet et mon domes-
» tique m'attendent peut-être déjà en bas..... j'ai
» trop de choses à faire pour perdre mon temps
» dans mon lit. »

Robineau est habillé ; il sort tout doucement de chez lui, parce qu'il ne se soucie pas d'être entendu

de Fifine, qui est aussi très matinale ; mais il ne rencontre personne dans son escalier, et il arrive dans la rue, où il cherche en vain son cabriolet.

« Diable ! pas encore arrivé !... » se dit Robineau en tirant sa montre. « Ah! il n'est que six heures... » c'est égal, si je veux me promener en voiture à » six heures, je suis bien le maître. »

Robineau rentre dans son allée ; il ne sait s'il doit aller à pied ou attendre son cabriolet ; mais il entend du bruit dans l'escalier ; et, craignant que ce ne soit Fifine, il se décide à sortir.

Robineau se rend chez son notaire. Il arrive dans la maison, où le portier commence seulement à se lever. Robineau traverse rapidement la cour en criant : « Je » vais à l'étude. — Il n'y a personne, » répond le portier. En effet, Robineau trouve la porte de l'étude fermée, et il revient près du portier en disant : « Comment ! les clercs, les commis, ne sont pas en- » core arrivés?... — Mais, monsieur, il est trop » tôt... les clercs ne viennent jamais à l'étude à six » heures du matin... — Et M. le notaire est-il chez » lui ? — Certainement qu'il n'est pas encore sorti. » Je pense bien qu'il dort avec sa femme.—Ah! laissez » donc, dormir !... il y a deux heures que je ne » dors pas, moi ; je vais monter chez lui... — Mais, » monsieur, on ne monte pas si tôt que ça..... — » Quand on va acheter un château, on doit pouvoir » monter quand on veut... »

Le portier, qui pense qu'il s'agit d'une affaire très-importante, laisse monter Robineau, qui va carillonner à la porte de l'appartement du notaire.

Au bout de quelques minutes, une femme de chambre vient enfin ouvrir d'un air effrayé en di-

sant : « Eh! mon Dieu! qu'est-ce qui est donc ar-
» rivé?

» — C'est moi, ma chère enfant, » répond Robi-
neau, « je veux parler à votre maitre. — Pourquoi
» donc faire, monsieur? » reprend la domestique
qui croit toujours qu'il est arrivé quelque grand
événement. « — Pourquoi?... Parbleu! pour le châ-
» teau, pour la propriété que je l'ai chargé de me
» trouver... »

La femme de chambre se calme, regarde Robi-
neau, puis répond : « Monsieur dort encore, il n'a
» pas l'habitude de s'occuper d'affaires si matin. —
» Ma chère, allez lui dire que c'est son client, Ju-
» les-Raoul Robineau, qui vient d'hériter de son
» oncle Gratien de vingt-cinq mille livres de rente,
» ça le réveillera tout de suite. — Oh! monsieur,
» je ne crois pas!... D'ailleurs, il n'y a pas long-
» temps que monsieur et madame sont mariés, et je
» ne sais pas si je peux entrer comme ça... — Vou-
» lez-vous que j'y aille, moi?... — Oh! non, mon-
» sieur... attendez, je vais voir. »

La domestique se décide à aller remplir le mes-
sage dont on l'a chargée; et, pendant ce temps,
Robineau se promène dans une vaste salle à manger,
en disant : « Quand le notaire saura que c'est moi,
» je suis bien sûr qu'il va se lever tout de suite. »

Mais la jeune bonne revient bientôt, et, d'un air
moqueur, lui dit : « Monsieur a juré de ce que je
» le réveillais; il m'a envoyé promener, et il a dit
» qu'on revienne... — Vous ne m'avez donc pas
» nommé? — Si monsieur... mais ça n'a rien fait.
» — Ah! ça n'a rien fait!... Allons, je reviendrai. »

Robineau s'en va d'assez mauvaise humeur, en se

disant : « Si cet homme-là m'avait remis déjà tous » mes fonds, je changerais de notaire sur-le-champ... » Allons chez Alfred. »

Robineau se rend à l'hôtel de Marcey; il y arrive avant sept heures, les domestiques se promenaient dans la cour. Le valet de chambre d'Alfred arrête Robineau en lui disant : « Monsieur, mon maître dort.

» — Bah!... c'est égal; il ne sera pas fâché de » me voir... il m'attend, » répond Robineau; et, franchissant les escaliers, il traverse les appartemens, et pénètre enfin dans la chambre à coucher d'Alfred, qui dormait profondément. Il le pousse, le secoue, en s'écriant :

« Eh bien! mon ami... est-ce que nous ne nous » levons pas? Allons donc, paresseux! »

Alfred ouvre les yeux, regarde Robineau, et s'écrie : « Comment, c'est toi!..... Que me veux-tu » donc?... — Je viens causer d'affaires avec toi. Il » m'a semblé que tu m'avais dit hier que tu avais » vu du côté de Mantes une propriété charmante, » dont...

» — Eh! que le diable t'emporte, toi et tes pro- » priétés!... Je faisais le plus joli rêve..... Je des- » cendais en montagne russe avez madame de Ger- » ville... le char se brisait; mais, au lieu de nous » faire du mal, nous étions si bien enlacés, nous » tombions si mollement... je sentais toutes ses for- » mes, je les touchais!... — Mon ami, » dit Robineau, « je te demande pardon de t'avoir réveillé, » mais... — Et moi, » dit Alfred en se retournant, « je te demande pardon si je me rendors. »

Alfred ne répond plus à Robineau, qui lui crie : « Comment, mon ami..... pour un rêve... pour des

» bêtises, des montagnes russes!... tu vas encore
» dormir? »

Voyant que c'est en vain qu'il lui parle, Robineau se décide à sortir de chez Alfred, et se dit :
« Allons chez M. Edouard Beaumont. Un poète, un
» auteur, ça doit être levé de bonne heure, le génie
» doit être matinal... D'ailleurs, je l'engagerai à
» venir déjeuner avec moi... et on dit que les au-
» teurs sont sensibles à de telles invitations. »

Robineau prend donc le chemin de chez Edouard, où il n'était jamais allé; mais il savait son adresse, et il parvient à trouver son logement. Le jeune auteur n'habite pas un hôtel, il ne loge pas au premier, mais il demeure dans une jolie maison de la rue d'Enghien, et le portier n'arrête pas Robineau; au contraire, il lui dit : « Montez au quatrième. »

Robineau monte en se disant : « C'est bien haut,
» un quatrième!... il est vrai que l'escalier est très-
» propre, très-joli... Ah! un poète!... ça n'est pas
» forcé d'être riche... Cependant j'ai entendu dire
» à Alfred qu'Edouard était à son aise, qu'il avait
» environ quatre mille francs de rente... Autrefois,
» cela me semblait une fortune. »

Arrivé au quatrième, Robineau sonne une fois, deux fois; il ne se lasse pas, il sonne une troisième; enfin la voix d'Edouard se fait entendre, et demande :
« Qui est là?

» — C'est moi, Jules..... vous savez bien..... Je
» viens vous chercher pour déjeuner... Ouvrez.....
» — Ah! je vous demande mille pardons, monsieur
» Robineau, mais j'ai travaillé fort avant dans la
» nuit, et je suis bien aise de dormir un peu... Au
» revoir. »

On s'est éloigné, et Robineau reste quelques instans immobile devant la porte en se disant : « Qu'est-
» ce que tous ces gens-là ont donc mangé pour avoir
» envie de dormir comme ça?... c'est extraordinaire!»

Il descend l'escalier, regarde à sa montre : il est près de sept heures et demie; il pense que son cabriolet doit l'attendre; il retourne rue Saint-Honoré, et pousse un cri de joie en apercevant de loin la voiture devant sa porte. Il double le pas, et voit que les jeunes modistes sont avec Fifine sur le seuil de la boutique. Il passe fièrement devant elles, se jette dans son cabriolet au bruit des éclats de rire que font ces demoiselles, et se dit : « Elles rient!... C'est
» bon ! je tâcherai de les éclabousser. »

Robineau se fait promener pendant une heure dans les rues de Paris; au bout de ce temps, il retourne chez son notaire; celui-ci, qui est déjà las de le voir quatre fois par jour, et qui ne se soucie pas d'être souvent réveillé par lui, pense qu'il faut bien vite trouver une propriété pour se débarrasser de cet homme-là. Dès qu'il le voit, il lui dit : « J'ai votre
» affaire. — Se pourrait-il?... Une terre?... —
» mieux que cela, un petit château.... — Un châ-
» teau!... Vous êtes charmant!... — Il y a encore
» des tours, des créneaux... — Il y a des créneaux!...
» Permettez que je vous embrasse!... — Des fossés...
» à sec à la vérité. — J'y ferai mettre de l'eau. —
» — Beaucoup de logement, beaucoup d'apparte-
» mens de maître, des écuries pour vingt chevaux...
» — J'y mettrai des ânes. — Un parc, un bois, des
» jardins immenses où on peut se perdre! — Se
» perdre... c'est délicieux. — Du terrain où l'on peut
» chasser... — Je ne ferai que cela... — Une petite

» rivière abondamment pourvue de poissons. — Justement j'adore la matelotte ! — Enfin le château » est encore meublé... un peu à l'antique, à la vérité ; mais, excepté du linge, on y trouvera tout ce » qu'il faut pour l'habiter sur-le-champ. — Mon » cher notaire, c'est enchanteur..... Meublé à l'antique !... Ça n'en est que plus noble !... — Au » reste, vous verrez avec les titres le détail exact de » tout ce que contient le château. — Tout cela est » très-bien... mais je crains seulement que cette délicieuse propriété ne soit trop chère... — Quatre-vingt mille francs !..... — Quatre-vingt mille » francs !... c'est pour rien... Je l'achète. — Je dois » vous prévenir que cela ne rapporte pas grand'-chose ; il paraît que les terres qui en dépendent ne » sont pas bien entretenues..... — Ça m'est égal... » — Il y aura même quelques réparations à faire » aux bâtimens. — Je ferai tout ce qu'il faudra... — » Enfin, c'est un peu loin d'ici... — Qu'est-ce que » ça me fait ? je n'irai pas à pied... Où est-ce, enfin ? — En Auvergne, près de Saint-Amand-Talende et de Clermont... à quatre-vingt-dix lieues » de Paris, à peu près. »

Robineau réfléchit quelques momens en disant : « En Auvergne !... à quatre-vingt-dix lieues d'ici !... » Diable ! je ne pourrai pas aller déjeûner au café » Anglais et revenir le soir à mon château. — Mais » songez aussi, monsieur, qu'une propriété située » près de Paris devient ruineuse par la quantité de » visites que l'on y reçoit ; l'un vient passer chez » vous huit jours, un autre quinze ; vous n'êtes jamais libre ; il faut une fortune considérable pour » faire face aux dépenses que cela occasionne. —

» C'est vrai... Et en Auvergne on ne viendra pas
» me demander à dîner en se promenant..... Je ne
» connais pas l'Auvergne, est-ce joli? — Oh! mon-
» sieur, c'est un pays très-curieux, très-pittores-
» que! La petite ville de Saint-Amand et ses envi-
» rons composent un des cantons les plus remar-
» quables de la Limagne d'Auvergne... Vous y ver-
» rez des montagnes à perte de vue et des prairies
» verdoyantes. La nature y est fertile en accidens
» d'une rare beauté!... — Il y a des accidens? —
» Je vous parle en artiste; je veux dire que vous se-
» rez étonné, en sortant d'une chaîne de montagnes,
» de voir des coteaux couverts de vignes, des vallées
» où croissent en abondance les fruits les plus doux
» et les légumes les plus nourriciers..... — Ce que
» c'est que de ne pas voyager!..... je me figurais
» qu'en Auvergne on ne trouvait que des mar-
» mottes. — Le petit village de Talende est arrosé
» par une source d'eau vive des plus remarquables
» et des plus abondantes. Jules César appelait Ta-
» lende le lit des dieux!... — Alors les habitans doi-
» vent y être fort bien couchés.— Enfin, l'Auvergne
» a donné naissance à plus d'un homme célèbre :
» c'est à Aigueperse qu'est né le chancelier de L'Hô-
» pital; Riom est la patrie d'Anne Dubourg; Is-
» soire est celle du cardinal Duprat; et le petit bourg
» de Chanonat a vu naître dans son sein l'aimable
» Delille, et a été chanté par ce poète... — Tout cela
» est très-bien; mais le nom du château?... je tiens
» beaucoup au nom.—Cette propriété porte le nom de
» la Roche-Noire...—La Roche-Noire!... superbe!...
» et, quand elle sera à moi, je pourrai en prendre le
» nom? — Rien ne vous en empêchera... — M. de

» la Roche-Noire... Jules de la Roche-Noire !.. C'est
» magnifique !... C'est fini, monsieur le notaire, j'a-
» chète le château... — Vous pourriez, avant de con-
» clure, aller le visiter, et... — Non pas ! non pas !
» oh ! il n'aurait qu'à être vendu à un autre pendant ce
» temps-là, et le nom de la Roche-Noire m'échap-
» perait !... C'est décidé, c'est conclu, j'achète le
» château... Quand pourrai-je avoir mes titres ?
» Quand aurez-vous terminé l'acte ?... Je suis bien
» pressé d'avoir mon château. — Il faut que j'écrive
» à mon confrère de Saint-Amand... puis les actes...
» oh ! ce sera l'affaire de huit jours au plus. —
» Huit jours !... ah ! que c'est long !... N'importe,
» faites tout ce qu'il faut, qu'on ne puisse pas me
» disputer ma propriété... Ah ! si vous écriviez en
» Auvergne, je ne serais pas fâché non plus qu'on
» sût à mon château que je vais y arriver... et qu'on
» me préparât une petite réception. Il y a sans doute
» du monde à la Roche-Noire ? — Il y a tout au
» plus un concierge et un jardinier. — C'est égal,
» il n'y aura pas de mal à leur faire savoir que leur
» nouveau maître va bientôt se rendre dans son châ-
» teau... cela leur donnera le temps de me préparer
» un petit compliment... n'est-ce pas, monsieur le
» notaire ? — Il est certain que s'ils veulent vous en
» faire... — Un nouveau seigneur !... il me semble que
» c'est de rigueur. — Oui, à l'Opéra-Comique... —
» Mais en Auvergne, bien plus, car ces gens-là doi-
» vent avoir encore des mœurs patriarcales. Allons,
» je vous quitte. Pressez mon acquisition, je vous
» en prie : songez que ma vie, mon bonheur, toutes
» mes espérances sont déjà concentrées sur mon
» château. »

Robineau quitte son notaire; il ne se possède pas de joie; et comme, ainsi que la douleur, le bonheur a besoin de s'épancher, il retourne chez Alfred, qu'il trouve levé cette fois, et auquel il crie de l'antichambre : « C'est fini!... je suis propriétaire... j'ai » un château... le château de la Roche-Noire, rien » que ça... et des tours, des créneaux, des fossés... » peut-être des canons; il n'y manque rien! Mon cher » de Marcey, je suis le plus heureux des hommes. »

Alfred sourit de l'exaltation que la possession d'un château produit sur le nouvel héritier; il le fait asseoir près de lui, l'engage à se calmer, et lui demande où est située sa propriété.

« En Auvergne, » répond Robineau. « Pays su- » perbe!... patrie des montagnes, des grands hom- » mes... des accidens les plus pittoresques..... le lit » des dieux, à ce qu'a dit Jules-César, et ce gaillard- » là devait s'y connaître, car les Romains étaient » très-voluptueux quand ils voulaient s'en donner la » peine... — Comment donc se fait-il que les natu- » rels d'un si beau pays viennent en foule à Paris » pour faire des chaudrons ou porter de l'eau?... — » Qu'est-ce que ça prouve?... Est-ce que les hommes » n'ont pas toujours aimé à voyager?... les peuples » les plus anciens, les Juifs, les Chaldéens, les Phé- » niciens, nous en donnent l'exemple; et lorsqu'un » patriarche comme Abraham va avec sa famille, sa » maison et ses troupeaux, des bords de l'Euphrate » en Palestine, puis ensuite en Egypte, il me semble » qu'un Auvergnat peut bien, sans se gêner, faire » le voyage de Paris. — C'est juste..... au reste, je » ne connaissais pas l'Auvergne, et l'on m'a dit que » c'était en effet un pays fort curieux. Mais, avant

» d'acheter le château, tu iras le visiter, je pense.
» — Non pas, je l'achète tout de suite et j'irai le
» visiter après; je veux y faire mon entrée en sei-
» gneur, en propriétaire; le domaine de la Roche-
» Noire!... pour quatre-vingt mille francs. Tu con-
» viendras, mon cher de Marcey, que c'est une
» trouvaille... — Dis plutôt quelque vieille habita-
» tation gothique, bien ruinée, bien endommagée,
» où il te faudra dépenser beaucoup, rien qu'en ré-
» parations... — Je ne réparerai rien : j'aime les
» ruines, moi!... Et un parc! un bois! la chasse!...
» la pêche!... — Chasses-tu aussi bien que tu mon-
» tes à cheval? — Oh! mauvais plaisant!... Tiens,
» je suis sûr que tu te fais une idée très-fausse de
» mon château. — Je t'assure que je suis fort con-
» tent que tu en aies un, parce qu'au moins tu me
» laisseras dormir tranquille. — Ah! mon ami!...
» mon cher ami!... une idée délicieuse!... — En-
» core un château que tu achètes? — Non, un seul
» me suffit; je n'ai pas d'ambition, moi. Mais tu
» viens de dire que tu ne connaissais pas l'Auver-
» gne... superbe occasion pour la connaître. Je
» t'emmène avec moi voir ma propriété... je te
» force à convenir que j'ai fait une bonne acquisi-
» tion... tu me donnes quelques conseils sur la ma-
» nière de monter ma maison... tu m'apprends à
» chasser... nous donnons des fêtes, tu en es l'or-
» donnateur... Eh bien, qu'en dis-tu? est-ce que
» cela ne te sourit pas? — Ma foi... aller en Au-
» vergne me plairait assez... mais je réfléchis que
» je dois, avec Edouard, faire cet été une petite
» tournée en Suisse... c'est une chose que nous
» avons décidée. — Au lieu d'aller en Suisse, vous

» viendrez en Auvergne, qui est la Suisse de la
» France... vous verrez là des montagnes et de la
» neige, aussi bien qu'en Suisse.... Édouard vien-
» dra avec nous. — Ha çà! tu veux donc emmener
» tout le monde? — Non, mais Édouard, cela me
» fera plaisir, parce qu'il est poète, et un poète
» c'est souvent utile, surtout lorsque l'on veut,
» comme moi, donner des banquets, recevoir des
» dames, être galant. — Ah! j'entends, tu veux
» qu'Édouard vienne pour faire les couplets de cir-
» constance. — Il ne fera que ce qu'il voudra; mais
» il me semble qu'un auteur, un poète, ne doit pas
» non plus être fâché de visiter un pays pittoresque;
» un pays où il y a des rochers, des précipices... il
» fera dix pièces là-dessus!... De la neige, des
» montagnes, des torrens... il n'y a rien de tel pour
» inspirer le génie : je suis sûr qu'Édouard fera un
» poème sur mon château, ou une tragédie qu'il
» appellera *la Roche Noire*. Alfred, je t'en prie,
» engage-le à venir... — Je te promets de le lui
» proposer, et, s'il accepte, c'est décidé, nous par-
» tons avec toi, et nous allons t'installer dans ton
» château. »

Robineau quitte Alfred pour s'occuper des préparatifs de son départ; et ce dernier, en réfléchissant à la proposition qu'on vient de lui faire, pense que ce voyage en Auvergne pourra lui fournir de fréquentes occasions de se divertir; l'idée de voir le château de la Roche-Noire, et Robineau y faisant le seigneur, amuse déjà Alfred, et comme avec Edouard ils n'avaient formé le projet d'aller en Suisse que pour se délasser un peu du séjour et des plaisirs de Paris,

il pense que son ami acceptera comme lui la proposition de Robineau.

Il était rare qu'Edouard et Alfred fussent plus de deux jours sans se voir; sans avoir précisément les mêmes goûts et le même caractère, ils s'aimaient et se convenaient; la sympathie qui entraîne deux êtres l'un vers l'autre ne naît pas toujours des rapports d'humeur et d'esprit. On voit la gaîté s'unir à la mélancolie, et les gens les plus sérieux, les plus graves, rechercher la société des personnes les plus facétieuses, se plaire avec les caractères les plus bouffons. Il faut au paresseux quelque chose qui le réveille; l'esprit a besoin de contrastes. Que de gens qui ne se trouvent bien qu'avec ceux avec lesquels ils se disputent sans cesse! On peut se convenir sans s'aimer; pour ce dernier sentiment, malgré les différences apparentes, il faut qu'il y ait au fond de l'âme ce rapport secret que l'on éprouve, mais que l'on ne peut définir.

Alfred était plus léger, plus étourdi, plus gai, peut-être, qu'Edouard; cependant celui-ci n'était guère plus sage que les jeunes gens de son âge; mais n'étant pas riche comme le jeune de Marcey, il poussait moins loin ses folies, et il était assez raisonnable pour ne point vouloir faire de dettes. L'habitude de moins dépenser, de réfléchir avant d'accepter quelque partie de plaisir, lui avait fait donner par son ami le surnom de prudent, et cependant Edouard ne l'était pas plus qu'Alfred, lorsque son cœur était pris. Tous deux étaient aimables; Alfred, en disant tout ce qui lui venait dans l'idée, et sa gaîté naturelle lui en suggérait souvent de plaisantes; Edouard,

en ne disant que ce qu'il éprouvait, et ses pensées n'étaient jamais dépourvues de justesse. Enfin, Edouard riait des folies que débitait Alfred, et celui-ci applaudissait aux réflexions de son ami.

Le soir même du jour où Robineau les a réveillés tous deux, Edouard se trouve avec Alfred, et celui-ci lui fait part de la proposition du nouvel acquéreur du château de la Roche-Noire.

Edouard réfléchit quelques momens, et déjà Alfred s'impatiente, et le presse de se décider.

« Aller chez M. Jules Robineau! » dit enfin Edouard; « mais, sais-tu qu'il est bien bête, ton » ami Robineau? — Certainement que je le sais... » mais, qu'importe!... Est-ce qu'on ne va pas tous » les jours chez des gens bêtes? — S'il n'était que » cela, ça ne serait rien encore! mais il est rempli » de prétentions... — Tant mieux! c'est là le plus » amusant... Songe donc à l'embarras qu'il va faire » dans son château!... au bruit que cela fera dans le » pays!... aux scènes plaisantes qui en résulteront!... » Toi, auteur, tu vas trouver là-dedans une foule » de tableaux de mœurs, de détails comiques... — » C'est très-bien; mais nous ne pouvons pas accom- » pagner ce pauvre garçon dans le seul but de » nous amuser à ses dépens..... — Allons, tu vas » trouver du mal à cela!.... Mais, tout en nous » amusant, tu ne vois pas que nous rendons un » véritable service à Robineau; il aura besoin de » nos conseils en mille occasions..... Il veut donner » des fêtes..... des bals..... il veut déjà que tu lui » fasses des couplets de noce et de baptême. — Ah! » bien obligé. — Enfin, quand nous nous ennuie- » rons chez lui, nous partirons... Je ne compte pas

» non plus passer ma vie à la Roche-Noire... — Et
» comment ferons-nous ce voyage? — Mon Dieu,
» comme tu voudras... En poste, je présume, et à
» frais communs, cela va sans dire!... Je n'ai nul-
» lement envie que M. Robineau nous défraie sur la
» route... mais nous ne dépenserons pas plus là que
» pour aller en Suisse... Eh bien! tu réfléchis... Ta
» sagesse voit-elle quelque écueil?... Avec tes qua-
» tre mille livres de rentes et tes économies, tu fini-
» ras par être plus riche que moi!...— Je ne désire
» pas la fortune, je ne demande que le bonheur! —
» Tu n'es pas difficile! tu ne veux que le meilleur...
» Voyons, que décides-tu? — Tout ce que tu vou-
» dras; allons en Auvergne, et visitons le château
» de M. Robineau. — Voilà qui est dit. Ce pauvre
» Robineau! il va être enchanté quand il saura que
» nous allons avec lui. Au fond, c'est un assez bon
» garçon; j'ai bien peur qu'il ne se ruine avec son
» château, et nous tâcherons de l'en empêcher, à
» moins, toutefois, qu'il n'y mette de l'entêtement.
» Allons voir l'Auvergne!..... les petites Auver-
» gnates!... Je ne sais, mais j'ai dans l'idée que nous
» trouverons par là de jolis minois..... — Ah! tu
» penses déjà aux femmes!... — Fais donc le bon
» apôtre, toi!... Eh! mon ami!... un pays où il n'y
» aurait point de femmes..... par conséquent point
» d'espérances d'amourettes, fût-il beau comme l'E-
» den, riche comme l'Eldorado, doux comme l'Ara-
» bie-Heureuse, ne serait à mes yeux qu'une triste
» solitude..... Aussi, j'ai toujours plaint ce pauvre
» *Robinson*, qui, au lieu d'une femme, n'a eu pour
» société que *Vendredi*. »

Robineau ne manque pas de venir le lendemain

savoir la décision des deux amis; et, en apprenant qu'ils l'accompagnent à son château, il est dans le ravissement. Il a acheté une chaise de poste pour faire le voyage, il veut aussi acheter des chevaux. Ce n'est pas sans peine qu'Alfred lui fait comprendre qu'il vaut beaucoup mieux prendre des chevaux de poste jusqu'à Clermont-Ferrand.

« Pourquoi pas jusqu'à mon château? » dit Robineau. « — Ne m'as-tu pas dit que ta propriété » n'était qu'à une ou deux lieues de cette ville? — » Oui. — Eh bien! comme nous allons en Auver- » gne pour voir un peu le pays, je crois que nous » pouvons très bien faire deux lieues en nous pro- » menant. — Mais cependant... — Cependant, si » tu nous contraries toujours, nous te laisserons » aller tout seul. »

Robineau se rend, quoiqu'il eût trouvé beaucoup plus noble d'arriver en poste jusque dans la cour de son château; mais il pense qu'à Clermont il pourra facilement trouver d'autres chevaux pour faire le reste de la route et pour envoyer ses bagages, car il a fait une ample provision d'habillemens et d'objets de toilette, voulant porter en Auvergne les dernières modes de Paris.

A force de courir chez son notaire, Robineau a fait terminer promptement ses affaires; et, au bout de six jours, il est prêt à partir, avec son nouveau domestique, nommé François, qui conduisait son cabriolet, et dont il a fait son valet de chambre, parce que celui-ci, qui a sur-le-champ vu son faible, ne lui parle jamais que les yeux baissés et le chapeau à la main.

Alfred ne juge pas nécessaire d'emmener personne

avec lui; mais comme au moment de son départ le baron de Marcey n'est pas encore de retour à Paris, il laisse à Germain, son valet, une lettre dans laquelle il dit seulement à son père : « Je vais faire » un petit voyage avec Édouard et Robineau... Je » suis fâché de ne t'avoir point embrassé avant mon » départ, mais je m'en dédommagerai au retour. » Porte-toi bien, amuse-toi. Moi, je vais tâcher de » me divertir. »

L'étourdi ne marquait pas même dans quel pays il se rendait; mais il pensait que cela était fort égal à son père, et se proposait d'ailleurs de lui donner de ses nouvelles, s'il séjournait long-temps chez Robineau.

Le jour fixé pour le départ, Robineau est placé dans la chaise de poste avant qu'on n'y ait attelé les chevaux; il envoie trois fois François au-devant d'Alfred et d'Edouard; enfin, ses deux compagnons arrivent; les valises sont placées, les malles attachées, les chevaux sellés, le postillon fait claquer son fouet; on part pour l'Auvergne, et Robineau se dit : « Me » voilà sur la route de mon château. »

CHAPITRE VI.

L'HOMME DE CLERMONT-FERRAND.

Le soleil venait de se lever sur la jolie ville de Clermont-Ferrand, et ses laborieux habitans étaient déjà en grande partie rendus à leurs travaux. Devant l'auberge de la poste, des servantes plumaient quelques volailles, des valets vannaient du grain, des enfans conduisaient des chevaux à un abreuvoir, quelques voyageurs buvaient le coup de l'étrier, quelques marchands, habitués à passer à Clermont, trinquaient avec l'aubergiste, et les postillons embrassaient les servantes, qui se débattaient, et se laissaient faire, comme c'est l'usage en tous pays.

A deux cents pas environ de l'auberge, un homme étendu nonchalamment sur un banc de pierre, contemplait ce tableau avec une froide indifférence, et, tout en portant ses regards autour de lui, semblait avoir l'esprit plus occupé des souvenirs du passé, que sensible aux impressions du présent. Cet homme, dont la mise annonçait la pauvreté, et plus encore le vagabondage, paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; mais le désordre qui régnait dans sa toilette, une barbe de plus d'un mois, et des cheveux noirs, mal peignés, dont plusieurs mèches lui cou-

vraient la figure, ne permettaient pas de deviner facilement son âge; cependant, malgré le désordre de sa coiffure, et sous le misérable feutre qui couvrait sa tête, on apercevait des traits qui devaient avoir été fort beaux : un nez bien fait, une bouche moyenne, mais presque entièrement dégarnie, des sourcils noirs bien arqués, et de grands yeux bruns, dont l'expression habituelle était ironique, et s'accordait avec le sourire moqueur qui, de temps à autre, errait sur ses lèvres; sa taille était grande et bien prise. Enfin, quoique vêtu d'un mauvais pantalon de toile grise, d'un gilet rouge couvert de taches, et d'une large redingote noisette, à laquelle on avait en plusieurs endroits adapté des pièces qui n'étaient point pareilles; n'ayant pour chaussure que de mauvaises bottes percées, pour cravate qu'un mouchoir bleu roulé sans soin; il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui n'annonçait point une origine commune, et dans toutes ses manières un ton d'aisance et presque de fierté, qui contrastait singulièrement avec son costume.

Après être, pendant quelques minutes encore, resté étendu sur le banc de pierre, l'étranger se lève, repousse sous son chapeau quelques mèches de ses cheveux; et, prenant un gros bâton noueux qui était à côté de lui, se dirige d'un pas ferme vers l'auberge, où il entre la tête haute et comme un homme qui voyage pour son plaisir. Il pénètre dans la salle basse, commune aux voyageurs, s'assied devant une table recouverte en toile cirée, et frappe dessus avec force, à l'aide de son bâton.

Une servante arrive; quoique dans les auberges on soit habitué à recevoir des gens de toutes condi-

tions, la mise du voyageur ne la prévient pas en sa faveur; et comme on ne se gêne jamais avec les gens que l'on suppose malheureux, la fille commence par demander, d'un ton aigre, à l'étranger, pour quoi il fait tant de tapage en frappant sur la table avec son bâton.

« Parce que cela me plaît, ma mie, » répond le nouveau venu d'une voix forte et en regardant la fille d'auberge d'un air menaçant. « Il fallait accourir » plus vite pour me servir, et je n'aurais pas eu be- » soin de frapper si fort. Vous m'avez bien vu en- » trer dans la maison, puisque vous étiez devant la » porte. Pourquoi n'êtes-vous pas venue sur-le- » champ me demander ce qu'il me fallait? »

La servante, qui ne s'attendait pas à être traitée ainsi par un homme si mal vêtu, se sent toute troublée, et répond en roulant son tablier : « Dame!.... » c'est parce que... parce que...

» — Oh! parbleu!... c'est parce que je ne suis » pas venu en voiture... et que ma toilette n'est » pas très-soignée! Mais qu'importe; pourvu que je » paie ce que je prendrai, vous n'avez rien à dire; » allons, apportez-moi du pain, du fromage, un pot » de vin... et vivement, car j'ai faim. »

La servante s'éloigne en murmurant : « Fait-il de » l'embarras pour du pain et du fromage!... » Cependant elle se hâte de servir l'étranger, qui déjeune avec appétit, et se carre devant son morceau de fromage comme s'il mangeait une dinde truffée; mais les autres voyageurs, qui déjeunent plus copieusement dans la salle, ne se permettent point de jeter trop souvent les yeux du côté du nouveau venu, car il y a dans sa physionomie quelque chose qui indique qu'il ne prendrait pas bien les mauvaises plai-

santeries ; il y a une sorte de misère qui sait se faire respecter, comme il y a une opulence qui n'est jamais respectable.

Cependant la servante a été conter à son maître quel nouveau voyageur leur est arrivé, et l'hôte, personnage très-curieux, très-bavard, faisant beaucoup le capable, quoiqu'il ne soit pas aussi grand que sa femme, même quand il a son bonnet de coton, vient dans la salle en sautillant, en souriant ; va parler à plusieurs voyageurs, tout en lorgnant du coin de l'œil l'étranger; puis, après avoir tourné trois fois autour de celui-ci, se décide à l'aborder, et va s'appuyer sur la table où il prend son repas en disant : « Eh » ben! vous ne trouvez pas mon petit vin mauvais, » n'est-ce pas? »

L'étranger laisse errer sur ses lèvres un de ces sourires moqueurs qui lui sont familiers; et, sans regarder l'aubergiste, répond au bout d'un moment : « Que je le trouve bon ou mauvais, ne faut-il pas » que je le boive?

» — Ah! sans doute!... C'est-à-dire, si vous en » vouliez du meilleur, on pourrait... — Si j'en vou- » lais d'autre, je n'aurais pas attendu votre permis- » sion pour en demander. — C'est juste... mais..... » — Mais je ne suis plus difficile maintenant!..... » — Vous ne l'êtes plus?... Ah! j'entends, ça veut » dire que vous l'avez été... Hein? »

L'inconnu lève les yeux sur l'aubergiste, et, après l'avoir regardé fixement quelques instans, lui dit : « Il y a quelque chose que vous avez été, vous, » que vous êtes encore, et que probablement vous » serez toujours! »

L'hôte attache alors ses petits yeux roux sur ceux

de l'étranger, afin de tâcher de comprendre ce qu'il veut dire; mais, après avoir cherché en vain, il s'écrie : « Je n'y suis pas du tout. Est-ce que vous » dites la bonne aventure? »

L'étranger hausse les épaules, ne répond plus, et continue de manger son pain et son fromage.

« Venez-vous pour quelque temps dans notre » ville? » reprend l'aubergiste au bout d'un moment. « — Je n'en sais rien... si cela m'amuse d'y » rester, j'y resterai. — C'est juste!..... Ah! vous » verrez de jolies choses ici!... un jardin botanique » magnifique..... un collége superbe!..... et notre » pont, formé par les dépôts calcaires des eaux d'une » fontaine... Je ne vous parle pas de nos pâtes d'a- » bricot... vous ne me semblez pas tenir aux frian- » dises. Mais, pour la beauté du pays, des envi- » rons, vous serez étonné, surpris!... — Rien ne » m'étonne ni ne me surprend maintenant..... — » Ah!... c'est différent... A propos, comptez-vous » coucher ici? »

Sans répondre à cette question, l'étranger passe la main sur son front et semble réfléchir; enfin il dit à l'aubergiste : « Il n'y a donc plus, dans cette » ville, personne de la famille Granval? — La fa- » mille Granval! » dit l'hôte avec étonnement; « com- » ment! est-ce que vous l'avez connue? C'étaient des » gens très-riches que les Granval!... des gens fort » considérés, et... — Je sais ce qu'ils étaient; je » vous demande s'il y a encore quelqu'un de leur » famille dans ce pays. — Non, plus personne. D'a- » bord, M. Granval père est mort il y a déjà cinq » ans; il avait laissé un fils et une fille. Le fils *jouis-* » *sait* d'une très-mauvaise santé; il avait beau

» prendre les eaux du Mont-d'Or, ça ne le rendait » pas plus gras; il s'est imaginé de se marier... ça » l'a achevé; il est mort il y a deux ans. Quant à » sa sœur, elle a épousé un négociant, avec le- » quel elle est partie pour l'Italie. »

L'étranger écoutait l'hôte, les coudes placés sur la table et la tête appuyée dans ses mains. Quant l'aubergiste a cessé de parler, il laisse échapper un juron fort énergique, puis murmure : « Les uns sont » morts; les autres ont quitté leur pays! Comme en » peu d'années tout change, tout se disperse!...

» — Est-ce que vous aviez une commission pour » la famille Granval? » demande l'hôte en s'asseyant en face du voyageur, qui, sans lui répondre, dit au bout d'un moment : « Après tout, quand j'aurais » retrouvé celui-là, il n'aurait pas mieux valu que » les autres..... Chacun pour soi... c'est naturel... » Tant pis pour ceux qui font des sottises!... qui se » laissent dépouiller!... on a raison de se moquer » d'eux... Mais maintenant je les défie!... je suis » au-dessus de tout!... je les méprise tous!... et je » saurai me passer d'eux.

» — Vous vous passerez d'eux? » dit l'aubergiste qui pense que c'est à lui que le voyageur parle. « Ah!... dame, si vous pouvez, vous... mais je » n'ai pas bien entendu de qui vous dites que...

» — Combien vous dois-je? » dit l'étranger en se levant brusquement.

« — Combien vous devez? Oh! le compte sera » bientôt fait... du pain, du vin, du fromage... ça » fait un total de douze sous. »

L'étranger tire douze sous d'une des poches de sa veste, et les jette sur la table; puis, sortant une pipe

et du tabac à fumer d'une poche de sa redingote, il bourre sa pipe et dit à l'hôte : « Où y a-t-il du feu? » — Du feu... pour allumer votre pipe? — Appa- » remment. — Parbleu! il y en a à la cuisine... elle » n'est jamais froide ici... Mais vous ne m'avez pas » dit si... »

L'étranger ne l'écoute plus. Il est entré dans la cuisine, a allumé sa pipe, l'a mise à sa bouche; puis, sortant lentement de l'auberge, est allé se rasseoir sur le banc de pierre, où il fume tranquillement, et comme un musulman qui serait mollement assis sur des coussins.

« C'est un drôle de corps! » se dit l'aubergiste en regardant l'inconnu s'éloigner. « Il fume... je croi- » rais assez que c'est un ancien militaire. Que dia- » ble voulait-il aux Granval? il a fini par dire qu'il » se moquait d'eux... C'est égal, j'ai bien fait de lui » tenir compagnie... s'il revient, je le ferai encore » causer. »

L'étranger, après avoir passé toute la matinée sur son banc de pierre, revient en effet à l'auberge sur les deux heures. Il demande encore du pain et du fromage; mais, cette fois, il ne boit que de l'eau. L'aubergiste va tourner autour de lui, et lui adresse quelques questions pour entamer la conversation; mais l'inconnu ne semble pas disposé à causer; il mange sans répondre à son hôte, paie son maigre repas, bourre sa pipe, va l'allumer, puis s'éloigne; mais, cette fois, il descend la rue au lieu d'aller se rasseoir sur le banc de pierre.

« C'est une triste pratique! » dit l'aubergiste, quand l'inconnu est éloigné. « Et encore, » dit la servante, « c'est qu'il fait un embarras comme un

» marquis! il commande! il parle d'un ton de mai-
» tre!... Au lieu de se bourrer de fromage, il ferait
» bien mieux de se faire faire la barbe!... — Est-il
» encore sur le banc de pierre en face, Marie? —
» Non, monsieur, il a descendu la rue. — Alors il
» est probable que nous ne le reverrons plus. —
» Bon débarras! »

L'aubergiste se trompait; sur les huit heures du soir, il voit rentrer dans sa grande salle l'étranger mal mis, avec son bâton noueux.

« Allons! encore l'homme au fromage! » dit tout bas la servante; mais son maître lui fait signe de se taire, il craint de fâcher le voyageur. Celui-ci s'est placé devant une table, où il demande du pain, du fromage et un petit verre d'eau-de-vie. On le sert promptement; il mange sans rien dire; mais lorsqu'il demande ce qu'il doit, l'hôte, qui brûle de le questionner, s'avance, et ôtant son bonnet avec politesse, lui dit : « Est-ce que vous ne comptez pas
» coucher ici?

» — Coucher ici! » dit l'étranger; « non, cela
» n'est pas nécessaire... on dort tout aussi bien dans
» la prairie... et cela ne coûte rien, tandis que si
» je couchais chez vous, il faudrait payer, n'est-ce
» pas?

» — Mais c'est assez l'usage; vous comprenez
» bien que nous ne pouvons pas fournir comme ça
» nos... — C'est bon! c'est bon!... est-ce que je
» vous ai demandé quelque chose pour rien?... —
» Non, monsieur, je ne dis pas cela; mais...—Mais
» alors taisez-vous, et laissez-moi tranquille. »

L'aubergiste remet son bonnet de coton avec humeur, et l'étranger s'éloigne après avoir payé.

« Je commence à croire que ce monsieur au fro-
» mage n'est qu'un vagabond, » dit l'hôte, quand il est certain que l'inconnu est bien loin. « Un homme
» qui couche dans les prairies... c'est un peu sus-
» pect... Je suis fâché qu'il n'ait pas couché chez
» moi, parce qu'alors il aurait bien fallu qu'il me
» dît son nom...

» — Oh! il est en règle! » dit un petit monsieur qui venait d'entrer dans la salle au moment où le voyageur en sortait. « En arrivant dans la ville, il a
» été sur-le-champ faire viser ses papiers chez M. le
» maire.

» — Tiens! vous connaissez donc cet homme,
» monsieur Benoît? » dit l'aubergiste en s'approchant du nouveau venu. M. Benoît se caresse le menton, secoue la tête pour se donner de l'importance, et répond: « Oui... je l'ai déjà rencontré plu-
» sieurs fois dans la ville; il y a au moins huit jours
» qu'il y est arrivé. — Comment s'appelle-t-il? —
» Pour son nom, je l'ignore... mais je crois que c'est
» un homme qui a eu de la fortune, qui a tout
» mangé, et qui n'a plus rien. — Et que fait-il à
» présent? — Mais vous l'avez vu; il se promène, il
» se repose, il fume; mais il parle peu. — Moi, je
» n'ai rien à lui demander, il a payé tout ce qu'il a
» pris chez moi... mais il est bien mal mis... Hom!
» monsieur Benoît, vous conviendrez que ce n'est
» pas là la mise d'un homme qui a des rentes! —
» Je ne vous ai pas dit qu'il avait des rentes!... je
» vous ai dit que je présumais qu'il avait été riche,
» c'est bien différent. »

On s'entretient encore pendant quelque temps de

l'inconnu; puis l'arrivée de nouveaux venus fait oublier l'homme aux minces repas.

Le lendemain, au point du jour, l'étranger était encore étendu sur le banc de pierre en face de l'auberge; moins livré à ses pensées, il semblait considérer les voyageurs qui arrivaient, et, plus d'une fois, il fit un mouvement pour s'approcher de quelques-uns d'entre eux; mais il retombait bientôt sur son banc, et un sentiment pénible se peignait sur ses traits.

Sur les midi, il entre dans l'auberge, y fait un repas aussi modeste que la veille; puis, posant sa tête dans ses deux mains, reste devant la table comme enseveli dans ses pensées. Il y avait déjà longtemps qu'il était dans cette position, et l'hôte lui-même n'osait le troubler, lorsqu'un grand bruit se fit entendre : une chaise de poste arrive. Trois jeunes gens et un domestique en descendent, et les servantes, ainsi que l'aubergiste, courent recevoir Robineau et ses deux compagnons de voyage; car c'étaient eux qui venaient d'arriver à Clermont.

« Aye!... holà!... je suis moulu! » dit Robineau; « on a bien raison de dire qu'on va un train de » poste... Comme nous avons été, messieurs!... les » villes, les villages fuyaient derrière nous!... — » C'est-à-dire que c'est nous qui fuyons devant eux... » — C'est gentil... c'est amusant d'aller vite... Aye » le mollet!... François, prends bien garde à mes » malles, à mes effets... — Allons, monsieur l'au- » bergiste, faites-nous un bon repas... ce que vous » avez de meilleur. J'ai une faim!... et toi, Édouard? » — Moi aussi... L'air de ce pays me semble fort

» bon. — Et toi, Robineau, est-ce que tu n'es pas
» en appétit? »

Robineau tire Alfred par son habit, en lui disant à demi-voix : « Ne m'appelle donc plus Robineau,
» mon ami; tu sais bien que ce n'est plus mon
» nom... je suis Jules de la Roche-Noire... — Ah!
» au diable! est-ce que je pense à cela!... Enfin,
» monsieur Jules Robineau de la Roche-Noire, est-
» ce que vous n'êtes pas disposé à vous mettre à ta-
» ble? — Mon ami, tant que je ne serai pas arrivé
» à mon château, je n'aurai pas d'appétit. — Voilà
» un château qui te fera faire une maladie, mon
» pauvre garçon. »

Les trois jeunes gens étaient entrés dans la grande salle; le bruit de leur conversation a fait lever la tête à l'étranger, qui les regarde sans se déranger.

« Messieurs!... messieurs! ne vous asseyez donc
» pas ici! » dit Robineau qui vient d'apercevoir l'inconnu, « nous ne pouvons pas rester dans cette salle!...
» Des gens comme nous... Vous ne voyez donc pas?
» la société est jolie! »

Alfred se lève en disant : « Ma foi, quand je
» voyage, je suis philosophe, moi; et pourvu que le
» dîner soit bon... »

Mais Robineau crie, appelle, fait du tapage, et l'hôte arrive le bonnet à la main.

« — Faites-nous donc donner une chambre par-
» ticulière, » dit Robineau; « il me semble, mon-
» sieur l'aubergiste, que vous devriez prendre gar-
» de... et ne pas nous mettre avec... tout le monde.

» — On dresse votre couvert au premier, mes-
» sieurs; et si vous voulez monter. — Oui, certaine-

» ment. — Ces messieurs coucheront-ils ici? — Non » pas! non pas! nous couchons à mon domaine de » de la Roche-Noire. » Au nom de la Roche-Noire, l'étranger lève les yeux et regarde avec attention Robineau, qui reprend : « Vous devez connaître ce » château-là, monsieur l'aubergiste?... — La Roche- » Noire... non, monsieur; je connais le village de la » *Roche-Blanche*, qui est environ à deux lieues » d'ici...

» — Dis donc, Robineau, » dit Alfred en riant, « on s'est peut-être trompé; c'est sans doute de la » Roche-Blanche que tu es le seigneur? — Du » tout... J'ai mes titres; je suis bien sûr que c'est » *noire*... D'ailleurs, comment sont les propriétés » à la Roche-Blanche? — Oh! monsieur, la plupart » des habitans logent dans des antres, dans des es- » pèces de cavernes creusées dans les rochers... — » Vous voyez bien, messieurs, que ça ne se ressem- » ble pas... des antres, des cavernes... et moi j'ai un » château magnifique... J'espère que vous connais- » sez la ville de Saint-Amand? — Saint-Amand-Ta- » lende; oui, monsieur; c'est à quatre bonnes lieues » d'ici. — Eh bien, mon château est dans les en- » virons... on doit le voir de loin, parce que...

» — Ah! pour Dieu, » s'écrie Alfred, « allons nous » mettre à table!... J'ai déjà une indigestion de ton » château avant que d'y être arrivé...

» — Oui, oui; ne restons pas ici. » En disant cela, Robineau jette un regard méprisant sur l'étranger, qui, loin de baisser la tête, fronce le sourcil, et suit des yeux le seigneur de la Roche-Noire. Celui-ci se hâte de sortir de la salle, et dit à l'aubergiste :

« Pourquoi avez-vous donc des gens comme ça

» chez vous? — Comme qui, monsieur? — Parbleu! » comme ce mendiant qui était assis dans votre salle, » et qui ne s'est pas même levé quand nous sommes » entrés. — Ce n'est pas un mendiant, monsieur, » c'est un voyageur. — Eh bien! il est gentil, il est » propre, le voyageur!... Il a d'ailleurs un air très- » insolent; et si je n'avais pas eu peur... de me » compromettre, je lui aurais appris qu'on ne re- » garde pas ainsi un homme comme moi.

» — Ah! Robineau, je t'en prie, ne fais pas le » méchant », dit Alfred en se mettant à table; « de- » puis que tu as un château, tu veux tout écraser, » tout effrayer... Est-ce que tu crois que les riches- » ses donnent le droit de faire le maître partout? — » Il n'est pas question de cela... Je veux qu'on soit » poli avec moi, voilà tout... Il me semble que ce » n'est pas trop demander.

» — Mais vous, monsieur Jules », dit Édouard, « avez-vous été bien poli avec ce pauvre homme?... » Dès que vous l'avez aperçu, vous avez voulu quit- » ter la salle... il aura remarqué les regards mépri- » sans que vous jetiez sur lui... Les malheureux » sont plus susceptibles que d'autres, parce qu'à » chaque instant ils redoutent des humiliations. — » Allons! ne nous occupons plus de cet homme. Au » fait, je dois avoir trop de choses dans la tête pour » faire attention à de tels personnages; mangeons » vite, messieurs, afin d'arriver plus tôt chez moi... » — Étouffe-toi, si tu veux; moi, je vais dîner » tranquillement; songe donc qu'il n'est que deux » heures!... Nous avons bien le temps!... — Mais » pourquoi aller à pied?... gardons la voiture, on » nous trouvera d'autres chevaux. — Eh! nous

» sommes las d'être en voiture; n'est-il pas bien
» plus agréable de faire les deux ou trois lieues en
» nous promenant, en admirant le pays... les pay-
» sannes... car enfin il faut savoir à qui nous au-
» rons affaire... — Alors nous laisserons la chaise
» et nos bagages ici, et je les enverrai chercher de-
» main par mes gens... Malgré cela, messieurs, je
» vais envoyer François en avant, afin qu'il fasse
» préparer nos appartemens... — Envoie François
» en avant, si tu veux. »

Robineau quitte la table et va trouver son domestique; il le prend à part et lui dit : « François, tu
» vas aller en avant à mon château. — Oui, mon-
» sieur... Par où est-ce, monsieur? — Prends la
» route de Saint-Amand, puis tu demanderas... par-
» bleu! il doit être connu!..... — Oui, monsieur...
» Oh! je le trouverai bien. — Tu apprendras au
» concierge que son nouveau maître va arriver avec
» deux jeunes seigneurs de sa connaissance. — Oui,
» monsieur. — Tu lui diras de tout préparer pour
» nous recevoir... dignement. — Oui, monsieur...
» je lui dirai de faire les lits... — Tu lui feras en-
» tendre... comme si ça venait de toi, que je ne suis
» pas insensible aux complimens... et qu'il devrait
» me faire une harangue...—Oui, monsieur... je lui
» dirai que vous m'avez dit que vous seriez sensible à
» une harangue. —Non, imbécille! ne dis pas que je
» t'ai dit cela, mais que tu l'as deviné... — Ah! j'en-
» tends, monsieur. — Ensuite, François, tu iras dans
» les environs, chez tous les paysans... tu leur appren-
» dras aussi mon arrivée... tu leur feras compren-
» dre que je suis très-riche, très-grand... — Fau-
» dra dire que vous êtes grand? — C'est-à-dire gé-

» néreux... que j'ai l'intention de faire des rosiè-
» res... — Oui, monsieur; je leur dirai que vous
» vous voulez leur faire faire des rosières... — Et
» que s'ils m'apportaient des bouquets... s'ils me
» faisaient une petite réception... avec des coups de
» fusil... des cris, des danses, ça ne pourrait que me
» faire plaisir. — Bien, monsieur; j'vas leur dire
» que vous voulez une fête à votre insu... — Oui,
» c'est cela; enfin, François, mets tout le monde en
» mouvement. — Oui, monsieur; soyez tranquille...
» vous serez content. »

François s'éloigne pour se rendre à la Roche-Noire; et Robineau, enchanté de son idée, remonte en se frottant les mains près de ses deux compagnons; il les presse tant, qu'enfin ceux-ci quittent la table, et on descend dans la cour de l'auberge. L'étranger y était en train de bourrer sa pipe.

« Nous partons, » dit Robineau; « monsieur l'au-
» bergiste, nous vous laissons ma chaise de voyage,
» nos malles, nos bagages... François, mon valet de
» chambre, viendra demain chercher tout cela avec
» un cheval pour ramener la voiture; ces messieurs
» veulent aller en se promenant.... — Oh! vous al-
» lez voir un beau pays, messieurs. — Oui, mais
» encore faudrait-il savoir par où nous devons al-
» ler... — Il y a une jolie route de traverse dans
» les montagnes qui conduit à Saint-Saturnin, qui
» n'est qu'à une demi-lieue de Saint-Amand... il y
» a ensuite la grande route qui mène à Issoire, à
» Saint-Flour.

» — Non, non, point de grandes routes, » dit Edouard; « il nous faut du pittoresque, du varié, du
» terrible même!... — Un instant, messieurs! je ne

» marche pas au bord des précipices, moi!... Il se-
» rait peut-être plus sage de prendre un guide pour
» nous conduire dans ce pays que nous ne connais-
» sons pas. »

L'étranger, qui a entendu les derniers mots de Robineau, s'approche alors brusquement des trois jeunes gens, et, sans ôter son chapeau de dessus sa tête, leur dit : « S'il vous faut un guide, messieurs,
» je puis vous en servir... car, depuis huit jours, je
» ne fais que me promener dans les environs, et je
» commence à les connaître. »

Alfred et Edouard sont indécis; mais Robineau, auquel la figure de l'étranger ne plaît nullement, s'empresse de répondre : « — Non, non, nous ne
» voulons personne... je plaisantais; nous sommes
» assez grands pour trouver notre chemin nous-
» mêmes.

» — Tout comme il vous plaira, » répond l'étranger; et, mettant sa pipe dans sa bouche, il s'éloigne de l'auberge. Bientôt les trois jeunes gens, après avoir recommandé leurs effets à l'aubergiste, quittent Clermont, et prennent la route de traverse qu'on leur a dit conduire à Saint-Amand.

CHAPITRE VII.

VOYAGE DANS LES MONTAGNES.

En sortant de Clermont, les trois voyageurs ont suivi d'abord le chemin qu'on leur a indiqué, et qui doit les mener à la petite ville de Saint-Amand. Mais à peine ont-ils fait une demi-lieue dans les montagnes, que le désir de jouir d'un beau point de vue, de gravir un rocher, de parcourir un sentier plus pittoresque, leur fait insensiblement quitter la route qu'ils devraient suivre. Vainement Robineau, qui ne partage pas l'enthousiasme de ses compagnons pour les beautés qu'offrent des sites, tantôt sauvages et tantôt cultivés, s'arrête souvent avec humeur, et dit : « Ce n'est pas par-là, mes-
» sieurs !... Vous vous éloignez... nous perdons no-
» tre route... nous ferons cent fois plus de chemin
» qu'il ne faut. »

Alfred et Édouard ne l'écoutent point; ils continuent de courir en avant; puis, s'arrêtant avec extase sur le sommet d'un mont, s'écrient : « Quel
» pays pittoresque !... comme la nature y est variée !..
» Ici, des rochers escarpés, des montagnes arides,
» un sol calcaire... des produits volcaniques; à nos

» pieds, des prairies verdoyantes, des vignes, des » champs, des arbres chargés de fruits!...

» — Montons encore », dit Édouard, « sur la » cime de cette montagne; il me semble voir un » champ de blé... — Oh! cela serait curieux...

» — Il faut voir cela, » répond Alfred en suivant Édouard; et tous deux gravissent les rochers en courant, en sautant, en riant; tandis que Robineau, qui est resté en bas, fait une moue épouvantable, en disant : « Il me semble, messieurs, que mon châ- » teau n'est pas niché là-haut... Quand nous serons » installés chez moi, vous aurez tout le temps de » faire des excursions dans les environs!... Cela n'a » pas le sens commun de se fatiguer à grimper si » haut!... »

Les deux amis continuent de monter; ils arrivent au plateau, qui paraît avoir plus d'une lieue d'étendue, et sur lequel, en effet, on trouve un vaste champ de blé. Tout au plaisir que leur procure cette situation magnifique, Alfred et Édouard s'arrêtent; ils sourient, ils sont heureux!... Et lorsqu'on éprouve un sentiment de bonheur, on cherche à le faire durer long-temps, à le maintenir dans son âme... Il est si rare que l'on soit heureux du présent!... c'est presque toujours sur l'avenir que l'on se berce...

Robineau s'est assis d'un air piteux sur une pointe de rocher, et il regarde ses compagnons qui sont à plus de vingt toises au-dessus de lui. Alfred lui fait signe de venir les rejoindre, en criant : « Arrive » donc!... c'est superbe... on découvre tout le pays.»

» Découvre-t-on mon château? » crie Robineau.

« — Oh! nous en apercevons une douzaine! »

Ces mots décident le nouveau seigneur à gravir la montagne. Il y arrive en sueur, et regarde autour de lui en s'essuyant le front.

« Eh bien! est-ce que tu es fâché d'être monté? » dit Alfred. « — Est-ce que cela ne vaut pas la peine » qu'on se fatigue un peu, dites, monsieur Jules?

» — Messieurs, c'est joli... j'en conviens... on voit » très-loin... mais au *Diorama* de MM. Daguerre » et Bouton, j'en ai vu autant que ça!... — Mon » ami, le *Diorama* est certainement une chose ra- » vissante; il est impossible de pousser plus loin » l'illusion, la perfection des détails; mais l'art ne » doit pas empêcher d'admirer la nature!... — Vous » direz ce que vous voudrez, messieurs; mais j'aime » mieux le Diorama : au moins, j'ai l'explication de » ce que je vois; mais, ici, je ne sais pas ce que je » regarde... Voilà là-bas un village... je ne sais pas » quel village c'est. — Attends! attends! voici un » bon paysan qui sera notre *Cicerone*. »

Un villageois s'approchait, la bêche et la pioche sur l'épaule. Il se disposait à descendre la montagne; Alfred l'appelle, et le paysan vient à eux en les saluant. On est beaucoup plus poli en Auvergne que dans les environs de Paris.

« Mon brave homme, voulez-vous avoir la bonté » de nous dire quelle est cette petite ville que nous » apercevons là-bas... entre deux rivières? — Là; » messieurs, c'est Saint-Amand... Oh! une jolie » petite ville!... C'te petite rivière que vous voyez » par ici, c'est Laveyre, qui prend sa source à » Pagnia, un hameau qui est là-bas; elle se joint à » Lamone, et toutes les deux se jettent dans l'Allier. » Lamone vient de Saint-Saturnin, qui est à une

» demi-lieue de Saint-Amand... Tenez, au bout de
» mon doigt.

» — Qu'est-ce que c'est que Saint-Saturnin? — Oh!
» c'est un gros village... Autrefois c'était une ville...
» et une ville fortifiée même...

» — Y a-t-il un château par-là? » demande Robineau.

» — Oh! oui, monsieur, i'gnia un château-fort.
» — Qui s'appelle la Roche-Noire? — Non, mon-
» sieur, non; c'est le château de Saint-Saturnin. — Et
» la Roche-Noire, où est-ce? — C'est la Roche-Blan-
» che que vous voulez dire, sans doute?... C'est ce
» petit village là-bas... — Je ne vous parle pas de
» votre Rose-Blanche!... Ils sont étonnans, ces Au-
» vergnats!... ils veulent absolument que noir et
» blanc ça soit la même chose... — Dame, mon-
» sieur, je ne connaissons pas alors... — Et de ce
» côté, brave homme?... — Ça, monsieur, c'est le
» bourg de Chanonat.

» — Chanonat! où est né Delille? » s'écrie Edouard.

« — Delille? » répond le paysan; « ah! je ne
» vous dirons pas, monsieur... Quoiqu'i' faisait ce
» Delille?... N'était-ce pas un vigneron?... Ne fai-
» sait-il pas du vin?

» — Non, mon brave homme; il faisait mieux
» que cela... c'était un poète! Mais il aimait les
» champs; et, nouveau Virgile, il a, dans de beaux
» vers, chanté l'agriculture!... — Je ne l'avons pas
» connu, monsieur... »

Robineau se retourne en haussant les épaules et en disant : « Que ces gens d'esprit sont bêtes!... Aller
» parler d'un poète à ce villageois qui ne connaît

» que ses canards, sa femme et ses enfans ! Je ne fe-
» rai jamais une gaucherie comme cela, moi. »

Puis, se rapprochant du paysan, Robineau lui dit :
« Mon cher ami, ces messieurs se font nommer tous
» les environs, c'est très-bien ; mais ils ne pensent
» pas à l'essentiel, qui est de demander notre plus
» court chemin pour nous rapprocher de Saint-
» Amand, et, par conséquent, de mon château,
» qui est aux environs.

» — Ah ! messieurs, vot' chemin, c'est de des-
» cendre d'abord ; puis vous suivrez à gauche.....
» vous verrez le Crest ; et de là à Saint-Amand il
» n'y a pas loin... Ben le bon jour, messieurs. —
» Merci, brave homme. »

Le paysan s'est éloigné, et Robineau regarde sa montre et s'écrie : « Allons, messieurs, en marche...
» Savez-vous l'heure qu'il est déjà ? Cinq heures et
» demie, rien que ça. — Eh ! bien, il fait jour jus-
» qu'à près de neuf heures, maintenant ! — Oh !
» jour... c'est selon dans quel chemin on se trouve...
» d'ailleurs, nous ne sommes pas encore arrivés.

» — Adieu donc, endroit charmant ! » dit Edouard en soupirant ; « qu'avec plaisir j'aurais vu d'ici le
» coucher du soleil !... — C'est cela ! et nous cou-
» cherions à la belle étoile, nous autres. — Vrai-
» ment ce lieu m'inspirait !... Je me sens en verve...
» j'aurais fait quelques vers sur ce site... — Vous
» ferez un poème une autre fois, mon cher Edouard ;
» vous reviendrez ici, vous y regarderez le soleil,
» la lune et tout ce qui vous fera plaisir ; mais, pour
» l'instant, je vous en supplie, allons chercher mon
» château dont je commence à être très-inquiet. »

En disant cela, Robineau va prendre Edouard par

le bras, et il l'entraîne; il appelle Alfred, et veut aussi lui donner le bras.

« Et pourquoi diable nous tenir ainsi, » dit Alfred en se dégageant du bras de Robineau. « — Mon » ami, c'est qu'en se tenant trois, on est plus solide » et moins en danger de glisser. — Est-ce que tu » trouves qu'il fait du verglas?... Dis plutôt que tu » as peur que nous ne t'échappions encore. — Quand » cela serait, messieurs, n'est-il pas bien naturel » que je sois impatient de connaître ma propriété?... » — Quelques heures plus tôt ou plus tard, qu'im- » porte? — Mon cher Alfred, tu parles bien comme » quelqu'un qui a cent mille livres de rentes, qui » est habitué à la fortune... qui est même blasé sur » les jouissances qu'elle procure; mais moi, je suis » encore tout neuf là-dedans, j'ai hâte d'être heu- » reux; et pour moi, les plus beaux sites, les points » de vue les plus merveilleux, ne sauraient avoir le » charme que me fera éprouver l'aspect du domaine » que je viens d'acheter.

» — Je conçois cela, » dit Edouard; « allons, » messieurs, en avant. »

On marche sans s'arrêter pendant quelque temps; mais bientôt se présente un sentier tortueux entre des rochers à pic, sur lesquels on aperçoit des chèvres qui sautent rapidement des espaces considérables, puis qui restent quelques momens immobiles sur le bord d'un précipice : Edouard ne peut s'empêcher de s'arrêter encore pour contempler ce tableau.

« Ah! messieurs, » s'ecrie-t-il, « convenez que » c'est superbe... que cet endroit sauvage a quelque » chose de majestueux... on se croirait ici bien éloi- » gné du monde!...

» — Nous en sommes éloignés aussi, car je ne » vois personne et je n'aperçois aucune habitation, » dit Robineau en regardant tristement autour de lui.

« — Ce sentier étroit entre ces rochers a je ne sais » quoi de grand... d'antique... il me reporte à d'au- » tres siècles... il me semble que je vais voir *Œdipe* » et *Laïus* se rencontrant dans ce fatal chemin !....

» — Ah ! si nous tombons dans les Grecs nous » n'en sortirons pas, » dit Robineau en frappant du pied avec impatience.

« — Moi, messieurs, » dit Alfred, «je pense qu'il » serait bien agréable de se promener par ici avec » une jolie femme... Depuis un quart d'heure nous » n'avons rencontré personne !... C'est charmant. » Quand un endroit plaît, on peut s'y arrêter... s'y » embrasser ! s'y extasier sur les beautés de la na- » ture, et on n'a pas peur d'être surpris comme » dans toutes ces campagnes près de Paris, où ces » maudits paysans sortent d'un champ de pommes » de terre au moment où vous y pensez le moins. » Est-ce que tu n'es pas de mon avis, Robineau ?.... » Dis-donc, si tu avais Fifine ici ?...

» — Si j'avais Fifine, je la ferais marcher, au » moins ! et elle ne s'arrêterait pas à chaque ins- » tant pour regarder un petit tas de mousse ou » une pierre qui se détache et menace de nous » tomber sur le nez. — Elle n'est donc pas roman- » tique, Fifine? Cependant, mon ami, en général, » les dames aiment beaucoup à causer d'amour en » plein champ..... Le gazon, le feuillage, un en- » droit bien touffu, bien sombre, cela inspire, » émeut, attendrit; moi, c'est étonnant comme l'air » de la campagne me rend amoureux ! — Ah ! mes-

» sieurs, que vous êtes jeunes, que vous êtes en-
» fans! — Puissions-nous l'être long-temps!... Les
» sensations les plus douces sont toujours celles qui
» nous rappellent notre jeune âge!

» — Avançons, messieurs, avançons, je vous en
» prie... Je ne vois rien de bien gentil dans ce che-
» min rocailleux..... Eh bien! monsieur Edouard,
» qu'est-ce que vous regardez donc en l'air? —
» Comment! vous ne voyez pas cette chèvre posée
» absolument sur le bord de ce précipice!... Il sem-
» ble que ses pieds touchent à peine le sol..... et sa
» tête avancée, considère sans trembler l'espace im-
» mense sur lequel elle est presque suspendue.

» — Ah! messieurs, c'est trop fort! Comme si on
» n'avait jamais vu de chèvres!... Perdre son temps
» à les regarder..... Parbleu! elles ne sont pas au-
» trement faites ici qu'au Jardin des Plantes... elles
» ne sont même pas si belles; encore si vous aper-
» ceviez un ours, un lion!... à la bonne heure, on
» pourrait admirer!... — Oh! je suis bien sûr que
» tu ne t'arrêterais pas pour les regarder, toi! —
» Maudit chemin qui n'en finira pas!... Ce villageois
» nous aura donné une fausse indication..... Nous
» finirons par nous égarer, nous perdre dans ces
» montagnes... Ah! que je suis fâché maintenant
» que nous n'ayons pas pris un guide.

» — C'est ta faute, pourquoi as-tu refusé cet
» homme qui s'offrait pour nous en servir? — Qui?...
» ce mendiant, ce misérable, qui n'a pas même ôté
» son chapeau pour nous parler? — Est-il besoin
» qu'un guide ait appris la civilité?... — Au moins
» il est besoin qu'il n'ait pas l'air d'un brigand, et
» c'est l'effet que m'a fait cet homme-là..... Vous

» n'avez donc pas remarqué ces regards en dessous
» qu'il nous lançait... et puis ce gros bâton qu'il
» tenait à la main? — Comment! nous étions trois,
» et tu aurais eu peur de cet homme? — Non, il
» n'est pas question d'avoir peur!... Mais qui est-ce
» qui vous assure que cet homme n'a pas des com-
» pagnons, des camarades dans les montagnes? il
» nous aurait menés où il aurait voulu, et tout-à-
» coup une douzaine de particuliers de sa tournure
» seraient tombés sur nous. — Ah! mon pauvre
» Robineau! je vois que tu ne feras pas le tour du
» monde en te promenant! — Ma foi, j'avoue que
» j'aime beaucoup mieux voyager en voiture qu'à
» pied; au moins on avance, on fait du chemin!...
» Mais, avec vous, il faut s'arrêter à chaque ins-
» tant... et dans tout cela, je ne vois pas plus de
» château que dans ma main!... Voilà qu'il est sept
» heures bientôt, et je commence à être très-fati-
» gué. — Et moi à avoir très-faim, » dit Alfred;
« je vois que l'air de ces montagnes est bon pour la
» digestion. »

Les deux amis ne peuvent s'empêcher de rire de la figure de Robineau, qui pousse des soupirs en regardant autour de lui. Cependant on marche, on sort du sentier, on aperçoit un village sur le bord d'un lac, et on se dirige de ce côté.

« Nous allons nous informer de mon château à ce
» village, » dit Robineau. « — Nous allons aussi y
» manger, » dit Alfred, « car la promenade que
» nous avons faite me donne de l'appétit. — Oui!
» Elle est gentille, la promenade! Je suis sûr que
» nous avons fait plus de six lieues en nous éga-
» rant. »

On approche des bords du lac contre lequel le village est placé; des paysans sont assis devant leurs chaumières, quelques vieilles femmes filent, de jeunes filles cousent, des enfans jouent et se roulent à terre.

« Elles sont un peu brunes, » dit Alfred en examinant les jeunes filles; « malgré cela, elles ne sont » pas mal... les yeux vifs... des dents blanches... la » coiffure est originale, avec ce petit chapeau de » paille placé en arrière et qui serre sous le menton, on les prendrait presque pour des Anglaises. » Allons, messieurs, avançons; je ne pense pas qu'il » y ait d'auberges en cet endroit; il faut donc, » comme les anciens chevaliers, aller demander » l'hospitalité à ces bonnes gens!... avec la différence que nous paierons ce que nous prendrons, » ce qui n'est peut-être pas aussi chevaleresque, » mais ce qui me semble plus naturel. »

On entre dans une maisonnette des plus apparentes; les habitans regardent les trois jeunes gens avec une curiosité mêlée de bienveillance et de bonhomie.

« Pouvez-vous nous donner quelque chose à » manger? » dit Alfred; « en payant bien, s'entend.

» — Oh! oui, monsieur, tout de suite; et quand » même vous ne paieriez pas, c'est égal!...

» — Eh bien, » dit Edouard, « vous voyez, messieurs, que l'hospitalité se pratique encore... ces » braves gens ne nous connaissent pas, et ils nous » traiteraient gratis!...

» — Oh! parce qu'ils voient bien que nous paierons, » dit Robineau. « — Monsieur Jules, vous » ne croyez donc pas aux vertus des anciens patriar-

» ches? — Messieurs, je croirai à tout ce que vous » voudrez, quand j'aurai vu mon château!... Bon- » nes gens, où sommes-nous ici, s'il vous plaît?

» — A Ayda, monsieur.—Est-ce loin de Saint- » Amand? — A deux bonnes lieues, monsieur. — » Ce qui prouve que, quoique nous marchions, nous » n'avançons guère!... A table, messieurs! »

On avait servi sur une table des œufs, du fromage blanc, du fromage ancien, du lait et des fruits; les trois jeunes gens se placent sur des escabeaux; les villageois restent debout autour d'eux; vainement Alfred les engage à s'asseoir, les bons Auvergnats n'en veulent rien faire, et Robineau se dit : « C'est » très-bien, voilà des paysans respectueux; je suis très- » content d'avoir acheté une propriété en Auver- » gne. »

Deux jeunes filles de quinze à seize ans servent les voyageurs; leur versent à boire, s'empressent de leur offrir des fruits, du pain, du lait, et tout cela en souriant et en faisant toujours une petite révérence.

« Elles sont fort gentilles, » dit Alfred; « et je » trouve qu'il est beaucoup plus agréable de voir » derrière soi d'aussi aimables enfans, de rencon- » trer sans cesse un sourire sur leurs physionomies » riantes, que d'avoir sur les épaules une douzaine » de valets curieux, bavards... Tiens, Robineau, » je te conseille de monter ta maison avec de sem- » blables jeunes filles... tu seras servi comme un » sultan!... — Oh! messieurs, vous ne voyez que la » bagatelle!... mais je ne puis pas avoir une femme » pour cocher, pour jockey, pour valet de chambre. » Ça serait gentil, un cocher en jupon! — Tu les

» habilleras en homme. — Oh! non, » dit Edouard, « elles sont si bien ainsi!

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

» — Ce qui serait plus aimable, » dit Robineau, en prenant une jatte de lait, « ce serait d'être arri-» vé. Dites-moi donc, monsieur l'Auvergnat, con-» naissez-vous, dans les environs, le domaine de la » Roche-Noire? »

Le villageois, auquel Robineau s'adressait, réfléchit quelque temps, puis répond : « Ah! oui, » monsieur!... La Roche-Noire!... je connaissons » ben...

» — Il le connaît! » s'écrie Robineau; et, dans son transport de joie, il lève les bras au ciel, et envoie dans la figure d'Alfred presque tout le lait contenu dans la tasse qu'il tenait à la main.

« — Que le diable t'emporte, toi et ton château!... » s'écrie Alfred en se levant de table pour ôter sa cravate, qui est imbibée de lait, tandis qu'Edouard rit aux éclats.

« — Ah! mon ami, je te demande pardon, » dit Robineau; « mais, vraiment, je commençais à être in-» quiet de mon château!... Ce brave homme m'a » rendu la vie. — N'avais-tu pas peur que ta mai-» son ne fût envolée?... — Je te donnerai une autre » cravate, Alfred. Et dites-moi, respectable villa-» geois, qui connaissez la Roche-Noire, est-ce une » belle propriété?

» — Oh! oui, monsieur, c'est ben grand!... C'est » une espèce de château, à ce qu'on dit; i gnia en-» core de grandes tours. On dit comme ça que du

» temps des anciens on s'y est battu, on en a fait le
» siége!...

» — On en a fait le siége! » s'écrie Robineau en se levant et en renversant son escabeau pour courir près du paysan. « Mon ami, voilà un écu de cent
» sous; dites-moi, je vous en prie, tout ce que vous
» savez sur la Roche-Noire.

» — Monsieur, vous êtes ben généreux, certai-
» nement!... — Je suis mieux que cela; je suis
» le propriétaire, le nouveau châtelain du château
» dont vous m'assurez qu'on a fait le siége... Je vous
» réponds qu'on y fera encore des choses extraordinai-
» res! j'y donnerai des tournois, des carrousels, des joû-
» tes, des... Mais revenons à mon domaine... se voit-
» il de loin?... — Oui, monsieur... il est sur une
» hauteur. — Il est sur une hauteur!... C'est char-
» mant!... Et le parc, les jardins? — Le parc est
» encore grand, à ce qu'on dit; je ne le connaissons
» pas, mais je sommes entré une fois dans les jar-
» dins... Oh! c'est magnifique!... I gnia des fontai-
» nes en marbre... qui sont un peu endommagées,
» mais c'est égal!... Et puis des *estatues* superbes!
» où qu'on voit des hommes et des femmes toutes
» nues, que ça fait peur!...

» — Il y a des statues!... » Et Robineau presse le paysan dans ses bras; il l'embrasserait, s'il ne craignait de compromettre sa nouvelle dignité. Il tâche de se calmer, et reprend : « Maintenant, brave
» homme, venons à l'essentiel: de quel côté est mon
» château? — La Roche-Noire? dame! monsieur,
» c'est environ à une lieue de Saint-Amand. — Alors,
» puisque cet endroit-ci en est à deux lieues, nous
» ne sommes plus qu'à une lieue de mon domaine.

» — Oh! pardonnez-moi, monsieur!... vous en êtes » ben plus loin... parce que la Roche-Noire n'est » pas de ce côté-ci. Si vous venez de Clermont, vous » n'avez pas pris le bon chemin pour y arriver..... » — Là! j'en étais sûr! nous nous sommes perdus!... » entendez-vous, messieurs? »

Robineau se retourne et cherche des yeux ses compagnons; mais ceux-ci ont quitté la chaumière pendant qu'il causait avec le paysan.

« Allons!... je gage qu'ils sont allés se promener, » à présent!... Ils ont juré de me faire mourir de » chagrin!... Mais au moins me voilà un peu plus » tranquille sur ma propriété!... Enfin, brave hom- » me, à quelle distance sommes-nous donc de la Ro- » che-Noire? — Mais, monsieur... trois petites » lieues... au plus... — Encore trois lieues!... Et » quel chemin devons-nous prendre? — Ah! main- » tenant!... dame!... ça sera par les traverses..... » Faut d'abord gagner Chadrat, puis alors vous ver- » rez Saint-Amand, puis vous trouverez vot'affaire. » — Si nous le trouvons avant la nuit, nous serons » bien heureux!... Courons chercher ces messieurs, » et en route. »

Robineau quitte la chaumière, en s'informant à des paysans du chemin qu'ont pris ses compagnons; on lui montre les bords du lac, il y court, et ne tarde pas à apercevoir Edouard assis sur le rivage, écrivant avec un crayon sur ses tablettes, tandis qu'un peu plus loin, Alfred danse avec une jeune fille au son d'un fifre dont joue un petit paysan.

« En route, messieurs, il fera bientôt nuit! » crie Robineau. Mais Alfred continue de danser, et Edouard d'écrire.

« Ils ont le diable au corps!... » se dit Robineau qui s'approche d'Edouard, et lui frappe sur l'épaule au moment où celui-ci relit les vers qu'il vient de faire.

« Monsieur Edouard! il faut nous remettre en » route. » Edouard lève les yeux sur Robineau, et s'écrie :

« Que j'aime ce séjour! près de cette onde pure,
Qu'il est doux, sur le soir, d'admirer la nature!...

» — Je vous dis qu'il va faire nuit...

» — Né sous cet humble toit, l'habitant de ces lieux
D'un œil indifférent voit ces monts sourcilleux! ..

» — Nous avons encore trois bonnes lieues à faire » dans les monts sourcilleux, monsieur.

» — Mais, pour un cœur sensible à la mélancolie,
Ce site romantique est plein de poésie!...
Ces rochers escarpés, ces limpides ruisseaux,
Ces sentiers tortueux, ces flexibles roseaux!...

» — Il est bientôt huit heures, et nous nous cas- » serons le cou dans les sentiers tortueux!...

» — Tout m'agite, m'émeut, et cet endroit sauvage
A mes sens étonnés parle un nouveau langage.

» — Ah! pour le coup, si les ruisseaux vous par- » lent; c'est une mauvaise plaisanterie, monsieur » Edouard!

» — Eh bien, mon cher Jules! que dites-vous de

» ces vers? » dit Edouard en se levant et en mettant ses tablettes dans sa poche.

« — Je dis qu'ils sont charmans, admirables..... » mais qu'avec vos vers vous nous ferez passer la » nuit dans ces montagnes, ce qui ne m'amusera » nullement. — Voulez-vous que je vous les re- » dise?... — Non, je veux m'en aller... Et cet Al- » fred qui danse comme un perdu!... Un jeune » homme de son rang, un baron! faire des flic flac » avec une grosse Auvergnate!... Alfred! Alfred!...

» — Une minute! elle m'apprend une *bourrée*, » dit Alfred en continuant de danser, et en faisant tourner la jeune fille dans ses bras. Enfin, la danse finit; Alfred embrasse la petite paysanne, et revient vers ses compagnons en disant: « Messieurs, la danse au- » vergnate n'est pas légère et aérienne; mais je vous » assure qu'elle a son mérite. Aussi, je me promets, » mon cher Robineau, de faire sauter toutes tes » vassales. — Avez-vous fini, messieurs? — Oui, » nous voici prêts à te suivre. — Ce n'est pas mal- » heureux!... Doublons le pas, je vous en prie..... » Ce chemin doit nous conduire à Chadrat, et de là, » s'il plaît à Dieu, nous irons à la Roche-Noire. »

Les trois voyageurs saluent les habitans du village, et se remettent en marche; Alfred en répétant les pas de la bourrée, Edouard en relisant ses vers, et Robineau en regardant à chaque instant à sa montre.

CHAPITRE VIII.

LA MAISON BLANCHE.

On marchait depuis assez long-temps dans les montagnes; on apercevait dans l'éloignement un petit village, mais la nuit commençait à tomber; Alfred est obligé de cesser de danser, parce qu'il risquerait de se jeter dans quelque trou; Edouard ne peut plus lire, et Robineau ne peut plus voir l'heure à sa montre; bientôt même il n'est plus possible de distinguer le village vers lequel on se dirigeait. Alors Robineau se désespère, Alfred rit, et Edouard déclame.

« J'avais prévu ce qui nous arrive! » dit Robineau en poussant un profond gémissement. « Voilà la » nuit, et nous sommes au milieu des montagnes, dans » un pays que nous ne connaissons pas!... A chaque » pas, nous risquons de tomber dans quelque préci- » pice, ou pour le moins de rouler sur une pente » horriblement rapide!... Au lieu de trouver mon » château, nous allons peut-être nous en éloigner » encore... et cela vous fait rire, messieurs! voilà » ce que je ne conçois pas!

» — Veux-tu que nous pleurions, Robineau? ça te » fera-t-il plaisir. Allons! châtelain de la Roche-Noire, » rappelle ton noble courage; quand on va habiter

» un vieux château, on doit avoir le cœur d'un pa-
» ladin!... N'est-ce pas, Edouard? »

Edouard ne répond qu'en déclamant :

« Tout repose dans l'ombre, et le seul Idamore
Des murs de Bénarès s'échappe avant l'aurore.
Quel est ce bois antique où vos pas m'ont conduit?
Mais j'entrevois un temple, et l'astre de la nuit...

» — Vous entrevoyez un temple? » s'écrie Robineau. « Où donc ça?... moi, je ne vois rien du tout.

» — Ah! ah! ah!... Comment, Robineau, tu ne
» reconnais pas les beaux vers de *Casimir Delavi-*
» *gne?* Tu ne vois pas qu'Edouard te déclame le
» *Paria?* — Ma foi, messieurs... je ne me doutais
» pas que vous alliez nous jouer la tragédie à pré-
» sent. Hum!... c'est bon! riez! vous ne savez pas
» ce que vous perdez en n'arrivant pas avant la
» nuit à mon domaine. Vous croyez que nous au-
» rions été reçus tout simplement par le concierge!
» Mais vous auriez vu bien autre chose!... et les
» bouquets, et la danse... et les félicitations qui
» nous attendaient! .. Nous manquons tout cela.

» — Mais comment savez-vous qu'on nous aurait
» fêtés? » dit Edouard.

« — Eh! vraiment, je devine! » s'écrie Alfred;
« François n'est pas allé pour rien en avant... Oh!
» j'y suis... Robineau s'était commandé une récep-
» tion spontanée... avait ordonné qu'on lui fît une
» surprise, avec des *vive monseigneur!* et des pé-
» tards, le tout à l'instar des réjouissances populai-
» res...

» — Non, messieurs, non : je n'avais rien or-

» donné; mais je connais le zèle de François, il
» n'aura pas caché que j'arrivais, et alors il me
» semble assez naturel de penser que cela aura fait
» quelque sensation dans le pays.

» — Eh bien! console-toi; si nous n'arrivons que
» demain matin, ta fête en sera plus belle; on aura
» eu le temps de se préparer, d'apprendre des com-
» plimens et de se débarbouiller, ce qui ne nuit ja-
» mais; à la vérité, si on te tire un feu d'artifice,
» ce sera au soleil; mais c'est l'usage en Chine; et,
» pour le seigneur de la Roche-Noire, il n'y a rien
» de désagréable à avoir quelque point de ressem-
» blance avec un grand mandarin.

» — Et le pauvre François! quelle sera son in-
» quiétude en ne nous voyant point arriver?...
» Vous ne songez pas à cela, messieurs... — Oh!
» mon cher Robineau, ce n'est pas pour François
» que tu es si contrarié!... mais, enfin, tout n'est
» pas désespéré, nous arriverons toujours quelque
» part!...

» — Oui!... quelque part! dans quelque excava-
» tion où nous roulerons sans trouver une branche
» pour nous retenir! on n'y voit plus du tout. —
» Cela devient plus romanesque... voyager la nuit
» dans les montagnes! tu ne sens pas la beauté de
» notre situation. — Il est certain que je ne la vois
» pas en beau : si nous avions des armes encore....
» mais vous avez laissé vos pistolets dans ma chaise
» de poste!... — Il ne nous manque qu'une lance
» pour avoir l'air de chevaliers errans. — Nous n'a-
» vons pas même un bâton, ce qui vaudrait bien
» mieux!... Monsieur Edouard... où êtes-vous donc?
» N'allez pas si vite, vous allez nous perdre... il ne

» manquerait plus que cela !..... aller les uns » sans les autres !... Moi, d'abord, je ne peux pas » marcher vite quand je ne vois pas clair.... eh ! » monsieur Edouard !... »

Edouard s'arrête en prononçant d'un ton lamentable :

« . . . . . Où suis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang! je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides!
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'enfer s'ouvre !....

« — Monsieur Edouard !.. pas de plaisanterie comme » ça ! je vous en prie... Qu'est-ce que vous voyez ? » En disant cela, Robineau a atteint Edouard, et il passe son bras sous le sien. « — Moi, je ne vois rien » du tout. Je vous attends, » répond tranquillement Edouard. « — Robineau, la peur t'ôte donc la » mémoire, puisque tu ne reconnais pas ce que tu » as entendu si souvent aux *Français?* — La peur !... » vous êtes uniques, messieurs; on a peur parce » qu'on ne se soucie pas de passer la nuit en plein » air ! Je ne suis pas d'une santé de fer !... je suis » certain que ça me ferait beaucoup de mal ! — Je » te conseille de te plaindre : tu es gras comme une » caille !... — Ça ne prouve rien, on peut être gras » et délicat... Tenez, donnons-nous le bras tous les » trois ; je me mettrai au milieu, je vous guiderai. — » Tu trembles, Robineau? — C'est que j'ai froid. » — Froid au commencement d'août ! — Dans les » montagnes il gèle toute l'année. — Ah ! ah ! c'est » trop drôle !... — Oui, c'est bien drôle, en effet...

» Pourquoi me suis-je fié à vous pour arriver à mon
» château ?

» — Monsieur Jules, *saint Grégoire* a dit : Quand
» il t'arrive un grand malheur, cherche avec soin,
» et tu verras qu'il y a toujours de ta faute.

» — Il avait bien raison, saint Grégoire !... Ah !
» mon Dieu ! il m'a semblé entendre un rugissement
» près de nous... — Bah ! c'est un bêlement que tu
» veux dire ! c'est que nous approchons d'une
» ferme... — Ou d'une caverne ! — Ah ! victoire,
» messieurs ! je vois une lumière... toute petite, à la
» vérité ; mais enfin c'est une lumière. — Vraiment ?...
» Je ne vois rien, moi... — Tiens au bout de mon
» doigt. — Je ne vois pas même ton doigt... Ah !
» si... je l'aperçois ; dirigeons-nous de ce côté... —
» Si nous allions arriver à la maison de l'ogre !.....
» — Robineau, comme tu es le moins grand, tu se-
» ras le *Petit-Poucet*, toi, et tu déroberas les bottes
» de sept lieues. »

Robineau, qui ne perd pas de vue la lumière, s'écrie bientôt : « Deux, trois, quatre... dix lu-
» mières ! nous sommes sauvés ! c'est un village ;
» c'est Cha... Cha... Ah ! mon Dieu ! comment l'ont-
» ils donc nommé ? — Chadrat. — C'est ça... en
» avant. »

Au bout de cinq minutes, les trois voyageurs se trouvent près des habitations d'où partent les lumières ; mais ces demeures ne sont que de misérables huttes bâties de terre et de paille, et près desquelles les pauvres maisonnettes d'Ayda pourraient passer pour des châteaux. Robineau s'arrête et regarde avec effroi ses compagnons, en prononçant à voix basse : « Ah ! mon Dieu, où sommes-nous ?

» — Tu le vois bien, dans un village. — Il est » joli le village ! on dirait que nous sommes chez » des sauvages. — Il est certain que l'endroit ne » semble pas riche ; mais les habitans peuvent être » de fort bonnes gens... — Ils peuvent être autre » chose aussi... des gens qui logent dans des tau- » pières comme ça !... — Frappons, appelons... ils » ne dorment pas encore, puisqu'on voit de la lu- » mière.

» — Un moment ! messieurs... » dit Robineau en courant au devant d'Alfred, qui se dirige vers la hutte la plus grande. « Un moment... consultons- » nous d'abord ; est-il bien prudent d'aller nous li- » vrer ainsi à ceux qui logent là-dedans ? — Allons, » Robineau laisse-nous tranquilles ! — Au moins, » messieurs, cachez vos clefs de montre, je vous en » supplie, et ne dites pas que vous avez de l'argent... » l'occasion fait le larron. »

Alfred est allé frapper à une petite porte basse et mal jointe, au-dessus de laquelle un trou rond faisait l'office d'une fenêtre. On est quelque temps sans répondre ; enfin, une voix rauque et forte murmure lentement : « Eh ben ! quoi donc qu'est là ?

» — Dis que ce n'est personne, » s'écrie Robineau, que le son de la voix n'a pas rassuré.

« — Ce sont trois voyageurs qui se sont égarés » dans ces montagnes, » répond Alfred.

« — Ce sont trois mendians qui n'ont pas de quoi » souper, » ajoute Robineau.

« — Robineau, si tu ne te tais pas, je te fais rou- » ler au bas de cette colline, » dit Alfred impatienté. Comme on ne répondait pas dans la chaumière, Edouard s'en approche et crie : « Ouvrez-nous,

» bonnes gens; nous paierons bien vos peines et le » guide que vous nous donnerez.

» — C'est-à-dire que nous prierons pour vous, » ajoute Robineau, « car nous avons oublié notre » bourse. »

La porte de la hutte s'ouvre, et un homme ayant une veste en peau de chèvre, comme les bergers de la Suisse, en sort, et regarde d'un air stupide les trois jeunes gens.

« Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça! » dit Robineau en se plaçant derrière ses compagnons; « c'est un orang-outang ou un faux monnayeur! »

Le paysan, après avoir considéré les jeunes gens en silence, leur montre l'entrée de sa hutte en disant : « Voulez-vous entrer chez nous, messieurs?

» — Volontiers, » dit Alfred; et il pénètre dans la hutte, où Edouard le suit; alors Robineau, qui ne veut pas rester seul, se voit obligé d'entrer aussi dans la demeure du berger.

L'intérieur de la hutte était plus grand qu'on ne l'aurait supposé du dehors. Cette grossière habitation se terminait en pointe et recevait du jour par le haut. Le bas était divisé en deux compartimens; mais la cloison, faite avec quelques mauvaises planches que rien ne joignait, semblait plutôt devoir soutenir les murs et empêcher qu'ils ne s'éboulassent sur les habitans que servir à les séparer.

Du feu était allumé dans un coin de la première pièce; sur des bourrées pétillantes était placée une grande marmite de terre; une femme d'une quarantaine d'années, assise ou plutôt accroupie devant le feu, tournait avec une cuiller de bois le contenu de la marmite; près d'elle, trois garçons déjà grands

et forts se tenaient sur leurs genoux, contemplant aussi ce qui était sur le feu; plus loin, un vieillard encore vigoureux était assis sur des bottes de paille, et caressait un vieux bouc couché près de lui. Une lampe, placée sur une petite table de bois, n'éclairait que faiblement ce tableau, parce que la fumée produite par le feu formait des nuages qui ne se dissipaient que lentement par l'ouverture du haut de la maison.

Les trois voyageurs sont entrés. Ils s'arrêtent pour examiner le singulier tableau qui est sous leurs yeux; les habitans de la hutte les regardent aussi, mais avec un étonnement niais et sans se déranger.

« C'est fort original! » dit Alfred à ses amis. « — C'est fort laid! » dit Robineau. « — C'est un » intérieur tout-à-fait pittoresque, et qui a une » couleur très-locale! » dit Edouard.

« — Je ne sais pas s'il a une couleur, » murmure Robineau; « mais il sent bien mauvais, l'intérieur » pittoresque!...

» — Bonnes gens, où sommes-nous, s'il vous » plaît? » dit Alfred.

« — A Chadrat, » répond le vieillard.

« — A Chadrat! » s'écrie Robineau; « comment, » c'est ça Chadrat!... et on ose appeler cela un vil- » lage!... je n'en voudrais pas pour mes chevaux. »

Sans paraître écouter Robineau, le berger, qui est entré avec les étrangers, fait un signe impératif aux jeunes garçons assis près du feu; alors ceux-ci se décident, quoique avec peine, à se lever; puis approchent des espèces de petits bancs de bois aux voyageurs.

« Asseyez-vous... reposez-vous, messieurs, » dit

l'Auvergnat. Alfred et Edouard s'asseyent. Robineau considère avec frayeur les trois grands garçons qui se sont levés, et regarde du coin de l'œil l'entrée de la hutte; mais ses compagnons ne font aucune attention aux signes qu'il leur fait, il se décide donc à s'asseoir aussi.

« Nous aurions bien voulu arriver ce soir à un » domaine appelé la Roche-Noire, » dit Alfred; « connaissez-vous cela? »

Les paysans se regardent et secouent la tête négativement.

«—Parbleu!... ne veut-il pas que ces rustres, ces » idiots, connaissent mon château? » se dit Robineau.

« — Et la ville de Saint-Amand, vous la connais- » sez? » dit Edouard. « —Saint-Amand-Talende?... » oh! oui, monsieur! — En sommes-nous éloignés? » — Pas trop... quoique ça, i gnia encore du che- » min. — Ecoutez, brave homme, ces trois grands » gaillards sont vos fils, je gage? »

Le paysan fait un signe affirmatif.

« Eh bien! comme ils doivent connaître par cœur » ces montagnes, faites-nous le plaisir de nous en » donner un pour guide... tous les trois, s'ils le » veulent; nous les paierons bien.

» — Oui, » dit Robineau; « on les paiera à la » ville... nous y avons notre argent. »

Les paysans se regardent quelque temps en silence; puis le père dit à ses enfans : « Voulez-vous y aller, » petiots? »

Les jeunes garçons semblent hésiter; enfin, le glus grand répond à voix basse : « C'est qu'il fau- » drait passer près de la Maison Blanche.

» — La Maison Blanche! qu'est-ce que c'est que » cela? » dit Alfred; « est-ce une auberge?... »

Les paysans font signe que non.

« Est-ce une ferme, est-ce un cabaret? » dit Edouard. Les paysans se taisent encore, et Robineau murmure entre ses dents : « Voilà des rustres qui sont terri- » blement butors! »

Le vieillard se rapproche des voyageurs, et leur dit d'un air mystérieux : « La Maison Blanche!... » c'est un endroit que je n'aimons guère le jour et » encore moins la nuit!... c'est un lieu dangereux!... » c'est par là qu'arrivent toujours les malheurs!... » c'est un endroit ensorcelé, enfin!...

» — Ah! ah! ah! comment mes bonnes gens! vous » croyez aux sorciers? » dit Alfred; tandis que les villageois, surpris de ce que l'on ose rire quand ils parlent de la Maison Blanche, font quelques pas en arrière, et regardent les voyageurs avec une sorte d'étonnement mêlé d'effroi.

Robineau, qui vient de s'apercevoir que les gens dont il avait peur sont eux-mêmes fort timides, se lève brusquement; et, se promenant alors d'un pas ferme dans la hutte, s'écrie : « Comment, pauvres » paysans! vous êtes bêtes à ce point là?... vous » ajoutez foi à des contes de magie, de diables? Des » gaillards comme vous, de cinq pieds six pouces!... » ça fait de la peine pour vous!... ça me... aye!... »

Dans le feu de son discours, Robineau a manqué de renverser la marmite, et il vient de s'apercevoir qu'il marchait sur les fagots allumés.

« Messieurs, » dit Edouard, « je ne vois rien de » bien surprenant à ce que les habitans d'un petit » village situé dans les montagnes, loin des chemins

» fréquentés, et qui semblent encore avoir les mœurs
» du premier âge, ajoutent foi à des erreurs, dont
» il n'y a pas si long temps que nous sommes gué-
» ris... et le sommes-nous bien encore? Dans Paris,
» dans cette ville, centre des lumières et de la civili-
» sation, de notre temps, mademoiselle Le Normand
» a fait fortune, et des tireurs de cartes, des nécro-
» manciens, reçoivent de nombreuses visites des
» classes les plus élevées de la société; les hommes
» ont un penchant décidé pour l'erreur; les Romains
» avaient des aruspices, des sibylles; les Grecs, des
» oracles, des pythonisses; les Gaulois, des druides;
» les Egyptiens, leurs mystères d'Isis, d'Eleusis,
» d'Apis et d'Anubis; et les prophètes juifs sont
» bien au-dessus de tous les magiciens du moyen
» âge! Enfin, messieurs, je vois que des grands
» hommes, des gens de beaucoup d'esprit, ont été
» superstitieux; et, sans croire comme Platon à
» l'existence des sorciers, je ne vois rien d'extraor-
» dinaire à ce que les habitans d'un misérable ha-
» meau aient une faiblesse pour laquelle les hommes
» policés montrent tant de penchant.

» — Mon cher Edouard, je ne fais pas un crime
» à ces bonnes gens de leur ignorance; je n'entre-
» prendrai point de les guérir de leur superstition,
» parce que je pense que cela pourrait être trop long;
» mais je te ferai observer qu'il ne s'agit pas de sa-
» voir si tous les peuples ont cru à la magie, mais
» seulement si ces jeunes gens, qui me paraissent
» avoir de quatorze à seize ans, veulent nous
» servir de guides pour que nous arrivions ce soir
» à la ville prochaine.

» — Oui, c'est ça, » dit Robineau; « il n'est pas

» question de faire de l'esprit... il faut aller au » fait. Voyons, jeunes Auvergnats, voulez-vous » nous conduire à Saint-Amand? je suis le seigneur » de la Roche-Noire, je vous récompenserai magni- » fiquement. »

Ni les prières, ni les promesses de Robineau ne peuvent décider aucun des habitans de la hutte à conduire les voyageurs; la crainte que leur inspire la Maison Blanche, près de laquelle il faudrait passer, est plus forte chez eux que le désir d'obliger.

« Ma foi, messieurs, » dit Alfred, « puisque ces » montagnards sont décidés à ne point nous con- » duire avant le jour, nous n'avons qu'un parti à » prendre, c'est de passer la nuit ici.

» — Passons ici la nuit, » dit Edouard :

J'en ai l'heureuse promesse,
Vers le milieu de la nuit
L'amour m'ouvrira sans bruit
L'alcôve de ma maîtresse!...

» — Oh! oui! » dit Robineau; « si vous trouvez » ici une alcôve, vous serez bien adroit! Moi! mes- » sieurs, il me semble qu'avant de nous résoudre à » coucher dans cette souricière où l'on étouffe... » sans compter que cela ne sent pas la rose, nous » devrions nous adresser à d'autres habitans du vil- » lage; ils ne sont peut-être pas tous aussi poltrons » que ceux-ci...

» — Eh! mon cher, ils sont tous aussi superstitieux!... Tu vois bien que cette Maison Blanche » est pour eux ce que la Dame Blanche est pour les » habitans de Glendearg, dans le *Monastère* de » Walter Scott.

» — Il n'est pas question de roman, nous ne
» sommes pas en Ecosse; je ne veux pas coucher ici,
» moi; et je vais vous montrer que je sais me tirer
» d'affaire. »

En disant ces mots, Robineau marche vers la porte de la hutte; il l'ouvre, et alonge la tête en dehors; mais, effrayé de la profonde obscurité qui règne dans les montagnes, que la lune n'éclaire plus, et ne distinguant pas une seule lumière dans les habitations voisines, Robineau rentre vite sa tête, referme la porte, et revient tristement vers ses compagnons en disant : « Allons, puisque ça vous fait
» plaisir !... couchons ici, je le veux bien. »

Alfred demande au chef de la famille si cela ne le gênera pas de les laisser passer la nuit dans sa demeure. Bien loin de là, l'Auvergnat, sa femme, son père et ses enfans, témoignent aux jeunes gens que la maison est à leur disposition; nos voyageurs remarquent que si les habitans de Chadrat sont lourds et stupides, ils sont humains, bons et hospitaliers; vertus que l'on ne rencontre pas toujours chez les gens fins, spirituels, et bien appris.

Dès qu'il est décidé que nos voyageurs passeront la nuit dans la demeure des Auvergnats, ils ne songent plus qu'à se mettre à leur aise, et à se conduire comme s'ils étaient de la famille. Alfred et Edouard prennent gaîment leur parti; ils rient, chantent et causent avec les paysans; Robineau seul fait toujours la mine et regarde tout d'un œil mécontent.

« Quel est votre nom, brave homme? » dit Alfred au berger. « — Moi, monsieur, je m'nomme
» Claude, ma femme Claudine...

» — Et je gage que les enfans s'appellent Claudi-
» net, » se dit Robineau en haussant les épaules.

« — Que faites-vous? — Je suis berger.... — Et
» vos enfans? — Ils cultivent la terre, nous avons
» un p'tit champ près d'ici. — Et votre père? —
» Oh! il ne fait plus rien, il se repose... Pour not'
» femme, alle fait la soupe et nous l'apporte aux
» champs. — Êtes-vous contens de votre sort? —
» Comment que vous dites, monsieur? — Je vous
» demande si vous vous trouvez heureux? — Pardi!
» quoi qu'il nous faudrait donc de plus? J'avons de
» quoi manger, de quoi nous vêtir, une bonne hutte
» pour nous loger : est-ce que ce n'est pas assez?

» — Mon ami, » dit Edouard à Alfred, « voilà
» l'homme dans sa condition primitive, sans ambi-
» tion, sans envie; la nature ne lui a donné que
» des goûts simples et purs, il ne voit point le bon-
» heur au-delà du lieu dans lequel il est né, et ses
» désirs ne passent jamais le sommet des montagnes
» qui entourent son habitation. Je soutiens que
» voilà l'homme que Diogène voulait trouver, mais
» qu'il cherchait en vain parmi un peuple adonné à
» tous les plaisirs, raffiné dans ses goûts, et esclave
» de ses passions.

» — Si c'est là l'homme de Diogène, » dit Robineau
en se balançant sur son banc, « il est propre et élégant!

» — Qu'y a-t-il là dans cette marmite? C'est vo-
» tre souper, sans doute? » dit Alfred. « — Oui,
» monsieur, c'est la soupe. — Eh bien! mes amis,
» nous la mangerons avec vous. Nous avons déjà
» soupé à Ayda; mais c'est égal, nous souperons
» encore, n'est-ce pas, Edouard? — Oui, sans dou-
» te: nous tiendrons compagnie à nos hôtes..... Et

» puis ce repas a pour moi je ne sais quoi de pi-
» quant!...

» — Ils ne sont pas dégoûtés! » se dit Robineau.

La soupe étant prête, on apporte la grande marmite au milieu de la compagnie; comme la table serait trop petite pour que chacun eût place autour, les montagnards trouvent plus simple de s'asseoir par terre. Alfred et Edouard en font autant; Robineau seul reste sur son banc en disant à ses amis : « Comment!
» messieurs, vous vous mettez à terre? — Pourquoi
» pas? » dit Alfred; « il faut faire comme ces bon-
» nes gens. — C'est le siége le plus naturel, » dit Edouard.

« — Vous avez l'air de sauvages! — Mon ami, les
» sauvages sont les enfans de la nature, et nous
» sommes ceux des préjugés. — Alors, messieurs,
» demain je sortirai d'ici sans culotte, et je dirai
» que c'est le costume le plus naturel. — Ah! Ro-
» bineau, c'est différent! la décence fut de tous les
» temps... les feuilles de figuier datent de loin! Au
» reste, tu es absolument le maître de montrer ton
» derrière aux habitans de Chadrat, et même à ceux
» de ton domaine, si ça te fait plaisir. Comme tu
» viens d'acheter le château, ils croiront que c'est un
» ancien usage que tu veux faire revivre, et il est
» possible qu'ils se décident à t'imiter, ce qui de-
» viendrait extrêmement piquant, surtout les jours
» de grande réunion. »

Pendant cette conversation, la maîtresse du logis distribuait des assiettes de bois et des cuillers à tout le monde. Le vieux père coupait des tranches de pain bis. Malgré sa répugnance, Robineau accepte une assiettée de soupe, et finit par manger comme les au-

tres, quoiqu'en murmurant après la soupe, qu'il trouve trop épaisse et trop salée, et en jurant après le vin, qu'il trouve trop vert. Mais les montagnards ne s'aperçoivent point de son humeur, ils lui mettent à chaque instant de nouvelles cuillerées de soupe dans son assiette, quoiqu'il crie : « J'en ai assez ! » Et le vieillard partage son écuelle avec le vieux bouc qui est près de lui, et qui semble être un ancien ami de la famille.

Pendant le souper, Edouard ramène la conversation sur la Maison Blanche, parce que le peu qu'on en a dit a piqué sa curiosité. « Contez-nous donc, » bonnes gens, ce que vous savez sur cet endroit » qui vous effraie, » dit-il aux montagnards. « Depuis quand cette Maison Blanche est-elle la terreur du pays?

» — Ah! oui, contez-nous cela, » dit Alfred. « J'aime les histoires de revenans, moi!... cela fait » frémir!... c'est charmant! »

Robineau ne dit rien, mais il rapproche un peu son siége du cercle formé par les assistans.

« — Dame! messieurs, » dit le vieillard, « il n'y » a pas long-temps que la Maison Blanche nous fait » peur à tré-tous. Faut vous dire d'abord qu'elle » est située pas ben loin d'ici, c'est en descendant à » gauche, au bas de la montagne. On entre dans » une petite vallée, ben gentille, où qui gnia des vi- » gnes et puis de la luzerne, et puis de beaux noyers, » la Maison Blanche est au milieu de tout ça.

» — Il paraît que, du moins, elle n'a pas rendu » le sol stérile... Et à qui appartient cette maison?

» — Oh! monsieur... c'est là justement c'qu'on » n'sait pas; car, depuis une vingtaine d'années

» qu'elle est bâtie, elle n'a jamais été habitée..... si
» ce n'est par le diable depuis queuque temps. Fi-
» gurez-vous, monsieur, que, à trois cents pas de
» la Maison Blanche, il y a une jolie maisonnette,
» une espèce de petite ferme qui appartenait autre-
» fois à un nommé André Sarpiotte. André était à
» son aise, il avait de nombreux troupiaux et des
» écus; si ben qu'il fit bâtir c'te maison, que nous
» appelons la Maison Blanche, parce que, dans sa
» nouveauté, elle était ben jolie, ben blanchette et
» ben plus belle que toutes celles des environs! Si
» ben donc que André Sarpiotte fit bâtir la maison
» dans le dessein de la vendre à queuqu'un qui en
» voudrait; mais, dame! la maison est grande, elle
» a un beau jardin enclos de murs, et tout ça était
» trop cher pour nous autres!... Ça fait qu'alle res-
» tait à André; mais il s'en consolait avec sa petite
» femme, car il était marié, André, et sa femme
» venait justement de lui donner un petit enfant....

» — Mais, mon brave homme, il me semble que
» tout cela n'a pas de rapport avec les terreurs dont
» cet endroit est l'objet?

» — Oh! que si, monsieur! oh! que si! Tout ça
» se touche, v'là que j'y arrivons. Un beau matin, on
» apprit dans le village que la femme d'André ve-
» nait de prendre un enfant pour le nourrir avec le
» sien. C't'enfant était une petite fille. Personne,
» dans le pays, n'avait vu les parens; mais André
» disait que c'étaient des gens d'un peu loin, et qui
» n'étaient pas riches; cependant, on remarqua ben que
» la femme d'André était encore mieux mise, et qu'alle
» avait tout plein de biaux affiquets, et qu'André se
» donnait encore plus de bon temps. Comme il était en

» bonheur, six mois après, il vendit sa Maison Blanche
» à un étranger qui voyageait dans ce pays; l'acte fut
» passé cheu le notaire de Saint-Amand. Le mon-
» sieur s'appelait, dit-on, Gervais, c'est tout ce qu'on
» en sut; car, voyez le plus étonnant, ce monsieur
» fit venir des meubles et tout ce qu'il faillait dans
» la maison, mais il ne l'habita jamais; il s'en alla
» ben vite, et on ne l'a pas revu depuis... c'qui fait
» ben penser que déjà le diable s'était emparé de la
» maudite maison, et que ce pauvre acheteur, ayant
» découvert ça, se promit ben de n'y pus revenir.

» Cependant, on ne s'apercevait encore de rien
» dans le pays, on trouvait seulement surprenant
» que le maître de la maison ne vînt jamais habiter
» sa propriété. Le temps s'écoula, la petite fille
» qu'André et sa femme avaient prise, était tou-
» jours chez eux. Au bout de deux ans, ils dirent
» que ses parens étaient morts, et qu'ils adoptaient
» l'enfant; mais, ma fine, c'te bonne action ne leur
» porta pas bonheur. Leur propre enfant mourut;
» et un an après, André, qui avait le défaut de boire
» un peu trop, se laissa, en revenant des fêtes de
» Saint-Gall, rouler dans un trou, d'où on ne le
» retira pas vivant.

» V'là donc qui gn'avait pus à la ferme que la
» veuve d'André et la petite Isaure, c'est le nom de
» la petite fille qu'ils ont adoptée. C'est alors qu'on
» commença à remarquer qu'il se passait dans la
» Maison Blanche des choses extraordinaires. D'a-
» bord, dans c'te maison, où gn'avait personne, on
» aperçut queuquefois le soir, en passant, des lu-
» mières aller et venir dans les chambres; puis on
» entendit dans le jardin des trépignemens... comme

» des pieds de cheval!... Vous pensez ben qu'on
» trouva ça effrayant. Si c'eût été le maître de la
» maison qui fût venu, on l'aurait aperçu!... il ne
» se serait pas caché, ne serait pas venu que la nuit!
» Tout cela commença à faire jaser... à donner des
» idées... et puis c'te maison, dont les fenêtres et
» les portes étaient toujours fermées, mais dans la-
» quelle on entendait des bruits sourds et où l'on
» voyait de la lumière, vous sentez ben que ça n'é-
» tait pas clair du tout!...

» — Mais la veuve d'André, qui demeurait tout
» près de la Maison Blanche, devait avoir plus peur
» que les autres?

» — Pas du tout, monsieur; et v'la encore ce qui
» n'était pas clair; quand on parlait à la veuve Sar-
» piotte de ces bruits, de ces lumières, elle répon-
» dait que nous étions des imbécilles, et que, d'ail-
» leurs, ça ne nous regardait pas.

» — Il paraît que la veuve Sarpiotte était un es-
» prit fort. — Ma fine, monsieur, je ne savons pas
» si c'était un esprit; mais tout ça ne l'a pas empê-
» chée d'aller rejoindre son mari... douze ans plus
» tard, à la vérité!

» — Ah! la fermière est morte aussi?

» — Oui, monsieur; elle est morte il y a près de
» trois ans, laissant, par testament, sa ferme, ses
» vaches, ses chèvres, enfin tout ce qu'elle avait, à
» la petite Isaure, qui avait alors quinze ans...

» — Et cette jeune fille continua-t-elle d'habiter
» près de la Maison Blanche? — Mon Dieu, oui,
» monsieur! et pas pus effrayée que si elle était au
» milieu du village; et cependant, après la mort de
» la veuve d'André, on remarqua que les appari-

» tions étaient ben plus fréquentes dans la maison
» abandonnée. Avant, on était souvent six mois sans
» rien entendre; à c'theure, il ne s'en passe guère
» deux sans qu'on n'ait la certitude qu'il y a eu
» du monde, la nuit, dans la maison; enfin, der-
» nièrement, Jacques, qui avait passé devant, la
» veille, et qui avait ben remarqué que tous les vo-
» lets en étaient fermés, en repassant le lendemain
» au petit jour, a aperçu distinctement deux volets
» ouverts à des fenêtres du premier! Vous sentez
» ben qu'ils ne se sont pas ouverts tout seuls. Le
» lendemain au soir ils étaient fermés. Et c'te petite
» fille, qui n'a pas encore dix-huit ans, à ce que je
» croyons, habite seule, près d'un endroit si ef-
» frayant!... d'un endroit où, nous autres hommes,
» je n'osons point passer quand il fait noir... Oh!
» c'est ben louche, ça!... Aussi, les anciens du pays,
» et j'suis un d'ceux-là, moi, j'avons rassemblé
» toutes les circonstances, et j'en avons tiré c'te rai-
» son : c'est que c'te petite fille... n'est pas une fille
» ordinaire.

» — Comment! est-ce que vous croyez que c'est
» un garçon? » dit Alfred en riant.

« — Nenni, monsieur; ça n'est pas ça encore;
» mais, voyez-vous, j'avons ben remarqué que c'est
» de son arrivée chez André que datent tous les
» événemens extraordinaires qui se sont passés. La
» vente de la Maison Blanche à un homme qu'on ne
» revoit plus; la maison toujours fermée, mais dans
» laquelle on aperçoit quelquefois de la lumière...
» et puis, comme un fantôme noir, qu'on voit rô-
» der par-ci, par-là, autour de la ferme...

» — Ah! il y a un fantôme? » dit Edouard.

« — Il y a un fantôme? » répète Robineau, qui, petit à petit, pendant le récit du vieillard, avait tellement rapproché son banc, qu'il se trouvait alors au milieu du cercle formé par les auditeurs.

«—Oui, messieurs, oui, gnia un fantôme... ou un » lutin, qui se montre de loin à loin dans la vallée. » — Vous l'avez vu, bon vieillard? — Non, mon » sieur, oh! non; mais Claude l'a vu.

» — Je ne l'ons pas vu moi-même, » répond Claude; « mais Pierre, not'fils aîné, l'a aperçu.

» — Ce n'est pas moi, » dit Pierre, « c'est Joseph.

» — Je ne l'avons pas justement aperçu, » dit Joseph; « mais c'est Nicolas, avec qui j'étais, qui » m'a dit qu'il avait cru voir queuque chose.

» — Oh! d'après cela, » dit Alfred, « voilà l'exis- » tence du fantôme bien prouvée; mais revenons à » la petite Isaure, qui n'est, dites-vous, ni un gar- » çon, ni une fille, ce qui lui donnerait alors un » certain point de ressemblance avec les lutins.

» — Eh ben! monsieur, pour en revenir, j'croyons » nous autres, que pour n'avoir pas peur du diable, » il faut être ben avec lui; et j'nous disons... mais » tout bas, quoique ça, que c'te jeune fille pourrait » ben être ensorcelée... ou tout au moins avoir des » manigances que je ne connaissons pas, pour se » moquer des démons. Enfin, voyez! v'là la famille » dans laquelle on la reçoit, où tout le monde » meurt...

» — Oui, dans l'espace de quinze ans...

» — Mais cette jeune fille vit donc maintenant » tout-à-fait seule?

» — Oui, messieurs, seule... près de la Maison » Blanche!... où des gens comme nous n'voudraient

» pas rester en compagnie!... C'est ben surprenant.
» Et puis, voyez-vous, c'te jeune Isaure ne ressem-
» ble pas aux autres filles de nos montagnes; et
» pourtant, puisqu'elle y a été élevée, elle ne devrait
» pas en savoir plus que nous... car, quoique à leur
» aise, André et sa femme n'étions pas des savans.

» — Comment! cette jeune fille est plus instruite
» que les habitans de ces montagnes?

» — Oh! j'crois ben!... alle sait tout plein de
» choses!... Alle sait d'abord lire dans les livres im-
» primés... on dit même qu'alle vous lit là-dedans
» tout couramment! et cependant André Sarpiotte
» n'était pas ben malin là-dessus! Comment se fait-il
» qu'alle en sache plus que son maître?

» — Cela se voit tous les jours, bon vieillard; en-
» suite.

» — Ensuite, elle chante tout plein de chansons
» que nous ne connaissons pas et qui ne sont pas du
» pays... J'vous demande qui peut les lui avoir ap-
» prises? Ensuite, elle vous a, en parlant, des ma-
» nières, des révérences... comme une demoiselle de
» la ville, dà!

» — Et puis, » dit Claudine, qui jusque-là avait laissé avec respect parler le vieillard, « vous ne dites
» pas tout, mon père, Isaure est aussi très-savante
» pour ce qui est de planter les arbres, de cultiver
» les fleurs, de semer les grains; elle a là-dessus un
» savoir étonnant! Faut voir le jardin de la ferme,
» tout y vient, que c'est une merveille!... et, pour
» soigner les bestiaux, est-ce qu'elle n'a pas aussi
» des remèdes!...

» — Elle a des remèdes pour les bêtes? » s'écrie Robineau d'un air stupéfait.

« — Oui, monsieur; dernièrement elle a guéri sa » vache qu'avait l'air de vouloir crever, avec je ne » sais quelle herbe qu'alle lui a fait manger; et la » chèvre de Jeannette, qu'avait une grosseur sous le » ventre; eh ben, c'est encore Isaure qui l'a guérie, » avec je ne sais queu drogue qu'alle lui a fait » prendre.

» — Comment! c'est elle qui a guéri la chèvre de » Jeannette! » s'écrie le berger. « Ah ben, ma fine! » toutes mes chèvres pourraient ben mourir avant » que je permettions à la petite Isaure de les tou- » cher. Je pense, messieurs, que v'là assez de choses » qui prouvent que c'te jeune fille est en intelligence » avec Satan.

» — Il est certain, » murmure Robineau, « que » si elle guérit les vaches et les chèvres..... c'est » qu'elle en sait long.

» — Enfin, messieurs, pour une fille élevée dans » ces montagnes..... eh bien, alle n'a pas du tout » not'allure; alle vous parle queuquefois avec des » mots que je ne comprenons pas... elle a, enfin, un » langage tout doré, tout mielleux, qui n'est pas » celui de nos chevrières.

» — Parbleu! je serais bien curieux de voir cette » jeune fille, » dit Alfred. « — Et moi aussi, » dit Edouard.

« — Ma foi, » dit Robineau, « je vous réponds » que cela ne me tente pas du tout!

» — Mais venons au plus intéressant, » reprend Alfred; « comment est-elle cette Isaure? Vous ne » nous l'avez pas dépeinte; a-t-elle aussi dans la » figure, dans les traits, quelque chose de diabo- » lique?

» — Dame, messieurs !... quant à ça, » dit le berger, « je devons convenir qu'alle n'est pas mal..... » i gn'en a même dans le pays qui prétendent qu'elle » est jolie.

» — Oh ! oui, mon père, » disent les trois fils de Claude ; « alle est ben gentille, Isaure... et elle a un » sourire ben doux !

» — Allons, taisez-vous, petiots ! » dit Claudine ; « vous ne vous y connaissez pas !... Moi, je vous dis » qu'il y a dans ses yeux bleus queuque chose de » malicieux qui cache de la traîtrise !... et que sa » voix douce n'est encore qu'une fausseté pour at- » traper son monde. D'ailleurs, est-ce qu'une petite » sorcière comme ça peut être jolie !

» — Non, » dit Robineau, « je suis de l'avis de » l'Auvergnate, une sorcière est toujours horrible.

» — Belle ou non, » dit le berger, « ce qu'il y a » de certain, c'est que chacun, dans le pays, l'évite » au lieu de la rechercher. Quand on la voit d'un » côté, on prend d'un autre. Quand elle conduit ses » chèvres sur la montagne, on descend bien vite » dans la plaine... et, dame ! on a raison, parce » qu'elle serait capable de vous jeter un sort, de vous » porter malheur !...

» — Oui, oui, » dit Claudine ; « et si la brebis de » Bastien est morte, je sommes ben sûre que ça » vient de ce que l'autre jour Isaure l'a caressée.

» — Ah ! ma mère, » dit un des jeunes Auvergnats, « la brebis de Bastien s'était laissé rouler de » cinquante pieds de haut.

» — C'est possible, » reprend Claudine ; « mais » pourquoi a-t-elle roulé ? c'est parce qu'elle avait

» été touchée par Isaure; sans ça! croyez-vous pas
» que le pied lui aurait manqué?...
» —C'est juste, » dit le vieillard.

« Voilà bien les raisonnemens de l'ignorance, »
dit Edouard; « les choses les plus simples devien-
» nent surnaturelles aux yeux de ces bonnes gens!...
» Ils ne veulent point rechercher les causes, ils rap-
» portent tout à l'idée dont ils sont frappés; et voilà
» une jeune fille fort gentille et fort douce peut-être,
» qui devient un objet d'effroi pour ces monta-
» gnards, parce qu'elle demeure paisiblement dans
» un lieu qu'ils se sont figuré devoir être habité par
» le diable!... Mais du moins ces paysans ne quit-
» tent point leurs huttes... ils sont excusables!...
» Et combien de gens dans les villes chez lesquels
» l'éducation n'a point détruit la superstition!...

» — Tiens, Édouard, toi qui a tous les sentimens
» d'un ancien paladin (excepté la fidélité), tu devrais
» faire ici, comme dans le *Château du Diable*, vieille
» pièce que l'on a donnée jadis à la Cité, aller visi-
» ter cette maison ensorcelée, et délivrer la jeune
» Isaure, qui est peut-être une princesse déguisée,
» du charme qui la retient avec ses vaches et ses
» chèvres!... Quant à moi, je me promets bien de
» voir, dès demain, la jeune fille; je voudrais de
» bon cœur que ce fût une sorcière; car, n'en ayant
» point encore vu, je serais enchanté de savoir com-
» ment elles sont faites. Robineau, tu viendras de-
» main avec nous voir la Maison Blanche, n'est-ce
» pas?

» — Oh! demain, messieurs, il faut espérer que je
» serai dans mon château; alors vous pourrez aller
» courir où vous voudrez; mais du diable si je vous

» accompagne!... je me souviendrai trop long-temps
» de notre voyage dans les montagnes!... »

Les jeunes gens rient de l'humeur de leur compagnon. Mais le repas du soir est terminé, et déjà les Auvergnats songent à se livrer au repos.

« Messieurs, » dit Claude aux voyageurs, « j'vou-
» drions ben avoir des lits à vous offrir; mais, nous
» autres, j'couchons tout bonnement sur de la pail-
» le... J'n'avons que ça à vous donner... et puis des
» peaux de mouton que j'gardons pour l'hiver.

» — Nous serons toujours fort bien, » dit Alfred;
« d'ailleurs, une nuit est si vite passée;

» — Au moins, » dit Robineau en faisant la grimace, « si vous n'avez pas de lit, donnez-moi les
» peaux de mouton, ça sera plus doux que votre
» paille!

» — Oui, monsieur; j'allons vous arranger ça. »

On fait, dans un coin de la hutte, une couchette avec des peaux de brebis; mais Alfred et Edouard préfèrent se mettre sur de la paille, dans laquelle ils se roulent en riant; tandis qu'un peu plus loin, les trois jeunes Auvergnats se jettent sur la leur. Le vieillard a déjà imité ses enfans; il s'est étendu près de son bouc. Pour Claude et sa femme, ils vont se coucher dans l'autre partie de la hutte, à laquelle une espèce de rideau en grosse toile sert de porte. Mais, avant de se retirer près de sa femme, Claude souffle la lampe, et quelques lueurs qui s'échappent encore du feu éclairent seules l'intérieur de la hutte.

« Pourquoi donc éteignez-vous la lumière? » s'écrie Robineau. « — Oh! monsieur, ça serait dange-
» reux d'en conserver la nuit; si le feu prenait ici,
» je serions tous grillés comme des charbons. »

Et en disant cela, le montagnard jetait de l'eau sur les débris du feu pour achever de l'éteindre.

« Comme c'est amusant! » dit Robineau; « cou-
» cher sans lumière!... moi qui, à Paris, ai tou-
» jours ma veilleuse!... Ah! dites donc, montagnard,
» avez-vous eu soin de bien fermer la porte de vo-
» tre chaumière? »

Le berger ne répond plus; il est déjà allé retrouver sa femme, près de laquelle il se couche, et bientôt des ronflemens prolongés, auxquels s'unissent ceux du vieillard et des trois fils, annoncent que toute la famille goûte un profond repos.

« Comme c'est gracieux! » dit Robineau en se jetant avec humeur sur les peaux de mouton; « dormez
» donc au milieu d'un bruit comme celui-là!... Il
» me semble que je suis à un enterrement, et que
» j'ai six serpens dans les oreilles!

» Dites donc, messieurs, est-ce que vous pouvez
» dormir? »

Alfred et Edouard, pour toute réponse, feignent de ronfler aussi.

« Ils dorment!... ils sont bien heureux!... Mais
» ce paysan ne m'a pas répondu au sujet de la
» porte..... allons nous assurer si nous sommes en
» sûreté. »

Robineau se lève, se dirige à tâtons vers la porte, en trouve le loquet, le lève, ouvre, et voit avec effroi que du dehors on peut également l'ouvrir.

« Comme ces paysans sont imprudens! » s'écrie-t-il; « une porte qui s'ouvre du dehors!..... Nous
» sommes en sûreté comme sur la grande route!...
» Holà!.... monsieur Claude!.... Et les enfans?...
» Dites donc, vieux papa! répondez donc un peu... »

Aux cris, au tapage que fait Robineau, le vieillard se réveille en disant : « Quoique vous avez » donc, monsieur?

» — Comment! ce que j'ai! Je trouve fort mau- » vais qu'il n'y ait pas au moins un verrou à votre » porte... le premier voleur peut entrer et nous as- » sassiner.

» — Eh! monsieur, gnia pas de voleur dans le » pays!... D'ailleurs j'n'avons rien qu'on puisse nous » voler, nous autres...

» — Ah! nous autres!... c'est cela! voyez-vous » l'égoïsme!... ils ne pensent qu'à eux... Mais moi, » vieux paysan, je ne serais pas content si on m'em- » portait seulement mon chapeau... Dites donc, » vieux père!... »

Le vieillard s'est rendormi, et Alfred dit à Robineau :

« Veux-tu laisser ces bonnes gens dormir en » paix... Auras-tu bientôt fini ton tapage?

» — Ah! tu ne dors donc plus, toi? — Parbleu, » au train que tu fais!... — C'est que cela n'a pas » le sens commun d'être dans son lit à la merci des » passans! — Est-ce qu'il passe quelqu'un à l'heure » qu'il est?... — On ne sait pas... Enfin, je vais » mettre la table devant la porte, ça sera toujours » une petite résistance!.. — Que ne t'y mets-tu toi- » même? — C'est ça! pour vous servir de chevaux » de frise... Ah Dieu! quelle jolie nuit je vais pas- » ser!... pourvu que je trouve la table... »

Robineau cherche à tâtons; et ayant trouvé la table, la place devant la porte de la hutte; puis, un peu plus tranquille, revient se jeter sur les peaux de mouton, où il s'écrie en poussant un profond soupir :

« C'est bien la peine d'acheter un château... d'être riche... d'hériter de mon oncle Gratien, pour » coucher sur des peaux de bêtes comme un Indien! Je puis dire que j'aurai connu les vicissitudes » de la fortune... On étouffe dans cette maudite » hutte... Pas seulement un traversin, un oreiller » pour mettre sa tête!... Dieu! comme je me dédommagerai demain à la Roche-Noire!... je me » mettrai dans du coton... Je ne pourrai jamais » dormir sur ce lit là... ça sent horriblement le gibier. Dis donc Alfred!... Alfred!... est-ce que tu » es bien sur la paille?

» — Mon cher Robineau, » dit Alfred en bâillant, « c'est la nouveauté de la situation qui en fait le » charme... cela me paraît si drôle de coucher sur » la paille!... c'est seulement dommage de ne pas » avoir une petite Auvergnate... parce que... ah!

» — Parce que quoi? » dit Robineau. « Allons, il » est endormi... Dites donc, monsieur Edouard... » dormez-vous aussi, vous?... hein?... Il paraît que » le poète dort; tâchons d'en faire autant. Si je pouvais rêver à mon pauvre château, où j'ai tant de » peine à arriver!. . Pourvu que cette sorcière ne » vienne pas cette nuit nous jeter un sort!.... Avec » leur Maison Blanche... ils seront cause que je ferai » de mauvais rêves!... »

Cependant la fatigue l'emporte sur la peur; Robineau s'endort profondément, ainsi que ses compagnons.

Un songe heureux berçait le nouveau propriétaire; il était enfin dans son château, on l'appelait monseigneur, on le fêtait, on le complimentait; lorsqu'un poids assez lourd, qui vient se placer sur sa poitrine, le réveille péniblement.

« Qui va là? » s'écrie Robineau en cherchant à se débarrasser de ce qu'il sent sur lui. Mais on ne répond rien, et il sent un nouveau poids que l'on appuie sur son épaule. Une sueur froide coule de son front; il n'a plus la force de crier, et balbutie en tremblant : « Qui... qui va là! De grâce... que » voulez-vous de moi?... »

On ne répond pas, on reste immobile, et on continue de s'appuyer sur la poitrine et sur l'épaule du voyageur. Quelques minutes se passent ainsi; Robineau n'a plus la force de crier, et il attend qu'on le laisse libre de ses mouvemens, en adressant mentalement ses priéres au ciel. Mais au bout de quelque temps, surpris de ce qu'on reste sans bouger sur lui, il lève doucement la tête pour tâcher de se dégager, et sa figure rencontre une longue barbe qui lui couvre presque tout le visage. Robineau pousse un cri horrible, croyant avoir le diable sur lui, et dans sa terreur se jette sur le côté; alors il se trouve débarrassé de l'objet qui le retenait, et se sauve au milieu de la hutte; mais il lui semble entendre des pas, il est persuadé que le diable le poursuit. Dans son effroi, il marche au hasard, se jette dans la toile qui forme la séparation, s'embarrasse les pieds dans de la paille, tombe, se blottit dedans et s'y tient coi, en priant le ciel de le protéger.

Cependant le calme s'est rétabli; Robineau pense que le diable a perdu ses traces, et qu'il est allé tourmenter un de ses compagnons; après être resté un quart d'heure sous la paille, où il étouffe, il se retourne un peu pour tâcher d'avoir de l'air.

En se retournant, la figure de Robineau se trouve encore sur quelque chose, qui cette fois ne ressemble

pas à une barbe, car c'est un objet gros, gras, lisse, très palpable et doué d'une douce chaleur. Robineau recule sa tête et avance sa main pour s'assurer si ses soupçons sont fondés, mais au même instant la personne à qui appartient l'objet si dodu se retourne; puis, étendant un bras et une jambe, enlace ainsi Robineau, qui se trouve de nouveau pris et n'ose plus bouger.

Cette fois Robineau a moins peur, car il a reconnu à qui il avait affaire; il sent fort bien que c'est madame Claude qui se trouve couchée sur lui, et il aime mieux sentir madame Claude que le diable. Cependant, s'il reste là, il pense que le berger l'y trouvera, et qu'il pourra ne pas être satisfait de le voir caché sous sa femme; s'il s'en va, il craint de retomber entre les griffes de l'être à longue barbe qui l'a éveillé; la peur du diable est plus forte chez Robineau que la peur du berger. Il se décide à rester sous madame Claude jusqu'au point du jour, époque où les démons ne sont plus dangereux.

Il était assez difficile de rester tranquille dans une telle position; Robineau se rappelait involontairement que l'Auvergnate était encore fort bien, quoique un peu brune, mais la nuit toutes les femmes sont blanches, quand cela fait plaisir, et Robineau toujours involontairement, alongeait ses bras et promenait ses mains sur tout ce qu'il rencontrait, et petit à petit sa frayeur se dissipait, et ses idées devenaient beaucoup moins noires.

A force de tâtonner l'Auvergnate, Robineau finit par la réveiller; celle-ci croit que c'est son mari qui la pince, et en femme qui sait ce que cela veut dire, elle lui donne un gros baiser. Robineau se laisse

embrasser; il trouve cela gentil; d'ailleurs il ne veut pas désabuser l'Auvergnate, et pour cela il faut bien remplir le rôle du mari; c'est ce qu'il fait depuis quelques minutes, lorsque le même objet, qui l'avait fait fuir sa couchette, arrive en gambadant sur la paille, et saute sur ceux qui ne dormaient pas. Robineau sent de nouveau la longue barbe, et il crie, croyant que le démon vient le punir de son incontinence. La femme de Claude crie de son côté; elle s'aperçoit, un peu tard à la vérité, que ce n'est pas son mari qu'elle embrassait, le berger se réveille et crie aussi pour savoir à qui en a sa femme.

Ce tapage réveille les autres habitans de la hutte. Alfred et Edouard se lèvent pour savoir ce que c'est; le vieillard retrouve un peu de feu et rallume la lampe. Les trois jeunes garçons sont les seuls qui continuent de ronfler.

On va avec la lumière s'informer de la cause des cris, et on aperçoit le mari et la femme retenant Robineau, qui veut de nouveau se fourrer sous la paille, tandis que le bouc saute indistinctement sur toute la société.

Robineau regardait d'un air effaré le bouc et le berger. Alfred et Edouard commencent par rire de sa figure, tandis que le vieillard s'écrie :

« Après qui donc en avez-vous, vous autres?

» — Eh ben! c'est Claudine qui m'a réveillé en » criant comme une possédée, » dit le berger.

« — Pardi! » dit Claudine, « je criais parce que » je sentais ben quenque chose... c'est-à-dire queu- » qu'un, et que je voulions savoir quoi que c'était.

» — Pourquoi donc que vous êtes là, si près de

» ma femme? » dit le berger à Robineau; « et qui » vous a fait quitter vos peaux de moutons?

» — Ma foi, mes chers amis, » dit Robineau, en sortant entièrement de dessous la paille, « je ne sais » vraiment pas comment cela s'est fait... mais j'ai » été réveillé par quelque chose... j'ai senti une » longue barbe... on a mis des pieds sur moi.

» — Ah! ah! c'est le bouc qui a été te réveiller, » Robineau, et que tu as pris pour le diable ou pour » la petite sorcière, je gage!... »

Robineau ouvre de grands yeux, regarde le bouc et s'écrie : « Comment ça serait cette maudite bête!... » Voilà ce que c'est d'être couché dans une arche de » Noé!

» — Allons, allons, » dit Claude, « dans tout ça, » j'voyons que gnia pas grand mal... Vous avez eu » peur, et voilà tout.

» — Voilà absolument tout, » dit Robineau en jetant à la dérobée un regard sur Claudine, qui s'écrie : « — Pardi! pour si peu de chose, ce n'était » pas la peine de réveiller toute la maison. Quoique » ça, monsieur, une autre fois faut tâcher de n'pas » venir vous jeter sur nous si brusquement, parce » que... ça surprend, voyez-vous. »

Robineau fait de nouvelles excuses et retourne sur les peaux de moutons, heureux d'en être quitte à si bon marché; les Auvergnats se recouchent, Alfred et Edouard en font autant en riant de l'aventure du bouc, et cette fois Robineau rit avec eux.

Le reste de la nuit se passe sans événemens. Au point du jour tout le monde est sur pied. Les jeunes gens acceptent une jatte de lait, et se disposent à se remettre en route. Cette fois, Claude lui-même

veut leur servir de guide et leur montrer la Maison Blanche; car, en plein jour, il se sent de force à en approcher.

Nos trois voyageurs quittent donc la hutte, après avoir récompensé les Auvergnats de leur hospitalité; et, en saluant Robineau, Claudine lui lance un petit sourire en dessous, que n'auraient pas désavoué nos dames de la ville.

CHAPITRE IX.

ISAURE.

Les trois amis marchaient gaiement, admirant le lever du jour, qui, dans les montagnes, est bien plus admirable que vu d'une fenêtre de Paris, ou de l'allée sablée d'un jardin. Claude allait en avant pour guider les voyageurs; et Robineau, que la certitude de voir bientôt son château rendait plus heureux, se frottait les mains, et paraissait sourire à certaines pensées qui lui revenaient à l'esprit. Alfred et Edouard plaisantaient leur compagnon sur le sourire qu'en partant il avait reçu de l'Auvergnate; et, se rappelant la situation singulière dans laquelle ils l'avaient trouvé au milieu de la nuit, ils en tiraient certaines conjectures. Robineau se défendait en souriant, en se rengorgeant, puis montrait le berger qui était en avant, et disait : « Messieurs, taisez-» vous, je vous en prie..... vous allez me compro-» mettre! »

Tout-à-coup le berger s'arrête en s'écriant : « Voilà la Maison Blanche! »

On était sur le penchant d'une colline, et de l'endroit où le montagnard s'était arrêté, le chemin faisant un coude, on apercevait une belle vallée coupée

de vignes et de prairies, et dans laquelle de beaux arbres donnaient de l'ombrage, en ajoutant à la variété du tableau.

Alfred et Edouard courent près du berger. Ils aperçoivent dans le milieu de la vallée une jolie maison bâtie à la moderne, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, un premier et des mansardes; un mur, qui s'étend assez loin, en partant du côté gauche de la maison, sert de clôture au jardin, qui semble devoir être fort grand.

« Comment! c'est là la maison ensorcelée? » dit Alfred au berger; « mais, en vérité, elle n'a rien d'ef-
» frayant... La position en est charmante; cette val-
» lée est délicieuse, et si le diable s'est logé là, il
» faut convenir qu'il n'a pas mauvais goût. »

Le berger ne répond rien, il se contente de regarder la maison d'un air craintif; Robineau, qui est resté en arrière, s'écrie : « J'aimerais bien mieux
» voir la Roche-Noire que toutes vos bicoques de
» paysans.

» — Et la demeure de la jeune Isaure, » dit Edouard; « où donc est-elle?

» — Là bas, messieurs, après la Maison Blan-
» che... Tenez, voyez-vous? sur la droite...

» — Oui, vraiment!... une maison rustique d'un
» aspect agréable, entourée de beaux arbres.... les
» fenêtres garnies de fleurs..... Ah! c'est là que de-
» meure la petite sorcière!... Mais avançons; des-
» cendons dans la vallée, nous verrons mieux cela
» de tout près. »

On achève de descendre la colline; mais le montagnard ne marche plus en avant; il reste près des voyageurs; et ceux-ci s'aperçoivent qu'il leur fait

prendre un chemin qui traverse la vallée, mais qui ne les mène pas justement près de la Maison Blanche.

« C'est moi maintenant qui vais servir de guide, » dit Alfred, « car je m'aperçois, brave homme, que » vous nous éloignez de l'endroit que nous voulons » voir.

» — Dame ! messieurs, j'vous mène sur la route » qui va à Saint-Amand, et i' n'faut pas pour ça » aller tout contre la Maison Blanche.

» — Il a raison, le brave Claude, » dit Robineau, « car, enfin, messieurs, ce n'est pas à cette » maison où il n'y a personne que nous avons af- » faire, c'est à mon château.

» — Et moi, je te dis que je ne veux pas passer » dans cette vallée, près de cette habitation fa- » meuse, sans l'examiner de près. Viens, Edouard, » en avant sur la droite.... »

Alfred et Edouard marchent à grands pas vers la Maison Blanche; le berger les suit d'un pas mal assuré, et Robineau ferme la marche en donnant au diable ses compagnons.

On arrive tout près de cette maison, dont les montagnards ne parlent qu'avec effroi. Claude s'est arrêté à dix pas de là, il ne se soucie point d'approcher davantage; Robineau reste près de Claude et s'assied sur le gazon, en disant : « Allons, messieurs, » contentez votre curiosité.... quoique je ne voie » rien de bien curieux à cette maison !... Ce n'était » pas la peine de nous détourner pour cela... en » vérité vous vous conduisez comme des écoliers. »

Sans écouter Robineau, Alfred et Edouard sont allés tout contre la maison. Les fenêtres du rez-de-

chaussée sont fermées par des volets, celles du premier étage ne le sont que par des persiennes. Les jeunes gens examinent tout avec curiosité; et, arrivés devant la porte d'entrée, à laquelle est adapté un petit marteau de fer, Alfred s'écrie : « Parbleu! il » faut nous assurer si en effet il n'y a personne dans » cette jolie maison !... »

En disant cela, Alfred a saisi le marteau, et il va frapper, lorsque le berger, qui ne le perd pas de vue, s'écrie avec effroi : « Monsieur !... monsieur !... » ne frappez pas !... oh ! n'allez pas faire une chose » comme ça !...

» — Eh ! pourquoi donc, mon ami? » dit Alfred en riant; « s'il n'y a personne là dedans, qu'im» porte que je frappe? et, s'il y a du monde, nous » connaîtrons le propriétaire, et il pardonnera à des » voyageurs cette petite indiscrétion.

» — C'est égal ! » s'écrie Robineau, « c'est très» inconvenant de frapper, c'est même ridicule, » et... »

La phrase de Robineau est interrompue par le bruit du marteau qu'Alfred fait retentir sur la porte. A ce son le berger se recule encore avec épouvante; on voit qu'il s'attend à ce que des êtres effrayans ouvriront l'entrée de la maison. Robineau pâlit et chante entre ses dents. Alfred et Edouard écoutent; mais le bruit du marteau se prolonge long-temps dans l'intérieur de la maison, puis finit par se perdre sans que rien y ait répondu.

« Personne ! » dit Edouard. « — Essayons en» core, » dit Alfred. Il frappe deux coups de suite, et plus fort; mais il sont suivis du même silence.

« — Vous voyez bien, messieurs, que vous perdez

» votre temps ! » dit Robineau en se levant, « vous » frapperiez en vain jusqu'à demain !... puisqu'il » n'y a personne !

» — Ou qu'on ne veut pas répondre, » murmure le berger, qui s'est un peu rapproché.

« — C'est dommage !... » dit Alfred, « j'aurais » bien voulu qu'il sortît de là une légion de fantô- » mes... seulement pour voir la figure qu'aurait » faite le sire de la Roche-Noire.

» — Ma figure n'aurait pas changé, messieurs ; je » ne crois pas comme vous à des contes de grand'- » mère ; c'est pour cela que je ne vois pas la néces- » sité de frapper à des portes, quand je sais qu'il n'y » a personne !

» — Hom !... il ne faudrait pas frapper comme ça » à minuit ! » dit le berger en hochant la tête. « J'ré- » ponds ben que ça ne se passerait pas ainsi !

» — Allons, » dit Alfred, « puisque nous ne pou- » vons pas pénétrer dans la Maison Blanche, à moins » de passer par dessus les murs, ce qui serait un » peu trop dans le goût des fils Aymon, ou d'Ogier » le Danois, dirigeons-nous vers la maisonnette ; » peut-être là serons-nous plus heureux.

» — Oh ! messieurs, vous n'y trouverez pérsonne » non plus, » dit Claude, « car à c't' heure-ci, » Isaure va toujours mener ses chèvres brouter là- » bas sur la montagne.

» — Alors, » dit Robineau, « il me semble que » nous pourrions nous dispenser d'aller cogner à » toutes les portes !... »

Alfred et Edouard laissent leur compagnon adresser ses réflexions au berger. Ils marchent vers la maisonnette, qui est entourée de beaux arbres et de

petits carrés de terrain, où des fleurs sont cultivées avec soin.

« Voilà qui a l'air d'un palais à côté de la hutte » où nous avons couché cette nuit, » dit Alfred; « et cette maisonnette peut passer pour le château » de Chadrat.

» — Oui; cet endroit est charmant! » dit Edouard en s'arrêtant pour considérer la maison rustique. « Ces beaux arbres, dont l'ombrage semble protéger » cette modeste retraite!... ces fleurs!... ce gazon!... » Tiens, mon cher Alfred, je passerais volontiers » ma vie en ces lieux!...

» — Oh! la vie!... c'est bien long; mais huit » jours avec une jolie femme, je ne dis pas non!... » Voyons, cependant, si la maîtresse de cette mai- » sonnette répond à l'idée que je m'en fais. »

La porte de l'habitation était fermée. Alfred frappe, appelle, regarde aux fenêtres, personne ne paraît. Mais on entend retentir derrière la porte les aboiemens d'un chien qui semble vouloir interroger les voyageurs.

« Du moins la maison est gardée, » dit Alfred.

« — Qu'est-ce que c'est que ça? » s'écrie Robineau. « — C'est le chien d'Isaure, » dit le berger; « oh!... il est de taille!... et je réponds ben que » deux hommes n'en viendraient pas à bout!... » C'est... attendez donc, c'est un chien de Terre, à » c'qu'on nomme ça.

» — De Terre-Neuve, vous voulez dire? — Oui, » monsieur, de Terre-Neuve; justement. — Et com- » ment se fait-il que cette jeune fille ait un chien » de race aussi rare dans ce pays? — Ah! monsieur, » c'est encore une de ces choses mystérieuses, et qui

» prouvent qu'il y a du louche..... c'est depuis la
» mort de la veuve André qu'Isaure a eu ce beau
» chien; on lui a demandé d'où elle le tenait, et elle
» a dit que c'était un voyageur qui lui en avait fait
» cadeau, parce qu'elle lui avait donné l'hospita-
» lité... J'vous demande s'il est probable qu'un
» voyageur irait se défaire de son fidèle compa-
» gnon?...

» — Non; ça n'est pas supposable, » dit Robineau; « et je commence à penser, comme le berger,
» que cette jeune fille... c'est fort extraordinaire.

» — Savez-vous comment s'appelle ce chien? » demande Edouard au berger.

« — Oui, monsieur; comme il sort quelquefois
» avec sa maîtresse, on entend assez souvent celle-ci
» appeler *Vaillant* par-ci, *Vaillant* par-là!... »

Edouard se rapproche de la porte et frappe un petit coup en appelant Vaillant. Le chien ne tarde pas à répondre; mais ses aboiemens sont moins forts, il semble plutôt demander ce qu'on lui veut que vouloir menacer les étrangers.

Les deux amis écoutaient le chien avec intérêt, et le berger avec attention; mais Robineau, qui allait et venait en frappant du pied avec humeur, s'écrie :
« Messieurs, je ne sais pas si vous êtes venus en Au-
» vergne pour faire la conversation avec des chiens,
» et frapper à toutes les portes; quant à moi, qui ai
» un autre but, je vais avoir l'honneur de vous sa-
» luer, si vous ne voulez pas vous remettre en
» route.

» — Allons! calme-toi, Robineau, nous allons
» partir. J'avoue que j'aurais bien désiré voir cette
» jeune fille...

» — Et moi aussi ! » dit Edouard. « — Mais puis-
» qu'elle est absente, et que tu ne te sens pas la force
» de faire encore une tournée dans ces montagnes,
» nous allons te suivre, sauf à revenir sans toi vi-
» siter la petite sorcière...

» — La voilà !... la voilà !... » s'écrie en ce moment le berger, qui du doigt indique la montagne. Les jeunes gens portent aussitôt les yeux de ce côté et aperçoivent une jeune fille qui, tout en chassant des chèvres devant elle, descendait précipitamment vers la vallée.

Alfred et Édouard restent immobiles, et suivent la jeune fille des yeux : sa marche est vive et légère; tantôt elle court après ses chèvres, tantôt elle se retourne pour les appeler; lorsqu'elle descend une pente rapide, ses pieds semblent à peine effleurer le sol, et elle saute en jouant par-dessus de profondes excavations. Enfin, elle est dans la vallée, et on peut mieux distinguer ses traits : ses grands yeux, d'un bleu foncé, sont ombragés par de longs cils noirs, et ses paupières, souvent à demi-baissées, ajoutent à la douceur de son regard, dont l'expression est à la fois naïve et tendre. Son nez est petit et bien fait, sa bouche, un peu grande, laisse voir en souriant des dents blanches comme l'émail; ses cheveux, d'un blond cendré, forment de grosses boucles sur son front et sont relevés avec goût et avec plus de soin que chez les montagnardes; enfin son teint n'est que légèrement hâlé par le soleil, parce qu'un grand chapeau de paille sert à l'en garantir. Sa taille est moyenne, mais svelte et bien prise, son pied petit et sa main mignonne; un jupon brun, un corset de même étoffe, un petit tablier rouge et

blanc composent tous ses atours; mais il y a, dans la manière dont elle les porte, une grâce qui ne ressemble pas à la tournure lourde et gauche des Auvergnates.

« Elle est charmante!... » dit Alfred.

Édouard ne dit rien, mais ses yeux suivent tous les mouvemens d'Isaure.

« — Oui, » dit Robineau, « pour une pay-
» sanne, elle est assez gentille. »

La petite chevrière approche toujours de sa demeure. Bientôt elle s'arrête avec surprise, elle fait un mouvement qui indique qu'elle vient d'apercevoir les étrangers. Mais elle se remet en marche, et vient gaiement vers eux; Alfred et Édouard font aussi quelques pas au-devant d'elle.

« Est-ce vous qui avez frappé chez moi, messieurs? » demande la jeune fille d'une voix bien douce et en faisant une révérence aux voyageurs.

» — Oui, ma belle enfant », répond Alfred.

« —Je ne m'étais pas trompée!... j'avais entendu
» Vaillant... Oh! c'est qu'il m'avertit bien vite
» quand il me vient quelqu'un!... Mais vous voulez
» sans doute vous reposer... vous rafraîchir?...
» Venez, messieurs, je vais vous ouvrir.

» — Vous êtes trop bonne! » dit Édouard; « mais
» nous sommes fâchés de vous avoir fait revenir.

» — Pourquoi donc cela?... Est-ce que je n'ai
» pas tout le temps de promener mes chèvres? et
» n'est-ce pas un plaisir d'être utile aux voya-
» geurs? »

En disant cela, la jeune fille courait ouvrir la porte de sa demeure.

« Mon ami, elle est gentille à croquer, » dit tout

bas Alfred à Édouard. « — Oui... tout en elle » charme et intéresse!... — Faut-il que ces mon- » tagnards soient bêtes pour avoir peur d'une aussi » jolie enfant!... Quant à moi, je me donnerais bien » volontiers au diable avec elle!

» — Eh bien, messieurs! est-ce que vous allez » encore entrer là? » dit Robineau en s'approchant de ses compagnons.

« — Ah! mon cher Robineau, tu conviendras que » nous ne pouvons pas refuser l'invitation de cette » aimable enfant... d'ailleurs, nous n'avons encore » pris que du lait ce matin, et il me semble que » quelques fruits ne nous feront pas de mal...—Mais, » messieurs, à mon château vous aurez de la vo- » laille, et... — Je suis très-persuadé qu'il y aura » des oies et des dindons à ton château; mais, en at- » tendant que nous jouissions de leur société, fai- » sons connaissance avec cette jeune fille. Allons, » Robineau, encore cette complaisance, ce sera la » dernière... — Ah! Dieu! en ai-je eu depuis hier » des complaisances!... Voilà un château que vous » me faites acheter bien cher!... — Monsieur Jules, je » vous ferai des couplets d'installation.—Allons, puis- » que vous le voulez, entrons un instant chez cette » petite... mais surtout prenons garde à son chien. »

Isaure a ouvert la porte. Un beau chien à longues soies blanches vient la caresser, puis va flairer chaque voyageur, cérémonie qui ne charme pas Robineau. Au moment d'entrer dans la maisonnette, Alfred se retourne et s'écrie: « Eh! notre guide!..... » je ne le vois plus. »

Le berger était parti aussitôt qu'il avait vu la jeune fille s'approcher.

« Il paraît qu'il nous a quittés, » dit Edouard. » — Encore un retard pour arriver, » murmure Robineau. « — Nous nous passerons bien de lui, » et je réponds qu'avant deux heures nous serons » chez toi. En attendant, entrons chez la petite sor- » cière, dont les jolis yeux m'ont déjà tourné la » tête. »

Les jeunes gens entrent dans une salle basse, dont les meubles sont grossiers, mais d'une extrême propreté. Le fond laisse voir une petite cour qui précède le jardin.

« Pendant que je vais préparer votre déjeuner, messieurs, » dit Isaure, « si vous voulez aller voir mon jardin?

« — Volontiers, » dit Alfred.

» — Allons, Vaillant, conduis ces messieurs au » jardin!... »

Vaillant comprend les signes de sa maîtresse, il marche en avant; les jeunes gens le suivent, et Robineau se dit : « Il paraît que c'est le chien qui fait » les honneurs de la maison. »

On traverse la cour, où il y a des poules et des pigeons, puis Vaillant conduit les voyageurs dans un jardin, petit, mais arrangé avec goût, et dans lequel se mêlent, sans confusion, des fruits, des légumes et des fleurs. Edouard regarde tout avec intérêt, et Alfred avec étonnement; il ne conçoit pas qu'une jeune fille aussi jolie habite seule dans la maisonnette, où, du reste, tout semble annoncer l'ordre et l'aisance. Le chien marche toujours devant les jeunes gens : quand ceux-ci s'arrêtent, Vaillant en fait autant en tournant la tête vers eux; puis il se remet en route et se retourne de temps à autre pour voir si on le

suit; il fait ainsi parcourir aux voyageurs tous les détours du jardin, et ensuite les ramène du côté de la maison.

Ce chien est étonnant, » dit Edouard; « un pay-
» san ne nous aurait pas mieux conduits. — Il est
» superbe! » dit Alfred, « c'est véritablement
» un chien de Terre-Neuve..... il paraît jeune
» encore : je gage qu'on ne trouverait pas son pa-
» reil dans tout le pays; il vaut plus de six cents
» francs!...

» — Vous conviendrez, messieurs, » dit Robi-
neau, « qu'il est étonnant de trouver un si bel ani-
» mal chez une paysanne... Moi, je suis de l'avis du
» berger, c'est fort extraordinaire qu'un voyageur le
» lui ait donné... à moins qu'en échange la petite,
» qui est gentille, ne lui ait aussi accordé ce qu'elle
» avait de plus précieux...

» — Ah! monsieur Robineau, quelle idée!... » s'é-
crie Edouard avec humeur. « Tout de suite suppo-
» ser le mal!... flétrir la vertu de cette enfant.

» — Ma foi, mon ami, » dit Alfred, « Robineau,
» pourrait bien ne pas se tromper... nous ne con-
» naissons pas cette jeune fille; mais elle demeure
» seule, et...

» — Et c'est très-suspect, » reprend Robineau;
« mais ces poètes sont étonnans, ils veulent partout
» trouver des innocences, des prodiges!

» — Non, monsieur; les poètes, moins que d'autres,
» se repaissent de chimères, car ils sont blasés sur
» toutes les fictions; ils savent comment se fait un
» roman, et vont souvent dans les coulisses, où il
» est difficile de conserver des illusions; mais ce n'est
» point une raison pour ne jamais croire à la vertu,

» et je ne pense pas qu'une jeune fille innocente » soit un prodige dans ces contrées. »

Dans ce moment, Isaure paraît à la porte de la salle basse, et dit aux jeunes gens : « Messieurs, » quand vous voudrez déjeuner... tout est prêt. »

On rentre dans la maisonnette. Une table était chargée de fruits, de laitage, de beurre, et tout était disposé avec un goût et une propreté qui charmaient la vue.

« Voilà qui est plus appétissant que la soupe des » habitans de Chadrat! » dit Alfred en s'asseyant devant la table avec ses compagnons.

« — Vous ne prenez pas place près de nous? » dit Edouard à Isaure.

« — Non, monsieur; oh! j'ai déjà déjeuné, moi; » mais je resterai pour vous servir, s'il vous faut » quelque chose. »

En disant cela, Isaure s'asseoit à quelque distance de la table, et, prenant de l'ouvrage, se met à coudre. Aussitôt Vaillant se couche devant sa maîtresse, les yeux tournés vers les voyageurs, qu'il ne perd pas de vue un instant, comme une sentinelle placée devant un poste important, et qui se tient continuellement sur ses gardes pour le défendre si on l'attaquait.

Tout en mangeant, les jeunes gens regardaient souvent la jeune fille. Il y avait dans les traits d'Isaure une expression de douceur, de sensibilité, à laquelle son regard plein de candeur et de franchise donnait un charme indéfinissable. Au bout d'un moment Alfred dit à ses compagnons : « Je suis maintenant de » l'avis d'Edouard, et je crois aussi que Robineau a » eu tort.

« —Vous habitez seule cette maison? » dit Edouard à la jeune fille.

« — Oui, monsieur, seule... depuis trois ans que » ma bonne mère est morte!...

» — C'est la veuve d'André qui était votre mère?

» — C'est elle qui m'en tenait lieu, car je n'ai ja- » mais connu mes parens, qui sont morts depuis » long-temps; mais le bon André et sa femme m'a- » vaient adoptée pour leur enfant... Quand il est » mort, lui, j'étais encore bien petite..... mais sa » femme!... il n'y a que trois ans que je l'ai perdue, » et je pense à elle chaque jour. »

La voix de la jeune fille s'était altérée, elle avait baissé la tête sur son ouvrage; les jeunes gens la regardent, et voient quelques larmes s'échapper de ses beaux yeux. Vaillant avait entendu le changement survenu dans le ton de sa maîtresse; il dresse la tête, se relève, regarde Isaure; puis, reportant ses yeux sur les étrangers, laisse entendre un murmure sourd, comme pour leur demander compte des larmes de la jeune fille; mais aussitôt celle-ci passe sa main sur lui, le caresse, le flatte, et le chien redevient tranquille et se remet à ses pieds.

« Pardonnez-nous d'avoir, par nos questions, re- » nouvelé votre chagrin » dit Alfred; « mais les voya- » geurs sont curieux... et, vraiment, vous êtes si jo- » lie!... Mais vous devez vous ennuyer de vivre seule?

» — M'ennuyer! oh! non monsieur!... je n'en ai » pas le temps!... j'ai tant de choses à faire!... mon » jardin demande bien du soin! et puis, n'ai-je pas » de la société? mon chien, mes poules, mes chèvres, » ma vache.

» — Elle appelle cela de la société! » dit Robi-

neau en souriant; puis, il dit à Isaure : « Mais vous » devez avoir peur ici?

» — Peur! non monsieur; il n'y a pas de voleurs » dans nos montagnes; et, d'ailleurs, si quelqu'un » voulait me faire du mal, n'ai-je pas mon fidèle » Vaillant? Oh! il me défendrait bien!

» — Il est certain que je ne voudrais pas me » battre avec lui, » dit Robineau.

« — Oui, » dit Alfred, « vous avez là un chien » magnifique et d'une race précieuse... Ce sont eux » qui, sur le mont Cénis, le Saint-Bernard, aident » les bons religieux à découvrir les voyageurs éga- » rés, et souvent à demi-morts sous la neige.

» — Ah! je suis sûre que Vaillant en ferait tout » autant!

» — L'avez-vous payé cher? » dit Robineau en laissant échapper un sourire ironique. La petite est quelques instans sans répondre; elle baisse les yeux, puis, dit enfin : « On me l'a donné... il ne m'a rien » coûté. Celui qui m'a fait ce présent m'a dit qu'il » ne pouvait me donner une garde plus fidèle.

» — A sa place, » dit Edouard, « j'aurais fait de » même. Votre situation n'était pas sans danger..... » et la fidélité devait être la sauve-garde de l'inno- » cence et de la beauté. »

Isaure lève les yeux sur Edouard, et semble le remercier par un sourire, tandis que Robineau hoche la tête en se bourrant de pain et de beurre.

« Mais, » dit Alfred, « vous habitez près d'un » endroit contre lequel toute la vigilance de Vaillant » pourrait échouer, à en croire du moins les bruits » qui circulent dans ce pays.

» — Ah! vous voulez parler de la maison voi-

» sine? » dit Isaure en souriant, « où les habitans » des montagnes prétendent qu'il revient des es- » prits!

» — Justement. Ces esprits-là ne vous font donc » pas peur?

» — Oh! non, monsieur; je sais bien, moi, que » ce sont des contes. Du temps de ma bonne mère, » les montagnards nous disaient quelquefois que » nous devrions fuir cette vallée dangereuse... Mais » cela nous faisait rire... Nous savions bien qu'il n'y » avait pas de dangers..... car il ne nous est jamais » rien arrivé.

» — Et vous ne voyez pas quelquefois la nuit des » lumières dans la Maison Blanche? » dit Robineau; « vous n'entendez pas de bruit... vous n'apercevez » pas le fantôme noir? »

Un sourire malin vint errer sur les lèvres de la jeune fille, qui répond : « Je n'ai jamais rien vu » d'extraordinaire, monsieur.

» — Ma foi, » dit Alfred, « nous avons voulu » nous assurer si la maison était en effet inhabitée; » et, avant de venir chez vous, nous avions été » frapper là-bas, au grand scandale du montagnard » qui nous accompagnait.

» — Vous avez frappé à la Maison Blanche? » dit vivement Isaure, » et... on ne vous a pas ré- » pondu?

» — Non, sans doute, puisqu'il n'y a personne. »

La petite semble éprouver une secrète émotion; mais elle se remet, et répond: Oh! certainement.... » vous frappiez bien inutilement. »

Edouard regarde attentivement Isaure, et cherche à lire dans ses yeux, lorsque Robineau, se levant,

s'écrie : « Messieurs, j'espère que vous avez assez » mangé, et qu'il est temps de nous remettre en » route. »

Alfred et Edouard se lèvent à regret, mais ils sentent bien que ce n'est pas le moment de s'arrêter davantage. Alfred tire sa bourse, et va en sortir une pièce d'argent, lorsque la petite l'en empêche, en lui disant : « Vous ne me devez rien, messieurs, ja- » mais mes parens d'adoption n'ont fait payer les » étrangers qui s'arrêtaient dans leur demeure, et » je croirais manquer à leur mémoire si je n'agissais » pas toujours comme eux.

» — Allons, aimable enfant, » dit Alfred, « il faut » vous obéir ; mais je vais, pendant quelque temps, » habiter ces contrées, et je vous préviens que je re- » viendrai vous demander à déjeuner.

» — Quand cela vous fera plaisir, monsieur, » dit Isaure en faisant une petite révérence, pendant laquelle le jeune homme veut lui prendre la main ; mais Isaure la retire bien vite tout en adressant un sourire aux trois voyageurs.

Robineau est déjà sorti de la maisonnette, Edouard attend qu'Alfred en fasse autant pour s'en éloigner. Il ne dit rien à Isaure ; mais il la regarde longtemps, et ses yeux ont de la peine à la quitter.

CHAPITRE X.

ENTRÉE DE ROBINEAU DANS SES DOMAINES.

On a repris la route que le berger voulait suivre et qui doit conduire les voyageurs à Saint-Amand. Cette fois, c'est Robineau qui marche en avant; il presse ses compagnons, il court, puis revient encore vers eux. Alfred et Edouard ne disent rien; ils font peu attention à toutes les évolutions de Robineau; ils pensent à Isaure; le souvenir de la jeune chevrière leur a fait oublier le but de leur voyage. Enfin, Alfred s'écrie : « Elle est charmante, en vérité! et je » n'aurais jamais cru que dans ces montagnes.... » dans une chaumière, on trouverait tant de grâ- » ces... d'attraits!... Le berger avait bien raison, » elle ne ressemble pas aux autres Auvergnates que » nous avons aperçues jusqu'ici... et pourtant, celle » avec qui j'ai dansé à Ayda n'était pas mal... mais » lourde, mais gauche!... Oh! c'était bien une mon- » tagnarde; au lieu que cette petite... N'es-tu pas » de mon avis, Edouard?

» — Oui... cette jeune fille est fort bien...

» — Fort bien!... Oh! pour un poète, comme tu » dis cela froidement! Dis donc qu'elle est adorable, » ravissante... qu'à Paris elle ferait fureur! »

Edouard ne répond rien, mais l'enthousiasme d'Alfred semble le contrarier.

« Messieurs, » dit Robineau, « vous prenez feu » pour cette petite bergère!... Eh! mon Dieu! vous » en verrez bien d'autres dans mes domaines... On dit » qu'auprès de mon château il y a des villageoises » un peu solides!...

» — Mon cher Robineau, je n'aime pas les femmes » solides. — Je veux dire... bien bâties... robustes. » — Je n'aime pas les femmes robustes. — J'entends » bien tournées... bien délurées... — Je n'aime pas » les femmes délurées. — Ah! va te promener!... » — Mais c'est ce que nous faisons depuis assez » long-temps. »

Les jeunes gens traversaient de beaux coteaux plantés de vignes; le paysage était charmant, ce n'était partout que champs, prairies, vergers. Bientôt, ils virent devant eux une petite ville située dans une position délicieuse, et devant laquelle serpentait une petite rivière. Des paysans leur apprirent qu'ils étaient devant Saint-Amand.

« Et la Roche-Noire? » dit Robineau.

» — Oh! ça n'est pas bien loin, monsieur; mais il ne » faut pas passer Saint-Amand, remontez de ce côté... » par Saint-Saturnin... vous trouverez facilement.

» — Allons, » dit Robineau, « je vois que par » ici mon domaine est connu; en avant, messieurs. » — Mais, Robineau, tu vas comme un cerf! laisse- » nous un peu respirer!... — Je ne respirerai que » quand je serai chez moi... »

Et Robineau se remet en marche, quoique la sueur coule de son front, et qu'il soit rouge comme une écrevisse. Après avoir encore marché pendant

un quart d'heure, les jeunes gens se trouvent près de deux petits paysans qui poussent un âne devant eux.

« — Où allez-vous, mes amis? » leur demande Robineau. « — Cheux nous, monsieur. — Et où » demeurez-vous? — A une demi-lieue d'ici, près » du château de la Roche-Noire.

» — Près de la Roche-Noire, » s'écrie Robineau avec ivresse. « Ce sont deux de mes vassaux!...

» — Ils sont un peu sales, tes vassaux, » dit Alfred. « — Ah! parbleu! le matin..... Mais je les » trouve charmans, moi..... Écoutez, mes petits » amours! »

Les deux paysans, qui ne se doutent pas que c'est eux qu'on appelle des amours, continuent de pousser leur âne en avant; mais Robineau les rejoint et les arrête. « Ecoutez, mes enfans! vous habitez près de » la Roche-Noire? — Oui, monsieur. — Par consé- » quent, vous en connaissez le château? — Oui, » monsieur. — Est-il beau le château? — Oh! oui, » monsieur, qu'il est ben beau!... c'est comme une » prison!... Il y a des tours! des fenêtres gril- » lées!...

Alfred rit aux éclats; mais Robineau continue sa conversation.

« Mes amis, il est bon que vous sachiez que je suis » le seigneur, le propriétaire de ce superbe do- » maine... »

Les petits paysans regardent Robineau d'un air niais, en continuant de faire tourner leur bâton; et Alfred dit en riant : « C'est singulier, ça ne leur » fait pas d'effet du tout.

» — Mes enfans, » reprend Robineau, « vous n'a-

» vez sans doute pas compris ce que je vous ai dit,
» que je suis le propriétaire de la Roche-Noire? —
» Oui, monsieur, j'entendons ben... Mais on vous
» attendait hier au soir, monsieur... — On m'atten-
» dait!... Voyez-vous, messieurs! on m'attendait,
» j'en étais sûr!... Ces pauvres enfans!... Vous m'a-
» viez préparé une fête, sans doute? — Ah! je ne
» sais pas, monsieur; mais c'est un monsieur qu'est
» venu comme ça cheux nous, hier, en criant que
» son maître allait arriver, et qu'il fallait danser, se
» divertir, parce qu'il nous régalerait ben. Alors,
» mon frère et moi, j'avons été, devant le château,
» jouer de la musette, et j'avons attendu c'ti-là qui
» devait nous régaler; mais il n'est venu personne,
» si ben que not'père, qui était en colère que nous
» avons été au château, ne nous a pas donné à sou-
» per quand nous sommes rentrés, en disant que ça
» nous apprendrait à croire des bêtises.

» — Mes enfans, vous souperez deux fois aujour-
» d'hui, je vous le promets, et votre père verra de
» quel bois je me chauffe! Mais il faut me faire un
» plaisir. Courez en avant; vous n'êtes pas fatigués,
» vous autres! Vous arriverez au château bien
» avant nous, vous demanderez François, mon valet
» de chambre..... et vous lui direz que j'arrive. Al-
» lez... laissez-moi votre âne... Je vais monter des-
» sus, ça me délassera un peu. Ce n'est pas une
» monture bien noble; mais, quand il y a vingt-
» quatre heures qu'on se promène, on prend ce
» qu'on trouve. Allez. »

Les petits paysans se regardent et ne bougent pas. « Est-ce que vous ne m'avez pas entendu? » reprend Robineau.

» — Si monsieur; mais je ne pouvons comme ça » vous laisser notre âne! vous n'auriez qu'à vous » en aller avec, et qu'on ne vous revît plus!...

» — Comment, petits drôles! vous prenez votre » seigneur pour un voleur!

» — Mon pauvre Robineau, » dit Alfred; « ces » enfans ont raison de ne point t'abandonner ainsi » leur âne; car, enfin, ils ne te connaissent pas; » mais tu ne t'entends pas du tout à faire le sei- » gneur; est-ce que tu crois qu'il s'agit seulement de » dire : Je suis cela..... Prouve-le donc : tire ta » bourse, c'est toujours avec cela qu'on se fait recon- » naître.

» — Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas! » s'écrie Robineau; et il sort aussitôt de son gousset une pièce de cent sous qu'il donne à l'un des petits garçons. La vue de la pièce ronde fait beaucoup plus d'effet sur les villageois que tous les titres possibles. L'aîné consent à courir en avant au château, et le petit cède son âne à Robineau, à condition qu'il restera derrière pour le faire aller.

L'âne est grand et fort; il n'a point de selle; le nouveau propriétaire est obligé de le monter à poil, et, faute d'étrier, de se tenir à sa crinière, tout en ne le faisant aller qu'au pas; mais Robineau se place noblement sur le baudet, en priant le petit garçon de ne point pousser trop vite sa monture, et Alfred prétend que Robineau ne pouvait trouver un plus bel animal pour faire son entrée dans le château.

« Certainement, » dit Robineau, « je ne resterai » pas sur l'âne pour entrer dans le château... mais » jusque-là je ne suis pas fâché d'en profiter... Vous » m'avez assez fait marcher depuis hier, messieurs...

» Petit, ne pousse pas l'âne, laisse-le aller paisible-
» ment, je ne suis plus si pressé... il n'y a pas de
» mal que ton frère nous devance de quelque
» temps. »

Le petit paysan s'éloigne alors de l'âne, et le laisse aller au gré de son cavalier. Alfred et Edouard ne peuvent s'empêcher de sourire toutes les fois qu'ils regardent Robineau, qui leur crie de temps à autre : « Messieurs, nous approchons de mon château!... je
» le sens au battement de mon cœur.

» — Moi je ne sens qu'une odeur de fumier, » dit Alfred. — « Ah! c'est de chez M. Cheval, qui
» gnia des vaches et des bœufs, » dit le petit garçon. — « Qu'est-ce que c'est que M. Cheval, petit?
» — C'est le nourriceux-vétérinaire-maréchal du
» pays; il est médecin des bêtes. — Diable, ce doit être
» une des autorités de l'endroit!...

» — Messieurs!... messieurs! » s'écrie Robineau en tirant son mouchoir et s'essuyant les yeux, « je
» crois que je le vois. — Qui? M. Cheval? — Mon
» château!... mon domaine!... Tenez... là-bas...
» sur cette colline... Petit, est-ce mon château?...
» — Oui, monsieur, oui, c'est la Roche-Noire. —
» Ah! messieurs, quel plaisir!... Voyez-vous une
» tour!... deux tours!... des remparts!... des!...
» Petit, arrête un peu l'âne... Mes amis, attendez...
» la joie... l'attendrissement... je crois que je vais
» tomber... »

On entoure Robineau, qui est prêt à se trouver mal. Enfin, il desserre sa cravate, prend une prise de tabac, et revient à lui pour porter de nouveau ses regards sur sa propriété, en s'écriant : « Ah!
» messieurs! ça fait du mal! mais ça fait bien

» plaisir... Dieu! que ça me paraît grand! que c'est
» beau!... que c'est noble!

» — Cela me fait l'effet d'une vieille ruine, » dit Alfred. — « Cela me rappelle les romans d'Anne Rad-
» cliff, » dit Edouard. — « Oh! messieurs, comme
» cela s'étend!... Voilà un superbe corps de bâti-
» ment... et des croisées... Dieu! que de croisées!
» C'est comme le château de Chambord!...

» — Autant que je puis voir, il n'y a pas de carreaux à
» toutes ces croisées-là... — Mon ami, ce n'était peut-
» être pas l'usage autrefois... D'ailleurs, on m'a pré-
» venu qu'il y aurait bien quelques petites réparations
» à faire... Mais avançons, messieurs, avançons, je n'y
» tiens plus; il me semble que mon château me tend les
» bras... Ah! surtout, je vous en prie, plus de Ro-
» bineau ici; je ne réponds plus à ce nom-là... Eh!
» petit! pousse un peu ton âne, afin que nous arri-
» vions plus vite sur cette belle pelouse là-bas. »

Le petit donne un coup de houssine à son âne, qui, sentant qu'il rentre chez lui, ne demande pas mieux que de prendre le trot. Robineau, un peu surpris d'abord de cette allure vive, laisse cependant trotter l'âne, car le plaisir d'approcher de son château lui donne le courage de se maintenir sur sa monture.

On approche de la pelouse qui est en avant du château, et l'on aperçoit, sur la droite et sur la gauche, quelques chaumières et des maisonnettes assez gentilles. Bientôt on est assez près de la Roche-Noire pour distinguer plusieurs personnes qui semblent en vedette devant l'entrée du château. C'est François, qui, prévenu par le petit paysan, vient de rassembler tous les gens de bonne volonté qui ont

bien voulu quitter leur travail pour être témoins de l'arrivée du nouveau propriétaire. Le nombre des curieux n'est pas grand : il se borne à trois paysans et cinq paysannes, auxquels se sont joints M. Cheval, le vétérinaire, qui espère avoir la pratique du château, et M. Férulus, qui tient une petite pension dans les environs, et compte aussi être l'instituteur de la famille du nouveau venu. Mais, à ces dix personnes, il faut joindre une vingtaine d'enfans, la plupart forts petits, que François a facilement rassemblés, parce que les enfans ne sont jamais rares dans les campagnes; et, pour les utiliser, le valet de chambre leur a fait donner à chacun un cornet à bouquin, seul instrument dont ils soient en état de jouer. François désirait que les paysans tirassent des coups de fusils à l'arrivée de son maître; mais on n'a pas encore trouvé de fusils en état au château ni dans les environs. A défaut d'armes à feu, les Auvergnats ont pris leurs musettes; M. Cheval a décroché son tambour, sur lequel il est d'une très-grande force, et dont il joue à toutes les fêtes et cérémonies des environs; enfin M. Férulus, qui ne joue d'aucun instrument, mais chante comme si on l'avait chassé de l'Opéra, a composé un chœur qu'il sera forcé de chanter seul, parce que les cinq paysannes ne veulent pas démordre de leur *Gai Coco*.

François a fait mettre le concierge et le jardinier en faction aux fenêtres de leurs logemens qui donnent sur la route; ils doivent l'avertir dès qu'ils apercevront quelqu'un, et alors il donnera le signal à son monde. Enfin, le concierge qui a l'habitude d'être entre deux vins, et qui depuis la veille est entre quatre, afin de recevoir plus dignement son nouveau maître,

s'écrie, en lâchant un hoquet menaçant : « V'là du » monde !... v'là d'abord un âne !

» — C'est monseigneur ! » dit François; » allons, » mes amis, tous ensemble, et le plus de bruit que » vous pourrez !

Aussitôt retentit dans les airs le son des musettes, des voix, du tambour et des cornets à bouquin, auxquels François, le concierge et le jardinier mêlent des vive monseigneur ! prolongés. L'âne, porteur de celui que l'on fêtait ainsi, continuait d'aller au grand trot sur la pelouse, car il apercevait sur la gauche l'entrée de son écurie, située à côté d'une petite chaumière, et devant laquelle une vache et des oies semblaient aussi attendre le nouveau seigneur. Mais le tintamare infernal qui se fait entendre tout-à-coup, a fait dresser les oreilles au baudet, qui n'aime pas la musique; il prend un temps de galop pour arriver plus vite chez lui. Robineau veut le retenir, mais il a déjà trop à faire à se tenir lui-même; en vain il crie aux paysans, à François, d'arrêter l'âne ; le son des instrumens empêche qu'on n'entende sa voix. L'âne passe comme une flèche au milieu des villageois, qui se rangent avec respect et saluent le nouveau propriétaire, qui fait son entrée au galop, en se tenant à la queue et à la crinière de sa monture. Mais, au lieu d'aller au château, l'âne va chez lui et ne s'arrête que dans son écurie, où il commence par se rouler avec monseigneur, qui crie au secours, tandis que le baudet se met à braire pour faire sa partie dans le concert qui se donne sur la pelouse.

Surpris cependant que monseigneur ait préféré entrer dans l'écurie d'un de ses vassaux au lieu de

mettre pied à terre dans la cour de son château, François et quelques paysans vont l'y trouver, et ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à retirer M. de la Roche-Noire de dessous l'âne. Enfin, Robineau est sur pied; il est tombé dans la bouse de vache; il en a dans les cheveux, sur un œil, et sur tout un côté de son habit; mais le plaisir qu'il éprouve d'être arrivé, et d'entendre le train qu'on fait pour lui, l'empêche de remarquer le désordre de sa toilette. Il sort fièrement de l'écurie, et se dirige, en boitant un peu, vers les paysans; il salue à droite et à gauche, et s'enivre quelques instans du son des cornets à bouquin; il trouve que M. Cheval bat de la caisse comme le sauvage du Palais-Royal, et que les paysannes ont des voix de lutrin. Mais M. Férulus s'avance vers lui; il fait un geste du bras gauche, aussitôt François en fait un autre du bras droit, et tout le monde se tait: alors M. Férulus, après avoir salué comme s'il voulait danser un menuet, passe sa langue sur ses lèvres, et dit à Robineau:

« Monsieur de la Roche-Noire... *Albo dies no-*
» *tanda lapillo!* Les Romains marquaient par des
» pierres blanches et noires les jours heureux et mal-
» heureux... nous ferons une croix sur celui qui
» vous amène parmi nous; depuis long-temps ce
» domaine était désert... Vous serez le soleil qui est
» plus que parfait; vous serez l'avenir qui est indéfini,
» et ces paysans jouiront d'un bonheur qui ne sera
» pas conditionnel! »

Alfred et Edouard, qui étaient derrière celui que l'on complimentait, se mordent les lèvres pour ne pas rire au nez de M. Férulus, et s'éloignent du nouveau seigneur dont les vêtemens n'exhalent point

une odeur suave. Mais M. Férulus prend du tabac, et continue sa harangue.

« Monsieur de la Roche-Noire, *vitam impendere* » *vero*, jamais je n'ai décliné ni complimens, ni » flatteries; mais il m'est bien doux d'être le pre- » mier à saluer le nouveau propriétaire de ce châ- » teau. Puissiez-vous dire, dans ce castel : *Inveni* » *portum!* ou, si vous aimez mieux, vous fixer en » Auvergne. Si j'en crois la renommée, qui m'a » parlé par le canal de votre valet de chambre, vous » réunissez, dans une seule et même personne, la » sagesse de Socrate, la justice d'Aristide, la gran- » deur de Thémistocle, et l'éloquence de Cicéron; » puissiez-vous y joindre le bonheur de Polycrate, » les richesses de Crésus et la vie de Mathusa- » lem! »

M. Férulus se tait, s'essuie le front, et reprend du tabac. Robineau, qui a écouté sa harangue avec délices, lui fait un profond salut, en disant : « Mon- » sieur, certainement!... pardon! Votre nom, s'il » vous plaît? — Férulus. — Eh bien! monsieur Fé- » rulus, je suis bien sensible... quant à moi, je vi- » vrai le plus long-temps possible... Mais quand » vous voudrez venir manger la soupe au château! » et dès aujourd'hui...

» — Avec grand plaisir, monsieur de la Roche- » Noire, » répond vivement Férulus, qui n'a jamais refusé une invitation à dîner. Et Robineau, se tournant vers ses amis, leur dit à demi-voix : « Il est » bien savant, cet homme-là!... diable!... il est très- » fort! »

François qui voit que M. Férulus a fini son discours, fait recommencer la musique. M. Cheval, qui

ne sait pas faire de discours, mais qui veut aussi se ménager la pratique du nouveau venu, a quitté un instant son tambour, et est entré chez lui, d'où il ressort en conduisant en laisse un petit bidet qu'il vient présenter à Robineau, en lui disant: « Tenez, » monsieur, v'là un gaillard solide, et qui ne vous » jettera pas par terre comme l'âne de Nicolas; » montez là-dessus, il est ferré à neuf de ce ma- » tin. »

Robineau aurait autant aimé faire son entrée à pied; mais il n'ose pas refuser à M. Cheval, et grimpe sur le bidet à condition qu'on le laissera aller au pas. On se dirige vers le château, autour duquel on distingue encore quelques vestiges de fossés, dans lesquels les enfans jouent et se roulent. A droite et à gauche sont deux tours qui menacent ruine; mais les bâtimens du milieu paraissent en meilleur état. Une vaste cour, dans laquelle les herbes croissent en liberté, est devant les bâtimens, et s'ouvre par une grande porte contre laquelle sont deux petits pavillons, logement du concierge et du jardinier. Ces messieurs étaient restés aux fenêtres et attendaient l'entrée de leur maître, pour exécuter une petite surprise, qui était encore de l'invention de François.

Enfin le propriétaire arrive : on entend le brouhaha causé par les cris, les cornets à bouquin, le tambour et les musettes; les enfans le précèdent, les paysans le suivent. Alfred et Edouard vont, en riant aux larmes, grossir le cortége, et M. Férulus marche respectueusement à côté du bidet. Au moment où on va entrer dans la cour du château, le jardinier lance la couronne de fleurs qu'il a prépa-

rée pour son maître; mais au lieu de tomber sur Robineau, elle va se placer sur les oreilles du bidet, qui se trouve couronné; dans le même moment le concierge se penche hors de la fenêtre pour offrir les clefs du château, qu'à défaut d'un grand plat, on a mises dans un saladier, et qu'il présente d'une main, tandis que de l'autre il tient un verre plein de vin, qu'il élève en l'air en criant : « Vive monseigneur !... vive not'bourgeois ! »

Le bourgeois ne demande pas ce qu'il peut y avoir dans ce saladier qu'on lui tend par une fenêtre. Mais, comme il est curieux, il dit au concierge : « Donne, » mon ami ! » Le concierge qui est gris, et qui suppose que son maître veut boire, lui tend le verre en lui arrosant la tête avec une partie du vin qu'il contient, et M. Férulus s'écrie : « O jour trois fois heu- » reux !... Je crois assister aux cérémonies des *co-* » *rybantes !*... Je crois entrer dans le temple de Cy- » bèle !... Le son des instrumens, les fleurs, les ha- » bitans... tout y est !...

» — Oui, tout y est absolument, » dit Robineau en s'essuyant le visage; mais, ne se souciant pas de recevoir d'autres libations, il pousse son bidet couronné; et, couvert de vin et de bouse de vache, fait son entrée dans la Roche-Noire, au milieu des acclamations et des cris de tous les marmots des environs.

Robineau a mis pied à terre, et comme il éprouve encore certaine difficulté à marcher, par suite de sa chute sous l'âne, il ne se sent pas en état de visiter sur-le-champ son domaine. Après avoir noblement jeté une poignée de monnaie aux enfans qui se battent pour la ramasser, ce qui, suivant M. Férulus,

donne une idée des anciens tournois, Robineau engage le concierge à faire rafraîchir tout le monde; puis, saluant la société, il suit François, qui le mène à sa chambre à coucher, où il se jette tout moulu sur son lit en s'écriant : « Dieu ! que c'est gentil d'être » seigneur !... d'être harangué !... aye !... compli- » menté !.. Holà !... les reins !... C'est un peu fati- » gant... mais je m'y ferai. François, pendant que » je vais me reposer un peu, fais préparer un repas » splendide... et préviens les paysans qu'il y aura » bal ce soir au château; j'ai été trop bien reçu » pour ne pas leur en témoigner ma reconnaissance! »

CHAPITRE XI.

LE CHATEAU DE LA ROCHE-NOIRE ; FÊTE VILLAGEOISE.

Alfred et Edouard ont fait comme Robineau, ils ont été se reposer des fatigues du voyage. François les a conduits dans de grandes pièces, où il y a des couchettes et des matelas ; il ne manque que des draps aux lits qu'on trouve dans le château ; mais François a déjà envoyé du monde à Clermont, pour qu'on en rapporte du linge en ramenant la voiture et les bagages de ces messieurs.

Après trois heures de repos, Robineau s'éveille. Il est couché sous un baldaquin cramoisi ; de vieux rideaux de soie entourent le lit sur lequel il s'est jeté, et qui est passablement dur. Mais Robineau se lève en disant : « Je ferai carder les matelas ; » puis il porte ses regards dans l'ancienne pièce, qui sera sa chambre à coucher. Les corniches sont dorées, au plafond sont peints des amours, dont on ne peut plus bien distinguer les traits ; enfin, l'appartement est tendu en vieilles tapisseries représentant l'histoire de la chaste Suzanne.

« C'est magnifique ! » se dit Robineau, « c'est à » l'instar de Versailles et de Saint-Germain !... Des » baguettes dorées sur les portes !... des moulures

» partout! de fort belles glaces! Il y a bien par-ci
» par-là quelques crevasses au mur, quelques trous
» dans le parquet; mais je ferai réparer tout cela.
» Dès demain, j'aurai des ouvriers. »

Robineau voit un cordon pendu à la cheminée, il le tire; une sonnette résonne, et François accourt en disant : « Monsieur a sonné. »

» — Ma foi, oui, j'ai sonné sans le faire exprès.
» Mais c'est égal : où sont ces messieurs, François?
» — Ils ont fait comme monsieur, ils se sont jetés
» sur leurs matelas..... Mais je crois qu'ils sont ré-
» veillés. — François, il faut que pour cette nuit
» nous ayons des lits complets : il ne serait pas dé-
» cent qu'à la Roche-Noire on couchât sans draps...
» Achète, fais venir des marchands, je te nomme
» mon *factotum*, mon intendant. — Ça suffit, mon-
» sieur. — Ha çà, je ne serais pas fâché de voir mes
» gens..... Combien en ai-je avec toi ici? — Mon-
» sieur, il y a le concierge et le jardinier, voilà tout.
» — Ce n'est pas assez..... il me faut une maison
» considérable... C'est égal, dis toujours à mes gens
» de venir me parler... je vais leur donner mes or-
» dres. »

François sort; Alfred et Édouard viennent rejoindre Robineau; celui-ci s'est mis à sa fenêtre qui donne sur les jardins, et considère avec délices sa propriété.

« Eh bien, Robi.... eh bien, la Roche-Noire.....
» es-tu content? » dit Alfred en entrant, » te voilà
» dans ton château! — Messieurs, convenez que
» c'est beau, que c'est majestueux, des pièces comme
» celle-ci! — Oui, c'est fort grand... mais n'allons-
» nous pas visiter la maison? — Dans l'instant!...

» J'attends mes gens, j'ai des ordres à leur donner;
» ensuite nous visiterons le château, depuis les ca-
» ves jusqu'aux greniers. »

Le concierge et le jardinier se présentent; ils sont gris tous deux, mais le concierge surtout peut à peine se soutenir, parce qu'il était déjà ivre avant que son maître n'eût ordonné de faire rafraîchir les paysans, et qu'il a encore voulu leur tenir compagnie.

« Not'maître nous demande? » dit le jardinier, qui parle lentement pour ne point barbouiller; tandis que le concierge commence par s'appuyer sur un vieux fauteuil pour ne pas tomber...

« Ah! voilà ma maison! » dit Robineau. « — Elle
» ne me paraît pas solide, » dit Alfred.

« — Quel poste remplissez-vous ici, » demande Robineau au jardinier.

» — Quel poste, mon bourgeois?... est-ce que
» vous voulez dire qu'est-ce que je fais? — Juste-
» ment! — Je suis Vincent, le jardinier du châ-
» teau... avec vot'permission... et, Dieu merci! il y
» a de l'ouvrage!... Vous verrez le jardin!... on ne
» s'y reconnaît pas!...

» — Le jardin est grand? — Ah! j'crois ben!...
» c'est si grand que depuis long-temps je n'en soi-
» gne que la moitié, parce que, vous entendez ben,
» je ne peux pas tout faire, moi.

» — Monsieur le jardinier, » dit Alfred, « pour-
» quoi laissez-vous la cour se remplir d'herbes?

» — Ah! monsieur... je ne peux pas tout faire;
» et, d'ailleurs, la cour n'est pas le jardin!...

» — Il a raison, » dit Robineau, « il doit se renfer-
» mer dans ses fonctions... Et vous, qui êtes der-

» rière..... que faites-vous chez moi? Avancez donc! »

Le concierge, forcé de quitter le fauteuil qui le soutenait, s'avance en chancelant; et, tirant un mouchoir rouge plein de tabac pour essuyer sa figure enluminée, commence par lâcher un hoquet, puis se met à rire en disant : « — C'est moi... c'est moi qui » vous garde, not'maître... Vous voyez un gaillard » qui boit et qui mange comme six.

» — Il ne te faudrait pas dix domestiques comme » cela, Robineau... cela serait ruineux, » dit Alfred.

« — Ah! vous êtes mon concierge, mon ami? — » Oui, mon maître, monseigneur... dis-je! car vot' » valet nous a dit que ça vous amusait d'être appelé » monseigneur... et moi, vous entendez ben que ça » m'est égal... j'vous en donnerai en veux-tu, en » voilà!...

» — Je crois que ce drôle-là est gris! » dit Robineau. « Comment vous appelez-vous, concierge?

« — Mon maître, je m'appelle Cunette, sauf vot' » respect. — Monsieur Cunette, vous avez beaucoup » bu, il me semble? — Toujours à vot'santé, mon » respectable seigneur..... et prêt à recommencer » quand ça vous sera agréable... — Ha çà! qui est-» ce qui fait le dîner ici?... je ne vois pas de cuisi-» nier dans tout cela.

« — Moi, je ne peux pas tout faire, » murmure le jardinier; « la cuisine n'est pas dans le jardin.

» — Oh! moi, ça m'est égal, » balbutie le concierge en se raccrochant au fauteuil; « si ça vous » fait plaisir, mon maître, j'vas aller dans la cui-» sine, et j'vous ferai du fricot comme pour moi!...

» — Mon cher ami, » dit Alfred à Robineau, « j'espère que tu vas envoyer coucher MM. Vincent » et Cunette, et que ce n'est pas eux qui feront ta » cuisine, sans quoi je ne mange pas ici, moi.

» — C'est très-embarrassant!... » dit Robineau en courant à la sonnette, qu'il tire avec violence. François accourt tenant un balai et un plumeau.

« François, qu'est-ce que tu fais? » dit Robineau. « — Monsieur, je balaie, je nettoie la salle à man- » ger... Ah! c'est qu'il y avait de la poussière et » des araignées!... Oh! Dieu! ai-je tué des arai- » gnées!...

» — Et qui est-ce qui s'occupe du dîner? »

François regarde Vincent, qui regarde Cunette, lequel ne regarde rien, parce qu'il n'y voit plus.

« Ha çà! drôles, voulez-vous bien répondre? » s'écrie Robineau avec colère. « Est-ce que vous » comptez me faire dîner avec des araignées?

» — Mon cher ami, » dit Alfred, « tu as voulu » venir habiter ton château sans avoir prévenu, sans » avoir monté ta maison et fait faire tout ce qu'il » fallait dans cette vieille propriété, il faut t'attendre » à ne pas trouver sur-le-champ le service bien ré- » glé... Cependant, comme il faut dîner, que d'ail- » leurs tu as engagé M. Férulus, qui, certes, ne » manquera pas de venir, il faut tâcher de trouver » une cuisinière dans le pays, ce qui ne doit pas être » impossible. Voyons, monsieur Vincent; dites- » nous où on dîne le mieux par ici?

» — Oh! dame! monsieur, on mange bien par- » tout; mais c'est surtout chez M. Cheval, le vété- » rinaire... il a une fille, voyez-vous, qui a été en » maison à Clermont. chez un riche négociant.

» — Eh bien, voilà notre affaire. François, cou-
» rez vite chez M. Cheval, et priez sa fille de vou-
» loir bien venir faire la cuisine au château, elle ne
» vous refusera pas. Faites-vous donner des provi-
» sions partout où vous passerez; envoyez-en cher-
» cher à Talende, puisque ce n'est qu'à une lieue
» et demie; enfin, faites en sorte que ce soir nous
» ne soyons pas obligés de nous coucher sans chan-
» delles et sans draps. »

François court exécuter les ordres d'Alfred, et Robineau dit au jardinier et au concierge : « Retour-
» nez à votre ouvrage... et ne vous présentez plus
» devant moi dans un tel état.

» — Monseigneur, nous allons reboire à vot'san-
» té, » dit Cunette. « — Non pas, vous avez bien
» assez bu comme ça. — C'est égal, not'bourgeois,
» pour fêter vot'arrivée, nous ne resterons pas à re-
» garder les autres... et ce soir, tout le monde qui
» vient danser!... — Je ne veux plus qu'on vienne
» danser ce soir... ce sera pour une autre fois.

» — Tu as invité ces bonnes gens qui t'ont fait
» une si belle musique, » dit Alfred, « tu dois les
» recevoir; tu as voulu faire le seigneur... il faut en
» subir toutes les conséquences. Maintenant, allons
» visiter le château.

» — Je vais vous guider, mon maître, » dit M. Cunette. « — Allez vous coucher, ivrogne! vous ferez
» mieux. — Monseigneur, je connais mes devoirs. »

Robineau et ses amis sortent de l'appartement. M. Cunette, qui dans le vin est extrêmement têtu, et qui pense que le concierge doit être présent à la visite du château, suit son maître en s'appuyant contre les murs.

On parcourt de longues et vieilles galeries éclairées par de grandes croisées en ogives, mais dans lesquelles le jour pénètre avec peine, parce que les carreaux sont surchagés de poussière; on entre dans de vastes appartemens, tous décorés dans le même goût que la chambre de Robineau, où l'œil a de la peine à atteindre le plafond.

« Ce château a dû exister du temps du roi Pepin, » dit Edouard. « — Tout cela est superbe, » dit Robineau, qui reste en admiration devant chaque paysage peint au-dessus des glaces et des portes.

« — Dis donc que cela a pu être fort beau, il y a » deux siècles!... Mais maintenant!..

» — Mon cher Alfred, les glaces sont toujours des » glaces. — A la bonne heure; mais les dorures ne » sont plus des dorures, et les peintures ont l'air » de vieux éventails!... — Pour un baron, tu ne » sens guère le prix de ce qui est noble. Je suis cer- » tain que M. Edouard apprécie mieux que toi les » beautés de ce château?

» — Je trouve, » dit Edouard, « qu'il prête en » effet au romanesque, au vaporeux... — N'est-ce » pas?... C'est magnifique... Il y a de quoi loger un » régiment!...

» — Il y a encore autant de pièces au second, mon » maître, » murmure M. Cunette qui se tient à la porte de l'appartement dans lequel sont les jeunes gens. « C'est la même répétition... si ce n'est que les » plafonds sont un peu plus bas, et n'ont pas de jo- » lies images comme ici.

» — En ce cas il est assez inutile que nous voyons » le second aujourd'hui. — Ah! messieurs, cette ga- » lerie s'ouvre sur une terrasse d'où l'on découvre

» tous les environs... — Elle est en bien mauvais état
» la terrasse... — Qu'est-ce que c'est que ces fentes
» dans le mur?

» — Ce sont des *meurtrières*, » dit Edouard; « voilà
» aussi, je crois, dans ces saillies, des *mâchi-*
» *coulis*...

» — Des gâchicoulis!... c'est ça même, » balbutie le concierge.

» Diable! » dit Robineau, « c'était un château fort!...
» Je suis sûr qu'il a soutenu des siéges... C'est éton-
» nant qu'il n'y ait point de pont-levis.

» — Ah! monseigneur, il y en avait un il y a
» encore quelques années; mais comme le dernier
» propriétaire avait fait un essai de plantation de bet-
» teraves pour faire du sucre... dans les jardins là-
» bas, moi, ça m'ennuyait de ne faire que baisser
» et hausser le pont-levis pour des betteraves; je
» me suis imaginé de combler le fossé, et le bour-
» geois a trouvé que j'avais raison, et il a fait faire
» une porte tout uniment.

» — Ce bourgeois-là ne descendait donc pas des
» anciens propriétaires de ce château, pour avoir des
» idées si peu élevées!...

» — Je ne sais pas au juste d'où il descendait, mon-
» sieur; mais il avait acheté le château pour en faire
» une fabrique, pour y établir un commerce enfin...
» et puis, il paraît que ça n'a pas été bien, puis-
» qu'il a remis le domaine en vente.

» — Mais à qui appartenait autrefois ce château?

» — A qui?... Ah! attendez donc... Ma foi, je
» ne sais pas le nom, mais c'était à une vieille douai-
» rière d'une ancienne famille. La vieille dame, qui
» habitait le château ne voulait pas, dit-on, qu'on

» y fît aucune réparation de peur de le gâter...
» Aussi vous voyez qu'on n'y a rien dérangé.

» — C'était, je gage, quelque vieille douairière, » dit Alfred, « qui préférait laisser tomber ce bâti-
» ment en ruines, plutôt que de voir une main pro-
» fane toucher à ces vieux murs !...

» — Du reste, je ne l'ai pas connue, » dit Cunette ; « moi, j'ai été placé ici par le fabricant de sucre de
» betteraves, qui m'y a laissé avec mon ami Vin-
» cent.

» — Maintenant, allons visiter cette tour... Pre-
» nez garde, messieurs, en descendant cet escalier...
» presque toutes les marches sont endommagées.....
» Mon cher Robineau..... pardon ! monsieur de la
» Roche-Noire, voulais-je dire, si tu suis le système
» de la vieille douairière, il sera bientôt difficile de
» faire un pas dans ton château, sans courir le risque
» de se rompre le cou.

» — Oh ! moi, messieurs, je ferai réparer... re-
» mettre à neuf..... je n'ai pas envie que mon châ-
» teau s'écroule sur moi..... Concierge, où va-t-on
» par ce long corridor ?

» — A la tour du nord, mon maître. Ah ! vous
» allez voir..... c'est superbe ! il y a des trappes,
» des... comment donc qu'ils appellent ça ? .. des
» endroits où l'on tombe... des gimblettes.

» — Des *oubliettes*, vous voulez dire ? — Oui,
» monsieur, des oubliettes...

» — Je ne veux pas aller où l'on tombe, » s'écrie Robineau : « Marchez devant, concierge, et guidez-nous. »

Cunette s'avance en se frottant toujours contre les murs. On arrive à la porte de la tour ; un escalier

sombre, étroit et tournant, conduit aux appartemens.

« Je me crois au château d'*Udolphe,* » dit Edouard en montant l'escalier.

« — Moi, je m'attends à voir un chevalier armé » de toutes pièces, » dit Alfred.

Robineau ne dit rien; il examine ces vieux murs noircis par le temps, et qui ont vu tant de générations. Le concierge veut ouvrir la porte du premier étage, la porte crie sur ses gonds, ce bruit sourd se prolonge dans les chambres vides du vieux bâtiment.

« Concierge, il faudra mettre de l'huile à toutes » ces portes-là, » dit Robineau; « je n'aime pas ce » bruit-là... Où sommes-nous ici?... Est-ce qu'il y » a des trappes sous nos pieds?... ayez soin de nous » avertir.

» — Non, monsieur, c'était la chambre du che- » valier... à ce qu'on dit... — De quel chevalier... » Dame!... du chevalier, le neveu de la vieille douai- » rière, à ce que j'ai entendu dire. — Je n'en ferai » pas ma chambre, on ne voit pas clair ici. »

Au second étage, Cunette montre la pièce où étaient les oubliettes; mais le fabricant de sucre a fait boucher toutes les trappes; et cette fois Robineau trouve qu'il a très-bien fait. Au-dessus, était l'arsenal du château; mais on n'y trouve plus que quelques cuirasses rouillées, quelques sabres sans poignée, quelques fusils sans chien et quelques lances sans fer. Enfin, on arrive sur la plate-forme de la tour, d'où l'on a une fort belle vue. Les jeunes gens admirent l'aspect des montagnes voisines, et de la jolie ville de Saint-Amand entourée d'eau. Pendant qu'on re-

garde le pays, M. Cunette s'assied prudemment par terre, au milieu de la plate-forme, en disant : « Moi, » je ne peux pas regarder de si haut, ça m'é- » blouit!... »

On va quitter la tour, lorsque Edouard s'écrie : « Alfred! regarde donc, sur ce petit monticule... » là... au bord des fossés... vois-tu cet homme qui » regarde si attentivement le château?... le recon- » nais-tu?... — Eh oui!... c'est l'homme qui était » dans l'auberge de Clermont-Ferrand, et qui s'est » offert pour nous servir de guide... il a une figure » et un costume qui le rendent reconnaissable. »

Robineau s'approche en disant : « Comment! cet » homme de si mauvaise mine est par ici?... Oui, » ma foi... c'est lui... je reconnais ce gros bâton sur » lequel il s'appuie... Comme il considère mon châ- » teau!... il ne bouge pas... on dirait une statue!... » Je voudrais bien savoir pourquoi il regarde ainsi » ma propriété?...

» — Il y a en effet quelque chose de singulier dans » le regard et dans toute la personne de cet homme, » dit Edouard.

» — De singulier!... vous êtes bien honnête... dites » donc de louche, de sombre... de méchant... c'est » qu'il n'ôte pas les yeux de dessus mon château!... » Dites donc, concierge?... »

Le concierge allait s'endormir sur la plate-forme; il relève la tête en balbutiant : « Qu'est-ce que tu » veux?...

» — Comment, drôle!... à qui parlez-vous?... » s'écrie Robineau avec colère.

« — Ah! pardon, monseigneur et maître, » dit Cunette en se relevant; « je croyais que je

» causais avec mon ami Vincent, et voilà pour-
» quoi...

» — Tâchez de ne plus avoir de ces distractions-
» là... et venez me dire si vous connaissez ce va-
» gabond qui est planté comme un pieu devant la
» tour, et qui ne cesse de regarder ici. »

Cunette s'avance en chancelant; Alfred et Edouard le soutiennent sous chaque bras pour qu'il ne tombe pas par-dessus le garde-fou, et le concierge avance sa tête pour chercher l'homme dont on lui parle.

« Eh bien! » dit Robineau au bout d'un moment.

» — Eh bien, quoi? » répond Cunette en roulant des yeux envinés autour de lui.

« — Connaissez-vous cet homme? — Je ne vois
» pas plus d'hommes que de bouteilles!... — Com-
» ment, butor? là... au pied de la tour, vous ne
» voyez pas?... — Ah! que je suis bête!... sauf vot'
» respect, monseigneur, je prenais ça pour un cep
» de vigne. — Eh bien! à présent que vous le voyez,
» reconnaissez-vous cet homme? — Ça?... attendez
» donc... est-ce que ce n'est pas Vincent? — Eh!
» non, imbécile!... — Alors, c'est peut-être M. Flu-
» tanus... le maître d'école...

» — Décidément, le coquin ne voit plus clair, » dit Robineau; « allons, messsieurs, quittons cette
» tour, nous en avons encore une à visiter. »

On descend de la tour du nord, qui ne semble pas devoir être le séjour favori du nouveau propriétaire. M. Cunette propose à ces messieurs d'aller visiter les cachots qui sont dessous; mais Robineau ne s'en soucie pas. On se rend dans l'autre tour, dont les appartemens, mieux conservés, n'ont point un aspect aussi sombre. On y trouve une bibliothèque,

une salle de bains, un salon de musique, et quelques lits en assez bon état. Enfin, on en sort pour entrer dans les jardins.

Robineau voit avec douleur que le fabricant de sucre avait fait planter des betteraves dans les trois quarts de ses jardins; M. Vincent, qui a dit n'en soigner que la moitié, laisse croître l'ivraie et le chardon dans les allées et les bosquets. Les fruits, les fleurs, les légumes, sont pêle-mêle dans les carrés qui ont échappé aux betteraves. Les statues, que l'on trouve de loin en loin ne sont pas en meilleur état que les jardins. Hercule n'a plus de massue, Vénus n'a qu'un bras, Mercure est boiteux, les Grâces sont mutilées, Apollon n'a point de nez, Hébé n'a qu'une oreille, l'Amour seul est intact; ce dieu-là résiste quelquefois aux efforts du temps.

Robineau pousse un soupir devant chaque statue, en disant : « Quel dommage!... un si beau mor-
» ceau!... Ce maudit fabricant n'aimait point les
» belles choses! »

Au bout des jardins, on entre dans le parc, qui est fort grand, mais où les ronces vous arrêtent à chaque pas. Enfin, fatigués de se promener, les jeunes gens reviennent au château, visitent les écuries, les serres, la laiterie; puis vont se reposer dans un salon du rez-de-chaussée. « Eh bien! messieurs, » dit Robineau, « comment trouvez-vous ma pro-
» priété?

» — Ta propriété est fort grande, » dit Alfred; « mais, si tu m'en crois, tu feras abattre ce
» vieux château, qui serait ruineux à conserver, et
» avec les matériaux tu feras bâtir une jolie maison
» à la moderne, que tu ne mettras pas trois heures

» à parcourir; tu pourras ensuite tirer parti de tout
» le terrain qui dépend de ce domaine.

» — Mon cher Alfred, » dit Robineau, « je n'ai
» pas acheté un château pour n'avoir qu'une maison
» bourgeoise... je serais un vandale si je suivais ton
» conseil. — Tu te ruineras si tu ne le suis pas. —
» — Je me ruinerai si ça me fait plaisir, mais je
» garderai mon château. — Garde tout ce que tu
» voudras... mais ne me demande plus mon avis.

» — Et vous, monsieur Edouard? » dit Robineau en s'approchant du jeune poète, qui semblait livré à ses réflexions, « que pensez-vous de mon château?

» — Ce pays me plaît beaucoup, » dit Edouard d'un air distrait.

« — Ha ça, la Roche-Noire, il me semble que de-
» puis ce matin nous ne faisons que parler de ton
» château, et il est près de cinq heures du soir, ça
» devient fatigant. Est-ce qu'on ne dînera jamais
» chez toi? — Pardon, mes amis!... pardon... Holà!
» François. »

François accourt, vêtu cette fois en marmiton, parce qu'il est obligé de cumuler les emplois.

« François! nous fait-on à dîner, enfin? — Oui,
» monsieur. — Qui cela? — Mam'zelle Cheval, qui
» n'a pas mieux demandé que d'être utile à mon-
» sieur. Son père voulait venir avec elle pour l'ai-
» der.

» Comment! le vétérinaire, nourrisseur, médecin
» de bestiaux, fait aussi la cuisine? » dit Alfred.

« — Oh! M. Cheval dit qu'il sait tout faire, et
» qu'il saurait préparer en même temps une méde-
» cine et un civet... mais il n'a pas pu venir, parce

» qu'on est venu le chercher pour une jument qui a
» des coliques.

» — C'est bien heureux pour nous, » dit Alfred;
« je ne me soucierais pas du tout de manger d'un
» plat fait par le vétérinaire. »

Dans ce moment, M. Férulus, habillé de noir des pieds à la tête, avec de la serge reteinte, et tenant sous son bras un feutre qui n'a plus aucune forme, entre dans la pièce où est la société, et s'incline profondément en prononçant un *salutem omnibus*.

Robineau va avec empressement au-devant de son convive, et lui serre fortement la main; il se souvient encore de la harangue du matin.

« Monsieur de la Roche-Noire, je me rends à vo-
» tre honorable invitation, » dit Férulus, qui ne lâche pas non plus la main de Robineau. « — Mon-
» sieur Férulus, vous me faites grand plaisir... Au-
» jourd'hui, nous ferons un petit dîner sans préten-
» tion; je n'ai pas encore eu le temps de monter ma
» maison. — Monsieur de la Roche-Noire, c'est
» l'avantage de dîner avec vous qui sera l'assaison-
» nement le plus suave du repas... — Monsieur Fé-
» rulus, j'espère que vous viendrez souvent me de-
» mander à... — Tous les jours si cela vous fait
» plaisir, monsieur de la Roche-Noire; serait-il
» possible, monsieur de la Roche-Noire, que je
» pusse refuser une société comme la vôtre; que je
» me privasse de votre conversation, et que je vou-
» lusse me montrer en arrière de vos avances? Non,
» monsieur de la Roche-Noire, *lapides clamabunt*
» avant que je refuse de dîner avec vous. »

Jamais on n'avait tant donné de la Roche-Noire à

Robineau, et, pour prononcer ce nom, M. Férulus ouvrait la bouche comme s'il avait voulu avaler le château. Aussi Robineau continue-t-il de lui serrer la main; Férulus en fait autant, c'est à qui ne lâchera pas. Heureusement pour ces messieurs que François vient annoncer que le dîner est prêt, ce qui leur permet de se détacher.

On se rend dans la salle à manger, où le couvert est dressé. François a placé devant la table un vieux fauteuil à roulettes, qui est d'un pied plus haut que les autres siéges. Ce fauteuil était celui de la vieille douairière, qui probablement était fort petite; Robineau pense qu'il est de sa dignité de l'occuper; il monte dans le fauteuil, d'où il plane sur ses convives, et M. Férulus s'écrie : « *Sic itur ad astra.* » Mais, de son grand fauteuil, il est impossible que Robineau serve, parce qu'il est trop éloigné des plats. Après avoir mangé la soupe, il se décide à prendre une chaise comme les autres, en disant à François : « Mettez le fauteuil de côté, je m'en ser-
» virai les jours de grande cérémonie. »

Le dîner, qui se compose en partie de volaille, ne semble pas mal apprêté; les nouveaux habitans du château ont gagné de l'appétit à le visiter, et M. Férulus mange comme s'il avait fait vingt lieues.

« Monsieur Férulus, » dit Robineau, « y a-t-il long-
» temps que vous habitez ce pays?... — Une dizaine
» d'années, monsieur de la Roche-Noire. — Avez-
» vous connu le dernier propriétaire.... le fabricant
» de sucre? — Fort peu, c'était un sot, un igno-
» rant... il ne recevait jamais... ne traitait point! il
» ne connaissait que ses betteraves! — Oh! moi! je
» veux traiter... je veux recevoir... Y a-t-il des gens

» un peu distingués dans les environs? — Pas beau-
» coup... quelques campagnards... quelques esprits
» *obtus*, qui n'envoient pas seulement leurs enfans
» à mon pensionnat. — Ah! vous tenez un pension-
» nat? — Oui, monsieur de la Roche-Noire, un
» pensionnat masculin. Je prends les enfans depuis
» l'âge de deux ans jusqu'à vingt-cinq; je leur ap-
» prends tout indistinctement!... Quand ils sortent
» de mes mains, ils foudroient tout le monde; ils
» terrassent tous leurs adversaires par la force de
» leur logique!... Belles-lettres, philosophie, physi-
» que, philologie, chimie, mathématiques, langues
» mortes, langues vivantes, écriture anglaise, ronde
» et bâtarde... j'apprends tout cela à mes externes
» pour six francs par mois!

» — C'est pour rien, » dit Edouard. « — N'est-
» ce pas, monsieur?..... Eh bien! ces Auvergnats
» préfèrent laisser leurs enfans jouer à dig-dog que
» de me les envoyer!... *O tempora! ó mores!*

» — Et à Saint-Amand, » reprend Robineau, « la
» société est-elle choisie?

» — Monsieur de la Roche-Noire, il y a à Saint-
» Amand, comme dans toutes les petites villes, des
» gens aimables et des originaux; il y a marché
» tous les samedis, on y fait le commerce de vin,
» chanvre, papeterie, fromages... Je n'ai dans mon
» pensionnat que deux enfans de la ville; mais ils
» tiennent aux meilleures familles! — J'ai une let-
» tre pour le notaire de l'endroit, » dit Robineau;
» j'irai le voir demain, je le prierai de me faire des
» invitations pour tout ce qu'il y a de mieux dans
» l'endroit. »

Alfred et Edouard, qui, sans se l'être avoué,

étaient occupés du même objet, tâchent d'amener la conversation sur un autre sujet.

« Connaissez-vous le village de Chadrat? » dit Alfred.

« — Chadrat!... oui; c'est un trou!... un misé-
» rable hameau!... Je n'ai pas un enfant de Cha-
» drat dans mon pensionnat!... Les habitans sont,
» comme les Tartares, nourris dans l'ignorance et le
» mépris des chemises..... Ils ne savent pas épeler
» seulement!

» — Avez-vous entendu parler de la Maison Blan-
» che? » dit Edouard.

« — La Maison Blanche?... N'est-ce pas un pen-
» sionnat féminin? — Non pas! c'est une maison
» inhabitée, et qui répand la terreur dans les envi-
» rons. — Ah!... oui, je crois me souvenir... Nous
» en parlâmes avec mes élèves, et nous nous rendî-
» mes dans la vallée, où nous ne vîmes rien d'ex-
» traordinaire... D'ailleurs, messieurs, je vous de-
» mande si des gens nourris dans la science peuvent
» croire aux esprits?... *Non est hic locus*... Je crois
» aux sots, aux imbéciles, aux ignares... J'ai l'hon-
» neur de boire à la santé de monsieur de la Roche-
» Noire... Mais aux esprits!... *Retrò, Satanas!*...
» Cela n'entre pas dans mon système d'éducation.

» — C'est comme moi, » dit Robineau; « je
» touve que ce sont des bêtises!... des contes à dor-
» mir debout.

» — Monsieur de la Roche-Noire, vous pensez
» comme *Tacite*, et vous vous exprimez comme
» *Tite-Live*... J'ai l'honneur de boire à votre santé. »

Il y avait encore quelques bouteilles de bon vin dans les caves du vieux castel; M. Cunette n'avait

pas osé les boire, parce qu'on en avait fait le compte avant de le laisser gardien du château. Robineau fait monter plusieurs flacons; les jeunes gens y font honneur, et M. Férulus ne fait plus que tendre et vider son verre. Comme on a trouvé le dîner fort bon, on pense, au dessert, à remercier mademoiselle Cheval, que Robineau veut s'attacher comme cuisinière du château. On dit à François de la faire venir, et bientôt une grande et forte fille, toute joufflue, vient saluer la société.

« Mademoiselle Cheval, » dit Robineau, « je suis » très-satisfait de votre talent culinaire... Je vous » retiens chez moi comme cordon bleu, si cela peut » vous convenir. »

Mademoiselle Cheval tousse, salue, s'essuie le front, et répond d'une voix de rogome: « Pardi!..., » si je n' savais pas cuisiner, ça serait farce!... moi » qui ai servi chez un maître *lézard* qui avait vingt » mille francs de rentes *voyagères*, et qui ne buvait » que des vins de *rigueur!* Ah Dieu!... étais-je bien » là!... Toujours habillée en laine de *Ségrovie!*.... » J'y serais encore, si je n'étais pas tombée amou- » reuse d'un *Cent de Suisse!...* »

La cuisinière allait conter l'histoire de ses amours, quand le son de la musette, du fifre et du tambourin, annonça l'arrivée des paysans. Robineau sent qu'il doit aller recevoir ceux auxquels il a promis un bal. On quitte la table, au grand regret de M. Férulus, qui paraissait disposé à y passer la soirée. On se rend dans la cour où sont les Auvergnats. Robineau tâche de se donner un air de seigneur en saluant les bonnes gens qui veulent bien venir danser chez lui. Alfred et Edouard vont auprès des plus jo-

lies paysannes pour se distraire un moment; car il faut bien se distraire, lors même que l'on est amoureux, et surtout quand on n'est pas certain d'être aimé. Les deux jeunes gens n'en étaient pas encore là; ils pensaient beaucoup, il est vrai, à la petite Isaure; mais ils ne voulaient pas s'avouer qu'il y avait plus que de la curiosité dans le désir qu'ils éprouvaient de la revoir. Quand on commence à aimer, on joue avec le sentiment que l'on éprouve... et, quand on veut le surmonter, on s'aperçoit qu'il est trop tard pour en guérir.

On se rend dans les jardins; on choisit la place où il y a le moins de betteraves, et on y établit un orchestre sur des futailles vides, ce qui n'est pas très-noble; mais comme on ne fait pas danser les notabilités des environs, on peut se montrer moins rigoriste. Les musettes, les fifres, les tambours, forment l'orchestre. Les paysans se mettent joyeusement en place. Robineau pense qu'il doit ouvrir le bal; ses deux amis ont déjà invité les filles les plus jolies; il va prendre celle qui est le mieux mise; et M. Férulus, qui voit que monseigneur danse, se hâte d'inviter quelqu'un pour figurer en face de M. de la Roche-Noire.

Le bal commence; la musique des Auvergnats n'est pas mélodieuse, mais elle est bruyante, et les danseurs, ainsi que leurs danseuses, ont l'habitude d'accompagner leurs pas de cris et de tapes dans les mains. Il serait difficile de rester froid au milieu d'un tel tapage. Alfred et Edouard font sauter et tourner leurs danseuses, et frappent, en riant, dans les grosses mains que leur tendent les paysannes. M. Férulus ne cesse de dire à sa danseuse : « Vous êtes devant M. de la

» Roche-Noire... formez bien vos pas... tenez-vous » droite... baissez les yeux et regardez votre danseur. »

L'Auvergnate va son train, en criant et en tapant des pieds et des mains. Comme les bourrées d'Auvergne ne finissent jamais, Robineau danse depuis une demi-heure, et il n'en peut plus. M. Férulus est en eau, mais il pense qu'il est de la politesse qu'il ne quitte pas le bal avant M. de la Roche-Noire. Heureusement pour ces messieurs que le concierge et le jardinier arrivent chargés de paniers de vin, et l'orchestre s'arrête spontanément pour se rafraîchir.

On boit, puis on danse; on s'arrête de nouveau pour boire, puis on se remet à sauter. Il y a quatre heures que tout cela dure. Les Auvergnats sont des buveurs et des danseurs infatigables. Cependant, il est plus de onze heures du soir; le bal, que l'on a éclairé, tant bien que mal, avec des bouts de chandelles, commence à ne plus l'être qu'à demi. Alfred et Edouard ont promené leurs danseuses dans le jardin, et les villageoises sont revenues à la danse un peu chiffonnées. Déjà quelques papas et quelques mamans se sont endormis sur les bancs; M. Férulus est parti depuis long-temps, et Robineau, qui a envie d'aller se coucher, voudrait bien mettre sa société à la porte, lorsque des cris, des juremens, se font entendre dans une partie de l'assemblée.

Messieurs Vincent et Cunette ne dansaient pas, mais ils ne décessaient point de boire depuis le commencement du bal. Le concierge s'était achevé, et le jardinier s'était mis au niveau de son camarade. Mais M. Vincent avait le vin méchant; il fallait peu de chose pour le fâcher, et alors il voulait battre

tout le monde. Il venait de se prendre de querelle avec un Auvergnat, et déjà les coups de poing allaient leur train; Cunette, en bon camarade, prenait le parti de Vincent, quand Robineau, qui trouve très-mauvais que l'on se permette de se battre chez lui, arrive au milieu des combattans, ne doutant pas que sa présence ne suffise pour rétablir le calme.

« Comment! c'est mon concierge et mon jardinier » qui font ce train-là! » dit Robineau en s'approchant d'eux. « Pourquoi vous battez-vous, drôles?

» — Va te promener!... Laisse-nous tranquil-» les! » dit Cunette, qui ne reconnaît pas son maître. « Je défends mon ami Vincent, d'abord...

» — Coquin! c'est à moi que vous osez parler » ainsi?

» — Toi! je te cogne, si tu avances, » s'écrie M. Vincent en frappant à droite et à gauche; et déjà le nouveau seigneur, qui se trouve au milieu de la mêlée, va recevoir une grêle de coups, lorsque mademoiselle Cheval parvient à percer la foule, et, prenant son maître sous son bras aussi lestement que si elle enlevait un enfant, l'emporte en distribuant à droite et à gauche des coups de poing pour se faire un passage.

Pendant ce temps, François, Alfred et Edouard, qui ont chacun un manche à balai, parviennent à pousser tous les assistans dehors. MM. Cunette et Vincent vont se coucher, et le calme se rétablit enfin dans le château.

« Ta fête était fort gentille! » dit Alfred en revenant en riant avec Edouard de mettre les Auvergnats à la porte.

« — Ah! oui, » répond Robineau en se tâtant les

reins; « je m'en souviendrai de ce bal-là!... Si ja-
» mais je refais danser ces gaillards-là!... Ouf!...
» quel bruit infernal!.. J'ai manqué être assommé!..
» Et mes gens qui me manquent de respect!... Je les
» chasse dès demain.

» — Eh! mon cher, ils étaient gris!..... il faut
» leur pardonner. — Ils n'ont qu'à se griser encore?
» — Tu ne donneras pas tous les jours des distri-
» butions de comestibles et des fêtes aux paysans!
» — Non, Dieu m'en garde!... — Tu as voulu com-
» mencer largement; en toute chose, il faut payer
» son apprentissage. — Bonne nuit, monsieur Jules, »
dit Edouard.

« — Bonne nuit, seigneur de la Roche-Noire, »
dit Alfred en suivant Edouard.

Robineau reste seul. Il est près de minuit; sa chambre n'est éclairée que par un seul flambeau; les trois quarts de la pièce sont dans l'obscurité. Robineau appelle François pour l'aider à se déshabiller, et il lui ordonne de coucher dans la pièce voisine, afin d'être près de lui sitôt qu'il appellera.

Enfin Robineau se met au lit, après avoir fait placer une lampe près de lui. Le souvenir de l'homme de Clermont-Ferrand se retrace à sa mémoire. Sa chambre à coucher commence à lui paraître trop grande; la tapisserie lui semble sombre, et la figure de Suzanne, qu'il admirait le matin, lui fait peur la nuit. Robineau n'est plus si amateur de ce qui est antique, et il ne s'endort qu'en se promettant de faire, dès le lendemain, donner un aspect plus moderne à sa propriété.

CHAPITRE XII.

VISITE A ISAURE.

Edouard s'est levé avec le jour; il ne se soucie point de passer encore sa journée à parcourir le château de la Roche-Noire; il se promet un plaisir bien plus doux; il veut revoir la petite chevrière, il veut aller à la vallée dans laquelle demeure Isaure; le souvenir de la jeune fille ne s'est pas un instant effacé de sa mémoire; et, quoiqu'il ait moins parlé d'elle qu'un autre, c'est lui sans doute qui s'en est le plus occupé. En amour comme en politique, les gens qui parlent peu sont plus à redouter que les bavards.

Edouard descend dans la cour, où il trouve le concierge et le jardinier, qui, entièrement dégrisés, attendent le réveil de leur maître pour aller lui faire leurs excuses. Sans écouter les assurances de repentir de ces messieurs, Edouard sort du château, traverse la pelouse, et demande au premier paysan le chemin le plus court pour aller à Chadrat; puis il se met en route, gravissant lestement les montagnes, les collines; il fait en une heure le chemin que la veille ils ont été plus du double de temps à parcourir. Bientôt il se reconnaît, il aperçoit la vallée, la Maison Blanche, la demeure d'Isaure; alors seulement il

s'arrête pour reprendre haleine ; puis il descend plus lentement dans la vallée en regardant autour de lui.

Edouard s'arrête à quelques pas de la maisonnette, qu'il contemple quelque temps en se disant : « Là... » loin du monde..... elle demeure seule..... Elle est » jolie comme on nous peint les anges... elle paraît » sage..... naïve comme l'innocence !... Mais il est » impossible qu'elle ne tourne pas bientôt la tête à » quelque montagnard... Ils ont peur !... les imbé- » ciles !... Mais les voyageurs, les gens de la ville » qui la verront !... Cela n'a pas le sens commun de » laisser ainsi cette jeune fille exposée à mille dan- » gers..... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ?... je » n'ai vu cette petite qu'une fois... à peine si je lui » ai parlé... Ne vais-je pas, comme Alfred, m'en- » flammer au premier regard !... Oh ! non, je suis » plus raisonnable... ce serait affreux de chercher » à séduire cette aimable fille !... mais on peut bien » venir la voir sans en tomber sur-le-champ amou- » reux... Voyons si elle est chez elle. »

Edouard s'approche de la maisonnette ; mais la porte est fermée, et les jappemens de Vaillant répondent seuls au jeune homme, qui est désolé de ne point trouver la jeune fille au logis. Il se rappelle qu'elle mène paître ses chèvres sur la montagne voisine, et il se dirige de ce côté. Bientôt il aperçoit Isaure assise sur un petit tertre, et lisant, pendant que ses chèvres broutent l'herbe des environs.

« Ces montagnards n'ont pas tout-à-fait tort, » se dit Edouard en considérant de loin la petite chevrière qui ne l'a pas aperçu. « Il n'est pas ordinaire » de voir lire les gardeuses de chèvres..... et cette » jeune fille s'exprime trop bien pour qu'on puisse

» la confondre avec les autres paysannes..... Quel-
» qu'un lui a donc enseigné ce que les autres igno-
» rent dans ces montagnes... et ce ne pouvait être
» les paysans qui ont pris soin de son enfance..... Il
» y a quelque chose de mystérieux, de singulier,
» dans tout ce qui se rapporte à cette jeune fille.....
» c'est pour cela sans doute qu'elle m'intéresse.....
» Comme elle est jolie penchée ainsi sur son li-
» vre, sa tête reposant sur une de ses mains! si j'é-
» tais peintre, quel plaisir j'aurais à faire ce ta-
» bleau! »

Après quelques minutes passées à la considérer encore, Edouard se rapproche d'Isaure. Il marche doucement pour ne point la troubler; mais un caillou se rencontre sous ses pieds; alors, au bruit de ses pas, la jeune fille se retourne vivement; elle fait un mouvement de surprise en apercevant un jeune homme auprès d'elle; mais bientôt on voit qu'elle le reconnaît, et un léger sourire se montre sur ses lèvres. Cependant, elle se lève en voyant Edouard s'approcher encore.

« Restez... je ne veux pas vous déranger, » dit Edouard en s'approchant assez gauchement de la petite; car on est souvent gauche alors qu'on voudrait le paraître moins. « Je me promenais... dans ces
» montagnes... je vous ai aperçue... je me suis ap-
» proché... Mais vous lisez, il me semble?

» — Oui, monsieur, j'aime beaucoup à lire!.....

» — C'est un plaisir que ne connaissent pas la
» plupart des habitans de ces montagnes! — C'est
» vrai, monsieur; mais je rends grâce au ciel d'en
» savoir plus qu'eux, car, étant presque toujours

» seule, quand j'ai bien travaillé, c'est avec un li-
» vre que je me délasse.

» — Me serait-il permis de savoir ce que vous li-
» siez? — Pourquoi pas, monsieur? »

Isaure tend son livre à Edouard, qui reconnaît les œuvres de Florian. Il regarde encore la jeune fille avec surprise, puis lui rend son livre en disant : « Vraiment, vous n'êtes pas une villageoise comme
» les autres!...

» — Parce que je sais lire? » répond Isaure en souriant. « —Ce n'est pas cela seulement; mais vos
» manières si polies.... votre façon de vous expri-
» mer... — Je parle comme tout le monde, mon-
» sieur. — Pas comme le monde qui habite autour
» de vous... le choix même de ce livre... — Je ne
» l'ai pas choisi; on me l'a donné. »

Edouard est sur le point de s'écrier : « Qui donc? » Mais il n'ose, il se tait, il sent qu'il connaît trop nouvellement Isaure pour se permettre une pareille question. Il éprouve en secret un certain mécontentement, et il pense que si Robineau était là, il trouverait que cette jeune fille reçoit beaucoup de cadeaux.

« Mon Dieu! monsieur, vous n'avez peut-être
» pas déjeuné? » s'écrie tout-à-coup la petite chevrière. « Voulez-vous venir à la maison?... Moi qui
» ne pensais pas!...

» — Non, non; je n'ai besoin de rien, » dit Edouard en retenant la petite; « je ne veux que
» causer avec vous... si cela ne vous ennuie pas.

» — M'ennuyer!... au contraire, monsieur!... on
» cause si rarement avec moi!... Les bergers con-

» duisent leurs troupeaux bien loin des miens, les » bergères m'évitent... et pourtant je n'ai jamais fait » de mal à personne; est-ce que j'ai l'air méchant, » monsieur?

» — Oh! non!.... bien au contraire!.... » s'écrie Edouard, prêt à prendre la main d'Isaure et à la presser tendrement : mais il se contient encore.

« Depuis la mort de ma bonne mère, je me suis » bien aperçue que dans le pays on me fuit, que » l'on me parle à peine; d'abord cela m'a fait du » chagrin... à mon âge, il me semblait triste d'être » seule au monde... mais, depuis que j'ai Vaillant, » je ne suis plus seule... il m'aime bien, lui, Vail- » lant!... il ne s'éloigne pas quand je veux le cares- » ser. »

Il y avait dans l'accent, dans le langage d'Isaure, un mélange de candeur et de grâces, auquel il était difficile de ne pas trouver du charme; c'étaient les expressions d'une jeune fille bien élevée, avec le ton naïf d'une montagnarde. Edouard sent, en écoutant Isaure, se dissiper ses premiers soupçons. « Vous » voudrez donc bien, lui dit-il, que je vienne quel- » quefois causer avec vous?

» — Quand cela vous fera plaisir, monsieur. Vous » demeurez ici près? — Mais... oui... à la Roche- » Noire.... à deux petites lieues. — Deux lieues!... » c'est bien loin, il me semble... moi je n'ai jamais » dépassé le sommet de ces montagnes. — Vous n'a- » vez jamais été à la ville voisine? à Saint-Amand?

» — Oh! non, monsieur.... on m'a bien défendu » de jamais quitter mes montagnes. — Qui donc » vous défend cela, puisque vous êtes seule au » monde, que vous n'avez plus de parens? »

Isaure est quelques instans sans répondre; puis elle dit enfin : « C'était ma bonne mère qui me dé-
» fendait cela.

» — Mais à présent qu'elle n'est plus..... n'êtes-
» vous pas maîtresse de ne suivre que votre volonté.

» — Sans doute, monsieur.... mais je n'ai pas le
» désir d'aller à la ville... qu'irais-je y chercher?...
» Oh! non, je ne quitterai jamais la maison du bon
» André, où j'ai passé mon enfance! »

Edouard garde un moment le silence. Isaure vient de courir après une de ses chèvres qui s'éloignait; il la regarde monter légèrement sur les rochers; puis il s'assied près de la place où elle était, et attend le retour de la jeune fille... La beauté du site, la tranquillité qui règne dans ces montagnes, que le soleil commence à éclairer, la solitude dans laquelle il se trouve avec cette jolie bergère, tout concourt à faire naître mille pensées dans l'âme d'Edouard; il sent que son cœur bat avec plus de force, que sa respiration devient plus courte, que son imagination est troublée par des désirs d'amour ou plutôt de plaisir... mais Isaure revient; elle accourt, elle se place près de lui en souriant et disant : « Me voici, enfin! » Il y a dans cette action, dans ce regard, tant de confiance et de candeur, qu'Edouard rougit intérieurement des pensées qui lui sont venues.... sa tête se calme, son cœur devient moins agité, et c'est seulement alors qu'il ose regarder Isaure.

« Mes chèvres me font quelquefois courir un peu
» loin, » reprend la petite; « je sais bien que je
» pourrais emmener Vaillant avec moi, et qu'il sau-
» rait les guetter; mais il faut bien que quelqu'un
» garde la maison.

» — Est-ce que jamais aucun montagnard des » environs ne vient causer avec vous, Isaure?

» — Non, monsieur... jamais!...

» — Et parmi les voyageurs qui passent par cette » vallée, n'en est-il point qui, comme moi, soit re- » venu vous trouver dans les montagnes?

» — Non, monsieur... mais il est bien rare qu'il » vienne des étrangers par ici, car la vallée ne se » trouve pas sur les routes suivies, et les monta- » gnards qui conduisent les voyageurs évitent tou- » jours de passer près de la Maison Blanche. »

Un instant de silence règne encore entre les jeunes gens. Edouard examine attentivement la jeune fille; celle-ci regarde ses chèvres courir sur la montagne; lorsque parfois elle porte ses yeux sur Edouard, elle lui sourit naïvement; ce n'est pas le sourire d'une coquette qui cherche à vous séduire, c'est celui de l'innocence, qui ne voit aucun danger dans le plaisir qu'elle fait naître.

« On m'a dit à Chadrat que la lecture n'était pas » votre seul talent, » dit Edouard... « Vous chan- » tez aussi!

» — Oui, monsieur, je chante souvent.... je n'ai » rien de mieux à faire!... mais bien mal, à ce que » je crois.

» — Et qui donc a pu vous apprendre des chan- » sons inconnues dans ces montagnes? »

Une légère rougeur vient colorer les joues d'Isaure, qui répond en baissant les yeux : « C'est un » voyageur qui s'est arrêté quelque temps chez » nous.

» — Votre mère existait-elle encore?

» — Oh! oui, monsieur. »

Edouard se tait; malgré lui, de vagues soupçons viennent de s'offrir à son esprit. Pour les dissiper, il regarde la jeune fille, dont tous les traits expriment si bien l'innocence. Après quelques instans passés ainsi, il sent qu'il doit retourner au château; car il voudrait que l'on ne s'aperçût pas de son absence, ou du moins pouvoir cacher qu'il est venu jusqu'auprès de Chadrat. Il se lève donc en disant à Isaure : « Il faut que je vous quitte, maintenant.

» — Déjà, monsieur! » dit naïvement la petite chevrière.

« — Quoi! » s'écrie Edouard, « ma présence vous » ferait-elle quelque plaisir?

» — Je vous l'ai dit, monsieur; dans ces monta- » gnes, j'ai si rarement l'occasion de causer avec » quelqu'un!

» — Ah! c'est vrai, » reprend Edouard plus froidement; « et c'est pour cela seulement?... »

Il s'arrête en se disant à lui-même : « Eh bien! » ne voudrais-je pas que déjà cette jeune fille fût » amoureuse de moi?... Vraiment, je fais de la mo- » rale à Alfred, et je ne suis pas plus sage que » lui.

» — Je vais descendre la montagne avec vous, » dit Isaure; « il est temps que je rentre à la mai- » son, mon pauvre Vaillant doit s'ennuyer. »

Aussitôt, elle court rassembler son troupeau, et le pousse vers la vallée en courant, en sautant et en riant de bon cœur, au moindre bond de ses chèvres. Edouard la suit en se disant : « Son cœur est calme, » tranquille..... cette gaîté franche, ce doux aban- » don n'annoncent point qu'elle soit occupée de » pensées d'amour. Pauvre petite! puisse-t-elle,

» pour son bonheur, ne jamais connaître cette pas-
» sion, qui cause plus de chagrin que de plaisir! »

Edouard soupire; quelque chose lui dit tout bas qu'il voudrait bien faire connaître à Isaure ce chagrin et ce plaisir-là.

On est arrivé devant la maisonnette. Isaure ouvre sa porte, son chien court la caresser; puis il regarde Edouard, tourne autour de lui, mais ne témoigne aucune humeur.

« Je crois qu'il vous reconnaît déjà, » dit la jeune fille.

Edouard s'approche de Vaillant, le flatte un moment, et le chien se laisse faire en regardant toujours attentivement sa maîtresse, comme pour lui demander si le jeune homme est de ses amis.

« Allons, » dit Edouard, « je vois qu'avant peu nous
» serons bien ensemble. Adieu, aimable Isaure!...
» à demain matin.

« — A demain, monsieur..... ah! pardon, je ne
» sais pas votre nom.

» — Je me nomme Edouard. — Eh bien, à de-
» main, monsieur Edouard, puisque vous ne vou-
» lez pas vous reposer chez moi aujourd'hui. »

En disant cela, la jeune fille fait à Edouard une gracieuse révérence, puis rentre gaîment dans sa demeure. Alors le jeune homme reprend le chemin de la Roche-Noire en rêvant à la petite chevrière. Il se dit à chaque instant : « Elle est charmante... ses
» manières, sa voix, sa naïveté... tout est ravissant...
» Oh! je n'en deviendrai pas amoureux... ce serait
» une folie... mais elle est si intéressante que je
» voudrais déjà être à demain matin... Ne disons
» pas à Alfred que je suis venu la voir, il serait ca-

» pable d'en faire autant; Alfred est un étourdi, il
» voudrait sur-le-champ en conter à cette petite...
» Ce serait affreux; mais, certainement, je ne le
» souffrirais pas. »

Pauvre Edouard! il ne veut pas aimer, et déjà il est jaloux!... Eh! pourquoi donc vouloir résister à une passion si naturelle à son âge! c'est seulement quand le temps de la raison arrive qu'il faut être en garde contre l'amour, qui, ainsi que la petite vérole, fait d'autant plus de mal qu'il vous prend plus tard.

CHAPITRE XIII.

ENCORE LE VAGABOND.

Edouard est de retour au château de la Roche-Noire, il ne s'est pas aperçu de la longueur du chemin qu'il a fait. Quand on devient amoureux, on est si préoccupé que l'on ne s'ennuie jamais; c'est du moins un petit dédommagement des tourmens que parfois l'amour nous cause.

Edouard rencontre Alfred dans la cour du château.

« Tu es sorti de bien grand matin! » dit le jeune de Marcey en regardant fixement son ami; « en me » levant, je t'ai demandé; on m'a dit que depuis » plus d'une heure tu étais parti... Diable!... tu es » bien matinal!... J'avoue, moi, que le bal d'hier » m'avait un peu fatigué... ces bourrées n'en finis- » sent pas, et les Auvergnates ne sont pas légères. » Je gage que je devine d'où tu viens... tu as été du » côté de la Maison Blanche... tu as voulu revoir la » petite Isaure?

» — Non... je ne suis pas allé par-là... je me suis » promené dans les environs, qui sont charmans!... » Et puis, à quoi bon chercher à revoir cette jeune

» fille?..... il me semble que c'est au moins inu-
» tile...

» — Inutile de voir une fille qui est jolie comme
» les amours!... Je trouve, moi, que c'est fort bien
» employer son temps, au contraire.

» — C'est justement parce qu'elle est jolie que
» cela peut être dangereux... Toi, surtout, Alfred,
» qui t'enflammes si facilement, tu serais capable de
» devenir amoureux..... c'est-à-dire d'avoir un ca-
» price pour cette villageoise... Je ne pense pas, ce-
» pendant, que tu aies l'intention de la séduire...

» — Tu ne penses pas!... tu ne penses pas!.....
» Ah çà, mon cher Edouard, vas-tu me faire suivre
» un cours de morale?... Moi, je n'ai aucun projet
» encore... mais, enfin, cette petite est jolie..... je
» veux la revoir; et si je lui plais... ma foi, il en ar-
» rivera ce qu'il pourra!... Où donc serait le grand
» mal, après tout?

» — Cette jeune fille est sage, innocente, et vous
» voulez troubler sa tranquillité?... Vous voulez lui
» inspirer un sentiment que vous n'éprouverez pas
» huit jours... puis l'abandonner ensuite à sa dou-
» leur!... ce serait affreux!

» — Edouard, tu tombes dans le romanesque....
» D'abord, cette jeune fille est sage, dis-tu... c'est ce
» qui ne m'est pas absolument prouvé... Sa situa-
» tion singulière... ce qu'on dit sur son compte... la
» différence qui existe entre ses manières et celles des
» autres montagnardes, doivent donner lieu à mille
» conjectures. Mais enfin elle est sage, je le veux
» bien... cependant, au premier moment, quelque
» paysan, quelque rustre, en deviendra épris, et
» lui plaira; pourquoi donc ne veux-tu pas que j'es-

» saie d'être aussi heureux qu'un de ces lourdauds? » D'ailleurs, mon cher ami, si on faisait toujours de » semblables réflexions, on n'aurait jamais la plus » petite amourette, et on resterait constamment les » yeux baissés, de peur d'en rencontrer de char- » mans, et de concevoir de mauvaises pensées!..... » Ce serait superbe, j'en conviens; mais que veux- » tu? la perfection n'est pas dans la nature humai- » ne... nos premiers parens ont succombé à la ten- » tation, et je n'aurai jamais la force d'être plus sage » qu'eux! »

Edouard ne dit plus rien; il voudrait pouvoir cacher le mécontentement qu'il éprouve; et il va s'éloigner d'Alfred, lorsque Robineau paraît, suivi de plusieurs ouvriers que François a été chercher à la ville.

« Mes enfans, » dit Robineau, « il s'agit de me » remettre ce château à neuf... ou du moins à peu » près. Décidément les pièces sont trop sombres, » les tapisseries trop vieilles, les carreaux trop pe- » tits et les escaliers trop mauvais. Réparez, restau- » rez, grattez, peignez, collez; et, surtout, de la » promptitude; je vous paierai..... en grand sei- » gneur. François, conduis ces ouvriers... tu connais » mes intentions.

» — Comment, mon ami! » dit Alfred, « tu vas » faire réparer tout le château? — Non pas tout... » mais au moins la partie que j'habiterai, et où je » recevrai du monde... quant à la tour du nord, » elle peut rester comme elle est... je n'irai jamais!... » Ensuite, il faut bien qu'on replante, qu'on boule- » verse tout le jardin... Est-ce que je puis recevoir la » meilleure société de Saint-Amand, et la faire pro-

» mener dans des plants de betteraves !.... Je don-
» nerais une jolie idée de mon goût!.... Je vais dé-
» penser de l'argent, c'est vrai.... mais un beau
» mariage me rendra tout cela !..... — Tu penses
» déjà à te marier?... — Ma foi? oui... il me sem-
» ble que le mariage donne de l'aplomb, de la con-
» sidération.... enfin, nous verrons... Mais je vais
» à Saint-Amand; vous venez avec moi, j'espère?

Alfred hésite, il a un autre projet; Edouard, qui s'en aperçoit, s'empresse de dire : « Oui, oui; allons
» à Saint-Amand... On dit la ville fort gentille... il
» faut bien que nous fassions connaissance avec ses
» habitans. »

Après un moment de réflexion, Alfred accepte. M. Cunette s'avance en saluant jusqu'à terre son maître, dont il est prêt à baiser les pieds, et annonce que le cabriolet est attelé.

« Comment! tu as un cabriolet?... —Oui... c'est-
» à-dire une espèce de petite carriole... C'est M. Che-
» val qui me l'a procurée... elle est fort propre, et
» ça vaut toujours mieux que d'aller en chaise de
» poste aussi près. — Et où as-tu trouvé un cheval?
» — C'est M. Férulus qui me prête celui du père
» d'un de ses élèves. — C'est-à-dire que c'est le père
» de l'élève qui te le prête. — Incessamment je
» compte acheter des chevaux. Allons, messieurs,
» déjeunons vivement, et en route pour Saint-
» Amand. J'ai fait prévenir le notaire de ma visite,
» je suis sûr que toute la ville nous attend. »

On déjeune, puis on monte dans la carriole, où l'on est un peu secoué; mais le cheval est vigoureux, on ne tarde pas à apercevoir les vestiges de fortifications qui sont encore autour de Saint-Amand;

et bientôt on entre dans la ville sans que les habitans soient sur leur porte, ce qui surprend beaucoup Robineau.

Pendant que le nouveau propriétaire se rend chez le notaire, Alfred et Edouard vont parcourir la ville, dont ils ont bientôt fait le tour. Robineau vient les rejoindre sur la grande place; il a l'air radieux. Le notaire lui a dit qu'on parlait beaucoup de lui dans l'endroit, et l'a engagé à dîner pour le lendemain, parce qu'il veut lui faire faire connaissance avec les personnes les plus distinguées de la ville. Enfin, il a les poches pleines de lettres de recommandation; et, comme il a déjà dit au notaire que son intention est de se marier, celui-ci lui a promis trois bals et quatre grandes soirées pour la semaine suivante.

Robineau termine en disant : « Je ne vous ai pas » oubliés, mes amis.

« — Est-ce que tu veux aussi nous marier? » dit Alfred. « — Ce n'est pas cela!... Quoique si vous » vouliez..... Il paraît qu'en province on se marie » beaucoup; mais j'ai dit que j'avais amené avec » moi, de Paris, deux jeunes gens : l'un très-riche, » l'autre qui a beaucoup d'esprit...

» — Cela veut dire que celui qui est riche n'est » qu'une bête?... — Non, ce n'est pas ça!... mais » on m'a demandé si vous étiez aussi garçons, et, » sur ma réponse affirmative, on m'a fort engagé à » vous amener dîner avec moi, et...—Monsieur Jules, » vous êtes bien aimable; mais nous n'avons pas » envie de jouer ici quelques scènes de *la Petite* » *Ville;* vous irez dîner sans nous. — Comme vous » voudrez, messieurs..... Mais rien ne nous retient

» plus, retournons à mon château; allons presser
» mes ouvriers. J'ai déjà prévenu le notaire qu'a-
» vant peu je donnerais une grande fête, dîner, bal,
» feu d'artifice, flammes du Bengale... à l'instar de
» Tivoli de Paris... Allons faire arracher les bette-
» raves. »

On remonte dans la carriole, et on reprend le chemin du château. Robineau est dans l'ivresse, il ne rêve que bals, fêtes, mariages; il voit toutes les femmes de la ville qui vont se disputer sa conquête, et toutes les demoiselles qui lui feront les yeux doux. Pendant qu'il voit tout cela, il ne s'aperçoit pas que ses deux compagnons ne l'écoutent plus, et que, livrés à leurs réflexions, Alfred et Edouard sont occupés de tout autre chose que des fêtes qu'il veut donner, mais où il se promet de ne pas faire danser et boire les villageois des environs.

On est près du château quand Robineau pousse une exclamation qui tire ses compagnons de leurs réflexions.

« Encore cet homme!... toujours cet homme!...
» c'est ma bête noire!... Je ne sais pas pourquoi
» j'aimerais mieux voir un loup que ce grand esco-
» griffe-là!... »

Les jeunes gens lèvent les yeux et aperçoivent le pauvre voyageur assis à peu de distance du château, qu'il semble considérer aussi attentivement que la veille.

« Ah! c'est l'homme au bâton noueux! » dit Alfred en souriant. « — C'est ce pauvre diable de
» Clermont, » dit Edouard.

» — Oui... c'est ce beau monsieur qui est si vilain...
» Voyez donc comme il examine mon château!... il

» y met de l'affectation... on dirait qu'il veut cher-
» cher querelle aux ouvriers qu'il aperçoit... Je fe-
» rai chasser ce drôle-là de devant mes fossés.

» — Monsieur de la Roche-Noire, je ne crois pas
» que votre seigneurie ait ce droit-là... M. Férulus
» te dirait que cet homme est *extrà muros,* que par
» conséquent la place est libre.

» — Mais, enfin, pourquoi regarde-t-il comme
» cela mon bien? ça me choque, moi.

» — Va le lui demander. — Aller parler à ce va-
» gabond!... me compromettre avec lui!... non,
» certainement. Cependant, je voudrais bien savoir
» ce qu'il vient faire dans ce pays.

» — Eh bien, » dit Edouard, « moi qui ne crains
» pas de me compromettre, je vais tâcher de causer
» un peu avec cet homme... J'ai dans l'idée que c'est
» un malheureux qui cherche de l'occupation... Ne
» pourriez-vous pas lui donner quelque emploi dans
» votre château, puisque vous montez votre maison?

» — Prendre cet homme-là chez moi!... Non,
» vraiment, j'aurais peur qu'il me volât.

» — Eh! monsieur, faut-il donc toujours juger
» sur l'apparence? et parce que l'habit de ce pauvre
» diable est plus mauvais que ceux de ces paysans,
» faut-il pour cela lui refuser les moyens de gagner
» sa vie?... C'est ainsi que l'on force les malheu-
» reux à devenir coupables!...

» — Au fait... ce que vous dites là est assez ju-
» dicieux. Eh bien!... voyez, demandez-lui ce qu'il
» sait faire... Je pourrais l'employer à arracher les
» betteraves, à panser les chevaux que je vais ache-
» ter... enfin, nous verrons... Mais auparavant, sa-

» chez ce qu'il est... je tiens à n'avoir à mon service
» que des gens distingués. »

La carriole venait d'entrer dans la cour. M. Férulus, qui était déjà arrivé pour dîner, vient au-devant des voyageurs. Edouard laisse la société entrer dans le château, il en sort et se dirige du côté où ils ont aperçu l'homme de Clermont-Ferrand.

L'inconnu était encore assis à peu de distance de la tour du nord, pour laquelle ses regards montraient plus de prédilection que pour les autres parties du château, son bâton était placé entre ses jambes, et sa tête était appuyée sur une de ses mains.

Edouard s'approche de l'étranger; mais celui-ci ne le regarde point et reste dans la même position. Edouard voit qu'il faut que ce soit lui qui entame l'entretien; et se plaçant presque devant l'inconnu, il lui dit d'un ton indifférent : « Vous semblez examiner
» cet ancien château avec beaucoup d'intérêt, mon-
» sieur? »

L'étranger lève les yeux sur Edouard, le regarde un moment avec humeur, puis répond d'un ton brusque : « Ne suis-je pas le maître de regarder où
» bon me semble?

» — Personne ne vous conteste ce droit. Je pensais
» seulement que la vue de ce château vous rappelait
» d'anciens souvenirs.... que peut-être vous y aviez
» connu quelqu'un autrefois ? »

L'inconnu jette un regard perçant sur le jeune homme, un sourire amer vient effleurer ses lèvres ; mais il ne répond rien.

Après un moment de silence, Edouard reprend : « Ce pays est charmant!... je suis charmé d'y être
» venu ; il offre un mélange piquant de sites sauva-

» ges et de gais paysages... Etes-vous de ce pays,
» monsieur?

L'étranger regarde fixement Edouard, puis lui répond : « Si je vous demandais, moi, d'où vous
» êtes, ce que vous avez fait, et ce que vous venez
» faire ici, trouveriez-vous cela convenable et me
» répondriez-vous?

» — Peut-être, monsieur; d'ailleurs je puis avoir
» pour vous questionner des motifs que vous n'au-
» riez pas.

» — C'est-à-dire que, parce que je suis mal vêtu,
» parce que j'ai l'air d'un pauvre diable, vous, qui
» êtes bien mis, qui avez sans doute de l'or dans
» votre poche, vous pensez que vous avez une
» grande supériorité sur moi, et que cela vous
» donne le droit de me questionner.

» — Vous vous trompez, monsieur; et si votre
» extérieur a pu me faire penser que vous étiez peu
» fortuné, de cette pensée m'est venu le désir de
» vous obliger, de vous être utile, et c'est là ce qui
» m'a porté à vous adresser ces questions. »

L'étranger regarde quelques instans Edouard, puis secoue la tête, en disant : « Vous seriez donc bien
» différent des autres hommes!...

» — Je suis venu dans ce pays avec la personne
» qui a fait l'acquisition de ce château..... et que
» vous avez pu voir avec nous. »

L'inconnu laisse échapper un sourire moqueur, en murmurant : « Oui... oui, je l'ai vu!... et il pa-
» raît qu'il veut déjà tout bouleverser dans le châ-
» teau.

» — Ce domaine a besoin de réparations; il veut

» rendre plus moderne la partie des bâtimens qu'il
» habitera. Il veut aussi monter sa maison... il n'a
» pas assez de monde... il y a divers emplois à don-
» ner. Comme vous regardiez ce domaine avec inté-
» rêt... j'ai pensé que peut-être... il vous serait
» agréable... »

L'inconnu fronce les sourcils en s'écriant : « Et
» vous venez m'offrir d'être laquais du nouveau
» propriétaire! »

Etonné de l'expression singulière qui se peint sur la figure de l'étranger, Edouard répond en hésitant : « Laquais... ou toute autre chose.... je ne connais
» point de condition déshonorante pour celui qui la
» remplit avec probité. »

Le voyageur reste quelques instans à réfléchir; puis il s'écrie d'un ton d'ironie : « Vraiment! ce
» ce serait fort drôle!... oui... Je sais que Jacob fut
» le serviteur de Laban, qu'Apollon fut garçon de
» ferme, que David garda les brebis, que Cincin-
» natus conduisit la charrue, et que l'Enfant pro-
» digue fut réduit à conduire des pourceaux!.....
» Après tout, qu'importe la condition que l'on exerce
» pourvu que l'on soit heureux!..... Un homme en
» habit brodé est-il plus estimable qu'un homme
» en veste et en sabots?.... Non; mais celui qui est
» richement vêtu peut se procurer toutes les jouis-
» sances de la vie, peut satisfaire ses désirs, ses pas-
» sions, voilà l'avantage qu'il a sur l'autre. La forme
» change, le fond est toujours le même... Pour en
» juger, donnez de l'or, des richesses, à quelque
» pauvre diable dont on vous vantera la vie simple
» et les mœurs pures... il ne tardera pas à faire des

» sottises comme les autres... Je ne connais qu'une
» classe de gens sages, ce sont ceux qui ne se lais-
» sent point attraper!... »

Edouard écoutait l'étranger avec autant de surprise que d'intérêt. Les discours de l'inconnu venaient de lui prouver qu'il ne se trompait point, en supposant que cet homme ne s'était pas toujours trouvé dans une misérable situation. Sans paraître faire attention à la personne qui est près de lui, l'étranger tire de sa poche une pipe et un briquet, puis, tout en frappant la pierre pour avoir du feu, continue ses réflexions.

« C'est une chose bizarre que la vie!... Quand on
» est riche, heureux, considéré, on l'expose téméraire-
» rement..... on se fait un jeu des périls!..... on se
» fait un honneur de braver les dangers... Il est vrai
» que le plus souvent on ne fait tout cela que par amour-
» propre... Puis vient l'adversité, la misère, la vieil-
» lesse... et c'est alors que l'on tremble le plus pour
» son existence.... Nous n'avons pas le sens com-
» mun!... Quant à moi, j'ai pris le bon parti : je
» ne m'afflige de rien!... je me mets au-dessus de
» tout... J'ai encore quelques pièces dans ma po-
» che... quand je n'aurai plus rien, nous verrons...
» Ce n'est pas la première fois que je me trouve
» dans des situations embarrassantes... il y a même
» quelque chose de piquant dans les réflexions que
» cela vous fait faire... D'ailleurs, les Auvergnats
» sont de bonnes gens... ils me donneront toujours
» un morceau de pain, et avec cela je suis libre de
» me promener depuis le matin jusqu'au soir.....
» C'est quelque chose... Ah! si nous étions à Athè-
» nes, à Sparte, on pourrait trouver à redire à ma

» manière de vivre, je le sais. Par les lois de Solon
» il était permis de dénoncer tout citoyen qui n'a-
» vait pas d'occupation. Mais autre temps, autres
» mœurs !... »

L'étranger a allumé sa pipe, il la met dans sa bouche, se tourne vers Edouard, en laissant échapper un sourire moqueur; puis lui envoie une bouffée de fumée.

« Monsieur, » dit Edouard, « il est facile de s'a-
» percevoir à vos discours que vous avez reçu de
» l'éducation, que vous n'êtes pas né dans une classe
» obscure de la société. Des malheurs, que je ne de-
» mande pas à connaître, vous auront fait tomber
» dans l'adversité.... vous semblez peu estimer les
» hommes, parce que, sans doute, vous avez à vous
» en plaindre; mais l'infortune nous aigrit et nous
» rend quelquefois injustes... quant à moi, je désire
» sincèrement vous être utile et vous tirer d'une si-
» tuation qui, je le vois, ne devait pas être la vôtre.

» — Ne devait pas être la mienne !... vous voyez
» bien que si, puisque m'y voilà !... Au reste, vous
» ai-je demandé quelque chose? Qui vous dit que je
» ne me trouve pas bien comme je suis?

» — On peut s'étourdir sur ses malheurs... sur...
» sa misère... mais quelque force d'âme que l'on ait,
» il est impossible d'effacer entièrement de sa pen-
» sée le souvenir de temps plus heureux. »

L'inconnu s'étend nonchalamment sur le gazon, et regarde Edouard en disant : « — Ah ! vous croyez
» cela !... Et qui vous dit que je n'ai pas mérité les
» malheurs dont vous me supposez la victime; que
» ce n'est pas mon inconduite, mes passions, qui
» m'ont mis où j'en suis?

» — Quand cela serait, je n'y verrais qu'un motif
» de plus pour chercher à vous obliger..... On doit
» être bien plus malheureux quand on l'est devenu
» par sa faute.

» — Est-ce que vous croyez que je suis le culte du
» *Zoroastre*, que je me nourris de la lecture de *Sadder*,
» qui veut que l'on fasse un examen rigide de sa cons-
» cience à la fin de chaque journée? Non, vraiment...
» Il y a long-temps que ma conscience et moi nous
» sommes les meilleurs amis du monde, et cela par
» une bonne raison, c'est que nous ne nous parlons
» jamais... Avez-vous du tabac à priser sur vous?

» — Non, je n'en fais pas usage.

» — C'est dommage... c'est le diable pour en
» trouver par ici! Allons, je m'en passerai... on
» s'habitue à tout!... Autrefois, je n'aurais jamais
» cru que l'on pût dormir aussi bien en plein champ
» que dans un lit; maintenant, je m'y trouve à mer-
» veille!... J'avoue cependant que le pain des mon-
» tagnards est un peu lourd!... cela ne vaut pas une
» dinde truffée!... un faisan rôti!..... mais il faut
» être sobre quand on ne peut pas faire autrement.

» — Et, lorsque je vous offre les moyens d'être plus
» heureux, pourquoi me refusez-vous?... Une place
» de domestique vous humilierait; mais sans être
» positivement cela, on pourrait vous trouver quel-
» que emploi, quelque occupation qui n'aurait rien
» de pénible...

» — Non, non... ce n'est pas le nom de valet qui
» m'offense; je vous le répète, je vois tous les hom-
» mes du même œil!... mais servir dans ce châ-
» teau... cela ne se peut pas!...

» — Pour quelle raison?...

» — Cela ne se peut pas, vous dis-je! » En prononçant ces mots, l'étranger se lève brusquement; puis reprend en souriant : « Convenez que le nou-
» veau propriétaire a l'air d'un fameux imbé-
» cile!... »

Edouard sourit aussi, tout en répondant : « — C'est
» au fond un fort bon garçon.

» — Oui!... bon garçon!..... J'en ai diablement
» connu qui paraissaient tels!... ils m'empruntaient
» mon argent, et ne me le rendaient pas; au reste, de-
» puis, j'ai fait de même... c'est naturel; mais il
» est bien plus difficile de vivre avec les bêtes qu'a-
» vec les gens d'esprit!... La richesse rend les pre-
» miers encore plus ridicules, parce qu'elle leur
» donne un aplomb, une suffisance dont ils font pa-
» rade et dont ils vous assomment!... Ah! je sens à
» mon estomac que l'heure du dîner est venue... un
» estomac sert de montre, voyez-vous!..... Bonsoir,
» monsieur.

» — Ne pourrais-je au moins savoir votre nom?...
» S'il se présentait quelque occasion de vous obliger
» qui vous fût plus agréable que celle d'entrer au
» château, je désirerais pouvoir vous retrouver.

» — Me retrouver! ce n'est pas très-facile; je suis
» pour l'instant, comme les anciens francs-juges,
» partout et nulle part!... Cependant, je crois que
» j'ai élu pour quelque temps domicile dans ces
» montagnes. Quant à mon nom, je n'ai nulle envie
» de vous faire connaître celui qui m'appartient;
» mais je vais vous dire comment m'appellent les
» Auvergnats qui me rencontrent et commencent à
» me connaître : ils me nomment le grand vaga-

» bond. Ça n'est pas si sonore que M. de la Roche-
» Noire!... mais, après tout, c'est un nom comme
» un autre. Bonsoir. »

En disant ces mots, l'étranger s'éloigne en sifflant, et Edouard reprend le chemin du château, en pensant au singulier personnage avec lequel il vient de causer.

On attendait Edouard pour se mettre à table; M. Férulus se désolait, parce que le potage allait être froid; mais Robineau était fort curieux de savoir ce que c'était que l'homme au bâton noueux, et du plus loin qu'il aperçoit Edouard, il lui crie : « Eh bien! avez-vous causé avec lui?

» — Oui, nous avons eu ensemble une assez lon-
» gue conversation. — Vous allez nous conter cela.

» — Est-ce que monsieur ne pourrait pas nous
» dire cela en dînant? » dit M. Férulus.

On se met à table, et Edouard fait part du résultat de sa conversation avec l'étranger.

« Ainsi, il ne veut pas entrer à mon service? » dit Robineau. « — Non, il refuse. — Je n'en suis nul-
» lement fâché.

» — Il faut que ce gaillard-là soit un peu timbré, » dit M. Férulus, « pour préférer le pain des monta-
» gnards à la cuisine de M. de la Roche-Noire.

» — Je ne partage pas votre idée, » dit Edouard. « Cet homme a reçu de l'éducation, a tenu un rang
» dans la société; il ne peut se résoudre à servir les
» autres; cela me semble assez concevable.

» — Sur quoi supposez-vous que ce vagabond a
» été reçu dans le grand monde? » dit Robineau. « Je n'ai rien trouvé de distingué dans sa personne.

» — Si vous l'aviez entendu parler, vous seriez

» certain qu'il n'a pas toujours porté un si misérable costume.

» — Mon cher Edouard, » dit Alfred, « tu es » un peu romanesque, tout ce qui offre quelque chose » de singulier, d'extraordinaire, te plaît, tu as été » bien aise de faire de ce vagabond un de ces per» sonnages mystérieux comme on en trouve dans les » romans.

» — Messieurs, » dit M. Férulus en versant à boire à tout le monde, « M. Edouard est homme de » lettres; il a pu... je dirai même plus, il a dû être » flatté d'entendre quelques mots *scholastiques* sor» tir de la bouche d'un personnage grossier... Mais » qu'est-ce que cela prouve? qu'il a reçu de l'éduca» tion?... Je ne suis pas de cet avis. Ne voyons-nous » pas dans l'antiquité que des bêtes ont parlé?...

»—Cela se voit encore de notre temps, » dit Alfred.

« — Ah! oui, les perroquets... Ceux-là ont reçu » de l'éducation; mais Tite-Live rapporte qu'un » bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends* » *garde à toi!* Pline dit qu'un chien parla lorsque » Tarquin fut chassé du trône; si l'on en croit Sué» tone, une corneille s'écria dans le Capitole : *C'est* » *fort bien fait*, lorsqu'on allait assassiner Domitien; » un des chevaux d'Achille, nommé *Xante*, prédit à » son maître qu'il mourrait devant Troie; enfin, le » bélier de Phryxus a parlé aussi bien que les vaches » du mont Olympe; et certainement, messieurs, tou» tes ces bêtes-là n'avaient pas reçu d'éducation. Un » homme peut bien en faire autant... J'en conclus » que ce vagabond a été au service de quelque sa-

» vant, et qu'il lui en est resté quelque chose dans
» la mémoire; car nous autres, maîtres ès-arts,
» nous sommes comme le soleil, dont les rayons pé-
» nètrent dans les palais et dans la mansarde... Le
» salmis de mademoiselle Cheval est excellent!.. J'ai
» l'honneur de boire à la santé de monsieur de la
» Roche-Noire. »

Alfred et Edouard ne prennent plus part à la conversation, tous deux sont livrés à leurs pensées; mais M. Férulus, qui paraît s'être promis de boire, de manger et de parler pour tout le monde, ne laisse pas tomber l'entretien dans lequel il a soin de jeter à chaque instant quelques louanges, quelques complimens au nez de Robineau, qui reçoit cela avec délices, et trouve M. Férulus beaucoup plus aimable que ses deux amis. Le maître d'école a déjà son but; le séjour du château lui est beaucoup plus agréable que celui de son pensionnat, et vers la fin du dîner il s'écrie avec effusion de cœur :

« Monsieur de la Roche-Noire, je me sens porté
» pour vous d'une bien forte dose d'attachement...

» — Monsieur Férulus, » dit Robineau en s'inclinant, « je vous prie de croire que, de mon côté...

» — Monsieur de la Roche-Noire, cela m'est venu
» tout de suite, en vous voyant arriver sur votre
» âne. Il existe entre les grands hommes une secrète
» sympathie..... et, si vous êtes grand par la nais-
» sance et par les richesses, je me flatte de l'être par
» les sciences... Je suis un véritable puits en fait de
» sciences!... Vous devez avoir une bibliothèque
» dans votre château.

» — J'en ai trouvé une dans la tour du Midi.

» — Alors, il vous faut absolument un bibliothé-
» caire...

» — Mais c'est qu'il n'y a plus de livres dans la
» bibliothèque. — C'est égal... on en mettra... J'y
» mettrai les miens..... tous livres classiques; vous
» sentez, monsieur de la Roche-Noire, qu'un châ-
» teau où il n'y a pas de bibliothécaire, c'est un dî-
» ner sans potage, c'est un bel homme qui n'a qu'un
» œil, c'est une jolie femme qui boite... Eh bien!
» monsieur de la Roche-Noire, savez-vous ce que je
» suis capable de faire pour vous?... J'ai l'honneur
» de boire à votre santé. »

Robineau cherche quelque temps dans sa tête, puis répond : « Ma foi, non, je ne devine pas.

» — Si vous ne devinez pas, je dois vous l'expli-
» quer... c'est toujours ainsi que les sibylles répon-
» daient à ceux qui les consultaient; et, quand elles
» avaient expliqué leur oracle, ordinairement on ne
» le comprenait pas davantage. Mais, revenons. Il
» vous faut absolument un bibliothécaire... — Mais
» je croyais qu'avant... — Non, il vous en faut un
» d'abord; pour être le dépositaire des sciences que
» doit renfermer le château de la Roche-Noire, il
» faut un homme profond, érudit, savant et modeste.
» Or, j'ai beau chercher à dix lieues à la ronde, je
» ne vois absolument que moi qui réunisse toutes
» ces qualités, *consequentia consequentium*, je se-
» rai votre bibliothécaire...

» — Quoi! monsieur Férulus?...

» — J'ai l'honneur de porter la santé de monsieur
» de la Roche-Noire... Oui, je quitte tout... j'aban-
» donne mes élèves à mon sous-maître... J'en avais

» pourtant cinq dans ce moment-ci. C'est égal!...
» l'argent n'est rien pour moi. D'ailleurs, je me suis
» mis dans la tête de vous faire aller à l'immorta-
» lité... et vous irez... Je ferai en votre honneur des
» vers grecs, latins, français et hébreux; vous serez
» un Mécène, un Auguste; je serai votre Horace,
» votre Virgile... et, pour vous faire aller à l'im-
» mortalité, je ne vous demande que quatre cents
» francs d'appointemens avec la table et le loge-
» ment. »

Robineau trouve que ce n'est pas cher de devenir immortel pour quatre cents francs par année; il frappe dans la main de M. Férulus: l'affaire est conclue; le lendemain même, le nouveau bibliothécaire promet de venir s'installer au château. On boit de nouvelles rasades au plaisir que l'on aura dans la société l'un de l'autre; et ces messieurs, à force de raisonner sur les avantages de la science et de boire à la santé des grands hommes de l'antiquité, finissent par ne plus savoir ce qu'ils disent. Depuis longtemps Alfred et Edouard se sont retirés; Robineau songe à en faire autant; mais, en se levant de table, il s'aperçoit avec étonnement qu'il est étourdi, et que ses jambes fléchissent. Il sonne François pour qu'il le conduise dans son appartement, en disant : « C'est singulier! on croirait que je suis un peu
» gris.

» — Monsieur de la Roche-Noire, » dit Férulus en tâchant de trouver son chapeau; « il n'y a point
» de mal à se donner une petite pointe : Alexandre-
» le-Grand se grisait quelquefois; jadis nos ancê-
» tres buvaient sec!... En Allemagne, on ne croirait
» pas avoir traité son hôte en ami, si on ne le ren-

» voyait pas ivre; enfin, en Russie, les Moscovites
» aimaient le vin avec tant de fureur que quand ils
» ne pouvaient plus en avaler, ils s'en faisaient don-
» ner des lavemens. Quand je serai votre commen-
» sal, j'espère que nous remettrons en vigueur quel-
» ques-unes des anciennes coutumes de l'antiquité...
» A demain, monsieur de la Roche-Noire... »

M. Férulus quitte le château à peu près dans l'état où Cunette et Vincent avaient quitté le bal, et Robineau se jette sur son lit tout étourdi, mais enchanté d'avoir quelque point de ressemblance avec Alexandre-le-Grand.

CHAPITRE XIV.

L'AMOUR NUIT A L'AMITIÉ.

Le désir de revoir Isaure a rendu les jeunes gens matinals; Robineau est encore profondément endormi lorsque Edouard quitte son appartement, et descend légèrement l'escalier qui va dans la cour. Edouard fait le moins de bruit possible; il craint de réveiller Alfred, il craint même de le rencontrer; il ne se doute pas que, cette fois, le jeune baron l'a gagné de vitesse, et que, depuis une demi-heure, il a déjà quitté le château.

Arrivé dans la cour, Edouard est arrêté par François, qui n'ose point réveiller son maître, et ne sait que répondre aux ouvriers qui lui demandent ses ordres pour différentes réparations. Edouard va un moment examiner les travaux, donne quelques avis, et parvient à se débarrasser de tout le monde. Mais à peine a-t-il quitté François, que le jardinier s'avance vers lui, et le prie de venir un moment examiner les embellissemens qu'il projette dans les jardins. Il n'y a pas moyen de se défaire de M. Vincent sans lui céder. Edouard va dans les jardins, trouve tout charmant, admirable, délicieux; et, pendant que le jardinier parle encore, le laisse là, se sauve

du jardin et regagne la cour. Le concierge l'y attendait; M. Cunette n'est pas gris; mais il a déjà déjeuné, il est fort en train de causer; il veut absolument faire voir à Edouard les souterrains du château, il tient les clefs à sa main, et a déjà allumé sa lanterne.

« Je ne veux pas voir vos souterrains, » dit Edouard en repoussant M. Cunette; « montrez-les à votre maî-
» tre tant que vous vous voudrez... « moi, je ne
» tiens pas à les connaître.

» — Monsieur a donc changé d'avis, » dit le concierge en remettant ses clefs dans sa poche. « — Com-
» ment! changé d'avis? — Sans doute... Ce matin
» votre ami... M. de Marcey, nous a dit que vous
» vouliez absolument voir les souterrains... les jar-
» dins... les travaux... Il nous a bien recommandé
» de vous montrer tout. — Quoi!... vous avez déjà
» vu Alfred?... et où donc est-il? — Ah! il y a
» long-temps qu'il est loin.... s'il court toujours...
» Avec ça qu'il a pris le gros cheval qui était hier à
» la carriole... vous savez... Ah! Dieu! comme il l'a
» fait galoper! »

Edouard voit que c'est Alfred qui lui a envoyé tout le monde pour le retenir au château; il devine son motif, et déjà son cœur bat avec violence... Alfred a voulu se ménager un tête-à-tête avec Isaure, il a craint qu'Edouard ne vînt le trouver. Que peut-il avoir à dire de secret à cette jeune fille? Edouard ne le devine que trop, et il donnerait déjà tout ce qu'il possède pour être en ce moment près de la Maison Blanche.

« N'y a-t-il pas moyen de trouver encore un cheval, » dit-il au concierge qui souffle sa lanterne. « — Un che-

» val... pour mettre à la carriole?...— Eh! non, pour
» le monter...—Ah! je vois ce que c'est, monsieur veut
» aller rejoindre son ami... Vous aurez de la peine... il
» a de l'avance, et puis c'est qu'il galopait!... — Je
» vous demande un cheval... — Ah! il y a Nicolas
» qui a sa petite jument qui est boiteuse..... Mais
» c'est égal; elle a encore trois jambes dont elle
» allonge joliment!... — Allez me la chercher!.....
» Tenez, voici de l'argent; mais, je vous en prie,
» qu'on se hâte... — Alors, décidément vous ne
» voulez pas voir les souterrains aujourd'hui? —
» Eh! non. Pour Dieu, amenez-moi un cheval! »

Le concierge s'éloigne. Edouard se promène avec agitation dans la cour. Il sent combien il lui sera difficile d'empêcher qu'Alfred n'aille sans lui chez Isaure; il n'a aucun droit, aucun motif pour lui en vouloir; et cependant son cœur se serre, sa tête s'exalte à la pensée qu'un autre est près de la jolie chevrière, et que cet autre lui fait la cour.

Enfin Cunette revient avec la jument de Nicolas; Edouard saute dessus. Au moment où il va sortir du château, M. Férulus y entre, tenant sous un bras un petit paquet qui contient ses effets, et sous l'autre une vingtaine de volumes liés par des ficelles, avec lesquels il se propose de réformer la bibliothèque du château.

« Déjà à cheval, mon cher confrère!... » dit M. Férulus en s'arrêtant devant Edouard. « Oh! oh! nous
» allons de bonne heure chercher la rime...

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas!...

» — Gare, monsieur Férulus! gare! je vous en
» prie! je suis très-pressé...

» — J'aurais seulement voulu vous montrer un
» livre bien précieux que j'ai là sous le bras.....
» Je l'ai trouvé sous des bouquins... c'est une perle
» pour un savant!... Mais il faut savoir : *Aurum ex*
» *stercore Ennii.* »

Edouard n'écoute plus M. Férulus ; il a poussé sa monture, et il laisse le savant défaire son paquet de livres au milieu de la cour. Stimulée vigoureusement par son cavalier, la jument de Nicolas avance assez vite; plus elle est échauffée, moins elle boite, et Edouard ne la laisse pas se ralentir. Cependant le chemin devient difficile pour un cheval, mais on approche de la vallée; bientôt on apercevra la demeure d'Isaure; cette pensée calme un peu l'agitation d'Edouard. Il voudrait savoir comment la jeune fille a reçu Alfred, et si elle lui témoigne plus d'amitié qu'à lui. Mais comment apprendre ce qu'ils se seront dit? Un bruit subit se fait entendre; c'est le gros cheval de la carriole qui est attaché près de là. Edouard quitte aussi son coursier, l'attache près du cheval d'Alfred, puis se dirige vers le vallon, le cœur oppressé, et songeant avec amertume combien a peu duré le bonheur que, la veille encore, il avait goûté en ces lieux.

Le jeune homme est descendu dans le vallon ; ses yeux inquiets errent autour de lui. Il n'a pas encore vu ceux qu'il désire et qu'il craint d'apercevoir. Il va sur la montagne où la veille il s'est assis près d'Isaure; il retrouve la place où ils étaient ensemble ; mais la montagne est déserte, la bergère n'y a pas conduit son troupeau. Ils sont donc dans sa maison-

nette. Edouard, plus ému, se hâte de marcher vers la demeure où la veille il n'a pas osé entrer, parce que, pour la première fois qu'il se trouvait seul avec Isaure, il lui semblait plus convenable de ne point aller chez elle. Mais Alfred n'a pas eu la même délicatesse... Il est chez la petite, et depuis long-temps peut-être !...

Edouard est bientôt devant la maisonnette; il court à la porte, elle cède, il entre brusquement. Isaure est assise et travaille; Vaillant est à ses pieds... A peu de distance, Alfred est près d'une table devant des fruits, auxquels il n'a pas touché, et ses yeux sont amoureusement fixés sur la jeune fille, qui tient les siens baissés.

Au bruit que fait Edouard en entrant, la petite lève la tête, et un sourire aimable vient embellir sa physionomie; Vaillant va tourner autour du jeune homme sans gronder; mais les traits d'Alfred se contractent, et une expression de dépit brille dans ses yeux.

« Pardon! » dit Edouard en s'arrêtant contre la porte; « j'entre bien brusquement... mais je ve-
» nais... je cherchais...

» — Et pourquoi donc tous ces détours, » dit Alfred; « vous veniez ici; vous cherchiez la maî-
» tresse de ces lieux, et vous vous hâtiez d'accourir,
» parce que vous vous doutiez que j'étais près d'elle. »

Edouard ne répond rien; mais Isaure s'est levée; elle lui présente un siége en lui disant, avec une grâce charmante : « Vous allez déjeuner aussi, n'est-
» ce pas?

» — Volontiers, » dit Edouard, « vous offrez si
» bien, qu'on ne peut vous refuser. »

En disant cela, il va se placer en face d'Alfred, qui se décide alors à manger. Isaure, après leur avoir apporté ce qu'elle a de meilleur dans son jardin, va se remettre à son ouvrage. Elle semble moins gaie, moins à son aise que d'ordinaire. Edouard s'en aperçoit, mais il n'ose la questionner. Alfred les regarde tous deux, et quelques minutes s'écoulent dans cette contrainte réciproque, les deux jeunes gens paraissent également s'observer.

Enfin Alfred dit à Edouard : « Pourquoi donc hier » ne m'avez-vous pas avoué la vérité, lorsque je » vous ai demandé d'où vous veniez?... n'étiez-vous » pas le maître de vous rendre ici?... Pourquoi m'en » avoir fait mystère?... est-ce que vous aviez pro- » mis le secret à mademoiselle?... en tous cas, elle » a été moins discrète que vous.

» — Depuis quand faut-il que je vous rende compte » de toutes mes actions? » dit Edouard avec humeur; « que vous faisait que je fusse ou non venu... dans » cette vallée?... Un ami peut recevoir nos confiden- » ces, mais il ne doit pas chercher à pénétrer ce que » nous voulons lui cacher...

» — Un ami!... » dit Alfred avec ironie; « ce nom » est aussi commun qu'il est rare qu'il soit mé- » rité!...

» — En effet!... on n'est plus notre ami quand on » veut nous éclairer sur les suites de nos passions... » ou nous empêcher de faire quelque nouvelle fo- » lie!...

» — Il est fort plaisant de donner des conseils » aux autres quand on en aurait besoin pour soi- » même!... »

Les jeunes gens gardent de nouveau le silence.

Isaure les regarde tour à tour avec un étonnement mêlé d'inquiétude, mais elle n'ose leur parler.

Au bout de quelque temps, Alfred part d'un éclat de rire en regardant Edouard ; puis s'écrie : « Vraiment, mon cher Edouard, nous sommes de » grand enfans !... Nous brouiller, nous garder » rancune... et tout cela pour une jolie figure... » deux beaux yeux !... enfin pour cette aimable en- » fant, qui peut-être ne nous écoutera ni l'un ni » l'autre !...

» — Alfred, » s'écrie Edouard, « est-il convenable » de parler ainsi devant elle...

» — Eh ! pourquoi pas? Oh! moi, je ne cache » pas ce que je pense !... Demande à Isaure, je lui » ai dit que je l'adore, que j'en suis fou, que je » veux faire son bonheur... que sa jolie petite mine » ne me sort pas de la tête... N'est-ce pas, Isaure, » que je vous ai dit tout cela ? »

La petite rougit, et, sans lever les yeux, répond à demi voix : « Je ne me souvenais plus de ce que » vous m'avez dit, monsieur.

» — Diable !... il paraîtrait alors que ma déclara- » tion n'a pas fait une grande impression sur votre » cœur !...

» — Alfred, pouvez-vous parler si légèrement à » cette jeune fille ; vous croyez toujours avoir affaire » à vos coquettes, à vos dames de Paris... Mais la » solitude dans laquelle vit Isaure doit nous faire » un devoir de la respecter davantage... songez que » nous sommes sous son toit ; qu'elle nous reçoit » avec confiance, et qu'il serait affreux d'en abu- » ser.

» — Oh ! tu fais de la morale, toi, et tu viens » pousser des soupirs, lancer des regards langou- » reux !... Mon cher Edouard, chacun a sa manière » de faire la cour; et, près d'une fille innocente, » la tienne est, je crois, la plus dangereuse; moi, » je ne prends pas de détours, je dis sur-le-champ » ce que j'éprouve... Quel mal y a-t-il donc à » trouver Isaure charmante... à l'aimer?... n'est- » elle pas sa maîtresse, n'est-elle pas libre de dis- » poser de son cœur?... pourquoi ne tenterais-je » pas de m'en rendre maître? Au reste, Isaure est » plus en sûreté que tu ne le crois... J'ai voulu » l'embrasser... un petit baiser, ce n'est pas de- » mander beaucoup ! mais, diable!... cette tentative » a failli me coûter cher... mademoiselle se défen- » dait... et son chien qui a vu cela!... j'ai vu le » moment où il allait me dévorer!... Parbleu! si » jamais je me marie, il faut que je mette un chien » comme celui-là près de ma femme!... »

Isaure a baissé la tête sur son ouvrage, elle ne dit rien. Edouard se lève avec humeur, il se promène quelques instans dans la chambre; mais, en regardant la jeune fille, il voit que deux grosses larmes coulent le long de ses joues, quoiqu'elle baisse les yeux pour les cacher.

« Tenez, Alfred, voilà votre ouvrage! » s'écrie Edouard; « à peine si vous la connaissez, et déjà » vous faites couler ses larmes !...

» — Que dis-tu... elle pleure !... il se pourrait! et » j'en serais la cause !... Isaure... chère Isaure, » dites-moi que vous me pardonnez !... »

En disant cela, Alfred court se jeter aux genoux

de la petite; il s'empare d'une de ses mains, quoique Vaillant lève déjà la tête en laissant échapper un murmure de mauvais présage.

« Combien je suis désolé de vous avoir fait du » chagrin !» reprend Alfred; « je vous jure d'être plus » sage à l'avenir !... Edouard a raison, je suis un » étourdi... je ne sais ce que fais... Mais aussi vous » êtes si jolie !... vous me tournez la tête... ce n'est » vraiment pas ma faute...

» — Alfred, tu vas recommencer, » dit Edouard, que cette scène n'amuse nullement.

« — Non, non... Laisse-moi donc; il faut que » je m'excuse, il faut bien que je tâche d'obtenir » mon pardon.

» — Levez-vous, monsieur, » dit Isaure d'un ton triste et doux; « je ne vous en veux pas... ce n'est » pas vous qui me faisiez pleurer... mais je pensais » à ma situation... je pensais. . que je n'ai point de » parens, que j'ai perdu ma mère adoptive... » Quand elle était avec moi... on ne cherchait pas » à m'embrasser !...

» — Vous voyez donc bien que c'est moi qui » vous ai fait faire ces tristes réflexions ! » dit Alfred en se levant. « Allons, je sens que j'ai eu tort... » mais je ne vous ferai plus de peine... Tenez, » pour être plus certain d'être sage... ce qui ne » m'est pas toujours facile... Eh bien ! je ne viendrai » plus seul vous voir. Edouard sera toujours avec » moi... J'espère que voilà une résolution louable...

» — Oh ! c'est très bien, « dit Edouard. « — Ah ! » oui c'est très bien... mais c'est à une petite con- » dition; c'est que toi, mon cher ami, tu ne viendras » pas non plus sans moi voir cette aimable enfant, »

Edouard n'est plus si charmé du projet d'Alfred; mais Isaure le regarde, elle semble craindre qu'il ne refuse, et il répond en soupirant : « Eh bien! » oui... j'y consens..... nous ne viendrons qu'en-» semble.

» — Allons, » dit Alfred, « voilà une résolution » digne de nos anciens preux. Mais je crois que, » pour aujourd'hui, il est temps de dire adieu à la » dame de nos pensées... Viens, Edouard, retour-» nons au château... Au revoir, aimable enfant!... » nous vous reverrons demain... mais j'espère que » ces beaux yeux ne verseront plus de larmes. »

Isaure adresse un doux sourire aux deux jeunes gens, qui sortent de sa demeure et vont retrouver leurs chevaux.

« — Ah! ah! » dit Alfred, « tu as fait comme » moi, Edouard, tu as pris un cheval... Ma foi, » nous sommes aussi bien montés l'un que l'autre... » Décidément, tout devient commun entre nous.... » jusqu'à ce que la petite ait fixé son choix, et cela » ne peut tarder.... Ce serait bien le diable, aima-» bles et tournés comme nous le sommes, après » avoir fait tant de conquêtes à Paris, si l'un de » nous ne parvenait pas à plaire à une villa-» geoise!... »

Edouard ne partage pas la gaîté d'Alfred, il ne traite pas aussi légèrement que celui-ci le sentiment qu'il éprouve pour Isaure. « Mon ami, » lui dit-il, « je suis vraiment fâché que tu penses à cette » jeune fille...

» — Eh! pourquoi cela? tu y penses bien toi. — » J'y pense peut-être tout différemment que toi. » — Oh! mon cher Edouard, tu ne me feras pas

» accroire que tu aies formé le projet d'épouser cette
» petite chevrière! Tu voudrais peut-être me le
» laisser supposer, pour qu'alors, respectant un
» amour si pur, je n'allasse plus conter fleurette à la
» jeune fille!... Cela ne serait pas maladroit!...

» — Alfred, tu juges bien mal ton ami!... — Je
» sais qu'il n'y a plus d'amis, dès que l'amour vient
» se mettre entre eux... Enfin, parce que tu pré-
» tends aimer sérieusement cette petite, pourquoi
» donc ne crois-tu pas que je puisse l'aimer aussi?...

» — Ecoute, Alfred, une dame de beaucoup d'es-
» prit me disait dernièrement à Paris : Il y a une
» grande différence entre *désirer* et *aimer;* toi, tu
» désires posséder Isaure... mais tu ne l'aimes pas
» véritablement.

» — Mon cher Edouard, ta dame ne t'a rien dit
» là de nouveau; il y a long-temps que je sais
» que désirer et aimer ne sont point synonymes;
» mais, parce qu'on aime, ce n'est pas une raison
» pour ne point désirer, et parce qu'on désire, cela
» ne prouve pas que l'on n'aime point. Tu diras
» cela de ma part à cette dame, quand tu la verras.
» Au reste, qui te dit qu'Isaure ne me préférera pas
» à toi?...

» — Oh! rien.... rien, sans doute!.. » répond Edouard en comprimant un soupir. Puis il garde le silence tout le long de la route; Alfred en fait autant, et les jeunes gens reviennent pensifs au château.

CHAPITRE XV.

QUI PROMET QUELQUE CHOSE.

Plusieurs jours se sont écoulés pendant lesquels Alfred et Edouard n'ont pas manqué d'aller passer chaque matinée près d'Isaure. Fidèles à leurs conventions, ils partent ensemble du château et y retournent de compagnie. Cependant il est facile de voir que ce traité les contrarie l'un et l'autre, mais aucun d'eux n'a encore osé le rompre; chacun voudrait bien accompagner son rival quand il se rend dans les montagnes, mais désirerait ensuite revenir seul trouver la jeune fille.

Isaure, habituée à voir chaque matin les deux amis, a repris, avec eux, sa confiance et sa gaîté; elle rit et court avec Alfred, dont les folies, les étourderies, semblent l'amuser; ensuite, elle revient près d'Edouard et lui dit avec candeur : « Pourquoi » ne jouez-vous pas avec nous? » Mais Edouard se tait en s'efforçant de sourire; plus Alfred est gai, moins il se sent disposé à partager ses plaisirs; il souffre en secret; il lui semble qu'Isaure montre plus de préférence pour Alfred, que c'est lui qu'elle regarde et auquel elle sourit le plus souvent. Il veut

cacher les tourmens qu'il éprouve, mais déjà la jalousie déchire son cœur.

Cette situation ne pouvait durer. Alfred se flattait de plaire, mais il voulait en acquérir la certitude; Edouard se désespérait, mais il voulait avouer ses peines à celle qui les faisait naître, et apprendre de sa bouche s'il devait renoncer à l'espoir d'être aimé. Isaure seule, tranquille près des deux jeunes gens, qui ne lui parlaient plus d'amour, se retrouvait chaque jour avec eux, sans se douter des dangers qui devaient résulter pour elle de leurs fréquentes visites.

Plusieurs fois, en sortant de la vallée, les jeunes gens avaient aperçu le vagabond qui, tantôt assis sur une pointe de rocher, tantôt arrêté au milieu des champs, jetait sur eux un regard moqueur, puis détournait la tête, comme ne désirant pas entrer en conversation.

« Voilà cet homme singulier avec lequel tu as » causé, » dit un jour Alfred en sortant de chez Isaure; « que diable fait-il par ici?... Je commence » à penser, comme Robineau, que ce drôle-là a de » mauvais desseins... Mais la petite doit le connaître; je suis curieux de savoir s'il lui a parlé... Je » veux aussi que ce misérable me dise pourquoi il » se permet de sourire en nous regardant... Il y a » dans son regard quelque chose de moqueur dont » je lui demanderai l'explication.

» — Cet homme est malheureux, » dit Edouard, « il faut lui passer des bizarreries qui sont peut-» être la suite des chagrins qu'il a éprouvés.

» — Des chagrins!... il ne paraît pas en avoir : il » siffle, il chante, il rit tout seul... — Mais au mi-

» lieu de tout cela, Alfred, on aperçoit une expres-
» sion d'amertume qui n'annonce pas que cette gaîté
» soit bien franche ! »

Le lendemain, les jeunes gens demandent à Isaure si elle connaît l'homme qui erre dans les montagnes. Au portrait qu'ils lui en font, la jeune fille se rappelle l'avoir aperçu quelquefois; mais il ne lui a jamais parlé, et n'est pas entré dans sa demeure.

« S'il s'y présentait, » dit Alfred, « je vous engage
» à être sur vos gardes. — Pourquoi donc? » dit
Isaure, « cet homme serait-il méchant? — Je ne
» sais... mais je ne suis pas prévenu en sa faveur...
» Au reste, s'il se permettait la moindre insulte.....
» —Et pourquoi donc voudrait-il me faire du mal?...
» je n'en ai jamais fait à personne!... — Ce n'est
» pas toujours une raison... mais j'espère que Vail-
» lant vous défendrait. Je me souviens de la manière
» dont il reçoit ceux qui veulent vous embrasser. »

En disant cela, Alfred sourit et prend la main de la jeune fille qui rougit; Edouard est à quelques pas, il se tait; mais ses traits annoncent toutes les angoisses de son ame. Isaure jette les yeux sur lui; et aussitôt, retirant sa main de dedans celle d'Alfred, elle court près d'Edouard, en lui disant avec un accent qui pénètre jusqu'à son cœur : « Qu'avez-vous donc?... on croirait que vous éprouvez du chagrin... Est-ce moi qui vous ai fait de la peine. »

Ces accens si doux, si tendres, la manière dont Isaure le regarde, ramènent l'espoir dans l'ame d'Edouard, tandis que cela fait un effet tout contraire sur Alfred; il fronce les sourcils, fait quelques mouvemens d'impatience, puis s'écrie : « Partons, il en
» est temps ! » Et aussitôt, entraînant Edouard, qui

serait volontiers demeuré encore, Alfred sort avec lui de la maisonnette, beaucoup moins satisfait que lorsqu'il y est entré. Il ne faut qu'un mot, qu'un regard, qu'un sourire de la beauté, pour faire des heureux ou détruire nos espérances.

En quittant la maisonnette, les jeunes gens aperçoivent l'étranger assis à quelques pas. Suivant sa coutume, il les observe, et une expression moqueuse se peint sur son visage. Alfred quitte le bras d'Edouard, et se dirige vers le vagabond, qui reste tranquillement à sa place. Arrivé devant cet homme, Alfred lui dit d'un ton impérieux :

« Vous semblez épier toutes nos actions... et vous » nous regardez avec une expression qui me dé- » plaît... Je n'aime ni les insolens ni les curieux, je » vous en avertis. »

L'étranger se dandine en arrière et se contente de répondre : « Je suis comme vous... je n'ai jamais » aimé ni les insolens, ni les curieux... j'ai toujours » fui les derniers, et su punir les autres.

» — Est-ce un défi que vous m'adressez? » dit Alfred en jetant un regard de mépris sur l'inconnu.

« — Un défi! oh! ma foi non!... je ne m'amuse » plus à cela!... Autre temps, autres soins... Quant » à vos actions... il n'y a pas besoin de les observer long- » temps pour les connaître, ainsi que vos projets...

» — Que voulez-vous dire?

» — Parbleu! quand des jeunes gens vont chez » une jeune fille, on sait bien ce qui doit en résul- » ter... et il ne faut pas être bien fin pour le devi- » ner. Après tout, je vous assure que cela m'est fort » égal!... je ne vois dans tout cela rien que de très- » ordinaire.

» — Je vous trouve bien hardi d'oser vous per-
» mettre de telles réflexions. Si vous n'étiez pas sans
» cesse sur nos pas, comment sauriez-vous où nous
» allons?... Mais si vous vous permettez encore de
» dire un mot sur cette jeune fille... je saurai châ-
» tier cette insolence!... »

Pour toute réponse, le vagabond s'étend sur le gazon en ricanant, puis sort de sa poche une tabatière; et, après y avoir mis ses doigts, la présente à Alfred, en lui disant fort tranquillement : « En usez-
» vous?... il est tout frais, je l'ai acheté ce matin à
» Saint-Amand... »

Le calme de l'étranger bouleverse toutes les idées d'Alfred; sa colère en redouble; il est sur le point de se porter à quelque acte de violence; mais Edouard le retient et se met entre lui et l'inconnu, en s'écriant : « Mon cher de Marcey, à quoi penses-tu?...
» et pourquoi cette colère contre ce malheureux... »

Alfred s'arrête comme rougissant lui-même de n'avoir pas été le maître de ses transports. Mais, au nom de de Marcey, qu'Edouard vient de prononcer, l'étranger a paru frappé comme par la foudre; un changement subit se fait dans toute sa personne. Ce n'est plus l'insouciance ni l'ironie qui se peignent dans ses yeux, c'est un sentiment de surprise, d'intérêt et d'inquiétude. Il s'est levé subitement, et s'est approché d'Alfred, qu'il regarde avec anxiété; puis il lui dit : « Pardon, monsieur; mais votre nom,
» s'il vous plaît? »

La voix de l'inconnu n'est plus la même; ce ne sont plus les accens rauques et durs qui lui semblaient familiers; elle a une expression nouvelle; et le ton avec lequel l'étranger vient de parler est devenu tout-

à-coup celui d'un homme qui a l'usage de la bonne compagnie.

Alfred et Edouard sont frappés du changement qui vient de s'opérer dans la personne du pauvre diable. Cependant il a répété sa question, et Alfred lui répond : « Mon nom... vous venez de l'entendre... » Alfred de Marcey. — Êtes-vous le fils du baron de » Marcey, qui fut colonel de chasseurs? — Oui... » c'est mon père... Comment savez-vous?..... l'au- » riez-vous connu?... — Oui... c'est-à-dire, j'en ai » souvent entendu parler... Mais quel est donc vo- » tre âge?

» — Mon âge!..... » dit Alfred avec surprise, « vingt-quatre ans. »

L'inconnu semble réfléchir et chercher à rassembler ses souvenirs; puis il murmure à voix basse : « Vingt-quatre ans!... ah! oui... je me rappelle... » il avait un fils de sa première épouse..... on me » l'avait dit. Et avez-vous des frères, des sœurs?

» — Non, je n'en ai point, » répond Alfred, « dont la curiosité est fortement excitée. Mais pour- » rais-je savoir, monsieur, ce qu'il peut y avoir » d'intéressant pour vous à connaître ma famil- » le? »

L'étranger paraît vouloir chercher à reprendre son air d'insouciance habituelle et répond : « Oh! je » vous ai demandé cela... pour causer, voilà tout. » Et votre père existe toujours? — Sans doute. — Il » n'est pas dans ce pays? — Non, il est à Paris... » Auriez-vous autrefois servi dans son régiment? — » Non, pas dans son régiment précisément... cepen- » dant j'ai servi autrefois.

» — Vous avez défendu votre patrie, et vous êtes

» maintenant errant et malheureux! » s'écrie Alfred. « Ah ! pardon, monsieur ! je vous ai tout à l'heure » parlé un peu légérement... je suis un étourdi !... » je fais souvent des fautes et je m'en repens après; » mais Edouard vous dira que mon cœur n'est pas » méchant... Tenez, prouvez-moi que vous ne m'en » voulez pas en acceptant cette bourse... et que j'aie » le plaisir d'être utile à un ancien soldat. »

En disant cela, Alfred présentait à l'étranger une bourse pleine d'or; celui-ci y porte des yeux avides; mais cependant sa main repousse celle qui est tendue vers lui, et il répond avec une sorte d'aigreur: » Non, » je ne veux pas de votre or... je n'ai besoin de » rien... »

»—Vous me refusez, » dit Alfred; « je le vois, vous » m'en voulez encore de ma vivacité de tout à l'heu- » re. Eh bien ! puisque vous avez connu mon père... » c'est en son nom que je vous offre ce léger se- » cours. »

» — En son nom ! » s'écrie l'inconnu; et une sombre fureur brille dans ses yeux. Mais bientôt paraissant plus maître de lui, il reprend : « Je vous le » répète... je n'ai besoin de rien maintenant... plus » tard, il est possible que votre or me soit utile... » Adieu, jeune homme, nous nous reverrons. »

Le vagabond s'éloigne alors après avoir encore jeté sur Alfred un regard dont l'expression est singulière. Les jeunes gens vont reprendre leurs chevaux et retournent au château en s'entretenant de cette rencontre, qui pour un moment leur fait oublier Isaure et leur rivalité.

CHAPITRE XVI.

PRÉPARATIFS DE FÊTE.

Pendant que les deux amis vont faire leur cour à la jolie chevrière, que M. Férulus place ses rudimens et ses dictionnaires sur les rayons poudreux de la bibliothèque, que mademoiselle Cheval s'exerce à la cuisine et Cunette à la cave, que le jardinier bouleverse le jardin et que les ouvriers restaurent le vieux domaine de la Roche-Noire, Robineau passe son temps en fêtes et en dîners qu'on lui donne à Saint-Amand, où il se rend tous les jours. La petite ville renferme, comme toutes celles de province, des originaux, des musards, des gens à prétentions, et surtout des chefs de famille qui ont des demoiselles à marier. Robineau est riche, il vient d'acquérir un château, et il veut prendre une femme; en voilà plus qu'il n'en faut pour être fêté, choyé et invité partout.

Robineau fait sensation dans chaque maison où il est présenté; on se dit : C'est M. de la Roche-Noire, c'est le nouveau propriétaire... il est riche, et il veut se marier; il l'a dit à son notaire, qui l'a dit à ses cliens, lesquels l'ont conté au reste de la ville. Toutes les demoiselles regardent Robineau en dessous, et

font de petites mines bien gentilles pour plaire à ce monsieur, qui n'est pas bien séduisant; mais il est si cruel de rester demoiselle, et si doux au contraire d'avoir un château, d'être appelée madame de la Roche-Noire, que ces jeunes filles sont bien excusables de chercher à captiver le nouveau venu. Les mamans lui font aussi force politesse; elles applaudissent à ce qu'il dit, et sourient à ce qu'il fait. Les veuves mêmes lancent au nouveau propriétaire quelques œillades vives ou tendres, accompagnées de soupirs étouffés; car beaucoup de veuves ne sont pas fâchées de convoler à de secondes noces, pour se distraire de leur douleur, si elles ont eu un bon mari; pour se dédommager, si elles en ont eu un mauvais, et enfin pour juger de la différence, si elles en ont eu un passable. Au milieu de toutes ces agaceries, Robineau ne sait plus où il en est; il se croit à la fois un Apollon et un Voltaire; il trouve que les soirées de Saint-Amand sont infiniment préférables aux bals de Paris, et ne s'avoue pas que ce sont ses vingt-cinq mille livres de rente qui, près de beaucoup de gens, lui ont donné de la grâce, de l'esprit et du savoir; tandis que, dans le fond, il est toujours aussi lourd, aussi sot qu'autrefois!... Bridoison prétend que ce sont de ces choses que l'on se dit à soi-même; il y a encore beaucoup de gens qui ne se les disent pas.

Robineau, fêté, adulé, cité, et ne sachant de quel côté jeter le mouchoir, veut cependant rendre à la société de la ville les politesses qu'il en reçoit; il presse les ouvriers quand il est à son château; et, quand il le quitte, il charge son bibliothécaire de le remplacer et de hâter les travaux. Le bibliothécaire, qui n'a encore pu réunir que vingt-trois volumes

dans la bibliothèque, n'est pas fâché de cumuler les emplois, et d'être aussi l'homme d'affaires de monseigneur. Par les soins de M. Férulus, deux jeunes Auvergnats sont adjoints à mademoiselle Cheval, pour remplir, sous ses ordres, l'emploi de marmitons, car c'est d'abord vers la cuisine que le savant porte ses améliorations : il visite ensuite les caves, et s'en fait donner les clefs, au grand déplaisir de M. Cunette; mais M. Férulus a lu quelque part que les grands seigneurs avaient des officiers de bouche, et il prétend que les sommeliers ne sont pas autre chose; en conséquence, il se donne encore cette charge : il fait venir deux nouveaux valets, qui doivent être cocher et laquais; il fait acheter à Robineau un petit cheval et un char-à-bancs, dans lequel celui-ci se rend journellement à la ville; enfin une grosse fille de vingt ans est donnée pour aide à M. Vincent, qui répète toujours qu'il ne peut pas tout faire; et la nouvelle jardinière doit, quand elle en sera requise, bassiner les lits et réchauffer les pieds de M. de la Roche-Noire. Cette clause a été expressément mentionnée par M. Férulus, en engageant la paysanne : « Car, » dit-il, « jadis les servantes réchauffaient » leurs maîtres, lorsque ceux-ci avaient besoin d'être » réchauffés; et nous nous sommes promis, M. de la » Roche-Noire et moi, de remettre en vigueur les » belles coutumes de l'antiquité. »

La grosse fille, qui s'est engagée pour tout faire (comme les demoiselles qui sont sur les Petites-Affiches de Paris), promet de réchauffer tout ce qu'on voudra, et le bibliothécaire-homme-d'affaire-officier-de-bouche a installé Jeannette au château.

Au bout de quelques jours, le château prend un

aspect plus agréable; on peut monter les escaliers sans risquer de tomber; les murs sont repeints; des papiers frais remplacent les tentures noircies; les fenêtres ont des carreaux, les portes se ferment, et le vent ne s'y fait pas sentir de toutes parts. Robineau pense qu'il peut maintenant donner la fête qu'il a promise à la belle société de la ville. Sa maison est montée, sa cave remeublée, les valets ont leur livrée, le jardin est débarrassé en partie des betteraves, et orné de fleurs nouvelles; enfin M. Férulus a fait des couplets pour la fête. Robineau fixe le jour, fait ses invitations, et tout se dispose au château pour cette grande solennité, dans laquelle le nouveau propriétaire veut faire preuve à la fois de goût, d'élégance et de somptuosité.

En revenant de la vallée de Chadrat, Alfred et Edouard ne sont pas peu surpris de voir tout en l'air dans le château; on va, on vient, on court; on place dansla cour des ifs sur lesquels sont des lampions; on attache dans les allées du jardin des cordes, auxquelles sont suspendus des verres de couleur; et, au milieu de tout cela, M. Férulus, tenant un livre d'une main et un tire-bouchon de l'autre, va de l'un à l'autre, donne des ordres, et s'essuie le front avec le bout de sa manche, parce que probablement il n'a pas encore obtenu le département des mouchoirs.

« Eh! mon Dieu!... que va-t-il donc se passer » ici? » dit Alfred.

« — Est-ce que M. Jules de la Roche-Noire se » marie? » dit Edouard.

« — Messieurs, » dit Férulus, « j'ai lu dans cet » auteur italien (en disant cela, il montrait le tire- » bouchon) : *Lontano dagli occhi, lontano dal cuo-*

» re! Vous, messieurs, vous êtes toute la journée
» loin du château, par conséquent vous ne pouvez
» pas savoir tout ce qui s'y prépare..... Mais voici
» monseigneur de la Roche-Noire qui va vous met-
» tre au fait.

Robineau venait, en effet, au-devant des jeunes gens. « En vérité, messieurs, » leur dit-il, « vous
» êtes bien aimables!... je ne vous vois plus... vous
» partez dès le matin..... pour aller..... je m'en
» doute!... Si je n'avais pas eu M. Férulus, ce sa-
» vant estimable qui a monté ma maison sur un pied
» superbe, je ne m'en serais jamais tiré... J'espère,
» au moins, que demain vous voudrez bien ne pas
» vous absenter. Je donne une fête... un grand dî-
» ner... un bal... des jeux de toute espèce; les plai-
» sirs commenceront à midi précis..... n'est-ce pas,
» monsieur Férulus?

» — Oui, monseigneur. A midi le canon... c'est-
» à-dire, trois arquebuses, tirées spontanément,
» donneront le signal de la fête.

» — Ah! mon Dieu! c'est comme au Tivoli de
» Paris, » dit Alfred.

« — D'abord, » reprend Férulus, « course à pied
» dans les jardins; hommage aux dames.

» — Qu'est-ce que ce sera que cet hommage aux
» dames, monsieur Férulus?

» — Monseigneur, ce sera un bouquet offert à
» chacune d'elles, et dans lequel il y aura un petit
» compliment en vers de ma façon... — Ceci est fort
» galant! — Pour qu'il n'y ait point de jalousie, je
» mettrai le même compliment dans chaque bou-
» quet; ensuite, course à pied dans les appartemens
» du château,

» — Ah! monsieur Férulus, » dit Alfred, « vous » auriez dû faire faire cette course-là à cheval, c'eût » été plus piquant.

» — Ensuite... rafraîchissemens de toute espèce... » consistant en eau r ugie, distribués à la société... » puis, petit concert d'harmonie, exécuté sous les » fenêtres du balcon...

» — Monsieur Férulus, » dit Robineau, « je ne » veux ni des musettes, ni des cornemuses..... Les » villageois des environs sont bien aimables, mais je » me souviens de ma première fête, et je ne veux » pas que ces gaillards-là dansent ici. — Soyez tran- » quille, monseigneur, ils n'y danseront pas : ils » viendront seulement dans la cour assister aux jeux » et voir le mât de Cocagne... — Ah! nous aurons » un mât de Cocagne?... — Oui, monseigneur, nous » en aurons même deux; j'ai pensé qu'il serait ga- » lant d'en faire un pour les hommes et un pour les » dames...

» — Ah! parbleu! » dit Alfred, « je n'ai pas en- » core vu de femmes grimper à des mâts de Co- » cagne; mais cela ne peut qu'être fort agréable à » voir... Vous leur fournirez probablement des ca- » leçons, monsieur Férulus?

» — Je ne suis pas entré dans ces détails-là, mon- » sieur; mais, pour que les dames aient moins de » peine à atteindre au but, j'ai eu, je crois, une idée » assez heureuse : tandis que le mât des hommes » sera enduit et frotté de savon, je ferai emmieller, » du haut en bas, le mât des dames; de cette ma- » nière, elles monteront comme sur une échelle.....

» — C'est tout-à-fait nouveau! » dit Robineau; « et quels seront les prix?

» — Magnifiques, monseigneur! une Syntaxe et
» *de Viris illustribus*, pour les hommes; l'Explica-
» tion des participes et la Cuisinière bourgeoise, pour
» les dames.

» — Les Auvergnats qui gagneront cela seront
» bien satisfaits! » dit Edouard.

« — Après, mon cher Férulus? » dit Robineau.

« — Après, monseigneur! Pour remplacer les an-
» ciens tournois, que nous ne pouvons pas donner
» faute de chevaliers, j'ai pensé que vous ne seriez
» pas fâché d'avoir une imitation des jeux gymnas-
» tiques, tels qu'on les exécutait jadis aux fêtes d'E-
» leusis, et même devant les empereurs romains...
» Par conséquent, des Auvergnats, auxquels j'ai
» donné mes instructions, exécuteront dans la cour
» les jeux du disque, de la course, de la lutte et du
» pugilat... — Vous ne les ferez pas boire aupara-
» vant surtout! — Non, monseigneur! Ensuite, des
» fanfares, exécutées par les trois musiciens que j'ai
» retenus à la ville, vous annonceront que le repas
» sera servi. Au dessert, je chanterai des couplets en
» votre honneur..... vous aurez la complaisance de
» me demander *bis* pour le dernier... ça se fait tou-
» jours. — Bien, c'est convenu. — Ensuite, mon-
» seigneur, on se rendra dans la salle du bal... elle
» sera décorée comme jadis les Grecs décoraient les
» lieux consacrés aux réunions; des fleurs, des guir-
» landes et des devises partout..... — Vous mettrez
» les devises en français, n'est-ce pas, monsieur Fé-
» rulus? — Non, monseigneur..... en latin et en
» grec, c'est plus noble... — C'est égal, faites-moi
» le plaisir de les mettre en français; parce que,
» autrement, si les dames m'en demandaient l'expli-

» cation, cela pourrait me gêner. — Si vous y tenez
» absolument, monseigneur... — Oui, j'y tiens.....
» Ensuite? — Ensuite, monseigneur, un pétard,
» tiré dans votre cour, annoncera le moment du feu
» d'artifice, qui couronnera cette belle journée par
» une pluie de feu... — Une pluie de feu!... Dia-
» ble!... vous aurez soin qu'il ne pleuve pas sur la
» société. — Je réponds de tout, monseigneur; c'est
» moi qui dirigerai le feu, je m'y connais comme si
» j'avais inventé la poudre.

» — Eh bien, messieurs, que pensez-vous de cette
» fête?» dit Robineau en se frottant les mains avec satisfaction.

« — J'espère que tu feras distribuer des pro-
» grammes, » dit Alfred. « Mais qui donc reçois-tu
» demain? — Tout ce qui il y a de mieux à Saint-
» Amand : des nobles, des gens très-riches, des
» hommes d'un grand mérite... Vous verrez, mes-
» sieurs, que tous les gens aimables ne sont pas
» tous dans votre Paris... Et les femmes donc!...
» ah! Dieu! les femmes... vous en verrez de toutes
» les couleurs!

» — Bah! est-ce que tu auras des Africaines, des
» mulâtres?... — Ce n'est pas ça! je veux dire que
» vous verrez des beautés dans tous les genres... et
» de l'esprit!... et une tenue!... C'est dommage que
» n'ayons pas adopté les usages de la Turquie, au
» lieu d'une femme, j'en aurais épousé douze... car
» véritablement j'en vois plus de douze dont j'ai fait la
» conquête... cependant... il y a surtout mademoi-
» selle de la Pincerie... Ah! celle-là... je crois que
» je lui ai porté le grand coup... et de son côté,
» elle m'exalte considérablement l'imagination! —

» Qu'est-ce que c'est que mademoiselle de la Pin-
» cerie?—C'est une demoiselle charmante!... grande,
» bien faite, élancée... et qui danse comme une
» biche!... enfin, c'est mademoiselle Cornélie de la
» Pincerie, fille de M. le marquis de la Pincerie,
» une des plus anciennes familles du Poitou, qui est
» venue se fixer en Auvergne, parce qu'ils trouvent
» que le beurre y est meilleur marché... C'est le
» père qui m'a dit cela; c'est un homme profond,
» un grand économiste... Il y a quarante-trois ans
» qu'il travaille à un projet philantropique tendant
» à prouver que l'on peut mettre le pot-au-feu rien
» qu'avec du pied de veau, ce qui jetterait une
» grande économie dans les bouillons!

» — Diable! il est bien fâcheux pour les bœufs
» qu'il n'ait pas encore terminé ce travail-là! — Il
» y a aussi une autre fille, mais celle-là est veuve...
» très-bien encore, mais un peu coquette, à ce que
» je crois... Puis il y a un frère du marquis... oh!
» c'est la bonhomie personnifiée!... Enfin, mes-
» sieurs, demain vous verrez toute la famille, que
» je compte, d'ailleurs, engager à passer quelque
» temps à mon château. »

Les jeunes gens vont quitter la cour, lorsque M. Férulus, qui s'était éclipsé un moment, revient et court arrêter Robineau en lui disant : « Monseigneur de la
» Roche-Noire, vous savez que j'ai complété votre
» maison; mais vous n'avez pas encore eu le temps de
» voir tous vos gens; j'ai, d'ailleurs, jugé à propos
» de leur donner des noms plus convenables à leur
» profession, que ceux qu'ils portaient jadis. Je
» viens de faire rassembler votre maison dans la
» grande galerie, voulez-vous la passer en revue?

»— Ça me semble assez convenable, » dit Robineau; « c'est bien le moins que je connaisse tous » ceux que je paie. Allons faire la revue de mes » gens. »

On se rend dans la galerie où tous les domestiques du château sont réunis. M. Férulus, qui aime beaucoup les cérémonies, a fait placer tous les valets sur une file, en leur ordonnant d'avoir chacun à la main quelque attribut de leur profession. Le concierge a ses clefs, le jardinier une bêche, François une badine pour battre les habits, le cocher un fouet, le jockey une casquette, les marmitons des lardoirs, mademoiselle Cheval une casserole, et Jannette, qui n'a pas trouvé de bassinoire dans le château, tient sous son bras une chaufferette.

« C'est bien!... cela a très-bonne mine, » dit Robineau en s'arrêtant devant ses gens; « neuf domes- » tiques... sans compter les chevaux et les chiens... » c'est gentil.

» — Permettez, monseigneur, que je vous apprenne » les nouveaux noms de chacun, » dit Férulus; et se mettant devant chaque personnage qu'il indique du doigt avec une baguette, comme s'il montrait des figures de cire, il commence l'explication par le concierge.

« Celui-ci, monseigneur, est votre concierge... au » lieu de Cunette, nom impropre et qui prête au » rébus, nous le nommerons, si vous voulez per- » mettre, *Custos*, ce qui, comme vous le savez fort » bien, signifie en latin gardien. Vous entendez, » vous vous nommez *Custos*.

»—Moi, je m'appelle Cunette, » s'écrie le concierge; « et je vous soutiens que c'est un nom plus

» propre que votre Cudechausse... — Je vous dis
» *Custos*, ignorant. — Mais... — Silence !... Celui-
» ci, monseigneur, qui est votre jardinier, s'appelle
» *Olitor*, véritable nom de sa profession... *Olitor*,
» présentez votre bêche...

» — Qu'est-ce que vous me chantez? » dit le jardinier avec humeur. « Je me nomme Vincent...
» Qu'est-ce que vous trouvez à redire à ce nom-là?
» est-ce qu'à mon âge vous croyez que je vais me
» fourrer un nouveau nom dans les oreilles. — *Oli-*
» *tor*, mon cher ami, c'est bien facile. — Le plus
» souvent que je répondrai à ça !... c'est un nom de
» caniche. — C'est un nom de jardinier... voyez le
» dictionnaire. — Laissez-moi donc tranquille !...
» est-ce qu'il pousse des dictionnaires dans mon jar-
» din?... — Je vous dis que vous vous appelez *Olitor*,
» par ordre de monseigneur. — Et moi je vous dis
» que not' maître ne peut pas ordonner une bêtise
» comme ça... — Une bêtise !... le fruit de mes
» longues recherches...

» — Mon cher Férulus, » dit Robineau, en s'avançant avec majesté, « je rends justice à votre éru-
» dition... et je sais que pour le savoir vous man-
» geriez tous ces gaillards-là sans vous gêner; mais,
» décidément, je ne donnerai pas de nouveaux noms
» à mes gens... ça pourrait m'embrouiller; ainsi,
» je les appellerai tout simplement par leur profes-
» sion... c'est-à-dire, le concierge... le jardinier....
» le valet de chambre... j'aime mieux cela.

» — Vive monseigneur ! » dit Cunette en jetant son chapeau en l'air, tandis que Férulus se retourne en murmurant entre ses dents : « Donnez-vous donc
» de la peine pour former une maison avec goût !..

» Voilà comme on encourage la science!.. *numerus* » *stultorum est infinitus!...* »

Robineau, après avoir fait connaissance avec tous ses nouveaux domestiques, arrive à Jeannette, qui était la dernière de la file, et qui présente la chaufferette à monseigneur.

« Qu'est-ce que c'est que cela, ma chère? » dit Robineau en regardant la chaufferette.

« — Dame, monseigneur, c'est un *attribut*, comme » dit ce monsieur tout noir qui m'a engagée à vot' » service. — Comment, est-ce que vous êtes entrée » chez moi pour donner des chaufferettes ?... Il me » semble que l'été vous pourriez faire autre chose » que cela.

» — Monseigneur de la Roche-Noire, c'est une » figure, » dit Férulus en s'avançant; « cette jeune » fille est chez vous pour tout faire... et principa- » lement pour bassiner le lit, lorsque cela vous sera » agréable... mais, n'ayant pas trouvé de bassi- » noire pour l'instant, elle vous offre l'emblême de » ses fonctions.

» — Oui, monseigneur, je vous réchaufferai, » dit Jeannette en faisant la révérence.

» — Monseigneur, » reprend Férulus, « Abra- » ham se faisait réchauffer par Agar, Booz par Ruth, » David par Bethsabé; je ne vois pas pourquoi votre » seigneurie ne se ferait pas réchauffer par Jeannette.

» — Je ne le vois pas non plus, » dit Robineau; « et j'approuve fort la création de cet emploi dans » mon château. Allons, mes gens, du zèle et de » l'activité, et surtout que pour demain on redou- » ble d'ardeur et qu'on ne se grise pas. »

En disant cela, Robineau s'éloigne avec ses deux

amis. Les valets retournent à leur ouvrage, et M. Férulus va dire tout bas à l'oreille de Jeannette : « Tu » bassineras mon lit ce soir... — Comment, mon» sieur! déjà?... par la chaleur qu'il fait? nous en» trons seulement en septembre. — Ça ne prouve » rien, il peut faire chaud et humide. — Mais, » monsieur, puisque je n'ons pas trouvé de bassi» noire... — C'est égal, ma chère amie, à votre » âge le centre de gravité doit être assez brûlant » pour en tenir lieu... — Qu'est-ce que c'est que le » centre de gravité, monsieur? — C'est sur quoi » vous vous asseyez, Jeannette. — Comment, mon» sieur ! vous voulez que je bassine vot' lit avec » mon ...? — Positivement, ma chère : c'est tou» jours ainsi que les lits se bassinaient dans l'anti» quité, car dans l'antiquité il n'y avait pas de » bassinoire. — Alors ça suffit, monsieur. — Ah!.. » Jeannette! vous aurez le soin de laisser la bassi» noire dans le lit pour que je la trouve en me cou» chant. »

Jeannette ouvre de grands yeux et fait la révérence, tandis que M. Férulus s'éloigne en folâtrant avec son tire-bouchon.

CHAPITRE XVII.

LA JEUNE FILLE ET L'INCONNU.

Pendant qu'au château de la Roche-Noire tout le monde s'occupait de la grande fête qui devait avoir lieu le lendemain, le calme le plus profond régnait autour de la demeure d'Isaure. Après le départ des jeunes gens, la petite chevrière était allée conduire ses chèvres sur la montagne. Chemin faisant elle portait souvent ses regards sur la Maison Blanche; elle semblait la contempler, l'interroger; puis elle continuait son chemin, et de temps à autre un léger soupir s'échappait de sa poitrine. Sans s'en apercevoir, Isaure devenait rêveuse depuis qu'elle recevait les visites d'Alfred et d'Edouard : elle pensait souvent aux deux jeunes gens. Seule dans sa maisonnette ou dans les montagnes, Isaure avait tout le temps de penser; et quand l'amour fait battre son cœur, la femme la plus occupée trouve bien encore le loisir de songer à celui qu'elle aime, ou plutôt elle y pense toujours; même au milieu du monde et des sujétions auxquelles il nous condamne, l'image de l'objet que l'on chérit nous suit partout. C'est là notre véritable Sylphide ou notre Ange-Gardien!

Alfred et Edouard étaient tous deux faits pour être aimés; tous deux cherchaient à plaire à Isaure. Un cœur encore vierge doit se livrer plus facilement et recevoir plus vite les impressions de l'amour. La jeune fille, que les montagnards, que les bergers des environs avaient fuie, éprouvait un plaisir nouveau près de ceux qui, au contraire, paraissent si heureux en sa présence; mais ce plaisir ne pouvait être sans danger, et déjà de tendres rêveries annonçaient chez Isaure la naissance d'un nouveau sentiment.

La lecture n'est plus une distraction suffisante pour la petite chevrière. Elle a cependant emporté un livre pour s'occuper sur la montagne; mais elle l'ouvre, le regarde, et ne lit point; ses yeux distraits vont chercher le chemin par où les deux jeunes gens arrivent dans la vallée. « Je les reverrai » demain, » se dit-elle; « ils n'ont pas peur de moi, » eux!... Ils ne s'en vont pas à mon aspect... Ils ne » me croient pas méchante!... Ah! je commence à » trouver que c'est bien triste de vivre seule.... de » n'avoir pas un ami avec soi. Cependant, il y a » quelque temps, je ne songeais pas à cela... je me » trouvais heureuse... Qu'est-ce qu'il me manque » donc maintenant? »

Isaure laisse retomber sa tête sur sa poitrine; le livre est abandonné. Une douce rêverie remplit son âme; rêver à tant de charmes, quand une image adorée se mêle à toutes nos pensées! et pourtant, que de gens vivent et meurent sans avoir connu les plus douces sensations de l'amour!

Tout-à-coup la jeune fille relève la tête, écarte avec sa main les boucles de cheveux blonds qui retombent sur ses grands yeux, puis, se retournant

avec inquiétude, regarde encore la Maison Blanche, penche un peu la tête, semble écouter, attendre, espérer...

Mais rien ne trouble la tranquillité qui règne dans les environs; et cette maison, objet de terreur pour les crédules montagnards, paraît être, comme à l'ordinaire, entièrement abandonnée.

Isaure cesse enfin de regarder de ce côté; mais après avoir porté les yeux autour d'elle, comme pour s'assurer si personne ne peut l'apercevoir, elle tire de son sein un petit médaillon, puis elle le porte à ses lèvres, le baise avec ardeur, et quelques larmes, qui mouillent ses paupières, tombent sur cet objet, auquel elle a prodigué tant de marques d'amour.

Au bout de quelques minutes, elle resserre avec soin le bijou dans son sein, s'essuie les yeux, se lève, rassemble ses chèvres, et regagne lentement sa demeure.

Vaillant vient caresser, fêter sa maîtresse. « Mon » pauvre Vaillant! » dit Isaure, en passant la main sur le cou de son fidèle compagnon; « tu n'es pas » content de moi, j'en suis sûre; je ne joue plus » aussi souvent avec toi..... je te caresse moins..... » pourtant, je t'aime toujours... tu es ma fidèle » compagnie... mais je ne sais pas ce que j'ai, Vail- » lant, et vraiment il me semble que je suis en co- » lère contre moi de n'être plus aussi gaie qu'autre- » fois. »

Le chien dresse les oreilles, regarde la jeune fille; on croirait qu'il cherche quelque moyen de l'égayer. Quelques instans s'écoulent, et Vaillant, heureux d'être caressé par sa jeune maîtresse, ne bouge pas d'auprès d'elle. Mais tout à coup il baisse la tête, il

s'éloigne d'Isaure, il va se placer contre la porte de la maison, puis enfin il laisse entendre un jappement sourd et prolongé.

« Qu'est-ce donc, Vaillant? qu'as-tu donc? » dit la jeune fille en rappelant son chien. Mais celui-ci reste près de la porte, il ne veut pas s'en éloigner; il continue à gronder, tandis que ses yeux expriment sa mauvaise humeur et une curiosité inquiète.

« Il y a donc quelqu'un là? » reprend Isaure. « Reviendraient-ils me voir!... ou bien l'un d'eux » seulement... »

Déjà une vive rougeur colore les joues de la petite. Cependant elle court à la porte, l'ouvre vivement; mais, au lieu de ses jeunes amis, c'est l'homme qui erre dans les montagnes qu'elle aperçoit arrêté à quelques pas de sa maison.

L'étranger est immobile, appuyé sur son gros bâton; il semble considérer toutes les parties de la maisonnette, et faire en même temps de profondes réflexions; lorsque la porte s'ouvre et que le chien vient tourner autour de lui, il ne bouge pas; seulement ses yeux noirs et perçans se portent sur la jeune fille qui est restée sur le seuil de sa demeure.

L'aspect de l'inconnu, l'expression de son visage, a, dans ce moment, quelque chose de triste, qui, joint à la pauvreté de ses vêtemens, inspire une sorte de défiance. Jamais Isaure ne s'était trouvée si près de cet homme; elle ne l'avait aperçu que de fort loin passer dans la campagne; mais en ce moment il n'est qu'à quelques pas d'elle, et ses regards, franchissant encore cette distance, semblent par le feu sombre qui les anime, vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

La vive rougeur qui colorait le joli visage de la petite chevrière, fait place à une pâleur soudaine; Isaure sent son cœur se serrer, un léger tremblement l'agite... Jamais encore elle n'a éprouvé cette oppression qui vient de la saisir à l'aspect de l'étranger. Cependant, honteuse d'avoir cédé à un sentiment de frayeur, elle tâche de se remettre, et lui dit d'une voix qu'elle cherche à rendre assurée : « Monsieur... » est-ce que vous désirez quelque chose?... »

Le vagabond la regarde long-temps, puis répond enfin : « Ma foi, non... je ne voulais rien... Cepen- » dant, puisque me voilà devant chez vous..... je » mangerais bien un morceau.... si c'était possible.

» — Oh! oui, monsieur... c'est très-facile... En- » trez. »

Dès ce moment, Isaure ne voit plus dans l'inconnu qu'un malheureux, et le plaisir qu'elle trouve à faire du bien dissipe bientôt sa frayeur. Cependant, tandis que l'étranger entre et s'assied dans la salle basse, Isaure, tout en allant et venant pour chercher ce qu'elle veut lui offrir, se fait continuellement accompagner par Vaillant; et sa voix, adressant de temps à autre quelques mots d'amitié à son fidèle gardien, semble lui recommander de veiller sur elle avec plus de soin que jamais.

L'étranger s'est jeté sur une chaise, il a mis de côté son chapeau et son bâton; puis il examine avec curiosité l'intérieur de la maisonnette. Lorsque la petite revient dans la salle, il la regarde encore, et plus il la considère, plus on voit ses yeux exprimer l'étonnement.

Isaure, ayant placé des provisions sur une table qu'elle approche de son hôte, lui dit avec grâce :

« Tenez, monsieur, voilà tout ce que je puis vous » offrir, mais c'est de bon cœur.

» — Il y a là beaucoup plus qu'il ne me faut..... » et voilà un repas délectable auprès de tous ceux » que j'ai faits depuis quelque temps, » dit l'inconnu en se mettant à table. « Mais je vous préviens, ma » petite, que je ne pourrai pas vous payer ce que je » prendrai chez vous.

» — Me payer, monsieur !... Oh ! je n'ai pas l'ha- » bitude de faire payer les légers services que je puis » rendre... N'est-on pas trop heureux de pouvoir » quelquefois être utile à ses semblables?

» — Voilà de bien belles pensées, ma petite, » dit l'étranger d'un air moqueur ; « mais je doute que » vos semblables vous le rendent, si l'occasion s'en » présentait !... Vous êtes jeune encore, apprenez de » bonne heure à ne jamais compter sur la recon- » naissance de ceux que vous aurez obligés.

» — Je n'ai pas besoin de leur reconnaissance pour » trouver du plaisir à faire du bien... Ma récom- » pense est dans mon cœur. »

En disant ces mots, Isaure levait ses yeux bleus avec une touchante candeur, et toute sa personne semblait encore plus jolie. L'étranger, tout en mangeant, la regardait sans cesse. « Jeune fille, » lui dit-il, « ce n'est pas avec vos chèvres et vos lourds » montagnards que vous avez appris à vous expri- » mer ainsi. »

Isaure rougit et balbutie : « Quoi ! monsieur, est- » ce que vous pensez que les habitans de ces mon- » tagnes ne sont pas aussi hospitaliers que moi ?

» — Hospitaliers !... si fait !... mais il y a tant de » manières de l'être... et je vois bien à votre ton...

» à votre parler... Oui, oui, je m'y connais, moi; et
» désormais je crois qu'il serait difficile de me trom-
» per... Allons, asseyez-vous là... Tenez-moi com-
» pagnie... Je ne vous fais pas peur, j'espère?

» — Non, monsieur, » répond timidement la petite en s'asseyant à quelques pas de la table, et en ayant soin de faire mettre Vaillant à ses côtés.

Après avoir mangé et bu pendant quelque temps, l'inconnu appuie ses coudes sur la table, place sa tête dedans ses mains, regarde fixement Isaure, et lui dit : « On parle beaucoup de vous dans les envi-
» rons.

» — De moi, monsieur?

» — Oui, de vous... Les montagnards prétendent
» que vous êtes une sorcière... — Une sorcière!...
» — Oui... Cela vous fait sourire, et vous avez rai-
» son; ces imbéciles-là ne méritent que de la pitié;
» cependant, autrefois, une telle réputation aurait
» pu vous être funeste! Dans le temps où l'on ne se
» donnait pas la peine de raisonner, on brûlait les
» gens accusés de sorcellerie, c'était plus tôt fait. Les
» bonnes-femmes ne doutaient point que l'on ne pût
» aller au sabbat à cheval sur un manche à balai; et
» il y avait des gens intéressés à ce que les trois quarts
» du genre humain devinssent aussi bêtes que les
» bonnes-femmes. Nous n'en sommes plus là!... on
» ne vous brûlera pas. Mais je commence à trouver
» qu'en effet ces paysans ont pu facilement s'éton-
» ner de la différence qu'il y a de vous à eux, quoi-
» que je ne suppose à cela qu'une cause fort natu-
» relle..... Vous me direz que ce ne sont pas mes
» affaires, n'est-ce pas?... et que si vous vous ex-
» primez mieux que les montagnards, c'est qu'ap-

» paremment on a soigné votre éducation..... C'est » fort bien; mais vous conviendrez, ma petite, qu'il » était assez inutile de faire de vous mieux qu'une » chevrière, pour vous laisser ensuite dans ces mon- » tagnes en exercer le métier. »

Isaure ne répond rien : elle baisse les yeux; elle se sent intimidée par le ton de l'étranger, dont les regards, constamment fixés sur elle, lui causent un embarras qu'elle ne peut surmonter.

« Ma petite, » reprend le vagabond, « vous êtes » jolie!..... très-jolie, ma foi!..... et beaucoup plus » que je ne le pensais avant de vous avoir si bien » vue... Mais cette beauté-là vous attirera des aven- » tures... Les hommes adorent les jolies femmes, ou » du moins, s'ils ne les adorent pas véritablement, » ils leur rendent un culte assidu!... Je ne vois rien » là que de fort juste; il est plus naturel d'encenser » une belle femme que d'adorer des bœufs, des » boucs, des crocodiles, des singes, des chats, et jus- » qu'à des oignons, comme le faisaient jadis les Egyp- » tiens, le plus ancien des peuples, et qui, comme » vous voyez, n'en était pas pour cela le plus sensé. » On vous adorera donc... Mais que dis-je! c'est déjà » fait, sans doute... Vous rougissez!..... Eh! que » diable! il n'y a pourtant dans tout cela rien que » de fort ordinaire!...

» — Monsieur... je ne sais pas ce que vous vou- » lez dire, » répond Isaure avec une candeur qui aurait persuadé tout autre que l'homme qui était en face d'elle.

« Vous ne savez pas!... » murmure l'étranger en haussant les épaules. « Voilà bien leur langage!....

» Elles ne savent jamais!... elles sont toujours inno-
» centes et pures!... Et quand nous avons des preu-
» ves de leur perfidie, quand nous les mettons sous
» leurs yeux, elles nous répondent encore, avec un
» air de bonne foi, qu'elles ne savent pas comment
» cela s'est fait!... »

Un sourire amer errait sur les lèvres de l'inconnu; ses sourcils s'étaient rapprochés, il semblait dominé par des souvenirs pénibles. Isaure, tremblante, a reculé sa chaise; ses yeux expriment la frayeur qui vient de s'emparer d'elle; bientôt le vagabond la regarde, il devine ce qu'elle éprouve; il reprend son air d'insouciance habituel, et lui dit : « Pourquoi
» donc vous éloignez-vous de moi comme cela?

» — Monsieur... c'est que... il m'a semblé que
» vous étiez en colère...

» — En colère? Pas du tout!... Après qui diable
» voulez-vous que je me fâche?... Revenons à vous,
» petite; allons, rapprochez-vous, et ne tremblez pas. »

Isaure cède, comme malgré elle, aux désirs de son hôte; le ton familier avec lequel il lui parle la blesserait s'il ne paraissait pas être dans la misère; mais elle le croit malheureux, et elle attribue à la compassion la soumission qu'elle lui montre.

« Je vous ai dit que vous étiez jolie... Ce n'est pas
» cela qui a pu vous faire reculer votre chaise.....
» D'autres ont déjà dû vous le dire... et entre autres
» les deux jeunes gens dont, depuis quelque temps,
» vous recevez tous les matins la visite. »

Isaure rougit beaucoup, en balbutiant : « Les deux
» jeunes gens!... Ah!... vous savez... Est-ce que
» vous les connaissez, monsieur?

» — Oui... je les connais fort bien maintenant. » Et vous, les connaissez-vous? savez-vous ce qu'ils » sont? — Je sais qu'ils se nomment Edouard et » Alfred... qu'ils logent au château de la Roche-» Noire... qu'ils sont bien aimables, bien polis avec » moi... — Voilà tout ce que vous savez? — Oui, » monsieur. — Vous mentez, jeune fille; vous savez » fort bien encore que tous les deux sont amoureux » de vous. »

Isaure veut lever les yeux, mais les regards de l'étranger les lui font baisser aussitôt, et elle répond d'une voix émue : « Ces messieurs ont pu me dire » cela en riant... je n'ai pas dû le croire.

» — Eh! morbleu! en riant ou autrement, est-ce » qu'il n'y a pas mille moyens de se faire compren-» dre!... La femme la plus niaise s'aperçoit quand » elle plaît; à plus forte raison celle qui, comme » vous, n'est ni sotte, ni empruntée... Oh! ma chè-» re! figurez-vous que je connais les femmes mieux » que vous ne connaissez vos chèvres et vos pou-» les!... J'ai eu mon temps..... il a été court, c'est » vrai; mais aussi je l'ai bien employé!..... On m'a » trouvé aussi aimable, aussi séduisant que vous pou-» vez trouver Alfred et Edouard..... mais moi, je » menais les intrigues plus vite que ces jeunes gens ne » le font!... Que de beautés séduites et abandon-» nées pour en séduire de nouvelles!... Comme je » savais prendre tous les tons, saisir toutes les nuan-» ces du sentiment pour enlacer mes victimes! Je » feignais l'amour, la douleur, le désespoir... je ré-» pandais des larmes même, mais, dans le fond, » mon cœur était sec, et je riais en moi-même des » soupirs qui attendrissaient ces dames... Oh! oui,

» je puis dire que j'ai eu un moment très-brillant...
» c'est dommage que cela ait mal fini. »

Isaure écoutait l'étranger avec étonnement et sans oser l'interrompre; celui-ci reste quelques minutes comme plongé dans les souvenirs qui viennent de se réveiller dans son âme; puis il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et reprend : « Oui !... tout cela a
» fui !... L'amour ! l'amitié !... l'opulence !... je ne
» connaîtrai plus rien de cela... je suis seul... dans
» la misère... et je n'ai pas un ami !... »

Les accens de l'inconnu devenaient lents et tristes en prononçant ces mots. Isaure se sent émue, attendrie; elle se lève, s'approche de cet homme qui ne lui fait plus peur, et lui dit avec un touchant intérêt : « Vous avez donc été bien malheureux?... »

L'étranger lève la tête, la regarde fixement; puis s'écrie : « C'est extraordinaire !... je ne l'avais pas
» encore remarqué aussi bien qu'à présent.

» — Quoi donc, monsieur? » dit Isaure. « — Rien...
» oh ! rien... C'est sans doute l'effet de mes souve-
» nirs... Pourquoi diable aussi vais-je penser à tout
» cela... Non, il n'y a plus qu'un seul sentiment qui
» maintenant puisse ranimer mon cœur... mais je
» sens qu'il peut encore me procurer de douces jouis-
» sances. »

Les yeux de l'étranger venaient d'étinceler de nouveau; une joie barbare s'y peignait. Isaure s'éloigne de lui, se hâte de se remettre à sa place, et sa main s'appuie sur le cou de Vaillant.

« Petite, » reprend le vagabond après avoir bu un verre de vin, « je vous disais donc que les deux jeunes
» gens qui viennent vous voir si souvent sont amoureux
» de vous ! Il n'y a aucun mal à cela... vous pensez

» bien que ce n'est pas pour voir toujours cette
» vallée, ou pour les beaux yeux de vos chèvres,
» que ces deux jeunes gens de Paris se lèvent si ma-
» tin !... Mais j'ai des raisons, moi, pour être cu-
» rieux de savoir lequel des deux vous préférez... à
» moins que vous ne les aimiez tous les deux... ce
» qui s'est vu !... Mais non, non ; je ne vous crois
» pas encore assez avancée pour cela... voyons, par-
» lez, répondez. »

Isaure se lève avec dignité, elle ne tremble plus, elle se sent offensée ; et, regardant à son tour celui qu'elle vient de recevoir dans sa demeure, elle lui répond : « Vos questions m'étonnent, monsieur ? qui donc vous a chargé de me les adresser ?...

» — Qui donc ? eh, morbleu ! c'est moi qui vous
» les fais !... c'est moi qui vous interroge... faut-il
» tant de façons pour dire : J'aime mieux celui-ci
» que celui-là !...

» — Jamais personne ne m'a parlé ainsi, monsieur...
» et quand ma bonne mère vivait... — Il n'est pas
» question de votre bonne mère... si elle vivait, il
» est probable que vous ne recevriez pas tous les
» matins de jeunes garçons. Je vois que vous met-
» tez à profit votre liberté ; ne faites donc pas tant
» la mijaurée !... les grimaces ne réussissent pas
» avec moi... allons, sacrebleu ! répondez !... »

L'étranger s'est levé brusquement en s'avançant vers Isaure, celle-ci par un sentiment de frayeur que lui inspire l'approche de cet homme, se recule en laissant échapper un cri d'effroi. Aussitôt Vaillant, croyant que l'on attaque sa maîtresse, se relève, et, avec la promptitude de l'éclair, saute sur l'étranger et lui saisit la jambe avec ses dents.

« Eh bien... eh bien, retenez donc votre chien... » mille tonnerres! ne voyez-vous pas qu'il va me dé- » chirer!... »

Isaure appelle Vaillant, qui ne se décide qu'avec peine à lâcher la jambe qu'il avait saisie, et revient près de sa maîtresse en grommelant et en faisant toujours à l'étranger des yeux étincelans.

« Pardonnez, monsieur, dit Isaure, mais ce fidèle » animal a cru apparemment... que vous me mena- » ciez...

» — Eh! morbleu! pourquoi criez-vous parce que » je vous approche?... ne pensez-vous pas que je vais » vous manger?... Que ces petites filles sont sottes!... » Diable! vous avez là un gardien qui ne plaisante » pas!... Le coquin... ses dents sont entrées dans » ma chair... s'il recevait de même vos jeunes gens, » je ne crois pas qu'ils reviendraient si souvent!... » Mais vous ne criez pas quand ceux-là vous appro- » chent, n'est-ce pas? Adieu, la belle discrète!... » Allez! je saurai bientôt tout ce que vous refusez » de m'apprendre aujourd'hui!... Oui, je sau- » rai tout ce qui vous concerne... Je ne vous crois » pas sorcière, moi; mais je ne pense pas qu'il soit » naturel que vous parliez comme les dames de la » ville, que vous ne viviez qu'avec vos brebis, et » que vous soyez assez riche pour traiter *gratis* tous » ceux qui s'arrêtent dans votre demeure... Il y a » quelque chose là-dessous, et je saurai cela, ma » petite; car, je vous l'ai dit, on ne m'abuse pas, » moi, et je ne crois ni aux innocences qui courent » les champs, ni à l'amour platonique, ni à la » science infuse. Adieu. »

L'inconnu a repris son chapeau, son bâton, et il

sort lentement de la maisonnette, après avoir jeté sur la jeune fille un regard méprisant. Isaure sent qu'elle respire plus librement en voyant cet homme s'éloigner de sa demeure; et Vaillant, qui n'a pas cessé de grommeler depuis sa lutte avec l'étranger, va sur la porte le suivre des yeux, et ne rentre que lorsqu'il l'a entièrement perdu de vue.

CHAPITRE XVIII.

NOUVEAUX PERSONNAGES; GRANDE FÊTE A LA ROCHE-NOIRE.

Il est arrivé ce grand jour dans lequel Robineau veut déployer toute la magnificence d'un calife, quoique sa fortune n'approche même pas de celle du plus petit pacha de Sa Hautesse. Mais, après n'avoir vécu long-temps qu'avec la plus stricte économie, devenir possesseur d'un château, s'entendre appeler monseigneur ou M. de la Roche-Noire, avoir neuf domestiques à ses ordres, et se voir enfin fêté, recherché, flatté par les hommes, lorgné, agacé par les femmes, c'est plus qu'il n'en faut pour perdre la tête, surtout lorsqu'on n'a que fort peu de bon sens et beaucoup de vanité; aussi Robineau a-t-il presque perdu la sienne; il ne calcule pas, il ne réfléchit point que le train qu'il veut mener est infiniment au-dessus de la fortune dont il a hérité; il commande, il ordonne. Mais il nage dans la joie, il est heureux... c'est toujours quelque chose. Que de gens qui, avec beaucoup de richesses, ne peuvent jamais réussir à l'être!

Robineau est éveillé de grand matin, il songe à sa toilette; c'est un point important, surtout lorsqu'on veut trouver une femme; et une femme qui a

reçu une belle éducation ne voudra jamais prendre pour mari un homme qui ne sait passe mettre avec goût. Les premières impressions sont souvent difficiles à détruire : un homme qui aura un col trop haut ou des manches d'habit trop courtes fera d'abord un fort mauvais effet dans un salon. Voilà du moins ce que se dit Robineau, et il n'a pas absolument tort. Cependant, si ces dames voulaient bien y faire attention, elles remarqueraient que ce ne sont pas les gens qui ont le plus d'esprit qui mettent le mieux leur cravate.

François vient d'apporter à son maître les vêtemens tout nouveaux qu'on a fait venir de Paris. Il les étale sur le lit de monsieur, qui flotte entre le costume noir complet et le pantalon blanc, qui est plus de saison. M. Férulus entre en ce moment dans l'appartement de Robineau; le bibliothécaire, homme d'affaires, officier de bouche, est déjà en grande tenue, quoiqu'il ait toujours le même habit; mais, pour le relever un peu, il a fait coudre des boutons d'acier qui sont de la grandeur d'une pièce de cent sous, lesquels, lorsque M. Férulus se trouve au soleil, jettent un éclat qui empêche de voir le reste de son individu. De plus, il s'est fait attacher sur les épaules deux gros paquets de faveur noire, dont les bouts très-longs flottent sur son dos en guise de queue.

Malgré sa grande tenue, M. Férulus a la figure plus alongée qu'à l'ordinaire, et ses yeux sont rouges et fatigués.

« Parbleu ! mon cher Férulus, vous arrivez à pro-
» pos, » dit Robineau; « vous allez me guider dans

» le choix de mon costume ; dois-je adopter le noir
» complet, ou me permettre le dessous blanc?

» — Le noir complet est de rigueur, monseigneur;
» vous mettre autrement serait un crime de lèse-cé-
» rémonie !... Songez, monseigneur, que ce jour fera
» époque... vous représentez à vous seul tous les
» anciens châtelains qui ont possédé ce domaine !...
» Si vous étiez en Chine, vous seriez en jaune; en
» Angleterre, vous pourriez vous mettre en rouge...
» en Autriche, vous seriez en blanc; en Prusse, vous
» pourriez être en bleu ; et en Afrique, vous pour-
» riez être tout nu, sauf à vous peindre de fort jo-
» lies choses sur le corps, les jambes et les bras;
» mais, comme la nation française est la plus gaie,
» elle a spécialement adopté le noir pour se marier,
» pour enterrer les morts et pour danser.

» — François, vous l'entendez... préparez-moi le
» grand costume noir... Ah ! diable ! monsieur Féru-
» lus, vous êtes brillant !... vous avez de bien beaux
» boutons ! — N'est-ce pas, monseigneur ? Ils me
» viennent du grand oncle de mon père, qui les por-
» tait à un menuet qu'il a dansé devant madame de
» Maintenon ; vous sentez combien j'y tiens !... C'est
» le plus bel héritage que m'aient laissé mes aïeux !...
» Je ne m'en sers que dans les grandes circonstan-
» ces ; par exemple, à mes distributions de prix, je
» ne donnais pas autre chose à mes élèves... mais
» à condition qu'ils me les rapporteraient le lende-
» main.

» — Et qu'est-ce que c'est que ce paquet de ru-
» bans que vous avez sur chaque épaule?

» — Monseigneur, c'est une marque de dignité...

» cela veut dire que je suis digne de manger à votre
» table... avec la société la plus noble... les pages
» en portaient ainsi sous le roi Dagobert.

» — Alors vous avez très-bien fait d'en mettre!..
» Mais qu'avez-vous donc, monsieur Férulus?...
» vous me semblez bien pâle ce matin...

» — Monseigneur, c'est que... j'avais fait bassi-
» ner mon lit... — Quoi! déjà?... — La tour où je
» loge est très-humide, monseigneur... cependant,
» cela ne m'a pas réussi aussi bien que j'aurais cru...
» j'espère que le déjeûner me remettra. Mais on vient
» d'apporter la livrée de vos gens... elle est su-
» perbe... c'est un vert foncé, avec pantalon abricot
» et galons orange. — Oui, c'est de mon invention;
» cela se voit-il de loin? — De très-loin, monsei-
» gneur; je dois cependant vous dire que ce rus-
» tre d'*Olitor*... je veux dire votre jardinier, ne
» veut pas la porter, sous prétexte que cela lui
» donne l'air d'un perroquet. — Ce drôle-là fait
» toujours le mutin!.. François, allez de ma part lui
» ordonner de mettre sa livrée, sous peine d'être
» mis à la porte de mes jardins! »

Alfred et Edouard s'occupaient aussi de leur toilette, quoique n'ayant pas, comme le maître du logis, l'intention de faire des conquêtes; les deux jeunes gens de Paris voulaient paraître avec avantage devant la nombreuse société qui allait se réunir au château; et puis on n'est jamais fâché de plaire, alors même que l'on n'a nulle envie d'aimer.

Tout est disposé pour la fête. On a planté dans la cour du château deux mâts de Cocagne, au haut desquels sont attachés les *Syntaxes* et les *Rudimens*. Les verres de couleur sont attachés dans les allées

du jardin; l'arène est disposée pour les jeux gymnastiques, et les trois musiciens qui doivent composer l'orchestre, et dont le chef est aveugle, viennent d'arriver armés de deux violons et d'une clarinette. Les valets courent au milieu de tout cela, et leur nouvelle livrée leur donne en effet un certain point de ressemblance avec les oiseaux dont a parlé Vincent. Cependant, pour n'être point renvoyé, le jardinier s'est décidé à endosser le costume comme les autres; et M. Férulus a soin de se mettre toujours au soleil, afin de faire briller davantage sa garniture de boutons.

Midi vient de sonner. Robineau est en grand costume; tous les préparatifs sont terminés, mais il n'est encore arrivé personne de la nombreuse société qu'on attend. Cependant François et les deux marmitons lâchent trois coups d'arquebuse; et Robineau, qui est dans le salon avec ses amis, court sur le balcon en disant : « Qu'est-ce que c'est que « cela?

» — Monseigneur, » dit François, « c'est le si-
» gnal qui annonce que la fête commence. — Im-
» bécile!... est-ce que la fête doit commencer avant
» qu'il soit arrivé quelqu'un?... — Dame! monsei-
» gneur, M. Férulus nous a dit de tirer tous en-
» semble à midi....

» — *Non errabis!* » s'écrie Férulus en paraissant dans la cour; « je vous ai dit de tirer à midi... mais
» il était sous-entendu que ce serait *coram populo*,
» c'est-à-dire devant la compagnie... Par consé-
» quent, rechargez vos armes, vous donnerez un si-
» gnal itératif. »

Pendant que les valets rechargent leurs armes, on

entend des cris partir d'un coin de la cour; tout le monde se rend de ce côté pour en connaître la cause. On trouve le chef d'orchestre roulant sur les marches de l'escalier de la cave, dans lequel il s'est jeté au bruit des coups d'arquebuse qu'il a crus dirigés sur lui. On relève le pauvre homme, qui en est quitte pour quelques contusions; on le fait monter dans l'orchestre qui est construit dans la cour, et on ordonne à ses deux compagnons de ne plus le quitter, ce qu'ils ne promettent qu'à condition qu'on leur mettra six bouteilles de vin sous leur banquette.

Une demi-heure s'écoule, et personne ne paraît. Robineau s'impatiente, M. Férulus court répéter à chacun ce qu'il aura à faire; et, tout en parlant, il jette un coup d'œil en dessous sur ses boutons. Robineau se fait apporter une lorgnette et monte avec ses amis sur le haut de la tour du midi. De là on voit de très-loin sur la route, et M. de la Roche-Noire passe à chaque minute la lorgnette à ses amis, en leur disant, comme la femme de Barbe-Bleue : « Ne voyez-vous rien venir? »

Enfin, on aperçoit un cavalier qui se dirige vers le château; Robineau lorgne et s'écrie : « C'est pour » ici!... Je le reconnais; c'est M. Berlingue!... un » homme d'une amabilité et d'une mémoire extraor- » dinaires... il m'a déjà conté toutes les histoires » scandaleuses de la ville... c'est un personnage » charmant!... Il va partout, même où on ne l'in- » vite pas. »

Le cheval de M. Berlingue ne va qu'au petit trot; mais enfin il avance; Robineau descend de la tour avec ses amis pour aller recevoir le nouveau venu,

et, en voyant arriver le cavalier, François et les marmitons le couchent en joue, croyant que c'est le moment de tirer ; mais Férulus les arrête à temps, et M. Berlingue met pied à terre et entre dans le château en regardant autour de lui avec une curiosité maligne.

Le nouveau venu est un petit homme de cinquante ans, dont la tournure n'est pas fort élégante, mais dont la figure goguenarde semble chercher sans cesse quelque chose dont il puisse se moquer. Il s'avance vers Robineau, lui tend la main en regardant les deux jeunes gens qui sont dans le salon ; et tout en demandant au maître du logis des nouvelles de sa santé, a déjà passé en revue ce qu'il y a dans l'appartement.

« Monsieur Berlingue, » dit Robineau, « vous » êtes un homme aimable, vous arrivez enfin !... » Mais ces messieurs, ces dames, personne ne vient, » et il est près d'une heure ! J'avais cependant prié » que l'on vînt de fort bonne heure..... J'avais ar- » rangé quelques petites surprises pour ces dames.

» — Monsieur de la Roche-Noire, » répond M. Berlingue avec une voix criarde qu'il pousse comme s'il n'avait jamais eu affaire qu'à des sourds, « j'ai pour principe d'être exact..... d'être de pa- » role..... Ces messieurs sont vos amis de Paris ?... » bien flatté de faire leur connaissance. Mais, mon- » sieur de la Roche-Noire, si vous vouliez avoir du » monde à midi, il fallait l'inviter pour neuf » heures, car ici... vous avez fait repeindre à neuf » cette partie du château ; je vois cela... ici, mon- » sieur de la Roche-Noire, nous outrons les modes ; » à Paris l'on fait attendre une heure, en province

» on se fait attendre quatre... C'est votre livrée ça?...
» elle est d'un genre nouveau... Et puis ces dames,
» ces demoiselles!... est-ce que vous pensez que les
» toilettes peuvent être terminées à midi?...Vous avez
» encore quelques meubles un peu antiques... il fau-
» dra les changer... D'abord, les femmes sont plus
» coquettes en province qu'à Paris!... Votre habit est
» parfaitement fait..... Vous attendez mesdames de
» Moulinet, mesdemoiselles Bretonneau, la famille
» de la Pincerie, la femme du fabricant Gérard,
» celle du notaire... Oh! parbleu! si ces dames sont
» arrivées dans deux heures, ce sera bien heureux...
» Tiens! des mâts de Cocagne dans votre cour!...
» Ah! c'est charmant! .. c'est une idée neuve!... »

Malgré la prédiction de M. Berlingue, la société ne tarde pas à arriver; les petites voitures d'osier, les carrioles couvertes amènent des personnages très-distingués, car il n'y a point de fiacre, ni d'*omnibus* à Saint-Amand, et tout le monde ne peut pas avoir un brillant équipage. Cependant, quelques chars-à-bancs, quelques jolis cabriolets, se font remarquer dans cette foule de voitures, et les personnes qui en descendent ne jettent qu'un regard de protection sur celles qui arrivent en carrioles; la vanité est de toutes les fêtes, mais c'est surtout en province qu'elle donne des vertiges aux pauvres humains.

La famille de la Pincerie est arrivée dans une voiture qui tient le milieu entre l'élégant et le campagnard : c'est un vaste cabriolet qui ressemble assez aux *coucous*, et dont le bas est en osier et le haut en toile cirée; cela pourrait, à la rigueur, passer pour la voiture d'un négociant de Poissy; mais M. de la Pincerie assure qu'il ne la changerait pas contre le

plus moderne landau, parce qu'elle lui vient de ses aïeux; et, à la maigreur du seul cheval qui la traîne, on serait tenté de croire que la pauvre bête a aussi mené les aïeux du marquis.

M. de la Pincerie est un homme de soixante ans, qui a près de six pieds de haut, et dont la maigreur est extrême; il porte une queue et de la poudre; sa figure jaune et ridée a une expression de fierté et de dédain presque continuelle : il est rare qu'il soit plus de deux minutes sans tousser et sans cracher; mais il fait tout cela avec une gravité qui fait croire aux gens qui l'entourent qu'il n'est pas donné à tout le monde de cracher comme lui.

Un petit monsieur aux yeux louches, aux cheveux roux, au nez bleu et aux oreilles rouges, est descendu en second de la voiture; il n'avait pas mis pied à terre qu'il souriait en montrant des dents qui feraient honte à celles d'un cheval. Ce monsieur, dont on n'a pas encore pu faire quelque chose, et que l'on cherche toujours à placer, quoiqu'il ait alors près de cinquante-cinq ans, est le frère du marquis; on l'appelle Mignon, petit nom d'amitié qu'on lui donnait lorsqu'il était enfant, et qu'il paraît avoir l'intention de porter toute sa vie.

Après avoir souri comme un sanglier, tandis que son frère crachait déjà sur un mât de Cocagne, Mignon s'est avancé pour donner la main à une demoiselle qui s'élance hors de la voiture en disant à son oncle : « Ce n'est pas la peine... J'aime mieux des-» cendre toute seule. »

Cette demoiselle, qui s'élance avec tant de légèreté, est la fille cadette du marquis; c'est mademoiselle Cornélie : elle a vingt-sept ans, elle est grande,

bien faite, sa figure est régulière et assez distinguée, mais son air est impérieux, et ses regards, qu'elle ne baisse que rarement, semblent vouloir commander les hommages et ne les recevoir que comme un tribut qui lui est dû.

Après mademoiselle Cornélie, vient sa sœur, qui est veuve, et que l'on nomme madame de Hautmont, ou tout simplement Eudoxie ; elle peut avoir cinq ou six ans de plus que mademoiselle Cornélie ; elle est jolie, mais elle défigure ses attraits à force de grimaces et de prétentions ; sa toilette est toujours d'une élégance outrée qui approche du ridicule ; elle est parfumée d'odeurs, elle a sans cesse un bouquet dans l'une de ses mains et un flacon dans l'autre ; la moindre chose lui fait mal et lui donne des faiblesses. Loin de descendre seule de la voiture, il lui faut trois personnes pour l'aider ; mais, au moment où elle met pied à terre, elle aperçoit François et les marmitons, dont les armes sont dirigées de son côté.

« Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? » s'écrie madame de Hautmont en se jetant dans les bras de son père. « Est-ce qu'on va nous tirer ?... mais c'est une » perfidie !... je ne puis pas voir d'armes à feu, » moi ! »

Robineau est allé au-devant de la famille de la Pincerie ; il salue avec respect le papa, frappe dans la main de l'oncle, sourit à la demoiselle, et rassure sa sœur, en criant : « Monsieur Férulus, dites donc à » mes gens de ne pas coucher en joue tout le monde !.. » — Ne craignez rien, mesdames, c'est une sur- » prise.... c'est pour la fête.... — Comment, mon- » sieur ! est-ce qu'on tirera des coups de fusil dans » votre fête ? — On tirera tout ce qu'il est possible,

» mesdames !... mais il n'y aura personne de tué...
» histoire de rire et de vous amuser, voilà tout. »

Après avoir conduit la famille de la Pincerie dans le grand salon, dont Alfred et Edouard l'aident à faire les honneurs, Robineau se multiplie pour recevoir avec grâce toute sa société; c'est le notaire qui descend, avec son épouse, d'un élégant cabriolet; c'est un riche fabricant de papier qui amène dans son char-à-bancs sa femme, ses trois filles, ses deux garçons et ses deux nièces; ce sont les époux Gérard, qui remplissent à eux seuls les deux banquettes de leur carriole, et qui en marchant ne peuvent pas se donner le bras, parce que les hanches de madame et de monsieur s'y opposent; c'est M. le chevalier de Tantignac, qui ne peut pas dire deux paroles sans y mêler un mensonge, et qui arrive à pied, en culotte de drap de soie, avec des éperons à ses souliers et une cravache à la main, pour faire croire qu'il est venu à cheval; enfin, ce sont les gens en place, les gros négocians, les personnages considérés de l'endroit, qui se sont tous rendus à l'invitation de M. de la Roche-Noire, parce qu'en province, les occasions de se divertir étant plus rares, on saisit volontiers toutes celles qui se présentent.

La société est réunie dans le vaste salon du premier; on se regarde, on s'examine des pieds à la tête, on fait la revue des toilettes, on dit tout bas des méchancetés, et tout haut force complimens. Robineau va de l'un à l'autre, fait le galant avec les dames, et sourit à tout le monde; mais c'est surtout à mademoiselle Cornélie de la Pincerie qu'il adresse le plus fréquemment ses hommages, quoique depuis son entrée dans le salon, mademoiselle Cornélie fasse beaucoup plus attention à Alfred qu'au maître

de la maison, tandis que de son côté Eudoxie jette des œillades langoureuses à Edouard.

En entrant dans le salon, M. le marquis de la Pincerie s'est jeté sur une vaste bergère, dans laquelle il s'étale comme s'il voulait s'endormir, alongeant ses grandes jambes, de manière que la société est obligée de faire un circuit pour passer par là; M. de la Pincerie s'est déjà mis à tousser, et crache dédaigneusement au milieu du salon, en regardant tout le monde comme un sultan regarde ses esclaves.

L'oncle Mignon, au contraire, s'est assis modestement derrière sa nièce Cornélie, dont il r'arrange le haut des manches, un peu chiffonnées par la voiture. Les autres personnes de la société se placent par groupes, ou regardent aux fenêtres les apprêts de la fête. M. Berlingue se promène dans le salon, examinant tout le monde d'un air malin, écoutant ce qu'on dit, et cherchant à deviner ce qu'on ne dit pas. Enfin le chevalier de Tantignac, qui est entré le dernier, s'arrange de manière à accrocher avec ses éperons la robe d'une dame, pour avoir le plaisir de s'écrier : « Que je suis étourdi !..... j'ai gardé mes » éperons..... Ah! mesdames, que d'excuses j'ai à » vous faire!... mais l'habitude d'être à cheval.

» — Et qu'avez-vous donc fait de votre coursier? » dit M. Berlingue; « je ne l'ai pas aperçu quand vous » êtes entré au château.

» — Je suis descendu à dix pas de l'entrée... pour » éviter les accidens, parce que mon cheval rue hor- » riblement; puis j'ai fait comme à l'ordinaire, je » lui ai donné deux coups de cravache sur la queue, » et aussitôt il a repris tout seul le chemin de son

» écurie... Il est dressé à cela..... c'est un élève de
» *Franconi*... Mais je cours me débarrasser de cet
» attirail équestre!...

» — Mon oncle, remontez donc encore un peu ma
» ceinture... Bien... Mettez-moi une épingle là.....
» Ces voitures vous mettent dans un désordre épou-
» vantable! »

En disant cela, mademoiselle Cornélie regardait Alfred et semblait demander un compliment, que ce qu'elle venait de dire provoquait; mais Alfred ne songeait nullement à lui en adresser. C'est Robineau qui ramasse le gant en s'écriant : « La voiture aura
» beau faire, elle ne saurait vous empêcher d'être
» ravissante! »

Mademoiselle Cornélie sourit à demi à Robineau, et suit des yeux Alfred, qui est allé s'occuper d'autres dames.

« Il est certain, » dit madame de Hautmont en chiffonnant son bouquet, « qu'on devrait bien in-
» venter un autre moyen de transport que ces voi-
» tures... Une dame n'en peut descendre sans être
» *impressionnée* du bas en haut..... Mon oncle Mi-
» gnon, donnez-moi un tabouret pour mettre mes
» pieds... »

L'oncle Mignon quitte les manches de sa nièce Cornélie pour courir chercher un tabouret à sa nièce Eudoxie, tandis que M. de la Pincerie s'écrie avec humeur : « Il me semble, mesdames, que mon car-
» rosse est parfaitement suspendu, et qu'il n'y a pas
» à s'en plaindre...

» — Oh! oh!..... il appelle son *coucou* un car-
» rosse! » dit M. Berlingue en se penchant à l'oreille

du fabricant de papier, tandis que M. Gérard s'écrie : « Allons, mesdames, je vois que bientôt vous vous » ferez porter en palanquin, comme en Asie.

« — Mais on doit être assez moelleusement là de- » dans, » dit Eudoxie en regardant Edouard.

« — Je suis aussi pour les palanquins, » dit madame Gérard.

« — Si jamais elle monte dedans, » dit tout bas Berlingue, « je doute qu'elle trouve des hommes as- » sez forts pour la porter.

» — En général, » dit une dame qui n'avait pas encore parlé, « ces hommes du Levant ont des in- » ventions très-heureuses.

» — Ah ! fi, madame ! fi !... » répond une autre dame; « ce sont des monstres ! ils ont plus d'une » femme à la fois !...

» — Qu'est-ce qu'on dit des hommes du Levant? » s'écrie le chevalier de Tantignac en rentrant dans le salon; « c'est que cela me regarde, moi; j'ai été fort » long-temps en Turquie... Mon médecin me l'avait » ordonné !... J'avais une surabondance de santé » telle, que mon docteur me dit : Mon ami, va en » Turquie, achète-toi bien vite un sérail... sinon » tu es un homme mort !... »

Les dames passent leur éventail sur leur figure, en riant du chevalier, qui n'a pas du tout l'air d'un Turc, lorsque M. Férulus entre dans le salon pour demander à Robineau s'il est temps de commencer la fête. A l'aspect de Férulus, madame de Hautmont pousse un cri et se penche sur Edouard, en disant : « Ah mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que » cela ?...

» — C'est l'ordonnateur de la fête, madame, » dit

Edouard. « — Mais il m'a fait horriblement mal » aux yeux!... J'ai cru voir entrer le soleil ou la » lune... Qu'est-ce qu'il a donc sur lui, ce mon- » sieur? — Ce sont ses boutons qui jettent cet éclat. » — Ah! quand on porte de tels boutons, vous » conviendrez que l'on devrait au moins prévenir » son monde....

» — Il est certain, » dit M. Berlingue, « qu'il » est difficile de regarder ce monsieur sans lou- » cher. »

M. Férulus est reparti comme un trait, et bientôt les coups d'arquebuse annoncent la fête. Au bruit des armes à feu, Eudoxie se trouve presque mal; mais elle a soin de tomber dans les bras d'Edouard, que toutes ses faiblesses commencent à ennuyer, mais qui ne peut cependant se dispenser d'offrir sa main à la veuve. Tout le monde court sur le balcon et aux fenêtres, d'où l'on aura le spectacle des jeux qui vont avoir lieu dans la cour. L'oncle Mignon est resté le seul en arrière, parce qu'il faut qu'il cherche deux épingles pour sa nièce Cornélie, et un verre d'eau pour remettre les sens de son autre nièce.

Les villageois des environs, auxquels on a permis d'assister à la fête, sont rangés des deux côtés de la cour. Les valets sont sous le balcon; mademoiselle Cheval elle-même a quitté sa cuisine pour jouir du spectacle des jeux, et surtout savoir ce qu'on fait avec les mâts de Cocagne, qui piquent beaucoup sa curiosité. Cependant l'orchestre, qui devrait se faire entendre, ne part pas parce que l'aveugle, qui a très-peur des coups d'arquebuse, vient de se fourrer sous sa banquette pendant la détonation, et

s'obstine à n'en pas vouloir sortir, quoique Férulus s'épuise en raisonnemens pour lui prouver qu'il ne court aucun danger.

La société attend que cela commence; Robineau se penche sur le balcon et appelle M. Férulus en criant : « Commencez donc!... nous attendons. » Et M. Férulus, qui est au moment de faire le coup de poing avec le premier violon, crie : « Vous savez » bien que cela commence par les courses à pied » dans le jardin... Allez vous promener avec ces » dames, monseigneur. »

Mais les dames sont fatiguées de la route et ne veulent pas se promener. Elles sont d'ailleurs impatientes de jouir du spectacle des jeux. François court aider M. Férulus à tirer l'aveugle de dessous sa banquette. Enfin, la musique se fait entendre, et six grand Auvergnats, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture, paraissent dans l'arène disposée au milieu de la cour.

Les dames font un mouvement de surprise à l'aspect du costume singulier des lutteurs; madame de Hautmont a encore une petite faiblesse; mais M. Férulus, qui est monté sur le perron, d'où il dirige tout, s'écrie : « Jeux gymnastiques, à l'instar de » ceux de la Grèce et de Rome.

» — Mesdames, » dit Robineau, « c'est à l'instar » des anciens; par conséquent il n'y a rien là qui » puisse blesser votre délicatesse.

» — Sans doute! c'est un tournoi, » dit M. de la Pincerie. « — Justement, un tournoi grec et ro- » main.

» — Un tournoi! » dit l'oncle Mignon en montant sur ses pointes. « Oh! oh!... diable!... ces mes-

» sieurs demi-nus sont des chevaliers!... Je com-
» prends... je comprends...

» — J'ai bien envie de demander des garanties
» pour le reste du corps, » dit M. Berlingue à un de ses voisins, tandis que madame Gérard, qui contemple les six Auvergnats de tous ses yeux, s'écrie : « Ils sont bien faits, ces gaillards-là!... Monsieur
» Gérard, vous devriez vous mettre une fois en gla-
» diateur, vous seriez superbe. »

Férulus a donné le signal en frappant avec une baguette sur la rampe du perron, et en s'écriant : « *Incipimus*, pour les exercices du disque... Allez,
» l'orchestre... un air belliqueux. »

L'orchestre entame l'air de Marlborough, c'est ce que l'aveugle connaît de plus belliqueux, et trois Auvergnats s'avancent, tenant chacun sur la main un fromage de Brie qui représente le disque que l'on doit lancer, et qui, de loin, imite assez bien le palet antique. Les athlètes lancent leurs fromages avec beaucoup de facilité; le but est au-dessous du perron sur lequel Férulus se tient gravement. Les trois fromages ont approché, mais n'ont pas encore atteint l'endroit marqué pour être vainqueur; et la société, qui se tient sur le balcon et aux fenêtres, trouve que le jeu du disque répand une odeur qui n'a rien de balsamique.

Cependant, un quatrième athlète paraît, il est taillé plus vigoureusement que ses antagonistes; il tient à la main un soi-disant disque, d'une largeur et d'une épaisseur formidables, et regardant en pitié ceux qui ont déjà lancé le leur, s'écrie : « Vous n'a-
» vez atteint que là, vous autres!... Ah ben! sac..
» f..... je vas joliment vous enfoncer!...

» — Le lutteur a un langage bien énergique!.. » dit M. Berlingue; et Robineau se penche et crie à Férulus : « Défendez-leur donc de parler!... qu'ils » fassent de la pantomime, ça suffit...

» — Monseigneur, » dit Férulus, « de tout temps » les gladiateurs se sont provoqués et stimulés par » des injures, les preux mêmes ne se ménageaient » pas les épithètes pendant le combat.

» — Mesdames, c'est le langage des preux, » dit Robineau; « il ne faut pas que cela vous effarouche. »

Cependant, le dernier athlète lève la main droite sur la paume de laquelle est son disque; il jette son corps en arrière, puis lance de toutes ses forces, et le fromage, passant le but, va se coller sur le visage de M. Férulus.

Les dames ont toutes poussé des cris, en disant : « Ah! mon Dieu! ce monsieur est blessé... il est » tué peut-être!.. Il a reçu le palet à la tête!... »

Le bibliothécaire est resté un moment suffoqué par le coup; mais le fromage s'est cassé par la moitié, en laissant sur sa figure quelques débris de son passage; et M. Férulus se remet promptement, tire son mouchoir, s'essuie le visage, passe sa langue sur ses lèvres, et crie : « Il est vainqueur.... Il a dé- » passé le but; mais qui peut plus, peut moins... » Sonnez, fanfares!... »

Les fanfares sont sonnées par les violons, les Auvergnats poussent des cris de joie assourdissans, les dames tirent leurs flacons, et M. de Tantignac dit : « Ah! les disques étaient en fromage!... Belle ma- » lice!.. Alors!.. je gage en jeter un dans la lune!

» — Mon oncle Mignon, trouvez-moi de l'eau de » Cologne, je vous en supplie, » dit Eudoxie en

s'appuyant sur le bras d'Edouard; « car voilà un » jeu qui sent par trop le fumier.

« — Vous n'y êtes pas, mesdames; vous en aurez » bien d'autres! » dit Robineau qui croit qu'on est enchanté de ce qu'on vient de voir, et prend délicatement le bout du petit doigt de mademoiselle Cornélie, qui le lui abandonne, sans avoir même l'air de s'apercevoir de l'ivresse avec laquelle on le lui pince.

M. Férulus qui ne s'aperçoit pas qu'il lui reste quelques fragmens de fromage sur le front et les oreilles, a repris sa place, et frappe de sa baguette, en criant: « *La course!*... à l'instar d'Hyppomène » et Atalante!... Avec des bâtons en guise de » pommes d'or, ce qui est infiniment plus naturel. » Aussitôt les Auvergnats se mettent à arpenter la cour, et ceux qui restent en arrière jettent des bâtons dans les jambes de leurs camarades pour les faire tomber, et arriver au but les premiers; ce jeu se termine sans accident; mais le chevalier de Tantignac s'écrie: « Je ne vois rien de bien étonnant à » courir comme ces paysans; moi je fais six lieues à » cloche-pied! c'est autre chose que ça!

» — *La lutte et le pugilat!* » crie M. Férulus; et aussitôt les Auvergnats se mettent en devoir de se jeter par terre; mais les villageois, qui sont habitués à ce dernier exercice, y mettent plus d'amour-propre et d'obstination; c'est à qui renversera son antagoniste. A un pareil jeu on s'échauffe facilement; des efforts on en vient aux injures, des injures aux coups; déjà quelques bosses sont reçues, quelques nez sont saignans. « Assez! assez! » crient les dames, que ce spectacle n'amuse nullement.

« Monsieur de la Roche-Noire, faites donc séparer » ces malheureux !...

» — Mesdames, » crie Férulus, « quand les gla- » diateurs se battaient à Rome, il en restait toujours » au moins la moitié sur la place.

» — Eh! monsieur, nous ne sommes pas Romai- » nes, grâce au ciel! et nous ne prenons aucun » plaisir à voir des hommes se meurtrir de coups! »

Pour satisfaire aux désirs des dames, Robineau ordonne qu'on sépare les combattans, quoique M. de la Pincerie assure que cela lui rappelle les combats de taureaux qu'il a vus à Madrid. Deux Auvergnats, plus obstinés que les autres, ne veulent pas se lâcher; mais, enfin, François et les autres valets parviennent à les pousser sur la pelouse, où on les laisse libres de s'assommer.

M. Férulus a crié que l'on allait passer du grave au doux; et, en effet, les valets viennent avec des corbeilles remplies de bouquets pour les dames.

» Ah! à la bonne heure, » dit madame de Hautmont; « voici qui est plus gracieux.

» — Et qui ne sent pas le fromage, » dit M. Berlingue.

« — Eh! mais... il y a un papier dans mon bou- » quet, » dit madame Gérard.

« — Un papier, madame! » dit M. Gérard en s'approchant de son épouse autant que son embonpoint le lui permet.

» — J'en ai un aussi, » dit Eudoxie « — Et moi » aussi...—Et moi aussi, » répète chaque dame. Cornélie ouvre le papier qui est dans son bouquet, et lit :

« Vos attraits charment les cœurs,
Vous avez grâce et jeunesse;

La plus douce des faveurs
Est de vous aimer sans cesse. »

» C'est extrêmement joli ! » dit M. de la Pincerie en crachant sur les villageois qui sont dans la cour.

« — Et c'est parfaitement à son adresse, » dit Alfred à mademoiselle Cornélie, qui le regarde de manière à le forcer de lui dire quelque chose.

« — Ça me fait l'effet d'une devise de pistache, » dit M. Berlingue.

« — J'ai des vers aussi, » dit Eudoxie ; « voyons... » Eh ! mais... c'est la même chose que ma sœur... » Tenez, voyez, monsieur. »

Edouard regarde les vers qu'on lui présente, et dit : « C'est qu'on a pensé, madame, que les mêmes » attraits devaient se trouver dans la même fa- » mille...

» — Ah ! ce que vous dites est fort galant ; mais » il me semble cependant que ma physionomie est » d'un tout autre genre que celle de ma sœur.

» — Voyons mon poulet, » dit madame Gérard ; » je suis très-curieuse de savoir ce qu'on me dit :

» Vos attraits charment les cœurs,
Vous avez grâce et jeunesse... »

» — Décidément, c'est une circulaire, » dit M. Berlingue.

» — Il est extrêmement flatteur de recevoir le » même compliment que madame Gérard ! » dit mademoiselle Cornélie en haussant les épaules ; tandis que toutes les dames lisent leur devise.

« C'est bien étonnant que cela se trouve la même

» chose partout, » dit l'oncle Mignon en courant à chaque dame. « C'est comme ce tour de cartes » qu'on m'a fait, et où je n'ai vu que des as de » cœur dans le jeu.

» — De qui sont ces jolis vers? » dit le chevalier en ricanant.

« — De mon bibliothécaire, » répond Robineau. » — Qui? ce monsieur noir, qui a des boutons » comme des assiettes? — Justement! C'est un sa- » vant de première classe... c'est un homme qui » sait tout! — Oh! qui sait tout!... Je parie bien » que je lui parle de choses où il n'y voit que du » feu.

» — Et ces mâts de Cocagne... est-ce que per- » sonne n'y montera, monsieur? — Dans l'instant, » madame... Monsieur Férulus, faites commencer » l'attaque des mâts de Cocagne.

» — Parbleu, » dit le chevalier, « il n'est pas diffi- » cile de monter à ceux-ci... moi qui ai été sur » mer; j'en ai vu bien d'autres!... Je grimpais sur » le grand mât comme un singe, et, arrivé tout en » haut, je me tenais sur la tête.

» — Montez donc un peu sur ceux-ci, » dit M. Berlingue.

» — Je ne le puis pas à cause de ma culotte qui » est très-juste... je craindrais les accidens... sans » cela je voudrais être en haut avant que vous ne » m'ayez aperçu monter. »

M. Férulus a prié l'orchestre de jouer un morceau plus gai pour l'assaut des mâts de Cocagne. C'est sur l'air de *ma tendre musette* que quelques Auvergnats essaient de grimper à l'un des mâts; mais à peine élevés de quelques pieds, ils se laissent re-

tomber, et ne montrent que fort peu d'ardeur pour gagner les livres qui sont attachés au haut. C'est en vain que Férulus les stimule, et que du haut du balcon Robineau les encourage, les Auvergnats ne veulent plus grimper.

« Eh bien ! dit le bibliothécaire, les femmes vont » vous donner l'exemple et vous apprendre com- » ment on monte à cela... En avant les demoiselles !

» — Les femmes vont monter ! » dit M. Berlingue; « ça va devenir intéressant...

» — Ah ! les dames montent ! » dit M. de la Pincerie; « hum ! hum !... c'est une innovation !

» — Oh ! nous avons tout prévu ! » dit Robineau, « le mât est emmiellé.

» — Emmiellé ! » dit l'oncle Mignon; « ah ! je com- » prends... Je comprends; c'est pour la décence !... »

Quelques grosses filles se présentent en riant, tournent autour du mât et ne veulent pas se risquer; mais M. Férulus reste au bas du mât pour faire la courte échelle à toutes celles qui voudront se hasarder. Enfin, une villageoise essaie, monte un peu, puis reste en route, en criant qu'elle est attachée; et M. Férulus, qui est en bas, lui dit : « Allez tou- » jours... ne vous rebutez pas... c'est le chemin de » la vie... des épines pour avoir des roses... *quid* » *femina possit.* »

La villageoise redescend en se léchant les mains; une autre vient après et n'est pas plus heureuse, quoique M. Férulus reste toujours au pied du mât pour faire la courte échelle et encourager les efforts des paysannes; et M. Berlingue prétend que le bibliothécaire a la meilleure place, et qu'il voit infiniment mieux que tout le reste de la société.

Mais personne ne se présente plus. En vain M. Férulus crie : « Il s'agit du *Traité des Participes* et de » la *Cuisinière bourgeoise.* » Les prix vont rester accrochés en l'air, quand tout à coup mademoiselle Cheval, qui d'un coin de la cour regardait les jeux, tout en ayant un œil sur ses rôtis, avance fièrement vers M. Férulus en disant : « C'est z'une cuisinière » à gagner! ça me regarde; laissez-moi grimper, » monsieur Désânus, je vas joliment vous décrocher » les objets!... oh! je sais *jousser* à tous les jeux, » moi! »

Et aussitôt repoussant l'officier de bouche qui veut lui faire la courte échelle, mademoiselle Cheval étend ses bras autour du mât, puis joue des genoux, et se démène si vigoureusement qu'on la voit monter rapidement.

« Elle ira au bout, » dit M. Gérard; « c'est une » fille solide... — Oh! elle est d'une force extraor- » dinaire! » dit Robineau; « elle m'a une certaine » fois enlevé comme une plume. — Elle a le mol- » let bien placé, » dit M. Berlingue.

En se démenant, mademoiselle Cheval montrait en effet ses mollets et sa jarretière; mais jusque-là tout s'était encore bien passé, et M. Férulus, qui du bas du mât ne la perdait pas de vue, l'encourageait sans cesse par des *macte animo*... que la cuisinière prenait pour des injures, et auxquels elle répondait: « Montez vous-même, animal! »

Enfin mademoiselle Cheval atteint le but; elle prend les deux volumes, les détache, puis les jette dans la cour.

Le bibliothécaire, enchanté qu'on ait gagné le prix, fait jouer des fanfares à l'orchestre; la société

bat des mains, et mademoiselle Cheval, dans la joie de son triomphe, veut se laisser couler rapidement en bas; mais sa robe, collée sur le miel, ne veut plus se détacher; et, en se laissant aller, la figure de mademoiselle Cheval disparaît bientôt sous ses jupons, qui restent en l'air, tandis que ses jambes et son autre figure sont exposées aux regards de la société.

Un murmure se fait entendre; les dames prennent leur éventail ou quittent le balcon, les hommes prennent leur lorgnon, et font des réflexions sur ce qu'ils aperçoivent; Robineau dit: « Détachez-la! » M. Férulus, qui ne s'aperçoit pas de la cause du tumulte, crie de toutes ses forces : « Honneur à celle qui a vaincu!...

» — C'est parbleu bien assez d'un, » dit M. Berlingue; et les paysans rient et poussent des cris, et Jeannette dit naïvement : « Tiens, la v'là qui mon-
» tre sa bassinoire! »

Cependant, par un dernier effort, mademoiselle Cheval parvient à se détacher au moment où François arrivait avec une échelle; elle remet pied à terre, fait la révérence, et retourne dans sa cuisine aux acclamations de tous les villageois. Alors la compagnie quitte le balcon et les croisées. Robineau propose de parcourir les jardins; on y consent pour faire quelque chose en attendant le dîner. Les hommes offrent la main aux dames. Edouard n'a pas cette peine, parce que la langoureuse Eudoxie n'a point encore quitté son bras sur lequel elle s'appuie comme si elle n'avait que cela depuis dix ans. Cornélie lorgne toujours Alfred; mais celui-ci s'est fait le chevalier de deux jeunes personnes assez gentilles;

et mademoiselle de la Pincerie se décide à accepter la main que lui présente en soupirant le maître du château.

On marche au hasard; chacun suit, avec la personne qui l'accompagne, le chemin qui lui plaît, et dans les grandes fêtes, c'est seulement alors que l'on commence à se connaître, à causer, à s'entendre.

« Comment avez-vous trouvé ces petits jeux que » l'on vient d'exécuter? » dit Robineau en prenant avec Cornélie une des allées touffues du jardin.

« Mais, très-bien... cela m'a assez plu... c'était » original... Pourquoi nous éloignons-nous de ces de- » moiselles? de ces messieurs?.. —Oh! nous allons » nous retrouver... je suis si heureux de pouvoir » une fois... d'être un moment... de chercher à... » — Quel est ce grand jeune homme que vous nom- » mez Alfred? — C'est mon ami intime... un ba- » ron qui a plus de cent mille livres de rente... » Mais je vous disais, mademoiselle, que je goûtais » en ce moment le bonheur le plus vif... et que si... » — Est-il marié ce monsieur Alfred? — Non, il est » garçon... et Edouard Beaumont aussi... Enfin, » puisque nous sommes un moment seuls... cir- » constance assez rare... je voudrais bien vous ex- » primer... vous faire comprendre... — Ah! je crois » que j'aperçois vos deux amis, allons donc un peu » plus vite... — Soyez tranquille, M. le marquis » votre père, et votre oncle, sont très-occupés à » causer politique avec M. Moulinet, ils ne remar- » queront pas que... — Il s'agit bien de mon père » et de mon oncle! on pense assez bien de moi, » monsieur, pour ne pas craindre de me laisser me » promener avec qui bon me semble! — Mademoi-

» selle, je n'en doute pas... ce n'est pas cela que je
» voulais dire... mais, quand on est près de vous,
» le trouble.... l'agitation que l'on éprouve.... font
» que malgré soi... — Il est très-bien, ce monsieur
» Alfred... Son ami n'est pas mal non plus... — Je
» ne connais que ce qu'il y a de mieux!... Je ne
» sais, mademoiselle, si vous avez deviné les secrets
» sentimens de mon cœur... L'autre soir, en dan-
» sant avec vous chez le receveur des contributions,
» il m'a semblé que j'avais été assez heureux pour...
» — Passera-t-il quelque temps dans ce pays votre
» ami Alfred? — Oh! oui : il n'est pas pressé...
» il n'a rien à faire... Eh bien! mademoiselle, vous
» rappelez-vous cette contredanse, où, tout en fai-
» sant la poule, je vous avouai que vos charmes...
» vos grâces?... — Mon Dieu! monsieur, je suis
» tellement habituée à ce qu'on me fasse des com-
» plimens, des déclarations, que les trois quarts du
» temps je n'y fais aucune attention!...— Je conçois
» parfaitement, et cela fait l'éloge de votre pudeur.
» Mais enfin votre cœur doit un jour être sensible,
» et si j'étais l'heureux mortel qui.... — Ah! par-
» don, j'aperçois ma sœur, j'ai quelque chose à lui
» dire. »

Mademoiselle Cornélie s'échappe pour courir près d'Eudoxie qui se promenait avec Edouard, Alfred et quelques dames; Robineau la regarde s'éloigner en se disant : « Elle est ravissante!... une tournure
» magnifique! et, d'après cette conversation, j'ai
» tout lieu de croire que je ne lui déplais pas. »

La compagnie se promène quelque temps dans les jardins, où M. Vincent est assis sur un banc, d'un air de mauvaise humeur, s'amusant à jeter de l'eau

et de la terre sur sa culotte jaune. M. de la Pincerie a saisi un vieux rentier auquel il fait part de ses plans d'économie, en marchant à travers les plants de fraises; M. Gérard cueille des fleurs pour les dames; l'oncle Mignon cherche des épingles pour ses nièces; Alfred dit, par habitude, des douceurs aux demoiselles qui sont avec lui; Edouard parle peu, mais de temps à autre il soupire tout en promenant madame de Hautmont; et la veuve, qui ne présume pas que l'on puisse soupirer pour une autre femme qu'elle fait *chorus* avec Edouard en s'appuyant plus fortement sur son bras; M. Berlingue examine d'un air goguenard les verres de couleur et les statues demi-brisées; le chevalier de Tantignac dit un mensonge à chaque personne qu'il rencontre; et M. Férulus fait fuir tout le monde, parce qu'il porte avec lui une odeur de fromage qui rappelle trop le jeu du disque.

Mademoiselle de la Pincerie avait assez bien reçu à Saint-Amand les hommages de Robineau; car Cornélie touche à sa vingt-huitième année; et quoique fille de famille noble, comme la fortune de M. le marquis ne consiste plus guère que dans ses plans d'économie, la grande demoiselle s'aperçoit que les galanteries qu'on lui adresse se terminent toujours par des complimens, et elle commence à désirer vivement qu'on l'appelle madame. A la vérité, pour sauver son amour-propre, on est convenu de dire à toutes les personnes qui s'étonnent que la belle Cornélie ne soit pas encore mariée, que pour des raisons de famille on veut d'abord s'occuper de placer son oncle Mignon. Mais l'oncle devient tout aussi difficile à placer que sa nièce à marier, et Cornélie

ne fait plus autant la fière avec ses admirateurs; c'est pourquoi on avait souri favorablement au nouveau propriétaire du château, qui, s'il n'était pas d'une ancienne famille, avait au moins une fortune avec laquelle on pouvait briller et paraître avec bien plus d'avantages. On avait prudemment envoyé l'oncle Mignon prendre chez le notaire des informations sur la fortune de Robineau; le notaire de Saint-Amand ne connaissait le nouveau propriétaire que par l'achat qu'il avait fait du domaine de la Roche-Noire, et par les sommes que chaque jour Robineau lui demandait, et qu'il se faisait rembourser par son confrère de Paris. D'après le train que menait le nouveau seigneur, on pouvait lui supposer le double de ce qu'il possédait réellement; aussi le notaire répondit-il à l'oncle Mignon que c'était un homme qui devait avoir cinquante mille livres de rente.

L'oncle revint dire cela à sa nièce en sautillant et en montrant ses dents, parce qu'il pensait aussi qu'un neveu très-riche lui serait d'un grand secours pour avoir un emploi, et la famille de la Pincerie se rendit avec plaisir à l'invitation de Robineau.

Mais mademoiselle Cornélie avait trouvé Alfred beaucoup plus séduisant que le seigneur de la Roche-Noire; la tournure aisée, les manières aimables, le ton sémillant du jeune de Marcey, avaient fait paraître Robineau encore plus lourd et plus empesé; et, quand on sut que le grand jeune homme était baron et avait cent mille livres de rentes, on ne songea plus qu'à faire sa conquête, parce que outre les avantages physiques il y avait encore cinquante pour cent à gagner avec lui.

C'est pour cela qu'on a quitté le bras de Robineau

pour courir auprès d'Eudoxie, qui vient de s'asseoir sous un bosquet, dans lequel est aussi Alfred avec quelques dames et plusieurs demoiselles de la société.

Cornélie accourt en minaudant, en tenant une main sur son cœur et dit : « Je ne sais pas ce que » j'ai... je suis déjà fatiguée... »

On s'empresse de présenter un siége à la demoiselle, qui toise du haut de sa grandeur les jeunes personnes auxquelles Alfred a donné le bras.

« Ces jardins sont immenses ! » dit Eudoxie ; « mais il me semble qu'on aurait pu les distribuer » d'une manière plus mystérieuse.

» — Mesdames, » dit Edouard, « c'est bien aussi » l'intention de M. Jules ; mais il n'a pas encore eu » le temps d'exécuter toutes les améliorations qu'il » projette ; il faut donc lui pardonner s'il règne encore » un peu de désordre dans sa propriété, le vif désir » qu'il avait de vous recevoir ne lui a pas permis » d'attendre que tout fût entièrement terminé.

» — Ah ! ce monsieur est bien aimable, » dit une des jeunes personnes ; « il se donne tant de peines » pour nous amuser !...

» — D'ailleurs, mesdames, » dit Alfred, « son- » gez que vous êtes chez un garçon, et que cette » qualité doit faire pardonner bien des choses.

» Cette qualité ! » dit Cornélie en se pinçant les lèvres ; « est-ce que vous appelez cela une qualité, » monsieur ?

» C'est du moins un titre qui fait excuser bien des » étourderies... — Vous en abusez quelquefois, » messieurs !... » dit Eudoxie en faisant des yeux en coulisse à Edouard, qui ne regarde que les feuilles.

« Au reste, » reprend Alfred en souriant, « je » crois que notre ami n'a pas l'intention de conserver » long-temps ce titre auquel vous faites la guerre, » mesdames. »

Toutes les demoiselles se taisent et baissent les yeux. Il se fait un moment de silence; Eudoxie le rompt, en disant : « Certainement, M. de la Roche- » Noire est très-galant... sa fête est délicieuse... » pourvu cependant qu'il ne fasse plus battre ces » gros paysans... car c'est un spectacle que je ne » puis supporter.

« — Moi, j'aurais bien aimé monter au mât de » Cocagne ! » dit une petite fille de dix ans à sa sœur aînée.

« — Ah ! c'eût été joli, mademoiselle ! » répond la sœur ; « pour faire comme cette grosse fille, montrer » votre... »

La sœur aînée s'arrête, en devenant rouge comme une cerise ; toutes les demoiselles baissent encore les yeux. Nouveau silence qui amuse beaucoup les deux jeunes gens.

« Ces messieurs ne sont pas venus avec M. de la » Roche-Noire aux dernières réunions qui ont eu » lieu dans notre ville, » dit Eudoxie en s'adressant à Alfred.

« — Mademoiselle, ne connaissant personne à » Saint-Amand, nous avons pensé qu'il serait in- » discret de chercher à nous faire comprendre dans » des invitations qui ne s'adressaient qu'au nouveau » propriétaire de ce domaine.

» — Pourquoi donc cela, monsieur ? certainement » mon père sera charmé de faire plus ample connais- » sance avec M. le baron de Marcey...

» — Et avec M. Edouard de Beaumont, « dit Eudoxie.

« — Ce n'est pas *de* Beaumont, madame, » répond Edouard en s'inclinant; « c'est Beaumont tout sim-
» plement.

» — Voilà bien la modestie d'un homme de let-
» tres !... qui ne veut devoir son illustration qu'à
» son génie !...

» — Monsieur a quelque chose dans les traits de
» mon cousin le vicomte, » dit Cornélie en regardant Alfred; « n'est-ce pas, ma sœur ?... dans les yeux et
» le tour de la bouche... mais monsieur est encore
» mieux...

» — On m'a beaucoup parlé de vos ouvrages, mon-
» sieur, » dit Eudoxie à Edouard; « et je suis
» charmée de me trouver avec l'auteur de composi-
» tions aussi bien *touchées*.

» — Ces femmes-là sont assommantes avec leurs
» complimens ! » dit Edouard à l'oreille d'Alfred. Heureusement pour les jeunes gens que Robineau accourt en s'écriant : « Mesdames, vous êtes servies !...
» rendons-nous, s'il vous plaît, dans la salle à man-
» ger !... »

Cornélie s'était approchée d'Alfred, et semblait tendre sa main avec distraction; mais Alfred, sans remarquer la distraction de mademoiselle de la Pincerie, a repris les deux jeunes personnes qu'il a déjà promenées, et s'éloigne avec elles. Alors Cornélie prend brusquement la main que Robineau lui présente; la colère qu'elle éprouve la lui fait serrer avec force; et Robineau, transporté de joie, lui dit tout le long du chemin : « Je suis le plus fortuné des
» mortels ! »

Tout le monde arrive dans la salle du banquet, qui est ornée de festons, de guirlandes et de devises.

« C'est très-gracieux, » dit madame Gérard. « — C'est » comme chez Berthelemot, » dit M. Berlingue.

« — C'est le salon d'Apollon, » dit M. Férulus en introduisant chacun d'un air satisfait.

« — Le salon d'Apollon ?... Qu'est-ce que cela veut » dire ? » reprend M. Berlingue ; « je ne croyais pas » qu'Apollon présidât aux festins.

» — Monsieur ignore donc que *Lucullus* avait pour » ses festins plusieurs salons qui portaient chacun le » nom de quelque divinité ? et ce nom était pour le » maître d'hôtel ce qui désignait la dépense qu'il fallait » faire pour le repas... Il suffisait donc à Lucullus » de dire dans quel salon il souperait, pour que l'on » sût le nombre de services qu'il fallait lui offrir. » *Néron*, enchérissant sur Lucullus, fit bâtir la » fameuse maison d'or pour y donner des banquets ; » *Héliogabale* surpassa encore Néron par la magni- » ficence de ses repas, où l'on voyait autant de ser- » vices qu'il y a de lettres dans l'alphabet... Ah ! » monsieur, vous conviendrez, d'après cela, que » nous ne savons plus manger !... Parlez-moi de l'em- » pereur Claudius Albinus, qui mangeait à son dé- » jeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, » cent becfigues, quarante huîtres et beaucoup de » raisins !... de l'empereur Maximin Ier, dont » soixante livres de viande et vingt-quatre pintes de » vin étaient la ration habituelle ; aussi devint-il si » gras, que les bracelets de sa femme lui servaient » de bagues. Parlez-moi... »

Mais M. Férulus s'aperçoit qu'il parle tout seul, parce que chacun est allé se placer à table ; alors il

court au couvert qu'il s'est fait réserver entre l'oncle Mignon et M. Moulinet; et c'est devant lui que M. Férulus a ordonné aux valets de placer les grosses pièces, parce qu'il a dit à Robineau qu'il se chargerait de découper.

On avait mis dans la salle à manger le grand fauteuil réservé pour les solennités; mais Robineau l'a offert à M. de la Pincerie, qui s'est campé dedans, ce qui, joint à sa grande taille, le fait planer au-dessus des convives.

« Dieu! que mon père est bien comme cela! » dit Eudoxie, qui a trouvé moyen d'être près d'Edouard; tandis que Cornélie, assise entre Robineau et M. Berlingue, fait la moue pendant tout le dîner, parce qu'Alfred rit et cause avec deux demoiselles entre lesquelles il est placé.

» Madame, » dit le chevalier de Tantignac, qui est à la droite d'Eudoxie, « j'ai été une fois d'un » repas où chacun était assis sur un siége dont » la hauteur était proportionnée à son mérite... » moi, je touchais le plafond; les valets étaient » obligés d'avoir des échasses pour nous servir.

» — Qui veut du potage! qui n'a pas de potage? » crie M. Férulus, comme s'il parlait à ses élèves.

« — Celui-ci est digne d'Héliogabale! » dit M. Berlingue. « — Oh! messieurs, » dit M. de la Pincerie, après en avoir avalé deux assiettées, « j'espère vous » en faire manger d'autres que cela!... Quand j'au- » rai fini mon plan économique, où je prouve qu'on » peut faire du bouillon sans viande; je vous ferai » manger des soupes étonnantes!

» — J'espère que je ne dînerai pas chez lui ce » jour-là, » dit M. Berlingue à son voisin.

« — Vous ne prenez rien, belle Cornélie? » dit Robineau en regardant tendrement sa voisine. » — Je » n'ai pas faim, monsieur.

» — Ah!... c'est comme moi avant-hier!...

» — Votre ami Alfred a l'air bien gai.... — Oui, » il est facétieux... Un peu de vol-au-vent? — J'en » prendrai un soupçon... — Monsieur Férulus, un » soupçon de vol-au-vent pour mademoiselle de la » Pincerie. »

M. Férulus avait une manière de servir par laquelle les meilleurs morceaux lui restaient toujours.

« Quel est donc ce monsieur qui découpe si bien » et qui nous sert si mal? » dit un jeune homme auquel Férulus n'avait encore fait passer que des pattes, des cous et des arêtes. « — C'est un savant... » c'est un philologue... c'est lui qui dirige tout dans » le château. — C'est lui aussi qui mange tout à ce » qu'il me semble. — Il possède dix langues! — » Ah! je ne m'étonne plus s'il dévore si leste- » ment!...

» — Qu'est-ce qui a donc placé les convives » ainsi? » dit mademoiselle Cornélie, « il me sem- » ble que c'est fort mal arrangé. — C'est mon bi- » bliothécaire qui s'est chargé de cette distribution; » mais je lui avais recommandé de me mettre près » de vous... sans cela tout m'eût paru fade et mau- » vais... Vous ne buvez pas! voilà un certain » Beaune...

» — Ah! fi donc! est-ce qu'une femme doit boire » et se connaître en vins?...

» — Mademoiselle a raison, » dit Férulus en emplissant son verre; « le vin ne convient pas au beau » sexe : *Mécénius* tua sa femme parce qu'elle avait

» bu du vin; du temps de Romulus, une femme » ayant rompu les sceaux d'un cellier, ses parens la » condamnèrent à mourir de faim....

» — Ah! monsieur, laissez-nous donc tranquilles » avec vos Romains! » dit madame Gérard; « c'é- » taient des impertinens s'ils empêchaient leurs » femmes de faire leurs volontés!... Donnez-moi à » boire, monsieur Gérard.

» — Cette femme-là a un ton bien hommasse! » dit Eudoxie en se tournant vers Edouard. « Mon » oncle Mignon... trouvez-moi donc mon mouchoir » que j'ai laissé dans le salon. »

L'oncle Mignon quitte à regret la table pour aller chercher le mouchoir de sa nièce, et, quand il revient, Cornélie l'envoie à la recherche de son ridicule. Pendant ce temps, M. Moulinet s'extasie sur tout ce qu'il mange en s'écriant: « Vous avez un cui- » sinier délicieux, monsieur de la Roche-Noire.

» — C'est une cuisinière, » dit Robineau, « c'est » une fille d'un grand mérite... c'est celle qui a ga- » gné le prix au mât de Cocagne.

» — Nous connaissons déjà une partie de ses mé- » rites, » dit M. Berlingue. — Jadis cette fille-là » ne serait pas restée à sa cuisine, » dit Férulus; « le sultan Osman fit vice-roi un jardinier qui plan- » tait bien les choux; Antoine donna la maison d'un » citoyen romain à un cuisinier, et Henri VIII, roi » d'Angleterre, éleva à un poste honorable un mar- » miton qui lui avait fait rôtir à point un mar- » cassin.

» — Décidément, » dit tout bas M. Berlingue, « cet homme-là a juré de nous faire avaler l'histoire » ancienne.

» — En fait de cuisine, » dit Tantignac, « sans » que cela paraisse, j'ai un talent prodigieux!... » Vous allez en juger. Un jour, trois de mes amis » viennent à l'improviste me demander à dîner, dans » un château isolé que j'habitais; tous mes valets » étaient sortis et il n'y avait aucune provision dans » mon castel; eh bien! savez-vous ce que j'ima- » gine? j'avais une ancienne culotte de peau dont je » ne me servais plus, je me mis dans la tête de la » faire manger à mes amis.... Je la grattai, la net- » toyai, la fis bouillir, et j'y fis une sauce si déli- » cieuse, que mes convives et moi nous fîmes, avec » cela, un excellent dîner!...

» — Je ne vois rien là d'extraordinaire, » dit Edouard qui commençait à se lasser des mensonges de M. de Tantignac. « Une fois, moi, monsieur, j'ai » donné à déjeuner à un ami avec de vieux parche- » mins arrangés à la poulette.

» — Oh! par exemple, monsieur! » s'écrie le chevalier en ricanant, « permettez-moi de vous dire » que ceci est un peu fort! le parchemin ne pour- » rait pas se digérer.

» — Eh! monsieur, » dit Edouard, « je vous ai » laissé dîner avec une culotte de peau; il me sem- » ble que vous pouvez bien, une fois, me permettre » de déjeuner avec du parchemin! »

La société rit beaucoup, et le chevalier de Tantignac ne souffla plus mot pendant le reste du repas.

Cornélie s'ennuyait à table, et elle engageait tout bas Robineau à presser le service, sous prétexte qu'il n'était pas du bon ton d'être long-temps à dîner; mais M. Férulus trouvait toujours quelque prétexte ou quelque citation pour faire rester les plats que les

valets allaient enlever. Cependant, on est arrivé au dessert; les dames, qui brûlent du désir de danser, parlent déjà de passer dans la salle du bal! M. Férulus se lève, et dit, d'un ton solennel, qu'il a quelque chose à chanter sur un sujet qui ne peut que plaire à la société.

On fait silence, on attend; le bibliothécaire boit un verre de madère pour se donner du ton, et commence, sur l'air de la complainte du maréchal de Saxe, un éloge de Robineau, dans lequel il le compare à Saturne, à Sophocle, à Cicéron et à Bayard. Les convives se regardent en dessous, en se pinçant les lèvres. L'oncle Mignon, seul, ne se pince rien, et se bourre de biscuits et de macarons pour profiter d'un moment où ses nièces le laissent en repos.

Comme après le troisième couplet on voit que M. Férulus va toujours, un léger murmure se fait entendre. Robineau qui prend cela pour un signe approbateur, baisse les yeux avec modestie, en disant à mademoiselle Cornélie : « Il a voulu chanter » ces couplets... certainement, si je m'étais douté » qu'il y parlait de moi... je n'aurais pas consenti... » — Eh bien, monsieur, dites-lui donc de se taire, » et demandez bien vite le café...

Au lieu de demander le café, Robineau cherchait comment il pourrait demander *bis,* ainsi qu'il l'avait promis à Férulus; mais déjà une partie des dames a quitté la table, les autres en font bientôt autant; les hommes se dépêchent de prendre le café et d'aller les rejoindre; et M. Férulus s'aperçoit qu'il ne chante plus que pour l'oncle Mignon; encore celui-ci est-il bientôt appelé par ses nièces pour renouer quelque chose.

« Voilà les fruits d'une mauvaise éducation? » se dit Férulus; « ces gens-là se donnent des tons et ne savent » pas vivre!.. Allons chanter mes couplets à Jeannette; » celle-là m'écoutera... ou elle dira pourquoi.

La salle du bal était décorée comme pour une distribution de prix. Les musiciens, assis sur des gradins, jouaient faux avec une assurance désolante; mais, quand il s'agit de danser, les dames sont toujours indulgentes. M. Robineau a ouvert le bal avec Cornélie; Alfred est en face d'eux; cela donne de l'émulation à mademoiselle de la Pincerie, qui fait ses pas avec une telle précision, que Robineau s'écrie: « Elle danse comme un géomètre!... »

Edouard ne se soucie guère de danser, car au milieu de ce monde, de ce bruit, de toutes ces paroles échangées sans qu'on en ait rien retenu, c'est hors du château que se portent ses pensées; mais il faut bien faire comme tout le monde. La langoureuse Eudoxie ne danse point, elle trouve cet exercice trop vif pour ses nerfs, et à son grand étonnement, Edouard la quitte pour aller inviter une dame.

Malgré la précision de ses pas, mademoiselle Cornélie n'est point invitée par Alfred pour la contredanse suivante. Mademoiselle de la Pincerie est même au moment de ne point danser, parce que Robineau a cru devoir cette fois inviter une autre personne; mais l'oncle Mignon est toujours là pour jouer les utilités; sa nièce l'appelle, et bientôt tous deux vont se placer en face d'Alfred, devant lequel cette fois mademoiselle Cornélie ne fait que des pirouettes.

On n'en était qu'à la quatrième contredanse, lorsque le bruit d'un pétard annonce le feu d'artifice.

« Comment, déjà! » dit Robineau; « c'est beau-
» coup trop tôt: François, allez dire à M. Férulus
» de ne point le tirer encore. »

Mais M. Férulus, pour se venger de ce qu'on ne l'a pas écouté chanter, s'est promis de ne point laisser le bal durer plus long-temps que le dîner. Il n'a pas attendu le message de François pour mettre le feu aux soleils et aux girandoles; et, quand le valet de chambre vient apporter les ordres de son maître, il lui répond : « J'en suis fâché, mais mon feu est
» en train, je ne peux pas le retenir.

Quand on s'aperçoit que les fusées et les soleils vont toujours, on se décide a quitter la danse pour courir dans le jardin où se tire le feu. Dans le tumulte que cause cette précipitation, on emmène les premières dames que l'on trouve près de soi; Edouard s'est sauvé un des premiers pour ne pas avoir encore madame de Hautmont à son bras. Alfred a entraîné une des nièces de M. Moulinet; mademoiselle Cornélie, forcée de se laisser conduire par Robineau, et s'apercevant enfin que toutes ses mines ne font aucun effet sur le jeune homme qui a cent mille livres de rentes, pense qu'il est prudent de ne point laisser aussi Robineau porter ses hommages ailleurs; elle prend donc sa main avec un sourire forcé, se laisse guider par lui dans les jardins, feint de ne point remarquer qu'il la conduit dans une allée que ne suit point la compagnie; et, arrivée dans un endroit assez sombre, lui dit seulement alors : « Où
» donc me menez-vous, monsieur de la Roche-Noire?
» vous êtes vraiment un homme cruel. »

A ces mots d'homme cruel, Robineau se laisse

tomber aux pieds de Cornélie, en disant : « Je ne » sais pas ce que je suis... mais je sais que je vous » adore... vos attraits, votre danse, votre esprit, tout » me subjugue... je mets à vos pieds ma fortune et » mon cœur.

» — Eh bien!... on verra;.... je pense que.... » Parlez à mon père... — Mais vous! délicieuse » Cornélie?... — Moi... je... Ah! mon Dieu! voilà » le bouquet qui part, et nous n'y sommes pas! »

La société n'était, en effet, arrivée que pour voir tirer le bouquet et recevoir quelques baguettes sur le nez; mais, en revanche, mademoiselle Cheval, Jeannette, Cunette, Vincent et les marmitons, ont vu tout le feu et ont eu les premières places; M. Férulus se frotte les mains en se disant: « Ça leur appren- » dra à s'en aller quand je chante!

» Nous aurions aussi bien fait de ne pas quitter » la danse, » disent les demoiselles. « — Il paraît que » ce feu a été tiré pour les laquais! » dit M. Berlingue. M. le marquis de la Pincerie, qui arrive avec son frère Mignon au moment où chacun revient, ne veut pas comprendre que le feu soit tiré sans qu'il ait été présent; il faut, pour l'en convaincre, que Mignon aille ramasser les baguettes, les débris de cartouches, et vienne les lui apporter. La compagnie retourne au château pour se remettre à la danse; mais arrivé dans la salle du bal, on cherche en vain l'orchestre. Au bruit des pétards et des fusées, l'aveugle a pris sa course, et ses deux collègues ont disparu avec lui. Il est difficile de danser sans musique; il faut donc que la fête se termine beaucoup plus tôt qu'on ne s'y était attendu.

Chaque famille se replace dans la voiture qui l'a amenée. Comme le cheval de M. de Tantignac n'est pas revenu chercher son maître, le chevalier demande la pemission de se glisser en dixième dans le char-à-bancs du fabricant de papier. Le carrosse de M. de la Pincerie reçoit de nouveau la noble famille. Madame de Hautmont y est remontée de fort mauvaise humeur, parce qu'Edouard ne lui a pas donné la main, occasion dont elle croyait qu'il profiterait pour demander à la revoir; en revanche, Robineau a presque porté mademoiselle Cornélie dans ses bras, en lui disant à l'oreille: « Préparez » votre père à m'entendre. »

Enfin, les voitures, les cabriolets, les carrioles, ont quitté le château. Cunette referme les portes en leur disant: « Dieu vous bénisse! » Vincent a jeté sous son lit sa livrée. Alfred, fatigué de la danse, des promenades et des conversations de la journée, est enchanté d'aller se coucher; Edouard l'est aussi de pouvoir se retrouver seul et maître de se livrer à ses pensées; et Robineau regagne son appartement, en disant à M. Férulus: « Il me semble que la fête » a été assez jolie; j'espère qu'on en parlera long- » temps.... — On la citera encore dans cent ans, » monseigneur, comme un modèle à suivre.... seu- » lement, on n'est pas resté assez long-temps à table. » — Et le bal a fini beaucoup trop tôt.... Concevez- » vous ces coquins de musiciens qui se sont sauvés » pendant le feu!... Qui diable a pu montrer le che- » min à l'aveugle? »

M. Férulus ne répond rien; mais il se retourne pour cacher un léger sourire, puis souhaite le bon-

soir à Robineau, qui, tout en pensant à la superbe Cornélie, se décide aussi à aller se coucher; car c'est toujours par là qu'il faut en finir, après une journée de plaisirs et de fête, comme après une journée de peines et de travail.

CHAPITRE XIX.

AMOUR ET MYSTÈRE.

Après la visite du vagabond, Isaure était restée triste et rêveuse; ce que cet homme venait de lui dire au sujet d'Alfred et Edouard faisait réfléchir la jeune fille sur sa situation. Elle pensait qu'elle avait eu tort de causer tous les matins avec les deux jeunes gens; mais pouvait-elle les empêcher de venir dans la vallée..... de se reposer dans sa chaumière? Ils lui témoignaient une amitié si tendre! et depuis long-temps ils ne lui parlaient plus d'amour. Quelquefois Alfred avait voulu l'embrasser; mais, dans les campagnes, est-il rare de voir un villageois prendre un baiser à une jeune fille? Il est vrai aussi qu'Edouard la regardait bien tendrement, qu'il soupirait en lui pressant la main; mais tout cela prouvait-il qu'il était amoureux d'une simple villageoise?

La soirée s'est passée dans ces réflexions. Au moindre bruit dans la campagne, Isaure écoute attentivement... elle redoute une visite de l'étranger; cet homme lui inspire un sentiment dont elle ne peut pas bien se rendre compte; elle sent qu'il n'a pas ce qui intéresse ordinairement dans un malheureux;

elle éprouve maintenant de la crainte dans sa demeure; ses regards, en se portant autour d'elle, n'ont plus la même confiance; les ombres de la nuit lui causent un vague effroi; enfin, plusieurs fois elle monte à la chambre la plus haute de la maisonnette; et, ouvrant la fenêtre qui donne justement sur la Maison Blanche, regarde pendant de longs espaces de temps cette habitation, sur laquelle la lune répand alors une pâle clarté.

Après plusieurs heures passées à la fenêtre, Isaure est allée se livrer au repos; puis au point du jour, elle va, comme de coutume, conduire ses chèvres sur la montagne, en se disant : « Ils vont » venir !... Leur parlerai-je de ce que m'a dit cet » étranger?... Non... je ne le dois pas! Il m'a dit » que ces messieurs avaient de l'amour pour moi!... » Est-ce que des jeunes gens de la ville peuvent » aimer une petite montagnarde?... Oh! non... ce » n'était que pour rire que M. Alfred faisait » semblant d'être amoureux de moi !..... Et » M. Edouard?..... Ah ! il ne m'a jamais dit qu'il » m'aimait!..... »

Mais l'heure où les jeunes gens viennent habituellement dans la vallée est passée depuis long-temps, et ils n'ont point paru. Isaure a regardé bien souvent par la route qu'ils suivent; elle reste plus tard sur la montagne; enfin, elle revient tristement chez elle; et là attend encore ceux qui lui témoignaient tant d'amitié.

« Ils ne viendront pas! » se dit la jeune fille en regardant sur le seuil de la porte. « Non... ils ne » viendront pas aujourd'hui... Peut-être pas de» main non plus... Je ne dois pas en être fâchée,

» puisque c'était mal de causer tous les jours avec » ces messieurs. »

Et cependant une larme tombe des yeux de la jeune fille; il lui semble qu'elle est de nouveau entièrement abandonnée. « Ils sont peut-être partis » de ce pays! » se dit-elle. « Partis sans me dire » adieu!.... Lui, surtout, qui semblait toujours si » fâché de me quitter!... qui me souriait si bien!... » Pourquoi donc m'avoir habituée à le voir tous les » jours? »

La petite a raison: pourquoi habituer les gens au bonheur, pour ensuite leur faire de la peine?..... C'est ce qu'on devrait se dire avant de chercher à séduire un cœur... Mais alors on pense à tout autre chose.

La journée s'est écoulée sans que les jeunes gens soient venus. Isaure fait tout ce qu'elle peut pour se distraire; elle va, vient dans sa maisonnette; parle à ses poules, à sa vache, à Vaillant; mais, malgré tous ses efforts, son cœur est gros. Le temps lui semble marcher avec plus de lenteur qu'à l'ordinaire, et pendant la nuit le sommeil n'a pas toujours fermé sa paupière.

L'aurore a reparu. La jeune fille est déjà levée; elle va quitter sa demeure pour se rendre dans les montagnes, mais un léger bruit se fait entendre dans l'éloignement..... Bientôt il se rapproche..... Isaure s'arrête. L'espoir, le plaisir, brillent dans ses yeux... Oui, c'est bien le galop d'un cheval que l'on distingue... le voilà plus près... Isaure regarde au loin sur la route. Un jeune homme s'approche au grand galop... elle l'a reconnu, c'est lui... c'est bien celui qu'elle s'étonnait surtout de n'avoir pas

vu la veille... Est-ce qu'une femme peut se tromper quand il s'agit d'amour?

Edouard n'avait pas dormi dans la nuit qui avait suivi la fête, et avant le jour il s'était levé et avait lui-même sellé un cheval. Alfred dormait; Edouard ne se sentit nulle envie de l'éveiller; c'était cependant manquer à leur promesse, que d'aller sans lui voir Isaure; mais l'amour fait oublier autant de sermens qu'il en oublie lui-même!

En quelques minutes, Edouard est descendu de cheval, l'a attaché près de la maisonnette, puis court près d'Isaure, qui ne songe pas à lui cacher tout le plaisir que lui cause sa présence.

« Vous voilà! « lui dit-elle, » ah! je croyais déjà » que vous ne viendriez plus!....

» — Ne plus venir! Isaure, ne plus vous voir!... » est-ce qu'il me serait possible d'exister loin de » vous! »

En disant cela, Edouard prend les mains de la petite, les presse tendrement dans les siennes, puis tous deux s'asseyent au pied d'un arbre, et se regardent quelque temps en silence... Mais on parle si bien avec les yeux!

« Vous n'êtes pas venu hier? » dit enfin la jeune fille.

« — Non, cela était impossible!... Il y avait du » monde, une fête au château que nous habitons! » Mais que la journée m'a paru longue, au milieu » de tout ce bruit, de ces gens qui me sont indiffé- » rens, de ces plaisirs auxquels je ne pouvais pren- » dre part, puisque je ne pensais qu'à vous.... à » vous seule près de qui je me trouve si bien.

» — Le temps m'a semblé bien long aussi; je me » suis ennuyée; j'ai souvent regardé le chemin par » où vous venez.... Vous m'avez habituée à vous » voir... vous avez eu tort... car enfin vous ne resterez » pas toujours dans ce pays; alors je ne vous verrai » plus.... et il me semble que je ne serai plus aussi » heureuse qu'autrefois.

» — Chère Isaure!.... Mais est-ce à moi... est-ce » à Alfred que vous donniez les plus vifs regrets?... » Aujourd'hui je suis venu sans lui; je brave sa co- » lère, car je veux connaître enfin ce que je puis » espérer... Oui, je vous aime, Isaure; j'éprouve » pour vous l'amour le plus vif, le plus vrai... J'ai, » pendant quelque temps, cherché à le combattre; » mais je sens que cela m'est impossible; je sens que » cet amour fait maintenant partie de mon exis- » tence... Pourquoi donc craindrais-je de m'y li- » vrer?... Je suis libre, je suis mon maître... et, si » vous m'aimiez, qui pourrait s'opposer à notre » bonheur? Mais il faut pour cela que vous m'ai- » miez, que vous me préfériez à Alfred. Ah! parlez, » avouez-moi franchement ce qui se passe dans votre » cœur... Isaure, vous ne voudriez pas... vous ne » pourriez pas me tromper.... »

Isaure baisse timidement les yeux, et retire sa main de dedans celles d'Edouard en balbutiant : « Il » est donc vrai!.. vous avez de l'amour pour moi?.. » Il ne m'avait pas trompé...

» — Qui cela?

» — Ce pauvre homme... vous savez bien, cet » étranger qui erre dans les montagnes. — Vous » l'avez vu? — Oui, avant-hier; après que vous » étiez parti, il est venu dans ma demeure... Je lui

» ai offert de se reposer; il est resté assez long-
» temps... Il me regardait toujours, et d'une façon
» si singulière!... Ah! ce n'était pas comme vous!
» car, au lieu de me faire plaisir, cela me faisait
» peur. — Ce misérable vous aurait-il insultée! —
» Non... oh! non!... Il m'a dit seulement... ce que
» vous venez de me dire aussi... que c'est l'amour
» qui vous amenait près de moi... puis m'a de-
» mandé quel était celui que je préférais...

» — Qui lui a permis de vous interroger sur vos
» plus secrets sentimens?... Ah! quand je le rencon-
» trerai, je saurai punir son insolence!...

» — Oh! ne vous fâchez pas contre lui, je vous
» en prie; cet homme est malheureux!... Il dit que
» tout le monde l'abandonne... Il ne faut pas encore
» lui faire de la peine... C'était sans doute pour s'a-
» muser qu'il me questionnait; mais il n'a pas in-
» sisté quand il a vu que cela me déplaisait... Vous
» ne lui direz rien, n'est-ce pas?

» — Que vous êtes bonne!... Mais vous avez rai-
» son, oublions cet homme! Ah! chère Isaure, vous
» me répondrez à moi; vous me laisserez lire dans
» votre âme.

» — Que voulez-vous donc que je vous dise?

» — Quel est celui que vous préférez, d'Alfred
» ou de moi?

» — Mon Dieu!... j'aime bien à vous voir... tous
» les deux. — Tous les deux, également? »

La jeune fille rougit; elle ne sait comment avouer ce qu'elle éprouve. Edouard se rapproche d'elle, passe doucement sa main autour de sa taille, et lui dit tendrement : « Si Alfred ne revenait plus vous
» voir, en auriez-vous bien du chagrin?

» — Mais... je penserais quelquefois à lui... nous
» en parlerions ensemble... voilà tout...

» — Et si c'était moi qui ne vînt plus.... vous
» vous en consoleriez de même en causant avec lui?

» — Oh! jamais... jamais!... » s'écrie la jeune fille, avec un accent qui part de l'âme.

« — Chère Isaure! c'est donc moi que vous aimez
» d'amour!... »

Isaure lève doucement ses beaux yeux bleus sur Edouard; l'expression de ce regard, où se peignait son âme tout entière, ne pouvait plus laisser d'incertitude à celui qui était maître de son cœur. Dans son ivresse, Edouard la presse dans ses bras et cueille un baiser sur ses lèvres... Aussitôt un éclat de rire moqueur se fait entendre. Les deux amans tournent la tête... mais ils n'aperçoivent personne.

« N'avez-vous pas entendu quelque chose? » dit Isaure avec inquiétude. « — Oui... il m'a semblé...
» cependant je ne vois personne dans les environs...
» Eh! que nous importe le monde?... que me fait
» tout l'univers?... Vous m'aimez, chère Isaure!...
» Ah!... cette assurance est pour moi le bonheur!
» Vous m'aimez; vous êtes orpheline, vous ne dé-
» pendez de personne..... je suis mon maître aussi,
» je serai votre époux!... Oui, je serai digne de tant
» de charmes, de candeur!... Ah!... j'ai assez connu
» le monde pour savoir que je ne pourrais y trouver
» rien qui vous fût comparable... et d'ailleurs, votre
» éducation, vos manières, ne sont pas celles d'une
» paysanne; quand je voudrai vous présenter dans
» le monde, vous en ferez l'ornement... Mais, non,
» nous vivrons entre nous, pour nous... nous n'au-

» rons pas besoin, pour être heureux, de ces plai-
» sirs bruyans que vous ne connaissez pas... Ma
» fortune est plus que suffisante pour contenter tous
» nos désirs..... J'achèterai une petite maison dans
» une riante campagne; je me ferai un plaisir de
» vous y apprendre moi-même la musique, le des-
» sin... de lire avec vous ces auteurs célèbres, qui
» éclairent notre esprit et charment notre cœur; en-
» fin, si mon penchant pour les lettres, pour le théâ-
» tre, me rappelle quelquefois à Paris, ce sera dans
» vos bras que je reviendrai me délasser des fatigues
» de la ville. Ah! ce plan d'existence me promet le
» sort le plus heureux... Dites-moi qu'il fera aussi
» votre bonheur? »

Depuis quelques instans, en écoutant Edouard, Isaure devient pensive, ses yeux perdent l'expression de plaisir qui les animait; il semble que de tristes souvenirs, de nouvelles réflexions viennent de frapper son esprit; Edouard s'aperçoit de ce changement, car les moindres sentimens qu'éprouve la jeune fille se peignent aussitôt sur ses traits.

« Qu'avez-vous donc? » lui dit-il avec inquiétude.
« Etes-vous fâchée que j'aie lu dans votre âme.....
» que je sache que vous m'aimez?

» — Oh! non... ce n'est pas cela, » répond la petite en soupirant. « Pourquoi vous aurais-je caché
» ce que j'éprouvais? Il faut toujours dire ce qu'on
» pense, n'est-ce pas?

» — Oui, toujours.

» — Mais peut-être ai-je mal fait de vous ai-
» mer!... j'aurais dû auparavant... savoir... Ce-
» pendant, je n'ai pas cherché à me défendre...

» ce que je ressentais en vous voyant était un plaisir
» si doux !...

» — Eh bien! Isaure, pourquoi ces regrets, main-
» tenant que je vous jure de vous aimer toute la
» vie?... et lorsque je veux vous donner le nom de
» mon épouse?

» — De votre épouse! » répond tristement la jeune fille en portant ses regards du côté de la Maison Blanche. « Ah! oui! je serais bien heureuse
» alors... mais peut-être que cela n'est pas possible!

» — Eh! pourquoi?... n'êtes-vous pas orpheline?..
» seule sur la terre, depuis que vous avez perdu ces
» bonnes gens qui vous avaient adoptée? » Isaure est quelque temps sans répondre, puis dit enfin, en baissant les yeux : « Oui.... je suis orpheline..... je
» n'ai plus de parens.

» — Eh bien! qui pourrait mettre obstacle à notre
» bonheur? qui peut vous empêcher d'être à moi...
» de ne plus me quitter? »

Isaure paraît vivement agitée; après avoir regardé autour d'elle avec crainte, elle avance sa main, désigne du doigt la Maison Blanche, puis dit bien bas à Edouard : « Je ne puis jamais m'éloigner de
» là!... »

Edouard est frappé d'étonnement; il regarde avec surprise cette maison qu'on lui désigne; puis, reportant sur la jeune fille des yeux inquiets, semble attendre une autre explication. Mais Isaure se tait.

« Quoi! » dit enfin Édouard, « vous ne pourrez ja-
» mais vous éloigner de cette maison abandonnée!...
» et quel motif si puissant vous force de rester près
» de cette habitation?

» — Je ne puis pas le dire, » répond Isaure à demi-voix.

» Quel est donc ce mystère? cet obstacle que vous » me cachez?... C'est avec moi que vous avez des se- » crets!... Lorsque je veux vous consacrer ma vie, » m'unir à vous par des nœuds indissolubles... » Ah! je vous en supplie, parlez, ne me cachez » rien!...

» — Je ne puis parler. Ah! pardonnez-moi de » vous faire de la peine!... S'il ne dépendait que de » moi... — Chère Isaure! est-ce quelque promesse, » quelque serment que vous aviez fait à votre mère » adoptive?... Peut-être vous avait-elle ordonné de ne » jamais quitter ces montagnes... Mais, songez que, » si vos parens existaient, ils ne pourraient désap- » prouver mon amour!... Cette maison que vous » me montrez d'une manière si mystérieuse, est » inhabitée depuis long-temps... elle ne vous appar- » tient pas, puisque, si j'en dois croire ce que l'on » m'a conté, votre père adoptif l'a vendue peu de » temps après vous avoir prise chez lui; et vous ne » pouvez, dites-vous, vous en éloigner! Allons, » convenez qu'il y a là-dessous quelque enfantillage, » quelque promesse inconsidérée!... Avouez-moi » tout, et je vous prouverai bientôt que vous êtes » entièrement maîtresse de disposer de votre sort.

» — Maîtresse de mon sort, » répond vivement la jeune fille; « oh! non... je ne le suis pas!...

» — Et de qui donc dépendez-vous? » s'écrie Edouard; « qui peut encore avoir des droits sur » vous? »

Isaure baisse les yeux et garde le silence. Le front

d'Edouard se rembrunit; mille soupçons viennent de renaître dans son esprit; l'amour qui brillait dans ses yeux a fait place à la défiance, au dépit. Le jeune homme se lève, fait quelques pas loin de la petite, qui reste assise au pied de l'arbre; puis dit enfin d'un ton qu'il tâche de rendre indifférent : « Eh bien ! mademoiselle, puisque vous ne me jugez » pas digne de votre confiance, je ne me permettrai » plus aucune question. Je croyais posséder votre » amour... j'espérais faire votre bonheur... je me » suis trompé... je tâcherai d'oublier tous mes pro- » jets!... »

La jeune fille ne répond rien. Edouard a fait quelques pas loin d'elle; cependant, surpris de son silence, il tourne la tête pour la regarder encore... Le joli visage d'Isaure est baigné de larmes qui coulent en abondance de ses yeux. A cette vue, Edouard est bientôt auprès d'elle; il se jette à ses pieds, couvre ses mains de baisers en s'écriant : « Vous pleurez!... » et c'est moi qui en suis la cause!... Ah! pardon- » nez-moi, chère Isaure... excusez d'injustes soup- » çons!...

» — Vous pensez que je ne vous aime pas! » répond la petite en sanglotant.

« — J'ai pu vous affliger!... Eh! ne suis-je pas » trop heureux d'être aimé de vous! combien je me » repens d'avoir fait couler vos larmes! Ah! dé- » sormais je ne chercherai plus à connaître vos se- » crets.... je ne vous ferai plus aucune question..... » Vous m'aimez!... que puis-je demander encore!

» — Oh! oui, » répond Isaure en laissant échapper un sourire qui brille sous ses larmes, « je vous » aimerai toujours..... car je ne crois pas que l'on

» puisse changer, moi. Pardonnez-moi de ne pas
» vous dire tout ce qui me concerne... Ah ! je vou-
» drais bien ! mais ce secret ne m'appartient pas. Un
» jour peut-être je n'en aurai plus pour vous... et...
» d'ici à quelque temps sans doute... je saurai si je
» puis être votre épouse... s'il m'est permis de vous
» suivre partout. Quant à mon cœur, il est à vous ;
» vous savez bien que je ne puis pas vous le re-
» prendre. »

L'aimable enfant presse tendrement les mains d'Edouard, et ne craint pas de lui montrer tout le plaisir qu'elle éprouve à l'aimer ; mais Edouard ne songe pas à abuser de sa confiance, car il aime aussi réellement. Les momens passent vite entre amans qui ne se sont pas encore tout accordés ; Edouard s'aperçoit enfin, qu'il est plus que temps qu'il retourne au château. Il s'arrache avec peine d'auprès de celle qu'il aime, en lui disant tendrement : « A demain.

» — A demain, » dit Isaure. « Songez que vous
» m'avez habituée à vous voir, que le temps me
» semble bien long loin de vous ; et, maintenant que
» je vous ai avoué que je vous aime, je voudrais
» vous le répéter à chaque instant ! »

Edouard prend la main de la jeune fille, la place sur son cœur, et lui dit : « Puissé-je avant peu ne
» plus être obligé de vous quitter ! »

Il remonte à cheval, adresse encore de la main un dernier adieu à Isaure, qui est sur le seuil de la maison, puis reprend le chemin du château. Mais, malgré lui, il ne peut s'empêcher de tourner la tête pour regarder la Maison Blanche ; et, quoiqu'il ait promis à la jeune fille de ne point s'inquiéter de ce qu'elle lui cache, et de ne plus concevoir d'injustes soup-

çons, son cœur se serre en regardant cette habitation abandonnée, et il se dit en soupirant : « Quel est » donc le motif qui l'empêche de s'éloigner de ces » lieux? »

CHAPITRE XX.

PROJETS D'HYMEN.

En se levant, le lendemain de la fête, Alfred s'est rendu dans l'appartement d'Edouard; ne l'y trouvant pas, non plus que dans le château et les jardins, Alfred ne doute pas qu'au mépris de leur convention Edouard ne soit allé sans lui voir Isaure. Il est furieux, il maudit son sommeil; il est prêt à monter à cheval et à courir le chercher dans les montagnes. Mais il songe que la matinée est déjà avancée, et que sans doute Edouard, qui est parti depuis long-temps, est en route pour revenir. Il se décide à l'attendre, afin de pouvoir plus tôt s'expliquer avec lui.

Pendant qu'Alfred se promène avec impatience dans la galerie qui donne sur la campagne, Robineau, qui vient de se lever, donne tous ses soins à sa toilette, puis s'avance d'un air satisfait vers le jeune baron, et lui dit en souriant « : Bonjour, mon » cher Alfred!

» — Bonjour! » répond brusquement celui-ci en continuant de marcher à grands pas.

« — Parbleu! je suis bien aise de te rencontrer ce » matin... ce qui est assez rare; car, ordinairement, » toi et le poète, vous êtes levés avant *Phœbus*.....

» Eh! eh!... avec ce diable de Férulus, on prend
» l'habitude de ne parler qu'en images! Mais venons
» à ce que je veux te dire..... Tu ne m'écoute pas,
» Alfred?...

» — Si fait, si fait.... je t'écoute..... parle tou-
» jours.

» — Eh bien! mon ami, je te dirai donc que, dans
» la journée d'hier, j'ai... A propos, comment as-tu
» trouvé la journée d'hier? Tu ne m'as rien dit sur
» ma fête?... C'était gentil, hein?

» — Oui, sauf les couplets de M. Férulus, le fro-
» mage des gladiateurs et le derrière de mademoi-
» selle Cheval, c'était fort bien.

» — Ah! que veux-tu? ce sont là de ces petits
» accidents imprévus..... Cependant, M. Berlingue
» m'a assuré que cela avait rendu la fête plus pi-
» quante. Enfin, mon cher Alfred, dans cette jour-
» née, j'ai décidément fixé mon choix.

» — Pourquoi faire?

» — Comment! pourquoi faire? pour me marier,
» rien que cela. Décidément il me faut une femme!..
» Quand on tient un certain rang... quand on a un
» château..... et puis mon cœur a parlé; oh! il a
» parlé d'une façon extraordinaire! Je n'ai jamais
» été amoureux comme ça; il est vrai que jamais
» objet aussi séduisant ne s'était trouvé à ma dis-
» ponibilité. Je gage que tu as deviné, Alfred! tu
» te seras aperçu de notre intelligence; moi, j'avoue
» que je ne pouvais pas me contenir..... Dis donc,
» Alfred, qu'est-ce que tu regardes donc par la fe-
» nêtre?...

» — Je t'écoute, je t'entends; parle toujours.

» — Eh bien! mon cher ami, c'est mademoiselle

» Cornélie de la Pincerie qui a fixé mes vœux ;
» c'est elle qui sera mon épouse, si, comme je l'es-
» père, M. le marquis, son père, ne met pas obstacle
» à cet hymen. »

Alfred quitte la fenêtre et s'avance vers Robineau, en lui disant : « C'est mademoiselle Cornélie... cette
» grande demoiselle avec qui tu as ouvert le bal,
» que tu veux épouser ? — Justement, mon ami...
» Elle est charmante, n'est-ce pas ? — Oui..... elle
» n'est pas mal... — Comme elle danse ! hein ?... —
» Oui... mais ce n'est pas pour danser toujours qu'on
» se marie. Ecoute, Robineau... — Ah ! je t'ai déjà
» dit que je ne répondrais plus à ce nom-là ! —
» Eh bien ! Jules, la Roche-Noire, tout ce que tu
» voudras ; écoute-moi, je t'en prie. Tu es un bon
» enfant, quoique la fortune t'ait un peu tourné la
» tête, que tu veuilles faire le seigneur..... Nous
» avons été au collége ensemble, et vraiment je se-
» rais fâché de te voir un jour malheureux..... —
» Quel diable de préambule !... — Tu dépenses plus
» que ton revenu... tu fais aller trop vite ton héri-
» tage ; enfin, puisque tu t'amuses, je te le pardonne
» encore ; mais, mon ami, crois-moi, n'épouse pas
» mademoiselle Cornélie, car je suis certain qu'alors
» tu ne t'amuserais pas long-temps. »

Robineau se pince les lèvres d'un air piqué, et répond : « Mon cher Alfred, il ne fallait pas tant de
» phrases pour en venir là !... que je n'épouse pas
» mademoiselle de la Pincerie... J'avoue que je pen-
» sais que tu allais au contraire me faire compliment
» sur mon goût. Et pourquoi ne l'épouserais-je
» point ? — Parce que cette femme-là ne te convient
» pas du tout. — La preuve qu'elle me convient, au

» contraire, c'est que je l'adore. — Bah! tu te fi-
» gures cela!... Tu adorais aussi Fifine, et tu l'as
» quittée sans regret!... — Fifine!... de qui diable
» viens-tu me parler! Mon ami, je t'en supplie, ne
» prononce plus ce nom-là... Si la famille de la Pin-
» cerie savait... Je sais bien qu'un jeune homme est
» maître de s'amuser... mais c'est égal!... C'est une
» famille si sévère sur les mœurs!... ça pourrait me
» faire du tort. — Tu aimes mademoiselle Corné-
» lie, je le veux bien.... mais elle.... elle ne t'aime
» pas; elle t'épousera pour avoir un mari, voilà
» tout.

» — Elle ne m'aime pas! » s'écrie Robineau. « Ah!
» par exemple, mon pauvre Alfred, je te croyais
» plus de tact et de discernement que cela... Made-
» moiselle de la Pincerie ne m'aime pas!... non, elle
» m'adore, voilà tout; et, Dieu merci, hier, j'en ai
» eu des preuves... le plus aimable abandon... des
» serremens de mains, des soupirs... des mouvemens
» nerveux!... c'est-à-dire qu'elle est folle de moi. »

Alfred se retourne en haussant les épaules, puis il
» reprend : « Soit, elle t'adore, je le veux bien;
» j'ai pu me tromper. Mais cette femme-là est aussi
» âgée que toi; elle a bien vingt-huit ans?

» — Non, non! oh! elle n'a pas vingt-huit ans!
» elle a eu vingt-sept ans et demi le mois dernier.
» — Et la fortune..... ceci est important. Combien
» a-t-elle pour dot? — Pour dot!... Mais elle a mille
» choses..... D'abord, des espérances magnifiques,
» puis ce que doit obtenir son père du gouverne-
» ment, pour des plans d'économie rurale qu'il doit
» envoyer très-incessamment au ministre; ensuite,

» tout ce que lui laissera son oncle Mignon, qui doit » être nommé sous-préfet cette année... ou l'année » prochaine, ça ne peut pas lui échapper ; enfin une » place superbe et très-lucrative que le marquis a la » promesse de faire obtenir à son gendre !... — Et » depuis cinquante ans il ne peut pas placer son » frère. — Ça ne prouve rien. D'ailleurs, mon ami, » je t'avoue que je ne m'occupe pas d'une dot comme » un marchand de la rue Saint-Denis... Marchander » une femme ! fi donc !... et une femme comme ma- » demoiselle de la Pincerie ! il me semble que l'hon- » neur d'entrer dans une telle famille doit être » compté pour quelque chose. »

Alfred prend la main de Robineau, et lui dit avec un grand sang-froid : « Mon ami, je te le répète, si » tu fais ce mariage-là, tu feras une sottise. »

Robineau fait des yeux colères comme un dindon, et quitte la main d'Alfred en disant : « Mon ami... » en fait de sottises, je n'ai pas besoin de tes avis... » Je ne courtise pas les gardeuses de chèvres, moi ; » mais j'épouserai qui bon me semblera.

» — Epouse le diable, si tu veux !... » dit Alfred en sortant brusquement de la galerie.

« — Je n'épouserai pas le diable, mais j'épouserai » mademoiselle Cornélie, » répond Robineau en marchant à son tour d'un air déterminé vers la cour. « Ah ! on ne m'aime pas !... Ah ! je ferais une sot- » tise !... » se dit-il en courant vers l'écurie. « Je » vois ce que c'est... Parbleu !... c'est facile à de- » viner, M. Alfred voudrait me souffler mademoi- » selle de la Pincerie, et c'est pour cela qu'il cherche » à me détourner de cet hymen..... mais la ruse est

» trop grossière. Pour lui ôter toute espérance, cou-
» rons chez le marquis, et ne le quittons pas qu'il
» ne m'ait promis la main de sa fille. »

Robineau appelle le cocher, le jockey, pour qu'on mette le cheval à son char-à-banc. M. Férulus vient alors s'informer de la santé de M. de la Roche-Noire, et le prévenir que le déjeuner est servi. Robineau réfléchit qu'il a encore le temps de déjeuner avant d'aller demander la main de mademoiselle Cornélie. Il accompagne donc son bibliothécaire dans la salle à manger; et, tout en déjeunant, lui dit : « Mon-
» sieur Férulus, je vais incessamment me ma-
» rier. »

M. Férulus fait une légère grimace, parce que la vie qu'il menait au château lui plaisait beaucoup, et qu'il prévoit sur-le-champ que l'arrivée d'une maîtresse diminuera l'importance de ses fonctions, qu'il ne sera plus chargé de commander le menu du dîner et de régler le temps qu'on doit rester à table. Cependant, comme Robineau a dit cela d'un air très-décidé, et qu'il est facile de voir dans ses yeux qu'il s'attend à des félicitations, M. Férulus tâche de faire un sourire de sa grimace, et répond d'un air mielleux :

« Monseigneur, le mariage est une institution qui
» remonte aux temps les plus éloignés de l'antiquité;
» on s'est toujours marié, même quand il n'y avait
» pas de notaire, ni d'officiers municipaux; se ma-
» rier, c'est suivre les volontés de la Providence, et
» c'est parce qu'ils ne voulaient plus se marier que
» les habitans de Sodome furent brûlés; mariez-
» vous donc, monseigneur; les grands hommes ont
» toujours eu beaucoup de vocation pour l'hymen :
» Hercule épousa en une seule nuit quarante-neuf

» filles de Thespius, roi de Béotie... et, s'il faut en
» croire *Dion Cassius*. César fit rendre un décret
» qui le déclarait mari de toutes les femmes de
» Rome, quand cela pouvait lui faire plaisir. Ah!
» quels hommes que César et Hercule!.... mais,
» maintenant, on ne peut plus épouser qu'une seule
» femme à la fois; et, au fait, je crois que c'est as-
» sez. Puis-je savoir, monseigneur, quel est l'objet
» sur qui vos yeux sont tombés?

» — C'est la fille cadette de M. le marquis de la
» Pincerie, une jeune personne, grande et bien faite,
» qu'on nomme Cornélie, et qui était à table à côté
» de moi.

» — Ah! j'y suis, monseigneur, j'y suis..... Une
» figure antique... un profil grec... une taille d'An-
» tigone... des poses académiques... et une manière
» de s'exprimer à la fois élégante et grammaticale!..
» Je vous fais mon compliment, monseigneur, c'é-
» tait la plus belle personne de la fête!

» — Ce cher monsieur Férulus! » dit Robineau en serrant affectueusement la main de son bibliothécaire. « A la bonne heure!... il s'y connaît, lui,
» et il approuve mon choix, parce que la passion ne
» l'aveugle pas, et qu'il dit ce qu'il pense.

» — Si j'approuve votre choix! monseigneur, je
» ferai plus, je le chanterai en vers *iambiques*,
» *hexamètres* et *pentamètres*.

» — C'est très-bien, mon cher Férulus; moi, je
» vais sur-le-champ trouver M. le marquis de la
» Pincerie; vous sentez que je ne veux pas négliger
» une telle affaire... Un autre me soufflerait made-
» moiselle Cornélie, et je ne m'en consolerais pas...
» Le cheval est à la voiture, je pars pour Saint-

» Amand ; j'espère, avant le mariage, décider la fa-
» mille à venir passer quelques jours au château.

» — Allez, monseigneur, » dit M. Férulus en accompagnant Robineau jusqu'au char-à-bancs ; et, lorsqu'il le voit s'éloigner, il ajoute : « Allez chercher
» une femme... puisque vous êtes si pressé de vous
» marier... Il me semble, cependant, que le château
» était tenu sur un assez bon pied, et que nous
» avions sous la main tout ce qu'il nous fallait.
» C'est égal, ayons l'air enchanté de cet hymen, et
» faisons des vers pour toute la famille de la Pin-
» cerie. »

Alfred avait quitté Robineau pour se rendre sur la pelouse, où il se promenait avec agitation en attendant Edouard. Enfin, celui-ci paraît, et Alfred s'éloigne du château pour aller au-devant de lui.

Edouard laissait flotter les rênes sur le cou de son cheval. Tout occupé d'Isaure, de son amour et de cette Maison Blanche, qui mettait déjà obstacle à ses plans de bonheur, il ne regardait pas autour de lui, et ne se croyait pas si près du château. Tout à coup une voix lui crie : « Arrêtez !... descendez, je veux
» vous parler... »

Edouard a tressailli au son de cette voix qui lui est bien connue, mais qui semble en ce moment altérée par la colère. Il lève les yeux, et voit devant lui Alfred, pâle, immobile, quoique son agitation se manifeste dans ses traits. Edouard descend de cheval et laisse aller sa monture, qui se rend d'elle-même au château. Les jeunes gens sont à l'entrée d'un chemin bordé d'arbres ; Alfred en sort, et fait signe à Edouard de le suivre ; il s'arrête dans un endroit

plus écarté; Edouard garde le silence, et attend que son compagnon commence un entretien dont il devine le sujet.

« Vous venez de voir Isaure? » dit enfin Alfred.
« — Oui... je la quitte en ce moment. — C'est donc
» ainsi que vous tenez votre promesse!... Ne vous
» souvient-il plus de notre convention?... Et moi
» aussi j'ai eu cent fois le desir de me rendre sans
» vous dans les montagnes, de me trouver seul avec
» cette jeune fille... Mais j'ai résisté à ces désirs, et
» j'ai craint de manquer à ma parole?... Et vous...
» — Alfred, j'ai eu tort, je l'avoue... Mais l'amour
» que j'éprouve pour Isaure est si violent, que je
» n'ai pas été maître de résister... — Dites que,
» moins délicat que moi, vous vous êtes joué de ma
» bonne foi!... — Alfred, écoute-moi, je t'en prie,
» ne crois pas que ce soit un simple caprice que j'é-
» prouve pour Isaure... — Et qui vous dit que je
» ne l'aime pas autant que vous. Pour vous en faire
» aimer, vous employez les soupirs, la mélancolie.
» Moi, j'agis plus franchement, je me déclare... je
» ne cache pas mon amour. — Mais enfin, Alfred,
» cette jeune fille ne peut nous aimer tous deux...
» et si... si ce n'était pas toi qu'elle préférât?...

» — Je vous entends, » répond Alfred avec dé-
pit; « je vois que ce matin, vous trouvant seul avec
» elle, vous avez mis le temps à profit; que vous
» n'avez rien négligé pour l'emporter sur moi... Et
» vous pensez que, sur ce seul aveu, je vais me re-
» tirer et vous céder votre conquête, mais vous me
» permettrez de douter un peu de votre triomphe,
» et d'essayer d'être aussi heureux que vous..... Je

» verrai Isaure seul aussi; peut-être cette fière
» beauté daignera-t-elle alors se montrer moins sé-
» vère pour moi.

» — Je ne sais quels sont vos projets, monsieur;
» mais, puisque vous me forcez de vous le dire :
» oui, Isaure m'aime, c'est moi qu'elle préfère.....
» Elle vient à l'instant de m'en faire l'aveu.

» — En vérité! vous me faites en ce moment l'ef-
» fet de Robineau, lorsqu'il est venu tout-à-l'heure
» me dire qu'il était adoré de mademoiselle de la
» Pincerie. Tous ces messieurs se persuadent qu'on
» les adore!... Sans avoir autant d'amour-propre,
» vous me permettrez de penser que je puis plaire
» aussi... Mais je verrai cette petite Isaure... qui est
» plus coquette que je ne l'aurais cru!... et je vous
» préviens que je ferai aussi mon possible pour me
» faire adorer.

» — Quoi que vous en disiez, je ne confonds pas
» Isaure avec toutes les coquettes que nous avons
» connues... et je ne crains pas qu'elle oublie les
» sermens qu'elle m'a faits.

» — Ah! vous vous êtes déjà fait des sermens!...
» Quand je disais qu'on avait mis le temps à profit...
» La voilà donc cette vertu si rare qui se rend dans
» un premier tête à tête!

» — Qui se rend!... quoi! Alfred, vous pourriez
» croire?.... — Oh! ne pensez plus m'abuser.....—
» Alfred, je vous jure!... — Je ne crois pas aux
» sermens d'un homme qui vient de manquer à la
» délicatesse. — Alfred!... — Oui, oui, je le ré-
» pète..... et, si cela vous offense, dites un mot, je
» suis à vos ordres... »

Edouard et Alfred gardent quelques instans le si-

lence. Mais Edouard songe qu'il est bien plus heureux qu'Alfred, puisqu'il est aimé d'Isaure; il pense au chagrin, aux regrets que doit éprouver celui qui n'a pas su toucher le cœur de la jeune montagnarde; alors sa colère s'éteint, il plaint son rival, il se dit que c'est au plus heureux à excuser l'autre; et, s'approchant d'Alfred, lui prend la main, la lui presse avec tendresse, et lui dit : « Pourrais-tu donc te » battre avec moi? »

Alfred est ému, mais il s'efforce d'être maître de lui-même en répondant : « Lorsqu'on a offensé quel- » qu'un, ne doit-t-on pas lui en rendre raison?...

» — Mais puis-je être offensé d'un mot que la co- » lère t'inspire et que ton cœur désavoue?.... Ne » doit-on jamais pardonner quelque chose à son » ami?... Et à quoi servirait l'amitié, si ce n'est à » être plus indulgent pour ceux qu'on aime?...

» — L'amitié!... je ne crois plus à la vôtre!... — » Alfred, je n'ai plus qu'une chose à te dire..... je » veux qu'Isaure soit ma femme...

» — Votre femme! » s'écrie Alfred avec surprise. « Votre femme!... cette jeune villageoise!... — Oui, » j'y suis bien décidé... Me pardonnes-tu maintenant » la préférence qu'elle m'accorde sur toi?

» — Si en effet vous voulez en faire votre femme, » dit Alfred après un moment de silence, « vous devez » l'emporter; car; je l'avoue, je n'ai jamais eu cette » intention... Mais... il m'est bien difficile de croire... » Au surplus, je saurai m'assurer de la vérité. »

Alfred reprend le chemin du château, Edouard en fait autant; mais ils ne se parlent plus.

CHAPITRE XXI.

BRUIT DE VALETS; ALFRED ET LE VAGABOND.

Le lendemain, au point du jour, il règne une certaine agitation parmi les valets du château; ils sont rassemblés dans la cour, et causent entre eux avec chaleur. Au nombre de ceux qui pérorent le plus, on remarque le concierge qui semble haranguer les autres :

« Je vous dis que ça ne peut pas être quelque » chose, » s'écrie Cunette en gesticulant d'une manière dramatique. « Voilà plus de quinze ans que je » suis concierge de ce château, et il ne s'y est ja- » mais rien passé d'extraordinaire.

» — Je ne sais pas si c'est extraordinaire, » dit le jockey, « mais je vous dis que j'ai vu une lumière... » Vous savez que nous sommes revenus tard de la » ville avec monsieur; le temps que j'étrille le che- » val, que je range la voiture, puis que je soupe!... » Enfin, il était très-tard quand je me suis couché. » Comme il faisait beau temps et que je n'avais pas » trop envie de dormir, je me suis mis à la fenêtre, » et, en regardant au hasard, j'ai regardé c'te tour » en face, que vous appelez la tour du nord...

» — Où personne ne loge, » dit Cunette, » parce » que monseigneur a jugé qu'elle était en trop mau- » vais état et que ce n'était pas la peine de la faire » remettre à neuf, vu qu'il y a bien assez de loge- » ment au château.

» — Eh ben! si personne n'y loge, je vous dis, » moi, qu'hier au soir à onze heures,... c'est-à- » dire, il était ben près de minuit... j'ai vu une » lumière dans une des petites fenêtres du haut.

» — Ah Dieu! » dit Jeannette, « à minuit! c'est » l'heure des revenans, n'est-ce pas, mamzelle » Cheval?

» — Laissez donc? » dit la cuisinière, « est-ce que » je crois aux revenans, moi. Tout cela ce sont des » inventeries pour faire peur au monde... Ça serait » ben plutôt des voleurs, qui voudraient me déni- » cher mes poulets dans le cas où ça serait queuque » chose.

» — Comment! » dit François, en s'approchant des autres valets, « est-ce qu'il y aurait aussi des esprits » dans ce château?

» — Oh! non, monsieur François; il n'est pas » question d'esprit, » reprend le jockey, « c'est seu- » lement une lumière que j'ai vue c'te nuit, dans la » tour où personne ne loge.

» — C'est un effet de lune, qu'il aura pris pour » de la lumière, » dit Cunette; « moi, je suis con- » cierge et je réponds qu'il n'est entré personne de » suspect dans le château.

» — Pardi! » dit Jeannette, « si c'est un reve- » nant, est-ce que ça entre par les portes?...

» — Notez, » reprend le concierge, « que Benoît » dit que la lumière était là-haut,... à cette fenêtre;...

» c'est justement l'arsenal;... qu'est-ce qu'un vo-
» leur irait chercher dans l'arsenal, où il n'y a plus
» que de vieilles lames rouillées? — Mais, si ce
» n'est pas un voleur? »

Vincent, qui n'avait pas encore parlé, s'approche alors d'un air mystérieux, et dit : « Mes enfans, tout
» ça me rappelle queuque chose dont je ne me sou-
» venais plus,... et qui pourrait ben se lier avec ce
» que Benoît a vu. »

Tous les domestiques se pressent autour de Vincent, et le regardent avec curiosité, le jardinier reprend : « Il y a cinq ou six jours,... je ne sais plus
» au juste quand, c'était le soir, j'allais me cou-
» cher; je me rappelle que j'ai besoin pour le len-
» demain matin de ma grande pioche pour travailler
» de ce côté du jardin. Vous savez que je serre la plu-
» part de mes outils dans une petite cahute qui est
» au bout de la grande allée à gauche. — Oui,
» oui. — V'là donc que je me dis, allons chercher
» ma pioche; je sors de chez moi, puis j'entre dans
» le jardin; j'étais à peu près au milieu de la grande
» allée, quand j'entends marcher devant moi...

» — Ah Dieu! que ça me fait peur! » dit Jeannette en se serrant contre un des marmitons.

« — Moi, » reprend Vincent, « je pense que c'est
» un de ces messieurs du château, et je m'arrête
» poliment pour le laisser passer en ôtant mon cha-
» peau; pas du tout, on s'arrête aussi; et, au lieu
» de venir vers moi, on rebrousse chemin. Alors,
» ça me paraît louche, je crie : Qui est-ce qui est
» là?... Mais on ne me répond pas, on va plus vite,
» moi je veux suivre,... mais je me cogne le nez

» contre un tilleul ; et puis, bien le bonsoir, je n'en-
» tends plus personne.

» — Ah ! comme c'est étonnant ! — Bah ! c'était
» peut-être notre maître qui se promenait. —
» Lui ! oh ! il ne va jamais seul le soir dans les jar-
» dins. — Fallait demander le lendemain à ces mes-
» sieurs. — Ma fine, j'ai dormi par là-dessus et je
» n'y ai plus pensé.

» — Il faut demander ce que c'est à M. Férulus, »
disent les autres valets. « C'est un homme qui sait tout,
» un savant ; il nous dira si nous devons avoir peur. »

M. Férulus traversait justement la cour, tenant à la main de petits vers qu'il avait déjà faits pour la future de Robineau, et qu'il comptait présenter à celui-ci au déjeuner. Il s'approche pour savoir le motif du rassemblement qu'il aperçoit dans la cour. Alors on lui fait part de ce que Benoît et Vincent viennent de raconter.

M. Férulus a écouté avec beaucoup d'attention, et en secouant quelquefois la tête ; toutes les fois que le bibliothécaire a froncé les sourcils, Jeannette et le jockey ont dit : « Voyez-vous ! ça l'effraie aussi. »

Enfin, M. Férulus, après avoir long-temps réfléchi, dit à Benoît : « Es-tu bien certain que ce soit
» une lumière que tu aies vue dans la tour ?

» — Oh ! oui, monsieur ; d'abord ça allait et ça ve-
» nait ; pour que ç'eût été la lune, il aurait fallu que
» je voie... — Que je visse... — Que je... quoi ?..
» — Que je visse ;... fais donc attention au plus-
» que-parfait du subjonctif. — Ah ! monsieur, je
» ne vous dis pas j'ai vu un plus-que-parfait !...
» je vous dis une lumière.

» — Qu'on est malheureux d'avoir affaire à des » ignorans! » se dit Férulus. « Et vous, Vincent, » vous êtes donc bien certain qu'il y avait un homme » dans le jardin?

» — Certain;... c'est-à-dire, un homme ou une » femme, je ne peux pas affirmer le sexe... Mais » c'était quelqu'un pisque ça marchait et que ça » courait devant moi. — C'était peut-être un la- » pin. — Ah! laissez donc! un lapin qui aurait eu » des clous à ses souliers!...

» — Tout ceci me semble assez singulier, » dit Férulus.

« — Voyez-vous que c'est singulier? » s'écrie Jeannette, « et que nous devons avoir peur.

» — Je ne dis pas cela... Les choses qui nous pa- » raissent merveilleuses de loin sont souvent fort » naturelles, examinées de près..... Il y en a même » qui perdent beaucoup à être regardées de trop » près. Mais, avant de prononcer sur ceci, j'aurais » voulu m'assurer par moi-même de la vérité, car » *pluris est oculatus unus quam auriti decem!...*

» — Voyez-vous! » dit Cunette, « ça veut dire » que c'est des bêtises, et que vous avez rêvé tout » cela...

» — Non... cela ne veut pas dire cela du tout, » reprend Férulus. « Oh! mon cher Cunette, vous ne » traduisez pas littéralement. Je pense que, *primo,* » il y a quelque chose, ou il n'y a rien. Voilà mon » principe, et je pars de là, parce qu'il faut toujours » partir d'un principe.

» — Eh ben! moi, je dis que gnia rien, » dit mademoiselle Cheval, « et qu'ils auront eu peur de » leurs *ombrillages!...*

» — Dame ! » dit Jeannette, « monsieur qui est » un savant..... car il m'a déjà montré bien des » choses, à moi...

» — C'est bon, Jeannette ! ceci est *inter nos*, » dit Férulus en poussant le bras de la grosse fille; « ne sortez pas de la question.

» — Eh ben, monsieur, » reprend Jeannette, « dites-nous tout bonnement s'il y a des revenans » ou s'il n'y en a pas.

» — Oui, c'est ça, » disent les autres domestiques; « au moins nous saurons à quoi nous en tenir.

» — Mes enfans, » dit Férulus après s'être longuement mouché : « La question que vous me faites est » épineuse. *Hippocrate* dit oui, et *Galien* dit non !...

» — Mais nous ne demandons pas l'avis de *M. Po-* » *crate*, » dit mademoiselle Cheval, « pisque c'est le » vôtre que nous voulons.

» — Ma chère *coqua*... autrement dit cuisinière, » ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. Vous vou- » lez savoir s'il y a, ou s'il y a eu, ou si l'on doit » encore croire aux revenans : voilà le principe » posé... je pars de là. J'embarque ma réponse sur » le galion de mes lèvres, pour passer la mer ora- » geuse de vos attentions, et arriver enfin au port » fortuné de vos oreilles !

» — Ah ben, monsieur, si vous parlez encore une » autre langue, nous ne vous comprendrons jamais, » dit Jeannette.

« — C'est juste, Jeannette; je me laisse aller à » mon éloquence, et j'oublie que je dois descendre » à votre portée. M'y voici. Doit-on croire aux re- » venans ?... Saint Augustin prétend qu'il y a de la » témérité à nier la liaison intime des démons avec

» les femmes... mais Montaigne dit qu'il faut don-
» ner aux magiciens de l'ellébore et non de la ciguë.
» Moi, pour mon compte, je ne crois point aux
» choses surnaturelles... Je n'en ai jamais fait d'a-
» bord. Cependant, je ne suis point pyrrhonien.....
» Je ne suis point de ces gens qui doutent de tout!...
» Selon eux, Xercès n'est point entré dans la Grèce
» avec cinq millions d'hommes, et n'a pas fouetté la
» mer; une louve n'a pas été la nourrice de Rémus
» et de Romulus; Mutius Scœvola n'a point tenu
» fièrement son bras sur un brasier ardent; ils ne
» croient point au fantôme qui apparut deux fois au
» second Brutus; ni au *labarum* aperçu dans les
» airs par le grand Constantin..... Je sais bien que
» tout cela est fort extraordinaire..... mais du mo-
» ment que c'est dans l'histoire..... Oh! alors.....
» comme dit Virgile : *Felix qui potuit rerum cog-*
» *noscere causas!* Voilà, mes amis, mon opinion
» sur les revenans; je vous engage à vous régler
» là-dessus. Du reste, je ne vois pas qu'il soit encore
» nécessaire d'inquiéter monseigneur pour cela. »

En disant ces mots, M. Férulus s'éloigne pour aller offrir ses vers à Robineau; et les domestiques, qui n'ont rien compris à ses discours, se séparent en conservant chacun leur opinion.

Edouard ne tarde pas à quitter son appartement. Depuis long-temps il serait sorti du château, s'il n'avait pas cru devoir attendre Alfred pour se rendre avec lui près d'Isaure. Il espère lui prouver par là qu'il ne cherche pas à influencer les sentimens de la jeune fille, et que c'est son cœur seul qui la guide. Enfin, quoique heureux de la préférence qu'il a ob-

tenue, Edouard, qui ressent pour Alfred la plus tendre amitié, voudrait que son succès en amour ne lui fit pas perdre son ami.

Le temps s'écoule; Edouard, qui brûle d'impatience de revoir Isaure, s'étonne de la lenteur d'Alfred. Celui-ci paraît enfin; mais, en apercevant Edouard, son front se rembrunit, et une expression de mécontentement se peint dans ses traits.

« Je t'attendais, » dit Edouard en allant au devant d'Alfred auquel il veut prendre la main; mais celui-ci la retire aussitôt en répondant avec froideur : « Et pourquoi m'attendiez-vous?

» — Pour partir avec toi..... pour aller ensemble » voir... Isaure.

» — Ensemble! » dit Alfred d'un ton ironique; » il me semble que désormais ce n'est plus la peine... » et que chacun est le maître de faire ce qu'il vou- » dra... Partez, que rien ne vous retienne... j'irai » seul aussi dans la vallée.

» — Alfred, tu m'en veux encore! » dit Edouard d'un ton chagrin. « — Non; oh! j'aurais grand tort, » sans doute... vous êtes si franc dans votre con- » duite!..... Et quand épouserez-vous Isaure? » Edouard se tait, il paraît embarrassé.

« — Eh bien! vous ne répondez pas? » reprend Alfred avec ironie; « quand on est si amoureux, et » qu'on est certain d'être aimé, je ne vois pas pour- » quoi on différerait son bonheur... Vous êtes libres » tous deux; rien ne s'opposera à ce que vous for- » miez ces doux nœuds..... Avez-vous intention de » cacher cet hymen? d'en faire un mystère?... vous » qui méprisez tant les préjugés du monde!...

» — Non, monsieur, si j'épouse Isaure, je ne » m'en cacherai point; je ne craindrai pas de la » nommer hautement ma femme.

» — Si vous l'épousez!... Ah! il paraît qu'aujour- » d'hui vous n'y êtes pas aussi décidé qu'hier... » Vraiment, Edouard, vous me supposez donc bien » crédule ou bien sot, pour penser que j'ajouterai » foi à cette ruse, que vous n'avez employée que » pour m'éloigner entièrement de la petite?... Oui, » cette jeune fille est fort jolie, j'en conviens; mais » vous savez comme moi que l'on n'est pas tenu » d'épouser toutes les jolies femmes; et, lorsqu'il » ne s'agit que d'une simple villageoise à laquelle il » est si facile de tourner la tête... je ne croirai ja- » mais...

» — Tant pis pour vous, monsieur, si vous pen- » sez qu'on ne peut pas se fixer près de celle qui » réunit tout ce qui peut faire notre bonheur. Je » vous ai dit franchement quelles étaient mes inten- » tions... Je ne puis vous forcer à me croire;... » mais bientôt, j'espère, vous serez convaincu que » je ne vous ai point trompé. »

Edouard s'éloigne alors d'Alfred, et, montant à cheval, quitte seul le château

Alfred reste quelques momens pensif. Il ne sait à quel parti s'arrêter; il trouve Isaure charmante; son amour-propre est piqué, il lui en coûte d'abandonner si facilement l'espérance de triompher de la petite chevrière. Cependant, s'il était certain qu'Edouard voulût en effet en faire sa femme, il renoncerait sur le champ à ses projets sur la jeune fille.

Il se décide à se rendre aussi près d'Isaure. Il veut s'assurer par ses yeux de la préférence qu'elle

accorde à Edouard, et savoir si celui-ci ne lui en a point imposé. Il prend donc à son tour le seul cheval qui reste, et quitte le château un quart d'heure après Edouard. Cette fois il ne presse pas la marche de son coursier, il réfléchit aux moyens de savoir la vérité. Il voudrait, sans être vu, entendre son rival; et cependant la pensée d'épier, de surveiller quelqu'un, répugne trop à la franchise de son caractère pour qu'il s'y arrête un moment.

Alfred n'est plus qu'à une courte distance de la demeure d'Isaure, lorsque quelqu'un, sortant tout à coup de derrière un rocher, arrête son cheval par la bride, en disant : « Vous arriverez trop tard, on » vous a devancé. »

Alfred reconnait le vagabond qui, appuyé sur son bâton, fixe sur le jeune homme ses yeux étincelans.

« — Ah! c'est vous! » dit Alfred, « et que vou- » lez-vous dire?...

» — Que vous vous mettez trop tard en route. » Votre rival est plus matinal... et il met le temps » à profit... Hier vous n'êtes pas venu; mais il est » venu, lui!... et il s'en est retourné bien joyeux!... »

Un sourire moqueur accompagne ces paroles. Les traits de l'inconnu ont une expression de malice et de méchanceté plus forte que de coutume.

« — Comment savez-vous tout cela? » dit Alfred.

« — Comment je sais!... oh! parbleu, cela n'est » pas bien difficile... Les amans se croient toujours » seuls, et ils ne se gênent guère... j'ai eu tout le » temps de compter leurs baisers!...

» — Leurs baisers! » répète Alfred en frémissant de colère.

« — Eh! oui... cela vous étonne?... Oh! votre ami

» ne va pas mal... avec son petit air doucereux il » avance ses affaires... Ce qui m'étonne, c'est que » vous... qui paraissez avoir l'usage du monde, » vous ne soyez pas plus avancé que lui.

» — Mais puisque c'est Edouard que l'on pré- » fère?... » répond Alfred en étouffant un soupir.

« — Que l'on préfère!... laissez-moi donc tran- » quille! est-ce que ces petites filles ont une préfé- » rence?... elles aiment tout le monde, tous ceux » qui leur font la cour... Elles vous aurait aimé de » même si vous n'arriviez pas toujours le dernier... » Au reste, quand vous le voudrez encore, il ne » tiendra qu'à vous de triompher... Ne savez-vous » pas qu'avec du temps et de l'argent on vient à » bout de tout? »

« — D'honneur, » dit Alfred en regardant le va- gabond avec surprise, « vous avez des principes que » je n'aurais pas cru trouver dans un ancien sol- » dat...

» — Un soldat?... et qui vous a dit que j'avais été » soldat, » reprend l'étranger avec fierté.

« — C'est vous-même, l'autre matin, après m'avoir » parlé de mon père, dont le nom vous a si fort » frappé! »

L'inconnu fronce le sourcil, et garde quelques momens le silence; enfin il reprend : « Ce n'est pas » de cela qu'il s'agit maintenant... êtes-vous donc » d'avis de vous laisser souffler cette petite fille » par votre rival, lorsqu'il ne tiendrait qu'à vous de » la posséder?... J'avoue que cela me surprend de » la part du jeune baron de Marcey?...

» — Tout étourdi, tout entreprenant que je sois » ou que j'aie été, j'ai toujours respecté le bonheur

» de mes amis... J'ai pu chercher à l'emporter sur
» Edouard quand il ne s'agissait que d'un caprice,
» d'une bonne fortune!... mais puisque cette jeune
» fille lui a tourné la tête au point qu'il veut en faire
» sa femme...

» — En faire sa femme!... » s'écria l'étranger en poussant des éclats de rire ironiques. « Oh! pour le
» coup, ce serait trop fort.... Si vous aimez
» M. Edouard, vous lui rendrez un véritable ser-
» vice, en l'empêchant de faire une telle sottise.

» — Vous parlez avec bien de l'assurance... Qui
» vous fait donc penser si mal de cette jeune fille?

» — J'ai des yeux, j'ai de l'expérience!... et vous,
» qui connaissez les femmes, comment ne voyez-
» vous pas que celle-là est une petite matoise qui en
» sait long avec son air simple et doux? Qu'est-ce
» que c'est qu'une petite fille dont on ne connaît pas
» les parens, et à laquelle ceux qui l'adoptent lais-
» sent tous leurs biens? qui reçoit généreusement
» tous ceux qui lui demandent l'hospitalité? qui
» vit seule dans ces montagnes, et y parle aussi pure-
» ment qu'une femme élevée à la ville? Mais ce n'est
» pas tout : il y a encore des circonstances cachées,
» je les découvrirai... »

Alfred réfléchit à ce qu'il vient d'entendre; il ne peut s'empêcher de penser qu'en effet la conduite d'Isaure ne doive donner lieu à d'étranges soupçons.

L'homme qui est arrêté devant Alfred le considère attentivement pendant qu'il réfléchit; on voit qu'il cherche à lire dans ses yeux, à deviner ce qui se passe au fond de son âme. Après un assez long silence, il reprend enfin : « Voilà vraiment bien des
» hésitations... bien du temps et des soupirs de per-

» dus pour une petite fille qui ne tient à rien !... et
» qui ne demande pas mieux que d'être séduite!...
» Ce serait l'héritière d'un grand nom, ce serait
» une noble châtelaine, que l'on n'agirait pas avec
» plus de respect?... Sommes-nous donc revenus au
» temps des Renaud, des Amadis?.. Je serais tenté
» de le croire... on devrait donner tournoi pour cette
» jeune beauté !... rompre quelques lances pour
» prouver sa vertu, et briser quelques casques en
» faveur de son innocence !... Heureux temps où,
» pour être reconnue la plus belle et la plus sage,
» il suffisait à une demoiselle de se choisir le cham-
» pion le plus brave et le plus vigoureux. »

Alfred a écouté avec attention les dernières paroles de l'homme qui lui parle. Il l'examine à son tour avec plus de curiosité, et lui dit : « Mais qui donc
» êtes-vous?... vous, qui venez me donner des con-
» seils que je ne vous demande point... je m'aperçois
» que je me suis trompé sur votre compte... Non,
» vous n'êtes point un ancien soldat..., Edouard
» avait mieux deviné, je le vois, lorsqu'il m'a dit
» que vous aviez dû tenir un rang dans la société;..
» et en effet.... votre langage.... quoique vous affec-
» tiez souvent un ton commun et des manières gros-
» sières.... votre langage décèle de l'éducation, des
» connaissances... Quels événements vous ont donc
» réduit à la triste situation où je vous vois?

» — Que j'aie été riche, considéré, et que je ne le
» sois plus, que trouvez-vous donc là d'étonnant,
» jeune homme? cela se voit tous les jours!... N'est-
» on pas dans le monde sujet à mille revers de for-
» tune.... et n'est-ce pas surtout lorsqu'on est placé
» haut que l'on est le plus en danger de tomber?...

» Que ces revers soient la faute des autres ou la
» mienne.... c'est ce que je n'ai pas besoin de vous
» dire.... J'ai eu les passions vives, j'en conviens,
» et j'aimais à les satisfaire.... c'est assez l'histoire
» de tous les hommes.

» — Vous conviendrez, » dit Alfred en souriant,
» que la situation où vous voilà ne doit pas donner
» l'envie de vous imiter.

» — Eh! combien d'autres, qui ont fait pis que
» moi, sont encore sur le pinacle!... Après tout,
» que voyez-vous donc de si malheureux dans ma
» position? Je suis libre.... je suis mon maître; je
» puis faire ce que bon me semble depuis le matin
» jusqu'au soir.... J'ai un costume qui n'est pas élé-
» gant, mais il me couvre, et cela me suffit; je n'en-
» vie pas l'opulence des autres, parce que j'ai été
» saturé de jouissances : quand on s'est souvent
» enivré avec des vins exquis, on n'est pas fâché
» de boire de l'eau.

» — Mais j'ai cru remarquer dans vos discours que
» vous aviez assez mauvaise opinion des femmes :...
» elles vous ont donc bien maltraité pour que vous
» leur en vouliez tant?

» — Maltraité! pas du tout!... au contraire, j'étais
» leur favori, leur benjamin... c'est bien plutôt
» elles qui pourraient se plaindre de moi... Il y en
» une cependant que j'ai aimée.... plus véritable-
» ment que les autres.... celle-là, seule, aurait eu,
» je crois, le pouvoir de dompter mon caractère...
» de maîtriser mes passions... avec elle, enfin, je se-
» rais peut-être devenu sage, rangé; et maintenant
» je ne serais point errant dans ces montagnes!...

» — Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousée?

» — Pourquoi... » répond l'inconnu, et une sombre
« fureur brille dans ses yeux qu'il porte alors sur Al-
» fred; parce qu'un autre plus heureux me l'a en-
» levée.... et cet autre...

» — Eh bien.... cet autre?... — Je n'avais pu en-
» core trouver l'occasion de me venger de lui....
» mais j'espère avant peu la rencontrer, et vous de-
» vez bien penser que je ne la laisserai pas échap-
» per.

» — Je n'ai jamais connu les plaisirs de la ven-
» geance!.... — Ah! vous êtes jeune encore!....
» Cependant, vous connaissez l'amour.... et vous
» vous laissez enlever celle qui vous plaît... lorsqu'il
» ne tenait qu'à vous....

» — Lorsqu'il ne tenait qu'à moi!... D'honneur,
» vous en parlez bien à votre aise.... Isaure est plus
» sévère que vous ne le croyez.

» — Elle ne l'était pas hier avec votre ami.

» — Elle a près d'elle un gardien qu'il est bien
» difficile de corrompre...

» — Mais ne peut-on pas l'éloigner de ce fidèle
» gardien! — Comment! — Sans doute? ne peut-on
» point attirer cette petite loin de sa demeure; puis
» la conduire ailleurs... dans un endroit où l'on serait
» maître d'en faire ce que l'on voudrait, sauf à la
» ramener ensuite à sa maisonnette, si elle refusait
» absolument de vous céder? — Et qui donc se char-
» gerait d'une telle entreprise? — Qui? eh! parbleu!
» moi. — Vous? — Oui, moi, quand vous le vou-
» drez : dites un mot, et demain je vous proteste
» que votre rival ne trouvera plus la petite au
» logis. »

Alfred regarde quelques instans le vagabond, puis

il s'écrie : « Vous êtes un misérable!... éloignez-
» vous, ne me parlez plus!... je rougis d'avoir pu
» écouter de telles propositions!... »

L'étranger laisse éclater un rire moqueur en répondant : « Comment! un petit enlèvement d'une
» jeune fille qui ne demande pas mieux!... une
» simple espièglerie vous fait peur!... Oh! je vous
» croyais plus avancé que cela, monsieur le baron;
» mais, tout comme il vous plaira!... Laissez votre
» ami s'amuser à vos dépens, laissez la petite rire
» sous cape de vos respects!... Après tout, qu'est-ce
» que ça me fait à moi?... que m'importe?... Mais,
» avant peu, je gage que vous verrez que mes avis
» étaient bons... alors... si vous avez besoin de moi,
» vous me trouverez encore... car je ne garde pas
» rancune pour un mot. Au revoir. »

L'étranger tourne le dos à Alfred, et disparaît par un petit sentier entre les rochers; et le jeune de Marcey, après quelques instans de réflexion, au lieu de poursuivre sa route, tourne bride et revient au château.

CHAPITRE XXII.

LA FAMILLE DE LA PINCERIE AU CHATEAU.

Les discours et les propositions du vagabond ont produit sur l'esprit d'Alfred un effet différent de celui que cet homme semblait en espérer. Révolte des propositions odieuses de ce malheureux, Alfred réfléchit à l'injustice de sa conduite envers Edouard; il sent qu'il ne doit point lui faire un crime de l'avoir emporté sur lui; et si, en effet, Isaure l'aime, il se promet de ne point chercher à troubler le bonheur de son ami.

Plus content de lui après avoir pris cette résolution, en revoyant Edouard, Alfred, loin de lui témoigner la même froideur que le matin, lui parle comme avant leur rivalité. Edouard, surpris autant que charmé de ce changement survenu dans l'humeur d'Alfred, se sent bien plus heureux depuis qu'il espère avoir retrouvé son ami.

Le lendemain Alfred accompagne Edouard; tous deux se rendent ensemble dans les montagnes. Les jeunes gens ne parlent point d'Isaure, ils semblent craindre également de s'entretenir d'elle. Cependant on approche de la vallée, on va la voir; Edouard se sent oppressé, il éprouve de la peine pour Alfred; il

va pourtant revoir celle qu'il adore; mais, c'est lorsque nous sommes le plus heureux que nous voudrions que tous ceux que nous aimons pussent partager notre bonheur.

Depuis que la jeune fille a dit à Edouard qu'elle l'aimait, elle ne craint plus de lui laisser voir tout le plaisir que lui fait sa présence; c'est maintenant sur le seuil de sa demeure qu'elle attend son arrivée, parce que là elle est bien plus près de la route, et bien plus tôt dans les bras de son amant.

Les deux cavaliers ne tardent point à apercevoir Isaure; ils mettent pied à terre, et elle fait quelques pas au-devant d'eux. La présence d'Alfred, loin de contrarier Isaure, semble au contraire lui être agréable; elle le reçoit avec la même grâce, lui témoigne autant d'amitié; mais devant lui elle ne craint pas non plus de laisser paraître le sentiment plus tendre qui l'attache à Edouard. Aimant pour la première fois, aimant avec toute la candeur de son âge, elle ne croit pas devoir faire un mystère de son amour, surtout à l'ami de son amant.

Alfred répond assez bien aux prévenances, aux amitiés d'Isaure; il lui est facile de voir qu'Edouard lui a dit vrai, et que c'est lui qui possède le cœur de la jeune fille; mais il tâche de surmonter la peine qu'il en éprouve. Cependant les deux jeunes gens restent moins long-temps près d'Isaure; car Edouard n'y est pas aussi heureux en présence d'Alfred, devant lequel il ne veut point parler de son amour; et celui-ci, malgré tous ses efforts, ne peut parvenir à y retrouver sa gaîté habituelle.

« — Mon cher Edouard, » dit Alfred à son ami en revenant au château, « désormais, je te laisserai

» aller seul voir Isaure; c'est toi qu'elle aime... oui,
» je le vois... elle ne cherche pas à le cacher... mais
» vraiment elle est si jolie! si séduisante! même avec
» celui auquel elle ne cherche point à plaire, que,
» malgré toute l'amitié que je te porte, si je la voyais
» souvent, je ne répondrais pas... oui! je ferais quel-
» que sottise... et ensuite j'en serais desolé; il vaut
» donc beaucoup mieux que je cesse de voir cette
» jeune fille, ou que j'attende du moins que sa vue
» fasse moins d'impression sur mon cœur... On pré-
» tend que je suis léger, volage; puissé-je l'être au-
» tant qu'on le dit... et oublier bientôt!... Allons,
» c'est fini... elle t'aime, et désormais je ne veux
» plus y penser que comme à une sœur. »

Edouard presse tendrement la main d'Alfred et s'écrie : « Un ami comme toi!... une amante comme
» elle! avec cela ne devrait-on pas être le plus heu-
» reux des hommes? »

En disant cela, Edouard soupirait cependant, car il songeait au secret que lui cachait Isaure, et à ces obstacles inconnus qui s'opposaient à ce qu'il fût entièrement heureux. Mais Isaure n'aime que lui, elle le lui a répété cent fois; sa bouche ne peut connaitre le mensonge; ce mystère qu'elle lui cache ne tardera sans doute pas à s'éclaircir, elle-même lui en a donné l'espérance; il ne doit donc voir dans l'avenir que le bonheur le plus doux... C'est ainsi qu'Edouard se console; voir le bonheur dans l'avenir, c'est beaucoup, lors même que l'on ne devrait jamais l'atteindre.

En arrivant au château, les jeunes gens s'aperçoivent qu'il y règne un mouvement qui annonce quelque chose de nouveau, Robineau était déjà de

retour de la ville; ils le trouvent dans le salon, écoutant des vers que M. Férulus déclame.

« Félicitez-moi, messieurs, » crie-t-il aux deux amis du plus loin qu'il les aperçoit; « mes vœux ont » été agréés!... je l'emporte sur mes nombreux ri- » vaux; en un mot, M. le marquis de la Pincerie » m'a solennellement promis la main de sa fille, et » m'a autorisé à me regarder déjà comme membre » de son illustre famille.

» — Mon cher ami, » dit Alfred, « puisque tu veux » qu'on te félicite, nous allons te féliciter; et en effet, » maintenant que c'est décidé, c'est ce qu'il y a de » mieux à faire...

» — Comment! vous vous mariez, monsieur Jules? » dit Edouard, « et quelle est donc la personne que vous » épousez?... Il y avait tant de monde à votre fête » que je ne me rappelle pas...

» — C'est la sœur de la jolie femme à laquelle, par » parenthèse, vous donniez toujours le bras, monsieur » l'enfant des Muses.

» — Ah! je me rappelle maintenant... mademoi- » selle Cornélie?

» — C'est ca même. Oh! elle doit vous avoir sauté » aux yeux!... elle est tellement remarquable!... Je » vous avoue que j'en suis dans l'ivresse, dans le ra- » vissement.

» — Il y a bien de quoi, certainement? » dit Alfred. « Mais est-ce que tu veux donner déjà une seconde » fête dans le château? tous tes gens ont l'air si af- » faires...

» — C'est pour préparer les logemens pour ma » future famille, qui veut bien venir passer à mon » château le temps qui doit encore s'écouler jusqu'à

» mon mariage. Moi, j'aurais voulu me marier tout
» de suite; mais M. le marquis, qui tient essentielle-
» ment aux formes, aux bienséances, prétend que
» cela ne doit pas se faire si brusquement. D'ailleurs,
» il y a des papiers à avoir; puis des emplettes à
» faire... la corbeille que je ferai venir de Paris...
» enfin, pour que tout ce temps nous paraisse moins
» long, on vient le passer à mon château et y jouir
» des plaisirs de la campagne. C'est aujourd'hui
» même que j'attends toute la famille. J'espère,
» messieurs, que désormais on vous verra un peu
» plus ici, et que vous ne quitterez pas le château
» dès le matin pour ne revenir qu'au dîner.

» — Moi, je te promets de tenir compagnie à ces
» dames, » dit Alfred, « et d'être aussi galant, aussi
» aimable que je pourrai.

» — Je n'ose vous en promettre autant, » dit
Edouard; « je sens que je suis un hôte assez en-
» nuyeux, et puisqu'il vous arrive tant de monde,
» permettez-moi de vous quitter...

» — Nous quitter!... vous éloigner avant mon ma-
» riage, sans assister à ma noce!... Non, certaine-
» ment, je ne vous le permets pas! D'ailleurs, cela
» contrarierait ces dames; elles m'ont particulière-
» ment demandé si mes deux amis étaient toujours
» au château, et recommandé de ne point vous laisser
» partir. Allons, c'est arrangé, vous restez... Oh!
» nous allons nous amuser!... Nous chasserons...
» M. le marquis m'a dit qu'il aimait la chasse...
» Vous m'apprendrez à chasser, messieurs; car j'a-
» voue que je n'ai jamais essayé... mais ma future
» dit qu'un homme doit savoir tirer; par conséquent
» je veux devenir grand chasseur.

» — Monseigneur, » dit Férulus, « l'arrivée de ces » messieurs nous a interrompus; si vous le permet- » tez, je vais recommencer ma pièce de vers, faite » pour votre mariage; j'ai pris pour texte ce joli » vers de Properce :

« *Nec domina ulla meo ponet vestigia lecto.*

» Cela est à la fois galant et voluptueux. Je pars... » — Pardon, monsieur Férulus; mais nous partons » aussi; en nous lisant vos vers d'avance, vous nous » ôteriez tout le plaisir de la surprise. D'ailleurs, il » va venir du monde, des dames; il nous faut soi- » gner un peu plus notre toilette.

» — C'est vrai, » dit Robineau; « et moi qui reste » avec mon habit de voyage!... François, venez ha- » biller votre maître. »

Alfred et Edouard sortent d'un côté, Robineau d'un autre; Férulus se voyant seul, mais résolu à réciter ses vers à quelqu'un, court après Jeannette qu'il aperçoit dans la cour, et force la pauvre fille à écouter jusqu'au bout cent quarante alexandrins. Après quoi, lui prenant le menton, il lui dit : « Eh » bien! comment trouves-tu?... Ah Dieu! quel » *lapsus linguæ!* Comment trouvez-vous cela, Jean- » nette?

» — Monsieur, j'aime mieux la complainte d'*An- » gélique et Médor.* — Vous êtes une sotte, Jean- » nette; et vous n'êtes vraiment bonne qu'à bassiner » les lits. — Ah! à propos de ça, monsieur, faites » donc faire l'emplette d'une bassinoire; car, enfin, » v'là l'automne qui arrive, et s'il fallait bassiner » beaucoup de lits comme ça au château, ça devien-

» drait fatigant! — Taisez-vous! Je vous ai fait » donner l'emploi le plus agréable, acquittez-vous- » en avec grâce, et ne murmurez point. »

La famille de la Pincerie avait promis d'arriver au château pour le dîner. Enfin, sur les quatre heures, la voiture d'osier et de toile cirée entre dans la cour; on en voit descendre le papa, l'oncle et les deux dames; puis on en sort une multitude de cartons, de paquets, et le fusil de chasse de M. de la Pincerie, qui, par sa longueur, ressemble à une canardière. Robineau a voulu courir au devant de la société; mais, à la vue de sa future, son émotion a été si forte, qu'il se laisse aller sur un fauteuil, en disant : « Cette » femme-là m'ôte l'usage des jambes... Qu'est-ce » que ce sera donc quand je serai son époux!... »

Alfred et Edouard vont offrir la main aux dames; mais, à l'aspect d'Alfred, mademoiselle Cornélie, prenant son grand air de fierté, présente bien vite son bras à Edouard. De son côté la langoureuse Eudoxie, qui n'a pas été satisfaite de la conduite du jeune poète, paraît avoir l'intention de reporter vers Alfred les sentimens qu'elle témoignait à Edouard.

M. le marquis ne s'occupe que de son fusil. L'oncle Mignon a l'ordre de veiller au transport des cartons, pour que les parures de ses nièces ne soient pas trop secouées. Robineau, qui est parvenu à retrouver ses jambes, vient recevoir la compagnie, et la conduit au salon du rez-de-chaussée, en disant à mademoiselle de la Pincerie : « Venez embellir ce » séjour, dont vous serez bientôt dame et mai- » tresse. »

Mais les dames ne veulent point s'arrêter au salon avant d'avoir été dans l'appartement qui leur est destiné, refaire leur toilette qu'elles trouvent dérangée par le voyage. Alors M. Férulus, qui a pris un air mielleux avec chaque personnage de la famille, s'avance en disant : « Je vais avoir l'honneur « de conduire ces dames.

» — Vous! monsieur? » dit Eudoxie; « cela est » fort galant, sans doute; mais un domestique con- » viendrait mieux maintenant, car nous pouvons » avoir mille choses à demander pour notre toilette, » et vous concevez qu'il serait incohérent de s'adres- » ser à vous.

» — Ceci est de la plus parfaite logique, » répond Férulus en s'inclinant. Alors Robineau appelle François, et lui dit : « Ayez l'honneur de conduire ces » dames à leur appartement.

» — Comment! vous nous donnez un homme pour » femme de chambre! » s'écrie Cornélie en haussant les épaules. « Mais cela n'a pas le sens commun. » Comment! est-ce que vous voulez que ce garçon » nous lace, nous coiffe, nous habille?

» — Ah! mille pardons! je suis absurde... Fran- » çois, allez chercher mamzelle Cheval...

» — Qu'est-ce que c'est que ça? mademoiselle » Cheval! » dit la veuve d'un air effrayé. « Ah! » mon Dieu! je n'oserai jamais confier ma tête à » cette fille-là...

» — Oh! vous en serez contente; c'est ma cuisi- » nière, mais c'est une fille qui a tous les talens; » elle vous lacera vigoureusement...

»—Ah! fi donc! » dit Cornélie; « c'est une hor- » reur!... nous donner une cuisinière pour femme

» de chambre!... nos cheveux sentiraient le bouil-
» lon!... Je vous déclare, monsieur, que je ne veux
» pas que votre cuisinière m'approche.

» — Eh! monseigneur, » dit Férulus, « vous avez
» ce qu'il faut à ces dames.... Jeannette..... qui est
» entrée au château pour tout faire, et qui a tou-
» jours les cheveux bouclés comme un nègre...

» — C'est vrai! je suis si troublé, si heureux, que
» je n'y pensais pas... Faites venir Jeannette.

» — Au moins, » dit madame de Hautmont, « celle-
» là a un nom humain. »

Jeannette arrive; et, comme François lui a dit qu'on allait lui donner de l'occupation, elle apporte sa chaufferette sous son bras.

« Jeannette, » dit Robineau, » vous serez aux or-
» dres de ces dames...

» — Que tient-elle donc là? » dit Eudoxie; « c'est
» une chaufferette, je crois..... Nous prenez-vous
» pour de vieilles douairières, ma petite, que vous
» nous apportez déjà ce meuble de bonnes femmes?

» — Ah! c'est pas ça, madame, » répond Jeannette en faisant la révérence; « mais c'est que.....
» comme mon emploi..... comme je suis pour re-
» chauffer...»

M. Férulus, qui est à côté de Jeannette, la tire et la pince pour qu'elle se taise. Heureusement Cornélie l'interrompt en lui disant : « Allons, c'est bon!...
» marchez devant nous..... Mon oncle Mignon, les
» cartons sont-ils portés?...

» — Ils le sont, » répond Mignon en montrant ses énormes dents, « et j'ai mis des épingles sur les pe-
» lotes. »

Les dames se rendent à leur appartement. M. le

marquis, qui a déjà craché dans tous les coins du salon, veut aussi aller visiter le sien; et l'oncle Mignon, qui est chargé des détails, va voir si l'on a bien remisé le carrosse et donné à manger au cheval.

« Comme la présence des dames donne tout de » suite du mouvement, de la vie à une habitation! » dit Robineau. « L'arrivée de la famille de la Pince- » rie va joliment ranimer ce séjour, messieurs!... » Ah! à propos, M. le marquis aime beaucoup le » wisk; il tient à le faire tous les soirs... qui est-ce » qui fera sa partie?

» — Ce ne sera pas moi, » dit Edouard, « car je » ne le sais point. — Moi, je le sais; mais, comme » il m'ennuie, je ne le jouerai pas, » dit Alfred.

» — Moi, monseigneur, je me flatte de le jouer » correctement, » dit Férulus. « — Fort bien, mon- » sieur Férulus! vous, l'oncle Mignon..... et moi, » s'il le faut, quoique je ne le sache pas trop... c'est » égal... on me conseillera; d'ailleurs, mademoi- » selle Cornélie m'a dit qu'elle tenait beaucoup à ce » que je fisse la partie de son père. Quel dommage » que nous n'ayons pas seulement un clavecin ici!... » ma future en touche, et sa sœur chante comme » Orphée.... Quoi! pas un pauvre petit instrument » ici pour accompagner les chanteuses!...

» — Tu pourrais faire venir M. Cheval avec son » tambour.—Alfred, pas de mauvaises plaisanteries.

» — Monseigneur, je joue assez joliment du fifre, » dit Férulus; « et si cela pouvait être agréable à ces » dames...

» — Nous verrons, je le proposerai. Mais elles ne » reviennent pas!... Le dîner est-il prêt?

» — Tout prêt, monseigneur; ma seule crainte » est qu'il ne refroidisse.

» — Ah! tu n'y es pas, mon cher, » dit Alfred; « je gage que ces dames ne redescendent pas avant » une heure d'ici..... Tu ne sais pas ce que c'est » que deux toilettes à faire..... surtout lorsqu'on » n'a qu'une femme de chambre!... Mais, tiens, » voici toujours l'oncle; je ne lui ai pas encore en- » tendu dire autre chose que : Oui, mes nièces. Je » suis curieux de savoir s'il sait une autre phrase. »

L'oncle, après avoir vu manger le noble coursier de son frère, venait se joindre à la société. Il entre en saluant, en souriant et en sautillant; puis, il regarde tout le monde sans souffler un mot.

Mais Alfred va à lui en disant : « On assure que » M. le marquis aime beaucoup la chasse..... vous » l'aimez sans doute aussi, monsieur?

» — Oui... oh! oui... je vais à la chasse, » répond Mignon en se grattant le nez. « — Vous êtes bon » tireur? — Tireur?..... non..... oh! je ne tire ja- » mais... — Et qu'allez-vous donc faire à la chasse, » alors?... — Mais je porte les ombrelles de ces » dames... — Comment! est-ce que ces dames chas- » sent aussi? — Oui, oui!... oh! Cornélie abat sou- » vent des lièvres!... — Et sa sœur? — Eudoxie ne » tire pas, mais elle suit la chasse; le mouvement » du cheval est très-bon pour ses nerfs... Ah! par- » don... je crois que mes nièces m'appellent... j'au- » rai peut-être oublié un carton!... »

Mignon sort vivement du salon, et Robineau dit à ses amis : « Vous conviendrez, messieurs, qu'il est » difficile de voir un oncle plus aux petits soins!... » Aussi Cornélie m'a-t-elle dit de le prendre pour

» modèle. — Sois tranquille, Robineau, je te ré-
» ponds qu'on te dressera aussi bien que lui. »

Après une grande heure, pendant laquelle M. Férulus n'a fait qu'aller de la salle à manger à la cuisine, les dames reparaissent enfin, conduites par Mignon et suivies du marquis. La toilette des deux sœurs n'offre rien d'extraordinaire; Edouard s'étonne qu'elles aient pu être si long-temps pour avoir fait si peu de changement dans leur costume; mais Eudoxie commence par dire : « Ne nous regardez
» pas, messieurs; nous devons être horribles!...
» épouvantables!... cette grosse fille ne sait nulle-
» ment coiffer; et puis nous avons craint de vous
» faire attendre... Nous nous sommes hâtées, et nous
» vous avons sacrifié toute coquetterie!

» — Combien donc leur toilette dure-t-elle quand
» elles y mettent le temps! » dit tout bas Alfred, tandis que Férulus s'écrie : « Je crois voir Vénus et
» Psyché! »

On va se mettre à table. Cette fois, c'est Alfred qui est près d'Eudoxie, mais Edouard n'en est nullement jaloux; il est à côté de la fière Cornélie, qui daigne quelquefois s'adoucir avec lui.

« Mon château n'est pas encore ce qu'il sera dans
» quelque temps, » dit Robineau en regardant amoureusement sa future; « je tâcherai cependant de vous
» en rendre le séjour agréable; mes amis... me se-
» conderont de tout leur pouvoir. Grâce à votre
» présence, mesdames, je pense qu'on les verra plus
» souvent ici... car, Dieu merci, depuis que nous y
» sommes arrivés, ils n'y ont pas fait grand séjour;
» dès le matin, ces messieurs partaient et ne reve-
» naient qu'à l'heure du dîner.

» — Ces messieurs aiment la promenade? » dit Eudoxie.

« — L'exercice est très-salutaire, » dit le marquis; » c'est dommage qu'on y use ses bottes et ses culottes..... Je cherche depuis long-temps quelque » chose d'économique pour remplacer cela.

» — Pour remplacer les culottes, monsieur le » marquis? — Non, les bottes seulement. Je crois » que j'ai retrouvé l'ancienne chaussure des Phocéens; cela serait bien avantageux pour ceux qui » ont une belle jambe!...

» — Ce n'est pas seulement pour le plaisir de la » promenade que ces messieurs couraient les champs » tous les matins, » reprend Robineau en se donnant un air malin.

« — Ils chassaient? » dit le marquis. — « Non... » non..... c'est-à-dire, ils chassaient bien, si vous » voulez... mais c'était un gibier... qui... que...

» — Expliquez-vous donc, monsieur! » dit Cornélie; « on ne vous comprend pas.

» — Il me semble, monsieur de la Roche-Noire, » dit Edouard, « que ces dames se soucient fort peu » de savoir où nous allions.

» — Ah! ah! mesdames, voyez-vous... le poète » rougit déjà! » s'écrie Robineau en riant. « C'est » qu'il est bon que vous sachiez que nous avons une » sorcière dans les environs.

» — Une sorcière! » dit Eudoxie avec effroi, tandis que Mignon laisse un moment reposer sa fourchette et regarde Robineau.

» — Une sorcière! » dit Cornélie d'un air de pitié; « ah! je ne crois pas aux sorcières, moi!...

» — Vous entendez bien, mesdames, que c'est une

» façon de parler..... — C'est égal, » dit Eudoxie; « si elle tire les cartes, j'irai la consulter; où demeure-t-elle?

» — A deux lieues d'ici environ, dans une jolie » petite vallée entourée de montagnes, près du village de Chadrat. — Elle doit avoir un hibou, une » chouette et un chat noir, » dit Mignon.

« — Je ne lui ai rien vu de tout cela, » répond Alfred en souriant; « mais, en revanche, elle a les » plus beaux yeux du monde, des dents blanches » comme la neige, et une voix extrêmement douce.

» — Ah! mon Dieu! quel portrait! » s'écrie Cornélie d'un air de dépit; « il paraît que monsieur l'a » beaucoup regardée...

» — C'est donc une jeune fille? » dit Eudoxie.

» — Oui, mesdames, » reprend Robineau; « c'est » une jeune fille assez bien..... quoique je ne lui » trouve rien d'extraordinaire..... une villageoise, » une chevrière, enfin, qui, à ce que disent les bergers des alentours, jette des sorts sur les bêtes.... » et je crois qu'elle en a jeté un sur ces messieurs...

» — Ah! c'est une jeune fille, » reprend Eudoxie en regardant Alfred; « et c'est près d'elle que ces » messieurs dirigeaient leurs pas..... je commence à » comprendre.

» — Moi, je ne comprends pas du tout le plaisir » que l'on peut trouver à parler avec des gardeuses » de chèvres, » dit Cornélie d'un air de dédain.

« — Si vous aviez entendu parler celle-là, mademoiselle, » dit Edonard, « vous nous trouveriez » fort excusables. Ce n'est point une paysanne comme » toutes celles que l'on rencontre dans les monta-

» gnes, c'est une jeune fille dont les manières sont
» polies, gracieuses, dont l'esprit est fin et dé-
» licat, la voix douce et touchante, et qui s'exprime
» aussi bien qu'une personne qui a reçu de l'éduca-
» tion.

» — Ah, monsieur! comme vous vous échauf-
» fez!... » dit Cornélie d'un air moqueur. « Vous
» êtes, je le vois, le chevalier de cette fille extraordi-
» naire!...

» — Mademoiselle, je lui rends justice, voilà
» tout.

» — Ah! permettez, monsieur, » dit Eudoxie;
» si cette..... chevrière était telle que vous le dites,
» ce serait donc en effet une sorcière; car enfin, qui
» lui aurait appris à parler, à s'exprimer autrement
» que les autres filles des champs?... à moins qu'elle
» n'ait pas toujours habité les montagnes, que ce ne
» soit une Ariane abandonnée.

» — La conséquence est extrêmement judicieuse! »
dit Férulus; « elle ne peut pas avoir appris sans
» maître... et, hormis mon pensionnat, où elle n'a
» pas été, je ne vois pas trop de maître ès-arts dans
» les environs.

» — J'avoue, mesdames, » dit Alfred, « qu'il y a
» bien en effet quelque chose d'inexplicable dans ce
» qui concerne cette jeune fille; mais je crois que
» cela ajoute encore aux charmes de sa personne.

» — Les charmes d'une gardeuse de vaches!... cela
» doit être séduisant! » dit Cornélie en souriant avec
ironie.

« — Mademoiselle, » dit Edouard, « un peu de mi-
» séricorde pour quelqu'un que vous ne connaissez
» pas!...

» — Oh ! messieurs, je vois qu'on serait très-mal » venu d'en dire du mal devant vous !... Je vous » laisse votre bergère !... Mais j'avoue que je ne me » serais jamais douté que deux jeunes gens d'aussi » bon ton pussent se plaire avec une nature si rus- » tique !...

» — Moi, je dis qu'il faut la voir pour bien la » juger, » dit le marquis ; « j'irai chasser de ce » côté-là.

» — Monsieur le marquis dit vrai, » répond Férulus ; « il ne faut pas parler sans connaître. Tout » le monde parle de la belle *Hélène*, mais peu de » gens savent qu'elle eut cinq maris, *Thésée*, *Méné-* » *las*, *Pâris*, *Déiphobe*, *Achille* ; qu'elle fut pendue » dans l'île de Rhodes par les servantes de *Polixo* ; » et que, dans la guerre dont elle fut cause, il mou- » rut huit cent quatre-vingt-six mille hommes du » côté des Grecs, et six cent soixante-seize mille du » côté des Troyens.

» — Ah mon Dieu !... le voilà entré dans l'his- » toire, » dit Eudoxie à Alfred.

» — Monsieur, » dit Cornélie à Férulus, « les » noms grecs et romains me font mal aux oreilles ; » parlez-nous de choses plus modernes. »

M. Férulus s'incline et avale un verre de beaune pour faire passer cette petite contrariété ; pendant ce temps, Robineau, pour prouver sa flamme à sa future, appuyait tendrement son pied sur le sien ; mais mademoiselle Cornélie pousse un cri en disant : « Eh » bien ! qui est-ce qui me marche sur le pied comme » cela !... est-ce que c'est vous, monsieur ? »

Robineau devient écarlate et balbutie : « Oui, » j'avoue.. que j'ai voulu vous faire entendre !.. vous..

» — Monsieur, je n'aime pas qu'on me marche
» sur les pieds! Vous m'avez fait un mal horrible!...
» Je vous prie de ne pas recommencer. »

Robineau, confus, baisse les yeux, et ne sait s'il doit se mettre aux genoux de Cornélie; enfin, pour se tirer d'embarras, il remet la conversation sur Isaure.

« — Mesdames, pour en revenir à la jeune fille
» des montagnes, ce qu'il y a encore de plus sur-
» prenant, c'est qu'elle habite seule près d'un en-
» droit qui est la terreur de tous les habitans du
» village voisin. Cet endroit est une maison appelée
» la Maison Blanche.

» — Et que se passe-t-il donc dans cette Maison
» Blanche? » demanda Eudoxie.

« — Ce qu'il s'y passe! » répond Robineau, « oh!
» d'abord!... on n'en sait rien; mais il paraît évi-
» dent qu'il s'y passe quelque chose. Elle est inha-
» bitée, et on y apercoit des lumières... on y entend
» du bruit, et on n'y voit personne!... C'est très-
» drôle, n'est-ce pas?

» — C'est effrayant, » dit Mignon. « — Cela n'a
» pas le sens commun, » dit Cornélie.

« — Enfin, mesdames, la susdite bergère est la
» seule qui n'ait pas peur de la Maison Blanche, et
» elle loge tout à côté... C'est étonnant pour une
» jeune fille!... hein?

» — Belle malice! » dit Eudoxie, « c'est que c'est
» son amant qui loge dedans; et elle sait bien que
» ce n'est pas le diable.

» — Son amant! » s'écrie Edouard, qui, frappé de l'idée de la veuve, est devenu tout à coup pâle et tremblant.

« — Ah, mon Dieu! monsieur, que vous m'avez » fait peur, » dit Cornélie; « j'ai cru qu'il vous » prenait une attaque de nerfs!

» — Pardon, mademoiselle! mais je ne sais... il » m'est monté une chaleur. — On ne s'en douterait » pas; vous êtes tout pâle!....

» — Allons, mon cher Edouard, » dit Alfred qui s'est aperçu du trouble de son ami, « laissons là la » Maison Blanche, qui ne mérite pas de nous occu- » per, et buvons ce champagne à la santé de ces » dames. »

Les yeux d'Alfred cherchaient à calmer, à rassurer Edouard; celui-ci se remet, il sent qu'il a tort de s'affecter pour un mot dit au hasard par quelqu'un qui n'a jamais vu Isaure. Cependant ce mot cruel l'a blessé au cœur.

Pour faire cesser une conversation qui lui est pénible, et se venger un peu de Robineau, Edouard lui dit : « Mais vous, monsieur de la Roche-Noire, » qui savez si bien ce qu'il y a d'extraordinaire ou » de curieux dans les environs, savez-vous tout ce » que renferme votre château?

» — Mon château?... mais maintenant il renferme » une famille illustre et des femmes adorables?

» — C'est très-bien, mais ce n'est pas tout; vous » ignorez, je le vois, qu'il y a dans ce vieux castel » un fantôme, un revenant!

» — Un revenant chez moi! » s'écrie Robineau, qui à son tour change de couleur.

« — Un revenant! » disent tous les membres de la famille de la Pincerie; et l'oncle Mignon, dans son épouvante, laisse tomber sur ses genoux la tasse de café qu'il allait prendre.

« — Ma foi, je n'en savais rien non plus, » dit Alfred.

« — Allons, c'est une plaisanterie, une espièglerie » de monsieur Edouard, » reprend Robineau en tâchant de sourire.

« — Non, vraiment, du moins à en croire vos » gens; car pour moi, j'avoue que je n'ai rien vu; » mais votre jockey assure que la tour du Nord est » visitée la nuit par un fantôme; et votre jardinier » Vincent prétend avoir rencontré le soir, dans les » jardins, un personnage mystérieux qui a fui à son » approche. Voilà du moins ce que m'a dit François, » votre valet de chambre, en me demandant si c'é- » tait moi qui avais été la nuit dans la tour et dans » les jardins. »

Robineau, qui voit qu'Edouard parle sérieusement, ne peut cacher l'émotion que lui cause cette nouvelle. « — Comment! mes gens ont vu tout cela, et ils ne » m'en ont rien dit! » s'écrie-t-il. « Et vous, qui » savez tant de choses, monsieur Férulus, comment » se fait-il que vous ne sachiez pas cela?

« — Monseigneur, » dit Férulus « j'avais eu vent » de ces bruits vagues; mais il m'a semblé qu'avant » d'avoir la certitude qu'il y avait quelque chose » d'extraordinaire, il était inutile de vous parler de » cela.

» — Pourquoi donc inutile? est-ce que je ne suis » pas le maître de ce château?... est-ce que je ne » dois pas être instruit le premier de tout ce qui » s'y passe?

» — *Rectè dicis*, monseigneur; mais il n'est pas en- » tré de voleur dans ce castel, puisqu'on n'y a rien

» dérobé. Alors, ce serait donc un esprit que l'on
» aurait aperçu... mais y a-t-il des esprits? Voilà la
» question : les Egyptiens, les Gaulois, les Vanda-
» les et les Ostrogoths affirment...

» — Monsieur Férulus, il n'est pas question d'Os-
» trogoths! Je veux qu'on m'explique ce qui a paru
» extraordinaire à mes gens. François, faites venir
» mon jockey et mon jardinier... faites venir aussi
» le concierge... faites venir toute la maison, ça
» vaudra mieux. »

François va chercher ses camarades, et Cornélie dit à Robineau : « D'honneur, monsieur; vous met-
» tez à cela un intérêt, une vivacité... Je pense bien
» que vous ne croyez pas aux revenans... Ah! Dieu!...
» un homme poltron, cela fait pitié!...

» — Certainement, mademoiselle, ma bravoure est
» connue... mes amis pourront vous dire que nous
» avons passé la nuit dans les montagnes, dans une
» mauvaise hutte dont la porte ne fermait pas...

» — Oui, mademoiselle, » reprend Alfred « et,
» cette nuit-là, la Roche-Noire a fait des choses...
» que je n'aurais pas faites, moi.

» — Certainement, « dit Robineau en se pinçant les lèvres. « Quant aux fantômes, je n'y crois pas le
» moins du monde!... Mais je veux savoir pourquoi
» mes valets se permettent de répandre des bruits
» qui n'ont pas le sens commun.

» — Oh! oui, monsieur, » dit Eudoxie; » il faut
» savoir ce que c'est, car j'ai peur de tout, moi; et
» ce serait une perfidie de nous faire venir dans un
» château habité par des esprits.

» — Ça serait même malhonnête, » dit tout bas

l'oncle Mignon en suivant la société qui vient de quitter la table pour se rendre au salon, où bientôt tous les domestiques arrivent en bloc suivant l'ordre de leur maître.

« Quel est celui d'entre vous qui a vu quelque chose, » ou quelqu'un la nuit dans la tour du Nord? » dit Robineau en se penchant avec grâce dans un grand fauteuil, tandis que les dames et les deux jeunes gens causent un peu plus loin sur un immense canapé.

Les valets se regardent quelque temps sans répondre; enfin Benoît s'avance en disant : « Je crois que » c'est moi, monseigneur.

» — Voyez-vous ! il n'en est déjà plus certain, » dit Férulus, « *Oculos habent et non videbunt!...*

» — Monsieur Férulus, » dit Robineau avec impatience, « pourquoi parlez-vous latin à mes gens? Vous » savez bien qu'ils ne l'entendent pas !... parbleu, si » je voulais, je leur parlerais latin, aussi, moi; et » même latin de cuisine, ce qui serait beaucoup plus » à leur portée.

»—Monseigneur, je citais un passage de l'Ecriture. » — Vous êtes un homme terrible avec vos passa- » ges !... D'ailleurs, quand on est avec des dames, » on ne doit jamais se servir d'une langue morte. »

Férulus s'incline, et va s'asseoir dans un coin du salon, d'où il lorgne Jeannette. Robineau reprend son interrogatoire.

« — Dites-moi, Benoît, ce qui vous a fait peur?

» — Peur ! oh ! j'ai pas eu peur, monseigneur !... » j'ai seulement été étonné, v'là tout !

» — Il ment comme un tireur de dents ! » s'écrie mamzelle Cheval; « il avait si ben eu peur, que le

» lendemain, en nous disant ça, il était encore pâle » comme un navet.

» — Oui, » dit Cunette, qui se tient derrière ses camarades, parce qu'il a dîné et qu'il ne se sent pas très-ferme sur ses jambes, ce dont il a grand'peur que son maître ne s'aperçoive, mais ce qui ne l'empêche pas de vouloir toujours parler. « Oui !... il a eu » peur !... Ça veut être jaquet et ça n'a pas de » nerfs dans les os !

» — Taisez-vous, vous autres, et laissez parlez » Benoît. Qu'avez-vous donc vu la nuit?

» — Monseigneur, » dit Benoît, « j'étais à ma fe- » nêtre parce que je ne dormais pas...

» — D'abord tu devais dormir, » dit Cunette... Robineau fait un geste menaçant, le concierge se tait.

« — J'ai regardé, par hasard, la vieille tour,... où » on ne loge pas, et j'ai vu une lumière dans les » fenêtres tout en haut...

» — D'abord, tout en haut, il n'y a pas de fenêtres, » pisque c'est la plate-forme, » dit Cunette à demi-voix.

« — Et cette lumière, qu'est-ce qu'elle a fait? » demande Robineau avec un vif intérêt.

« — Ce qu'elle a fait !... elle a été et venu... Puis, » je ne l'ai plus vue, monseigneur.

« — Mes gens, quel est celui ou celle d'entre vous » qui a été la nuit dans la vieille tour avec une » chandelle?

» — Ce n'est pas moi, » disent tous les domestiques.

« — Alors cela devient singulier, » dit Robineau. « Et vous, Vincent, qui avez-vous rencontré dans » les jardins? »

Le jardinier s'avance avec l'air de mauvaise humeur qui lui est habituel, et une livrée qui n'est plus reconnaissable tant elle est tachée et couverte de terre, et s'écrie : « — Qui j'ai rencontré?... Pardi ! si je sa-
» vais qui, ça irait tout seul ;... mais justement c'est
» que je ne sais pas qui.

» — Vous deviez appeler du monde et arrêter la
» personne qui osait, sans ma permission, se prome-
» ner le soir dans mes jardins.

» — Ah !... je devais !... je ne peux pas tout faire,
» moi ! D'ailleurs je ne pouvais pas courir... je suis
» trop gêné dans mes habits pour ça !...

» — Comment ! monsieur Vincent, c'est votre li-
» vrée que vous avez déjà gâtée ainsi?— Mon maître,
» il ne fallait pas me donner une couleur si salissante
» pour planter, arroser et bêcher la terre....
» voilà !

» — Mes gens, » reprend Robineau en s'adressant à ses domestiques, « puisque vous ne savez pas au
» juste ce qui vous a fait peur, je veux bien pour
» aujourd'hui que cela se passe ainsi ; mais la pre-
» mière fois que vous entendrez quelque bruit, ou
» que vous verrez quelque chose de suspect dans le
» château, je vous ordonne de savoir sur-le-champ
» ce que c'est... et cela, sous peine d'être mis à la
» porte, parce que je ne veux pas qu'on ait peur
» chez moi. Allez. »

Tous les domestiques s'éloignent; et Robineau s'avance vers les dames en disant : « — Je crois que
» je leur ai parlé ferme.

» — Je crois, monsieur, que vous avez fait beau-
» coup de bruit pour rien.... » dit Cornélie.

« — Moi, je ne suis pas si courageuse que ma

» sœur, » dit madame de Hautmont, « je suis sûre
» que, malgré moi, je rêverai cette nuit de lutins,
» de farfadets... Et puis ce château a un aspect si
» gothique! De grâce, monsieur de la Roche-Noire,
» ne nous logez pas trop loin de ces messieurs....
» car la nuit.... si j'entendais quelque chose.... si
» j'avais peur.... qui est-ce qui viendrait à mon
» secours?

» — Rassurez-vous, madame, » dit Alfred; « mon
» appartement donne aussi sur la grande galerie....
» ma porte est presque en face de la vôtre; au plus
» léger bruit j'irai vous offrir mes services.

» — Ah! tant mieux, monsieur! je me mets sous
» votre sauve-garde.... sous votre protection! »

Cornélie regarde en dessous sa sœur et Alfred, en disant à demi voix : « Comme c'est commode d'avoir
» peur!... »

Pour distraire agréablement la société, M. Férulus s'avance avec sa pièce de vers, et propose d'en faire la lecture. Mais le dîner s'est prolongé tard. La famille de la Pincerie est fatiguée. Déjà M. le marquis commençait à ronfler dans son fauteuil; on juge plus convenable de l'envoyer ronfler dans son lit. Tout le monde se retire, chacun armé d'un flambeau, dont la lumière ne brille que comme un point dans les vastes corridors du château; puis tour à tour chaque lumière disparaît; et, de même que sur le papier que le feu vient de consumer, tous ces rayons lumineux s'éteignent pour ne plus laisser qu'une entière obscurité.

CHAPITRE XXIII.

INQUIÉTUDE ; JALOUSIE.

Depuis quinze jours la famille de la Pincerie est établie au château de la Roche-Noire, où Robineau fait son possible pour procurer différens agrémens à la société; le temps s'y passe, cependant, d'une manière assez uniforme. Les dames, qui se lèvent aussi tard à la campagne qu'à la ville, ne descendent qu'à l'heure du déjeuner; ensuite elles remontent pour s'occuper de leur toilette, et cela dure jusqu'à midi. On se retrouve alors au salon; on y cause, ou l'on se promène dans les jardins. Plusieurs fois Robineau a proposé une promenade dans les montagnes; mais, si le temps est beau, Eudoxie craint la chaleur; elle craint la pluie, si le temps est couvert, et elle craint l'humidité quand le temps est sombre. Est-elle cependant résolue à braver les élémens, c'est Cornélie qui ne veut plus sortir, parce que, se doutant qu'Alfred sera le cavalier de sa sœur, elle ne se soucie pas de donner constamment le bras à son futur, avec lequel elle semble penser qu'elle aura assez le temps de se trouver en tête-à-tête.

Quant à Edouard, la présence de la famille de la Pincerie ne l'empêche pas de continuer d'aller cha-

que matin voir Isaure; il revient seulement un peu plus tôt au château; mais on ne le voit jamais au déjeuner, ce qui est un sujet de plaisanterie continuelle pour Robineau; tandis que les dames, fort scandalisées que l'on puisse préférer la promenade ou une chevrière à leur société, traitent Edouard avec beaucoup de froideur, et lui lancent dans la journée des épigrammes que le jeune homme écoute avec une indifférence et une politesse qui augmentent encore le dépit des filles de M. le marquis.

M. de la Pincerie, qui avait annoncé de si belles dispositions pour la chasse, et qui passe tous les matins une heure à examiner son fusil, ne s'est pas encore trouvé assez dispos et vigoureux pour se mettre en campagne; et quoique Robineau ait fait l'emplette d'un fort beau fusil, il ne paraît pas empressé de s'en servir. Quant à l'oncle Mignon, il est toujours prêt à faire tout ce qu'on veut; on l'a tellement habitué à cela, que le bonhomme se croirait malade s'il avait une volonté à lui.

Les dames montent ordinairement dans leur appartement une heure avant le dîner pour faire des changemens dans leur toilette. M. Férulus fait ensuite tout ce qu'il peut pour qu'on tienne table longtemps, chose dans laquelle l'oncle Mignon le seconde assez bien. Quand on retourne au salon, la table de wisk est dressée, et M. le marquis ne laisse pas cinq minutes d'intervalle entre le dîner et le jeu. Mignon, M. Férulus et Robineau font la partie de M. de la Pincerie. Comme la Roche-Noire joue fort mal, il est ordinairement grondé pendant toute la durée du jeu; et, si par hasard il tourne la tête, ou adresse un mot aux dames, qui, plus loin, causent avec les

jeunes gens, M. le marquis lui dit avec beaucoup d'humeur : « Monsieur, soyez donc à ce que vous » faites!... ce n'est pas avec les dames que vous » jouez, c'est avec nous ! »

Alors Robineau s'incline d'un air soumis, en balbutiant : « — Pardon ! c'est juste!... c'était une dis- » traction !... » Mais, comme cela commence à l'ennuyer de jouer tous les soirs au wisk, et d'être grondé depuis sept heures jusqu'à dix, Robineau presse le moment de son hymen, parce qu'il espère alors s'amuser un peu plus.

On n'a plus entendu parler de revenans, ni de bruits nocturnes; Robineau plaisante et rit avec la veuve lorsqu'elle dit avoir encore peur. Depuis quelques jours, cependant, Eudoxie semble plus rassurée, et compter beaucoup sur l'appui de son voisin. Il est vrai qu'Alfred, qui, pour tenir sa promesse, ne va plus à la demeure d'Isaure, fait ce qu'il peut pour éprouver une légère inclination pour la langoureuse Eudoxie, qui ne demande qu'à trouver quelqu'un avec qui elle puisse échanger des soupirs.

On est au milieu de septembre; les jours deviennent courts et les matinées froides. Edouard est souvent arrivé près de la demeure d'Isaure avant que l'on songe à se lever au château. Heureux seulement lorsqu'il est près de la jeune fille, c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il la revoit, et avec plus de peine qu'il la quitte. Chaque jour Edouard découvre une nouvelle qualité dans celle qui l'a charmé. L'âme naïve et pure d'Isaure s'épanche avec franchise dans celle de son amant; elle aussi se montre heureuse de l'aimer, et cet amour mutuel semble à chaque instant augmenter encore. Cependant, quand Edouard

dit à la jeune fille : « Puisque nous nous aimons si » bien, pourquoi ne pas être entièrement l'un à » l'autre, pourquoi nous séparer ainsi chaque jour? » Isaure soupire et se tait, mais ses yeux, se dirigeant vers la Maison Blanche, indiquent que c'est de là que vient cet obstacle qui s'oppose à leur bonheur.

Ce mystère tourmente Edouard ; il lui est pénible de penser qu'Isaure a des secrets pour lui ; il ne peut douter qu'elle l'aime, et pourtant la jalousie pénètre dans son cœur. De qui serait-il jaloux? Isaure est incapable de le tromper, il en est persuadé lorsqu'il est auprès d'elle ; mais, est-il éloigné, mille pensées l'agitent; et malgré lui, ce qu'Eudoxie a dit lui revient souvent à l'esprit!

Plusieurs fois, après avoir dit adieu à Isaure, Edouard est revenu doucement sur ses pas. Alors, se tenant caché derrière des arbres, le jeune amant a constamment les regards attachés sur la demeure de la jeune fille. Lorsque celle-ci sort de sa maisonnette, Edouard la suit de loin ; pendant des heures entières il l'observe ; mais il la voit toujours seule, courant près de ses brebis, ou tranquillement assise sur un tertre de gazon, souriant naïvement aux bonds de ses chèvres, puis regardant la route par laquelle s'est éloigné son amant. Si ses regards se portent du côté de la maison mystérieuse, alors une expression de tristesse, d'inquiétude, se manifeste dans ses traits ; mais elle ne quitte pas pour cela la place où elle se repose habituellement, et personne ne sort de la Maison Blanche pour venir lui parler.

Honteux d'avoir cédé à des mouvemens de jalousie, Edouard est prêt à courir se jeter aux pieds d'Isaure ; mais il se contient, la regarde entrer dans sa

demeure, puis se dirige mystérieusement vers la Maison Blanche, et, arrivé contre la porte de cette habitation, écoute attentivement si aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur.

Quoique rien jusqu'alors n'ait pu justifier ses secrètes inquiétudes, Edouard n'est point le maître de les surmonter; il sent qu'il ne sera pas tranquille tant qu'il ne connaîtra point cet obstacle qui l'empêche d'être l'époux d'Isaure. Chaque jour il la supplie de lui confier ce qui peut la retenir près de la Maison Blanche, ce qui l'empêche de consentir à être maintenant son épouse; mais toujours Isaure se tait, ou elle dit à son amant : « Pardonnez-moi; je ne puis » parler..... ce secret n'est pas le mien!... attendez » encore... d'ailleurs, ne sommes-nous pas heureux » maintenant; puisque nous pouvons chaque jour » nous répéter que nous nous aimons?... »

Une jeune fille peut se contenter de ce bonheur; il satisfait son âme, il suffit à son cœur; elle peut ne point en désirer d'autres; mais il n'en est pas ainsi d'un jeune amant; l'assurance d'être aimé, le plaisir de presser dans ses bras son amie, n'est point assez pour lui, il ne se contente pas avec des regards et des sermens. Edouard sent bien qu'il ne saurait être long-temps maître de lui-même; il connaît les dangers de leur situation, et pourtant il ne voudrait pas flétrir cette jeune fleur avant qu'il lui fût permis de la cueillir.

Un matin, après avoir encore fait d'inutiles instances près de la jeune fille, pour savoir ce qui peut l'empêcher de disposer de sa main, Edouard s'est éloigné tristement de la maisonnette, et ses regards

se portent avec une sombre inquiétude vers la Maison Blanche.

Le temps est mauvais; déjà un brouillard assez épais couvre la vallée. Isaure ne doit point sortir de sa maisonnette. Après avoir feint de regagner la route du château, Edouard revient sur ses pas, prend un détour, et arrive de nouveau contre les murs de la maison abandonnée.

La jalousie s'est glissée dans le cœur d'Edouard; il ne sait à quel projet s'arrêter pour découvrir si quelqu'un habite secrètement la Maison Blanche; ses yeux se portent sur les fenêtres : celles du rez-de-chaussée sont fermées avec des volets de bois, celles du premier étage avec des persiennes.

Edouard fait le tour de la maison et des murs du jardin. Tout à coup il songe qu'en pénétrant dans ce jardin, il pourrait peut-être découvrir ce mystère qu'on lui cache. Il rejette d'abord cette idée comme indigne de lui. S'introduire dans une maison en escaladant les murs est un moyen qui répugne à sa délicatesse. Cependant, cette demeure est abandonnée, personne ne saura qu'il a cédé à ce mouvement de curiosité. Il porte involontairement ses regards autour de lui; le brouillard qui règne dans les montagnes empêche que l'on ne distingue la demeure d'Isaure; par conséquent, il est impossible que, de chez elle, la jeune fille puisse maintenant l'apercevoir. Il s'approche des murs du jardin. Ces murs ont bien six pieds de haut; mais, en plusieurs endroits, ils sont dégradés; des pierres se sont détachées, et d'autres qui font saillie, en rendent l'escalade très-facile.

Edouard a les yeux fixés sur cette enceinte; les soupçons dont il ne peut se défendre, le secret qu'on lui cache et qui semble renfermé dans cette maison, tout le pousse à tenter l'entreprise; il porte encore ses regards autour de lui..... mais il est bien seul, aucun bruit ne se fait entendre.... En quelques secondes il a gravi le mur, il saute de l'autre côté, et il est dans le jardin de la maison.

Edouard n'est pas maître de son émotion; on en éprouve malgré soi lorsque l'on sent qu'on fait quelquelque chose de mal; il s'arrête un moment et regarde autour de lui.

Le jardin est grand, mais il est inculte; les ronces, les herbes sauvages croissent dans les allées, où il semble que depuis long-temps aucun pied ne les a froissées; les arbres, entièrement négligés, ont étendu sur des arbres voisins leurs branches nouvelles, que n'a point émondées la serpe du jardinier; les fleurs sont tombées par feuilles au bas du buisson qu'elles ornaient; et les fruits se sont en partie desséchés sur les branches qui les portent.

Edouard s'avance avec précaution dans le premier chemin qui s'offre à lui. A chaque pas ses pieds s'embarrassent dans les herbes et les branches. Tout annonce que depuis long-temps on a entièrement cessé de s'occuper de ce jardin. Dans un bosquet un peu moins encombré, il aperçoit un banc à dossier; ce banc n'est pas couvert de feuilles et de poussière, et le chemin qui mène au bosquet semble avoir été plus fréquenté que le reste du jardin.

Edouard se dirige du côté de la maison; il arrive devant une petite cour. La grille, qui sépare cette

cour du jardin, n'est point fermée. Le voilà donc tout près de la maison. De ce côté, les fenêtres ne sont point closes par des volets; la porte qui donne du rez-de-chaussée sur le jardin est vitrée, et ne paraît fermée en dedans que par une espagnolette.

Edouard écoute quelque temps, mais pas le moindre bruit ne se fait entendre dans la maison. Dans un coin de la petite cour est une petite écurie, où il y a encore de la paille, de l'avoine; tout annonce que des chevaux y ont séjourné; mais c'est surtout dans l'intérieur de la maison que le jeune amant brûle de porter ses regards. Un des carreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée est cassé, et permet de passer facilement la main à travers : par là on peut ouvrir la fenêtre et pénétrer dans la maison. Après avoir hésité encore, Edouard cède au désir de découvrir ce que lui cache Isaure. La fenêtre est ouverte, et bientôt il est dans l'intérieur du rez-de-chaussée.

Quand il est dans les appartemens, Edouard voit à peine autour de lui, car le temps est sombre, et les fenêtres qui donnent sur la campagne étant parfaitement closes, il pénètre peu de clarté par le côté du jardin; peu à peu Edouard s'habitue à ce demi-jour, et il peut examiner tout ce qui est autour de lui.

Les meubles sont anciens; mais ils semblent n'avoir presque pas servi; ils sont couverts de poussière : cependant, sur une table à manger sont encore les débris d'un repas; des assiettes, un verre et une bouteille dans laquelle il y a encore du vin.

« Si cette maison n'est pas constamment habi-

» téc, » se dit Edouard, « au moins, est-il certain » que l'on y vient quelquefois : mais est-ce un » homme, est-ce une femme qui se rend mystérieu- » sement en ce lieu? »

Edouard passe dans un vestibule qui sépare les deux pièces du rez-de-chaussée. C'est ce vestibule qui a une porte sur le dehors et l'autre sur le jardin : il le traverse, et se trouve dans la seconde chambre du bas; elle est peu meublée : mais il y a une petite bibliothèque dont les rayons sont garnis de livres. Edouard en prend un au hasard; en examinant la reliure, il lui semble qu'elle est absolument pareille à celle qui couvre des volumes qu'il a vus entre les mains d'Isaure.

« Oui, c'est d'ici que lui viennent les livres qui » sont chez elle! » dit Edouard, qui sent à chaque instant redoubler sa curiosité. « Cette bibliothèque » est pour elle... Ah! voici des grammaires... des » abrégés sur l'histoire, la géographie, des traités de » culture, de botanique : certes, on n'aurait pas » tout cela dans une bibliothèque, si l'on ne s'en fût » servi pour l'instruction de quelqu'un... Oui, c'est » la personne qui vient ici qui a fait l'éducation » d'Isaure... tout ce qu'elle sait de plus que les » paysannes, c'est ici sans doute qu'elle l'aura ap- » pris! » Et le jeune amant pousse un soupir, car il craint que l'on n'en ait trop appris à celle qu'il aime.

Edouard quitte cette pièce et monte un escalier qui donne sur le vestibule et conduit aux appartemens du premier. Les clefs sont sur toutes les portes : il entre dans une chambre à coucher; le lit défait in-

dique qu'on a passé la nuit en cet endroit. Edouard, plus oppressé encore, regarde avec soin autour de lui : le secrétaire est fermé à clef, la commode l'est également ; mais sur une table il aperçoit une paire de petits pistolets de poche ; il les prend, les examine : les armes sont chargées.

« Des pistolets ! » se dit Edouard : « ce n'est pas » une femme qui porte de telles armes !... cependant... quelquefois en voyage... Oh ! non ! non ! » c'est un homme qui vient secrètement dans cette » maison... Un homme ! et Isaure ne veut pas s'éloigner de cette demeure !... Elle ne peut encore, » dit-elle, me donner sa main !... Si cet homme était » son père ?... Mais elle m'a encore dit ce matin » qu'elle n'avait jamais connu ses parens ! Non ! ce » n'est pas son père !... Quel est donc cet être mystérieux qui exerce un si grand empire sur » elle ?.... »

Edouard se jette sur une chaise ; son émotion est si forte, son cœur bat avec tant de violence, qu'il a besoin de se remettre un moment. Il promène ses regards autour de lui, et soupire en se disant : « Ah ! » si je pouvais savoir tout ce qui s'est passé en ces » lieux ! »

Il remet les pistolets à la place où ils étaient, entre dans deux pièces voisines, et, ne voyant rien qui puisse éclaircir ses soupçons, pense qu'il est temps de quitter la maison abandonnée. Il referme les portes, redescend l'escalier, sort par la fenêtre du rez-de-chaussée, et se retrouve dans la cour qui précède le jardin.

Après avoir jeté un dernier regard sur la maison,

Edouard retourne dans le jardin, et en sort par le même moyen qu'il y est entré. Regardant alors autour de lui, et, persuadé que personne ne l'a vu, il s'éloigne à grands pas de la Maison Blanche, encore plus inquiet, plus tourmenté qu'il ne l'était avant de l'avoir visitée.

CHAPITRE XXIV.

LE REVENANT; LA TOUR DU NORD.

Deux jours s'étaient écoulés depuis la visite qu'Edouard avait faite à la Maison Blanche, et, malgré les soupçons qui s'étaient élevés dans son âme, en revoyant Isaure il sentait toujours se dissiper ses inquiétudes; elle lui témoignait un attachement si vrai, lui disait avec tant de candeur combien elle était contente de lui avoir inspiré de l'amour, que souvent il rougissait d'avoir pu céder à des mouvemens de jalousie.

Cependant Alfred s'aperçoit qu'Edouard ne paraît pas aussi heureux qu'il devrait l'être; déjà, plus d'une fois, il a demandé à son ami la cause de la mélancolie, de l'inquiétude qu'il lit dans ses yeux; et toujours Edouard lui répond : « Je n'ai rien, mon » cher Alfred; mais tu sais bien que les amans ne » sont jamais entièrement satisfaits!... Si j'avais » quelque sujet réel de me chagriner, à qui pour- » rais-je mieux le confier qu'à celui qui m'a fait le » sacrifice de son amour? »

Encore un jour, et mademoiselle de la Pincerie doit être l'épouse de Robineau. Tous les actes sont prêts, les cadeaux achetés, les toilettes préparées.

L'hymen doit se faire à la ville, et de là les époux doivent revenir au château, où le repas des noces aura lieu. Il eût été plus dans l'ordre que la famille de la Pincerie retournât chez elle, à la ville, et que ce fût là que le futur allât chercher sa femme. Mais, au nombre de ses plans d'économie, M. le marquis a mis celui de ne plus tenir de maison, et d'habiter constamment au château de son gendre. C'est pourquoi toute la famille y est restée. Comme M. le marquis prétend qu'il n'y a que les petites gens qui dansent le jour qu'ils se marient, il est convenu qu'on ne donnera point de bal, et qu'on ne dansera pas au château; mais Robineau a obtenu de son futur beau-père la permission de ne pas faire le wisk ce soir là.

Depuis près d'une heure, toute la société qui habite le château s'est séparée pour aller chercher le repos. Robineau, qui se persuade qu'il est très-amoureux et se croit fort honoré d'entrer dans la famille d'un marquis, pense que le lendemain il conduira la superbe Cornélie à l'autel, que toute la ville ira probablement à l'église pour voir la cérémonie, et qu'on parlera long-temps de cet hymen. Cornélie ne songe qu'aux deux toilettes qu'elle fera ce jour-là, et au dépit qu'éprouveront toutes les demoiselles qui se flattaient d'être choisies par Robineau; elle se dit aussi qu'elle va être dame et maîtresse au château, et se propose bien d'user de tous les droits que ces titres lui donnent. Edouard ne s'occupe guère de l'hymen qui se prépare. Toutes ses idées, toutes ses affections sont concentrées dans la petite vallée qui renferme Isaure et la Maison Blanche, et il a trop à penser pour trouver facilement le repos. Le marquis et son frère Mignon dorment déjà pro-

fondément : l'un rêve qu'il a trouvé le moyen de faire grandir les enfans avec de la vapeur; l'autre, qu'il cherche des épingles dans une botte de foin. Quant à Alfred et Eudoxie, je ne vous dirai pas positivement ce qu'ils font.

Mais tout-à-coup des cris se font entendre dans la partie des bâtimens habitée par les domestiques. C'est la voix de Benoît qui vient de réveiller les marmitons, la cuisinière et le concierge. Il s'empresse de les appeler, en criant autant que la peur peut le lui permettre : «Levez-vous ! regardez la tour !... là-bas ! » là-haut.... C'est le revenant ! Cette fois on ne dira » pas que j'ai la berlue !... »

Mademoiselle Cheval s'est mise à sa croisée; elle aperçoit en effet une lumière à travers une des fenêtres de la tour abandonnée; alors elle joint ses cris à ceux de Benoît, en disant : « C'est vrai ! v'là » queuque chose !... C'est peut-être un voleur, faut » arrêter c'te lumière-là. »

Bientôt tout les domestiques sont sur pied; et, comme M. de la Roche-Noire leur a dit qu'il les chasserait s'ils ne découvraient pas ce qui leur faisait peur, ils pensent qu'il faut réveiller leur maître et lui faire savoir ce qui se passe.

On court donc vers la grande galerie du premier, dans laquelle donnent les appartemens des maitres. Aux cris des valets Robineau s'est réveillé en sursaut. Il croit que le feu est au château; il sonne François, et son premier mot, en l'apercevant, est : « Des » pompiers ! vite des pompiers !...

« — Des pompiers pour le revenant, monsieur ? » dit François avec surprise.

« — Le revenant ? » s'écrie Robineau en replaçant

ses jambes dans son lit, dont il était déjà à moitié sorti. « Comment!... est-ce qu'on a vu quelque » chose d'effrayant?

» — On voit une lumière dans la tour du Nord, » monsieur! — Une lumière!... diable!... François, » va tout de suite réveiller ces messieurs... Réveille » tout le monde!... Je me lève dans l'instant.... »

François va carillonner à la porte d'Alfred, mais personne ne répond. Bientôt, cependant, toutes les autres portes s'ouvrent, excepté celle d'Eudoxie. Edouard a passé un pantalon, et il vient s'informer de la cause du bruit. Cornélie, en camisole, sur laquelle elle a jeté à la hâte un grand schall de bourre de soie, paraît, tenant un bougeoir à la main. M. Férulus arrive aussi, suivi de Jeannette, que jusque-là on n'avait pas aperçue, et qui se trouve avoir passé par dessus sa chemise un vieux gilet noir qui ne ressemble nullement à une camisole; tandis que, dans sa précipitation, M. Férulus a mis sur sa tête un bonnet à barbes; mais alors on est trop préoccupé pour remarquer tout cela. On se questionne, on s'interroge. « C'est le revenant de la tour! » disent tous les domestiques, pendant que mademoiselle Cornélie ne cesse d'appeler sa sœur, en disant : « Et M. Al- » fred, pourquoi donc ne se lève-t-il pas? »

Robineau paraît avec un caleçon, dans la ceinture duquel il a passé une paire de pistolets, tandis qu'il tient sous le bras gauche son fusil, et dans la main droite un rasoir.

Eudoxie entr'ouvre enfin sa porte, en disant d'une voix éteinte : « Pourquoi donc frapper ainsi chez » moi?... c'est affreux de me réveiller si brusque- » ment!... j'en serai malade quinze jours!... Cer-

» tainement ce n'est pas moi qui courrai après le » revenant!... Laissez-moi dormir, je vous en prie... » j'ai ma migraine.

» — Ma sœur, vous aurez votre migraine une autre » nuit, » dit Cornélie; « mais puisque tout le monde » se lève, vous pouvez bien faire comme les autres. »

Eudoxie montre beaucoup d'humeur, enfin elle sort de sa chambre, à demi-couverte par une pelisse qu'elle a jetée sur ses épaules, et elle a soin de rester devant sa porte. Dans ce moment tous les domestiques poussent des cris effroyables, en disant : « Le voilà! il vient ici! » Et ils courent en se poussant les uns sur les autres à l'autre bout de la galerie tandis que du côté opposé s'avance majestueusement une grande figure blanche qui n'est autre que M. le marquis de la Pincerie, lequel, avec sa grande taille, mince, sa chemise flottante et son bonnet de coton, peut fort bien passer pour un spectre.

Déjà Robineau a couché en joue son futur beau-père, lorsqu'en toussant et crachant, celui-ci se fait reconnaître.

« C'est M. le marquis! » s'écrie Robineau. « Je » crois que ces drôles-là sont devenus imbécilles.

» — Certainement que c'est moi, » dit M. de la Pincerie, qui se promène en chemise aussi fièrement que s'il avait un grand uniforme. « Qu'est-ce qu'il » y a donc d'arrivé?... est-ce qu'on fait l'assaut du » château?

» — Oui, qu'est-ce qu'il y a donc? » demande Alfred, qui, au milieu du dernier *houra* causé par l'arrivée du marquis, a paru tout-à-coup au milieu de tout le monde, sans qu'on sache par où il est venu

« — Ah! vous voilà, monsieur! » dit Cornélie d'un

air moqueur. « Pour un homme galant, vous êtes » bien lent à venir au secours des dames.

» — C'est qu'avant tout, mademoiselle, j'ai pensé » devoir mettre au moins le vêtement nécessaire.

» — Oui, » dit M. Férulus en s'avançant, « la dé- » cence et les mœurs avant tout.... car... »

Férulus n'achève pas sa phrase, il vient de s'apercevoir que Jeannette a un gilet noir très-reconnaissable. Il l'entraîne dans un endroit obscur de la galerie; là, tandis que Jeannette lui ôte le bonnet à barbes, il lui enlève vivement le gilet, en disant : « *Errare humanum est*, Jeannette.

» — Enfin, pourquoi ces cris, ce tapage? » répète Edouard.

» — Monsieur, c'est le revenant, l'esprit qui se » promène à c't'heure dans la tour! » dit Benoît.

» — Nous avons tous vu une lumière, » disent les domestiques.

» — Eh bien! » dit Alfred, « il faut aller visiter la » tour, voilà tout.

» — C'est juste, » dit Robineau, « il faut envoyer » tous ces poltrons-là visiter la tour.

» — Mais où est donc mon oncle Mignon? » dit Cornélie, » lui seul n'est pas levé.

» — Il n'a pas voulu sortir de dessous ses couver- » tures, » dit le marquis, « c'est en vain que je lui » ai dit de se lever... Il n'a jamais montré autant de » fermeté.

» — Laissons M. Mignon sous ses couvertures, » dit Edouard, « et allons à la tour. Allons, concierge, » vous savez le chemin, conduisez-nous. »

M. Cunette n'est plus aussi incrédule depuis qu'il a vu la lumière, il montre beaucoup de répugnance

à conduire les jeunes gens, et les autres domestiques ne se soucient pas non plus de les accompagner à la tour.

« — Mais nous, messieurs, qui est-ce qui nous » gardera ? » dit Eudoxie ; « car enfin nous n'allons » pas aller visiter cette tour effrayante avec vous.

» — Moi, je vais me recoucher, » dit le marquis ; » car je sens un petit vent frais qui m'enrhume, et » si j'avais su qu'il ne fût question que de revenant, » j'aurais fait comme Mignon, je serais resté dans » mon lit.

» — Mesdames, je vous garderai, moi, » dit Robineau ; « je ne bougerai pas d'auprès de vous ; je ne » veux pas vous quitter une minute. »

Les dames ne paraissent pas fort rassurées par la présence de Robineau, elles veulent absolument qu'Alfred ou Edouard leur tienne aussi compagnie. Mais Alfred s'est déjà mis en route en forçant le concierge de marcher devant lui. Il faut donc qu'Edouard reste avec la société, tandis que Robineau dit à ses autres valets : « Suivez Alfred, et au moindre » danger, appelez-moi... Une veille de noces ! il est » pourtant bien désagréable de ne pas dormir pai- » siblement ! »

Le domestiques font un signe d'obéissance, mais arrivés au bas de la galerie, ils prennent le chemin de la cuisine au lieu de prendre celui de la tour.

Cependant Alfred, tenant d'une main un flambeau, et de l'autre un pistolet qu'il a pris à Robineau, est descendu avec Cunette par l'escalier qui conduit à la porte de la tour.

« Allons, ouvrez cette porte, » dit-il au concierge. « — Que j'ouvre cette porte ?... Monsieur veut donc

» absolument entrer là-dedans?... — Sans doute. —
» C'est que nous ne sommes que deux, monsieur!
» ces autres poltrons ne nous ont pas suivis. — Nous
» sommes assez pour arrêter un malfaiteur, si en effet
» il y en a un dans ce bâtiment. — Mais s'il y en avait
» plus d'un, monsieur? — Alors, nous appellerions.
» — Oui, mais avant qu'on ne soit venu à notre se-
» cours... — Ouvrez donc, monsieur Cunette!... —
» Je ne trouve pas la clef, monsieur!... je l'aurai
» laissée chez moi. »

Alfred impatienté donne un coup de pied dans la vieille porte; elle cède, et s'ouvre entièrement, à la grande surprise du concierge. Pendant qu'il fait ses réflexions là-dessus, Alfred monte l'escalier tournant; et quand M. Cunette voit que le jeune homme est monté sans lui, au lieu de le suivre, il va rejoindre ses camarades.

Alfred entre dans les vieilles chambres du premier; il n'y trouve personne; tour est dans le même ordre que lorsqu'il a visité la tour avec Robineau. En sortant du premier, il s'aperçoit que le concierge l'a quitté; il n'en poursuit pas moins ses recherches, et monte à l'étage supérieur; n'y trouvant personne encore, il se rend au-dessus, et va entrer dans la chambre appelée l'Arsenal, lorsqu'il entend distinctement marcher dans cette pièce.

Alfred s'arrête; il arme son pistolet, il écoute : le bruit a cessé. Il ouvre brusquement la porte de cette chambre où règne une profonde obscurité... cependant il croit, dans un coin de la salle, apercevoir quelqu'un d'immobile; il marche vers cet objet, en tenant sa lumière en avant, et bientôt aperçoit le

vagabond assis tranquillement dans un vieux fauteuil.

Alfred fait un mouvement de surprise, et l'étranger sourit en disant : « Ce n'est pas moi que vous » comptiez trouver ici, n'est-ce pas?

En effet, » dit Alfred en posant son flambeau près de lui. « Mais que faites-vous dans cette tour?... » comment êtes-vous entré la nuit dans ce château? » que venez vous chercher ici enfin? Répondez, et » n'essayez point de me tromper...

« —Ce que je fais dans cette tour?... vous le voyez!... » je me repose! Comment j'y suis entré?... oh! tout » simplement par la porte; car je n'ai pas la faculté » de passer à travers les serrures, comme le croient » les imbécilles qui sont dans ce château. Ce que je » viens chercher en ces lieux aujourd'hui, c'est vous; » vous, à qui je voulais parler en secret; et, comme » je ne vous rencontre plus dans les montagnes, » parce que vous ne sortez plus du château, il a bien » fallu que je vienne vous y trouver; et mon intention était d'aller cette nuit frapper doucement à » la porte de votre appartement. »

Le calme, le sang-froid avec lesquels l'inconnu répond à Alfred, augmentent la surprise de celui-ci; il ne peut supposer qu'un malfaiteur, un homme venu dans l'intention de voler, lui parlerait aussi tranquillement; d'ailleurs, il n'y a rien dans la vieille tour qui puisse tenter la cupidité; et il se rappelle que l'homme qui est devant lui a quelque temps auparavant refusé une bourse qu'il lui offrait.

L'étranger, qui semble deviner les pensées du jeune homme, lui dit : « Vous ne pouvez point supposer

» que je m'introduis dans ce château dans l'intention
» d'y commettre quelque vol... Depuis que vous l'ha-
» bitez avec le nouveau propriétaire, il s'est passé
» peu de nuits sans que je vinsse me reposer dans cette
» tour; mais je n'ai jamais désiré, ni voulu aller dans
» une autre partie du château, ce qui cependant
» m'eût été aussi facile... Non, cet endroit seul
» me plaît... il me rappelle des souvenirs de mon
» enfance..... J'ai habité ce château..... du temps
» de la vieille douairière dont on vous a parlé... Je
» me suis aperçu que l'on ne logeait point dans cette
» tour, qu'elle était tout à fait abandonnée; je n'ai
» pas vu grand mal à venir quelquefois la nuit
» chercher un abri dans ces lieux... où jadis... je
» dormais si bien !... »

Les accens de l'étranger sont devenus lents et tristes en prononçant ces derniers mots; et, tout entier aux souvenirs que lui rappelle cette vieille chambre dans laquelle il se trouve, il promène ses regards sur les murs noircis par le temps, sur ces armes rongées par la
» rouille, que l'on voit encore dans quelques coins. Un soupir s'échappe de sa poitrine.... ses yeux mêmes sont humides; tous ses traits expriment bien le malheur du présent et les regrets du passé.

Alfred ne peut se défendre d'une secrète émotion que lui cause cet homme singulier. « Mais enfin, » dit-il au bout de quelque temps, « par où entrez-vous
» dans le château ?... »

» — C'est bien simple : il y a dans le jardin, après
» le petit pavillon... derrière la statue de Mars, une
» petite porte qui semble condamnée, parce que ja-
» mais on ne sort par ce côté; je me suis trouvé par
» hasard avoir encore la clef de cette porte qui donne

» dans la campagne. C'est par-là que j'entre dans les
» jardins; de là il n'est pas difficile de venir jusqu'ici
» en suivant la grande allée, puis la terrasse... et,
» sans entrer par la porte que vous avez ouverte, on
» peut, en passant par les souterrains, remonter en-
» suite dans la salle du bas.

» — Je vois qu'en effet vous connaissez parfaitement
» le château, et mieux, je crois, que celui qui l'a
» acheté.

» — Dans mon enfance j'ai si souvent parcouru ces
» passages !... ces chemins secrets !... J'aimais tout
» cela ! Alors j'étais romanesque aussi !... Ce château
» gothique me semblait très-propre aux aventures
» merveilleuses que je lisais dans les romans de che-
» valerie; et j'aurais été enchanté de rencontrer un
» fantôme dans les souterrains de cette tour; mais
» je n'ai jamais eu ce plaisir-là.

» — En vous promenant avec de la lumière dans
» ces chambres, vous auriez dû penser que vous se-
» riez aperçu?

» — Il ne m'est arrivé que deux fois d'allumer avec
» mon briquet cette petite lanterne; je pensais que
» tout le monde dormait dans le château, que par
» conséquent on ne verrait point la lumière dans
» cette tour. Je ne pouvais résister au désir de revoir,
» d'examiner encore divers objets qui autrefois
» m'ont... qui servaient jadis aux personnes qui ha-
» bitaient ce château; et, comme il n'y a pas tou-
» jours de la lune, vous conviendrez que sans lumière
» il m'etait assez difficile de satisfaire ma curiosité.

» — Savez-vous que si tout autre que moi vous eût
» rencontré la nuit dans ces lieux, vous auriez été
» arrêté... emprisonné, peut-être...

» — Quand on en est venu où j'en suis, que peut-on » craindre encore?... D'ailleurs, je savais fort bien » que personne dans ce château, excepté vous et » votre ami, ne serait tenté de venir la nuit dans » cette tour; et, si j'avais voulu même les faire fuir » tous du château, je n'aurais eu qu'à me promener » la nuit avec un drap sur ma tête du côté des ap- » partemens habités; je réponds bien que le propriétaire actuel aurait été le premier à prendre la fuite; » mais, je vous le répète, je n'ai jamais eu l'inten- » tion ni d'effrayer, ni de rien prendre à personne; » si une fois j'ai fait peur au vieux jardinier, c'est » involontairement; je ne croyais plus le rencontrer » dans les jardins.

» — Je vous crois, » dit Alfred. « Mais venons à ce » qui me regarde : c'est moi, dites-vous, qu'aujour- » d'hui vous veniez chercher ici?... Qu'avez-vous » à me dire? parlez. »

Les traits de l'étranger perdent l'expression qu'ils semblaient tenir des souvenirs du passé; et, reprenant alors celle qui leur est devenue familière :

« — Oui, » répond-il en souriant avec ironie, « ve- » nons à ce sujet... le présent doit être plus impor- » tant que tout ce qui n'est plus, et ce qui ne peut » plus revenir. Il me paraît que, cédant à votre » ami celle qui vous avait charmé, vous avez tout » à fait renoncé à la conquête de la petite chevrière, » puisque vous n'allez plus la voir.

» — Que vous importe!... vous dois-je compte de » mes sentimens? Si c'est dans l'intention de me re- » nouveler vos odieuses propositions que vous avez » désiré me parler, vous avez perdu votre temps!... » et je vous défends...

» — Là! là!... calmez-vous, monsieur le baron! » oh! je ne cherche nullement à vous séduire; mais » je suis bien aise de vous convaincre que je ne m'é- » tais pas trompé dans le jugement que je portais sur » la petite dont vous craignez de flétrir l'innocence... » Pauvre Agnès!... qui veut se faire épouser par » votre ami!... Je savais bien qu'il y avait quelque » chose là-dessous...

» — Que savez-vous de nouveau sur Isaure?... » expliquez-vous. — Son amant est arrivé. — Son » amant? — Ou du moins l'homme qui a soin d'elle... » Appelez-le comme vous voudrez..... j'étais bien » certain, moi, que de lourds paysans ne pouvaient » point avoir appris à cette jeune fille ces manières » gentilles qui vous ont charmé. Enfin, cette éduca- » tion qu'elle a reçue..... cette aisance qu'elle pos- » sède, tout cela ne pouvait venir que d'un homme » qui aime cette jeune fille, et qui, par jalousie sans » doute, la tient cachée dans ces montagnes, où il » espère qu'on ne découvrira pas son trésor. Eh bien! » je vous le répète, ce soir cet homme est arrivé.

» — Vous l'avez vu chez Isaure? — Chez Isaure! » oh! non pas, on est prudent!... On ne va pas » chez la jeune fille, on craindrait sans doute de la » compromettre ou d'y rencontrer du monde..... et, » aux précautions que prend ce mystérieux person- » nage, il est facile de juger qu'il a grand peur » d'être vu... — Achevez donc! — Eh bien! c'est la » Maison Blanche qui est le lieu du rendez-vous des » amans. — La Maison Blanche! — Oui; j'ignore si » cet inconnu en est le propriétaire; mais, ce qu'il » y a de certain, c'est qu'il en a les clés. Il y est ar- » rivé sans doute ce soir, et bientôt une petite lu-

» mière a brillé à l'une des fenêtres de la maison.
» Aussitôt la jeune fille, qui depuis quelque temps
» était sans cesse aux aguets, a précipitamment
» quitté sa demeure, puis elle s'est rendue en cou-
» rant à la Maison Blanche; un homme... que j'ai
» fort bien aperçu car j'étais caché près de là, lui
» a ouvert la porte; la jeune fille est entrée... ce
» qu'ils ont fait ensuite, je ne saurais précisément
» vous le dire; mais ce n'est qu'au bout d'une grande
» heure que l'on a rouvert la porte; alors la demoi-
» selle a regagné sa maisonnette en faisant encore
» de tendres adieux à celui qu'elle quittait. Voilà
» tous les mystères éclaircis!... voilà la cause fort
» naturelle de ce qui effraie les montagnards des
» environs!... voilà pourquoi, enfin, la petite seule
» ne craignait pas la Maison Blanche!... C'est
» presque toujours ainsi... beaucoup de bruit pour
» peu de choses..... du merveilleux qui n'est plus
» que fort ordinaire quand on l'examine de près. »

Alfred a écouté attentivement le vagabond. Il a beaucoup de peine à croire que cette Isaure, qui lui a paru si naïve, si franche, ait pu les tromper à ce point. « Etes-vous bien certain de tout ce que vous » venez de me rapporter? » dit-il enfin en regardant fixement l'homme qui est devant lui.

« — Si vous ne me croyez pas, assurez-vous-en...
» Il n'est pas probable que ce ne soit que pour un
» jour que l'homme que j'ai aperçu vienne dans
» ce pays... Vos yeux vous prouveront alors que je
» vous ai dit vrai... et vous regretterez peut-être de
» n'avoir pas suivi mes conseils; vous serez fâché
» d'avoir fait tant de façons avec une petite matoise
» qui se moquait de vous et de votre ami.... mais,

» je vous le répète, quand voudrez, il sera facile » encore de réparer le temps perdu!»

En disant ces mots, l'étranger a repris sa petite lanterne ; et, passant par une porte secrète, il disparaît avant qu'Alfred, qui est absorbé dans ses réflexions, ait remarqué son absence. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, en jetant les yeux autour de lui, que le jeune de Marcey s'aperçoit qu'il est seul dans la tour. Alors il songe que les habitans du château doivent être surpris, et peut-être inquiets, de ne point le voir revenir. Il aurait cependant voulu parler encore à l'étranger, et lui défendre surtout de revenir pendant la nuit visiter le château; mais cet homme n'est plus là, et Alfred se décide à quitter aussi latour.

On était rassemblé dans l'appartement de Cornélie; les dames s'inquiétaient, Edouard voulait aller chercher Alfred, M. Férulus citait les auteurs qui nient l'existence des revenans, et Robineau tenait toujours son rasoir dans la main, en répétant : « Une » veille de noces! c'est bien cruel de se fatiguer » ainsi... n'est-ce pas, ma chère future? »

La future ne répondait rien, ou faisait une légère grimace, et Robineau se disait : « Elle n'aime pas » les mots à double sens.... c'est la pudeur même.»

Enfin Alfred revient, et on l'accable de questions. « Y a-t-il quelque chose? — Est-ce un revenant? » — Est-ce un voleur? — Est-ce effrayant?

» — Ce n'est rien du tout, » répond Alfred; « j'ai trouvé la tour déserte, et toutes les choses à » leur place. D'après cela, il faut penser que la lu- » mière qu'on a vue n'était qu'un effet de réverbé- » ration de la lune sur les carreaux...

» — Mon ami, il n'y a pas de lune ce soir, » dit Robineau.

« — Non!... alors c'était tout ce que vous vou-
» drez; mais je vous assure, mesdames, que vous
» pouvez dormir tranquilles, et qu'aucun lutin ne
» viendra vous tirer les pieds. »

Il faut bien se contenter de ce que dit Alfred; cependant on remarque qu'il est beaucoup moins gai qu'avant de se rendre à la tour; mais il persiste à dire qu'il n'a rien vu, et on se décide à retourner se coucher; Eudoxie, en se plaignant de ce qu'on l'a éveillée pour rien; Cornélie, en suivant Alfred des yeux, pour s'assurer s'il rentre chez lui; celui-ci, en regardant tristement Edouard, auquel il ne sait s'il doit communiquer ce que vient de lui dire le vagabond; enfin, Robineau, en emportant son rasoir, comme s'il eût juré de faire la barbe aux revenans de son château.

CHAPITRE XXV.

MARIAGE DE ROBINEAU.

Alfred a pensé tout le restant de la nuit à ce que lui a dit le vagabond ; il ne sait s'il doit troubler le bonheur d'Edouard, en lui communiquant ce qu'il vient d'apprendre sur la conduite d'Isaure. Avant de lui porter un coup si terrible, avant de faire passer dans son âme tous les tourmens de la jalousie, ne doit-il pas s'assurer lui-même de la vérité? Alfred se promet bien de ne point laisser Edouard former des nœuds indissolubles, sans avoir éclairci ce mystère; mais il ne se sent pas encore le courage d'affliger son ami. D'ailleurs, dans cette journée on est trop occupé par le mariage de Robineau, pour avoir le loisir de s'entretenir sans témoins.

Edouard lui-même a dû, ce jour-là, faire un grand sacrifice; il ne se rendra pas près d'Isaure, Robineau l'a supplié de ne point s'absenter; il l'a choisi pour donner la main à sa belle-sœur; car l'ordre et la marche des cérémonies sont arrêtés depuis long-temps. Il veut que tout le monde soit là; il ne croit pas avoir encore assez de témoins de son

bonheur. Edouard sent que ce serait manquer à la politesse envers son hôte, que de se refuser à ses désirs; il sera donc tout un jour sans voir Isaure : ce jour-là lui semblera bien long!... Mais, quand on va dans le monde, il faut souvent lui faire le sacrifice de ses plus doux plaisirs.

A dix heures, toute la société doit se réunir pour le déjeuner, auquel sont invités, comme témoins, le chevalier de Tantignac, M. Berlingue et un vieux rentier, ami du marquis. Les trois voitures qui sont au château, c'est-à-dire la chaise de poste, le char-à-banc de Robineau et le carrosse du marquis, doivent emmener la société à Saint-Amand, où se fait la cérémonie; ensuite on doit retourner au château, où quelques personnes seulement sont invitées à venir dîner; et le soir on ne dansera pas parce que c'est trop bourgeois.

Les laquais ont mis leur belle livrée; M. Férulus a fait coudre les grands boutons sur son habit, et il a une pièce de vers dans chacune de ses poches. Robineau est en noir du haut en bas; il se tient bien raide et ne rit pas, parce que son beau-père, le marquis, lui a dit qu'on ne saurait avoir l'air trop grave le jour de ses noces. Enfin, l'oncle Mignon a fait une provision d'épingles, qu'il a cachée sous les revers de ses manches, parce qu'un jour de mariage il a pensé qu'il y aurait nécessairement quelque chose qui se détacherait.

Les trois invités viennent d'arriver. Alfred et Edouard, qui ont fait le sacrifice de leur journée, voudraient tâcher de rire un peu; mais M. de la Pincerie, qui vient de se rendre au salon, semble avoir l'air encore plus désagréable qu'à l'ordinaire;

et, pour imiter son beau-père, Robineau fait une figure triste ou sentimentale : on échange quelques complimens d'un ton si sérieux, qu'il semble que l'on soit réuni pour suivre un corbillard. Cependant, M. Berlingue a déjà fait à demi-voix quelques observations malignes, et le chevalier quelques mensonges, lorsqu'enfin les dames paraissent.

Cornélie a une toilette fort recherchée; et, si elle ne semblait pas par ses regards vouloir commander les hommages, elle mériterait d'en recevoir beaucoup. A son aspect, Robineau fait un mouvement en arrière, et saisit fortement le bras d'Alfred, en s'écriant : « Dieu ! qu'elle est éblouissante !... »

Les témoins font chorus. M. de la Pincerie va prendre la main de sa fille; puis, la conduisant vers Robineau, il lui dit d'un ton doctoral et presque menaçant : « Monsieur de la Roche-Noire! je vous » donne une fille superbe!... parfaitement élevée! » issue d'une illustre famille. Je me flatte que vous » vous rendrez digne de l'honneur de cette alliance. » Mais si j'apprenais que ma fille ne fût point heu- » reuse... qu'elle eût à se plaindre de son époux!... » Corbleu! monsieur de la Roche-Noire, c'est moi » qui vous parlerais!...

» — Elle sera heureuse, mon cher beau-père, » elle le sera... et je le serai aussi, je m'en flatte! » s'écrie Robineau, qui semble craindre d'avoir le fouet s'il n'est pas sage. « Mais le déjeuner nous attend, et » tous nos momens sont comptés. »

On va déjeuner. Eudoxie, qui veut aussi que l'on s'occupe d'elle, a une petite attaque de nerfs pendant qu'on mange les côtelettes; mais cela n'a pas de suite, et elle prévient la compagnie qu'elle pourra

en avoir plusieurs dans la journée, parce que la cérémonie d'un mariage lui fait éprouver de trop vives sensations. Ces messieurs, auxquels cet accident n'a pas ôté l'appétit, la rassurent en lui disant qu'ils se sont munis de flacons. M. Berlingue, qui n'a rien dans le sien, le remplit avec la carafe; mais il prétend que cela fera le même effet que l'éther; et le chevalier de Tantignac montre une petite fiole renfermée précieusement dans un étui de chagrin, avec le contenu de laquelle il assure avoir ressuscité plus de vingt personnes.

Vers la fin du déjeuner, M. Férulus a tiré un grand papier de sa poche, et il s'apprête à lire, lorsque M. le marquis dit d'un ton solennel : « Il est » temps de partir pour la ville. »

M. Férulus rempoche ses vers. Tout le monde se lève; Robineau, qui n'ose pas donner la main à sa future, devant laquelle il baisse constamment les yeux de crainte d'être trop ébloui, laisse Edouard conduire Cornélie dans le carrosse, où il se place avec le beau-père et Eudoxie. Alfred et les trois témoins prennent le char-à-banc; alors Robineau monte dans la chaise de poste avec l'oncle Mignon et M. Férulus, qui, dès qu'il est assis dans la voiture, se met à répéter ses vers que Mignon écoute en se grattant le nez et en montrant les dents.

Mais la chaise de poste n'est traînée que par le cheval boiteux, et elle ne peut suivre les deux autres voitures qui vont assez bon train. Quand Robineau n'aperçoit plus devant lui le carrosse du marquis, il s'écrie : « Ah ! mon Dieu !... je serai en » retard; ma future m'attendra,... ce serait bien » désagréable !... »

» — Monseigneur, » dit Férulus, « vous pouvez » être certain que la cérémonie ne commencera pas » sans vous.

» — Sans doute.... mais M. le marquis me gron- » dera.... — Ce n'est pas notre faute si notre cheval » ne veut pas aller plus vite... — C'est juste... mon » oncle Mignon, vous êtes témoin que c'est la » faute du cheval. — Oui, oui, oui, répond Mi- » gnon; oh!.... c'est le cheval!...

« — Ce drôle-là ne va pas se marier! » dit Robineau en fouettant de toutes ses forces la pauvre bête.

« — Peut-être qu'alors il boiterait davantage, » dit tout bas Férulus.

« — Ah! messieurs... c'est un bien grand jour que » celui où on se marie! » dit Robineau en poussant un soupir.

« — C'est un jour qui sert de *memento*, monsei- » gneur.... *Est pater ille quem nuptiæ demonstrant.*

» — Oui, oui, oui! » répond Mignon en souriant.

« — J'avoue, » reprend Robineau, « que je me » croyais plus fort... plus stoïque... mais il est » vrai que ma future est si ravissante... ça me trou- » ble d'une force..... J'en ai le corps dérangé!..... » Messieurs, pardon... arrêtons un instant, il faut » que je descende. »

On arrête le cheval qui ne demande pas mieux, Robineau descend seul et passe derrière une haie, tandis que M. Férulus dit :

« *Homo sum et humani à me nihil alienum puto!* »

Robineau revient : on repart; on fouette de nouveau le cheval; Férulus veut reprendre sa déclamation, mais Robineau l'arrête en lui disant : « Plus » tard, mon cher bibliothécaire; au dîner; main-

» tenant je ne suis pas en état de vous entendre....
» L'amour, le bonheur, font sur mes sens un sin-
» gulier effet!..... Vous ne savez pas ça, vous ne
» vous êtes jamais marié, peut-être?

« — Pardonnez-moi, monseigneur; je me suis
» marié une fois... j'en ai eu suffisamment.

« — Et vous, mon oncle Mignon? vous ne vous
» êtes pas marié?—Moi!... non... je ne crois pas...
» Oh! non, non!... ça ne m'est jamais arrivé...

» — Ah! quand on a le cœur aussi sensible que
» moi, cela fait un bouleversement... Ma future est
» faite comme Vénus.... elle est taillée en Minerve...
» et quand je pense que ce soir!... Pardon... arrê-
» tons encore... s'il vous plaît. »

On arrête. Robineau descend de nouveau et se glisse derrière un bouquet d'arbres. M. Férulus prend du tabac en s'écriant :

« *Naturam expellas furcâ tamen usque recurret!* »

Bientôt Robineau reparaît; on se remet en route; on veut réparer le temps perdu en fouettant le cheval; mais celui-ci n'en va pas plus vite, et le futur époux se désole en disant : « Monsieur le marquis va
» être en colère... je suis sûr qu'on est déjà à la
» mairie, et qu'on nous y attend... Messieurs, vous
» êtes témoins que c'est la faute du cheval.

« — Il y a bien encore une autre cause, » dit Férulus à Mignon; mais celle-là, nous ne la dirons pas.

On n'est plus qu'à un quart de lieue de Saint-Amand, lorsque Robineau fait arrêter, et descend encore en s'écriant : « C'est vraiment cruel!... je ne
» sais pas ce que cela veut dire!

« — Du courage, monseigneur! » dit Férulus : « *Labor improbus omnia vincit!...*

« Qu'est-ce qu'il a donc pour descendre si sou-
» vent? » demande Mignon à Férulus, quand Robi-
neau est éloigné.

« — Ce qu'il a!... Comment! vous n'avez pas en-
» core deviné!... Parbleu, il a *una bilis suffusio!*
» il dit que c'est l'effet de l'amour... En tout cas, si
» cet effet-là se prolonge vingt-quatre heures, ça
» le mettra dans une bien fausse position!... »

Robineau revient, remonte en voiture, et on arrive enfin à la ville. Le futur s'informe du carrosse de son beau-père; on lui dit que depuis une grande demi-heure la mariée, les parens et toute la société l'attendent à la mairie, et qu'on a déjà envoyé deux commissionnaires sur la route pour s'informer de ce qu'il pouvait être devenu.

Robineau se hâte de fouetter vers la mairie, en s'écriant : « Que va-t-on me dire? M. le marquis est
» peut-être offensé!... Et ma future! si elle était
» fâchée!... Heureusement que mes amis sont avec
» elle!... »

On arrive à la mairie. Le marquis se promenait d'un air colère au milieu de la grande salle; les jeunes gens causaient avec les dames; M. Berlingue faisait déjà quelques épigrammes sur le retard du futur; le vieux rentier ne soufflait pas mot, il ne voyait dans la perspective que le repas qu'il devait faire; enfin, le chevalier de Tantignac, pour calmer M. de la Pincerie, disait : « Au mariage d'une de mes cou-
» sines, le futur nous ayant fait attendre seulement
» cinq minutes, quand il est arrivé, sa prétendue
» en avait épousé un autre pour lui apprendre à
» être plus leste une autre fois. »

Mais Robineau paraît suivi de ses deux compagnons.

« Monsieur de la Roche-Noire, » s'écrie le marquis en frappant le plancher de sa canne, « savez-» vous qu'il est indécent de faire attendre des gens » comme nous ?... — Mon cher beau-père, ce » n'est... — Qui donc croyez-vous épouser, mon-» sieur? Est-ce que vous pensez vous marier avec » une roturière? — Non, certainement, monsieur » le marquis; mais je... — Mais vous mériteriez » que je ne vous accordasse plus la main de ma fille, » pour vous apprendre à nous faire bayer aux cor-» neilles pendant une heure. — Mon très-honoré » beau-père... voilà mes témoins.... Demandez à » votre frère Mignon et à M. Férulus, ils vous di-» ront que si je ne suis pas arrivé plus tôt, ce n'est » pas faute d'envie.

» — C'est très-vrai, » dit Férulus; « ce n'est pas » l'envie qui a manqué!

» — C'est notre cheval seul, » reprend Robineau, « qui trahissait notre impatience...

»—Oui, oui, » dit Mignon; « c'est le cheval... et... » *bilis suffu...* »

Robineau marche sur le pied de Mignon, et lui écrase deux cors pour le faire taire, ce qui, au contraire, le fait crier comme un damné; mais on ne l'écoute plus, et l'on procède à la cérémonie civile, pendant laquelle le futur semble assez mal à son aise, ce que l'on attribue à l'émotion et à la joie. On quitte ensuite la mairie, et on remonte dans les voitures pour aller à l'église, quoique ce ne soit qu'à deux pas; mais il ne serait pas convenable d'y arriver à pied. Cependant le marié n'est pas remonté dans sa voiture; il a disparu en sortant de la mairie, et on arrive à l'église sans lui. Là, M. le marquis

s'aperçoit que son gendre est encore absent; et comme l'église est remplie de monde, parce que dans une petite ville un mariage est un événement, M. de la Pincerie est furieux contre Robineau, qui arrête l'entrée triomphale, et force à suspendre la cérémonie.

« Où est-il? où est-il encore? » s'écrie le marquis, tandis que Cornélie jette des regards sur la foule, en disant : « Mais c'est inconcevable!... c'est d'une in-
» convenance!.... se faire attendre deux fois de
» suite!... si la chose n'était pas si avancée, je rom-
» prais tout! »

« — Pourquoi l'avez-vous quitté? » dit M. de la Pincerie à son frère Mignon et à Férulus. » — Ce
» n'est pas nous... c'est lui qui nous a quittés en
» nous disant: Allez toujours, je vous rejoindrai.
» — Mais que diable peut-il avoir à faire au moment
» de se marier? »

Mignon se gratte le nez, et Férulus se pince les lèvres : « C'est l'amour qui lui tourne la tête, » dit Alfred. « — Monsieur, les convenances, l'étiquette
» doivent marcher avant l'amour... Corbleu! si je
» n'avais pas formé le plan de marier ma fille?
» mais il ne vient pas!... Il ne dira pas cette fois
» que c'est le cheval qui le retient. »

Enfin, Robineau paraît, rouge, suant, haletant; il se glisse près de sa future et de son beau-père; celui-ci lui prend la main, la lui serre avec force, et lui dit à l'oreille : « Monsieur, vous m'en rendrez rai-
» son après la cérémonie!... »

Robineau ne sait plus où il en est; heureusement pour lui que l'on appelle les époux à l'autel. Il y marche avec Cornélie; la cérémonie commence; et,

pendant qu'elle a lieu, M. de la Pincerie qui s'est calmé, réfléchit qu'il ne serait pas convenable d'appeler son gendre en duel le jour même de ses noces.

La cérémonie est terminée. Cornélie est madame de la Roche-Noire, et Robineau a cessé d'être garçon. On reçoit les complimens, les félicitations sincères ou fausses des personnes qui sont venues assister à la bénédiction nuptiale; puis on quitte la ville; on repart pour le château, toujours dans le même ordre que pendant le premier voyage, et Roneau ne fait arrêter qu'une fois sa voiture.

Il est quatre heures lorsqu'on est de retour au château. Les dames rentrent vite dans leur appartement pour faire d'autres toilettes; les femmes qui vont beaucoup dans le monde, qui sont souvent à des fêtes, à des bals, à des cérémonies, passent une partie de leur vie à s'habiller et à se déshabiller.

Une douzaine de personnes invitées au dîner ne tardent pas à venir se joindre à la société déjà réunie dans le château. A chaque nouvelle entrée, M. le marquis prend Robineau par la main, et s'avance vers ceux qui paraissent, en disant gravement : « Je » vous présente mon gendre. »

Alors les nouveaux venus complimentent le marquis, puis complimentent Robineau, et, après avoir cherché des yeux s'il y a encore quelqu'un à complimenter, vont s'asseoir dans le salon. Mais il semble que tous ces gens-là se soient donné le mot pour ne pas rire, et qu'un jour de mariage on pense en province qu'il serait de très-mauvais ton d'être gai. Il faut donc tâcher de tuer le temps en causant de choses insignifiantes avec des gens qui ne savent dire que

cela. Alfred fait ce qu'il peut pour animer la conversation; mais lui-même est distrait, le souvenir de sa rencontre dans la tour l'occupe plus que le mariage de Robineau. Edouard cherche aussi à être aimable, mais il maudit tout bas la longueur de la journée.

Il y a deux heures que ces dames sont montées, lorsqu'enfin elles arrivent dans le salon. La toilette de Cornélie est plus galante que celle du matin, et cette fois, Robineau est tellement ébloui qu'il est obligé de s'asseoir dans la crainte d'avoir un étourdissement. Les complimens recommencent à circuler. Pendant les révérences et les saluts, Robineau va dans un coin du salon se frotter les tempes avec de l'eau des Carmes; puis il revient d'un air un peu moins timide, vers sa femme qui s'occupe de tout le monde, excepté de son mari.

M. Férulus qui n'a pas encore fait son compliment aux nouveaux époux, parce qu'il attendait pour cela que toute la compagnie fût rassemblée, se présente devant Cornélie, qu'il salue jusqu'à terre, et lui offre un rouleau de papier noué avec des faveurs roses, en disant : « Permettez, madame, qu'en joi-
» gnant l'encens de mes vœux aux parfums de félici-
» tations qui ont déjà embaumé votre passage, je
» vous dédie cet opuscule né de votre hymen.....
» Puissent les ris et les jeux folâtrer toujours autour
» de votre couche! et le ciel vous accorder des en-
» fans masculins, féminins et neutres dont je serai le
» précepteur! »

Le compliment du bibliothécaire fait beaucoup de sensation; les hommes sourient, les dames se demandent tout bas ce que c'est que des enfans *neutres;* et

Robineau, qui est encore allé se frotter les tempes avec de l'eau de Cologne, semble se promettre de n'en faire jamais d'autres à sa femme.

Cornélie a pris le papier d'un air de protection, puis elle le rend à Férulus, en disant : « Vous nous » lirez cela au dessert. » Les laquais ayant annoncé qu'on a servi, la compagnie passe dans la salle à manger, en marchant au pas comme des soldats prussiens. »

M. de la Pincerie est monté dans le grand fauteuil. Cornélie est en face de son époux, et cette fois M. Férulus est relégué au bout de la table, où il ne doit ni servir ni découper : tel est l'ordre établi par madame de la Roche-Noire, qui ne se montre pas très-sensible aux vers que le savant fait pour elle. M. Férulus ne dit rien; il dévore en secret cet affront, et se promet de manger, s'il se peut, quatre fois davantage. Les gens qui supportent les humiliations pour faire un bon dîner, ont toujours peu de cœur et beaucoup d'appétit.

Le dîner se passe aussi sérieusement que tout ce qui l'a précédé. Le premier service n'est interrompu que par un léger évènement; c'est Mignon qui a manqué avaler une épingle qui est tombée de sa manche dans son assiette; mais on parvient à la lui ôter de la gorge, avec de petites pinces, et le calme est bientôt rétabli. Mademoiselle Cheval s'est surpassée. Le repas est magnifique; mais Robineau mange peu; il semble préoccupé, inquiet; et, lorsqu'il regarde sa femme, il pousse des soupirs capables d'éteindre les bougies. Cornélie a déjà les manières d'une maîtresse de maison : elle commande, elle ordonne d'un ton qui annonce aux valets qu'il faudra marcher droit. Comme

on n'a pas l'intention de danser après le dîner et qu'il est probable que la soirée sera difficile à employer, on reste long-temps à table; vers la fin du repas, le fumet des vins, dont on a changé souvent, échauffe un peu les convives. Le vieux rentier glisse tout bas quelques vieilles plaisanteries; le chevalier de Tantignac déclare qu'il donnerait la moitié de sa fortune pour être à la place du marié; et M. Berlingue prétend que sa fortune est aussi inconnue que son cheval. Robineau boit beaucoup pour chasser sa timidité, et afin d'oser regarder sa femme; l'oncle Mignon lui-même, qui a oublié son accident, s'anime et parle un peu; enfin M. le marquis rit plus d'une fois des bons mots qu'il a dits et que lui seul a compris.

M. Férulus pense que le moment est venu de lire ses vers; il regarde Robineau pour savoir s'il doit commencer; mais ce n'est plus celui-ci qui ordonne; c'est madame de la Roche-Noire. Cependant, Cornélie dit elle-même : « Monsieur a, je crois, quelque » chose à nous lire; j'espère que ce ne sera pas aussi » long que sa dernière chanson. »

« Je me flatte, madame, que vous trouverez, au » contraire, mes vers trop courts, » répond Férulus, qui n'est pas enchanté de ce souvenir donné à sa chanson. Puis, tirant le rouleau de sa poche, et dénouant la faveur, il se lève et commence: « Hom- » mage en vers en l'honneur de l'union des deux » conjoints. »

« Il me semble monsieur, » dit le marquis avec hauteur, « que vous auriez pu dire: de l'union de » mademoiselle Cornélie, fille du marquis de la Pin- » cerie, avec M. de la Roche-Noire; cela eût été

» plus convenable que de dire : les deux conjoints:....
» comme s'il s'agissait de Jacquot et de Pierrette!

» — Mon noble beau-père a raison, » dit Robineau ;
» je n'aime pas non plus les conjoints!....

» — Messieurs, » répond Férulus, en dissimulant son dépit : « Cette locution est grammaticale; vous la
» trouverez dans *Lhomond*, dans *Wailly*, dans
» *Boiste*, et dans tous les dictionnaires.....

» — Ah! de grâce, messieurs... laissez là les dic-
» tionnaires, » s'écrie Eudoxie; « aujourd'hui il me
» semble que c'est du doux, du gracieux qu'il nous
» faut faire entendre.

» — Aussi, madame, » reprend Férulus, « ai-je pris
» pour texte de mon morceau, ce vers de *Properce* :

« *Nec domina ulla meo ponet vestigia lecto.*

» — Et qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? » dit Cornélie; « car il me semble que vous feriez
» mieux de nous en donner la traduction.

» — Oui, » dit Robineau; « il est terrible pour
» cela! je lui ai cent fois répété que je n'aimais que
» les traductions.

» — Madame, » répond Férulus en faisant l'aimable, « cela veut dire en français : Aucune autre
» maîtresse n'affaissera plus mon lit!...

» — Ah Dieu! quelle horreur! quelle indécence! » s'écrie Eudoxie en se cachant la tête derrière l'épaule d'Alfred.

« — Comment, monsieur! » dit Cornélie; « vous
» vous permettez de faire des vers aussi libres!...

» — Madame, j'ai l'honneur de vous dire que
» c'est de Properce, et que...

» — Aucune maîtresse sur son lit ! » s'écrie à son tour le marquis de la Pincerie. « Corbleu !... je vou-
» drais bien voir que... Mon gendre, que signifie
» cette allusion?...

» — Mon beau-père, je vous jure que je n'en sais
» rien, » dit Robineau ; « j'ignore à propos de quoi
» M. Férulus se permet une aussi mauvaise plaisan-
» terie !...

» — Monsieur, » dit Férulus, « je vous répète que
» c'est la traduction du vers, et que...

» — C'est bien, monsieur; c'est assez, « dit Cornélie; « d'après un tel début, je ne veux pas en en-
» tendre davantage !... Si le reste répond au texte,
» cela ne peut pas être récité à des dames...

» — Mais, madame ! je vous ferai observer...

» — Point d'observations, monsieur, » dit M. de la Pincerie en se soulevant sur sa chaise, comme pour aller rosser le savant. « On vous dit que votre mor-
» ceau ne vaut rien... il me semble que vous n'êtes
» pas ici pour faire loi, monsieur ! »

Férulus se laisse retomber sur sa chaise, froisse le papier dans ses mains, le jette sous la table ; et dans sa colère, en mettant trois macarons à la fois dans sa bouche, manque d'avaler sa langue. L'oncle Mignon, qui avait bu plus qu'à l'ordinaire et se remuait depuis une demi-heure sur sa chaise, se met alors à rire en disant : « Moi, j'ai fait aussi une petite chanson
» pour ma nièce... Ça m'est venu en dînant... C'est
» un impromptu !...

» — Voyons la chanson de Mignon, » dit M. de la Pincerie. « Diable ! je ne savais pas qu'il fît des
» vers... Chante, Mignon !...

Tout le monde fait silence, et Mignon chante, en jouant avec sa serviette :

« *Sois heureuse, ma nièce,*
» *C'est du meilleur de mon âme ;*
» *Lorsque j'admire tes yeux,*
» *Ture lure!*
» *Il me semble être à la noce!*
» *Robin turelure lure!*

« — Bravo!... très-bien! » s'écrie le marquis, et tout le monde applaudit; on rit, on demande bis; Mignon répète son couplet, et M. de la Pincerie dit : « Voilà la vraie chanson française... dans le genre » de nos pères... Ce sont des vers blancs, à la vérité, » mais ce n'en est pas moins aimable! »

Férulus, que le succès obtenu par la chanson de Mignon achève d'étouffer, murmure entre ses dents : « Si un de mes écoliers avait fait cette chanson-là, » il aurait eu le fouet pendant quinze jours. »

On quitte la table pour passer dans le salon. Férulus seul n'y suit point la société; il va se coucher en se disant : « Ils n'ont qu'à m'attendre pour le » wisk... Je n'ouvrirai pas ma porte. »

Mais on trouve à former un wisk sans le bibliothécaire; on fait aussi un piquet et une partie d'échecs; enfin, la soirée se passe fort tranquillement; on croirait être chez des mariés de vingt ans.

Cependant, Robineau, qui a obtenu la permission de ne point jouer, s'est plusieurs fois absenté du salon; il semble toujours rêveur, inquiet, quoiqu'en regardant sa femme il dise à chaque instant « Elle ne m'a jamais semblé si séduisante que ce

» soir!... mon amour va de plus fort en plus
» fort. »

Dans une de ces excursions hors du salon, Robineau a été visiter son appartement, dans lequel maintenant sa femme doit coucher avec lui. Le temps est déjà froid; on n'a pas encore fait de feu dans la chambre nuptiale, et le marié se dit : « J'ai bien
» peur d'avoir froid ce soir avec mon épouse... ce
» n'est pas que... mais malgré cela... on aurait dû
» échauffer cette pièce-ci. »

Il quitte sa chambre et rencontre alors Jeannette; Robineau se rappelle les fonctions de la grosse fille; une idée s'offre à lui... il se frappe le front avec joie et appelle la domestique.

« Jeannette... vous bassinerez ce soir le lit nuptial...
» entendez-vous?... — Ah! monsieur veut qu'on bas-
» sine son lit?... — Oui, Jeannette... cela ne pourra
» que nous être agréable, à moi et à ma femme. —
» Ça suffit, monsieur... — Ah! Jeannette, vous le
» bassinerez avec du sucre; cela est plus délicat et
» cela sent très-bon. — Avec du sucre?... mais,
» monsieur, c'est que... — Faites ce que j'ordonne,
» Jeannette. »

Robineau s'est éloigné et est retourné au salon. Jeannette, restée seule, se gratte l'oreille en se disant : « Que je bassine son lit avec du sucre!... Com-
» ment donc que ça peut se faire?... Je ne comprends
» pas ça du tout, moi. »

Pour se faire expliquer cela, Jeannette, qui a vu Férulus rentrer chez lui, va frapper à la porte de sa chambre en disant : « C'est moi, monsieur.

»—Je dors! » répond Férulus de son lit. — « Mais,
» monsieur, c'est pour m'expliquer une chose... —

» Je vous dis que je dors; *retrò, satanas!* — Mais, » c'est le bourgeois qui veut que je lui bassine son » lit avec du sucre... — Bassinez-le avec des quatre » épices, et laissez-moi en repos. »

Jeannette ne pouvant plus obtenir de réponse, descend à la cuisine, et va trouver mademoiselle Cheval, à qui elle dit : « Savez-vous comment qu'on s'y prend » pour bassiner un lit avec du sucre, vous?

« — Tiens, pardine ! c'te malice ! » répond la cuisinière; « on met du sucre dans la bassinoire. Pas » autre chose, ma petite. — Et monsieur m'a dit » que ça sentait bon? — Mais, oui; ça fait comme » une manière de caramel !... — Ah ! ça fait du » ca-ramel !... c'est drôle ! je n'aurais pas cru » ça !... »

Jeannette se fait donner plusieurs morceaux de sucre, et monte à la chambre nuptiale, en se disant : « Comme ces gens riches ont des idées raffinées !... » c'est égal; puisque c'est mon emploi, faut ben » obéir ! »

Et Jeannette se fourre dans le lit nuptial, qui est entouré d'immenses rideaux de soie; puis elle fait en sorte de sucrer sa bassinoire, en disant : « Puisqu'ils » aiment ça, faisons-leur du caramel. »

Le lit préparé pour les deux époux est doux et moelleux, Jeannette s'y étend avec plaisir; elle pense que pour son maître elle doit le bassiner avec soin; mais Jeannette a beaucoup fatigué dans la journée, où il a fallu habiller les dames et servir à table; tout en songeant à ce qu'elle a fait, aux toilettes de la mariée, aux différens plats du dîner, la grosse fille bâille, ferme les yeux, et s'endort enfin dans le lit nuptial.

La société a terminé wisk, échecs et piquet; on a salué gravement les époux, et tous les étrangers ont quitté le château. Edouard et Alfred rentrent dans leur chambre en souhaitant une bonne nuit à Robineau, qui leur serre la main comme s'il avait des crispations. Eudoxie, à qui ce moment donne des vapeurs, s'est depuis long-temps retirée. M. le marquis se lève, s'approche de Robineau, et lui dit à l'oreille : « Mon gendre, que cela se passe bien, je vous » prie. »

Robineau salue M. de la Pincerie, en répondant : « Beau-père, vous pouvez être certain qu'il n'en » sera que ça ! »

Enfin le marié prend son épouse par la main, et se rend avec elle dans la chambre nuptiale.

On trouve la pièce éclairée; mais on ne voit là qu'une attention des domestiques. La chambre est fort grande; le lit, qui est dans une alcôve, est caché par les rideaux. Avant d'en approcher il faut se débarrasser de sa toilette; c'est à quoi Cornélie procède le plus tranquillement du monde, tandis que Robineau a déjà jeté en l'air son vêtement nécessaire, et saute dans sa chambre, en disant : « Je suis trop » heureux !... je vais avoir un étourdissement ! — » J'espère que vous n'allez pas vous trouver mal, » monsieur, » dit Cornélie, « car cela ne m'amuse- » rait pas du tout. »

Robineau ne répond rien, mais il se frotte les tempes et le front avec de l'eau de mélisse.

Enfin Cornélie a terminé sa toilette de nuit, et elle s'approche de l'alcôve; mais au moment d'ouvrir les rideaux elle s'arrête, fait quelques pas en arrière, et pâlit en disant : « C'est bien singulier ! »

« — Voulez-vous aussi de l'eau de mélisse, ma chère » amie? » dit Robineau, qui est à l'autre bout de la chambre.

« — Non, monsieur; non;... mais venez ici, venez » doucement... écoutez; il me semble entendre la » respiration de quelqu'un. »

Robineau frémit; il ne veut plus approcher du lit, il faut que sa femme aille le chercher; arrivé contre l'alcôve, il entend fort distinctement que quelqu'un est dans le lit. Alors ses jambes se dérobent sous lui, et il est obligé de se tenir après un fauteuil.

« Entendez-vous? » dit Cornélie à demi-voix. « — Oui... oui... madame... — Il y a là quelqu'un » de caché qui se sera peut-être endormi... — C'est... » le revenant de la tour... qui vient troubler mon » bonheur... — Eh! non, monsieur!... ce n'est pas » un revenant; mais cela peut fort bien être un vo- » leur!... Allons, monsieur, courez, appelez, son- » nez. — Madame, je n'ai plus la force de re- » muer!... — Ah quel homme vous faites!... »

Cornélie court ouvrir sa porte, sort de sa chambre et appelle du secours; quand Robineau se voit seul près du lit, il retrouve ses forces; il court après sa femme et joint ses cris aux siens.

Aux cris des deux époux, les habitans du château qui ne sont pas encore endormis, accourent avec des lumières; on est curieux de savoir ce qui fait crier si fort le marié et sa femme. On arrive à moitié habillé; on trouve Robineau pâle comme la mort, et Cornélie dans un désordre qui n'a rien d'effrayant.

« Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? » demandent Alfred et Edouard; tandis que M. de la Pincerie, qui arrive le dernier, court vers Robineau avec colère, en di-

sant : « —Mon gendre, je voudrais bien savoir pour-
» quoi vous faites crier ma fille comme ça la première
» nuit de ses noces!... Je me suis marié aussi, moi ;
» mais mon épouse n'a pas jeté le plus petit cri !

» —Eh ! beau-père ! ce n'est pas moi qui fais crier
» ma femme ; je crie avec elle, au contraire !... Mais,
» prenez des armes !.. vite, armez-vous ! il y a quel-
» qu'un dans notre lit !... j'ai pensé au revenant,
» mais ma femme dit que c'est plutôt un voleur.

» — Voyons cela, » dit Alfred ; « nous sommes en
» assez grand nombre, nous n'avons pas besoin d'ar-
» mes... Tu ne peux pas avoir une troupe de bri-
» gands dans ton alcôve ! »

Et Alfred marche avec Edouard vers la chambre nuptiale ; les époux, le marquis et les domestiques les suivent. Arrivés devant le lit, les jeunes gens tirent brusquement les rideaux, et tout le monde aperçoit Jeannette qui ronfle paisiblement, une jambe par-ci et une jambe par-là.

« C'est Jeannette ! » disent Alfred et Edouard en riant de bon cœur. « C'est Jeannette ! » répète chacun.

« —Mais que fait cette fille dans votre lit, mon-
» sieur ? » dit Cornélie en regardant Robineau avec surprise.

» —Oui, en effet, » dit M. de la Pincerie ; « cette
» servante qui se trouve être couchée dans votre
» lit.... qu'est-ce que cela signifie, mon gendre ?....
» Corbleu !... voilà qui est d'un louche !...

» —Beau-père, je vous jure que je ne sais pas ce
» que cela veut dire.... je suis l'innocence même...
» Qu'on réveille Jeannette, il faudra bien qu'elle
» nous explique pourquoi elle est là. »

On pousse la grosse fille, qui bâille, étend les bras, se frotte les yeux, puis regarde avec surprise autour d'elle en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! est-ce » que j'aurais fait un somme, donc !...

» — Comment vous trouviez-vous dans le lit? » s'écrie Cornélie, en faisant à Jeannette des yeux qui ne sont pas doux.

« — Comment !... mon Dieu ! madame, je vous de- » mande ben escuse.... c'est pourtant ben naturel, » c'est pour bassiner?...

» — Pour bassiner? — N'est-il pas vrai, monsieur, » que vous m'aviez ordonné de bassiner vot' lit?

» — Oui j'en conviens, » dit Robineau ; « j'ai cru » que ce serait agréable à mon épouse; mais je ne vous » ai pas dit de vous coucher dans le lit pour cela.

» — Ah ! monsieur... c'est que j'vas vous dire, i gnia » pas de bassinoire au château..... on a encore ou- » blié d'en acheter, et M. Férulus prétendait même » que c'était inutile; il m'avait appris à bassiner.... » comme les anciens; enfin... jusqu'à présent... c'est » toujours avec ma *gravité*, comme il dit, que j'ai » échauffé son lit.

» — Quelle horreur ! » s'écrie Cornélie ; « votre sa- » vant est un polisson, monsieur.... et j'espère bien » que dès demain il sortira de chez moi.

« — Madame, je suis tout à-fait de votre avis, » dit Robineau ; « d'ailleurs, il ne fait plus que de mau- » vais vers.

» — C'est un drôle ! dit M. de la Pincerie ; » et si je » n'étais pas presque en chemise, j'irais sur-le- » champ lui tirer les oreilles !....

« En attendant, je ne coucherai certainement pas » là-dedans, » dit Cornélie ; et, puisqu'on a dé-

» monté le lit que j'occupais, je vais passer la nuit » avec ma sœur.

» — Mais, ma chère épouse, cependant.... » dit Robineau. « — Non, monsieur, c'est décidé; cela vous » apprendra à ne point loger dans votre château des » gens qui se conduisent de la sorte. »

Cornélie a pris un flambeau; et, sans écouter son époux, elle se rend chez sa sœur. Le marquis approuve la conduite de sa fille. Jeannette, qui s'est levée, s'en va avec les autres domestiques.

Alfred, dit à Robineau : « *Tu l'as voulu!....* » et celui-ci, resté seul dans la chambre nuptiale, se couche en disant : « Après tout, pour cette nuit, il » vaut peut être mieux que cela se passe comme ça. »

CHAPITRE XXVI.

VISITE NOCTURNE A LA MAISON BLANCHE.

Pour se dédommager d'une journée qu'il a passée sans voir Isaure, Edouard se lève avec le jour; et tout dort encore dans le château qu'il est déjà sur la route des montagnes. Il avait prévenu son amie qu'il serait une journée sans venir près d'elle, et la jeune fille lui avait répondu avec tendresse : « Je ne pen-
» serai qu'au lendemain pendant toute cette journée-
» là. » Il presse donc son cheval, afin d'être plus tôt près d'Isaure, car il ne doute pas qu'elle ne partage son impatience.

Il est enfin arrivé dans la petite vallée : il attache son cheval, et s'avance vers la maisonnette; il est surpris qu'Isaure ne soit point à sa fenêtre pour le voir venir : elle s'y met chaque matin; et, après un jour d'ennui, ne doit-elle pas désirer l'apercevoir plus vite encore?...

Il frappe à la porte de la maisonnette; Vaillant se fait entendre, et bientôt on ouvre. Isaure paraît devant son amant; mais elle ne court pas dans ses bras : le plaisir, l'amour ne semblent plus l'animer; et, au lieu de le recevoir avec ce doux sourire qui lui était habituel; elle baisse les yeux, en prononçant tristement : « C'est vous! »

» — Oui... c'est moi, » répond Edouard, qui est frappé du changement qui s'est opéré dans les manières d'Isaure. « Ne m'attendiez-vous pas?...

» — Oh! si!... je pensais bien que vous alliez ve-
» nir.

»—Isaure qu'avez-vous? que vous est-il arrivé?...
» que s'est-il donc passé en ces lieux depuis le peu
» de temps que je les ai quittés?... de grâce répon-
» dez-moi. »

Isaure s'assecit dans la salle basse, et répond en soupirant : « — Il ne s'est rien passé... Il ne m'est
» rien arrivé.

» — Vous me trompez Isaure; vous n'êtes plus la
» même... Cette tristesse, ces larmes que je vois en-
» core dans vos yeux, pensez-vous que je puisse
» m'y méprendre?... Est-ce un amant? est-ce celui
» qui vous adore que vous voulez abuser!... Parlez,
» je l'exige!... je vous en supplie!... Quel est ce
» nouveau mystère?..... Vous ne m'aimez donc
» plus?...

» — Ah! je vous aimerai toujours! » dit Isaure en portant sur Edouard ses yeux remplis de larmes; « oui, toujours!.... quoiqu'on m'ait dit que je fai-
» sais mal..... que j'avais eu grand tort... de vous
» aimer et de vous écouter.

» — Qui vous a dit cela? » s'écrie Edouard.

« — Ah! ne vous mettez pas en colère, je vous
» en prie... hélas! cela ne servirait à rien. Mon
» ami... pardonnez-moi de vous avoir inspiré de
» l'amour!... ce n'est pas ma faute... mais puisque
» je ne puis pas être à vous, puisqu'il faut renoncer
» à ce bonheur que nous nous étions promis; ou-
» bliez-moi... Je vous aimerai toujours, moi; ce

» sera désormais mon seul sentiment, ma seule
» pensée... ma seule consolation! »

Les larmes qui coulent alors des yeux de la jeune fille semblent attester la vérité de sa douleur. Cependant Edouard, vivement agité, se lève et s'éloigne d'Isaure, en s'écriant : « Vous dites que vous m'ai-
» mez toujours, et vous ne voulez plus être à moi!...
» Lorsqu'oubliant ce que dans le monde tant de
» gens prennent pour règle de leur conduite, je veux
» vous donner mon nom, vous nommer mon épouse,
» ne plus vivre que pour vous... quelqu'un vous
» défend de m'aimer, de m'écouter ; et aussitôt vous
» changez avec moi... aussitôt vous voulez cesser de
» me voir, et il faut que je renonce à mes plus
» douces espérances!... Non, vous ne m'aimez pas...
» si vous partagiez mon amour, vous tiendriez plus
» à moi qu'à tout autre... enfin, mademoiselle,
» quel pouvoir a donc sur vous cette personne à qui
» vous me sacrifiez?... Ce n'est pas votre père ; vous
» m'avez plusieurs fois répété que vous n'aviez plus
» de parens... De quel droit cette personne, qui se
» cache avec tant de mystère, prétend-elle vous sépa-
» rer de moi?... où est-elle? je veux la voir, la
» connaître, lui parler.

» — Non!... non! n'y songez pas ; » s'écrie Isaure.
« Ah! je vous en prie, si vous m'aimez encore...
» ne cherchez pas à connaître cette personne... il ne
» veut pas... il n'a jamais voulu être connu... être
» aperçu.

» — Il ne veut pas! » dit Edouard avec dépit.
« Fort bien!... c'est un homme; vous venez de vous
» trahir...

» — Me trahir!... » répond Isaure en levant au

ciel ses beaux yeux pleins de larmes ; « et quel mal
» y a-t-il à ce que ce soit un homme?

» — Quel est cet homme?... quels droits a-t-il sur
» vous!

» — Ce qu'il est... je l'ignore moi-même... mais il
» a sur moi les droits les plus forts, les plus sacrés...
» ceux de la reconnaissance... C'est à lui que je dois
» tout.

» — Que vous devez tout!... Comment? n'avez-
» vous pas été recueillie, élevée par les bons paysans
» qui habitaient cette maison?... n'est-ce pas à eux
» seuls que vous devez de la reconnaissance?

» — Oh!... non!.. ce n'est pas à eux seuls... Les
» bons villageois qui demeuraient ici m'aimaient
» beaucoup, je le sais; mais en me prenant avec
» eux, en me traitant comme leur fille, ils ne fai-
» saient qu'obéir aux ordres de celui auquel je dois
» aussi obéir aujourd'hui!... Je fais mal déjà de
» vous dire tout cela... il me l'avait bien défendu...

» — Isaure, quand on n'a que des intentions pu-
» res, on ne se cache pas ainsi, on ne s'enveloppe
» pas de tant de mystères; et si cette personne ne
» veut que votre bonheur, pourquoi vous défendre
» de m'aimer, de devenir ma femme!...

» — Votre femme!... non.... il m'a dit que je ne
» pouvais jamais être la femme de personne... il ne
» faut plus que je vous voie, que je vous reçoive
» ici... il dit encore que cela fera mal penser de
» moi... Hélas! je ne savais pas que ce fût mal d'ai-
» mer à être avec vous.

» — Et vous obéirez à cet ordre qui vous sépare
» de moi? — Il le faut bien!... Edouard, ne m'en
» veuillez pas... Celui qui nous sépare est bien fâché

» aussi de me faire de la peine... car il est très bon...
» et il m'aime bien !...

» — C'en est trop ! » dit Edouard en sortant avec colère de la maisonnette ; « c'est un autre que l'on » plaint, que l'on aime ; et, pour prix de mon » amour... pour me récompenser de ne point avoir » agi comme tant d'hommes l'eussent fait à ma » place, on me prie de ne plus revenir !... Ah ! il » faudrait que je fusse bien dupe pour vous aimer » encore... Adieu !... vous serez satisfaite, vous ne » me reverrez plus.

» — Edouard !... Edouard !... c'est ainsi que vous » me quittez ? » s'écrie Isaure, qui a suivi le jeune homme hors de la maisonnette. Mais Edouard ne l'écoute plus. Transporté de dépit, de jalousie, il est remonté à cheval, et il a repris au grand galop le chemin du château.

Tout le monde était alors réuni dans le salon, excepté M. Férulus, qui avait reçu la signification de quitter le château, avec vingt-quatre heures seulement pour faire ses préparatifs, et qui était alors dans la bibliothèque, où, tout en donnant au diable la nouvelle épouse de M. de la Roche-Noire, il remettait en paquet les volumes qu'il avait apportés au château. Dans le salon, Alfred était avec la famille, et regardait en souriant Robineau, qui paraissait encore plus timide devant sa femme et plus soumis près de son beau-père.

Edouard est trop agité pour aller au salon ; il va dans son appartement, et fait prier, en secret, Alfred de venir l'y trouver.

Alfred ne tarde pas à se rendre aux désirs de son ami. En apercevant Edouard, sa pâleur, son dé-

sordre le frappent : il court à lui ; et, prenant sa main qu'il serre avec tendresse ; lui dit : « Qu'est-il » arrivé? parle! »

Edouard ne peut encore répondre, la douleur le suffoque; il voudrait parler, mais son cœur est trop plein; enfin il se jette dans les bras de son ami, en balbutiant : « Mon cher Alfred, tu m'as sacrifié » ton amour pour Isaure.... tu voulais que je fusse » heureux!... tu as vu l'excès de ma passion pour » cette jeune fille; eh bien! pour prix de mon » amour, elle ne veut plus me voir. Je dois perdre » toute espérance de la posséder. Quand j'oublie » qu'elle n'est qu'une villageoise, sans nom, sans » fortune; c'est elle qui refuse d'être à moi!

« — Qui t'a dit cela? — Elle-même; je la quitte » à l'instant. — Et quels motifs te donne-t-elle? — » L'obéissance qu'elle doit à un homme qui lui dé- » fend de me revoir....

» — On ne m'avait donc pas trompé! » s'écrie Alfred au bout d'un moment. « — Comment! que » veux-tu dire? — Ecoute. Il y a deux nuits, lors- » que je fus visiter la vieille tour, j'y trouvai en » effet quelqu'un, ce vagabond que nous avons si » souvent rencontré dans les montagnes; il préten- » dit que c'était pour me parler en secret qu'il s'é- » tait introduit la nuit dans le château, et il me dit » qu'Isaure était indigne de ton amour, que depuis » long-temps il suspectait sa conduite, et qu'enfin il » venait d'acquérir la certitude qu'elle se rendait la » nuit à la Maison Blanche pour voir un homme » qui venait d'y arriver...

» — La perfide!... elle va le trouver la nuit!... » et moi qui respectais sa candeur, son innocence...

» qui craignais de flétrir ses appas!... Ah!... mon
» ami! les femmes!... les femmes!... tiens, j'é-
» touffe... je n'en puis plus... j'ai là un poids qui
» m'oppresse, qui me tue!...

» — Allons, Edouard, sois homme... reviens à
» toi... une femme qui nous trahit mérite-t-elle les
» regrets que nous lui donnons?... — Ah! mon ami,
» je n'ai pas ton caractère... mais pourquoi m'avais-
» tu caché ce que l'on t'avait appris?...

» — Avant de te faire de la peine, je voulais ac-
» quérir quelque certitude... j'avais des raisons
» pour douter de la véracité du récit de ce miséra-
» ble, qui semblait prendre tant de plaisir à décrier
» cette jeune fille... et même à présent je doute en-
» core...

» — Quoi! lorsqu'elle-même vient de m'annoncer
» qu'elle ne veut plus me voir... parce qu'un in-
» solent lui en a fait la défense!... Et je souffrirais
» un tel outrage?... Non, je connaîtrai cet homme...
» je verrai mon rival... il aura ma vie ou j'aurai la
» sienne...

» — Edouard calme-toi... réfléchis avant de... —
» Toute réflexion est inutile... je suis décidé à me
» battre avec celui qui m'enlève le cœur d'Isaure...
» — Qui t'enlève! n'est pas très-juste; songe donc
» que c'est toi plutôt qui le lui enlevais..... Cet
» homme connaissait Isaure avant toi; si quelqu'un
» a droit de se plaindre, n'est-ce pas lui? — Oui,
» cet homme connaissait Isaure; mais, avant qu'il
» ne fût revenu en ces lieux, elle m'aimait..... elle
» me le jurait du moins... chaque jour elle semblait
» me voir avec un nouveau plaisir, me quitter avec
» plus de regrets..... C'est depuis le retour de ce

» protecteur inconnu qu'elle me repousse, qu'elle » ne veut plus me voir... Tu vois bien que c'est lui » qui m'enlève celle que j'aime... que c'est lui qui » fait mon malheur.... — Je vois..... qu'il est bien » impossible de faire entendre raison à un amou- » reux !... — Mon ami, ma résolution est arrêtée... » cette nuit je trouverai mon rival... il me cédera » Isaure ou il m'ôtera la vie... — Te céder Isaure !... » quoi ! voudrais-tu encore lui donner ton nom ?... » Je ne sais plus ce que je ferai... mon sang bout... » ma tête est brûlante... Ah ! Alfred, puisse-tu ne » jamais connaître les tourmens de la jalousie !... » Ne me fais plus de représentations, je n'écouterai » rien avant d'avoir satisfait ma fureur... Cette nuit, » nous irons ensemble à la Maison Blanche... C'est » là que je trouverai cet homme qui s'enveloppe de » tant de mystères... j'ai compté sur toi pour m'ac- » compagner..... pour être mon second..... Cepen- » dant, si tu blâmes ma résolution, j'irai seul...

» — Qui, moi ! te quitter dans un pareil moment ! » Non, cher Edouard, j'irai avec toi. — Je prendrai » mes pistolets..... prends aussi des armes.... Nous » sortirons du château à pied.... à huit heures.... à » dix nous serons arrivés, c'est assez tôt... Mainte- » nant, laisse-moi retourner au salon... Excuse-moi » de n'y point paraître, dis que je suis indisposé... » Ah ! il me serait impossible de me trouver main- » tenant avec des gens devant lesquels il faudrait » me contraindre. »

Alfred presse la main de son ami et n'insiste pas pour rester avec lui, car il sait que, dans les grands chagrins, il y a des momens où les consolations même sont importunes. Il retourne près de la société, il

annonce qu'Edouard est indisposé. L'absence d'un des jeunes gens, la tristesse, la préoccupation d'Alfred, ne contribuent point à égayer le diner du lendemain de noces, pendant lequel Robineau ayant eu le malheur de dire à demi-voix, en se frottant les mains.... « Cette nuit, du moins, je me flatte que » je ne coucherai pas seul, » M. de la Pincerie lui fait une verte réprimande sur la liberté de ses propos, et madame de la Roche-Noire fait la mine tout le restant du repas.

Le soir, la table de wisk est dressée; comme on n'a plus Férulus pour faire le quatrième, parce que, pour la dernière soirée qu'il passe au château, il serait bien fâché d'être agréable au marquis, on propose à Alfred de le remplacer; mais Alfred annonce qu'il se sent fatigué et se retirera de bonne heure. Alors M. de la Pincerie fait mettre ses deux filles au jeu, et l'on fait une bouillotte de famille, jeu auquel Mignon se croit très-fort, parce qu'il dit *je passe* avant d'avoir vu ses cartes. A huit heures, laissant Robineau aux prises avec son beau-père et sa femme, pour un coup qu'il a mal joué, Alfred sort du salon, se rend à son appartement, y prend ses armes, son manteau, parce que le temps est humide et froid, puis va retrouver Edouard, qui se promenait avec impatience dans sa chambre, en attendant son ami.

« Me voici, « dit Alfred. « — En ce cas, partons, » répond Edouard d'une voix brève, « il est temps. » — Pourquoi allons-nous à pied?... — Il me semble » que nous serons moins aperçus... que l'on nous » entendra moins venir... Qui sait si celui que je » veux découvrir n'a point sur la route quelques es- » pions chargés de l'avertir en cas de surprise?...

» — Soit, allons à pied... aussi bien la marche et » l'air frais du soir te calmeront peut-être un peu.»

Edouard ne répond plus, il prend ses pistolets, se couvre de son manteau, et descend l'escalier. Les deux jeunes gens se font ouvrir par le concierge; Alfred lui met une pièce d'or dans la main, pour qu'il attende leur retour, qui peut n'avoir lieu que tard dans la nuit. Ils sortent du château, et à la pâle clarté de la lune, qui se montre de temps à autre sous les nuages, ils prennent le chemin qui mène dans les montagnes.

Edouard marche en silence et d'un pas précipité, Alfred n'ose troubler ses réflexions, il se contente de regarder de temps à autre les rochers et les montagnes qui les environnent; ce voyage de nuit lui rappelle celui qu'ils ont fait en se rendant à la Roche-Noire; il pense à leur gaîté d'alors et soupire en songeant combien il a fallu peu de temps pour dissiper le bonheur que l'avenir leur promettait.

Après plus d'une lieue et demie faite sans s'arrêter, et lorsqu'ils ne sont plus qu'à une courte distance de la petite vallée, Alfred dit à son ami : « Reposons-» nous un moment... reprenons haleine... celui que » tu cherches n'est peut-être pas de si bonne heure » à la Maison Blanche...

» — Soit, » dit Edouard, « reposons-nous ici. » Et il s'assied près d'Alfred sur un fragment de rocher. Il garde toujours le silence, Alfred lui prend la main et lui dit : « Mon pauvre Edouard, conviens que » que nous sommes bien fous de nous faire tant de » peine pour une jeune fille... bien jolie, je l'avoue... » mais il y en a tant d'autres que nous ne connais-» sons pas encore!...

» — Alfred, il est possible que ce soit une sottise,
» une folie... je comprends bien que je ferais mieux
» d'oublier Isaure... de la mépriser; mais, mon
» ami, tous les jours on persévère dans une chose,
» quoique l'on sache que l'on fait mal. Je te l'ai dit :
» tu ne sens pas l'amour comme moi!... et c'est un
» grand bonheur pour toi... Tu as aimé Isaure pas-
» sionnément; mais dès que tu as eu pris la réso-
» lution de me sacrifier cet amour, tu as pu éloi-
» gner une image adorée de ta pensée, et, quelques
» jours après, conviens qu'elle s'y offrait déjà bien
» moins. Moi, j'aimais Isaure sans le laisser autant
» paraître; mais c'est un sentiment qui ne finira
» qu'avec ma vie!... Puissé-je n'avoir pas long-
» temps à souffrir ainsi!... Viens, le temps se passe...
» j'ai hâte d'arriver... »

Edouard se lève, il se remettent en marche, et au bout de dix minutes ils descendent dans la vallée. Alors Edouard est obligé de s'arrêter, tout son corps tremble, il respire à peine, il est près de s'appuyer sur le bras d'Alfred pour se soutenir.

« Attends..... attends..... » lui dit-il; « la vue de
» ces lieux me fait un mal!... pardonne-moi, cher
» Alfred, toutes les peines que je te cause. »

Pour toute réponse, Alfred lui serre la main, et bientôt ils se remettent en marche; mais ils ne s'aperçoivent pas que l'homme au bâton noueux, qui était arrêté à peu de distance, suit alors leurs pas, en ayant soin de se tenir constamment dans l'ombre.

« Allons d'abord près de sa demeure, » dit Edouard;
« nous saurons si elle est encore chez elle. »

Ils marchent en silence, et en tâchant de diminuer le bruit de leurs pas, ils sont bientôt près de la mai-

sonnette : ils voient de la lumière dans la pièce du premier, la croisée est ouverte, et de loin ils aperçoivent Isaure, qui est dans cette chambre.

« Elle est là !... » dit Edouard à voix basse. « — Oui, » répond Alfred, « et elle est seule..... — Elle » ne fait rien... elle semble absorbée dans ses pen- » sées..... Alfred !.... regarde donc comme elle est » toujours belle !... — Eh ! mon ami, pour être in- » fidèle, une femme n'en est pas moins jolie !... » quelquefois même elles le paraissent davantage » après. — Elle se lève... elle va caresser Vaillant... » regarde donc..... on dirait qu'elle pleure..... ah ! » mon ami, si je ne me retenais, j'irais me jeter à » ses genoux... — Attends, elle s'approche de la fe- » nêtre... Cachons-nous derrière ces arbres. »

Isaure vient de se placer à la fenêtre, elle regarde la Maison Blanche.

« C'est là !... c'est toujours là que se portent ses » yeux !... » dit Edouard avec douleur. « Insensé !... » et je croyais qu'elle pensait à moi. »

Dix minutes s'écoulent pendant lesquelles Isaure reste constamment à la fenêtre, et les jeunes gens placés derrière des arbres ne la perdent pas de vue, ainsi que la Maison Blanche. Au bout de ce temps, une lumière paraît à une fenêtre de la demeure mystérieuse.

« C'est sans doute le signal qu'elle attendait, » dit Alfred. En effet, la jeune fille quitte aussitôt sa fenêtre ; elle disparaît de sa chambre, et bientôt elle sort doucement de sa maisonnette. Edouard serre avec force le bras de son ami, il ne peut parler, mais il suit tous les mouvemens d'Isaure. Celle-ci, après avoir refermé la porte, s'élance légèrement dans la

prairie, et la traversant d'un pas précipité, arrive bientôt devant l'entrée de la Maison Blanche, et se glisse furtivement dans l'habitation, dont la porte se referme sur elle.

Les jeunes gens l'ont suivie, ils l'ont vue entrer dans la maison, et ils s'arrêtent à quelques pas.

« Il n'y a donc plus de doute! » dit Edouard d'une voix sombre; « elle est là!... là!... avec mon rival!... » Ah! je vais...

» — Que vas-tu faire? » dit Alfred en retenant Edouard, « frapper à cette porte?... faire du bruit?... » Ils ne t'ouvriront pas..... et d'ailleurs, tu n'en » saurais pas davantage. Ne vaudrait-il pas mieux » attendre qu'elle sortît?... Peut-être celui qui est » là-dedans va l'accompagner; si nous pouvions les » voir, les entendre, sans être aperçus!... Il sera » toujours temps de défier ton rival; puisqu'il est » là, il ne peut t'échapper.

» — Oui.... oui..... tu as raison, » dit Edouard; « attendons... je tâcherai d'en avoir la force!... — » Tiens, plaçons-nous sous ce bouquet d'arbres, » nous serons justement en face de la porte... et on » ne pourra nous apercevoir... Viens. »

Alfred entraîne Edouard sous les arbres, qui sont à une quarantaine de pas de la Maison Blanche. Là ils se blottissent dans l'endroit le plus sombre, et attendent en silence que la porte qui est vis-à-vis d'eux s'ouvre de nouveau.

Un quart d'heure s'est écoulé dans cette pénible attente; Edouard se meurt d'impatience et de jalousie; cependant, le désir d'acquérir la preuve de la perfidie d'Isaure lui donne la force de résister aux mouvemens impétueux de son âme. Tout-à-coup un

léger bruit se fait entendre, mais ce bruit ne vient pas de la Maison Blanche, c'est de derrière les jeunes gens qu'il est parti.

« J'ai entendu quelque chose, » dit Edouard. « — Oui, j'ai cru aussi..... — Ne serions-nous pas » seuls ici... »

Ils regardent avec attention autour d'eux, mais n'aperçoivent personne. Dans ce moment la lune, qui vient de sortir de dessous les nuages, permet de distinguer fort bien les objets, et Edouard tressaille en entendant ouvrir la porte de la Maison Blanche. « Les voici ! » dit-il.

Isaure sort la première ; elle est suivie d'un homme d'une taille haute, qui est enveloppé d'un large manteau, et qui a un chapeau rond placé fort avant sur ses yeux. Cet homme et Isaure se trouvent alors dans l'ombre que projette la maison. Bientôt la jeune fille dit d'un ton triste : « Adieu, mon » ami..... adieu, je vais rentrer..... Vous ne me » gronderez plus, n'est-ce pas?... Il ne reviendra » pas... je lui ai dit que je ne pouvais plus le rece- » voir. »

L'homme qui est avec Isaure lui répond trop bas pour que les jeunes gens puissent l'entendre ; mais tout en parlant, il fait quelques pas avec la jeune fille, en la reconduisant du côté de sa demeure. Edouard les suit en se tenant toujours caché du côté de l'ombre, tandis qu'Alfred reste sous les arbres, devant la maison pour couper la retraite à l'inconnu.

Bientôt Isaure et son compagnon s'arrêtent ; celui-ci presse la jeune fille dans ses bras, et l'embrasse tendrement. A cette vue, Edouard, furieux, va s'é-

lancer vers eux; mais déjà Isaure court légèrement vers sa demeure, tandis que l'autre personne marche à grands pas vers la maison, en suivant le côté des arbres qui dérobent Alfred à sa vue. La lune, donnant alors en plein sur le visage de la personne qui vient de son côté, permet à Alfred de l'examiner tout à son aise; loin de l'arrêter et de l'empêcher de rentrer dans la Maison Blanche, Alfred est resté immobile à la place qu'il occupait. Cependant Edouard court sur les pas de celui qu'il brûle de combattre; mais il le voit rentrer dans la maison, dont la porte se referme sur lui. « Eh quoi! » dit-il à Alfred; « il a passé devant toi, et tu ne l'as pas arrêté?.... » tu ne l'as pas empêché de se soustraire à ma fu- » reur?... Maintenant je ne puis plus douter de la » perfidie d'Isaure!.... Cet homme l'a pressée dans » ses bras!... Ah! il va payer de sa vie son bon- » heur; oui! s'il refuse de m'ouvrir, dussé-je esca- » lader ces murs... briser ces fenêtres, il ne m'é- » chappera pas!... »

Edouard courait déjà vers la maison, en tenant ses pistolets à la main. Mais Alfred, revenu de la stupeur qui s'était emparée de lui, se précipite sur les pas d'Edouard, lui saisit le bras, et le retient, en s'écriant :

« Edouard, je t'en supplie, ne songe plus à ce » combat!... il ne peut avoir lieu.... — Que je ne » songe plus à me venger?... Est-ce pour me tenir » un tel langage que tu m'as accompagné?... laisse » moi!.... — Non, je t'en conjure!..... au nom de » notre amitié.... jette ces armes qui me font hor- » reur!...—Quel intérêt t'inspire donc cet homme!... » Ah! je sens, moi, que je le déteste.... que je l'ab-

» horre!.... et c'est dans son sang... — Malheu-
» reux!... que dis-tu?... C'est mon père! »

» — Ton père! » s'écrie Edouard, sur lequel ces mots font l'effet de la foudre; tandis qu'un peu plus loin, le vagabond répète d'une voix sourde : « Son » père, » puis s'éloigne à grands pas, et disparaît sous les arbres.

Au bout de quelques instans de silence, Edouard, qui semble seulement alors reprendre ses esprits, donne ses pistolets à Alfred, en lui disant : « Tiens!... » prends!... ôte-moi ces armes!... Tu as raison, je » ne puis me battre contre lui!... »

Sans laisser à Edouard le temps de changer de résolution, Alfred lui prend le bras et l'entraîne précipitamment loin de la Maison Blanche.

CHAPITRE XXVII.

LES ADIEUX AU CHATEAU.

Alfred a entraîné son ami vers le premier chemin qui s'est trouvé devant eux; il n'a songé qu'à l'éloigner de la Maison Blanche et de la demeure d'Isaure. Les deux jeunes gens marchent long-temps au hasard et en silence, leur cœur est trop oppressé pour qu'ils puissent encore se communiquer leur pensée. Mais, après avoir marché pendant fort long-temps, sans autre but que de s'éloigner de la petite vallée, épuisés de fatigue et d'émotions, ils s'arrêtent dans une vaste prairie; Edouard se laisse tomber sur le gazon, en disant à Alfred : « Reposons-nous ici..... » J'ai besoin de respirer un moment. »

Alfred s'assied près de son ami. Pendant long-temps encore ils gardent tous deux le silence; enfin, Edouard dit d'une voix altérée : « Es-tu bien sûr » que cet homme soit ton père?

» — Mon ami, les yeux d'un fils peuvent-ils s'y » méprendre!... Oui, c'est bien lui; il venait de » mon côté... La lune éclairait parfaitement. J'ai eu » tout le temps de le regarder, de le reconnaître!... » frappé de surprise, je suis resté immobile... je n'ai

» point quitté les arbres qui me dérobaient à sa
» vue... j'en rends grâce au ciel !... Un fils ne doit
» jamais forcer l'auteur de ses jours à rougir devant
» lui. Je ne dois plus chercher à connaitre les motifs
» de la conduite de mon père, ni les sentimens qu'il
» éprouve pour Isaure... N'est-il pas maître de ses
» actions? et s'il a... quelques faiblesses, ne les ra-
» chète-il pas par mille qualités. Ah ! mon cher
» Edouard ! quand je pense aux événemens affreux
» qui pouvaient arriver si je n'avais pas reconnu
» mon père..... si l'obscurité nous eût dérobé ses
» traits à tous deux !..... Je frémis encore..... mon
» cœur se glace !... Mon père... si bon, si indulgent
» pour moi !... qui ne cherche qu'à me rendre heu-
» reux... qui est pour moi l'ami le plus tendre !...
» serait mort de ta main peut-être... et en présence
» de son fils ! Ah ! mon ami, crois-moi, toutes les
» peines de l'amour, tous les tourmens que nous
» causent une femme n'approcheront jamais de l'an-
» goisse qui déchire le cœur d'un fils à la pensée
» d'avoir pu, sans le savoir, servir de témoin au
» meurtrier de son père !...

» — Alfred, je pense bien que tu es rassuré main-
» tenant. — Oui... j'en suis persuadé, tu respecte-
» ras mon père..... et d'ailleurs, mon ami, soyons
» justes, ce n'est pas lui qui t'a trompé..... Isaure
» seule est coupable, elle ne devait pas répondre à
» ton amour... elle ne devait pas te donner d'espé-
» rances... mais les femmes cèdent toujours à leur
» désir de plaire, sans songer à tout ce qui peut en
» résulter. Dans ta fureur jalouse tu veux combattre
» celui qui défend à Isaure de te revoir, de t'écouter
» encore !... Cependant, n'en avait-il pas le droit?

» depuis long-temps, sans doute, il connaît cette
» jeune fille !... Voilà donc le motif de ces fréquens
» voyages dans lesquels il me proposait jamais de
» l'accompagner... Oui; oh! il y a long-temps...
» bien long-temps qu'il vient à la Maison Blanche...
» mais une amourette !... J'avoue que cela m'étonne,
» et j'ai encore peine à le croire. Depuis le mort de
» sa seconde épouse, de cette Adèle qu'il aimait tant,
» je lui ai entendu dire cent fois qu'aucune femme
» ne pouvait désormais toucher son cœur... Je sais
» bien qu'on dit cela et que ça n'empêche pas que...
» mais, je le répète, cela m'étonne... Son seul tort
» est de ne pas m'avoir mis dans sa confidence, de ne
» m'avoir pas dit deux mots de cette intrigue... Ne
» suis-je pas autant son ami que son fils!... Alors
» nous n'aurions pas été nous promener près de la
» Maison Blanche, et faire la cour à la petite; je
» n'aurais pas été exposé à devenir le rival de mon
» père !... mais, puisqu'il veut cacher cette intrigue,
» respectons son secret... Il ignore que c'est dans ce
» pays que nous sommes; je n'ai jamais eu le temps
» de le lui écrire, et certainement, si la petite lui a
» parlé d'un Edouard, il ne se sera pas douté qu'il
» s'agissait de l'ami de son fils. »

Edouard a écouté tranquillement Alfred; il semble approuver tout ce qu'il vient de dire; il est plus calme, la raison se fait entendre. L'air pur et frais de la nuit, le repos qu'ils viennent de prendre ont aussi fait leur effet; le sang circule mieux, les oppressions sont moins fortes; et tel qui se livre à tous les transports d'une fureur jalouse, et ne rêve que vengeance, serait beaucoup moins furieux s'il voulait se promener au grand air pendant un quart

d'heure. Le physique et le moral se tiennent toujours un peu.

Après quelques nouveaux instans de silence, Edouard dit à son ami : « Je ne veux plus rester » dans ce pays..... J'ai hâte, au contraire, de m'en » éloigner..... Dès demain, je ferai mes adieux aux » habitans du château, et je quitterai l'Auvergne... » où pour mon repos, je n'aurais jamais dû venir!

« — Je partirai avec toi... Je commence d'ailleurs » à me lasser du château de la Roche-Noire et de » tous les originaux qu'il renferme... Oui, demain » nous ferons nos adieux. Nous retournerons à Paris » chercher des distractions, ou, si tu le préfères, » nous irons visiter la Suisse, l'Italie... Partout je » t'accompagnerai... Le temps... et mon amitié par- » viendront à effacer de ta pensée des souvenirs pé- » nibles... Allons, donne-moi ta main, Edouard!... » Crois-moi, on n'est jamais entièrement malheureux » quand on possède un véritable ami. »

Les deux jeunes gens se serrent long-temps la main, et Edouard promet à Alfred de faire tout ce qui dépendra de lui pour oublier Isaure.

« — Où sommes-nous, » dit Edouard au bout d'un moment. « — Ma foi, je n'en sais rien,... nous avons » marché long-temps, et je n'ai fait nulle attention » aux chemins. Je ne me reconnais pas;... la lune » s'est cachée. Comme nous pourrions fort bien nous » égarer dans ces campagnes, je crois que nous fe- » rons mieux de rester ici jusqu'au jour; dès qu'il » paraîtra, nous regagnerons le château. »

Edouard est de l'avis d'Alfred; ils s'étendent sur le gazon pour y chercher le repos; mais il n'approche pas des paupières de l'amant d'Isaure, qui a

sans cesse présent à la pensée les traits si aimables de celle qu'il s'était fait une douce habitude d'aimer et de voir chaque jour.

Dès que le jour commence à poindre, les jeunes gens se lèvent; et des paysans, qui se rendent à leurs travaux, leur indiquent le chemin du château. Ils y arrivent sur les huit heures du matin, et rencontrent dans la cour M. Férulus qui n'a plus à son habit les grands boutons d'acier, mais qui porte sous son bras un paquet de livres comme le jour où il est venu s'installer à la Roche-Noire.

Le savant s'est arrêté au milieu de la cour; il jette un dernier regard sur les fenêtres de l'appartement qu'il habitait, et s'écrie : « *Adieu, Rome! je pars!...* »

En se retournant il aperçoit les deux jeunes gens, et va au devant d'eux d'un air assez triste; puis leur fait un grand salut.

« Où donc allez-vous de si grand matin, mon-
» sieur Férulus? » dit Alfred. « — Je m'en vais,
» messieurs; je quitte pour jamais ces lieux; on me
» renvoie.... on me destitue de ma place!... Et
» pourquoi?... parce que j'ai appris à une jeune
» fille à se servir de la bassinoire que nous a donnée
» la nature... Ce n'est pas ma faute, d'ailleurs, s'il
» n'y en avait pas d'autres dans le château! — Com-
» ment! tout cela ne s'est pas arrangé, raccom-
» modé?... Robineau est cependant un bon garçon...
» — Depuis qu'il est marié, ce n'est plus que la
» nullité la plus complète... Pauvre cher homme!...
» il en verra de cruelles!... Je n'ai pas le bonheur de
» plaire à madame son épouse!... Elle n'a pas trouvé
» mes vers jolis.... ou du moins elle a refusé de les

» entendre... Messieurs, il n'y a rien à espérer de
» quelqu'un qui ne sait pas respecter la science !...
» Après m'être ennuyé tous les soirs à faire la partie
» de cet insolent la Pincerie et de son imbécile de
» frère, voilà comme on me récompense !... *Saturus*
» *sum opprobriis !*... et mis à la porte sans même un
» mois de mes appointemens de bibliothécaire !...
» Mais qu'ils en trouvent un autre de ma force !
» Madame a dit que son oncle Mignon ferait fort
» bien tout ce que je faisais ici... Quel *blasphème !*...
» Mais il paraît que toutes les places que le cher
» oncle devait avoir, se réduiront à être domestique
» chez sa nièce. Au reste, j'emporte la bibliothèque
» sous mon bras.... elle m'appartient, c'est tout
» mon bien... Je vais tâcher de reformer une petite
» école, ou de trouver un autre *Mécène* qui veuille
» d'un Virgile pour aller à l'immortalité moyennant
» cent écus par an... Il me semble que cela ne vaut
» pas la peine de s'en passer. Quant à ce château,
» vous verrez, messieurs, il sera bientôt mangé,
» pillé, vendu, abandonné.... il s'écroulera sans
» qu'on se rappelle le nom de son dernier posses-
» seur; et on cherchera la Roche-Noire, comme on
» cherche maintenant *Babylone*, *Thèbes* et *Ninive !*
» — Nous ne verrons pas cela, mon cher monsieur
» Férulus, car nous allons aussi quitter ce château.
» — Vous allez le quitter, messieurs, » dit Férulus d'un air tout joyeux; « j'en suis enchanté !... Ces
» gens-là ne sont pas dignes de vous posséder ! Vous
» et moi de moins, je vous demande ce qu'il restera
» de spirituel au château !... Vous retournez à Pa-
» ris ?... — Peut-être.... nous comptons voyager un
» peu. — Vous n'avez pas besoin d'un interprète

» pour vous servir de truchement dans les pays que
» vous allez parcourir?... — Non, nous en savons
» assez pour nous faire comprendre où nous irons.
» — Vous n'avez pas... par hasard, quelques enfans
» dont il faille soigner l'éducation?... — Non, mon-
» sieur Férulus, pas pour le moment. — Alors, mes-
» sieurs, je vous fais donc mes adieux... *vale et me*
» *ama.* »

Le savant s'éloignait tristement; les jeunes gens auraient voulu lui faire accepter leur bourse, pour empêcher de mourir de faim un homme qui ne cherchait qu'à faire aller ses semblables à l'immortalité; mais ils ne savaient comment s'y prendre de crainte de blesser son amour-propre; cependant Férulus, qui s'éloignait lentement et à regret, laisse échapper un volume du paquet qu'il porte, et continue sa marche sans s'apercevoir de la perte qu'il vient de faire. Alfred va ramasser le volume, il cache sa bourse dessous, appelle le savant qui s'arrête sur le champ, et, courant après lui, le jeune homme lui met dans la main le livre et la bourse, en lui disant : « Monsieur Férulus, vous avez laissé tomber ce
» volume. — *Jehova!* c'est le traité de Sénèque sur
» le mépris des richesses!... — Cela vous aurait
» peut-être fait faute. »

Le ci-devant bibliothécaire ferme sur le champ la main dans laquelle on a glissé les deux objets, fait un sourire aimable à Alfred, puis s'éloigne très-vivement, comme s'il eût craint qu'on ne voulût lui reprendre ce qu'on venait de lui donner.

Alfred et Edouard rentrent dans leur appartement jusqu'à l'heure du déjeuner. Alors ils se rendent au salon, où la famille est réunie. Quoiqu'il ait couché

avec sa femme, Robineau n'en a pas l'air moins timide auprès d'elle; mais Cornélie trouve à peine le temps de répondre à son mari; elle gronde chaque domestique, et vient déjà d'annoncer à son époux que Jeannette, le jockey et M. Cunette ne tarderaient pas à suivre M. Férulus. Robineau n'a pas même le temps d'approuver les résolutions de sa femme, parce que, lorsqu'il veut parler, son beau-père lui coupe la parole en lui disant : « Mon gendre, laissez agir » votre épouse, et ne la contrariez jamais, ou cor- » bleu ! vous auriez affaire à moi. »

Les jeunes gens annoncent à la société qu'il vont quitter le château; et Eudoxie dit à demi-voix : « Cela va être bien amusant ici !... Certainement je » n'y resterai pas long-temps ! » Madame de la Roche-Noire reçoit cette nouvelle très-froidement; les deux jeunes gens n'ont pas paru assez ébloui de ses charmes pour qu'elle les regrette. Mais Robineau qui commence à s'apercevoir que depuis qu'il est marié il ne s'amuse pas autant qu'il l'espérait, s'écrie : « Comment ! vous voulez déjà nous » quitter..... partir ?... et quand cela ? — Aujour- » d'hui même, » dit Alfred. « — Aujourd'hui !... » Ah ! par exemple.... je ne le.... nous ne le souf- » frirons pas, cela ferait de la peine à mon épouse... » encore quelques jours..... on ne part pas si brus- » quement ! — Eh bien !... nous ne partirons que » demain, » répond Edouard, qui semblait depuis quelques minutes enseveli dans ses réflexions. « — Demain soit, » dit Alfred, qui est cependant surpris qu'Edouard veuille bien différer leur départ.

On ne tarde pas à retourner chacun à ce qui lui plaît. Eudoxie, qui veut sans doute qu'Alfred lui

fasse ses derniers adieux, lui demande son bras pour aller se promener dans le jardin ; et Cornélie, restée seule avec Robineau, lui dit : « Pourquoi vous per-
» mettez-vous de retenir ces messieurs au château
» sans savoir si cela me fera plaisir ? — Mon amie,
» j'ai cru que.... — Ne sont-ils pas bien aimables,
» vos amis, qui passent tous leur temps à courir je
» ne sais où, et ne sont ici que pour manger. Dé-
» sormais, monsieur, c'est moi qui inviterai les per-
» sonnes que je voudrai recevoir. — Oui, ma chère
» amie... si vous voulez, je vais aller dire à Alfred
» et Edouard qu'ils peuvent partir tout de suite, que
» cela nous est égal..... — Autre sottise!... Non,
» monsieur; ne dites rien, ne faites rien, ne vous
» mêlez de rien, voilà tout ce qu'on vous demande. »

Après avoir dit cela, Cornélie laisse là Robineau, qui, lorsqu'il est seul, frappe du pied avec force, en disant : « Je ne veux pas la contrarier, parce que
» nous sommes dans la lune de miel; mais je sais
» que je suis le maître, ça me suffit. »

Après avoir assez long-temps promené Eudoxie, Alfred est rentré au château; il dispose tout pour son prochain départ et se rend ensuite près d'Edouard.

« Pour quel motif as-tu bien voulu différer notre
» départ? » dit Alfred; « il me semblait que tu de-
» vais être pressé de t'éloigner de ce pays.... de....
» ces montagnes.

» — Oui, oui, sans doute, » répond Edouard avec embarras; « mais avant de quitter l'Auvergne.....
» où je ne reviendrai jamais.... je voudrais..... Al-
» fred, tu vas me gronder!... — Non, dis-moi
» franchement ce que tu espères encore? — Je n'es-

» père plus rien !... Mais je ne puis résister au dé-
» sir de revoir Isaure encore une fois... de lui faire
» mes derniers adieux !... — Je m'en doutais !... —
» Je l'ai quittée si brusquement..... pourtant je ne
» connaissais pas alors toute sa perfidie... mais,
» rassure-toi, ce n'est pas pour lui faire d'inutiles
» reproches que je veux la voir, au contraire !... Je
» lui dirai... que je lui pardonne tout le mal qu'elle
» m'a fait.... que je désire qu'elle soit heureuse.....
» que jamais son image... Oh ! non, je ne lui dirai
» pas cela, et cependant... Ah ! mon ami, blâme-
» moi de ma faiblesse !... mais je crois que je l'aime
» plus que jamais !...

»—Tu veux aller voir Isaure... mais y songes-tu?...
» si nous y trouvions... si tu y rencontrais... le ba-
» ron? — J'épierai le moment où elle sera seule...
» tu sais bien qu'elle ne passe que peu de temps à la
» Maison Blanche ; dussé-je ne lui parler qu'un mo-
» ment, il faut que je la revoie encore..... Alfred,
» pense donc que ce sera la dernière fois. — Eh bien !
» je t'accompagnerai..... Oui, j'irai avec toi; au
» moins je serai plus certain que tu ne feras pas
» d'imprudence, et je pourrai veiller à ce qu'on ne
» te surprenne pas auprès d'elle... — Cher Alfred !
» que tu es bon !... — Il faut bien que je devienne
» sage quand tu fais des folies; c'est chacun à son
» tour. Je vais dire au jockey de nous tenir les che-
» vaux prêts pour ce soir, car je ne vois pas la né-
» cessité d'aller encore à pied. Nous partirons à
» l'heure où on va se coucher, nous prétexterons
» d'ailleurs notre départ de demain pour nous reti-
» rer de bonne heure.... Edouard, tu ne prendras
» pas d'armes, j'espère !.. Quelle idée !.. — Oh ! non

» non, je ne veux voir qu'elle, je ne veux que lui » dire adieu avant de m'en éloigner pour tou- » jours ! »

Tout étant convenu, les jeunes gens vont rejoindre la compagnie. Ainsi que Férulus l'avait prédit, le dîner est beaucoup moins gai qu'à l'ordinaire. Alfred et Edouard ont trop à penser pour chercher à soutenir la conversation. Eudoxie semble s'ennuyer; M. de la Pincerie est de mauvaise humeur, parce qu'il prévoit qu'il n'aura personne le soir pour faire sa partie; Cornélie garde son air de fierté et parle à peine; Mignon lui-même ne paraît pas être fort content, parce que sa nièce lui a déjà donné mille choses à faire dans le château; enfin Robineau traite ses deux amis avec une extrême froideur, dans l'espoir d'être agréable à sa femme.

Le soir, les jeunes gens font leurs adieux. « Il est possible, » dit Alfred, « que nous partions demain » avant que ces dames ne soient levées. — Comme » vous voudrez, messieurs, » dit Robineau; « et si » cela vous fait plaisir de partir ce soir, vous pou- » vez... »

M. de la Roche-Noire n'achève pas, parce que sa femme le tire par son habit de manière à en déchirer la basque. Alfred et Edouard se regardent en souriant; et, après quelques heures d'une conversation coupée par les fréquens bâillemens du marquis et les soupirs étouffés de madame de Hautmont, on se dit adieu et l'on se sépare.

Les jeunes gens laissent à leurs hôtes le temps de se renfermer chez eux; puis ils descendent dans la cour, trouvent les chevaux sellés, et se font ouvrir

par le concierge, en lui disant: « Nous reviendrons » dans deux heures.

» — Vous reviendrez quand vous voudrez, vous » trouverez la porte ouverte, » répond Cunette qui est gris, suivant sa coutume. « Madame la bourgoise » m'a signifié que je pouvois me chercher une au- » tre place... Alors vous entendez ben que je ne vais » pas me gêner pour sa porte... Je me couche, et » je laisse tout ouvert... arrive qui plante... je m'en » moque... je n'ai pas envie de me déranger.»

CHAPITRE XXVIII.

ATTENTAT.

« Nous aurons assez souvent parcouru la nuit ces campagnes, » dit Alfred en faisant marcher son cheval près de celui d'Edouard. Les chemins étaient devenus mauvais; la pluie, qui était tombée pendant toute la soirée, les avait rendus gras et glissans; et ce n'est qu'en allant avec précaution, que les deux cavaliers peuvent avancer sans accident.

Edouard n'a répondu à son ami qu'en poussant un profond soupir. Alfred conçoit qu'au moment de voir Isaure pour la dernière fois, il soit tout à ses souvenir et à ses regrets; respectant le silence et le chagrin de son ami, il se tient près de lui, mais il ne lui parle plus.

Il n'ont fait encore que le tiers de la route; il tombe une pluie froide; Edouard a voulu pousser son cheval, mais déjà deux fois l'animal a manqué de s'abattre; le chemin devient rapide, et il faut se résoudre à n'aller qu'au pas.

« Je crois que nous aurions été plus vite à pied » dit Edouard avec impatience. « — N'avons-nous pas » tout le temps d'arriver... » répond Alfred; « rien

» ne nous pressera pour retourner au château... Et,
» pour dire adieu à Isaure, il ne te faut pas toute
» la nuit. — Je ne sais ce que j'ai... mais il me sem-
» ble que je n'arriverai jamais assez tôt près d'elle...
» Des pensées sinistres m'oppressent... Alfred, crois-
» tu aux pressentimens? — Allons donc! quel enfan-
» tillage!... Quand on vient d'éprouver quelque
» peine, quand on est trompé, trahi dans ses affec-
» tions, à chaque instant on redoute un nouveau
» malheur; on appelle cela des pressentimens, tandis
» que ce n'est que le résultat de la disposition de
» notre esprit. Les gens heureux, ceux à qui tout
» réussit, n'ont jamais de pressentimens; cependant,
» il leur arrive par fois des évènemens fâcheux; mais
» ils ne les ont jamais prévus, parce qu'il ne voient
» pas tout en noir... Maudit cheval! il veut abso-
» lument se mettre à genoux. François m'a dit qu'a
» Clermont, où il a été dernièrement, il y en avait
» deux fort bons à vendre; si tu veux que nous voya-
» gions ainsi, je les achèterai. »

Edouard ne répond pas; il est retombé dans ses pensées, et n'en sort que pour dire à voix basse : « Que cette nuit est sombre et triste! quelle diffé-
» rence d'avec celle d'hier!...

» — Oui, » dit Alfred; « je commence à croire
» que, l'hiver, le séjour de l'Auvergne ne doit pas
» être fort gai.... — Ah! si elle m'avait aimée....
» comme elle le disait, si j'avais pu vivre auprès
» d'elle, ces montagnes couvertes de neige, ces gla-
» ciers, ces sites savages auraient toujours été rians
» à mes yeux!

» — Allons, Edouard, sois raisonnable..... le

» temps te consolera... J'aimais bien Isaure aussi;
» oh! oui!... j'en étais fou! cependant je suis par-
» venu à triompher de cet amour. »

Edouard ne répond rien, mais il soupire, et se dit en lui même: « Il était bien loin de l'aimer
» comme moi! »

Ils sont enfin dans le chemin qui descend dans la vallée; ils s'arrêtent et quittent leurs chevaux à l'endroit ordinaire, puis marchent vers la maisonnette. Alfred prend le bras d'Edouard, dont l'agitation redouble à mesure qu'ils approchent de la demeure d'Isaure.

« Elle est chez elle! » s'écrie Edouard qui vient d'apercevoir de la lumière à travers la croisée du premier étage de la maisonnette. « Ah! mon
» ami!... arrêtons-nous un moment... mon cœur
» bat avec tant de force... Elle est dans sa cham-
» bre!... je craignais de ne plus la revoir... je déses-
» pérais d'arriver assez tôt. Ah! tu avais raison, Al-
» fred, quand on éprouve quelques peines, on les
» augmente encore par son imagination!... Mais sa
» croisée est fermée... je ne puis la voir comme
» hier... La voir!... sans qu'elle sache que je suis
» là!

» — Puisque tu veux lui parler une dernière fois,
» il faut bien qu'elle sache que tu es là... N'allons-
» nous pas frapper? ou aimes-tu mieux l'appe-
» ler?...

» — Je ne sais... attends... s'il y avait quelqu'un
» avec elle..... Vois-tu de la lumière à la Maison
» Blanche? — Non..... — Comment nous assurer
» qu'elle est seule?... Si ton père était là?... — At-

» tendons, elle va peut-être ouvrir sa fenêtre, ou
» elle sortira pour aller à la Maison-Blanche. »

Les deux jeunes gens attendent quelques minutes, Edouard a toujours les yeux fixés sur la fenêtre où brille la lumière.

« C'est bien singulier, » dit-il, enfin; « je n'a-
» perçois aucune ombre à travers les rideaux... la
» lumière ne change pas de place... et pas le moin-
» dre bruit ne nous annonce qu'elle soit là... Ce-
» pendant, dans cette vallée solitaire, le plus léger
» mouvement est facilement entendu... Alfred, ce
» calme profond a quelque chose d'effrayant.

» — Encore des idées sombres! tu es incorrigi-
» ble!... Que veux-tu donc qu'il lui soit arrivé?...
» Est-ce qu'on voit des voleurs, des brigands dans
» ce pays?...

» — Viens... approchons tout contre la maison,
» peut-être entendrons-nous quelque chose. »

Alfred suit Edouard; il vont se coller contre la porte d'entrée; mais le plus profond silence continue de régner dans la demeure d'Isaure.

Tout-à-coup Edouard, frappé d'un souvenir subit, s'écrie : « Grand Dieu!... nous sommes là...
» tout contre la porte, et Vaillant n'aboie pas... lui
» qui de très-loin devine la présence de quel-
» qu'un!....

» — En effet, » dit Alfred, « cette circonstance
» est singulière. — Je n'y puis plus résister, frap-
» pons. »

Edouard frappe à la porte, légèrement d'abord, puis un peu plus fort; mais aucun bruit n'annonce que l'on se dispose à venir ouvrir.

« Isaure!... Isaure!... c'est moi, » dit Edouard en se tenant sous la fenêtre; « je viens vous dire adieu... » avant de m'éloigner de ce pays... Ne voulez-vous » plus me voir?... »

On ne fait aucune réponse. L'agitation, le trouble d'Edouard sont au comble. « A-t-elle donc juré » de ne plus me parler, de ne plus m'entendre? » s'écrie-t-il; et, dans son dépit, il frappe fortement à la porte. Alors un gémissement sourd, un son plaintif, qui semble partir de derrière la maison, répond au bruit qu'Edouard vient de faire.

« As-tu entendu? » dit-il à Alfred. « — Oui... il » m'a semblé... — Tiens... écoute encore... ce son » lugubre a retenti jusqu'à mon cœur... Il est ar- » rivé quelque malheur à Isaure... Il faut entrer » dans cette maison. »

Alfred, qui partage alors les craintes d'Edouard, seconde ses efforts pour forcer la porte de la maisonnette; le pêne seul la retenait; il est brisé, et les deux jeunes gens entrent dans la salle basse, où règne une profonde obscurité.

« Montons... allons sur le champ à sa chambre, » dit Edouard en cherchant l'escalier; il le trouve, le monte rapidement; il est bientôt devant la chambre d'où partait la lumière; la porte n'en est pas fermée. Edouard, suivi d'Alfred, entre dans la chambre de la jeune fille; mais ils la trouvent déserte, et remarquent un désordre qui n'est pas naturel. Les tiroirs de la commode sont ouverts, plusieurs vêtemens de femme sont épars sur le parquet; il semble qu'on ait seulement pris à la hâte quelques effets, et plusieurs pièces de monnaies qui sont restées sur le carreau,

indiquent que l'on s'est aussi emparé de l'argent que ce meuble renfermait.

« Elle n'est plus ici! » s'écrie Edouard en regardant avec terreur autour de lui. « Mais que signifie » le désordre qui règne en ces lieux?... l'a-t-on enle- » vée?... est-ce donc contre sa volonté qu'on l'a ar- » rachée de cette demeure!... — Viens, » dit Alfred en prenant la lampe; « visitons la maison, » nous découvrirons peut-être quelque indice... Sa- » chons d'abord d'où partait ce bruit que nous avons » entendu.

Ils redescendent, entrent dans chaque pièce, appellent Isaure et ne reçoivent aucune réponse; mais, en passant près de la cour qui sépare la maison du jardin, le son plaintif qui les a frappés se fait encore entendre. Ils se rendent dans la cour, des traces de sang frappent leurs yeux. Edouard sent son cœur se glacer... mais bientôt il frémit d'horreur, en apercevant à l'entrée du jardin Vaillant, percé de plusieurs coups, baigné dans son sang, mais essayant encore de se traîner jusqu'à ceux qu'il reconnaît pour les amis de sa maîtresse.

« C'est Vaillant!... il est assassiné!... s'écrie » Edouard. Ah! mon ami! quelque horrible événe- » ment est arrivé!... des brigands.... des assassins » se sont introduits dans cette habitation!... Mais » qu'ont-ils fait d'Isaure?... ils ont tué celui qui » voulait la défendre!... et je n'étais pas là!... » Pauvre Vaillant!... il semble me demander sa » maîtresse! C'est par ce jardin qu'on l'aura emme- » née... Ah! viens!... cherchons encore!...

» — Mais Vaillant n'est pas mort, » dit Alfred;

» peut-être ces blessures, qui semblent avoir été
» faites par une épée, ne sont-elles pas mortelles...
» Laisserons-nous sans secours celui qui seul a osé
» défendre sa maîtresse?... Pauvre chien !... comme
» il nous regarde !... Attends, que je lave ses plaies....
» ton mouchoir.... le mien, suffiront peut-être pour
» arrêter le sang... »

Malgré son impatience de voler à la recherche d'Isaure, Edouard seconde son ami dans les soins qu'il donne au fidèle défenseur de la jeune fille. Vaillant est doucement emporté sur le lit de sa maîtresse et entortillé de linge. Ensuite les jeunes gens se rendent dans le jardin ; ils trouvent encore ouverte une petite porte qui donnait sur la campagne. Les traces de sang annoncent que le chien a suivi jusque-là sa maîtresse, et que c'est par ce chemin que l'on a emmené Isaure.

Edouard veut parcourir la campagne, courir sur les traces des ravisseurs d'Isaure ; il se flatte de les atteindre encore, et demande à Alfred ses armes.

» Que veux-tu donc faire maintenant ? » dit Alfred.
» Tu ignores de quel côté ils ont porté leurs pas !...
» Par cette nuit obscure, où veux-tu te diriger?...
» ne vaut-il pas mieux attendre le jour? — Atten-
» dre !... et peut-être maintenant elle m'appelle à
» son secours !... Tout semble indiquer qu'il n'y a
» pas long-temps encore que s'est commis cet hor-
» rible attentat.... Alfred, je t'en supplie, donne-
» moi tes pistolets !... Qu'as-tu à craindre?... je ne
» veux que rendre Isaure à ton père !... S'il eût été
» ici, sans doute il l'aurait défendu, lui !... Viens !
» viens !... parcourons ces montagnes.... peut-être
» est-il temps encore de la sauver. »

Alfred cède aux désirs de son ami, il lui donne un de ses pistolets, garde l'autre, et tâche de suivre Edouard, qui d'un pas précipité parcourt la campagne.

Le temps est toujours sombre, il est difficile de distinguer loin de soi. Souvent Edouard s'arrête, écoute s'il n'entendra pas ou des cris, ou la marche de quelqu'un. Ils ont passé la Maison Blanche et se dirigent vers Chadrat. Alfred est à quelques pas d'Edouard, lorsqu'ils entendent marcher devant eux. Aussitôt Edouard s'élance; et, avant qu'Alfred ait pu lui recommander d'agir avec prudence, il se trouve devant une personne qu'il arrête brusquement, en s'écriant : « Où allez-vous?... d'où venez-vous?... »

La personne qu'Edouard vient d'arrêter fait un pas en arrière, et dégageant son bras de dessous son manteau présente au jeune homme le bout d'un pistolet, en répondant d'une voix ferme : « De quel » droit m'interrogez-vous? »

Aux premiers sons de cette voix bien connue à son cœur, Alfred s'est élancé au devant d'Edouard, en s'écriant : « Malheureux !... que fais-tu?... c'est mon » père!... »

Le baron de Marcey (car c'était bien lui) pousse un cri de surprise en reconnaissant son fils, tandis qu'Edouard est resté immobile.

« Est-ce toi, Alfred?... toi.... la nuit.... dans ces » montagnes, et avec!...

» — Oh ! tranquillisez-vous, mon père, » répond Alfred; « c'est Edouard que vous voyez avec moi; » et, s'il vous a arrêté si brusquement, soyez bien » persuadé que nous ne sommes pas devenus des » voleurs de grands chemins !... C'est, au contraire, » nous, qui courons sur les traces des ravisseurs

» d'une jeune fille; en vous apercevant, Edouard
» vous a pris pour un de ceux que nous cher-
» chons...

» — Vous! dans ce pays!... vous.... ici! » dit le baron qui ne peut revenir de sa surprise; « et....
» cette jeune fille?...

» — C'est Isaure, » s'écrie Edouard.

« — Isaure!... Vous connaissez Isaure! » répond le baron, dont l'étonnement et l'agitation augmentent à chaque instant. « Quoi!... est-ce donc de vous,
» Edouard, qu'elle m'a tant parlé?...

» — Oui, monsieur, c'est moi qui l'aimais.... qui
» l'adore toujours, qui voulais lui donner mon nom,
» ma main, ne plus me séparer d'elle.... ne sachant
» pas qu'un autre avait des droits sur sa personne....
» et que cet autre était le père d'Alfred!... Mais en
» ce moment, monsieur le baron, ne songeons qu'à
» la retrouver.... qu'à la secourir.... sa demeure
» est déserte; Vaillant est percé de coups, tout an-
» nonce qu'Isaure a été arrachée de son habitation.

» — Grand Dieu! pauvre enfant!... Mais si elle
» était dans la Maison Blanche.... si elle avait pu
» s'y sauver... Ah! venez, venez!... ce dernier es-
» poir nous reste; puisse-t-il ne pas nous être bientôt
» ravi! »

Le baron s'avance à grands pas; les deux jeunes gens marchent près de lui; tous trois gardent le silence; une seule pensée, un seul désir les anime en ce moment. Ils arrivent bientôt à la Maison Blanche. Le baron en ouvre la porte; il entre le premier. A l'aide d'un phosphore, il a bientôt de la lumière, et tous trois parcourent alors la maison et le jardin : mais Isaure n'y est point.

« Comment aurait-elle pu entrer ici en votre ab-
» sence? » dit Edouard, en regardant le baron avec curiosité.

« — Elle avait une clé du jardin de cette maison, » répond M. de Marcey; « mais allons jusqu'à sa de-
» meure, et voyons si nous ne trouverons pas quel-
» que indice qui puisse nous aider à découvrir les
» auteurs de cet attentat. »

On retourne à la maisonnette: on examine, on visite partout; mais, excepté dans la chambre d'Isaure, on ne voit rien de dérangé dans la maison.

« Elle a emporté une partie de ses effets, » dit le baron qui semble anéanti par la disparition d'Isaure.

« — Serait-elle donc partie volontairement? » s'écrie Edouard. « — Volontairement!... » dit Alfred; « et
» ce chien assassiné, ne prouve-t-il pas, au con-
« traire, que quelqu'un s'est introduit dans cette
» demeure pour enlever Isaure? C'est par le jardin
» qu'on sera entré... Isaure possédait-elle ici de l'ar-
» gent?...

» — Elle pouvait avoir peut-être une cinquantaine
» de louis, » dit le baron.

« — Cet argent ne se trouve plus, » s'écrie Edouard;
« c'est donc un voleur qui est venu en ces lieux...
» Mais un voleur aurait-il emmené Isaure avec
» lui? »

On sortait de la maison, lorsqu'en passant dans la cour, Alfred aperçoit contre le mur quelque chose de brillant; il approche sa lumière, et voit à ses pieds une épée encore teinte de sang; tout semble annoncer que c'est avec cette arme qu'on a blessé Vaillant.

Aussitôt l'épée est examinée avec attention; c'est une arme qui paraît très-vieille, la garde est cassée en plusieurs endroits, et il n'est plus possible de distinguer les chiffres qui ont jadis été gravés sur la lame, dont la trempe paraît excellente.

« Une telle arme ne peut venir d'un voleur, » dit le baron. Les deux jeunes gens sont de cet avis, et on se livre à mille conjectures. Tout-à-coup Alfred s'écrie :

« Attendez!... Je ne sais quoi me dit que ce misé-
» rable... ce vagabond, qui rôdait toujours dans ces
» montagnes, n'est pas étranger à cet événement!

» — De quel homme veux-tu parler! » dit le baron.

« — D'un malheureux, dont la conduite, les pro-
» pos, les discours semblaient annoncer quelqu'un
» qui avait vécu jadis dans le monde..... nous ne
» pouvions faire un pas sans le rencontrer... il vous
» connaissait, mon père, du moins il nous l'a dit;
» et votre nom, prononcé devant lui, l'avait ému
» d'une façon singulière..... cependant, je lui avais
» offert de l'or, et il m'avait refusé..... mais je ne
» sais quel motif le portait à mal penser d'Isaure!...
» Le misérable!... si j'avais suivi ses conseils, de-
» puis long-temps j'aurais fait enlever cette jeune
» fille!... Il traitait cette action de simple espiégle-
» rie... et ne cessait de me répéter qu'une jeune fille
» qui vivait seule ne méritait pas d'être traitée au-
» trement.

» — Le misérable!... » dit le baron. « Ah! il ne
» connaissait pas mon Isaure!.... Cher Alfred!....
» quels regrets n'aurais-tu pas éprouvés si tu avais
» cédé à une passion passagère!... Tu ne sais pas

» encore quelle est cette jeune fille si douce, si intéressante... tu ignores quel lien m'attache à elle !... » Je ne voulais pas te faire connaître ce mystère... » je voulais qu'il fût éternellement caché !... Mais, » puisque les événemens t'ont fait retrouver ton » père en ces lieux, tu sauras tout, tu apprendras ce secret qui fit le malheur de ma vie..... tu » plaindras ton père, mais je ne pense pas que tu » puisses le blâmer. Et vous, Edonard, qui croyez » peut-être voir en moi un rival, vous saurez combien est pur et désintéressé l'attachement que j'ai » pour Isaure... vous verrez qu'en cherchant à l'éloigner du monde, ce n'était point dans le but que » vous aviez pu me supposer.

» — Quoi ! monsieur ! il se pourrait !... » s'écrie Edouard, dont ces mots viennent à l'instant de dissiper la jalousie. « Ce n'est pas de l'amour que vous » avez pour Isaure... Elle ne me trompait donc pas » en me répétant qu'elle m'aimait toujours; qu'elle » penserait sans cesse à moi !... Ses larmes n'étaient » point feintes... Oh ! mon Dieu ! et j'ai pu augmenter sa peine par mes soupçons..... par ma jalousie !...

» — Ce n'est pas le moment de se livrer à des regrets inutiles, » dit Alfred; « il faut d'abord la » retrouver. Si celui que je soupçonne est l'auteur » de cet enlèvement, il est peut-être encore dans les » environs... Mais j'y pense... cet homme dont l'audace est extrême, est capable d'avoir conduit Isaure » au château... dans la tour... dans les souterrains, » peut-être !... il ne faut rien négliger. Je cours au » château... je visiterai jusqu'aux moindres détours » de la partie abandonnée...

» — Va, cher Alfred; monsieur le baron et moi
» nous allons pendant ce temps continuer nos re-
» cherches dans ces campagnes... Ah! je ne pren-
» drai pas un instant de repos que je n'aie retrouvé
» Isaure!

» — Demain, au point du jour, » dit le baron,
« nous nous rejoindrons à la Maison Blanche... c'est
» là, mon fils, que je veux t'apprendre la cause de
» ma conduite mystérieuse..... Edouard connaîtra
» aussi mes malheurs..... Il aime Isaure, il en est
» aimé..... il faut qu'il sache tout ce qui concerne
» sa naissance; ensuite il réfléchira s'il veut encore
» qu'elle soit son épouse.

» — Ah! toujours!... toujours, monsieur!... »

Alfred ne laisse pas à Edouard le temps de reparler de son amour; il lui fait sentir qu'en ce moment il est plus urgent d'agir et de chercher à atteindre les ravisseurs de la jeune fille.

Edouard remonte à cheval, Alfred en fait autant, le baron a le sien à la Maison Blanche; ensuite chacun prend par un chemin différent, en se donnant rendez-vous pour le lendemain au point du jour.

Alfred presse les flancs de son cheval, au risque de se rompre le cou dans les sentiers des montagnes; il arrive au château à trois heures du matin. Ainsi que le concierge l'en avait prévenu, la porte d'entrée n'est point fermée, et le château de la Roche-Noire est ouvert à tous venans; mais Alfred a besoin de lumière, et il veut que le concierge lui ouvre les souterrains et les appartemens abandonnés dont il a les clefs. Il frappe donc avec violence au logement de M. Cunette, qui dort comme un sourd et ne répond pas; s'embarrassant fort peu de troubler le repos des habitans

du château, Alfred continue de cogner et d'appeler, et bientôt plusieurs fenêtres s'ouvrent, excepté celle du concierge.

Robineau paraît à la croisée de son appartement, coiffé en foulard, le marquis en bonnet de coton, Eudoxie à demi-couverte d'une pelisse, Cornélie en camisole à dentelles, mademoiselle Cheval en chemise, Jeannette en béguin; les marmitons se montrent aussi aux fenêtres des mansardes.

« Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce donc encore? » demande Robineau. « — Pourquoi ce tapage? » dit Cornélie. « — Est-ce que ce château est ensorcelé? » dit Eudoxie. « — On ne peut pas *rêvasser* à son aise » ici, » dit la cuisinière.

« — Mon gendre, » dit M. de la Pincerie, « je » vous ordonne d'aller bâtonner ceux qui troublent » mon sommeil.

» — Monsieur le marquis, je suis désolé de vous » avoir réveillé, » dit Alfred; « je ne pense pas ce- » pendant qu'on me bâtonnera pour cela.

» — Comment! c'est Alfred qui fait ce train-là!... » — Mon ami, va te recoucher avec ta femme; il » n'y a ni voleurs, ni revenans dans ce château. » Mais il est possible cependant qu'il y ait quelqu'un » de caché dans la vieille tour; et c'est ce quelqu'un » là que je veux arrêter.

» — Quelqu'un de caché chez moi. — Ce ne serait » pas la première fois que cette personne-là y pas- » serait la nuit... — Ah! mon Dieu! il se cache du » monde dans mon château, et à mon insu!... — » Vous voyez, monsieur, que nous sommes bien » gardés? » dit Cornélie; « dès demain, je mets » toute la maison à la porte! »

Cependant, sur l'assurance qu'il n'y a rien de nouveau au château, petit à petit les fenêtres se referment. La cuisinière a donné de la lumière à Alfred, et celui-ci se décide à se passer du concierge pour visiter la tour et les souterrains. Mademoiselle Cheval propose bravement au jeune homme de l'accompagner; mais celui-ci la remercie, et se rend seul vers la partie du château qui n'est pas habitée.

Alfred trouve encore ouverte la porte de la tour; il monte à chaque étage, visite toutes les chambres, et referme avec soin toutes les portes; il descend ensuite dans les caves, auxquelles on a donné le nom plus noble de souterrains; mais il ne rencontre personne, et ne voit rien qui prouve que le vagabond ait depuis peu visité ces lieux.

Alfred a mis près de deux heures dans ses perquisitions; le jour commence à paraître quand il se rend à son appartement prendre ce qui lui est nécessaire pour son départ. Il ordonne à François de faire porter ses effets et ceux d'Edouard à la Maison Blanche, et se dispose à quitter le château, lorsqu'il aperçoit Robineau qui s'est levé de grand matin pour voir son ami avant son départ.

« Tu t'en vas donc? » dit Robineau à Alfred.
» — Oui, mon ami... rien ne peut plus m'arrêter.
» — Et M. Edouard?... — Il m'attend à la Maison
» Blanche... — A la Maison Blanche? — Oui; nous
» en connaissons maintenant le propriétaire. — Bah!..
» et la jeune fille?... — Elle est enlevée, et nous
» sommes à sa recherche... — Enlevée!... la petite
» sorcière!... — Adieu... quand je te reverrai, je
» t'en dirai davantage... — Mais... qu'est-ce que
» c'est que cette personne qui se permettait de venir

» la nuit dans mon château?... — L'homme de Cler-
» mont-Ferrand. — Ah, mon Dieu!... et tu ne me
» le disais pas!... Je vais faire démolir la tour du
» Nord. — Fais seulement bien fermer et condamner
» toutes les portes, ainsi que celle du jardin der-
» rière la statue de Mars, et on ne s'introduira plus
» chez toi sans ta permission, à moins cependant
» que ton concierge ne laisse encore la nuit ta grande
» porte ouverte. »

En disant cela, Alfred serre la main de Robineau, et, le laissant tout étourdi de ce qu'il vient d'apprendre, quitte le château pour se rendre à la Maison Blanche, se flattant que son père ou Edouard auront été plus heureux que lui dans leurs recherches.

Alfred ne trouve que le baron au lieu du rendez-vous. Edouard n'est point encore revenu, et on espère qu'il aura découvert les traces des ravisseurs d'Isaure.

« Pauvre petite! » dit le baron; « si nous ne pou-
» vons la retrouver, je me reprocherai éternellement
» ce malheur; et, cependant, tu jugeras, Alfred, si
» j'ai mal agi... si l'amour et la jalousie m'ont rendu
» injuste...

» — Mon père, » dit Alfred; « s'il vous en coûte
» de m'apprendre ce mystère, si vous deviez avoir
» à rougir devant votre fils, je ne veux point le con-
» naître, je ne veux point savoir votre secret.

» — Mon ami, j'aurais pu avoir à rougir dans le
» monde, quoique je ne fusse nullement coupable...
» mais je ne puis qu'être plaint par mon fils. Tu
» sauras tout. »

Au bout de deux heures d'attente, Edouard arrive, mais seul, désolé, et sans avoir rien appris sur Isaure.

« Avant de nous livrer à de nouvelles recher-
» ches, » dit le baron, « écoutez-moi, mes amis;
» connaissez, enfin, les motifs de ma conduite et
» du mystère de mes relations avec Isaure. »

CHAPITRE XXIX.

LE SECOND MARIAGE DU BARON DE MARCEY.

Alfred et Edouard se sont assis près du baron, dans la salle basse de la Maison-Blanche, dont les portes sont fermées avec soin; et M. de Marcey, après avoir encore pressé tendrement la main de son fils, et poussé un profond soupir, satisfait enfin l'impatiente curiosité des deux jeunes gens.

« Je suis entré fort jeune au service, l'état militaire avait des charmes pour moi, j'étais enthousiaste de la gloire, vif, ardent, impéteux; mais mon cœur ne fut jamais insensible aux peines de mes semblables, et sur le champ de bataille même, je me souvins toujours que je combattais des hommes que la politique seule avait fait mes ennemis.

« J'aimais aussi passionnément les femmes... ainsi que toi, mon cher Alfred, je fus quelque temps volage; je courais de conquête en conquête, oubliant le lendemain celle qui m'avait charmé la veille; ce temps fut le plus heureux de ma vie!... Il fut court; mon cœur, sensible au fond, cherchait à se fixer autrement que par des liens frivoles. Mais j'étais né jaloux; ce sentiment cruel m'a-

» vait déjà rendu malheureux avec des femmes que
» j'aimais à peine; on devait donc craindre qu'il
» n'augmentât encore avec une femme que j'adorais.
» C'est pourquoi mes parens me firent contracter à
» vingt-trois ans ce qu'on appelle un mariage de
» raison. Sans en être éperdument amoureux, j'é-
» pousai Céline de Colleville... ta mère, mon cher
» Alfred. Un an après notre hymen, elle te donna
» le jour. Ta naissance, les vertus de ta mère, au-
» raient assuré mon bonheur; chaque jour je sentais
» s'augmenter l'attachement que je portais à Céline,
» et je remerciais mes parens du choix qu'ils avaient
» fait pour moi, lorsqu'un an après ta naissance je
» perdis mon épouse. Tu étais trop jeune encore
» pour que je pusse chercher près de toi des conso-
» lations; mais la guerre, qui était rallumée, me
» rappela dans les camps, et là je trouvais des dis-
» tractions à ma douleur.

» Plus de cinq années s'étaient écoulées depuis la
» mort de ta mère, dont je conservais un souvenir
» doux comme celui qui nous rappelle un ami
» dont le sort nous a séparé. Une blessure grave,
» dont je devais être long-temps à guérir, me fit
» quitter le service; j'avais payé ma dette à mon
» pays, je voulais me consacrer à mon fils. Cepen-
» dant, pour rétablir ma santé devenue chancelante
» depuis ma blessure, les médecins m'ordonnèrent
» de voyager dans le Midi; tu étais trop petit en-
» core pour que je pusse t'emmener avec moi. Je te
» laissai en des mains sûres, et me rendis à Tou-
» louse, à Marseille, et enfin à Bordeaux.

» J'étais depuis quelque temps dans cette ville;
» ma santé était entièrement rétablie, et je me dis-

» posais même à revenir à Paris, lorsqu'un jour on
» me présenta chez M. de Montfort, ancien officier
» de marine fort riche, qui était veuf, et n'avait
» pour unique enfant qu'une fille âgée alors de dix-
» sept ans. Adèle était son nom.... Il me serait dif-
» ficile de vous peindre tous ses attraits, toutes ses
» grâces... Adèle était plutôt jolie que belle; mais il
» était impossible de résister aux charmes de sa
» figure, à la douceur de son regard, au son en-
» chanteur de sa voix..... J'en devins éperdument
» amoureux; et, dès l'instant où je l'aperçus, je sen-
» tis que d'elle dépendrait désormais le bonheur de
» ma vie.

» M. de Montfort était loin d'avoir dans ses ma-
» nières ce charme, cette douceur qui attiraient vers
» sa fille. C'était un homme au regard dur, au main-
» tien sévère; ses yeux lançaient la foudre lorsqu'ils
» étaient animés par la colère; il avait conservé, de
» l'état de marin, un ton brusque, emporté, au-
» quel il semblait que rien ne dût résister.

» Cependant M. de Montfort me reçut fort bien;
» il fut presque aimable avec moi, et, soit que ma
» fortune, mon rang, ou les blessures que j'avais
» reçues pour mon pays le portassent à me voir avec
» intérêt, il me témoigna de l'amitié et m'engagea à
» aller souvent chez lui.

» Cette permission m'était bien précieuse : être
» près d'Adèle était déjà mon seul désir; résolu à
» l'épouser si son père m'accordait sa main, je vou-
» lais tâcher de lui plaire; elle semblait me voir
» avec quelque plaisir, avoir pour moi quelque
» amitié; je me flattais que cette amitié deviendrait
» de l'amour; mais je remarquais avec peine en elle

» un fond de tristesse, une mélancolie que rien ne
» pouvait vaincre; ce n'était qu'en présence de son
» père, devant lequel il était facile de voir qu'elle
» était tremblante, qu'Adèle essayait de paraître
» gaie, et de prendre part aux amusemens de la
» société.

» Je ne pouvais jamais être seul auprès d'Adèle;
» ce n'était que devant du monde qu'il m'était per-
» mis de la voir, de lui parler, de chercher à lui
» faire comprendre tout l'amour qu'elle m'inspirait...
» elle semblait n'oser me répondre, et je la voyais
» tressaillir au moindre regard que M. de Montfort
» jetait sur nous.

» Brûlant du désir d'assurer mon bonheur, il y
» avait à peine quinze jours que j'allais chez M. de
» Montfort, lorsque je lui déclarai mon amour pour
» sa fille.

« Je l'avais deviné, » me répondit-il avec sa
» brusquerie ordinaire; « et si cet amour ne m'a-
» vait pas paru convenable, vous devez bien penser
» que je ne vous aurais pas laissé venir aussi souvent
» chez moi. Je connais votre famille; vous avez de
» la fortune, de la conduite; vous avez un fils de
» votre premier mariage, mais votre fortune est
» plus que suffisante pour élever encore d'autres
» enfans, et je suis certain qu'Adèle aimera votre
» fils. Vous me convenez pour mon gendre, et je
» vous accorde la main de ma fille. »

» J'étais au comble de la joie. M. de Montfort
» ajouta : « Je vous avoue que je ne suis point fâ-
» ché de marier ma fille de bonne heure. Je ne suis
» pas d'un caractère à pouvoir surveiller sans cesse
» une fillette. Mon Adèle est sage, mais elle est jo-

» lie. Déjà plusieurs jeunes gens en ont paru très
» épris..... ils ne me convenaient pas : il faut que
» mon gendre me plaise d'abord.

» — Mais si l'un d'eux avaient plu à Adèle? » lui
» dis-je. «—Est-ce que ma fille doit aimer quelqu'un
» avant que je le lui aie permis, » me répondit-il avec
» emportement. «—Non ! monsieur, non...cela ne se
» doit point. Un certain chevalier de Savigny, dont
» la famille est ancienne, à ce que je crois, a paru
» surtout fort amoureux d'Adèle; mais, dès que je
» me suis aperçu de son amour; je lui ai fait défen-
» dre de se présenter de nouveau chez moi, car ce
» Savigny est un fort mauvais sujet, un roué, un
» joueur, un libertin... Une affaire scandaleuse, un
» duel pour une femme, vient encore de le forcer de
» quitter Bordeaux, où il était depuis quelque
» temps... et un tel homme aurait été l'époux de
» ma fille !... Non, eût-elle dû mourir d'amour pour
» lui, jamais je n'aurais consenti à cette union.

» — Mais j'espère qu'elle n'aimait pas ce Savigny,
» dis-je avec une inquiétude dont déjà je n'étais pas
» maître.

« Je crois bien qu'il ne lui déplaisait pas, » reprit
» M. de Montfort, « c'est-à-dire que, comme toutes
» les femmes, Adèle a été éblouie, étonnée par les
» manières galantes, le ton doucereux de ce mauvais
» sujet, qui, pour s'introduire chez moi, avait su
» d'abord déguiser ses penchans vicieux. Mais l'ai-
» mer !.... mille frégates ! elle s'en serait bien gar-
» dée !.... Au surplus, monsieur, si vous ne croyez
» pas ma fille digne de vous, il n'y a encore rien de
» fait; mais je vous engagerai alors à cesser des vi-

» sités qui pourraient porter atteinte à sa réputation,
» et à ne plus me reparler de votre amour.

» M. de Montfort était un homme avec lequel il
» fallait promptement se décider; susceptible à l'excès
» sur tout ce qui tenait à l'honneur, si j'avais hésité
» un moment, je voyais qu'Adèle était perdue pour
» moi. Mais j'en étais trop amoureux pour renoncer
» à l'espoir d'être son époux; dans le cas même où
» elle aurait reçu avec plaisir les hommages de Sa-
» vigny, devais-je pour cela abandonner mes pré-
» tentions? Savigny n'était plus reçu chez M. de
» Montfort, où je ne l'avais jamais aperçu. Il avait
» quitté Bordeaux, on ignorait ce qu'il était devenu.
» Adèle n'avait que dix-sept ans, ne devais-je point
» espérer que mes soins, ma tendresse, effaceraient
» bientôt de son cœur les souvenirs qu'un autre pou-
» vait y avoir laissés... Enfin, je m'empressai de ré-
» pondre à M. de Montfort, que tout mon désir était
» de devenir bientôt l'époux de sa fille.

» Satisfait de mes sentimens, il m'assura que dans
» huit jours Adèle serait ma femme; et, faisant
» appeler sa fille, qui se rendit sur le champ près de
» nous, lui annonça brusquement ses intentions,
» en lui ordonnant de se préparer à me donner sa
» main.

» A cette nouvelle, Adèle pâlit, un tremblement
» subit s'empara de tous ses membres; je la vis chan-
» celer; elle balbutia quelques mots que je ne pus
» entendre; je volai près d'elle, je l'entourai de mes
» bras, je la suppliai de me dire si l'idée de devenir
» ma femme l'affligeait. Mais son père était là, il
» fixait sur elle ses yeux menaçans; elle répondit à

» demi-voix : J'obéirai à mon père; puis se retira
» dans son appartement.

» Le trouble d'Adèle m'avait fait mal; mais M. de
» Montfort fut le premier à en plaisanter. Il ne con-
» naissait qu'une chose : l'obéissance à ses volontés.
» Mon cher ami, me dit-il, quand on annonce à
» une jeune fille qu'elle va se marier, ne faut-il pas
» qu'elle rougisse, qu'elle pâlisse, qu'elle soupire,
» qu'elle paraisse bien émue!... Tout cela est d'u-
» sage!... Mais huit jours après l'hymen, quand un
» mari a du caractère, une femme n'a plus ni va-
» peurs, ni syncopes, ni étourdissemens.

» Je ne me proposais pas de prendre M. de Mont-
» fort pour modèle; c'était à force de douceur, d'a-
» mour, que j'espérais obtenir la tendresse d'Adèle.
» M. de Montfort voulut que notre mariage se fît à
» une maison de campagne qu'il avait aux environs
» de Bordeaux. Il s'y rendit sur le champ avec sa
» fille; moi, je restai encore quelques jours à la
» ville pour terminer mes affaires, faire les emplet-
» tes d'usage, puis j'allai rejoindre ma nouvelle fa-
» mille.

» Je trouvai Adèle toujours aussi triste et aussi
» tremblante devant son père. Pendant les quatre
» jours qui précédaient encore notre union, je me
» flattais que je pourrais plus d'une fois causer en
» tête à tête avec ma future épouse; mais M. de
» Montfort était presque toujours là, il ne nous quit-
» tait que fort peu; et lorsque seul avec Adèle je
» lui parlais de mon amour, elle soupirait, baissait
» les yeux et ne me répondait pas.

» Le jour de notre mariage arriva; Adèle, que sa
» pâleur, son trouble semblaient embellir encore,

» marcha avec moi à l'autel. Au moment de pro-
» noncer le serment qui devait nous attacher l'un à
» l'autre, je la vis chanceler et regarder son père...
» Enfin, nous fûmes unis, je reçus sa main, qui
» tremblait, dans la mienne. J'aurais été au comble
» du bonheur, si la tristesse de mon épouse ne m'eût
» inquiété en secret; mais, je le répète, j'aimais avec
» idolâtrie, et je me flattais toujours que je me ferais
» aimer de ma femme.

» La journée de notre hymen s'écoula sans bruit,
» sans fête; quelques amis, quelques voisins, la pas-
» sèrent seuls avec nous. A chaque moment je voyais
» s'accroître l'abattement, la tristesse d'Adèle; mais
» lorsque je lui demandais si elle souffrait, elle me
» répondait avec douceur qu'elle n'avait rien. L'heure
» de se retirer arriva. Adèle se rendit dans notre ap-
» partement; il me fallut rester encore quelques
» instans avec la société; enfin, chacun s'éloigna, et
» je me hâtai d'aller rejoindre ma femme.

» On nous avait donné, pour nous loger, un fort
» beau pavillon qui donnait sur les jardins, et qui
» était séparé des autres bâtimens; j'avais renvoyé
» les domestiques; je fus bientôt dans mon appar-
» tement, où je comptais trouver mon épouse, mais
» il était désert. Surpris de ne pas voir Adèle, je
» visite les pièces voisines, j'appelle, je cherche ma
» femme; mais j'ai bientôt la certitude qu'elle n'est
» pas dans le pavillon. Cette absence m'inquiète, je
» remarque que la petite porte qui donne sur le jar-
» din est entr'ouverte; je pense qu'Adèle, se sentant
» indisposée, est peut-être allée respirer l'air dans
» les jardins; aussitôt je m'y rends pour l'y cher-
» cher.

» Les jardins étaient immenses; je marchais à la » hâte; mes yeux cherchaient à percer dans les al- » lées qui m'environnaient; mon cœur était op- » pressé; mon inquiétude augmentait à chaque ins- » tant. J'approchais d'une fort belle pièce d'eau qui » baignait une vaste pelouse, lorsque je crus distin- » guer l'ombre d'une femme à genoux sur le bord » de l'eau. Je doublai le pas... Mais avant que je » fusse arrivé sur la rive, celle que j'avais aperçue » s'était précipitée dans l'eau. Je vis au milieu des » ondes les vêtemens blancs de mon Adèle... Je fus » bientôt auprès d'elle; je parvins à la saisir, à ga- » gner avec elle le rivage; l'emportant dans mes » bras, je la ramenai dans mon appartement, où, » sans appeler personne, je lui prodiguai sur le » champ tous les secours.

» Adèle avait été secourue trop promptement pour » que je pusse craindre pour sa vie; en effet, mes » soins furent bientôt récompensés; elle rouvrit les » yeux et me vit à ses côtés, mouillant de mes lar- » mes ses mains que je venais de réchauffer.

» Vous m'avez sauvée! me dit-elle avec l'expres- » sion de la plus profonde douleur.

» Oui, lui dis-je, oui... le ciel a permis que j'ar- » rivasse assez à temps pour vous rendre à la vie... » Mais moi, qui me sauvera désormais de mon dés- » espoir?... qui apaisera les remords que j'éprouve » de vous avoir fait contracter une union qui vous » cause tant d'horreur?... Adèle, vous me haïssez » donc bien?... Je vous inspire donc une aversion » insurmontable, puisque vous avez voulu vous » donner la mort plutôt que d'être à moi?

» Adèle parut attendrie de l'excès de mon déses-

» poir; ses yeux se mouillèrent de larmes, et elle
» me répondit en sanglottant : Non, je ne vous hais
» pas... j'ai même pour vous la plus tendre amitié....
» mais, hélas! je ne pouvais plus être votre femme....
» et pourtant il fallait obéir à mon père.... mon père
» que je redoute tant.... dont la colère est si terri-
» ble!... Ah! il m'aurait tuée, si j'avais résisté à sa
» volonté!... J'ai mieux aimé me donner la mort
» après lui avoir obéi!... De grâce, pardonnez-
» moi.... et laissez-moi mourir!...

» L'infortuné se jetait à mes genoux et tendait vers
» moi ses mains suppliantes; je la relevai, je la con-
» jurai de se calmer, et de ne plus voir en moi
» qu'un frère, qu'un ami, et de ne plus me cacher
» le sujet de sa douleur.

» Vous le voulez, me dit-elle; eh bien! je vais
» vous obéir... cet aveu est bien cruel... il m'eût
» été plus facile de mourir, mais je dois encore
» subir cette punition. Je vous l'ai dit... je suis in-
» digne de porter le nom de votre épouse..... Un
» autre a mon amour; il me disait qu'il mourrait
» plutôt que de m'abandonner... Hélas! il est parti
» cependant!... et moi, j'ai eu la faiblesse de croire
» à ses sermens!... J'espérais que mon père consen-
» tirait à nous unir... mais, loin de là... il a dure-
» ment refusé ma main à celui qui me nommait déjà
» son épouse; et moi, lorsque j'ai laissé entrevoir à
» mon père que je partageais l'amour de celui qu'il
» repoussait de chez lui... Ah! si vous saviez com-
» bien sa colère a été terrible!... J'ai compris qu'il
» me donnerait la mort s'il se doutait de ma faute...
» mais je ne voulais pas mourir de la main de mon
» père .. Oui, je suis coupable... je suis perdue...

» et je porte dans mon sein le fruit de mon déshon-
» neur.

» Vous devez juger de l'effet que produisit sur
» moi une pareille confidence. La jalousie, la fureur,
» bouleversaient mes sens. Il me tardait de donner
» la mort à Savigny, ou de la recevoir de sa main;
» car, quoiqu'elle n'eût pas nommé son séducteur, je
» ne pouvais douter que ce ne fût cet homme, dont
» M. de Montfort m'avait parlé, qui avait abusé de
» l'innocence d'Adèle. Pendant que, cédant aux pre-
» miers transports de ma fureur, je marchais à
» grands pas dans l'appartement, en prononçant le
» serment de me venger, l'infortunée, qui venait de
» me faire un si cruel aveu, avait de nouveau perdu
» l'usage de ses sens. Pâle, inanimée, elle gisait
» étendue sur le parquet; cette vue me rappela à
» moi-même, je me reprochai ma barbarie; car,
» sans doute, après l'aveu de sa faute, Adèle avait
» entendu les menaces que m'avait inspirées mon
» désespoir, et j'avais encore augmenté ses tourmens.
» Je la pris dans mes bras; en considérant ses traits
» si doux et si beaux, je me promis de faire tous
» mes efforts pour rendre, sinon le bonheur, du
» moins le calme à son âme. A force de soins, je la
» rappelai encore à la vie; mais elle n'osait plus
» lever les yeux sur moi, elle craignait d'y lire
» l'expression du mépris; elle pensait que je ne lui
» pardonnerais pas de m'avoir donné sa main lors-
» qu'elle était flétrie, et me répétait, avec un ac-
» cent déchirant, qu'elle n'avait plus qu'à mourir.

» Je m'assis à ses côtés, je pris une de ses mains
» dans les miennes, et je la suppliai de m'écouter
» tranquillement.

» Adèle, lui dis-je, un séducteur a abusé de votre
» innocence, de votre candeur... C'est lui surtout
» qui fut coupable; mais rassurez-vous, cette faute
» est pour jamais cachée... personne ne pourra
» deviner ce mystère... votre père l'ignorera éter-
» nellement. Je n'aurai plus de votre époux que le
» nom; je serai pour vous un frère... un ami, si un
» jour vous me jugez digne de ce titre. En m'unis-
» sant à vous, lorsque votre tristesse, votre secrète
» mélancolie devaient m'annoncer que je n'avais pas
» votre amour, j'ai commis une faute. Trop pré-
» somptueux sans doute, je n'ai écouté que la pas-
» sion que j'éprouvais; je me flattais de vous la faire
» partager... Il faut renoncer à cet heureux avenir;
» et, cependant, je sens qu'il m'est doux encore de
» passer ma vie près de vous, de chercher à calmer
» vos peines, de tâcher de rendre la paix à votre
» ame... Oui, tel sera désormais mon unique but;
» pour prix de mes soins, je ne veux que revoir un
» jour le sourire sur vos lèvres, et dans vos yeux
» un peu d'amitié pour moi. »

» Adèle me serra la main, en me disant d'une
» voix émue : « Que vous êtes bon, monsieur! et
» combien votre conduite ajoute encore aux remords
» que j'éprouve! Mais, vous le voulez, je vivrai;
» désormais disposez de mon sort, dans les moindres
» actions de ma vie je n'aurai plus d'autres volontés
» que les vôtres; puissé-je au moins, par mon en-
» tière soumission, vous prouver mon respect et
» ma reconnaissance!

» Après de si vives émotions, Adèle avait besoin
» de repos. Je la laissai dans son appartement, et
» me retirai dans le mien. Voilà comment se passa

» la première nuit de notre mariage!... Et lorsque
» tant de gens enviaient mon bonheur, c'était par
» des larmes amères que je consacrais ces tristes
» nœuds.

» Le lendemain, je fis en secret des perquisitions
» sur le chevalier de Savigny, mais il avait quitté
» Bordeaux en y laissant d'énormes dettes; on igno-
» rait entièrement de quel côté il avait porté ses pas.
» Tout ce que j'appris sur ce jeune homme me
» convainquit que M. de Montfort ne l'avait pas
» calomnié, et que c'était en effet un fort mauvais
» sujet. Un tel homme avait su cependant se rendre
» maître du cœur d'Adèle; mais il n'est que trop
» fréquent de voir les femmes mal placer leur amour.
» Au reste, je ne prononçai jamais son nom devant
» ma femme... c'eût été la forcer à rougir... elle
» n'avait déjà que trop de remords de sa faute. Il
» me suffisait de connaître le nom de son séducteur,
» pour être certain que jamais il ne se trouverait
» impunément avec moi.

» J'avais arrêté mon plan de conduite. Nous pas-
» sâmes encore quinze jours avec M. de Montfort;
» au bout de ce temps j'annonçai que nous allions
» faire un voyage en Italie. Mon beau-père, nous
» reconnaissant le droit de ne plus faire que nos
» volontés, se contenta de nous souhaiter un bon
» voyage, s'inquiétant fort peu de quel côté nous
» dirigerions nos pas. Nous partîmes, ma femme et
» moi, sans un seul domestique, et nous commen-
» çâmes un voyage qui ne pouvait se terminer qu'a-
» près qu'Adèle aurait mis au monde l'enfant qu'elle
» portait dans son sein.

» Nous parcourûmes l'Italie, les Alpes, la Suisse;

» plus de six mois s'étaient écoulés depuis mon ma-
» riage; et nous nous trouvions alors en Auvergne,
» lorsque Adèle sentit qu'elle serait bientôt mère.

» La santé d'Adèle nous avait forcés de nous arrê-
» ter alors dans un petit village nommé, je crois,
» Saint-Sandoux, à deux lieues d'ici; j'y avais pris
» le nom de Gervais. C'est là qu'elle mit au monde
» une fille... que je fis baptiser sous le nom d'Isaure
» Gervais.

» — Isaure! » s'écrie Edouard en interrompant
» le baron; « quoi! monsieur! Isaure serait?...

» —La fille d'Adèle... oui, Edouard; mais, de grâce,
» laissez-moi terminer ce pénible récit. J'avais de-
» puis long-temps formé mon projet; cet enfant ne
» pouvait demeurer près de sa mère. Je parcourus
» seul les campagnes environnantes, tenant caché
» sous mon manteau l'innocente créature que je
» voulais haïr, et pour laquelle, malgré moi, j'é-
» prouvais déjà de l'intérêt. J'arrivai dans cette
» vallée, j'entrai dans la maisonnette occupée alors
» par André Sarpiotte et sa femme; celle-ci allaitait
» son enfant; je lui proposai d'être la nourrice de la
» petite fille que je portais dans mes bras, en fabri-
» quant une histoire sur la naissance et les parens
» d'Isaure.

» Les bons Auvergnats acceptèrent ma proposi-
» tion, que j'appuyai d'une bourse pleine d'or. Ils
» me jurèrent de prendre les plus grands soins de
» l'enfant que je leur confiais; et, plus tranquille, je
» fus rejoindre Adèle, à qui j'annonçai qu'elle pou-
» vait être sans inquiétude sur le sort de sa fille,
» mais sans lui dire cependant en quel lieu était son
» enfant.

» Dès qu'Adèle fut rétablie, nous partîmes de » l'Auvergne; mais, avant de revenir à Paris et de » quitter le nom supposé que j'avais pris dans mes » voyages, j'eus soin de faire plusieurs détours pour » éviter que l'on ne découvrît ce que mon honneur » avait un si grand intérêt à cacher. Enfin, nous » arrivâmes à Paris, où il me tardait, mon cher Al- » fred, de te revoir, de t'embrasser. Là, je présen- » tai dans le monde ma nouvelle épouse, qui, par » sa douceur, ses charmes, ses aimables qualités, » sut se concilier l'estime générale. Une seule pensée » troublait encore ma tranquillité : je pouvais ren- » contrer dans la société le séducteur de mon épouse... » mais alors son sang aurait lavé l'outrage qu'il avait » fait à Adèle. Cependant mes désirs de vengeance » furent toujours déçus; jamais je ne vis ni n'enten- » dis parler du chevalier de Savigny.

» Adèle n'osait me parler de sa fille; mais elle » avait pour toi, mon cher Alfred, la tendresse d'une » mère; n'aimant pas le monde, ne désirant que toi » et la liberté de t'embrasser, de te prodiguer ses » caresses, combien de fois ne la vis-je pas, en te » couvrant de baisers, essuyer furtivement les larmes » qu'elle donnait à l'enfant exilé de ses bras! Et ce- » pendant jamais une plainte, jamais un mot ne lui » échappait sur ce sujet; remplie pour moi d'atten- » tions, de soins, d'obéissance, dans chaque action » de sa vie il semblait qu'elle cherchât à me prou- » ver sa reconnaissance. Quelle femme!... et com- » ment ne l'aurais-je pas toujours adorée!.. Ah! si » elle avait été un moment coupable, combien d'autres » dans le monde qui le sont davantage, et ne peuvent » rien nous offrir pour racheter leurs faiblesses!

» Cinq mois après notre arrivée à Paris, je partis » secrètement pour l'Auvergne, et, toujours sous le » nom de Gervais, j'allai voir la petite Isaure. Les » bonnes gens à qui je l'avais confiée la chérissaient » à l'égal de leur enfant. Alors, André voulait ven- » dre cette maison qu'il venait de faire bâtir; je » pensai qu'en en faisant l'acquisition, cela me se- » rait commode pour les voyages que je ferais en ce » pays. Je devius donc, toujours sous le nom de Ger- » vais, l'acquéreur de la Maison Blanche. Je la fis » meubler, pour y avoir tout ce qui me serait né- » cessaire lorsque j'y viendrais; puis, après avoir fait » jurer aux villageois qu'ils ne diraient pas que ce- » lui à qui appartenait la Maison Blanche était le » même qui leur avait confié Isaure, je repartis pour » Paris, où je procurai à Adèle la plus douce jouis- » sance, en lui donnant des nouvelles satisfaisantes » de sa fille.

» Deux années s'écoulèrent; tous les six mois je » me rendais secrètement à la Maison Blanche. Dès » qu'ils y apercevaient de la lumière, André ou sa » femme ne manquaient pas d'y accourir et de m'ap- » porter la petite Isaure. L'enfant de ces bons » villageois mourut, et ils me promirent d'adopter » Isaure pour remplacer celui qu'ils avaient perdu; » car, de mon côté, je leur avais promis de laisser » pour jamais la jeune fille chez eux.

» Cependant la santé d'Adèle était toujours chan- » celante; je la croyais mieux qu'elle n'était réelle- » ment, car elle me cachait ses souffrances, et m'ac- » cueillait toujours par un sourire. Bientôt pourtant » il lui fut impossible de m'abuser sur son état. » Présumant que le chagrin d'être séparée de sa fille

» causait cette douleur qui la minait secrètement,
» je lui jurai qu'avant peu je trouverais un moyen
» pour faire venir cet enfant près de nous sans que
» l'on pût découvrir le secret de sa naissance. Adèle
» me remercia tendrement; mais, hélas! il était trop
» tard; en peu de temps le mal fit des progrès ef-
» frayans, et bientôt il me fallut voir s'éteindre dans
» mes bras cette femme que j'adorais! Elle mourut
» en me recommandant de ne jamais abandonner sa
» fille, de lui pardonner la faute de sa mère, et en
» me suppliant d'aimer un peu son Isaure.

» Je ne vous peindrai pas ma douleur... je n'avais
» jamais aimé une femme aussi passionnément qu'A-
» dèle!..... Mais, tu me restais, mon fils; c'est sur
» toi que je tâchai de reporter toutes mes affections.

» Cependant, fidèle au serment que j'avais fait
» à Adèle, je fus revoir Isaure. André venait aussi
» de mourir, et sa veuve n'avait plus que sa fille
» adoptive pour consolation; elle tremblait que je ne
» la lui enlevasse; je la rassurai. Pourquoi aurais-
» je éloigné cette jeune fille de ces montagnes? Ne
» pouvait-elle pas y vivre plus heureuse que dans le
» monde, où sa naissance eût mis un obstacle à son
» établissement?

» Depuis la mort de mon Adèle, le séjour de
» Paris m'était pénible; sans toi, mon cher Alfred,
» j'aurais quitté la capitale, et serais venu me fixer
» dans cette maison solitaire. Au milieu de ces mon-
» tagnes, près de la petite Isaure, qui, par ses traits,
» ses grâces enfantines, me rappelait si bien sa mère,
» j'aimais à venir rêver à cette femme infortunée
» qui n'avait connu de l'amour que les peines, et,
» dans une si courte carrière, n'avait pas éprouvé

» ces doux plaisirs, ces aimables émotions qui sem-
» blent l'apanage de la jeunesse et de la beauté.

» Mais déjà tu grandissais, mon cher Alfred; déjà
» le monde s'offrait à toi avec ses brillantes chimères;
» il ne te présentait que joie, que plaisirs, que bon-
» heur; tu étais à cette époque où l'homme jouit de
» la vie; moi, je sortais du cercle dans lequel tu
» allais entrer. Il m'était donc facile de venir plus
» souvent en Auvergne sans que tu remarquasses
» mes fréquentes absences. Je venais ici, et quelque-
» fois j'y passais quinze jours entiers. Mais, crai-
» gnant toujours que quelqu'un ne me reconnût et
» ne parlât de mes voyages à la Maison Blanche,
» je m'arrangeais de manière à n'arriver ici que la
» nuit; je ne sortais également de cette maison que
» le soir. De là les bruits que les superstitieux mon-
» tagnards répandirent sur cette habitation : mais
» j'engageai la veuve d'André à ne point chercher à
» faire revenir les paysans de leur erreur : la terreur
» que ces lieux leur inspiraient servait au contraire
» mes désirs, en éloignant tout le monde des envi-
» rons de cette maison.

» Plus je voyais Isaure, plus je sentais augmenter
» mon attachement pour elle : bonne, sensible, ai-
» mante, elle avait le cœur et l'esprit de sa mère.
» La vie solitaire à laquelle la condamnait sa nais-
» sance, devait la fixer éternellement dans ces mon-
» tagnes. Sans doute, pour éviter de faire naître les
» soupçons, de faire remarquer la petite chevrière,
» j'aurais dû la laisser aussi ignorante que les autres
» bergères de ces campagnes. Mais, malgré moi,
» j'aimais en causant avec Isaure, à éclairer son
» esprit, à former son jugement; je pensais que,

» destinée à vivre loin du monde, la lecture serait
» pour elle une source de plaisirs, de distractions
» agréables. Je lui enseignai donc à lire; Isaure
» m'écoutait avec tant d'attention, de docilité, que,
» pendant le peu de temps que je passais à la Maison
» Blanche, elle faisait des progrès rapides. C'est ainsi
» que peu à peu elle acquit des connaissances et prit
» des manières qui n'étaient plus celles d'une pay-
» sanne; mais le plaisir que me faisaient ses progrès
» me fit oublier la prudence : je ne songeai point
» que tant d'attraits, d'esprit et de grâces, devaient
» un jour frapper le voyageur qui viendrait visiter
» cette vallée.

» Isaure m'aimait comme son protecteur, et ne me
» connaissait que sous le nom de Gervais. Je lui ai
» dit que ses parens étaient morts en la confiant à
» mes soins; qu'elle n'avait au monde que moi qui
» s'intéressât à elle. Il était inutile d'affliger son
» cœur par le récit des chagrins de sa mère. Je lui
» ai donné le portrait d'Adèle, que cette infortunée
» m'avait remis pour sa fille; mais j'ai fait jurer à
» Isaure que jamais elle ne montrerait ce portrait à
» personne, de même que jamais elle ne devait ni
» parler de moi, ni de ses visites à la Maison Blan-
» che, et elle a toujours tenu son serment.

» Il y a près de trois ans que la veuve d'André est
» morte en laissant sa maisonnette à Isaure, qui
» jouissait dans sa demeure de toute l'aisance que
» je pouvais lui procurer sans trop éveiller les soup-
» çons. A la mort de la bonne paysanne, je donnai
» à la jeune fille un gardien vigilant et fidèle; et moi-
» même je tâchais de venir plus souvent encore voir
» la fille de mon Adèle. Ce n'était que lorsque les

» paisibles habitans des campagnes étaient livrés au
» repos, que par une lumière placée à une fenêtre
» de cette maison, j'annonçais à Isaure que j'étais
» arrivé. Dans la journée, je m'amusais à visiter, à
» pied, les plus beaux sites de la Limagne; et, à la
» nuit seulement, je revenais ici. Seule, dans ces
» montagnes, Isaure se trouvait cependant heureuse;
» elle riait en secret de la terreur des paysans qui
» la croyaient elle-même un peu sorcière, parce
» qu'elle avait quelques connaissances en botanique,
» et possédait un livre où l'on traite de la manière
» d'élever, de soigner les bestiaux; enfin, elle me
» répétait souvent qu'elle ne formait nul vœu, nul
» désir; que tout son bonheur était d'habiter dans
» sa jolie maisonnette, et de mener ses brebis sur la
» montagne. Mais l'aimable enfant ne connaissait pas
» encore l'amour... Vous êtes venu dans cette val-
» lée, vous avez fait éprouver à Isaure un nouveau
» sentiment, plus vif, plus impérieux que tous les
» autres; dès lors cette maisonnette, ces brebis, ces
» campagnes ne suffirent plus à son bonheur.

» Il y a deux jours, je revins en ces lieux; je vis
» Isaure; mais elle n'était plus la même!... Je n'eus
» pas besoin de l'interroger sur l'état de son cœur;
» l'aimable enfant m'avoua avec candeur qu'un jeune
» homme, nommé Edouard, était venu dans sa chau-
» mière avec un de ses amis; que cet Edouard était
» ensuite revenu tous les jours; qu'il lui avait dit
» qu'il l'aimait et voulait la nommer son épouse.
» Mon fils ne m'avait pas marqué de quel côté il se
» rendait avec ses deux amis; j'étais bien loin de
» soupçonner que vous étiez cet Edouard dont me
» parlait Isaure. Mais au portrait qu'elle me fit de

» votre élégance, de vos manières, je pensai qu'un
» jeune homme du monde ne pouvait avoir l'inten-
» tion d'épouser une villageoise; je ne vis en cet
» amant, qu'elle me peignait si tendre, si empressé,
» qu'un nouveau séducteur qui voulait abuser d'une
» fille sans défense. Voilà, Edouard, les motifs qui
» m'ont engagé à défendre à Isaure de vous écou-
» ter davantage. Vous pouvez apprécier aussi tous
» ceux qui me portaient à ne point laisser percer le
» mystère qui enveloppait sa naissance... Je vous ai
» révélé ce secret pénible.... je vous ai fait cet aveu
» qui coûtait à mon amour-propre... Maintenant, si
» le ciel permet que nous retrouvions Isaure, et que
» vous la jugiez encore digne d'être votre femme,
» je ne m'opposerai plus à ces nœuds, puisque vous
» savez toute la vérité. »

Edouard presse la main que lui a tendue le baron, et s'écrie : « A présent, monsieur, je n'aimerai pas
» moins Isaure... Je ne verrai en elle que la fille de
» votre Adèle... Ses attraits, ses vertus rachètent as-
» sez la faute de sa naissance... Puisse-t-elle bien-
» tôt nous être rendue! et mon plus grand bonheur
» sera de la nommer ma femme. »

Alfred, après avoir tendrement pressé son père dans ses bras, comme pour lui faire oublier tous les chagrins que vient de renouveler le récit qu'il a fait, tend la main à Edouard, en lui disant : « Oui, il
» faut qu'Isaure nous soit rendue..... C'est mainte-
» nant comme un frère que je la chéris; mais je te
» seconderai. Je ne goûterai pas un instant de repos
» avant de l'avoir ramenée dans tes bras.

» — Pauvre Isaure! » dit le baron; « je sens, de-
» puis qu'on me l'a ravie, toute la force de l'atta-

» chement que j'avais pour elle. Quels sont donc
» ceux qui l'ont arrachée de sa demeure? Quel mo-
» tif a pu les guider? Des voleurs auraient entière-
» ment pillé la maison, mais n'auraient point enlevé
» Isaure. Un amant seul!... Mais vous êtes bien
» certains que nul autre que vous deux ne venait
» pour elle dans cette vallée. Quant à ce misérable,
» ce vagabond dont a parlé Alfred, quelle raison
» aurait-il eue pour nous ravir Isaure? Et seul,
» même, comment aurait-il pu la forcer à l'accom-
» pagner. »

Le baron et les jeunes gens se perdent en conjectures; mais ils se préparent à se mettre de nouveau en campagne. Ils vont acheter des chevaux à Clermont-Ferrand; on fait transporter le pauvre Vaillant chez de bons paysans qui promettent d'en avoir les plus grands soins; on leur donne les chèvres et tout ce qui composait la richesse de la jeune fille; Alfred emporte avec lui l'épée que l'on a trouvée dans la demeure d'Isaure; puis tous les trois s'enfoncent au hasard dans les montagnes, résolus à visiter jusqu'à la hutte du plus misérable montagnard, à parcourir les sentiers les plus sauvages, les chemins les moins fréquentés; à tout entreprendre enfin pour retrouver la jeune fille.

CHAPITRE XXX.

L'ENLÈVEMENT D'ISAURE.

Dans la nuit où Alfred et Édouard s'étaient rendus dans la vallée pour épier les démarches d'Isaure, un homme avait constamment suivi dans l'ombre les deux jeunes gens; cet homme, que l'on a déjà reconnu pour celui qui semble n'avoir point d'autre asile que les montagnes, ne perdait pas de vue les deux amis; il semblait avoir un grand intérêt à ce qu'ils connussent les actions secrètes de la jeune fille, et attendre avec impatience ce qui résulterait de cette découverte.

Au moment où Alfred avait reconnu son père dans l'homme qui venait de quitter Isaure, et l'avait nommé à Édouard, le vagabond, caché près d'eux, avait fait un mouvement subit comme s'il eût voulu s'élancer sur le baron de Marcey; mais il s'était arrêté presque aussitôt en murmurant : « Je n'ai point » d'armes! » puis s'était éloigné rapidement en se dirigeant vers la demeure de la jeune fille.

Arrivé devant la maisonnette, il s'arrête, l'examine long-temps, et semble méditer quelque plan

de vengeance. Tout à coup ses yeux s'animent, un sourire amer contracte ses traits, pendant qu'il murmure : « Cela vaut mieux,... beaucoup mieux !... » Quand j'aurais donné la mort au baron, tout se- » rait fini !... On a bientôt perdu la vie... il n'au- » rait souffert qu'un moment... mais moi, voilà » dix-huit ans que je souffre !... Tâchons de lui ren- » dre ce qu'il m'a fait... Il faut qu'il ait un bien » grand attachement pour cette jeune fille, pour la » cacher en ce lieu, et user de tant de mystère pour » venir la voir... C'est d'Isaure qu'il faut m'emparer ; » demain, elle sera à moi... Mais, pour exécuter ce » projet, il me faut aussi des armes... et je n'ai plus » d'argent !... plus rien !... L'autre nuit... sans » l'arrivée de cet Alfred, j'aurais trouvé dans la tour » ce que j'y cherchais... mais il est encore temps de » m'y rendre... oui, je n'ai pas d'autre moyen pour » m'en procurer. »

Aussitôt, marchant à grands pas à travers la campagne, et aussi vite, malgré l'obscurité, que s'il eût fait grand jour, le vagabond prend des chemins de traverse qui abrégent la distance jusqu'au château de la Roche-Noire, devant lequel il arrive en peu de temps. Il est bientôt devant la petite porte des jardins dont il a la clef; il ouvre, pénètre dans les jardins, et se dirige vers la tour abandonnée, où il arrive sans avoir cette fois rencontré personne. Il monte rapidement l'escalier tournant, et ne s'arrête que dans la pièce où Alfred l'a trouvé deux nuits auparavant. L'obscurité la plus profonde règne autour de lui; il balance un moment; mais, tirant

enfin un briquet de sa poche, il se décide à se procurer de la lumière, au risque de répandre encore l'alarme dans le château.

Il porte toujours sur lui une petite lanterne sourde, qui lui a souvent été d'une grande utilité la nuit dans les montagnes; elle est bientôt allumée; alors, examinant dans tous les coins de la salle, qui fut jadis l'arsenal du château, il cherche une arme qui soit encore en état de lui servir. Après avoir fureté de tous côtés, et jeté avec colère des lances brisées, des sabres mangés de rouille, il se saisit d'une épée qui est encore en assez bon état, et va s'éloigner, lorsque dans une encoignure il en aperçoit une autre attachée à la muraille; il s'avance, prend l'épée, l'examine, et s'écrie : « La voilà!... c'est » celle que je cherchais!... c'est avec cette épée qu'ici » j'appris à combattre en gentilhomme... à me dé» faire loyalement d'un ennemi... Pauvre Richard! » qui aimais tant à me donner des leçons, qui étais » fier du talent de ton jeune élève; en me présentant » cette épée, tu me répétas bien des fois cette devise » espagnole : *Ne la tire pas sans raison, ne la remets* » *pas sans honneur!* »

Le vagabond presse l'épée contre sa poitrine, il va jeter de côté celle qu'il a prise en premier; mais il s'arrête, et la garde, en disant : « Non... celle-là » me servira pour me défaire de Vaillant, pour en» lever la jeune fille... et du moins l'arme de ma » jeunesse ne sera pas flétrie par cette action. »

Éteignant alors sa lanterne, et emportant précieusement les deux épées sous sa vaste redingote, le

vagabond redescend l'escalier tournant, sort de la tour, et quitte le château par le même chemin qu'il y était entré. Regardant alors le ciel, calculant ce qui reste de nuit, et le temps qu'il lui faudrait pour retourner à la maisonnette, il dit à voix basse : « Il » est trop tard aujourd'hui, ce sera pour demain. »

Le lendemain, lorsque la nuit a répandu ses ombres sur les campagnes, le vagabond est dans la vallée, il examine tout, rien n'échappe à ses regards, rien ne peut tromper sa prudence. Il est certain qu'il n'y a personne encore dans la Maison Blanche, et qu'Isaure est seule dans sa demeure. Il a tout prévu, tout calculé; il est bientôt devant le mur qui sert de clôture au jardin de la maisonnette; il place à terre, et à quelques pas de la petite porte, une de ses épées, en disant : « Toi, je te reprendrai en partant; » puis, ne gardant que l'autre à sa main, il escalade facilement le petit mur du jardin.

Il n'a pas fait quatre pas, que les aboiemens de Vaillant se font entendre, et que le chien furieux accourt sur lui; mais le vagabond, qui s'attendait à cette attaque, était préparé à se défendre; allant lui-même au-devant de l'animal menaçant, il lui enfonce son épée dans le corps; malgré cette blessure, le chien saute sur son adversaire, lui fait au visage et au cou plusieurs morsures assez fortes; mais la perte de son sang l'affaiblit; trois autres coups d'épée achèvent de le vaincre : le pauvre Vaillant est tombé sans force aux pieds du vagabond, qui jette alors de côté l'arme dont il vient de se servir, puis monte précipitamment à la chambre d'Isaure.

La petite était tristement assise près de sa croisée ; le souvenir d'Édouard était toute sa consolation ; elle ne devait plus le revoir, mais elle pouvait toujours l'aimer, et elle se livrait tout entière à ce sentiment. Quand nos volontés, nos désirs sont contrariés, nous éprouvons une secrète satisfaction à nous dire que du moins nous pouvons à notre gré disposer de notre cœur ; et c'est surtout les femmes qui se donnent souvent cette consolation, parce que, dans leurs actions, elles sont bien moins maîtresses de suivre leurs volontés.

Aux premiers jappemens de son fidèle gardien, Isaure a tressailli ; elle pense que quelqu'un rôde autour de sa demeure ; cependant elle écoute encore, puis elle appelle son chien en disant : « Qu'est-ce » donc, Vaillant?... Qu'est-ce qui t'a fait peur? »

» C'est moi ! » répond le vagabond en entrant brusquement dans la chambre de la jeune fille. Isaure pousse un cri d'effroi en apercevant cet homme, dont le visage, le cou, sont couverts de sang, et qui lance sur elle des regards menaçans.

» Allons!... il faut me suivre, il faut quitter sur-» le-champ cette maison, » dit l'inconnu en s'approchant d'un air farouche d'Isaure, qui est pâle et tremblante : « Prenez quelques-uns de vos effets... faites-» en un paquet... cela me servira... donnez-moi » tout l'argent que vous avez ici... vous ne devez pas » en manquer... nous en aurons besoin... Allons!... » m'entendez-vous? »

Isaure avait entendu ; mais elle ne pouvait en croire

ses sens; elle se jette à genoux, lève les mains vers cet homme qui est devant elle, et s'écrie : »

« Monsieur!..... que voulez-vous donc faire de » moi?... »

« — Je vous l'ai dit, je veux vous emmener, voilà » tout. — M'emmener!... et où me conduirez-vous? » — Où je voudrai, mille tonnerres! cela ne vous » regarde pas!... — Ah! monsieur!... tenez... voilà » mon argent... là, dans ce tiroir... c'est tout ce que » je possède... Prenez cet or... cet argent... prenez » mes effets... tout ce que vous voudrez... mais, je » vous en prie, ne m'emmenez pas! »

Le vagabond a ouvert le tiroir que lui a indiqué la jeune fille; il remplit ses poches de l'argent qu'il trouve, en murmurant : « Bon!... voilà de quoi vivre » un siècle dans ces montagnes... » Puis il se retourne, et, retrouvant Isaure immobile, à genoux, à la même place, il s'écrie avec colère : « Eh bien! ne m'avez-» vous pas entendu?... Je vous ai dit de faire un pa-» quet de vos effets!... Dépêchez-vous.

« — Oh mon Dieu! vous voulez donc toujours » m'emmener? » dit Isaure d'une voix suppliante.

« — Si je le veux!... Oui, c'est pour cela que je me » suis introduit dans votre demeure, que j'ai bravé » la mort... Ce sang qui coule de mon visage doit » vous prouver que ma résolution est invariable... » que je ne céderai ni à vos prières, ni à vos larmes. » Quant à vos cris, ils seraient inutiles... personne » ne peut vous entendre... vos défenseurs, vos amis, » ne sont point maintenant près de vous... votre fi-» dèle gardien est mort.... »

« — Vaillant est mort !... » s'écrie Isaure en jetant un cri d'effroi qui est bientôt suivi d'abondantes larmes.

« — Oui, Vaillant est mort, ou n'en vaut guère » mieux. Allons ! je vous le répète, point de paroles, » point de supplications perdues !... il faut que vous » me suiviez de bon gré... sinon... »

L'étranger a pris le bras de la jeune fille; il le lui serre avec tant de violence que la douleur va la priver de ses forces; elle ne peut que balbutier : « Je vais vous obéir, monsieur. » Alors le vagabond lui lâche le bras et la pousse brusquement vers sa commode.

Ne sachant plus ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle va devenir : Isaure rassemble au hasard quelques vêtemens, les noue dans un mouchoir, prend le paquet à sa main, et s'appuie contre le mur pour ne point tomber.

« C'est bien, » dit le vagabond; « maintenant » donnez-moi la main et venez. »

Il prend la main que lui tend en tremblant la petite; il l'entraîne vers l'escalier; et, sentant qu'elle chancelle, la force à s'appuyer sur son bras. Arrivés dans la cour, Isaure aperçoit Vaillant baigné dans son sang; le fidèle animal pousse un gémissement plaintif, et essaie encore de se relever pour défendre sa maîtresse. A cette vue, Isaure perd connaissance; elle va tomber sur la terre, son conducteur la reçoit dans ses bras; et, la plaçant vigoureusement sur son épaule gauche, se dirige vers le jardin, aimant mieux sortir par là que par la porte

d'entrée de la maison. Il ouvre la petite porte qui donne sur la campagne, ramasse l'épée qu'il avait déposée en ce lieu; puis, malgré le fardeau dont il est chargé, marche d'un pas ferme et rapide du côté des montagnes.

Le temps était sombre, la nuit froide et pluvieuse; cependant le vagabond avançait assez vite, quoique gravissant des sentiers escarpés, et suivant de préférence des chemins arides et tortueux. De temps à autre il tournait la tête pour regarder celle qu'il emportait. Isaure était toujours sans connaissance, son charmant visage avait la pâleur de la mort, et était mouillé par la pluie qui tombait sur tout son corps. Mais, peu touché de l'état affreux de cette jeune fille, son ravisseur, après l'avoir regardée, se contentait de murmurer : « Elle en reviendra !... ce n'est rien que cela !...

Après avoir long-temps marché ainsi, l'étranger s'arrête sur le haut d'une montagne; il regarde quelque temps autour de lui, comme pour chercher à s'orienter; puis il dépose sur la terre mouillée la jeune fille évanouie, en disant : « Reprenons » haleine!... elle n'est pas très-lourde; mais, à la » longue... cela se fait sentir. »

Il considère quelque temps ce corps étendu à ses pieds et qui semble déjà appartenir à la mort; un sourire amer se montre sur ses lèvres, pendant qu'il regarde Isaure, et s'écrie : « La voilà donc en » ma puissance, celle que le baron venait en secret » voir dans ces montagnes !... cette paysanne dont » il a fait soigner l'éducation... qu'il adore, sans

» doute! enfin, je vais goûter les plaisirs de la ven-
» geance! Je voulais qu'Alfred enlevât cette petite,
» je voulais le pousser à commettre mille sottises,
» à se battre avec son ami; mais tout cela n'aurait
» pas désolé le baron autant que la perte de cette
» jeune fille. Oui... je sais ce que l'on éprouve
» quand un autre nous ravit celle que nous ado-
» rons... j'aimais Adèle aussi... Adèle était à moi...
» je devais la regarder comme mon épouse, et
» pourtant il me l'a enlevée!... »

Quelques momens s'écoulent; le vagabond semble tout entier à ses souvenirs. Mais enfin il regarde de nouveau Isaure et penche sa tête vers elle, en disant : « Elle ne revient pas!... elle ne fait aucun
» mouvement!... si elle allait mourir!... Oh! je ne
» veux pas sa mort!... non, tant qu'elle sera avec
» moi elle peut vivre... mais avec de Marcey, ja-
» mais. »

— Il prend la tête de la petite, la soulève, l'appuie sur ses genoux, et cherche à réchauffer dans les siennes les mains glacées d'Isaure. Il fouille dans le paquet de vêtemens qu'il a emporté; et, avec la première chose qu'il trouve, essuie le visage tout mouillé de la pauvre enfant. Enfin la vie semble revenir sur ses traits si long-temps inanimés; les battemens du cœur deviennent plus précipités. Isaure ouvre les yeux, regarde autour d'elle, et fait un mouvement de terreur en se voyant au milieu de la nuit couchée sur la cime d'un rocher, et la tête appuyée contre la poitrine de l'homme qui l'a arrachée de sa demeure.

« Calmez-vous... revenez à vous, et ne craignez » rien, » dit l'étranger. « O mon Dieu !... ce n'est » donc pas un songe! » s'écrie Isaure en se relevant entièrement; « je ne suis plus dans l'asile où l'on » éleva mon enfance, dans la chaumière d'André;... » c'est vous qui m'en avez arrachée!.... c'est vous » qui avez tué!...

» — Oui, » répond froidement le vagabond, » c'est moi qui ai tué Vaillant pour ne pas être dé» chiré par lui; il le fallait bien.... Je vous aurais » immolée aussi si vous n'aviez pas voulu me sui» vre... — Malheureuse que je suis!... — Allons, » n'ayez pas peur, petite; vous m'avez accompagné, » vous voilà avec moi, vous n'avez plus rien à » craindre... à moins que vous ne fassiez encore des » façons... que vous ne cherchiez à vous échapper... » mais je pense que vous serez raisonnable, et que » vous vous soumettrez à votre sort... Je conçois » très-bien que vous aimiez mieux vivre douillette» ment dans votre maisonnette, où vous aviez de » tout en abondance!... où votre protecteur mys» térieux ne vous laissait manquer de rien, et où » vous pouviez enfin faire la coquette avec les jeunes » gens qui allaient vous voir... Cette vie était plus » agreable pour une jeune fille que celle que vous » mènerez avec moi... oh! j'en conviens. Mais il » faut prendre votre parti!.... car ma volonté est » irrévocable; vos larmes, vos plaintes, vos sou» pirs, tout cela serait inutile avec moi. J'ai décidé » que vous ne me quitteriez plus... cependant ne » croyez pas que ce soit l'amour qui m'ait fait

» prendre cette résolution. Non!... je ne suis point » amoureux de vous, je ne songe nullement à vous » séduire!... et, de ce côté-là, vous pouvez être » entièrement tranquille. Vous êtes pourtant jolie, » très-jolie même; mais je vous jure que cela m'est » fort indifférent! »

Ces dernières paroles calment un peu les craintes et la douleur d'Isaure; et, craignant d'irriter de nouveau cet homme dont la colère lui a semblé terrible, elle lui répond en retenant ses sanglots : » Eh bien! monsieur, je vous obéirai... je ferai ce » que vous m'ordonnerez.

» — C'est bien, c'est très-bien; vous êtes une » bonne fille, » dit le vagabond en secouant la main d'Isaure; « comme cela nous serons bons amis. Mais » il doit être maintenant près de minuit, il faut » nous remettre en route... Vous sentez-vous la » force de marcher?... Si vous ne le pouvez pas, je » vous porterai... ne vous gênez pas.

» Oh! je puis marcher, monsieur. — En ce cas, » donnez-moi le bras, appuyez-vous sur moi et » partons. »

Isaure obéit sans répliquer; elle prend le bras de son conducteur qui a passé le paquet au bout de l'épée et le porte ainsi sur son dos. On s'avance de nouveau dans les sentiers rocailleux; on s'éloigne d'Ayda, on gagne les chaînes de montagnes qui communiquent avec celle du Cantal et du Puy-de-Dôme; Isaure est forcée de s'appuyer sur le bras de son compagnon pour ne point tomber dans les sentiers glissans et rapides; ils avancent en silence;

quelquefois cependant le vagabond dit à Isaure : « Êtes-vous lasse? voulez-vous que nous nous arrê- » tions un peu? — Non, monsieur, je puis marcher » encore, » répond la jeune fille ; et tous deux poursuivent leur chemin.

Le jour va enfin succéder à cette nuit sombre et pluvieuse; le conducteur d'Isaure qui, dans sa course, a toujours eu soin d'éviter de passer par les villages et près d'endroits habités, s'arrête avec la jeune fille sur le penchant d'une montagne, regarde autour de lui et dit : « Reposons-nous ici jusqu'à ce » qu'on puisse mieux distinguer au loin ; je ne » pense pas m'être trompé... nous devons être près » du terme de notre course.... Encore une heure, » tout au plus. Mais, voilà le jour, il ne faut pas » nous fourvoyer. »

Il s'assied alors à terre ; Isaure en fait autant, en se plaçant à quelques pas de lui. Morne et abattue, elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et ne prononce pas un mot. Le vagabond la regarde un moment, puis retourne la tête d'un autre côté, en se disant : « Elle n'est pas en train de causer!.... je » conçois cela. »

Au bout d'un quart d'heure, il fait assez jour pour que l'on reconnaisse les chemins. Le compagnon d'Isaure sourit en disant : « Je ne me suis » pas trompé... Oh! je connais si bien ce pays!... » je l'ai tant de fois parcouru dans ma jeunesse, et » aussi depuis quelques mois!... Allons, petite, en » marche; encore une lieue, et vous vous reposerez » tout à votre aise. »

Isaure se lève et reprend le bras de son conducteur. Ils descendent la montagne, puis se dirigent sur la gauche vers des sentiers tortueux et étroits pratiqués dans les rochers. A chaque instant les chemins qu'ils suivent deviennent plus difficiles; ils sont dans des terrains arides, incultes, où il semble que jamais l'homme n'a pénétré; ce n'est que rarement qu'ils aperçoivent une hutte de berger, et les chèvres sauvages, qui passent quelquefois près d'eux, fuient à leur approche, comme peu habituées à la présence de l'homme. Après avoir marché assez long-temps dans ces contrées désertes, ils se trouvent à l'entrée d'un sentier pratiqué entre deux rochers fort élevés, et si rapprochés par le haut, que le jour éclaire à peine la route étroite qui est à plus de quatre-vingts pieds de la cime des rochers qui la bordent.

C'est dans ce sentier sombre et effrayant que le vagabond guide les pas d'Isaure; la petite frémit en entrant dans ce chemin que les rochers menacent de combler. « Oh mon Dieu!... c'est par ici! » dit-elle en tremblant.

« Oui, c'est par ici, et nous sommes arrivés, » répond son compagnon en s'arrêtant devant une petite maison de bois pratiquée à gauche du chemin, contre le rocher, qui, du haut, la recouvre entièrement, et ressemblant assez, par l'extérieur, à la demeure des carriers.

Isaure lève les yeux sur cette misérable habitation qu'elle présume devoir être son dernier asile; mais elle se tait, elle laisse couler ses larmes en silence, et

n'essaie plus d'attendrir par ses prières celui qui l'a conduite en ce lieu sauvage.

A en juger par les dehors, la maison ne doit avoir que peu d'étendue; elle a un étage avec une fenêtre sous le toit. En bas, une seule croisée est à côté de la porte; et tout cela est en si mauvais état, qu'il semble qu'on pourrait d'un coup de pied renverser cette chétive habitation.

Le compagnon d'Isaure a posé l'épée et le paquet sur un banc de bois qui est devant la maison; puis il frappe à la porte, en criant d'une voix qui retentit avec force dans le sentier : «Holà! Charlot!... holà!... » est-ce que tu dors encore, paresseux?... Lève-toi... » c'est ton ami, c'est le vagabond!... »

On est quelque temps sans entendre aucun bruit : enfin, on distingue des pas lourds et lents, mais qui semblent venir de plus loin que la maison. Ils approchent cependant; puis la porte s'ouvre, et un petit homme d'une soixantaine d'années, maigre, grêle, d'une pâleur livide, dont les yeux bordés d'un rouge vif n'ont plus qu'une expression terne et stupide, paraît à l'entrée de la maison de bois, ayant une partie des jambes et les pieds nus, mais le reste du corps couvert de peaux de chèvres attachées par des lanières de cuir, tandis que sur sa tête est seulement la forme d'un vieux chapeau de paille qui n'a aucun bord.

L'homme que le compagnon d'Isaure a appelé Charlot, ne montre ni surprise, ni curiosité, en regardant ceux qui sont devant sa demeure; cependant il tend la main au vagabond, en disant d'une voix

lente et gutturale : « Ah ! c'est toi ! il y a long-temps » que tu n'étais venu me voir...

» — Oui ; mais cette fois je crois que je viens te voir » pour long-temps, » répond le conducteur d'Isaure ; « je t'amène de la compagnie, comme tu vois. »

En disant cela, il désignait la jeune fille que Charlot regarde avec insouciance en prononçant seulement : « Ah !... oui... c'est une femme.

» — Mais entrons d'abord, nous aurons le temps de » parler ensuite, » dit le vagabond, en faisant signe à Isaure d'entrer dans la maison de bois. La pauvre petite a de la peine à s'y décider ; elle jette encore un coup d'œil en arrière ; elle craint de contempler le ciel pour la dernière fois ; mais son compagnon la pousse brusquement ; elle est bientôt dans l'horrible demeure de Charlot, dont la porte est ensuite refermée sur elle.

L'intérieur de la maison se composait en bas d'une pièce assez grande, au milieu de laquelle plusieurs poutres soutenaient l'étage supérieur ; à gauche était une vaste cheminée, sous laquelle un homme aurait pu se placer sans se baisser ; à droite l'escalier qui conduisait au-dessus. Quelques escabeaux, quelques vases de terre et de la paille formaient tout l'ameublement.

Isaure pouvait à peine voir autour d'elle, tant ses yeux étaient pleins de larmes ; elle s'était assise dans un coin de la chambre, où le jour pénétrait à peine, parce que le rocher s'avançait beaucoup au-dessus de la maison. Elle pensait qu'on allait la faire monter dans la pièce du haut, et attendait en silence que

l'on disposât de son sort; mais le vagabond a fait un signe à Charlot; alors celui-ci va au fond de la chambre; et, poussant une planche qui semblait fixée à la cloison, laisse voir un passage beaucoup plus éclairé que l'intérieur de la maison.

« Venez par ici, » dit le conducteur d'Isaure en lui faisant signe de se lever. Elle obéit; on la fait passer par cette étroite ouverture, elle se trouve alors dans le fond d'une excavation, et revoit avec joie le ciel. Cet endroit, qui peut avoir une trentaine de pieds de circonférence, est de tous côtés fermé par le sol; il ressemblerait au fond d'un puits s'il n'était pas beaucoup plus large; mais le jour qui vient par le haut y pénètre mieux que dans l'intérieur de la maison, parce que l'éboulement s'étant opéré en ligne verticale, rien dans le haut ne recouvre cette espèce de carrière.

Au fond de cet endroit on a construit une seconde maisonnette en bois, mais qui ne se compose que d'un rez-de-chaussée. C'est dans cette retraite impénétrable à l'œil des voyageurs que l'on fait entrer la jeune fille qui habitait une vallée riante et féconde.

« Voilà désormais votre logement, » dit le vagabond en introduisant Isaure dans l'habitation pratiquée au fond du trou. « Vous voyez que ce n'est pas » sans motif que je vous amène ici de préférence : » cet asile ne peut être trouvé que par ceux qui le » connaissent... on viendrait visiter la maison qui » est par-devant, sur le sentier, que jamais on ne se » douterait qu'il y a une autre maison derrière... Cette

» retraite ne pourrait être aperçue que de ceux qui » seraient là-haut... sur le rocher, à quatre-vingts » pieds de nous ! mais, comme ce rocher est horri- » blement escarpé et ne conduit nulle part, jamais » on ne s'avise d'y grimper ; et c'est tout au plus si, » de temps à autre, une chèvre sauvage se permet » de le gravir... Je suis donc bien tranquille, on ne » vous trouvera pas là. Cette demeure n'est pas aussi » jolie, aussi riante que celle que vous habitiez, j'en » conviens... mais, que voulez-vous ! je n'avais pas » le choix !... Prenez donc votre parti, et tâchez de » vous habituer à votre nouveau logement. Vous y » serez entièrement maîtresse de faire vos volontés » depuis le matin jusqu'au soir... excepté d'en sortir, » cependant. Voilà une assez grande chambre où » vous pourrez vous établir : il y a une couchette, » une table, un banc... c'est la mieux meublée de la » maison... si je puis trouver un petit morceau de » miroir je vous le donnerai ; je sais que les femmes » tiennent à cela... Tâchez de vous calmer, et de » sécher vos pleurs... je vous le répète, votre vertu » est plus en sûreté ici qu'auprès de la Maison » Blanche. Cet endroit vous paraît maintenant hor- » rible ! épouvantable !... mais vous vous y ferez, » parce qu'on s'habitue à tout. »

Après avoir dit cela, le vagabond laisse Isaure seule dans son horrible demeure, et retourne avec Charlot dans la maison qui donne sur le sentier. Là, s'asseyant devant son silencieux compagnon, il lui dit : « Charlot, je t'ai sauvé la vie, il y a deux » mois ; un jour que, poursuivant une chèvre, tu

» allais rouler au fond d'un précipice, lorsque cou-
» rant après toi je parvins à te tendre mon bâton,
» et à te retirer du trou dans lequel tu allais tom-
» ber.

» — Je ne l'ai pas oublié, » répond à voix basse le vieux pâtre. « Oui, » reprend le vagabond, « depuis ce
» temps tu m'as témoigné le plus entier dévouement:
» quand je n'avais pas de pain, je venais ici, et j'é-
» tais sûr que tu partageais avec moi tout ce que tu
» possédais... C'est bien, Charlot;... tu es reconnais-
» sant, tu t'es mieux conduit avec moi que beaucoup
» de riches seigneurs... de femmes du monde; mais
» ce n'est pas encore assez, Charlot; aujourd'hui il
» faut que tu me laisses le maître de disposer de ta
» maison... Tiens, pour cela, voilà de l'or, de l'ar-
» gent... prends ce que tu voudras. »

Le vagabond étalait devant les yeux du vieux pâtre la somme qu'il avait prise chez Isaure; Charlot regarde l'argent d'un œil indifférent; et se contente de répondre : « Si je n'ai plus de maison, où donc
» coucherai-je, moi?

—Tu habiteras toujours ici; cela est même néces-
» saire; la jeune fille aura la seconde maison : moi
» je coucherai ici dessus. Mais il faut que tu me
» jures... sur ta vie! que tu ne dirasà personne que
» tu as du monde logé chez toi...—A qui le dirais-
» je? je ne vois personne, moi. — Enfin, si par
» hasard quelques voyageurs venaient ici, je me reti-
» rerais sur-le-champ, là, derrière... et jamais tu
» ne feras connaître cette secrète habitation... —
» Non, non, — Tu me le jures?...—Jurer?... je te

» dis non... ça suffit. — En effet, je crois à ta promesse plus qu'aux sermens des autres... et tu ne » prends pas cet or ? — Pourquoi faire ?... je n'en » veux pas... — Je t'en donnerai d'ailleurs, lorsque » tu iras acheter des provisions... tu auras soin » d'aller loin... d'acheter en divers endroits, afin » de ne point éveiller le moindre soupçon...Avec cette » somme et ton adresse à tuer les chèvres sauvages, » à prendre des oiseaux, nous avons de quoi vivre » pendant des années. Allons, c'est convenu ; nous » demeurons ensemble. — Oui. — Tu ne parleras » de nous à personne ? — Non. — Et jamais tu n'ouvriras ta demeure à un voyageur avant que je n'aie » passé derrière la maison ? — Jamais. »

Ces arrangemens terminés, le vagabond monte dans la pièce du haut, s'y jette sur des bottes de paille et s'y endort ; le vieux pâtre, qui passe une partie de sa vie à se livrer au sommeil, en fait autant dans la pièce au-dessous. Isaure seule veille, à genoux, dans la misérable masure où on l'a reléguée ; elle tend vers le ciel ses mains suppliantes; elle y porte ses yeux, d'où s'échappe un ruisseau de larmes, et, dans son désespoir, n'a pas même la force de prononcer un mot.

CHAPITRE XXXI.

SÉJOUR DANS LA MASURE. — DERNIER ESPOIR ENLEVÉ.

Il y a dans l'excès du malheur une dernière force, un dernier courage ; parvenu au comble de l'infortune, forcé de renoncer à toute espérance d'un meilleur sort, il semble alors que l'on éprouve une secrète consolation à pouvoir défier le destin de nous porter de nouveaux coups.

Telle est maintenant la situation d'Isaure, cette jeune fille, douce, timide, enlevée au séjour qu'elle habitait depuis son enfance, à son protecteur, à son amant, pour habiter une affreuse demeure cachée au centre de la terre, et n'ayant pour toute compagnie que deux hommes, dont l'un est l'auteur de ses maux, et dont l'autre y semble entièrement insensible ; cette jeune fille est cependant parvenue à surmonter son désespoir. Ses yeux ne versent plus de larmes, du moins en présence de ses deux compagnons ; aucune plainte ne s'échappe de sa bouche, et lorsqu'elle parle à celui qui l'a arrachée de son asile, loin que la colère brille dans ses yeux, et que

ses accens expriment l'horreur que cet homme doit lui inspirer, c'est avec douceur, avec docilité qu'elle lui répond et se présente devant lui.

Déjà plusieurs jours se sont écoulés depuis que le vagabond a caché Isaure chez le vieux pâtre; et la conduite de la jeune fille semble le surprendre lui-même. Souvent il la regarde en silence pendant des heures entières; plus il la voit, plus sa surprise paraît augmenter.

Un matin que le vieux pâtre était allé parcourir les montagnes, et que, seul avec Isaure, le vagabond, assis dans l'excavation contre l'entrée de la seconde masure contemplait depuis long-temps la jeune fille qui travaillait en silence à coudre des peaux de chèvre, étonné de sa douceur, de sa tranquillité, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Vous » me surprenez, petite; vraiment je commence à » croire que je vous avais mal jugée, et que vous » méritez, au contraire, tout le bien que les deux » amis pensaient de vous... Votre docilité... votre » air de candeur... Non! ce jeune Edouard n'avait » pas tort de vous aimer... de vouloir vous épou- » ser... Mais cependant cet homme que vous alliez » voir en secret dans la Maison Blanche!... quel lien » l'attachait à vous?... depuis quand le connaissiez- » vous?... Allons, parlez, répondez-moi franche- » ment. »

Un sentiment qu'Isaure ne pouvait définir, et qui n'était pas cependant de la crainte, la portait toujours à obéir promptement à l'étranger; elle lui répond donc en soupirant : « Depuis l'enfance je

» connais M. Gervais... — M. Gervais!... Ah! il ne
» vous a pas dit qu'il était le baron de Marcey? —
» Non, monsieur; je ne l'ai jamais nommé que Ger-
» vais, et c'était aussi sous ce nom que le connais-
» saient mes parens adoptifs, André et sa femme.
» — Oui... je conçois... Il aura voulu garder l'in-
» cognito... Ou vous êtes un enfant naturel qu'il a
» eu... ou, se doutant que vous deviendriez un jour
» fort jolie, il comptait faire de vous sa maîtresse.
» — Sa maîtresse!... Ah, monsieur, mon protecteur
» m'aimait comme sa fille;... mais il m'a souvent
» répété que mes parens étaient morts. — Et c'est
» lui qui vous avait placée chez les villageois? —
» Oui, monsieur. Il venait d'abord me voir rare-
» ment;... puis il est venu plus souvent... Quand
» j'étais toute petite, il me prenait dans ses bras, il
» m'embrassait, il me caressait. Je grandissais; il
» me faisait causer; puis il m'a appris à lire, à
» écrire, à m'exprimer autrement. Il disait que
» j'apprenais bien, et qu'il serait dommage que je
» fusse ignorante comme les habitans des monta-
» gnes... — Ensuite? — Voilà tout, monsieur. —
» Il ne vous disait pas un jour il vous mènerait
» dans le monde, qu'il vous procurerait mille plai-
» sirs? — Non, il ne m'a jamais dit cela. — Et
» quand vous avez connu, aimé Édouard, le lui
» avez-vous avoué? — Oui, monsieur; oh! je ne
» lui cachais rien. — Qu'a-t-il dit! alors? — Il m'a
» grondée... mais avec douceur... Il m'a dit que
» j'avais eu tort d'aimer Édouard; qu'il fallait l'ou-
» blier, renoncer à lui; que jamais il ne serait mon

» époux... — J'en était sûr!... Ce n'est pas pour » d'autres qu'il vous élevait en cachette!... qu'il » avait pris soin de votre éducation... Non, c'est » pour lui qu'il agissait!... Ah! pour agir comme » il l'a fait, il fallait qu'il vous aimât beaucoup!... » Et je l'ai privé de votre présence, de vos cares- » ses; j'ai détruit tous ses projets de bonheur pour » l'avenir... Je suis donc vengé, enfin!... »

Un affreux sourire animait les traits du vagabond. Isaure détourne ses regards avec effroi. Au bout de quelques instans il lui dit : « Ne croyez pas que ce » soit dans le seul but de faire une méchante action » que je vous ai arrachée de votre asile; non. J'ai » eu bien des défauts... bien des vices même... mais » faire le mal pour l'unique plaisir de le faire ne me » vient jamais à la pensée; et, quoique j'aie bien des » raisons pour détester les hommes, je leur rends » encore assez de justice pour croire qu'ils seraient » rarement méchans s'ils n'y trouvaient pas du pro- » fit. Écoutez-moi, petite, je vais vous appren- » dre pourquoi je vous ai enlevée à votre protec- » teur. Je sais que je ne vous dois pas compte de » mes actions, et que je pourrais ne point vous » faire cette confidence; mais votre douceur, votre » soumission... m'inspirent de l'intérêt... Oui... » plus je vous vois... plus je vous connais... plus vous » m'étonnez!... Je fais votre malheur, je le sais; » et pourtant je voudrais vous voir heureuse... Sin- » gulier effet que produit la beauté, réunie à la bonté, » à la vertu... Je croyais que cela ne pourrait plus » émouvoir mon cœur, et vous me prouvez que je » m'étais trompé... »

Isaure a doucement levé les yeux vers le vagabond; un sentiment indéfinissable y est exprimé, tandis qu'elle lui dit : « Ah ! monsieur... moi » aussi... je sens que j'aurais voulu avoir de l'amitié » pour vous... maintenant même que vous faites » mon malheur... je ne puis vous haïr comme je le » devrais!... »

» Allons... taisez-vous, petite; et ne me regar- » dez pas ainsi, » répond le vagabond, en détournant la tête pour cacher son émotion. « Oui... je » suis content de votre soumission... mais votre » sort n'en sera pas moins le même, parce que cela » ne peut pas être autrement; et, malgré l'intérêt » que vous m'inspirez, je vous donnerais la mort » si je voyais le baron de Marcey prêt à vous arra- » cher de mes mains... Calmez votre effroi!... cela » ne peut jamais arriver; vous voyez que j'ai trop » bien pris mes précautions pour cela. Revenons à » ce que je voulais vous conter... au motif de ma » conduite; et puisque la destinée nous a réunis » pour toujours, connaissez enfin celui avec qui » vous devez maintenant passer votre existence.

» Je ne suis pas né misérable, vous avez assez » de jugement pour vous en être aperçue. C'est » dans un château que fut élevée ma jeunesse; » c'est au sein des richesses, entouré de nombreux » domestiques qui ne cherchaient qu'à prévenir » mes désirs, que s'écoulèrent mes premiers jours. » Quel changement!... et devais-je m'attendre » à me voir dans cette situation déplorable!... Ce- » pendant, l'homme doit s'attendre à tout, quand

» il ne sait pas dompter ses vices et résister à ses » passions.... mais je crois vraiment que le mal- » heur m'a aussi appris à faire des réflexions mo- » rales. De tous les changemens qu'il a faits en moi, » ce n'est pas là le moins étonnant!... »

Le vagabond se tait quelques momens; il a pris sa pipe, il l'emplit, l'allume, puis reprend son discours, qu'il n'interrompt que pour ôter de temps à autre sa pipe de sa bouche :

« Les deux jeunes gens qui allaient vous voir si » souvent, habitaient à deux lieues de chez vous, » au château de la Roche-Noire... ils ont dû vous » le dire ? — Oui, monsieur. — Eh bien ! c'est dans » ce même château que je passai ma première jeu- » nesse; il appartenait alors à une de mes tantes, » vieille douairière, fort respectable, qui me laissait, » depuis le matin jusqu'au soir, faire toutes mes » volontés. J'avais perdu mes autres parens; je » possédais une fortune assez considérable, sans » compter celle que devait me laisser ma tante; or, » celle-ci pensait qu'un jeune homme, noble et » riche, ne pouvait jamais être trop tôt son maître, » et se mal conduire dans le monde... La pauvre » chère femme !... elle se trompait bien !... Je fis » donc de bonne heure des sottises !... Les femmes... » le jeu... la table, la débauche, m'offraient des » charmes auxquels je n'essayai pas même de résister; » je trouvais si naturel de satisfaire mes passions, » mes moindres désirs !... On m'avait tellement » habitué à ne suivre que ma volonté, que je se- » mais l'or à pleines mains pour ne point rencontrer

» d'obstacle sur ma route !... Bientôt cette conduite
» me valut dans la société une réputation dont je
» riais... J'étais la terreur des pères, l'effroi des
» maris ; car mon bonheur le plus grand consistait
» à séduire une jeune beauté, à me faire aimer
» d'elle, puis ensuite à l'abandonner à ses re-
» grets !...

» — O mon Dieu ! » dit Isaure ; « comment peut-
» on trouver du plaisir à tromper celles qui nous
» aiment ?...

» — Vous ne concevez pas cela, petite! Vous n'avez
» pas vécu dans le monde.... vous ne vous doutez
» pas de tout ce qui s'y passe! vous ignorez que l'a-
» mour y est trompeur, l'amitié intéressée, les
» vertus rares et la reconnaissance presque nulle !...
» Si vous connaissiez comme moi ce monde frivole,
» peut-être vous trouveriez-vous moins malheureuse
» d'habiter dans un trou. Mais revenons : J'eus
» bientôt dissipé la fortune que m'avaient laissée
» mes parens ; ma vieille tante mourut, je me re-
» montai un peu avec son héritage ; je voyageais
» souvent, pour chercher de nouvelles jouissances,
» de nouveaux minois, quelquefois pour échapper
» à la vengeance d'un frère, d'un époux ; j'étais, je
» l'avoue, un fort mauvais sujet. »

» Le hasard me conduisit à Bordeaux... J'y vis une
» jeune personne charmante, que son père, vieux
» marin peu aimable, tenait dans une sévère retraite.
» Mais les grilles, les verrous, les duègnes n'étaient
» point des obstacles pour moi. Je parvins à m'intro-

» duire près d'Adèle; je fus même reçu chez son
» père, car j'avais eu soin de cacher ma conduite
» passée. J'étais alors jeune et bien fait, mes traits
» n'étaient point flétris par les privations, mes yeux
» cavés pas les fatigues; j'étais fait pour plaire... J'a-
» vais surtout l'art de paraître amoureux; cette fois,
» cependant, ma passion ne fut point feinte; Adèle
» m'inspira un sentiment que je n'avais jamais res-
» senti près d'une autre femme; crédule, aimante,
» il ne me fut pas difficile de me faire adorer de cette
» jeune fille... de la séduire et de triompher de son
» innocence... Mais, alors, je le jure, las de la
» vie que je menais, mon intention, mon seul désir
» était vraiment d'épouser Adèle. Malheureusement
» son père, ayant pris sur mon compte quelques in-
» formations, ne voulut plus me recevoir; bientôt
» un duel me força à quitter la ville; mais je m'éloi-
» gnai, persuadé qu'Adèle me serait fidèle; mainte
» circonstance devait m'assurer qu'elle ne serait
» point à un autre, et je conservais l'espoir de
» la nommer mon épouse; jugez donc de ma fureur...
» lorsqu'en revenant à Bordeaux, six mois après,
» j'appris que depuis long-temps Adèle était mariée,
» et que, partie pour voyager avec son époux, on
» ignorait alors dans quel pays elle se trouvait!
» Ainsi, cette Adèle si douce, si aimante... qui m'a-
» vait donné tant de droits sur elle!... m'avait
» trompé aussi!...

» — Ah! monsieur... elle fut sans doute forcée
» d'obéir à son père; et, puisqu'elle vous aimait...
» elle a dû être bien malheureuse!... »

» — Oui... oui... On m'a dit en effet que son » père l'avait contrainte à cet hymen. Mais celui » qui l'épousa n'en fut pas moins un lâche... il ne » pouvait ignorer... Adèle dut lui apprendre... » Non, elle ne pouvait plus être à lui!... Eh bien! » cet homme qui m'a enlevé celle que j'aimais, qui » m'a privé du seul bonheur véritable que je pou- » vais goûter... c'est votre protecteur mystérieux... » c'est le baron de Marcey!... Jugez, maintenant, » s'il m'est doux de me venger, et si j'ai eu raison » de vous arracher à son amour!

» — Ah! monsieur, mon protecteur ignorait sans » doute, en épousant l'infortunée Adèle, qu'il ferait » son malheur et le vôtre!

» — Non, il n'a pu l'ignorer!... En apprenant ce » mariage, je voulus d'abord chercher le baron, et » lui donner la mort ou la recevoir de sa main; » mais on ignorait alors où il était, et bientôt il me » fallut fuir moi-même pour échapper à des créan- » ciers qui me poursuivaient. Je fis vendre mon do- » maine de la Roche-Noire; je passai en Angleterre; » je voulus m'étourdir par de nouveaux plaisirs; » mais, dès ce moment, il semble que le malheur » s'attachât à mes pas. Le jeu m'enleva une partie » de ma fortune; des femmes, de faux amis m'em- » portèrent le reste!... Je revins en France... J'avais, » dans le temps de ma grandeur, prêté de l'argent, » obligé généreusement mes amis... je réclamai » leurs services à mon tour... les misérables!... je » ne pus rien obtenir... J'appris qu'Adèle était morte

» après trois années d'hymen avec le baron... et
» qu'elle ne lui avait pas laissé d'enfans... il m'im-
» portait de connaître cette circonstance. La dou-
» leur du baron me vengeait déjà, mais ce n'était
» point assez; et j'aurais sans doute dès alors cher-
» ché à lui susciter d'autres chagrins, si l'état déplo-
» rable de ma fortune ne m'eût forcé à fuir de nou-
» veau pour ne pas être arrêté.

» Je passai en Italie, en Espagne;... déjà je n'étais
» plus le même, je n'étais plus ce brillant séducteur
» admiré des femmes et redouté de mes rivaux..
» Forcé de chercher sans cesse de nouveaux moyens
» d'existence, je ne rougis point de me lier avec de
» vils intrigans, des êtres méprisables, que quelques
» années auparavant j'aurais fait chasser de chez
» moi!... Mais que faire?... travailler?... je ne savais
» rien, et l'idée du travail m'était insupportable... Je
» ne tardai point à prendre les habitudes, les manières
» canailles de ce ramas d'hommes qui vivent sans
» moyens d'existence... je tombai dans la crapule,
» enfin!... car les vices nous mènent là... Quelque-
» fois encore je jetais un regard en arrière; je don-
» nais un souvenir, une larme au passé!... je me
» faisais honte à moi-même; et, plus d'une fois, j'ai
» jeté avec dégoût cette pipe que l'oisiveté, l'abru-
» tissement avaient mise à ma bouche, et qui est deve-
» nue depuis mon seul plaisir, ma seule distraction.

» Cependant, au milieu de mes désordres, de mes
» débauches, il me restait encore un sentiment
» d'honneur;... je ne participai jamais aux viles es-
» croqueries que commettaient les hommes avec qui

» je me trouvais ; ils se moquèrent de ce qu'ils appe-
» laient mes principes. Dégoûté du langage de ces
» misérables, je les quittai enfin, et résolus de reve-
» nir dans mon pays... de revoir surtout cette Au-
» vergne où j'avais passé les plus heureux jours de
» ma vie. Je revins donc à pied, presque sans argent.
» Mais bien des années s'étaient écoulées depuis mon
» absence, je ne craignais point d'être reconnu.
» J'arrivai dans ce pays il y a quelques mois. J'y
» avais laissé autrefois des amis, des connaissances ;
» mais les uns étaient morts, les autres étaient dans
» d'autres climats. J'essayai de me rendre utile aux
» voyageurs, de me procurer du travail ;... mais il
» semblait que quelque chose éloignât de moi tous
» ceux à qui j'offrais mes services ! Je pris mon parti ;
» j'entrai dans la chaumière du montagnard, et
» jamais l'Auvergnat ne me refusa du pain et l'hos-
» pitalité... C'est ainsi que je revis le château de ma
» vieille tante, ce domaine de la Roche-Noire où
» j'avais été élevé... Je trouvai encore le moyen de
» m'y introduire en secret ; et la nuit, pendant que
» son nouveau propriétaire se livrait au sommeil,
» j'aimais à errer dans la vieille tour... à revoir ces
» murs qui avaient été témoins de mes premiers
» jeux... ces portiques, ces galeries qui avaient répété
» les accens de ma joie... Là, tout à mes souvenirs,
» j'ai plus d'une fois oublié trente années de ma
» vie... et je m'y suis senti encore heureux !... »

Le vagabond laisse tomber sa tête sur sa poitrine, pousse un soupir et s'arrête. Isaure, que la fin de son récit a vivement émue, s'est involontairement

rapprochée de lui, et d'une voix attendrie lui dit : « Ah ! vous avez été bien malheureux !... »

Le vagabond lève les yeux, la regarde, semble plus vivement frappé de ses traits, des accens de sa voix et s'écrie : « C'est étonnant !... il m'a semblé » l'entendre !... il me semble la voir encore !...

» — Qui donc ? demande doucement la jeune » fille.

» — Celle que j'ai le plus aimée... et qu'on m'a » ravie !... Oui... vous avez de ses traits... de la » douceur de son regard... ou peut-être n'est-ce » qu'une illusion !... Enfin, la vue de ce pays m'avait » presque fait oublier le baron de Marcey ; je le » haïssais toujours ; mais je n'aurais point quitté ces » montagnes pour me rapprocher de lui. Le sort a » permis cependant que je pusse me venger ? j'appris » d'abord que l'ami d'Édouard, qu'Alfred était le » fils que le baron avait eu de son premier ma- » riage.

» —Alfred est le fils de mon bienfaiteur ? » s'écrie Isaure avec surprise. — « Oui, c'est son fils, et voilà » pourquoi je l'engageai plus d'une fois à vous enle- » ver... Je voulais le pousser à commettre mille » sottises !... à se battre avec Édouard !... En per- » dant le fils, j'espérais me venger du père... mais » Alfred eut la faiblesse de renoncer à son amour... » Je ne sais encore à quoi je me serais arrêté... Peut- » être est-ce dans son sang que j'aurais cherché ma » vengeance !... Mais le sort m'a mieux servi. J'ai su » par Alfred, lui-même, que l'homme de la Maison » Blanche était son père ; dès lors, changeant de

» projet, c'est en m'emparant de vous que j'ai voulu » rendre au baron une partie des tourments qu'il » m'a causés... J'ai réussi ; vous êtes pour jamais » séparée de lui... Maintenant, petite, vous savez » tout, et vous connaissez les motifs qui m'ont » porté à vous conduire dans cet asile impénétrable.

» — O mon Dieu ! » dit Isaure en se jetant à genoux et en levant ses mains vers le ciel ; « je suis bien » malheureuse, sans doute ; mais, si en restant dans » cette retraite je sauve la vie à mon bienfaiteur, à » son fils... je ne dois plus me plaindre, et je me » soumets sans murmure à ma destinée. »

Touché de la conduite de la jeune fille, le vagabond lui permet quelquefois de venir respirer l'air dans le sentier à l'entrée de la masure ; alors Charlot fait le guet un peu plus loin ; et, au moindre bruit, à l'approche de quelqu'un, Isaure et son compagnon doivent rentrer dans la seconde retraite. Mais il est bien rare qu'un voyageur passe dans ce chemin aride, qui est éloigné de toutes les routes battues ; depuis quinze jours qu'elle est dans la masure, Isaure n'a encore aperçu que quelques chèvres qui ont montré leur tête au haut du trou dans lequel est son habitation ; cependant, aucun murmure n'échappe à celle qui mène maintenant une si triste existence. Elle semble se soumettre à son sort ; et si quelquefois le nom d'Édouard s'échappe de sa bouche, c'est parce qu'elle se croit seule, parce qu'elle croit rêver tout bas, qu'elle prononce le nom de son amant.

Pour consoler alors la pauvre enfant, l'auteur de ses peines lui dit froidement : « Votre Édouard n'au-

» rait pas mieux valu que les autres... son amour se
» serait passé... parce que tout passe dans la vie...
» puis il vous aurait trompée, abandonnée... ou se
» serait repenti de vous avoir épousée, et vous l'au-
» rait durement reproché. »

Isaure ne répond rien ; mais elle ne croit pas qu'Édouard se serait conduit ainsi ; son cœur lui dit qu'il l'aurait toujours aussi tendrement aimée; que, quoiqu'il ne la voie plus, il pense sans cesse à elle; cette idée est la dernière consolation, le dernier bonheur qui reste à la petite ; pourquoi ne chercherait-elle pas à le conserver ?...

Dans les longues heures qu'elle passe dans la solitude, c'est à Édouard qu'elle pense toujours ; quelquefois elle l'appelle involontairement ; peut-être tout espoir n'est-il pas encore banni de son ame ; mais lorsque son courage s'affaiblit, lorsque Isaure sent plus fortement l'horreur de sa nouvelle existence, elle tire de son sein le médaillon qu'elle y tient précieusement caché ; puis, après s'être assurée qu'elle est bien seule, que personne ne peut l'apercevoir, elle couvre de baisers ce portrait qu'on lui a dit être celui de sa mère, et qu'elle a juré de ne jamais montrer à personne. Elle ne pense pas d'ailleurs que la vue de cette image chérie puisse intéresser ceux avec qui elle est condamnée à passer ses jours.

Trois semaines se sont écoulées depuis qu'Isaure a été amenée dans la demeure de Charlot; pendant tout ce temps, deux jeunes bergers ont seuls paru dans les environs, encore n'ont-ils point passé dans l'étroit sentier, et se sont-ils contentés de suivre la route qui

est devant. Le vagabond pense donc que, quoiqu'il ne soit éloigné de la Maison Blanche que de douze lieues au plus, sa captive est plus introuvable que s'il l'avait conduite dans un autre pays.

Isaure est assise sur le banc qui est devant la première masure; on est au milieu de la journée; mais le temps est mauvais, et personne ne doit être tenté de voyager alors dans ces montagnes. Cependant le vieux pâtre fait le guet sur un rocher voisin, et le vagabond lui-même, qui est à quelques pas d'Isaure, porte aussi ses regards au loin.

Tout à coup le vieux Charlot fait entendre le signal convenu, pour avertir de l'approche de quelqu'un. Le vagabond se hâte de rentrer avec la jeune fille dans la masure du fond, bientôt le vieux pâtre vient les y rejoindre.

« Qu'est-ce donc? » dit le vagabond à Charlot. « — Trois hommes que je viens d'apercevoir au loin » sur la montrgne... — Trois hommes!... Viennent-» ils de ce côté? — Ils ont l'air de ne pas savoir par » où ils veulent aller. — Reste dans ta cabane; si » ces hommes viennent frapper chez toi, ouvre sans » les faire attendre; laisse-les se reposer... s'ils veu-» lent prendre quelque chose, ne leur donne que du » pain et de l'eau; si on te fait des questions, tu sais » comment tu dois y répondre. »

Charlot fait un signe de tête, et retourne dans sa maison. La communication avec la seconde masure est soigneusement fermée. Le vagabond fait rentrer Isaure, qui a tressailli en entendant parler de trois voyageurs; un secret pressentiment semble l'avertir

que c'est son protecteur avec son fils et Édouard qui sont à sa recherche. Mais les yeux du vagabond sont devenus menaçans ; il s'est saisi de son épée qui était cachée dans un coin de l'excavation ; et, prenant le bras d'Isaure, lui dit d'une voix sombre :

« S'il vous échappe un seul cri pendant que ces » étrangers seront chez Charlot, si vous tentez de » vous faire découvrir... je fais serment de vous » donner la mort !... Jurez donc, vous-même, que » vous garderez le plus profond silence !

» — Je le jure ! » répond Isaure tremblante ; alors le vagabond la laisse dans sa chambre ; et, retournant dans le trou, se rapproche des planches qui forment la maison de Charlot, puis, plaçant son œil contre une fente assez large, voit tout ce qui se passe dans la chambre qui donne sur le sentier.

Plus de dix minutes s'écoulent sans que personne arrive ; le vieux pâtre commence à croire que les voyageurs qu'il a aperçus ont pris un autre chemin, lorsque des pas se font entendre ; ils s'arrêtent devant la maison de bois, et une voix s'écrie : « Voilà » pourtant une habitation !... »

Le vagabond a tressailli au son de cette voix qu'il a reconnue pour celle d'Édouard. On frappe à la porte de la maison ; Charlot ouvre, et le vagabond frémit en voyant entrer dans la masure le baron de Marcey, Alfred et l'amant d'Isaure.

« Pardon, bon homme, si nous vous dérangeons, » dit le baron, tandis que les deux jeunes gens portent des regards curieux autour d'eux. « Nous » sommes las ;... les routes sont si mauvaises dans

» ces montagnes, que nous avons été obligés de » laisser nos chevaux au village voisin ; pourrions-» nous nous reposer un moment chez vous ?

» — Oui, messieurs, reposez-vous, » répond tranquillement Charlot. Alors les trois voyageurs s'asseyent sur de la paille ; et Alfred, sortant une épée de dessous son manteau, la place à côté de lui. Le vagabond ne peut se défendre d'une certaine horreur en reconnaissant l'arme dont il s'est servi contre Vaillant. Mais son ame éprouve une joie barbare en voyant le chagrin, la tristesse qui se peignent dans les yeux du baron et des deux jeunes gens.

« Habitez-vous seul ici? » dit le baron au vieux pâtre. « — Oui, monsieur. — Et y avez-vous reçu » quelquefois des voyageurs? — Oh! il ne vient » presque jamais de monde par ici!... — Vous ne » vous rappelez pas avoir reçu ici un homme qui » conduisait une jeune fille?... — Non!

» — Écoutez, » dit Alfred à Charlot; « nous cher-» chons une jeune personne charmante, qu'un ou » plusieurs misérables ont enlevée de sa demeure;... » si les ravisseurs ne sont pas venus ici, il est pos-» sible qu'ils aient passé dans les environs .. que » vous ayez entendu parler d'eux... si vous pou-» viez nous donner quelques renseignemens sur celle » que nous cherchons, vous en seriez généreuse-» ment récompensé...

» — Je ne sais rien... et je n'ai vu personne, » répond Charlot avec une froide insouciance.

» — Ainsi, toutes nos recherches sont vaines! »

s'écrie Édouard avec l'accent du désespoir. « Chère » Isaure! nous ne pourrons donc jamais te re- » trouver!... te revoir!... Nous ne saurons pas même en quelle contrée te chercher!... »

Le baron prend la main d'Édouard, et cherche à calmer sa douleur, quoiqu'il soit facile de voir qu'il n'est pas moins affecté lui-même. Alfred s'est levé; il examine l'endroit où ils sont, et apercevant l'escalier, dit à Charlot : « Vous avez encore une » chambre là-haut?... — Oui, monsieur. — Elle » donne sans doute sur ce sentier étroit par où » nous sommes venus... Y aurait-il de quoi nous » reposer mieux qu'ici?... »

Sans attendre la réponse du vieux pâtre, Alfred monte à la pièce supérieure; mais il la trouve déserte, et redescend tristement s'asseoir près de ses compagnons, en disant : « Nous sommes tout aussi » bien ici...

« — Cette partie des montagnes est bien peu fréquentée, » dit le baron à Charlot. « Comment trou- » vez-vous à vivre en ces lieux? — Je vais acheter du » pain au village... j'en prends pour dix jours... — » Quelle triste demeure!... » dit Alfred. « Et com- » ment diable peut-on se résoudre à y passer sa » vie? »

« Pauvre Isaure! » dit Édouard, « qui sait si tu » n'habites pas quelque masure aussi misérable!... » Déjà trois semaines se sont écoulées depuis qu'on » t'a enlevée à notre amour... et aucun indice... » rien qui nous fasse espérer que nous sommes sur » les traces de ses ravisseurs!... »

Les trois voyageurs gardent pendant long-temps le silence. Caché derrière la cloison du fond, le vagabond ne les perd pas de vue et ne quitte pas sa place. Au bout d'une demi-heure le baron se lève en disant : « Remettons-nous en route... Il est assez » inutile de demeurer ici plus long-temps... »

« Oui, partons, » dit Alfred ; « et tâchons de » reconnaître les chemins, afin de ne pas revenir » deux fois dans le même lieu, ce qui nous ferait » faire des recherches inutiles... Au reste, cet en- » droit est reconnaissable... J'ai peu vu de sites » aussi sauvages, aussi tristes que celui où l'on s'est » avisé de construire cette habitation. Allons, viens- » tu, Édouard ! »

Édouard se lève, jette un dernier regard sur les murs de la masure, et en sort lentement avec Alfred et le baron. Bientôt les pas des trois voyageurs se perdent dans le sentier ; puis ils disparaissent tout-à-fait aux regards de Charlot, qui, de l'entrée de sa demeure, les a suivis des yeux.

Alors le vagabond retourne d'un air triomphant près d'Isaure, en s'écriant : « C'étaient eux !... mais » ils n'ont pas eu le moindre soupçon, et ils s'éloi- » gnent de cette habitation, où maintenant ils ne » reviendront jamais ! »

« C'étaient eux ! » murmure la jeune fille. Il lui semble alors qu'on l'arrache de nouveau à ceux qu'elle aime ; elle n'a pas encore éprouvé un sentiment aussi pénible ; c'est le dernier espoir qui vient de lui être ravi. Elle tombe en sanglotant aux pieds du vagabond.

CHAPITRE XXXII.

LE CHIEN DE TERRE-NEUVE.

Le baron de Marcey et les deux amis ont visité avec le plus grand soin tous les villages, tous les hameaux de l'Auvergne. La hutte du berger, la chaumière du laboureur, la masure la plus misérable n'a point échappé à leurs recherches; partout ils questionnent, ils s'informent, ils donnent le signalement d'Isaure, et promettent de l'or à ceux qui pourraient procurer quelques renseignemens sur la jeune fille. Partout leurs recherches sont vaines, leurs perquisitions infructueuses, et chaque jour qui s'écoule leur enlève une partie de l'espoir qui les soutenait.

Édouard est en proie au plus sombre désespoir. Depuis qu'il sait qu'Isaure l'aimait sincèrement, que nul autre que lui n'avait fait battre son cœur, son amour est devenu encore plus violent. Il se reproche avec amertume les soupçons qu'il avait conçus, les larmes qu'il a fait répandre à la pauvre petite. L'idée de ne plus revoir Isaure, de ne pouvoir, à

force d'amour, lui faire oublier le chagrin qu'il lui a causé, l'accable et le rend insensible à tout autre sentiment. Si la douleur du baron est moins vive, on voit à la tristesse de ses regards, à son front soucieux, combien il regrette l'aimable enfant dont il avait pris tant de soins. Souvent même il s'accuse du malheur arrivé à Isaure. « Si je l'avais gardée » près de moi, » dit-il ; « si je n'avais pas éloigné » de mes bras la fille de mon Adèle, je ne serais » pas maintenant privé de ses caresses. »

Alfred, dont le caractère est plus susceptible de surmonter le chagrin, fait ses efforts pour distraire un peu son père et Édouard ; lorsque ceux-ci perdent tout espoir, Alfred s'empresse de le faire renaître en leur disant :

« Pourquoi nous désoler? au moment où nous l'es- » pérons le moins, nous pouvons retrouver Isaure ; » elle-même peut s'évader de l'endroit où sans doute » on la retient malgré elle ; alors elle reviendrait bien » vite à sa maisonnette, à la Maison Blanche ; qui » sait si maintenant elle n'est pas de retour dans sa » demeure?... »

Ce dernier espoir engage les voyageurs à retourner à la petite vallée. Après plus de six semaines employées à parcourir les montagnes, ils reviennent à la demeure d'Isaure ; mais ils y trouvent la même solitude. Celle qu'ils cherchent n'a point reparu dans les environs de Chadrat ; et cette fois, Alfred lui-même semble perdre tout espoir.

Avant d'aller à la Maison Blanche, se reposer des fatigues de leur pénible voyage, le baron et les jeunes

gens se rendent àa chaumière du paysan chez lequel ils ont laissé Vaillant : ils craignent de ne plus trouver vivant le fidèle défenseur d'Isaure; mais leur crainte est bientôt dissipée : ils sont encore à cent pas de la demeure de l'Auvergnat, lorsqu'un beau chien en sort, et vient en courant, en témoignant la joie la plus vive, au devant des trois voyageurs. C'est Vaillant, qui, entièrement guéri de ses blessures, fait mille caresses au baron, puis vient lécher les mains d'Alfred et d'Édouard, comme pour les remercier de l'avoir secouru, de l'avoir pansé lorsqu'il était mourant dans la cour de la maisonnette. Les trois voyageurs, enchantés de revoir celui qui a manqué périr pour sa maîtresse, lui font aussi des caresses; mais tout à coup, cessant de montrer sa joie, Vaillant tourne autour d'eux, semble chercher, regarde la maison d'Isaure, puis vient se replacer devant les voyageurs.

« Hélas! mon pauvre Vaillant! » dit Édouard, « tu » cherches encore quelqu'un?... Tu nous demandes » si nous te ramenons ta maîtresse... Non!... elle » est perdue pour nous... peut-être pour jamais.! »

Le chien regardait attentivement Édouard, il a l'air de comprendre sa douleur; il se tait, et se contente alors de marcher silencieusement près de lui; on se rend chez le villageois, que l'on récompense généreusement pour les soins qu'il a pris de Vaillant; puis on retourne à la Maison Blanche, où l'on doit demeurer en attendant que l'on ait résolu à quel parti on s'arrêtera.

L'hiver est venu : il a chassé au loin les feuilles

jaunies des arbres, il a dépouillé les bocages et séché les gazons; dans les pays montagneux, l'hiver est plus âpre, plus rude ; la nature prend un aspect plus imposant et plus triste : déjà la neige est tombée avec abondance dans la petite vallée ; le toit de la Maison Blanche en est couvert, et les jardins n'offrent plus que le mélange des branches sèches et noircies avec ce reflet brillant que donne la gelée aux endroits couverts de neige. Cependant, malgré l'âpreté de la saison, malgré la tristesse de la campagne, le baron de Marcey, son fils et Édouard sont encore en Auvergne, et habitent la Maison Blanche, d'où ils sortent chaque jour pour faire quelques excursions dans les environs : un secret espoir les retient toujours dans ces lieux où habitait Isaure ; ils ne peuvent se décider à s'en éloigner.

Vaillant accompagne maintenant ceux qui cherchent sa maîtresse ; il semble que le chien veuille fouiller sous le sol alors couvert de neige, pour y retrouver la trace des pas d'Isaure ; plus d'une fois on l'a vu s'arrêter, gratter avec force la terre, puis regarder à droite et à gauche avec inquiétude; mais cette nappe de neige qui couvre les campagnes paraît le dérouter et arrêter ses pas.

Comme souvent le baron et les jeunes gens parcourent chacun une route différente, Vaillant est tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre ; chaque fois on acquiert de nouvelles preuves de son intelligence ; chaque fois, content et joyeux, lorsqu'on quitte la Maison Blanche pour se mettre en courses, il y revient triste et silencieux.

Alfred pense que ce n'est pas en demeurant constamment dans le même endroit qu'ils parviendront à retrouver Isaure ; il présume que ses ravisseurs ne sont pas restés avec elle en Auvergne; il engage son père et son ami à dire pour quelque temps adieu à ce pays. Quelques affaires nécessitent à Paris la présence du baron : on convient de s'y rendre pour peu de temps, et de se remettre ensuite en voyage.

Mais avant de quitter l'Auvergne, Édouard propose de faire une dernière tournée dans les montagnes, dont il ne s'éloigne qu'à regret. Quoiqu'on n'attende pas plus de succès de cette tentative, le baron et Alfred se rendent à son désir; par une belle journée d'hiver, tous trois se mettent en route à pied, accompagnés du fidèle Vaillant : ils se couvrent, s'entortillent dans de vastes manteaux; et, sous le sien, Alfred emporte toujours l'arme qu'ils ont trouvée chez Isaure.

Les voyageurs ont marché une partie de la journée dans des chemins que la neige a rendus difficiles. Ils passent la nuit dans un village, et leurs recherches n'ayant pas été plus heureuses, ils se proposent de reprendre le lendemain la route de leur habitation. Ils se remettent en route de bon matin, et suivent le chemin qu'on leur a indiqué comme plus court pour regagner Saint-Amand; mais, après quelques heures de marche, ils se trouvent au milieu des montagnes dans un lieu entièrement désert, et ne doutent point alors que la neige ne leur ait fait perdre la route qu'ils devaient tenir.

» Où diable sommes-nous? » dit Alfred en s'arrê-

tant pour regarder autour de lui; « au lieu de nous » rapprocher, nous nous sommes éloignés encore. « — Il me semble que je reconnais ce site, » — dit le baron, « et que nous sommes déjà venus par ici.. — » Suivons Vaillant, » dit Édouard; « tenez, il » marche toujours; il semble vouloir être notre » guide. »

Le chien suivait en effet son chemin en témoignant une vivacité, une ardeur singulière. Les voyageurs se couvrent le mieux possible de leurs manteaux pour se garantir du froid, et se décident à suivre Vaillant; ils arrivent bientôt à la descente d'une montagne, et devant eux ils aperçoivent un sentier étroit et sombre qui se prolonge entre deux rochers très-élevés.

« Je reconnais maintenant cet endroit, » dit le baron; « nous sommes entrés dans ce sentier, il y a » près de deux mois... nous y avons visité une » vieille masure habitée par un vieux pâtre. — » Allons, dit Alfred, il est inutile de nous engager » dans cette route, qui nous éloignerait encore de » notre destination. »

Les voyageurs vont retourner sur leurs pas, lorsqu'en cherchant Vaillant, ils l'aperçoivent qui court vers le sentier avec une vitesse incroyable. On l'appelle; mais cette fois il n'obéit pas à la voix de ses maîtres, et il entre seul dans le chemin pratiqué entre les rochers. L'ardeur avec laquelle le chien a couru vers ce côté, éveille l'attention des voyageurs; ils s'avancent jusqu'à l'entrée du sentier; mais déjà des aboiemens prolongés, des hurlemens

qui tiennent de la fureur, annoncent que Vaillant y a fait quelque importante découverte.

Le baron et les jeunes gens marchent à grands pas dans la route étroite, ils aperçoivent le chien arrêté devant la maison de bois. Les yeux de Vaillant sont étincelans; il se précipite contre la porte de la masure, il en gratte l'entrée avec ses pattes, et ses hurlemens redoublent de force et de fureur.

« Que signifie cela? s'écrie Édouard; la fureur » de Vaillant ne nous annonce-t-elle pas que cette » maison renferme son assassin? Voyez!... voyez!... » il ne veut pas quitter cette porte... il nous regarde » pour nous engager à seconder ses efforts. — Nous » avons pourtant visité cette masure, dit le baron. » — N'importe..... ce n'est pas sans motif que ce » fidèle serviteur veut pénétrer dans cette horrible » demeure... O mon Dieu! si nous retrouvions » Isaure en ce lieu!..... »

« Ouvrez, ouvrez, » s'écrie Alfred en frappant contre la porte. Mais personne ne répond, aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur; cependant, la colère de Vaillant semble à chaque moment s'accroître encore; ses longs hurlemens retentissent au loin sous les rochers, et les trois voyageurs sont résolus à pénétrer de gré ou de force dans la vieille masure.

Depuis que les aboiemens du chien se font entendre, une scène horrible se passe dans l'intérieur de la seconde masure : le vagabond y était alors seul avec la jeune fille; le vieux pâtre était allé chercher des provisions au village voisin. Aux premiers hur-

lemens du chien, le compagnon d'Isaure a couru regarder à travers la porte d'entrée; il a reconnu Vaillant; aussitôt une sueur froide coule de son front; il sent qu'il est perdu, que la retraite d'Isaure va être découverte, parce que nulle puissance humaine ne fera sortir le chien de la masure avant d'y avoir fait trouver son assassin. Bientôt la voix du baron, les cris des jeunes gens achèvent de le convaincre qu'il ne peut plus dérober la jeune fille à leurs regards, car Vaillant saura leur faire trouver la secrète entrée de l'asile d'Isaure. Nul moyen ne lui reste pour fuir avec sa prisonnière; il est impossible de sortir de l'excavation et d'atteindre le haut du rocher; en un instant le vagabond a tout senti, tout calculé, et dès lors il a pris une affreuse résolution. Il repasse dans la seconde retraite, referme avec soin l'entrée qui communique à la masure, et se rend près de la jeune fille, qui écoute alors avec la plus vive agitation les hurlemens du chien, en disant à demi-voix : « O mon Dieu!... on dirait » que c'est Vaillant; le ciel m'enverrait-il des libé- » rateurs!... Mon fidèle compagnon ne serait pas » mort!...

» — Oui !... c'est lui ! en effet, dit le vagabond » d'une voix sombre et en attachant sur la jeune » fille des regards effrayans; mais, au lieu de vous » sauver, ce chien sera cause de votre perte.

» — Grand Dieu!... que voulez-vous dire?... et » pourquoi me regardez-vous comme cela? » dit Isaure en frémissant.

Le vagabond va prendre son épée, puis il s'ap-

proche de la petite, saisit une de ses mains qu'elle élevait en tremblant pour l'implorer, et lui dit : « Il faut mourir !

» — Mourir ! » s'écrie la jeune fille en tournant vers celui qui la menace des regards supplians.

« O mon Dieu !.. vous voulez me donner la » mort !... qu'ai-je donc fait !... en quoi l'ai-je mé- » ritée?... ne vous ai-je pas toujours obéi sans mur- » murer depuis que je suis avec vous ?

» — Oui !...! oui ... vous ne méritez pas un sort » si horrible, je le sens; loin de vous haïr... j'avais » pour vous... je ne sais quel sentiment... mais ma » haine pour le baron est plus forte que toutes les » autres !... j'ai juré que vous ne retomberiez pas » vivante en ses mains.. Je tiendrai mon serment. » Les entendez-vous?... ils assiégent cette demeure... » bientôt ils en auront brisé la faible porte; ce misé- » rable chien leur fera découvrir cette dernière re- » traite ; ils veulent vous sauver !... vous arracher de » ces lieux!... ils ne vous y trouveront plus vivante!... » il faut mourir, Isaure, avant qu'ils aient pénétré » jusqu'ici!... »

Eperdue, égarée, Isaure essaie encore de fléchir son assassin ; elle se jette à ses genoux ; mais dans sa fureur il ne se connaît plus ; sa main droite tient le fer, de l'autre il va découvrir la poitrine de sa victime pour mieux lui percer le cœur. Isaure se débat; elle veut essayer de se sauver;... en la retenant avec violence, il arrache le vêtement qui lui couvrait la poitrine, et le médaillon, que la jeune fille tenait

caché là, arrête l'épée qui allait lui donner la mort; ce portrait frappe les regards de l'assassin; il pousse un cri de terreur, de surprise : « En croirai-je mes » yeux?... » s'écrie-t-il; « ce portrait!.. cette fem- » me!... Parlez!... parlez! d'où avez-vous cela?

« — C'est le portrait de ma mère! » s'écrie Isaure en joignant les mains vers lui; « elle fut, dit-on, » bien malheureuse aussi; ah! par pitié... faites » grâce à sa fille!...

» — Ta mère!.. Adèle était ta mère!... quelle » pensée!... tu serais!... »

Il n'achève pas; son épée tombe de ses mains, il semble que la foudre l'ait frappé. Mais bientôt un grand bruit se fait entendre, la porte de la masure a été enfoncée. Pendant que le baron et Édouard entrent dans la pièce du bas, Alfred, aidé de Vaillant, et en frappant de tous côtés avec l'épée qu'il tenait sous son manteau, a découvert l'entrée de l'excavation; il se précipite dans le passage, et, l'épée à la main, entre dans la seconde masure au moment où Isaure, succombant à sa terreur, est tombée évanouie aux pieds du vagabond.

« Misérable! » s'écrie Alfred, « je ne m'étais donc » pas trompé, c'est toi qui nous l'avais ravie!... Tu » paieras de ta vie ton infâme conduite.

» — Isaure m'appartient, » répond le vagabond en se ressaisissant de son épée; « nul plus que moi » n'a des droits sur elle!... »

Mais déjà Alfred s'est précipité sur lui le fer à la main; un combat terrible s'engage à quelques pas de la jeune fille privée de sentiment, il ne dure que

quelques secondes. Alfred multiplie ses coups, il semble doué d'une force, d'une adresse nouvelle. Son adversaire, percé d'un coup mortel, tombe à ses pieds, au moment où le baron et Édouard entraient dans la retraite d'Isaure

On va enlever la jeune fille de cette affreuse demeure, et la porter dans le sentier, où l'air plus vif doit lui faire reprendre ses sens; mais celui qu'Alfred a vaincu respire encore, il fait signe qu'il veut parler... on l'entoure, la pitié a succédé à la vengeance, on veut le secourir.

« Épargnez-vous des soins inutiles, » dit le blessé d'une voix mourante; « je sens que je vais expirer... » mais laissez-moi considérer encore les traits chéris » d'Isaure... Ah!... ne la rappelez à la vie que lors- » que j'aurai cessé d'exister... Alfred... vous avez » vengé votre père!... Je suis ce Savigny!... séduc- » teur de la malheureuse Adèle!... »

« — Savigny!... » s'écrie le baron en faisant un mouvement d'horreur.

« — Oui... et je devine tout maintenant... Isaure » est ma fille... c'est l'enfant de mon Adèle!... et » j'ai manqué d'être son assassin!... mais le ciel a » permis que ce crime épouvantable ne fût point » commis, et je l'en remercie!... Mon souvenir sera » en horreur à cette pauvre enfant!... Ah! promet- » tez-moi... que vous ne lui direz jamais que j'étais » son père!... »

Ceux qui entourent Savigny ont à peine prononcé le serment qu'il demande, qu'après avoir fait un dernier effort pour baiser la main de sa fille éva-

nouie, le malheureux retombe en arrière et ferme les yeux pour jamais.

On emporte Isaure jusque dans le sentier, et là on lui prodigue tous les soins. Enfin elle rouvre sa paupière, elle porte ses regards autour d'elle et jette un cri de joie en se voyant dans les bras de ses amis.

« O mon Dieu!... vous m'avez sauvée!... » dit-elle; mais bientôt, jetant un regard d'effroi vers la masure, elle s'écrie : « Mais il est là !... s'il allait re-» venir... s'il voulait encore me tuer!...

» — Celui qui vous a arraché de nos bras n'existe » plus, » dit le baron. « Vous ne le reverrez plus, » ma chère Isaure; il a péri en se battant contre » mon fils. .

» — Il est mort! » s'écrie Isaure, qui semble éprouver alors un sentiment de pitié; aussitôt, se jetant à genoux, elle lève ses mains vers le ciel, en disant : « O mon Dieu!... pardonnez-lui comme moi tout le mal qu'il m'a fait!... »

Ceux qui entourent Isaure l'ont laissée prier avec respect; mais les regards qu'ils se jettent laissent deviner toute l'émotion qu'ils éprouvent, en voyant cette jeune fille, qui, sans le savoir, invoque le ciel pour son père.

On ne songe plus qu'à emmener Isaure loin de cet affreux séjour, dans lequel elle a passé près de trois mois. Le vieux pâtre revenait alors vers sa demeure; on lui donne une bourse, en lui ordonnant d'ensevelir Savigny à l'entrée du sentier; et de faire, pendant le reste de sa vie, respecter le tombeau de ce malheureux.

On s'est remis en route pour la petite vallée. Maintenant Vaillant court, saute, fait mille bonds devant sa maîtresse, et l'on doit juger par combien de caresses on cherche à récompenser celui auquel on doit d'avoir retrouvé Isaure. La jeune fille ne peut encore croire à son bonheur; elle presse les mains du baron, d'Alfred; elle regarde Édouard, et dans ce regard est peint tout son amour.

Enfin on revoit la maisonnette, la Maison Blanche; c'est dans cette dernière demeure que l'on s'installe, que l'on se livre au bonheur d'être ensemble. C'est là qu'Isaure apprend que son protecteur ne s'oppose plus à son union avec Édouard, et qu'elle peut sans crainte se livrer au plaisir d'aimer.

Après trois mois de souffrance, de séparation, il est bien naturel de se presser d'être heureux; Édouard ne veut pas quitter la Maison Blanche sans avoir le titre d'époux d'Isaure. C'est donc en Auvergne que se fait cette union, sans bruit, sans fêtes, sans autre compagnie que celle de l'amour et de l'amitié.

La jeune fille est mariée sous les noms d'Isaure Gervais; elle croit que ce dernier nom est celui de son père, et tous ceux qui l'entourent se gardent bien de la détromper. Mais Édouard trouve dans celle qu'il épouse autant de vertus et d'aimables qualités que de charmes et de douceur; il pense que tout cela vaut bien une longue généalogie, et dit, en parodiant ce vers de Mérope :

Qui sait se faire aimer n'a pas besoin d'aïeux.

CHAPITRE XXXIII ET DERNIER.

TROIS ANS APRÈS.

Trois années environ s'étaient écoulées depuis les événemens que nous avons racontés; un monsieur petit et gros, couvert d'une ample redingote à *la propriétaire*, dans les poches de laquelle il avait ses deux mains, traversait sur les trois heures la rue Vivienne; après avoir jeté un coup d'œil sur les livres nouveaux étalés dans la boutique d'*Ambroise Dupont et compagnie*, et admiré la belle édition du poëme de *Napoléon en Égypte* par MM. Barthelemy et Méry, il s'éloignait en sautillant, et allait entrer dans le passage Colbert, lorsqu'il se jeta le nez contre une dame qui en sortait.

Cette dame, dont la tournure était leste et dégagée, avait un joli chapeau rose; elle craint qu'en se jetant contre elle ce monsieur ne l'ait décoiffée; elle fait un mouvement d'humeur et va se plaindre de sa brusquerie, lorsqu'en regardant le monsieur, elle part d'un éclat de rire auquel celui-ci répond par un cri de surprise.

« Eh! je ne me trompe pas!... c'est la charmante » Fifine!... — Tiens!... c'est Robineau!... Ah! mon » cher ami, comme vous êtes devenu fripé depuis » trois ans que je ne vous ai aperçu!... — Toujours » la même!... toujours aimable, piquante!... Quel » heureux hasard me fait vous rencontrer? — Et » comment se fait-il que vous osiez me parler, vous? » Prenez donc garde, vous allez vous faire regar- » der! si quelques-unes de vos belles connaissances, » de vos princesses, vous voyaient parler avec moi! » Ah Dieu!... que dirait-on?... Filez donc bien vite » de peur de vous compromettre!...

» — Ah! Fifine!... des sarcasmes, des épigrammes!... à votre ancien et toujours tendre ami!...

» — C'est que je me souviens de la manière dont » l'ancien et tendre ami m'a plantée là quand il a eu » fait fortune!..... — Ah! vous m'avez bien mal » jugé, Fifine; c'est vous, au contraire, qui vous » êtes fâchée tout de suite, et n'avez plus voulu m'é- » couter... Vous êtes si mauvaise tête!..... Je me » souviens même que vous m'avez laissé sans lu- » mière!... ça m'a fait beaucoup de peine!... et si » je n'avais pas craint d'être mal reçu, le lendemain » je déposais ma fortune à vos pieds, car ce que » j'avais dit n'était qu'une épreuve que je voulais » faire de votre caractère. — C'est étonnant comme » je crois ça!... Mais ne parlons plus du passé!... Tu » sais bien que je n'ai jamais aimé qu'à jouir du » présent sans m'inquiéter du reste; c'est ce qui » fait, mon cher ami, que deux jours après ta » fugue je t'avais donné un successeur; car tu n'es

» pas d'ailleurs un gaillard à faire des passions incu-
» rables!...

» — Fifine, ne me dites pas ces choses-là... Cer-
» tainement j'ai pu présumer qu'un autre avait tou-
» ché votre cœur depuis trois ans...

» — Un autre! Ah ben! il est bon, lui!... Sept
» autres, mon cher ami! tous plus aimables les uns
» que les autres, et doués de physiques *très-confor-*
» *tables!*... Je parle anglais à présent.

» — Fifine, si vous saviez la peine que vous me
» causez, vous ne me feriez pas de tels aveux!...
» Moi, qui vous ai toujours gardée dans mon cœur!...

» — Allons, ne dis donc pas de bêtises!... Mais
» je suis bien curieuse de savoir tout ce que tu as
» fait depuis trois ans;... donne-moi le bras.....
» Peux-tu me donner le bras sans crainte d'événe-
» ment?

» — Oui, certainement, je le puis. — Eh bien!
» promenons-nous un peu dans le passage; j'ai le
» temps jusqu'à quatre heures, et conte-moi tout
» cela. »

Robineau prend le bras de Fifine en poussant un soupir qui fait rire la marchande de modes; puis il entame sa narration : « Après que nous fûmes
» brouillés, je partis pour le château que je venais
» d'acheter...

» — Tu avais un château!... et où ça? — En Au-
» vergne. — J'aurais mieux aimé à Belleville, c'est
» plus gai, surtout à présent qu'il y a un joli
» théâtre comme à la barrière Rochechouart. —
» Oui.... je me suis aussi aperçu après que j'aurais

» mieux fait de n'acheter qu'une jolie maison de
» campagne. Enfin, je partis pour l'Auvergne;
» j'emmenai avec moi Alfred de Marcey et Édouard...
» — Alfred! c'est celui chez qui tu t'es si bien
» grisé, ce certain soir qu'il a fallu que je fisse du
» thé et autres préparations pour monsieur... Dieu!
» ai-je été bonne pour cet être-là !... — Je ne l'ai ja-
» mais oublié, Fifine!—Non, c'est le chat!... Mais va
» toujours. — J'avais un château fort beau. . Ah!
» c'était magnifique !... des tours, des galeries, des
» appartemens avec des amours au plafond !...

— Ah, Dieu! et tu te promenais en Cupidon dans
» ta chambre? — Laissez-moi donc achever. Malheu-
» reusement mon château n'était pas neuf. J'y fis faire
» des réparations; ensuite je me mariai,... pour me
» distraire de votre souvenir. J'épousai la fille d'un
» marquis qui était folle de moi... Je crus avoir fait
» un mariage superbe... Mais il me fallut épouser
» toute la famille : le père, l'oncle, la sœur; j'eus
» tout cela chez moi. Mon beau-père, qui devait me
» faire avoir un emploi brillant, ne me fit rien avoir
» du tout... Ma femme avait mis tous mes gens à la
» porte; elle en prit d'autres qui nous volèrent;
» mon diable de château exigeait sans cesse des ré-
» parations; quand on avait fini d'un côté, il fallait
» recommencer d'un autre!... Et mon oncle Mi-
» gnon, qu'on avait nommé inspecteur-général de
» ma maison, s'amusait à ramasser des épingles au
» lieu de surveiller les ouvriers. D'un autre côté,
» mon beau-père me ruinait avec ses plans d'écono-
» mie; il me faisait acheter des troupeaux de mou-

» tons qu'il voulait exercer à tirer à la charrue, di-
» sant que le labourage se ferait bien plus vite; mais
» ces pauvres moutons crevaient au moment où ils
» commençaient à s'habituer à la fatigue. Il faisait
» remplir de pruneaux les greniers de mon château,
» prétendant que cela ferait du sucre bien mieux
» que des betteraves; mais, quand on voulait com-
» mencer l'expérience, les pruneaux étaient gâtés.
» Il fit creuser un canal dans mon parc, parce qu'il
» assurait que nous y aurions des goujons, qu'il fe-
» rait saler, et vendrait pour des sardines; mais le
» canal se desséchait toujours, et on n'y pêcha jamais
» que des rats. Pendant que M. le marquis faisait ces
» belles expériences, ma femme donnait des di-
» ners, des fêtes superbes!... Mais je ne pouvais pas
» m'y amuser, parce qu'il me fallait y faire la partie
» de wisk avec le beau-père. Enfin, ma belle-sœur
» se maria avec un homme veuf qui avait trois en-
» fans; j'eus tout cela de plus à loger dans mon
» château. Je voulus faire quelques observations,
» ma femme me dit que lorsqu'on était aussi riche
» que moi il ne fallait pas lésiner. Je voulus savoir
» si j'étais toujours très-riche, j'écrivis un beau jour
» à mon notaire; il y avait alors deux ans que j'é-
» tais marié. Il me répondit que de tout ce qu'il
» avait eu à moi, il ne restait plus qu'une cinquan-
» taine de mille francs. Nous avions dépensé environ
» trois cent cinquante mille francs en réparations,
» en fêtes et en entreprises économiques. Je courus
» dire à mon beau-père qu'il ne me restait plus que
» deux mille cinq cents livres de rentes et notre châ-

» teau. Alors ma femme se trouva mal ; mon beau-
» père prit une canne et voulut me rosser, préten-
» dant que je l'avais trompé ; et que, pour avoir
» l'honneur d'épouser sa fille, je m'étais dit beau-
» coup plus riche que je ne l'étais.

» Ma foi, comme je m'ennuyais d'être grondé,
» menacé, et de jouer au wisk, je partis un beau
» matin pour Paris, en leur abandonnant le château,
» qu'ils ont été obligés de vendre depuis, parce qu'il
» ne rapportait rien ; mais je leur en ai abandonné
» le produit ; je me contente de mes deux mille cinq
» cents livres de rentes ;... et pourvu que ma femme
» et mon beau-père ne viennent pas quelque jour
» me relancer à Paris, c'est tout ce que je demande.
» Voilà, ma chère Fifine, ce qui m'est arrivé!...
» Mes deux compagnons de voyage ont été plus
» heureux que moi : Édouard a épousé une jeune fille
» qui habitait dans les montagnes aux environs de
» mon château... Elle n'avait pas un nom illustre,
» elle ne dansait pas comme Cornélie, mais il paraît
» qu'elle rend son mari très-heureux, ils ont déjà
» une petite fille charmante, et ils habitent pendant
» six mois de l'année à la Maison Blanche, jolie pro-
» priété qu'ils ont en Auvergne, où ils m'ont en-
» gagé à aller les voir, ce que je ferais volontiers si
» je n'avais pas peur de rencontrer ma femme ou
» mon beau-père de ces côtés-là. Quant à Alfred, il
» s'est aussi marié dernièrement ; il a épousé une
» certaine Jenny de Gerville dont il y a long-temps
» qu'il avait été amoureux,... sa femme est fort ai-
» mable ; je vais quelquefois dîner chez eux. Voilà,

» chère Fifine, ce que j'ai fait depuis trois ans... Et
» toi ?

» — Moi, j'ai voltigé!... — Es-tu toujours dans le
» même magasin? — Ah! bien oui!... j'en ai fait
» trente depuis .. Mais je crois que je vais enfin m'é-
» tablir; la personne que je connais maintenant me
» cherche une petite boutique *fashionnable* ! — Fi-
» fine ! — Eh bien !... — Est-ce que ton cœur ne te
» dit rien?... est-ce que cette rencontre ne te cause
» pas, comme à moi, une douce émotion?...—Ah !
» mon Dieu non; je ne suis pas émue du tout !... —
» Fifine, j'ai encore un revenu gentil... et j'espère
» rentrer dans mon ancienne administration... Puis-
» que nous nous retrouvons, qui nous empêche
» de renouer des nœuds jadis si tendres, de nous
» adorer comme autrefois?— Non, bien obligée! je
» ne renoue rien, moi ; tu n'aurais qu'à faire encore
» quelque héritage et puis tu me planterais là !... —
» Ah, Fifine! quel reproche! vous me percez l'âme!...
» — J'en suis fâchée; mais tu ne me perces rien du
» tout, toi!... — Profitons au moins du hasard qui
» nous rassemble; viens dîner avec moi, Fifine...—
» Non.—Je connais un petit traiteur chez lequel on
» fait d'excellentes gelées au rum;... tu aimais
» beaucoup la gelée au rum, Fifine.—Je l'aime tou-
» jours, mais je n'irai pas dîner avec toi. Oh! tu as
» beau prendre ton air attendrissant!... ça ne me
» touche plus! Voilà quatre heures, il faut même
» que je te quitte;... je vais aller retrouver mon pe-
» tit milord qui m'attend sur la place de la Bourse. »

En disant cela, Fifine quitte le bras de Robineau ;

celui-ci pousse un gros soupir, et tire son mouchoir en levant les yeux au ciel; mais cela fait rire Fifine, qui le quitte en lui disant : « Mon cher ami, on par-
» donne l'infidélité, mais jamais l'ingratitude. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. Ier. Trois jeunes gens. 1

II. La modiste. — La toilette de Robineau. 12

III. Soirée chez le baron de Marcey. — Souper de jeunes gens et ses suites. 33

IV. Fortune inattendue. — Promenade à cheval. — Effets de l'argent. 67

V. Acquisition d'un château. — Départ pour l'Auvergne. 88

VI. L'homme de Clermont-Ferrand. 105

VII. Voyage dans les montagnes. 121

VIII. La Maison Blanche. 137

IX. Isaure. 171

X. Entrée de Robineau dans ses domaines. 189

XI. Le château de la Roche-Noire. 202

XII. Visite à Isaure. 223

XIII. Encore le vagabond. 235

XIV. L'amour nuit à l'amitié. 255

XV. Qui promet quelque chose. 266

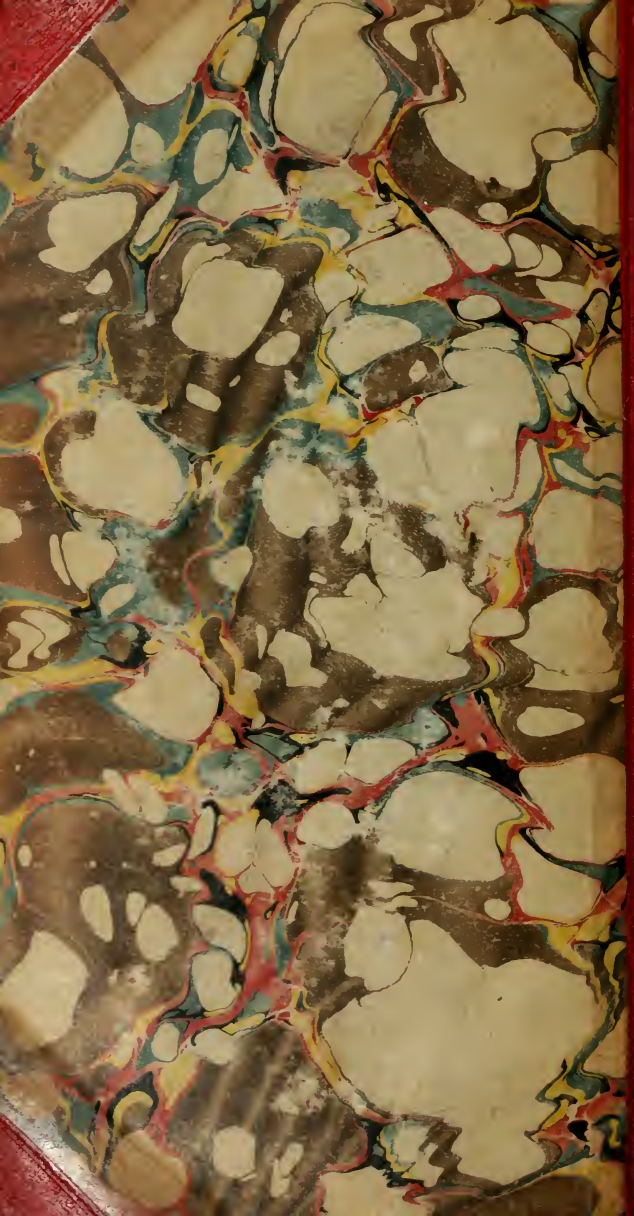
XVI. Préparatifs de fêtes. 273

XVII. La jeune fille et l'inconnu. 286

Chap. XVIII. Nouveaux personnages. — Grande fête à la Roche-Noire. 390
XIX. Amour et mystère. 345
XX. Projets d'hymen. 357
XXI. Bruits de valets. — Alfred et le vagabond. 367
XXII. La famille de la Pincerie au château. 385
XXIII. Inquiétude. — Jalousie. 407
XXIV. Le revenant. — La Tour du Nord. 418
XXV. Mariage de Robineau. 437
XXVI. Visite nocturne à la Maison-Blanche. 457
XXVII. Les adieux au château. 475
XXVIII. Attentat. 485
XXIX. Le second mariage du baron de Marcey. 502
XXX. L'enlèvement d'Isaure. 524
XXXI. Séjour dans la masure. — Dernier espoir enlevé. 545
XXXII. Le chien de Terre-Neuve. 562
XXXIII. Trois ans après. 575

PQ
2318
A1
1835
v.12

Kock, Charles Paul de
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY